This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

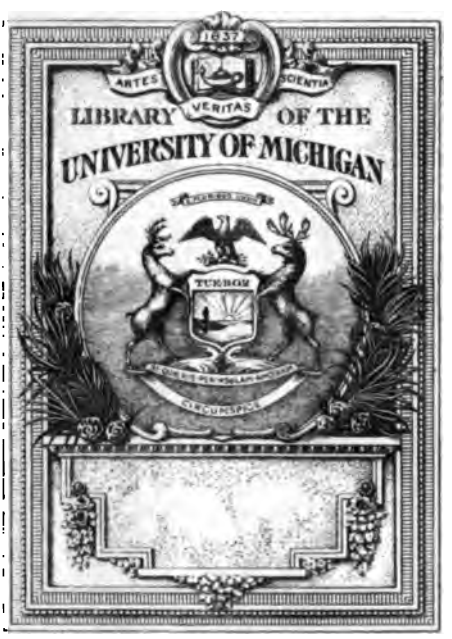
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

590.8
C717

LES

POËTES FRANÇAIS

RECUEIL DES CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA POÉSIE FRANÇAISE

depuis les origines jusqu'à nos jours

AVEC UNE

NOTICE LITTÉRAIRE SUR CHAQUE POÈTE

PAR

MM. [illegible]

[illegible]

PRÉCÉDÉE D'UNE

INTRODUCTION PAR M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

[illegible]

TOME QUATRIÈME

[illegible]

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

[illegible]

1863

LES

POËTES FRANÇAIS

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET Cie

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT

LES

POËTES FRANÇAIS

RECUEIL DES CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA POÉSIE FRANÇAISE

depuis les origines jusqu'à nos jours

AVEC UNE

NOTICE LITTÉRAIRE SUR CHAQUE POËTE

PAR

MM. CHARLES ASSELINEAU
HIPPOLYTE BABOU — CHARLES BAUDELAIRE
THÉODORE DE BANVILLE — PHILOXÈNE BOYER — CHARLES D'HÉRICAULT
ÉDOUARD FOURNIER — THÉOPHILE GAUTIER — JULES JANIN
JULES LEVALLOIS — PIERRE MALITOURNE — LOUIS MOLAND
ANATOLE DE MONTAIGLON — VALERY VERNIER
LÉON DE WAILLY, ETC.

PRÉCÉDÉ D'UNE

INTRODUCTION PAR M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. EUGÈNE CRÉPET

TOME QUATRIÈME

QUATRIÈME PÉRIODE : LES CONTEMPORAINS

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

LIB. COM.
LIBERMA
SEPTEMBER 1983
17636

LES

POËTES FRANÇAIS

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

M. A. DE LAMARTINE

— 1791 —

M. de Lamartine lui-même, en son magnifique langage, et comme s'il eût pressenti que pour parler d'un tel poëte il fallait un poëte, a raconté les premières pages de son enfance et de sa jeunesse. Il vint au monde aux heures les plus sombres de notre histoire, en bonne et sainte famille, sous un ciel clément, dans un paysage enchanté.

Son grand-père était un bon gentilhomme, un patriarche de la charrue et de l'épée ; il avait gagné la croix de Saint-Louis et les épaulettes de capitaine de cavalerie à la bataille de Fontenoy, sous les yeux du roi de France et du maréchal de Saxe. Alphonse de Lamartine était fils du dernier-né de cette nombreuse famille, le chevalier de Lamartine, une âme active et tendre. Il aimait le roi, il avait un grand penchant pour la liberté nouvelle. Il défendit son maître attaqué par les sauvages de la rue, il fut prisonnier de la Terreur; le 18 thermidor le sauva.

Échappés à ces massacres, pleins de force et d'espérance, ils rentrèrent, sa femme et lui, sa noble femme, en leur humble maison de Milly, et pauvres mais paisibles, loin du monde et de ses tempêtes, ils ne songèrent plus qu'à élever cette famille, dans laquelle était né un

poëte, un aimable enfant, qui déjà s'emparait, de toute son âme, des émotions, du paysage et des actions de grâces d'alentour.

A cette heure encore, après tant de révolutions du despotisme et de la liberté, du ciel à l'abîme, interrogez M. de Lamartine, il vous dira les moindres détails de ses premières années : le jardin, la maison, la plaine et le mont, les vieux arbres, les trois sapins nouvellement plantés, les voisins, les bonnes gens, l'éducation charmante, la prière aux genoux de sa mère ; il priait pour les pauvres, pour les malades, pour les affligés, ses voisins.

Sa mère était une providence ; il la suivait dans sa bienfaisance, et c'était lui qui portait ses aumômes. Cette aimable femme était une sainte, avec toutes les tendresses d'une mère. Elle ne rêvait pas, Dieu le sait, pour son fils, les périlleux honneurs de la poésie et de tant de grandeurs voisines des étoiles ; elle voulait en faire absolument un homme honorable et distingué. A dix ans, le jeune Alphonse de Lamartine était un paysan ; il allait par monts et par vaux avec les enfants de son âge ; il supportait, comme un soldat romain, la faim, le froid, la fatigue ; il se tirait vaillamment de tous les périls : le cheval à dompter, l'obstacle à franchir ; et, quand il fallut quitter la vie agreste et le toit rustique pour les études silencieuses du collége, ah ! quelle misère ! Hélas ! que de peines ! O mon Dieu ! comme il regrettait le libre espace, et le vignoble, et les rustiques chansons !

De ces temps d'épreuves, notre poëte a retrouvé, dans les papiers conservés par sa mère, une composition d'écolier, mais d'un écolier de génie. On leur avait demandé une déclamation sur la vie champêtre, et de cette déclamation l'aimable enfant avait fait une façon d'églogue exhalant la suave odeur du sainfoin et de l'omelette au cerfeuil. C'est une page exquise. On y voit pointer déjà cette grâce et ce sentiment naturel des belles choses qu'il possède au degré suprême, et qui ne l'ont jamais abandonné, même aux heures sombres, aux heures de doute et d'abandon, quand ce grand homme en est réduit, pour vivre, à travailler la nuit, à travailler le jour ; et sans cesse et sans fin, sans trêve, en vrai martyr de la chose écrite.

En vain la fatigue arrive, et le sommeil... il faut écrire ! En vain la pensée errante à l'abandon demande un relâche... il faut écrire ! En vain le rêve et l'idéal son frère implorent un répit d'une heure..... il faut écrire ! Eh bien ! dans ces profondes lassitudes, au milieu de ce désordre, inévitablement le poëte est réveillé par une sympathie, une pitié, un souvenir des bonheurs d'autrefois. — Il se croyait au bout

du sentier... soudain voici que l'espace est ouvert, et, semblable à ce philosophe inspiré, sur le cap du Sunium, il voit flotter les inspirations, les croyances, les idées et les îles à la clarté des étoiles, au flot flottant de cette mer que l'antiquité tout entière a traversée en son plus charmant et splendide appareil.

Admiration! voilà le vrai nom de Lamartine; *Étonnement!* c'est son nom de guerre. Il a l'aile et le chant du cygne; on le croit sur la terre, il plane au-dessus des nues. — Enfant, pourvu qu'il restât dans l'espace et sous la vaste clarté, il entendait les naissantes harmonies de la terre et du ciel; il devinait tout ce qui ne lui était pas enseigné; il comprenait toute chose, et, vagabond sur ces bruyères qu'il courbait à peine de son pied léger, on le pouvait comparer à cet autre inspiré qui prêchait, à dix ans, *le sermon sur la montagne.* Or comme les auditeurs s'étaient fait attendre jusqu'à l'heure de minuit, un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, Voiture, avec beaucoup d'à-propos, parlant du jeune Bossuet, disait qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard.

Dès que l'adolescence eut fait place aux premières années de la jeunesse, en cet intervalle ineffable où l'écolier n'est plus, où le jeune homme est à peine, Alphonse de Lamartine entendit retentir dans ses ravissements les voix qui chantent, les passions qui pleurent : douleurs ineffables, bonheurs sans motifs, cantiques! A seize ans déjà, il songeait à ses futures amours. *Je n'aimais pas encore, j'aimais à aimer,* c'est une parole exquise d'Augustin jeune homme, à l'ombre austère et clémente de sa mère, qui fut plus tard sainte Monique. Il n'y a rien de plus rapide et de plus doux que ce moment de la vie humaine, entre l'innocence et la passion. De ces heures bénies entre toutes les heures d'ici-bas, notre poëte se souvient, comme on se souvient d'un songe, tout frais sorti de la porte d'ivoire. Il a tout gardé de ces premiers jours, même le remords d'un grand crime.

Un jour d'automne (il avait trouvé chez son père un vieux fusil de chasse), il fit feu sur un chevreuil! Mais quelle émotion quand il vit tomber cette bête innocente, et quand il assiste à cette agonie, aux derniers regards de ces beaux yeux pleins de larmes, qui semblaient lui dire : « Ami, que t'ai-je fait? J'étais tout à l'heure encore, autant que toi, l'ami de la plaine et l'enfant du vallon; nous habitions la même forêt, nous nous abreuvions aux mêmes sources et nous foulions le même cytise en fleur, et voici que je meurs sous ta main qui devait me nourrir! » Depuis ce premier remords, le jeune homme, épouvanté de son

meurtre, a renoncé à ce plaisir abominable; il a laisse vivre en paix Jean-lapin dans son trou, la perdrix dans la luzerne, le faisan sur l'arbre, et le chevreuil dans les bois. Sa bienveillance est devenue une charité véritable, et désormais les oiseaux dans leurs nids lui ont chanté la bienvenue : « Il est de la maison! »

C'est bien fait. Le poëte est le protecteur de la chose ailée et vivante! Il exècre, en son cœur, tous les crimes de la force. Il veut être aimé de tout ce qui respire! Ah! loin de ses mains ce qui tue et ce qui blesse! Il poursuit dans les champs le rêve; il chasse à l'idée; il recueille en passant les bruits divins de son poëme, et tantôt, de son excursion lointaine, il rapporte en son logis une chanson, tantôt une élégie ou quelque drame, ou tout au moins le contentement d'un bel esprit qui sur rien ne pose, et d'une imagination nonchalante. Il n'a rien trouvé, il n'a rien fait; il rentre en sa maison, content d'un brin d'aubépine et d'un vers inachevé:

> Je trouve, au coin d'un bois, la rime qui me fuit,

disait Despréaux. Un autre esprit racontait qu'il emportait à la chasse, avec ses filets, ses tablettes : « Ainsi, disait-il, je remplis à la fois mes tablettes et mes filets. » Il se vantait, il ne remplissait que ses tablettes, et la caille, en chantant, passait à tire-d'aile à travers les mailles de son filet[1].

Nous insistons sur ces premiers beaux jours *d'isolement, d'enthousiasme* et *de retraite*. En ces heures clémentes, il prépare avec tant d'innocence et de candeur ses premières invocations : *Au Génie! A la Foi! A la Prière! A l'Automne! Au Lac! Au Vallon!* De toutes ces harmonies du matin et du soir sera formé son premier livre. Ah! l'heureuse et poétique enfance, et comme elle est semblable, en certains côtés, à tout le reste de sa vie. Il n'a jamais entièrement secoué les rêves de l'adolescence : amoureux, il est amoureux comme un enfant. Il se tait, il admire, il contemple! Il aima Graziella comme on aime un fantôme; il l'aima de l'amour de René, il l'aima comme on aime, à vingt ans, l'Italie et le poëme enchanté du Tasse. Il a trop bien chanté l'amour pour avoir jamais oublié les respects qui lui sont dus. C'est mieux qu'un amoureux, c'est un poëte. On ne l'a jamais vu courir aux souillures, aller aux désordres, et donner l'exemple stérile de certains

[1] Pline le Jeune.

scandales et de certaines hontes par lesquels a passé plus d'un grand talent de notre époque, et, chaste, il a vécu chastement! *Musa ales!* la muse est cet oiseau qui chante, aux premiers jours du mois de mai, quand la nuit tombe, et qui confie aux broussailles les petits cachés dans son nid.

Cependant, comme il appartenait à une race de soldats royalistes, il prit le mousquet à l'heure où le roi Louis XVIII composait sa maison militaire. Il fut un des gardes du corps du roi, et je ne sais pas de monarque ici-bas qui ait été veillé par un garde pareil!

Dormez, sire! A votre porte arrive pour veiller sur votre sommeil un cortége de passions, de poëmes, de parfums, de tendresses, de beautés; dormez, sire, il n'y a pas, cette nuit du moins, d'ambition sur votre seuil respecté! Un jeune homme est là qui veille pour vous. Sitôt que ce jeune homme aura monté sa garde et quitté le mousquet, il va donner à votre règne une auréole, à votre siècle une couronne, une louange éternelle à votre nom.

Mais ce roi bel esprit n'était pas fait pour comprendre et protéger tant de poésie. Il s'était endormi sur les poésies fugitives de Voltaire, il s'était réveillé sur les vers de l'abbé Delille, cet abbé Delille qui se vantait d'avoir écrit quatre *aurores*, une demi-douzaine de *tempêtes* et trois *printemps!* Il aimait, le roi Louis XVIII, ces tours de force; il ne reconnaissait que les anciens, et son plus rare effort, ce fut de lire, un des premiers, les chansons d'un nouveau poëte appelé Béranger. Il n'alla jamais plus loin, Louis *le Désiré*, que la chanson du *Roi d'Yvetot*, et la chanson de *Lisette :*

Quoi Lisette, est-ce vous,
Vous en grande toilette,
Vous avec des bijoux,
Vous avec une aigrette?

Encore, s'il aimait la chanson de *Lisette*, était-ce en souvenir des *vous* et des *tu* de son ami Voltaire! Ajoutez à ce bagage assez peu poétique l'ode à Glycère, à Néobule, à Lydie, et la première épître du deuxième livre des *Épîtres* d'Horace, avec les *Voyages d'Anténor*, vous aurez toutes les admirations littéraires du roi sceptique. Il ne s'est pas douté que le fils du chevalier de Lamartine serait, un jour, l'ornement de son siècle, et si, par le silence ami d'une nuit d'été, *per amica silentia lunæ*, son jeune garde du corps eût déclamé, l'arme au bras : *O lac! rochers muets!...* le roi lui eût commandé de se taire!... Il y a des gens

bien nés, bien disant, qui se plaindront que le rossignol ait *gueulé* toute la nuit.

Dans ces heures si charmantes de la première jeunesse, une heure rrive apportant l'*ennui*... ce sévère et poétique ennui, plein de chefs-d'œuvre : « Un vide immense... et si profond, qu'il eût englouti tout un monde! » En ce *désœuvrement*, il écrivit ses premières *Méditations;* même il osa les lire à son père, et le père, écoutant *le Vallon*, fut pris d'une émotion ineffable. Il ne savait rien de cette poésie; au contraire, elle dérangeait toutes ses habitudes et les admirations de son esprit...

L'esprit fut vaincu par ce je ne sais quoi de tendre et d'exquis, si nouveau dans la forme, et racontant des émotions inconnues. Tel fut ce premier triomphe. Alphonse de Lamartine avait fait verser à son père les plus douces larmes que le bon capitaine eût jamais répandues; un secret instinct commençait à révéler au poëte, à son père, à sa mère, à ses sœurs, à son oncle enfin, que tout cet ennui sans motif, ces tristesses inavouées, c'était bel et bien de la poésie, et plus le printemps était splendide, avril heureux, mai chantant, juin et juillet pleins d'espérance et de parfums, plus l'onde était claire et la source enivrante, et plus grand était ce ferment de poésie :

... Ainsi l'esprit soufflait dans cette âme enivrée.

« Arrêtons-nous sur la colline! » Hélas! vaine espérance! Est-ce qu'on s'arrête? Assez de rêves, enfant, il faut vivre! il faut agir! il faut... *une profession!* Voilà le mot qui réveille et désenchante! A ces causes, il revint à Paris. L'heure était solennelle : tout finissait, tout commençait. André Chénier, mort sur l'échafaud, attendait encore les disciples de son génie, et madame de Staël cherchait des auditeurs dignes d'elle. « A ce foyer se réchauffait toute l'Europe! »

On y voyait accourir ces nouveaux venus que le XIXe siècle a reconnus, docile et charmé, pour ses instituteurs et pour ses maîtres : M. de Baranto et M. Villemain, M. Guizot et M. de Saint-Aulaire! A l'écart, plein de verve et d'audace, un jeune homme, appelé M. Thiers, commençait à débrouiller, de sa main virile, l'écheveau sanglant de la Révolution française. Aux sommets de cette société refaite à Paris, on entendait la risée accorte et stridente de ce vieux singe appelé M. de Talleyrand; on l'écoutait comme un oracle en uniforme, et qui radote. En revanche, on entourait de respects mérités M. Lainé, M. Molé, M. Pasquier, le chancelier d'aujourd'hui, tout rempli de l'honneur

et de l'inspiration parlementaires. A l'ombre insolente et superbe de M. Laffitte, un des rois de ce temps-là, grandissait Béranger, le fils de la *Fée* et du *Tailleur;* de sa mère, il tenait la baguette enchantée, et de son grand-père, il tenait la prudence et le bon sens. La baguette et l'aiguille en sautoir auraient composé des armoiries très-convenables à ce fidèle ami de Lamartine, à ce dernier protecteur de Chateaubriand. A soixante ans, Chateaubriand, caché dans un bosquet de restaurateur, chantait en duo, avec sa maîtresse dernière (ô dernier miracle de l'amour!) il chantait *le Dieu des Bonnes Gens.*

Comme ici nous écrivons dans un livre à l'usage des studieux qui veulent savoir les origines, ceci étant moins une histoire qu'une rhétorique, il ne sera pas inutile de vous dire où donc en était la poésie, avant qu'André Chénier et M. de Lamartine, son héritier le plus direct, un de ces héritiers envahisseurs et conquérants, eussent ouvert les grands sentiers de l'art moderne. Ah! quand Lamartine est arrivé chez nous, comme il était attendu! comme il fallait nécessairement qu'il arrivât, pour imposer silence aux anciens oracles! « Pan est mort, » disait la voix nouvelle. Alphonse de Lamartine a fait taire au loin les vieux poëtes qui râlaient. Certes le lecteur le moins prévenu croirait difficilement, si les pièces du procès n'étaient point sous ses yeux, quel était cet *Apollon du tour de force,* auquel obéissaient les poëtes de la dernière fin du monde. « Une longue suite de vers pompeux qui semblent fort élevés et pleins de beaux sentiments; — de ces chants que le peuple écoute, la bouche béante! et moins il les comprend, plus il les trouve à son gré. A peine on lui laisse le temps de vaincre et d'applaudir... » Voilà le spectacle, et voilà les grandes merveilles des faiseurs de vers, après Voltaire, avant Lamartine!

Un rare et charmant esprit d'autrefois, Fontenelle (un railleur) voulant donner une idée approchante de la poésie et des poëtes de so temps, écrivait ceci très-sérieusement :

« L'empire de poésie est un grand empire, et bien peuplé. Il est « divisé en haute et basse poésie, à la façon de la plupart de nos pro- « vinces. C'est ainsi que l'on dit: la *haute* et *basse* Normandie, et le *haut* « et *bas* Languedoc.

« La haute poésie est habitée maintenant par des régnicoles graves, « mélancoliques refrognés; — ils parlent un langage qui est à l'égard des « autres provinces de la poésie ce qu'est le bas-breton pour le reste de « la France. Tous les arbres de la haute poésie portent leur tête jusque « dans les nues. Les chevaux y valent mieux que ceux qu'on nous amène

« de Barbarie, puisqu'ils vont plus vite que les vents; et, pour peu que « les femmes y soient belles, il n'y a plus de comparaison entre elles et « le soleil. Cette grande ville que la carte vous représente au delà des « hautes montagnes que vous voyez, c'est la capitale de cette province : « elle s'appelle le *Poëme épique*. Elle est bâtie sur une terre sablonneuse « et ingrate, qu'on ne se donne presque pas la peine de cultiver. La « ville est d'une étendue ennuyeuse.

« On y trouve à la sortie un tas de gens qui s'entre-tuent, au lieu que « quand on passe par le roman, qui est le faubourg du poëme épique, « on ne va jamais jusqu'au bout sans rencontrer des gens dans la joie, « et qui se préparent à se marier... »

Nous n'en finirions pas si nous voulions copier toute cette métaphore. Un autre *inventeur*, un « poëte » de la même époque, ayant à nous montrer les passions de la poésie, avait imaginé d'amonceler dans une seule page toutes les images poétiques. Les *charmes* et les *jeux*, pour éviter les *sanglots*, vont frapper à la porte du royaume d'*imagination;* soudain la porte est ouverte, et.... mais, s'il vous plaît, laissons parler l'*enchanteur*.

« Qui pourrait décrire ce palais enchanté? La *flatterie*, qui se tient « sur le seuil de la porte, attire les jeunes étrangers; la *vanité* leur « fait un riant accueil; la *confiance* encourage les plus timides; la « *richesse*, vêtue d'un habit de pourpre, étale à leurs yeux tous ses tré- « sors; la *promesse* engageante le prend par la main; et la *gaieté*, au « visage riant, les accompagne. Les *soupirs* y sont des haleines de feu; « le *regard* est coquet; le *sourire*, agaçant; les *jeux* courent embrasser « les *plaisirs;* les *charmes* se jettent dans les bras des *amusements;* la « *joie* au loin chasse les soucis incommodes.

« L'*amoureuse pensée*, le front baissé, est tout entière à l'objet qui « l'occupe; la *prière*, à genoux, demande une relâche à la *douleur*, et « la *paix*, à la *guerre*. Le *geste*, messager du *désir*, se fait entendre; « le *baiser* présente ses lèvres, la *langueur* se repose à chaque pas; le « *sommeil* la suit, avec un front appesanti, et se soutenant à peine. « La troupe des *songes* voltige autour de lui, les uns parés de fleurs, « les autres couverts de cyprès; le *mystère* est enveloppé d'un voile « impénétrable. On ne peut l'apercevoir que dans l'ombre, ou dans « l'épaisseur des forêts.

« Chaque jour il s'enrichit des pertes de l'*indiscrétion*. La *complai-* « *sance* prévient ses goûts; les *soins* obligeants composent son cortége; « la *jeunesse* fait des couronnes de lis et tresse avec des roses les

« boucles de ses cheveux. La *beauté*, les *grâces*, les *agréments* et les « *charmes* se tiennent par la main; l'aimable *folie* danse au milieu; « l'*espérance* flatteuse et perfide les suit, avec le *désir* plein d'agita- « tion. L'*occasion* ne fait que se montrer et disparaître; elle a peur « qu'on ne la saisisse au toupet.

« L'*audace* tremble au premier larcin qu'elle fait. La *licence* porte « ses mains téméraires sur tout ce qui se présente; l'adroite *trom-* « *perie* et l'ingénieux *mensonge*, tous deux masqués, se promènent « ensemble. La *fraude* couvre de fleurs les serpents de son horrible « chevelure; une voix douce, un sourire agréable, cachent le venin « de sa langue. Les *serments* faux ou infidèles s'envolent avec des « ailes légères, et sont répandus dans les airs. Les *soupirs*, les *sanglots* « entrecoupés, la *crainte*, au regard abattu, marchent sur les pas de « la *colère*, si facile à apaiser. »

Voilà pourtant où nous en étions avec nos *poëtes!* Ils étaient restés, tout simplement, dans le temple de Gnide; ils se fiaient encore à Colardeau, à Gentil-Bernard, au chevalier Bertin, à l'*Almanach des Muses*, à l'*Almanach des Grâces*, au *Mercure!* Lui-même, l'auteur d'*Atala*, nous dira M. de Fontanes, il avait fait ses premières armes poétiques dans le *Mercure*, et ce fut un grand jour dans sa vie, une belle heure, quand il se contempla tout vivant dans cette page où il était manifesté que lui, Chateaubriand, il avait eu l'honneur de monter dans les carrosses du roi!

En ce temps-là, juste ciel, en ces temps de *logogriphes*, de *charades* et de bouts rimés, que nous étions loin de ces beaux vers:

> Un silence éternel succède à ces amours!
> Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
> Elvire, et tu vivras toujours.

Plus heureux que M. de Chateaubriand lui-même, en ses commencements, M. de Lamartine échappe au *Mercure*, à l'abbé de Bernis, si bien nommé *Babet la bouquetière;* il échappe à M. de Parny, membre de l'Académie française, ce même chevalier de Parny qui, dans les plus mauvais jours de notre histoire, vomissait son poëme idiot de la *Guerre des dieux* à l'autel des Furies. Ces noms souillés ne furent jamais prononcés sous le toit rustique de Milly! Quand notre honoré poëte était encore un tout petit enfant qui jouait aux pieds de sa noble mère, abrité par le regard maternel, il s'amusait à regarder les calmes figures de la *Bible* de Royaumont, le livre de nos premières lectures.

O les belles apparitions : Sarah, Tobie et son ange, Joseph, Samuel! et toute la vie des saints patriarches! et tout l'Orient pastoral! Et le doigt de la mère indiquant ces scènes poétiques à l'enfant agenouillé près d'elle, et la douce voix maternelle expliquant ces antiques poëmes du monde naissant : tels furent ces premiers enseignements.

De là vinrent à l'enfant ces inclinations bibliques qui en ont fait un poëte, et de ce jour commença son grand voyage sur les hautes montagnes où Dieu descendait, dans les déserts où les anges guidaient Agar à la source cachée, sous les tentes où dormait Abraham, sous ce beau ciel d'où Jacob vit descendre, en son sommeil, l'échelle mystérieuse qui menait de la terre au ciel.

L'enfant, hélas! grandit vite; il devint un beau jeune homme et, tout de suite, il eut le don de poésie. Il n'eut pas de maître; il n'eut pas d'exemple; il échappe à toutes les écoles; lui-même il vous dira comment, tout de suite, il fut obéissant à l'inépuisable inspiration.

Tel le soleil qui ne se couchait jamais sur les terres de l'empereur Charles Quint :

> Jamais aucune main, sur la corde sonore,
> Ne guida dans ses jeux ma main novice encore;
> L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel;
> Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
> L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
> L'abeille à composer son miel...
> Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie!

A ces accords inouïs, la plaine et le mont furent attentifs, le ruisseau les répéta à la forêt sacrée, et l'écho en fut jusqu'au ciel.

Ainsi se révéla le poëte au monde nouveau, ainsi le monde a dit son nom; ce nom du lyrique, même les incrédules l'ont invoqué dans leur prière. — Celui-là, venu après Voltaire, et dans un siècle qui était le domaine de Voltaire, a parlé, comme un croyant, de Dieu et des anges, de la vie et de la mort, de la foi, de l'espérance, de la charité, les trois chastes vertus que le doute avait chassées du cœur de l'homme. Celui-là, venu au temps de lord Byron, sombre héros du doute, avait foi dans l'amour et dans l'avenir; il avait rattaché à sa lyre la cinquième corde qui en avait été coupée par les révolutions, sanglant aréopage plus stupide que celui de Lacédémone.

A quelle inspiration devez-vous cette poésie qui vous fait croire, espérer, aimer encore? A la lecture de cette bible, aux figures de cette

bible entre les mains de cet enfant, sur les genoux de cette mère attentive aux moindres transports de cette jeune âme et de ce cœur docile, à ses soins confiés!

Le poëte a charge d'âmes. Tel peuple serait perdu par un mauvais livre... il est sauvé par un bon poëme. Le poëte, aux grandes idées, aux nobles conseils, aux utiles enseignements, vous le reconnaîtrez à ces signes certains: il croit au génie, aux vertus du genre humain. Il a la populace en grand mépris, il a le peuple en amour. Il entend les voix confuses, il les recueille! Il a pitié de toutes les souffrances et de tous les esclavages, et tantôt par l'ode, et tantôt par la chanson, par l'histoire et par la fiction, il calme, il enseigne, il loue, il apaise.

Un vrai poëte est l'ornement le plus utile et le plus rare dont se pare un grand peuple! Il parle, on l'écoute, et son œuvre accomplie, en vain les flammes, la ruine et le temps rongeur de toute chose essayeraient d'en effacer une ligne:... à jamais l'œuvre est vivante. En ses *Harmonies,* M. de Lamartine a très-bien su le dire, à sa façon hautaine et dure, *au profane vulgaire. — Odi profanum vulgus et arceo*:

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné:
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.
Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre;
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant, et l'emporte à son aire
Pour aiguiser le bec de ses jeunes aiglons.
Bientôt, du nid désert qu'emporte la tempête
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents.

L'été vient; l'aquilon soulève
La poudre des sillons qui pour lui n'est qu'un jeu;
Et sur le germe éteint où couve encor la séve,
En laisse retomber un peu;
Le printemps de sa tiède ondée
L'arrose comme avec la main;
Cette poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin!

Écoutez aussi cette définition du *poëte;* elle nous vient de l'antiquité, elle est digne de notre sympathie et de nos respects; ô louange ado-

rable! ô démenti magnifique! A ce poteau suprême il faudrait attacher les aveugles et les sourds qui nient à la fois la poésie et le soleil.

Sed vatem egregium, cui non sit publica vena,
Qui nihil expositum soleat deducere, nec qui
Communi feriat carmen triviale moneta!
Hunc qualem nequeo monstrare, et sentio tantum,
Anxietate carens animus facit; omnis acerbi
Impatiens, cupidus silvarum, aptusque bibendis
Fontibus Aonidum.

« Laissez-moi vous le montrer tel que je voudrais le peindre, et tel « que je le vois, le grand poëte. Il dédaigne les sentiers frayés; il au- « rait honte de s'abreuver à la source commune; son vers, ce n'est pas « cette vulgaire monnaie exposée à toute empreinte banale; âme libre « d'envie, exempte d'amertume, elle aime les retraites sacrées, elle aime « le doux loisir; elle s'abreuve aux flots de vos fontaines, chastes « nymphes d'Aonie! »

Ceux qui vous diront avec un petit air de contentement qui va si bien aux médiocrités : — « Ne parlons pas de poésie... elle est condamnée! Avez-vous donc oublié que Platon lui-même a chassé les poëtes de sa *République?...* » A ceux-là, répondez : dans ce même livre de Platon, intitulé : *Minos*, Socrate ayant fait l'éloge du roi-juge Minos, l'ami qui sert d'interlocuteur à Socrate s'exprime en ces mots :

« D'où vient donc, Socrate, cette tradition, généralement répandue, « que Minos était un homme farouche et cruel?

« Socrate. — Cela vient, mon cher ami, de ce que, si tu es « sage, vous prendrez garde, toi et tous ceux qui ont soin de leur « gloire, d'avoir un poëte pour ennemi... Les poëtes ont une grande « influence sur l'opinion, quand ils distribuent aux hommes le blâme « ou l'éloge, et Minos a commis une faute grave en faisant la guerre « à une ville comme la nôtre, remplie de gens habiles dans tous les « arts, et surtout abondante en poëtes. Minos a donc fait une faute en « s'attirant notre haine, et voilà, pour te répondre, d'où lui vient sa « mauvaise réputation. »

Honorez les poëtes! c'est le cri de toutes les reconnaissances et de toutes les sagesses. Honorez les poëtes, et gardez-vous de leur opposer les petits miracles de chaque jour. Avant de refaire une *Iliade*, l'homme attellera le soleil à son char. La boussole et l'électricité ont grandi dans l'opinion publique, on ne dépassera pas le... *qu'il mourût!* du vieil Horace. A qui les veut, abandonnons les actions du chemin de fer...

adorons les élégies de Lamartine, les fables de La Fontaine et les vierges de Raphaël. Soutenez, de votre argent, l'industrie et ses prodiges! Livrez le monde aux parias de l'enclume et du marteau... j'y consens! Vantez-nous les miracles modernes, nous sommes prêts à les reconnaître, et non pas à les adorer. — C'est un fait : l'espace est vaincu, le temps est dépassé, plus d'Océan! A quoi bon cependant ces espaces supprimés, s'ils consistent à réunir cet idiot, qui est à Paris, à cet autre idiot qui est à Saint-Pétersbourg? La belle avance, ils se seraient bien réunis assez vite! Et votre télégraphe électrique, à quoi bon, s'il ne sert qu'à donner plus vite à Londres la valeur de l'argent à Berlin? Le cours de la rente, on le savait le lendemain.

Parlez-moi de la divine *Enéide*, ou des *Femme savantes*, voilà de vraies merveilles contre lesquelles rien ne saurait prévaloir.

Insensés! vous mettez les corps en présence... et les âmes? Vous mettez aux prises des marchands contre des marchands... et les penseurs? Rappelez-vous donc les grandes époques : 1830, par exemple, lorsqu'il y avait, à travers l'Europe, une sympathie électrique; alors chaque pensée allait, sans machine et sans *railway*, à sa pensée, et chaque idée à son idée, chaque passion à sa passion. De ces feux et de ces flammes cachés dans nos cœurs, de ces passions, de ces libertés, le ciel était le complice, et la terre entière était la complaisante. Avait-on besoin, pour s'entendre, du feu de vos locomotives et des manivelles de vos télégraphes? La pensée universelle allait, triomphante, à travers les tressaillements de l'esprit. Si quelque chose aujourd'hui tressaille encore, c'est la matière. O tristes fils de fer que recouvre une masse inerte de *gutta percha;* messagers occultes de l'abîme et de l'argent qui ne portez que marchandises, voleurs à arrêter, fugitifs à saisir, je ne saurais vous comparer au chef-d'œuvre éternel!

Inventeurs, agitez vos télégraphes, frottez vos machines à électriser, l'âme en aura-t-elle plus de chaleur, plus de vie? irons-nous plus vite à la vraie beauté, et trouverons-nous, dans le mouvement de ces rouages, cette agitation mêlée de grâce et de plaisir qui agite les belles âmes à entendre une parole d'amour?

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre;
Voir, d'accord en accord, l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein;
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein!

Nous étions encore étudiants... (O les têtes bouclées, et les fronts rétrécis par la foison de cheveux noirs!) Nous vivions en pleine espérance, en plein orgueil matinal. C'était sous le consulat de Plancus; Virgile avait vingt-cinq ans, Horace en avait dix-huit; Tibulle était loin du suicide, et Varius ne songeait guère qu'il entrerait aux conseils de César. — Vivent à jamais (c'était le cri de nos guerres) l'espace et le soleil, la jeunesse et l'amour, le drame et les chansons!...

Tout d'un coup, par un clair matin d'avril, entre l'*Iliade* et l'*Énéide*, ô louange! ô bonheur! nous trouvons un petit livre imprimé sur un papier vulgaire. On l'ouvre; à peine on jette, à ces poëmes signés d'un nom inconnu, le coup d'œil que l'on accorde, en passant, aux poésies fugitives.... Quoi donc! quelle est, à nos yeux éblouis, cette aimable lumière? A quels échos, à quels rêves, à quel génie, à quelles extases sommes-nous conviés par le nouveau poëte? A peine ouvert, son livre a soudain effacé tous les autres. Ses amours ont effacé tous les amours.

Cette élégie intime où la tristesse et le charme ont laissé leur plus touchante empreinte, on ne saurait la comparer à nulle autre, et les maîtres de ce temps-là s'arrêtent dans leurs propres sentiers. M. de Chateaubriand lui-même, un révolutionnaire, un maître indiquant les voies nouvelles, cherche à se reconnaître à ces accents tout nouveaux. Dans son néant, lord Byron se trouble! Épouvanté de cette lumière, un humble poëte, appelé Casimir Delavigne, est là-bas qui demande grâce et pitié! Cependant, un jeune aiglon vient de naître (il aura nom Victor Hugo); rien ne l'étonne de ces miracles; il est le seul qui regarde, et d'un œil fixe, les grands rayons des *Méditations poétiques*. « Bon! se dit-il, un poëte est dans mon écho! » Et le voilà qui répond par les *Odes et Ballades* à ces divins concerts:

Oiseau chantant parmi les hommes,
Ah! reviens à l'ombre des bois;
Il n'est qu'au désert où nous sommes
Des échos dignes de ta voix!
Viens respirer avant l'aurore
L'air embaumé qui semble éclore
Des baisers des fleurs et du jour,
Et mêlant ton âme encor pure
Avec le ciel et la nature,
Rêver et chanter tour à tour.

Ainsi précédés, commandés, inspirés, nous sommes partis, toutes

voiles dehors, pour les nouveaux domaines, et Dieu sait, au départ, la raillerie et le mépris que l'on faisait du vieux continent! Évidemment nous allions découvrir l'Orient et les Florides! Nous remontions au principe de toutes les mers, à la source de tous les fleuves.

« Avant la mer, avant la terre, avant ce grand tout que recouvre le ciel, il y avait... le chaos! » Et nous aussi nous allions recommencer les *Métamorphoses!*... Mais je vous laisse à penser l'inquiétude et la terreur des vieux écrivains que nous allions mettre à la réforme, et leur épouvante et leur misère, lorsqu'ils virent qu'en effet Lamartine, à peine apparu, était maître de la haute mer! Il y en eut qui se jetèrent par les fenêtres pour se rajeunir! D'autres, voyant danser Alphœsibée, eurent l'idée assez grotesque de danser comme lui; quelques-uns tentèrent de résister au courant... ils furent noyés! Les plus *grincheux* écrivirent au roi de France... ils furent hués! Évidemment, cette fois encore, Médée et la Fortune étaient pour les Argonautes à la recherche de la toison d'or.

Voilà comment le vrai poëte arrive en plein rayon, à la façon de l'aurore, épandant ses divines clartés dans un ciel plein de nuages. Qu'un poëte égal à celui-là ait apparu sous le ciel français, je ne le crois guère. En les comptant tous, il est le plus grand. Ces *têtes par Dieu touchées* sont dominées, et de très-haut, par ce front radieux, par cette pensée inépuisable, écho de toutes les passions, retentissement de toutes les douleurs. A son aspect, vous vous rappelez involontairement pourquoi Platon nous répète à tant de reprises, dans ses *Dialogues* : « Qu'un beau corps est le véritable logis d'une belle âme, » et plus l'âme est belle, et plus elle exige un abri qui soit digne de ses beautés. Mais à quoi bon vous raconter ces grandes choses que vous savez mieux que moi? si vous êtes plus jeune, il vous suffira de vous souvenir!

Rien de plus charmant que cet homme à suivre en ses douces clartés. Rappelons-nous, amis, nous autres, les premiers témoins de ces grandes surprises, de ces merveilleux étonnements, rappelons-nous ses chères tendresses, ses divines passions, ses aveux poétiques : une idylle, une élégie, une espérance, une joie intime à réaliser des rêves si longtemps oubliés; ces mépris pour l'école de l'abbé Delille et d'Esménard, ces francs retours à la terre brune, au calme soleil, à l'eau fraîche, au velouté des prairies, à l'or des moissons! Dans ces vers où tout chante avec un art naturel, un génie enchanteur, nous retrouvions la clarté de l'étoile et la douce senteur des bois pleins de soleil et

d'ombre, une tristesse, une gaieté, une langue... j'ai presque dit un patois, le patois de Théocrite et de Virgile. O chansons amoureuses de Cyclope aux sommets de l'Etna ! ô poëmes de Daphnis :

> Daphnis foulant aux pieds le nuage et l'étoile !
> *Sub pedibusque vidit nubes et sidera Daphnis !*

Et de cet homme aussi, de cet inspiré d'en haut, nous disons volontiers ce que disait Quintilien, en parlant du plus grand des poëtes lyriques, Pindare :

« Il est facilement le premier des lyriques par l'inspiration, par la « parole, et tant de sentences, tant d'images, de grandes paroles, sé- « vères ou charmantes, un torrent d'éloquence... inimitable en un mot [1], « c'est Horace qui l'a dit. »

Toutes les inspirations, toutes les ardeurs et le besoin de tout savoir étaient contenus dans cette âme en peine de l'idéal. Il fut un diplomate; il fut un politique; il fut un voyageur; il eût fait, mais c'eût été dommage, un grand capitaine. Il a montré, dans toutes les causes désespérées, la cause des peuples vaincus, des libertés brisées, des grandeurs anéanties, des révolutions devenues le jouet des tempêtes, qu'il était un orateur tout-puissant par la vie et l'accent d'une parole active, intelligente, audacieuse. Un jour il voulut visiter l'Orient, et tout de suite il retrouva, telle qu'il l'avait entrevue en ses grands rêves, sa seconde patrie, et tout de suite il fut chez lui, dans ce vieux monde oriental, ce premier-né du soleil. L'humanité en est sortie, elle y retourne. Et comme il a raconté chaque heure de ce voyage illustre, à midi sous l'ombre hospitalière des palmiers ou sur les ruines d'un monument détruit par les siècles, le soir sous la tente battue des vents, à la lueur d'une torche de résine; un jour dans la cellule d'un couvent maronite du Liban, un autre jour au roulis d'une barque arabe ou sur les bords d'un brick : matelots qui jurent; hennissement des chevaux !

Il voit, il devine, il comprend, il sait toute chose; il juge, et de très-haut, le passé et l'avenir de ces peuples qui attendent. Il a des pressentiments certains; il a deviné plus d'une révolution que pas un ne soupçonnait encore. Hélas ! rappelez-vous le jour où sa main, sans reproche

[1] « Novem lyricorum longe Pindarus princeps spiritus magnificentia, sententiis, figuris, beatissima rerum verborumque copia, velut quodam eloquentiæ flumine : propter quæ Horatius eum merito credidit nemini imitabilem. »

(QUINTILIEN, x, 6.)

et sans peur, voulut toucher à l'histoire. Avec quelle énergie et quelle imprudence héroïque il a sondé ces abîmes, il a pansé ces plaies, il a raconté cette fin du monde, au milieu des ruines sanglantes! En ces cruels sentiers rien ne l'arrête, et pas même la contemplation des plus illustres victimes et des plus saintes vertus.

C'est que l'historien est encore un poëte; il se console avec l'image, avec le rêve, avec les cieux entr'ouverts pour les martyrs. Du sommet des échafauds, il voit arriver lentement, au milieu de la foule haletante, et priant Dieu, ces expiations des royautés vermoulues : la reine et le roi, et madame Élisabeth, et cette antique société fondée sur tant de courage, qui prennent leur vol pour un monde meilleur.

« Fils et sujets de saint Louis, de Henri IV et de Louis le Grand, montez au ciel! » De ces douleurs, de ces agonies et de ces crimes, il n'a vu, comme un poëte qu'il est, que le côté dramatique. Avec ces larmes, avec ces courages et ces piétés, il a fait mieux qu'une histoire, il a fait une tragédie.

A la façon dont il parle des martyrs d'hier, on dirait qu'il parle des martyrs d'autrefois, et qu'il les a rencontrés, non pas traînés vivants sur la place de la Révolution, mais en poussière, en débris, et glorifiés par l'Évangile, victorieux des catacombes.

Rêveur, poëte! et pourtant quand il revient sur la terre, et qu'il s'occupe enfin des mille détails d'ici-bas, loin du ciel et de la nue, il n'est pas un faiseur des descriptions, je dis le plus exact et le plus minutieux; il n'est pas de *réaliste* (ô l'affreux nom que je dis là!) qui puisse lutter avec M. de Lamartine en exactitude, en vérité, disons mieux, en sympathie avec tout ce qui respire :

« Nul ne sait, à moins d'avoir été bouvier, pasteur, soldat, chasseur « ou solitaire comme moi, combien il y a d'amitié entre les animaux et « leur maître. Ce monde est un océan de sympathies dont nous ne « buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber des tor- « rents. Depuis le cheval et le chien, jusqu'à l'oiseau, de l'oiseau à « l'insecte, nous négligeons des milliers d'amis.

« Toutes ces amitiés, je les aime, et de la loge du dogue à l'étable « du chevrier, de l'étable au mur du jardin où je m'assis au soleil, « connu des souris d'espalier, des belettes au museau flaireur, des rai- « nettes à la voix d'argent, ces clochettes du troupeau souterrain, et « des lézards, ces curieux aux fenêtres qui sortent la tête de toutes « les fentes, j'ai des relations et des sentiments partout. Honni soit qui « mal y pense! je suis comme le vicaire de Goldsmith, j'aime à aimer. »

Voilà pour cette tendresse ineffable ; et maintenant, dites-nous si vous avez jamais rencontré, même dans un roman de M. de Balzac, une description comparable à celle-ci :

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie.
Des poules, des pigeons, deux chèvres, et mon chien,
Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse, et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie;
Des passereaux montant et descendant du toit;
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit:
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble;
Les uns couchés à l'ombre, en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon;
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles, et puis
Dans l'angle, sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle,
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle;
Voilà tout le tableau...

C'est du *Jocelyn*. Ceci appartient à cette œuvre, exquise entre toutes, où vous trouverez l'homme tout entier. C'est bien lui, dans sa simplicité, dans son charme. Il n'a jamais obéi plus entièrement que dans ce beau livre à toutes les tendresses de son âme et de son cœur. Dans ces *Entretiens* publiés chaque mois, qu'il écrit au jour le jour pour vivre, et qui renferment tant de merveilles, celui qui se montre à nous le plus souvent, ce n'est pas le voyageur, le poëte ou l'historien, ou le politique, c'est le brave homme, ami et parent de Jocelyn. Que de fois en ces chapitres épars, au milieu de tous ces tomes, nombreux comme la feuille des arbres, sommes-nous arrêtés par des perspectives à la Jocelyn ! Que de fois, malgré lui, sans le savoir, sans le vouloir peut-être, il revient à la maison de son père, à la prairie, au petit jardin, à ces doux endroits où revenait parfois M. de Chateaubriand lui-même, avec cette différence pourtant que M. le vicomte de Chateaubriand, pair de France, ambassadeur et ministre du roi, rentrait, seulement par la pensée, au château de Combourg, pendant que Lamartine, aussitôt qu'il est libre et sa tâche achevée, accourt de sa personne, et plein d'ivresse, au hameau natal; et volontiers, cette terre nourri-

cière, il la baiserait de ses lèvres pleines de reconnaissance et d'adoration :

« Toutes les fois que j'arrive à *Saint-Point*, ou toutes les fois que j'en « pars pour une longue absence, je vais seul, à la chute du jour, dire « à genoux un salut ou un adieu à ces chers hôtes de l'éternelle paix, « sur ce seuil intermédiaire entre leur exil et leur félicité. Je colle « mon front contre la pierre qui me sépare de leurs cendres ; je m'en- « tretiens à voix basse avec elles, les priant de nous envelopper dans « nos aridités d'un rayon de leur amour, dans nos troubles d'un rayon « de leur paix, dans nos ombres d'un rayon de leur vérité

« J'y suis resté longtemps aujourd'hui... et plus absorbé dans le passé « et dans l'avenir. J'ai relu ma vie entière sur ce livre de pierre, orne- « ment de trois sépulcres : enfance, jeunesse, aubes de la pensée, an- « nées en fleurs, années en fruits, années en chaume ou en cendres ; « joies innocentes, piétés saintes, attachements naturels, études ar- « dentes, égarements pardonnés de l'adolescence, ivresse des sens, « passions naissantes, attachements sérieux, voyages, fautes, repentirs, « bonheurs ensevelis, chaînes brisées, chaînes renouées de la vie, ef- « forts, peines, labeurs, agitations, périls, combats, victoires, éléva- « tions, écroulements de l'âge mûr sur les grandes vagues de l'océan « des révolutions. Ajoutez, hélas ! les refroidissements d'ardeur, les « déchirements de la destinée, les martyres de l'esprit, les pertes du « cœur, les dépouillements obligés des choses ou des lieux dans les- « quels on s'était enraciné, les transplantations plus pénibles pour « l'homme que pour l'arbre : injustices, ingratitudes, persécutions, « exils, lassitudes du corps avant celles de l'âme, et la mort, toujours « à moitié chemin de quelque chose... »

Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* et dans les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, il n'y a rien de comparable à ces extases, à ces ravissements, et c'est surtout quand cet homme ému jusqu'aux fibres, jusqu'aux moelles, ainsi raconte au monde entier son adoration pour le ciel natal, que nous comprenons qu'il se soit attaché de toutes ses forces à la cabane, à la vigne, au tombeau de ses pères. C'est là seulement qu'il veut vivre, et là qu'il veut mourir. Sa vie entière est errante encore dans ce paysage enchanté : « Si vous saviez les bruits, les « images, les rêves, les espérances, les chansons, les élégies, la jeunesse « et l'idéal qui surgissaient, à chaque pas, de la montagne et du vallon, « des prés, des buissons, des ombrages, des hameaux enfouis sous les « noyers, de mes jardins, de mes vergers, de ma maison ! Miracle et

« résurrection ! Mon œil s'éblouissait et s'humectait de reconnaissance « en reconnaissance, de chaque site et de chaque toit, de chaque arbre « et de chaque pli du sol, de chaque golfe de verdure, et de la clairière « illuminée aux rayons irisés du soleil couchant. Soudain, voici que « surgit, dans une ineffable mélodie, une grâce, un charme, une lu- « mière, un bonheur, un regret, une image. Ils jaillissaient de mes yeux « et de mon cœur, comme s'ils eussent jailli du pays lui-même.

« En ces moments dignes de l'Élysée et des ombres heureuses, je « me rappelais père, mère, sœurs, enfance et jeunesse, amis de la mai- « son, contemporains de mes jours de joie et de fête, arbres d'affection, « sources abritées, animaux chéris, tout ce qui jadis avait peuplé, animé, « vivifié, enchanté pour moi ce vallon, ces prairies, ces bois, ces de- « meures. Je secouais comme un fardeau d'épines les années interme- « diaires entre le départ et le retour; je rejetais plus loin encore l'idée « de m'en séparer pour jamais. J'avais douze ans, j'en avais vingt, j'en « avais trente. O doux regards de ma mère, voix de mon père, jeux de « mes sœurs, entretiens de mes amis, premières ivresses de ma vie, « aboiement de mes chiens, hennissement de mes chevaux, expansion, « recueillement, toute mon âme enfermée en ces extases, matinées « d'avril, journées à l'ombre, et soirées d'automne au foyer! Premières « lectures, bégayement poétique, vagues mélodies, enchantements, « songes d'été! De nouveau tout s'éveillait, raisonnait, murmurait; « tout chantait en moi *l'alleluia* de Marguerite à l'église.... Ah! mon « âme! un cantique d'illusion! l'écho du bonheur envolé! »

Certes, nous honorons les *Pages de la vingtième année*, et *Raphaël* est pour nous un charmant livre; eh bien! ces passages que nous savons par cœur tiennent autant de *Raphaël* que de *Jocelyn*. Relisez cependant *Raphaël*, si vous voulez connaître M. de Lamartine. Ici surtout vous retrouverez les plus chers détails de cette enfance heureuse et de cette jeunesse intelligente : une famille honorée de soldats-laboureurs, des vieillards entourés de respect: une mère aussi jeune que ses enfants, un petit domaine, une humble maison, deux vaches maigres, un plafond formé de grosses poutres noircies par la fumée, un paysage agreste, et bientôt, quand nous aurons vingt ans et que viendra l'amour, nous nous promènerons, avec elle, avec *Elvire*, dans la barque errante sur ces eaux limpides dont chaque flot est une élégie, une grâce, un rêve, un battement de nos cœurs.

Le Lac, *le Lac* de Lamartine! c'est tout dire. Un dessinateur du plus grand mérite a fait naguère une suite de compositions superbes,

avec *le Lac* de Lamartine. Un musicien de ce temps-ci, plein de talent, qui vient de mourir, laisse un nom impérissable pour avoir mis en musique *le Lac* de Lamartine. Qu'elle soit bénie à jamais l'Elvire idéale! On lui doit les *Méditations poétiques*, c'est-à-dire une ineffable consolation, qui traversera les âges. — Lui-même, au reste, M. de Lamartine, il a rendu toute louange à cette Muse au doux sourire, aux blancs vêtements :

J'ai trouvé quelquefois, parmi les plus beaux arbres
De ces monts où les bois sont durs comme les marbres,
De grands chênes blessés, mais où les bûcherons,
Vaincus, avaient laissé leur hache dans les troncs.
Le chêne, dans son nœud la retenant de force,
Et recouvrant le fer de son bourlet d'écorce,
Grandissait élevant vers le ciel dans son cœur
L'instrument de sa mort dont il vivait vainqueur!
C'est ainsi que ce juste élevait dans son âme,
Comme une hache au cœur, ces souvenirs de femme!

Et si vous me demandez pourquoi donc je suis si hardi que d'écrire une façon d'oraison funèbre à propos de ce grand poëte, et de parler de lui comme s'il était mort... Rassurez-vous, nous n'avons rien à redouter du chagrin de M. de Lamartine, il ne lira pas ces pages écrites à sa louange, il ne saura pas qu'elles sont écrites. Il ignorait bien (l'ingrat!) qu'Alfred de Musset lui avait adressé une de ses plus belles épitres, et ce ne fut qu'à la mort du poëte, à l'heure où l'auteur des *Méditations poétiques* voulut rendre hommage à l'auteur de *Rolla*, qu'il apprit enfin cette louange et cette consolation suprême d'Alfred de Musset :

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur ce chant, des amants adoré,
Qu'un soir, au bord du *Lac*, tu nous as soupiré?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse;
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,
Profonds comme le ciel et purs comme les flots?
Hélas! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme et ne les connaît pas?

Savez-vous rien de plus touchant que ce *bonjour* suprême de la

tombe à la vie, de l'enfant à son père, du poëte à son Dieu? Savez-vous un plus noble exemple de toutes les vertus des grands poëtes : simplicité, candeur, bonté; oubli des méchants; pitié pour ce qui souffre; amour de la patrie, impérissable dévouement à ses libertés? Lui aussi, M. de Lamartine, à la façon d'un grand poëte, il définit le citoyen : un *libre esprit qui parle en toute liberté!* « O père! inventeur de tant de « grandes choses! maître instituteur des vertus nationales! »

Qui parle ainsi? Un grand poëte appelé Lucrèce[1]. Et nous, par ces belles paroles achevons cette louange incomplète et si bien méritée!

Avant de mourir, le général La Fayette (encore un exemple de l'ingratitude... et du deuil éternel de tout un peuple!), à ses enfants qui pleuraient :

« Ne me pleurez pas, leur dit-il, j'ai eu mon jour! » et, les bénissant, il s'endormit paisiblement dans sa gloire innocente, espérant la vie éternelle que les nations dispensent à ceux qui les ont protégées, qui les ont éclairées, qui les ont bien aimées.

Lui aussi, M. de Lamartine, *eut son jour;* lui aussi, ce grand jour, si rare au fond de l'humaine destinée, il le fit servir à sa gloire éternelle... Il aura l'avenir pour sa louange! Il a les siècles pour le bénir!

« Amis, disait un poëte romain, ayez soin de me grandir d'une coudée avant de consacrer ma statue aux autels d'Apollon! » Sans artifice, et tel qu'il est, M. de Lamartine, au temple des Muses, sera facilement le premier des poëtes parmi les plus illustres, les plus nouveaux, les plus rares et les mieux inspirés, à l'heure, entre toutes poétique et clémente, où le monde était libre, amoureux, fidèle et croyant.

JULES JANIN.

Voici la liste des premières éditions des Œuvres poétiques de M. de Lamartine :

Méditations poétiques, Nicolle, in-8, 1820; *Nouvelles Méditations poétiques*, Urbain Canel, 1823, in-8; *Harmonies poétiques*, Gosselin, 2 vol. in-8, 1830; *Jocelyn*, 2 vol. in-8, Gosselin, 1836; *la Chute d'un Ange*, 2 vol. in-8 et in-18, Gosselin, 1838; *Recueillements poétiques*, in-8, 1839.

Ces éditions originales sont depuis longtemps épuisées.

Consulter l'édition in-8 publiée par MM. Pagnerre, Furne et Hachette.

1 Tu pater, et rerum inventor, tu Patria nobis
Suppeditas præcepta...
(LUCRÈCE, *de Natura* l. III.)

MÉDITATIONS POÉTIQUES

L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, à l'ombre d'un vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds!

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Aux sommets de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élevant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme, ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une âme errante;
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Quand le tour du soleil ou commence, ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie;
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents, inconnus à la terre,
Du rivage charmé frappèrent les échos:
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

« O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
« Suspendez votre cours!
« Laissez-nous savourer les rapides délices
« Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
« Coulez, coulez pour eux;
« Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
« Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
« Le temps m'échappe et fuit ;
« Je dis à cette nuit : sois plus lente ; et l'aurore
« Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
« Hâtons-nous, jouissons !
« L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
« Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi ! passés pour jamais? quoi ! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez, nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle Nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,

Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé!

LE CRUCIFIX

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu ;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance;
« Emportez-les, mon fils! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage;
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait, quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami,

Pour éclairer l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la Nature en deuil;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir;
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

IMPROVISÉ EN SORTANT DU CACHOT DU TASSE

Que l'on soit homme ou Dieu, tout génie est martyre :
Du supplice plus tard on baise l'instrument;
L'homme adore la croix où sa victime expire,
Et du cachot du Tasse enchâsse le ciment.

Prison du Tasse ici, de Galilée à Rome,
Échafaud de Sidney, bûchers, croix ou tombeaux,
Ah! vous donnez le droit de bien mépriser l'homme
Qui veut que Dieu l'éclaire, et qui hait ses flambeaux.

Grand parmi les petits, libre chez les serviles,
Si le génie expire, il l'a bien mérité;
Car nous dressons partout aux portes de nos villes
Ces gibets de la gloire et de la vérité.

Loin de nous amollir, que ce sort nous retrempe!
Sachons le prix du don, mais ouvrons notre main.
Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
Que Dieu nous fait porter devant le genre humain!

Ferrare, 1844.

LE PAPILLON

Naître avec le printemps, mourir avec les roses;
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté!

HARMONIES POÉTIQUES
ET RELIGIEUSES

L'ABBAYE DE VALLOMBREUSE
DANS LES APENNINS

Esprit de l'homme, un jour sur ces cimes glacées,
Loin d'un monde odieux quel souffle t'emporta?
Tu fus jusqu'au sommet chassé par tes pensées:
Quel charme ou quelle horreur à la fin t'arrêta?

Ce furent ces forêts, ces ténèbres, cette onde,
Et ces arbres sans date, et ces rocs immortels,
Et cet instinct sacré qui cherche un nouveau monde
Loin des sentiers battus que foulent les mortels.

Tu n'y vécus pas seul; sous des formes divines,
Tes apparitions peuplèrent ce beau lieu;
Tu voyais tour à tour passer sur ces collines
L'esprit de la tempête et le souffle de Dieu.

Sans doute ils t'enseignaient ce sublime langage
Que parle la nature au cœur des malheureux;
Tu comprenais les vents, le tonnerre et l'orage,
Comme les éléments se comprennent entre eux.

L'esprit de la prière et de la solitude
Qui plane sur les monts, les torrents et les bois,
Dans ce qu'aux yeux mortels la terre a de plus rude,
Appela de tout temps des âmes de son choix.

« Venez, venez, » dit-il à l'amour qui regrette,
Au génie opprimé sous un ingrat oubli,
Au proscrit que son toit redemande et rejette,
Au cœur qui goûta tout et que rien n'a rempli.

« Venez, enfants du ciel, orphelins de la terre!
Il est encor pour vous un asile ici-bas.
Mes trésors sont cachés, ma joie est un mystère;
Le vulgaire l'admire et ne le comprend pas.

« Mais si votre œil pensif au ciel s'élève encore
Pour contempler la nuit qui se fond dans les airs;
Si vous aimez à voir les étoiles éclore,
Ou la lune onduler dans la lame des mers;

« Si la voix du torrent qui gémit dans l'abîme
Et se brise en sanglots de rocher en rocher,
A votre lèvre encore arrache un cri sublime,
Et force malgré vous vos pas à s'approcher;

« Couché sous ces sapins aux feuilles dentelées,
Si votre oreille écoute avec ravissement
Glisser dans les rameaux ces brises modulées,
Comme les sons plaintifs d'un céleste instrument;

« Si ce germe arraché d'une plante divine,
L'espérance, en vos cœurs malgré vous refleurit
Et croît dans le désert, pareille à la racine
Que sans terre et sans eau le rocher seul nourrit;

« Si la prière enfin de ses pleurs vous inonde,
Et devant l'infini fait fléchir vos genoux,
Ah ! venez, c'est trop peu pour vivre avec ce monde;
Mais c'est assez pour vivre avec le ciel et vous ! »

ÉTERNITÉ DE LA NATURE

BRIÈVETÉ DE L'HOMME

CANTIQUE

Brûlez dans vos sentiers de flamme,
Astres, rois de l'immensité !
Insultez, écrasez mon âme
Par votre presque éternité !
Et vous, comètes vagabondes,
Du divin océan des mondes
Débordement prodigieux,
Sortez des limites tracées,
Et révélez d'autres pensées
De celui qui pensa les cieux !

Triomphe, immortelle nature
A qui la main pleine de jours

Prête des forces sans mesure,
Des temps qui renaissent toujours !
La mort retrempe ta puissance ;
Donne, ravis, rends l'existence
A tout ce qui la puise en toi !
Insecte éclos de ton sourire,
Je nais, je regarde et j'expire;
Marche, et ne pense plus à moi !

Vieil Océan, dans tes rivages
Flotte comme un ciel écumant,
Plus orageux que les nuages,
Plus lumineux qu'un firmament !
Pendant que les empires naissent,
Grandissent, tombent, disparaissent
Avec leurs générations,
Dresse tes bouillonnantes crêtes,
Bats ta rive, et dis aux tempêtes :
« Où sont les nids des nations ? »

Toi qui n'es pas lasse d'éclore
Depuis la naissance des jours,
Lève-toi, rayonnante aurore;
Couche-toi, lève-toi toujours.
Réfléchissez ses feux sublimes,
Neige éclatante de ces cimes
Où le jour descend comme un roi !
Brillez, brillez pour me confondre !
Vous qu'un rayon du jour peut fondre,
Vous subsisterez plus que moi.

Et toi qui t'abaisse et t'élève
Comme la poudre des chemins,
Comme les vagues sur la grève,
Race innombrable des humains,
Survis au temps qui me consume,
Engloutis-moi dans ton écume :

Je sens moi-même mon néant.
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie?
Ce qu'est une goutte de pluie
Dans les bassins de l'Océan.

Vous mourez pour renaître encore,
Vous fourmillez dans vos sillons;
Un souffle du soir à l'aurore
Renouvelle vos tourbillons:
Une existence évanouie
Ne fait pas baisser d'une vie
Le flot de l'être toujours plein.
Il ne vous manque, quand j'expire,
Pas plus qu'à l'homme qui respire
Ne manque un souffle de son sein.

Vous allez balayer ma cendre,
L'homme ou l'insecte en renaîtra.
Mon nom, brûlant de se répandre,
Dans le nom commun se perdra.
Il fut! voilà tout. Bientôt même,
L'oubli couvre ce mot suprême;
Un siècle ou deux l'auront vaincu;
Mais vous ne pouvez, ô Nature,
Effacer une créature.
Je meurs! qu'importe? J'ai vécu!

Dieu m'a vu! le regard de vie
S'est abaissé sur mon néant,
Votre existence rajeunie
A des siècles : j'eus mon instant!
Mais dans la minute qui passe,
L'infini de temps et d'espace
Dans mon regard s'est répété,
Et j'ai vu, dans ce point de l'être,
La même image m'apparaître
Que vous dans votre immensité!

Distances incommensurables,
Abîmes des monts et des cieux,
Vos mystères inépuisables
Se sont révélés à mes yeux.
J'ai roulé, dans mes vœux sublimes,
Plus de vagues que tes abîmes
N'en roulent, ô mer en courroux;
Et vous, soleils aux yeux de flamme,
Le regard brûlant de mon âme
S'est élevé plus haut que vous!

De l'Être universel, unique,
La splendeur dans mon ombre a lui,
Et j'ai bourdonné mon cantique
De joie et d'amour devant lui;
Et sa rayonnante pensée
Dans la mienne s'est retracée,
Et sa parole m'a connu;
Et j'ai monté devant sa face,
Et la Nature m'a dit : « Passe,
Ton sort est sublime : il t'a vu! »

Vivez donc vos jours sans mesure,
Terre et ciel, céleste flambeau,
Montagnes, mers! et toi, Nature,
Souris longtemps sur mon tombeau!
Effacé du livre de vie,
Que le néant même m'oublie!
J'admire et ne suis point jaloux.
Ma pensée a vécu d'avance,
Et meurt avec une espérance
Plus impérissable que vous!

LE PREMIER REGRET

ÉLÉGIE

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus, au pied de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété!
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans! c'est bien tôt pour mourir! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Dit : « Elle avait seize ans! » — Oui, seize ans, et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant,
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant!
Moi seul je la revois, telle que la pensée
Dans l'âme, où rien ne meurt, vivante l'a laissée,
Vivante comme à l'heure où, les yeux sur les miens,
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
Me montrait dans le ciel la lune épanouie,

Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,
Et l'écume argentée, et me disait : « Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi ?
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte et ces chants sur les vagues,
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues!
Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé?
Et toi, fils du matin! dis, à ces nuits si belles
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles?
Puis, regardant sa mère assise auprès de nous,
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Que son œil était pur, et sa lèvre candide!
Que son ciel inondait son âme de clarté!
Le beau lac de Némi, qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité.
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées,
Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli;
Tout folâtrait en elle; et ce jeune sourire,
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant!
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage!
Son pas insouciant, indécis, balancé,

Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir ; et sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Mon image en son cœur se grava la première,
Comme, dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière;
Elle ne regarda plus rien après ce jour :
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour!
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme, et je faisais partie
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux.
Elle ne pensait plus au temps, à la distance ;
L'heure seule absorbait toute son existence ;
Avant moi cette vie était sans souvenir;
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir!
Elle se confiait à la douce Nature
Qui souriait sur nous; à la prière pure
Qu'elle allait, le cœur plein de joie, et non de pleurs,
A l'autel qu'elle aimait, répandre avec ses fleurs;
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas : « Prie avec moi!
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Voyez, dans un bassin, l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir!
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
Orne sans le ternir le liquide miroir,
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à grands flocons y tombe, et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de la race,
De sa mort sur les flots avait semé sa trace;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté!
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;
Le rayon s'éteignit; et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir;
Elle n'attendit pas un second avenir,
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,
Dans sa première larme elle noya son cœur;
Et, semblable à l'oiseau moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi; mais, hélas! loin du soir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile,

Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords;
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie!... excepté ma pensée,
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus,
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes!
Elle fut la première, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature;
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher, sans lui donner d'ombrage;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage;
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés.
Une fleur au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux; mais le vent qui l'assiége
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur!
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie!
Oh! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir?

Remontez, remontez à ces heures passées!
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer.
Allez où va mon âme, allez, ô mes pensées!
Mon cœur est plein, je veux pleurer.

LES RÉVOLUTIONS

Quand l'Arabe altéré, dont le puits n'a plus d'onde,
A plié, le matin, sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en passant la citerne tarie,
Et, sans se retourner, va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève,
Et, comme un océan qui laboure la grève,
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée,
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée?
Il marche et ne repasse pas.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons,
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons!

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques;
Vous appelez le temps, qui ne répond qu'à Dieu;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître :
«Vis, meurs, immuable en ce lieu!

«Récrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté!
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dès que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours, des soleils est compté!»

En vain la Mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Temps, qui rit de vos Babels, les broie,
Sous son pas éternel insectes endormis;
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou, secouant le pied, les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis;

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même!
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
A qui les touchera dans la postérité;
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures,
Vous parlez d'immortalité!

Et qu'un siècle chancelle ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu,
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu!

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles :
Semblables au guerrier armé pour les batailles,
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix!

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu, qui vous somme,
Entend la destinée et les phases de l'homme;
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit!
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse :
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place;
Son esprit n'est pas votre esprit!

Marche! sa voix le dit à la nature entière.
Ce n'est pas pour croupir sur ces champs de lumière

Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains!
Dans cette œuvre de vie où son âme palpite,
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite :
Les cieux, les astres, les humains!

L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée :
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ.
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève, et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard!

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant;
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,
Il ne dit pas deux fois la parole de vie :
Son Verbe court sur le néant!

Il court, et la nature, à ce Verbe qui vole,
Le suit en chancelant de parole en parole :
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui!
Et la création, toujours, toujours nouvelle,
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui!

Et rien ne redescend à sa forme première :
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle, au fond des mers, le lit des flots se change;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme, et fermente encor!

Puis un souffle d'en haut se lève, et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations;
Jéhovah d'un regard lève et brise sa tente,

Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions;

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux;
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mille univers, en un souffle, il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous, qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants,
Ni dans son sablier, qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable,
La chute éternelle du temps;

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris.

II

Regardez donc, race insensée,
Les pas des générations!
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations :
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques,
Sont la poussière du chemin ;
Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain.

Plus vous descendez dans les âges,
Plus ce bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant.
Voyez passer l'esprit de l'homme,
De Thèbe et de Memphis à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout, de la torche ou du glaive,
Faisant place à l'esprit de Dieu !

Il passe au milieu des tempêtes
Par les foudres du Sinaï,
Par la verge de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï !
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour ses prêtres,
Change ses prêtres pour des rois ;
Puis, broyant palais, tabernacles,
Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois !

Déployant ses ailes rapides,
Il plonge au désert de Memnon ;
Le voilà sous les Pyramides,
Le voici sur le Parthénon :
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondements du pouvoir, comme
Ceux d'un temple mystérieux ;
Là, jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux !

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat ;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde, à son doigt, s'abat :

L'univers n'est plus qu'un empire.
Mais déjà l'esprit se retire ;
Et les peuples poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri.

Levez-vous, Gaule et Germanie,
L'heure de la vengeance est là !
Des ruines c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila !
Lois, Forum, dieux, faisceaux, tout croule ;
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume. Il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour [1] où son doigt vous conduit ?

L'homme se tourne à cette flamme,
Et revit en la regardant :
Charlemagne en fait la grande âme
Dont il anime l'Occident.
Il meurt; son colosse d'empire
En lambeaux vivants se déchire,
Comme un vaste et pesant manteau
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules,
Et l'esprit reprend son marteau !

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connaît pas ;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches

[1] Le christianisme.

Les mors des tyrans ou des dieux :
Mais l'esprit, par diverses routes,
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

Pour les pousser où Dieu les mène,
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine,
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie;
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur.

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre
Dans un mot de feu : Liberté !
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité !

Et tout se fond, croule ou chancelle,
Et, comme un flot du flot chassé,
Le temps sur le temps s'amoncelle,
Et le présent sur le passé !
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc, ô mortels, vous annonce
L'immuable que vous cherchez ?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe, et dit : « Marchez ! »

III

Marchez ! l'humanité ne vit pas d'une idée !
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée ;
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau :
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans leur tombeau.

Là, c'est leurs dieux ; ici les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois :
Et quand, après mille ans, dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois.

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, hache, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain.

Sous le vôtre, ô chrétiens ! L'homme, en qui Dieu travaille,
Change éternellement de formes et de taille :
Géant de l'avenir à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né.

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil :

C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons du soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant et non pas en arrière,
Le courant roule à Jéhova!

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues :
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épellent l'Évangile :
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille;
Vos enfants, plus hardis, y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques,
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre siècle aussi vole :
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir,
Vous, enfants de celui qui, l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle :
L'esprit, en renversant, élève et renouvelle.
Passagers ballottés dans vos siècles flottants,
Vous croyez reculer sur l'océan des âges,
Et vous vous remontrez, après mille naufrages,
Plus loin sur la route des temps!

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs;
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

« C'est toujours, se dit-il dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute;
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer;
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague et toujours de l'écume :
Les jours flottent sans avancer! »

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme, que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse,
Seigneur!... Ils marchent, cependant!

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et, moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux.

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls!
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls;

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,

Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une âme,
Pour que tout mourût avec eux!

NOVISSIMA VERBA

OU MON AME EST TRISTE JUSQU'A LA MORT

La nuit roule en silence autour de nos demeures
Sur les vagues du ciel la plus noire des heures;
Nul rayon sur mes yeux ne pleut du firmament,
Et la brise n'a plus même un gémissement,
Une plainte, qui dise à mon âme aussi sombre :
Quelque chose avec toi meurt et se plaint dans l'ombre!
Je n'entends au dehors que le lugubre bruit
Du balancier qui dit : Le temps marche et te fuit!
Au dedans, que le pouls, balancier de la vie,
Dont les coups inégaux, dans ma tempe engourdie,
M'annoncent sourdement que le doigt de la mort
De la machine humaine a pressé le ressort,
Et que, semblable au char qu'un coursier précipite,
C'est pour mieux se briser qu'il s'élance plus vite!

Et c'est donc là le terme! — Ah! s'il faut une fois
Que chaque homme à son tour élève enfin la voix,
C'est alors! c'est avant qu'une terre glacée
Engloutisse avec lui sa dernière pensée!
C'est à cette heure même où, prête à s'exhaler,
Toute âme a son secret qu'elle veut révéler,
Son mot à dire au monde, à la mort, à la vie,
Avant que pour jamais, éteinte, évanouie,

Elle n'ait disparu, comme un feu de la nuit,
Qui ne laisse après soi ni lumière ni bruit !
Que laissons-nous, ô vie, hélas ! quand tu t'envoles ?
Rien, que ce léger bruit des dernières paroles,
Court écho de nos pas, pareil au bruit plaintif
Que fait en palpitant la voile de l'esquif,
Au murmure d'une eau courante et fugitive,
Qui gémit sur sa pente, et se plaint à sa rive ;
Ah ! donnons-nous du moins ce charme consolan.
D'entendre murmurer ce souffle en l'exhalant !
Parlons ! puisqu'un vain son que suit un long silence
Est le seul monument de toute une existence,
La pierre qui constate une vie ici-bas !
Comme ces marbres noirs qu'on élève au trépas,
Dans ces champs, du cercueil solitaire domaine,
Qui marquent d'une date une poussière humaine,
Et disent à notre œil de néant convaincu :
Un homme a passé là ! cette argile a vécu !

Paroles, faible écho qui trompez le génie !
Enfantement sans fruit ! douloureuse agonie
De l'âme consumée en efforts impuissants,
Qui veut se reproduire au moins dans ses accents,
Et qui, lorsqu'elle croit contempler son image,
Vous voit évanouir en fumée, en nuage !
Ah ! du moins aujourd'hui servez mieux ma douleur !
Condensez-vous, semblable à l'ardente vapeur
Qui, s'élevant le soir des sommets de la terre,
Se condense en nuée et jaillit en tonnerre ;
Comme l'eau des torrents, parole, amasse-toi,
Afin de révéler ce qui s'agite en moi,
Pour dire à cet abîme appelé vie ou tombe,
A la nuit d'où je sors, à celle où je retombe,
A ce je ne sais quoi qui m'envie un instant,
Pour lui dire à mon tour, sans savoir s'il m'entend

Et moi je passe aussi parmi l'immense foule
D'êtres créés, détruits, qui devant toi s'écoule;
J'ai vu, pensé, senti, souffert, et je m'en vais,
Ébloui d'un éclair qui s'éteint pour jamais,
Et saluant d'un cri d'horreur ou d'espérance
La rive que je quitte et celle où je m'élance,
Comme un homme jugé, condamné sans retour
A se précipiter du sommet d'une tour,
Au moment formidable où son pied perd la cime,
D'un cri de désespoir remplit du moins l'abîme!

J'ai vécu; c'est-à-dire, à moi-même inconnu,
Ma mère en gémissant m'a jeté faible et nu:
J'ai compté dans le ciel le coucher et l'aurore
D'un astre qui descend pour remonter encore,
Et dont l'homme qui s'use à les compter en vain
Attend, toujours trompé, toujours un lendemain;
Mon âme a, quelques jours, animé de sa vie
Un peu de cette fange à ces sillons ravie,
Qui répugnait à vivre et tendait à la mort,
Faisait pour se dissoudre un éternel effort,
Et que par la douleur je retenais à peine;
La douleur! nœud fatal, mystérieuse chaîne,
Qui dans l'homme étonné réunit pour un jour
Deux natures luttant dans un contraire amour,
Et dont chacune à part serait digne d'envie,
L'une dans son néant et l'autre dans sa vie,
Si la vie et la mort ne sont pas même, hélas!
Deux mots créés par l'homme et que Dieu n'entend pas.
Maintenant ce lien que chacun d'eux accuse,
Prêt à se rompre enfin sous la douleur qui l'use,
Laisse s'évanouir, comme un rêve léger,
L'inexplicable tout qui veut se partager;
Je ne tenterai pas d'en renouer la trame,
J'abandonne à leur chance et mes sens et mon âme:

Qu'ils aillent où Dieu sait, chacun de leur côté!
Adieu monde fuyant! nature, humanité,
Vaine forme de l'être, ombre d'un météore,
Nous nous connaissons trop pour nous tromper encore!

Oui, je te connais trop, ô vie! et j'ai goûté
Tous tes flots d'amertume et de félicité,
Depuis les doux flocons de la brillante écume
Qui nage aux bords dorés de ta coupe qui fume,
Quand l'enfant enivré lui sourit, et croit voir
Une immortalité dans l'aurore et le soir,
Ou que, brisant ses bords contre sa dent avide,
Le jeune homme d'un trait la savoure et la vide,
Jusqu'à la lie épaisse et fade que le temps
Dépose au fond du vase, et mêle aux flots restants,
Quand de sa main tremblante un vieillard la soulève
Et par seule habitude en répugnant l'achève;
Tu n'es qu'un faux sentier qui retourne à la mort!
Un fleuve qui se perd au sable dont il sort,
Une dérision d'un être habile à nuire,
Qui s'amuse sans but à créer pour détruire,
Et qui de nous tromper se fait un divin jeu!
Ou plutôt, n'es-tu pas une échelle de feu
Dont l'échelon brûlant s'attache au pied qui monte,
Et qu'il faut cependant que tout mortel affronte?

Que tu sais bien dorer ton magique lointain!
Qu'il est beau, l'horizon de ton riant matin!
Quand le premier amour et la fraîche espérance
Nous entr'ouvrent l'espace où notre âme s'élance,
N'emportant avec soi qu'innocence et beauté,
Et que d'un seul objet notre cœur enchanté
Dit comme Roméo : « Non, ce n'est pas l'aurore!
« Aimons toujours! l'oiseau ne chante pas encore! »

Tout le bonheur de l'homme est dans ce seul instant;
Le sentier de nos jours n'est vert qu'en le montant!
De ce point de la vie où l'on en sent le terme
On voit s'évanouir tout ce qu'elle renferme;
L'espérance reprend son vol vers l'orient;
On trouve au fond de tout le vide et le néant;
Avant d'avoir goûté l'âme se rassasie;
J'usque dans cet amour qui peut créer la vie
On entend une voix : Vous créez pour mourir!
Et le baiser de feu sent un frisson courir!
Quand le bonheur n'a plus ni lointain ni mystère,
Quand le nuage d'or laisse à nu cette terre,
Quand la vie une fois a perdu son erreur,
Quand elle ne ment plus, c'en est fait du bonheur!

Amour, être de l'être! amour, âme de l'âme!
Nul homme plus que moi ne vécut de ta flamme!
Nul brûlant de ta soif sans jamais l'épuiser,
N'eût sacrifié plus pour t'immortaliser!
Nul ne désira plus dans l'autre âme qu'il aime
De concentrer sa vie en se perdant soi-même,
Et dans un monde à part, de toi seul habité,
De se faire à lui seul sa propre éternité!
Femmes! anges mortels! création divine!
Seul rayon dont la vie un moment s'illumine!
Je le dis à cette heure, heure de vérité,
Comme je l'aurais dit, quand devant la beauté
Mon cœur épanoui, qui se sentait éclore,
Fondait comme une neige aux rayons de l'aurore!
Je ne regrette rien de ce monde que vous!
Ce que la vie humaine a d'amer et de doux,
Ce qui la fait brûler, ce qui trahit en elle
Je ne sais quel parfum de la vie immortelle,
C'est vous seules! Par vous toute joie est amour!
Ombre des biens parfaits du céleste séjour,

Vous êtes ici-bas la goutte sans mélange
Que Dieu laissa tomber de la coupe de l'ange!
L'étoile qui, brillant dans une vaste nuit,
Dit seule à nos regards qu'un autre monde luit!
Le seul garant enfin que le bonheur suprême,
Ce bonheur que l'amour puise dans l'amour même,
N'est pas un songe vain créé pour nous tenter,
Qu'il existe, ou plutôt qu'il pourrait exister,
Si, brûlant à jamais du feu qui nous dévore,
Vous et l'être adoré dont l'âme vous adore,
L'innocence, l'amour, le désir, la beauté,
Pouvaient ravir aux dieux leur immortalité!

Quand vous vous desséchez sur le cœur qui vous aime,
Ou que ce cœur flétri se dessèche lui-même,
Quand le foyer divin qui brûle encore en nous
Ne peut plus rallumer sa flamme éteinte en vous,
Que nul sein ne bat plus quand le nôtre soupire,
Que nul front ne rougit sous notre œil qu'il attire,
Et que la conscience avec un cri d'effroi
Nous dit : « Ce n'est plus toi qu'elles aiment en toi! »
Alors, comme un esprit exilé de sa sphère
Se résigne en pleurant aux ombres de la terre,
Détachant de vos pas nos yeux voilés de pleurs,
Aux faux biens d'ici-bas nous dévouons nos cœurs;
Les uns, sacrifiant leur vie à leur mémoire,
Adorent un écho qu'ils appellent la gloire;
Ceux-ci de la faveur assiégent les sentiers
Et veulent au néant arriver les premiers!
Ceux-là, des voluptés vidant la coupe infâme,
Pour mourir tout vivants assoupissent leur âme;
D'autres, accumulant pour enfouir encor,
Recueillent dans la fange une poussière d'or;
Mais mon œil a percé ces ombres de la vie :
Aucun de ces faux biens que le vulgaire envie,

Gloire, puissance, orgueil, éprouvés tour à tour,
N'ont pesé dans mon cœur un soupir de l'amour,
D'un de ses souvenirs même effacé la trace,
Ni de mon âme une heure agité la surface,
Pas plus que le nuage ou l'ombre des rameaux
Ne ride en s'y peignant la surface des eaux.
Après l'amour éteint si je vécus encore,
C'est pour la vérité, soif aussi qui dévore!

Ombre de nos désirs, trompeuse vérité,
Que de nuits sans sommeil ne m'as-tu pas coûté,
A moi, comme aux esprits fameux de tous les âges
Que l'ignorance humaine, hélas! appela sages,
Tandis qu'au fond du cœur riant de leur vertu,
Ils disaient en mourant : « Science, que sais-tu ? »
Ah! si ton pur rayon descendait sur la terre,
Nous tomberions frappés comme par le tonnerre!
Mais ce désir est faux comme tous nos désirs,
C'est un soupir de plus parmi nos vains soupirs!
La tombe est de l'amour le fond lugubre et sombre,
La vérité toujours a nos erreurs pour ombre,
Chaque jour prend pour elle un rêve de l'esprit
Qu'un autre jour salue, adore et puis maudit!

Avez-vous vu, le soir d'un jour mêlé d'orage,
Le soleil qui descend de nuage en nuage,
A mesure qu'il baisse et retire le jour,
De ses reflets de feu les dorer tour à tour?
L'œil les voit s'enflammer sous son disque qui passe,
Et dans ce voile ardent croit adorer sa trace.
Le voilà, dites-vous, dans la blanche toison
Que le souffle du soir balance à l'horizon!
Le voici dans les feux dont cette pourpre éclate!
Non, non, c'est lui qui tient ces flocons d'écarlate

Non, c'est lui qui, trahi par ce flux de clarté,
A fendu d'un rayon ce nuage argenté.
Voile impuissant! le jour sous l'obstacle étincelle!
C'est lui : la nue est pleine et la pourpre en ruisselle!
Et tandis que votre œil à cette ombre attaché
Croit posséder enfin l'astre déjà couché,
La nue à vos regards fond et se décolore;
Ce n'est qu'une vapeur qui flotte et s'évapore;
Vous le cherchez plus loin, déjà, déjà trop tard!
Le soleil est toujours au delà du regard;
Et le suivant en vain de nuage en nuage,
Non, ce n'est jamais lui, c'est toujours son image!
Voilà la vérité! Chaque siècle à son tour
Croit soulever son voile et marcher à son jour,
Mais celle qu'aujourd'hui notre ignorance adore
Demain n'est qu'un nuage; une autre est près d'éclore!
A mesure qu'il marche et la proclame en vain,
La vérité qui fuit trompe l'espoir humain,
Et l'homme qui la voit dans ses reflets sans nombre
En croyant l'embrasser n'embrasse que son ombre!
Mais les siècles déçus, sans jamais se lasser,
Effacent leur chemin pour le recommencer!

La vérité complète est le miroir du monde;
Du jour qui sort de lui Dieu le frappe et l'inonde;
Il s'y voit face à face, et seul il peut s'y voir.
Quand l'homme ose toucher à ce divin miroir,
Il se brise en éclats sous la main des plus sages
Et ses fragments épars sont le jouet des âges.
Chaque siècle, chaque homme, assemblant ses débris,
Dit : « Je réunirai ces lueurs des esprits,
Et dans un seul foyer concentrant la lumière,
La nature à mes yeux paraîtra tout entière! »
Il dit, il croit, il tente; il rassemble en tous lieux
Les lumineux fragments d'un tout mystérieux,

D'un espoir sans limite en rêvant il s'embrase,
Des systèmes humains il élargit la base,
Il encadre au hasard, dans cette immensité,
Système, opinion, mensonge, vérité;
Puis, quand il croit avoir ouvert assez d'espace
Pour que dans son foyer l'infini se retrace,
Il y plonge ébloui ses avides regards,
Un jour foudroyant sort de ces morceaux épars:
Mais son œil, partageant l'illusion commune,
Voit mille vérités où Dieu n'en a mis qu'une.
Ce foyer, où le tout ne peut jamais entrer,
Disperse les lueurs qu'il devait concentrer:
Comme nos vains pensers l'un l'autre se détruisent,
Ses rayons divergents se croisent et se brisent,
L'homme brise à son tour son miroir en éclats,
Et dit, en blasphémant: «Vérité, tu n'es pas!»

Non, tu n'es pas en nous! tu n'es que dans nos songes,
Le fantôme changeant de nos propres mensonges,
Le reflet fugitif de quelque astre lointain,
Que l'homme croit saisir et qui fond sous sa main,
L'écho vide et moqueur des mille voix de l'homme,
Qui nous répond toujours par le mot qu'on te nomme!
Ta poursuite insensée est sa dernière erreur:
Mais ce vain désir même a tari dans mon cœur;
Je ne cherche plus rien à tes clartés funèbres,
Je m'abandonne en paix à ces flots de ténèbres,
Comme le nautonier, quand le pôle est perdu,
Quand sur l'étoile même un voile est étendu,
Laissant flotter la barre au gré des vagues sombres,
Croise les bras et siffle, et se résigne aux ombres,
Sûr de trouver partout la ruine et la mort,
Indifférent au moins par quel vent, sur quel bord.

Ah! si vous paraissiez sans ombre et sans emblème,
Source de la lumière et toi lumière même,
Ame de l'Infini, qui resplendit de toi!
Si, frappés seulement d'un rayon de ta foi,
Nous te réfléchissions dans notre intelligence,
Comme une mer obscure où nage un disque immense,
Tout s'évanouirait devant ce pur soleil,
Comme l'ombre au matin, comme un songe au réveil;
Tout s'évaporerait sous le rayon de flamme:
La matière, et l'esprit, et les formes, et l'âme,
Tout serait pour nos yeux, à ta pure clarté
Ce qu'est la pâle image à la réalité!
La vie, à ton aspect, ne serait plus la vie,
Elle s'élèverait triomphante et ravie;
Ou, si ta volonté comprimait son transport,
Elle ne serait plus qu'une éternelle mort!
Malgré le voile épais qui te cache à ma vue,
Voilà, voilà mon mal! c'est ta soif qui me tue!
Mon âme n'est vers toi qu'un éternel soupir,
Une veille que rien ne peut plus assoupir;
Je meurs de ne pouvoir nommer ce que j'adore,
Et si tu m'apparais, tu vois, je meurs encore!

Et de mon impuissance à la fin convaincu,
Me voilà! demandant si jamais j'ai vécu,
Touchant au terme obscur de mes courtes années,
Comptant mes pas perdus et mes heures sonnées,
Aussi surpris de vivre, aussi vide, aussi nu,
Que le jour où l'on dit : « Un enfant m'est venu! »
Prêt à rentrer sous l'herbe, à tarir, à me taire,
Comme le filet d'eau qui, surgi de la terre,
Y rentre de nouveau par la terre englouti,
A quelques pas du sol dont il était sorti!
Seulement, cette eau fuit sans savoir qu'elle coule,
Ce sable ne sait pas où la vague le roule;

Ils n'ont ni sentiment, ni murmure, ni pleurs :
Et, moi, je vis assez pour sentir que je meurs!
Mourir! ah! ce seul mot fait horreur de la vie!
L'éternité vaut-elle une heure d'agonie?
La douleur nous précède et nous enfante au jour,
La douleur à la mort nous enfante à son tour!
Je ne mesure plus le temps qu'elle me laisse,
Comme je mesurais, dans ma verte jeunesse,
En ajoutant aux jours de longs jours à venir;
Mais, en les retranchant de mon court avenir,
Je dis : « Un jour de plus, un jour de moins; l'aurore
Me retranche un de ceux qui me restaient encore;
Je ne les attends plus, comme dans mon matin,
Pleins, brillants, et dorés des rayons du lointain,
Mais ternes, mais pâlis, décolorés et vides
Comme une urne fêlée et dont les flancs arides
Laissent fuir l'eau du ciel que l'homme y cherche en vain,
Passé sans souvenir, présent sans lendemain,
Et je sais que le jour est semblable à la veille,
Et le matin n'a plus de voix qui me réveille,
Et j'envie au tombeau le long sommeil qu'il dort,
Et mon âme est déjà triste comme la mort! »

Triste comme la mort? Et la mort souffre-t-elle?
Le néant se plaint-il à la nuit éternelle?
Ah! plus triste cent fois que cet heureux néant
Qui n'a point à mourir et ne meurt pas vivant,
Mon âme est une mort qui se sent et se souffre;
Immortelle agonie, abîme, immense gouffre,
Où la pensée, en vain cherchant à s'engloutir,
En se précipitant ne peut s'anéantir;
Un songe sans réveil, une nuit sans aurore,
Un feu sans aliment qui brûle et se dévore;...
Une cendre brûlante où rien n'est allumé,
Mais où tout ce qu'on jette est soudain consumé;

Un délire sans terme, une angoisse éternelle!
Mon âme avec effroi regarde derrière elle
Et voit son peu de jours, passés, et déjà froids
Comme la feuille sèche autour du tronc des bois;
Je regarde en avant et je ne vois que doute
Et ténèbres, couvrant le terme de la route!
Mon être à chaque souffle exhale un peu de soi,
C'était moi qui souffrais, ce n'est déjà plus moi!
Chaque parole emporte un lambeau de ma vie;
L'homme ainsi s'évapore et passe; et quand j'appuie
Sur l'instabilité de cet être fuyant,
A ses tortures près tout semblable au néant,
Sur ce moi fugitif insoluble problème
Qui ne se connaît pas et doute de soi-même,
Insecte d'un soleil par un rayon produit,
Qui regarde une aurore et rentre dans la nuit,
Et que, sentant en moi la stérile puissance
D'embrasser l'infini dans mon intelligence,
J'ouvre un regard de Dieu sur la nature et moi,
Que je demande à tout, « Pourquoi? pourquoi? pourquoi? »
Et que, pour seul éclair et pour seule réponse,
Dans mon second néant je sens que je m'enfonce,
Que je m'évanouis en regrets superflus,
Qu'encore une demande, et je ne serai plus!!!
Alors je suis tenté de prendre l'existence
Pour un sarcasme amer d'une aveugle puissance,
De lui parler sa langue, et, semblable au mourant
Qui trompe l'agonie et rit en expirant,
D'abîmer ma raison dans un dernier délire,
Et de finir aussi par un éclat de rire!

Ou de dire: « Vivons, et dans la volupté
Noyons ce peu d'instants au néant disputé!
Le soir vient: dérobons quelques heures encore
Au temps qui nous les jette et qui nous les dévore;

Enivrons-nous du moins de ce poison humain
Que la mort nous présente en nous cachant sa main!
Jusqu'aux bords de la tombe il croît encor des roses,
De naissantes beautés pour le désir écloses,
Dont le cœur feint l'amour, dont l'œil sait l'imiter,
Et que l'orgueil ou l'or font encor palpiter:
Plongeons-nous tout entiers dans ces mers de délices;
Puis, au premier dégoût trouvé dans ces calices,
Avant l'heure où les sens, de l'ivresse lassés,
Font monter l'amertume et disent, « C'est assez! »
Voilà la coupe pleine où de son ambroisie
Sous les traits du sommeil la mort éteint la vie;
Buvons: voilà le flot qui ne fera qu'un pli
Et nous recouvrira d'une éternel oubli,
Glissons-y; dérobons sa proie à l'existence,
A la mort sa douleur, au destin sa vengeance,
Ces langueurs que la vie au fond laisse croupir,
Et jusqu'au sentiment de son dernier soupir;
Et fût-il un réveil même à ce dernier somme,
Défions le destin de faire pis qu'un homme! »

Mais cette lâche idée, où je m'appuie en vain,
N'est qu'un roseau pliant qui fléchit sous ma main:
Elle éclaire un moment le fond du précipice,
Mais comme l'incendie éclaire l'édifice,
Comme le feu du ciel dans un nuage errant
Éclaire l'horizon, mais en le déchirant!
Ou comme la lueur lugubre et solitaire
De la lampe des morts qui veille sous la terre
Éclaire le cadavre aride et desséché
Et le ver du sépulcre à sa proie attaché.

Non! dans ce noir chaos, dans ce vide sans terme,
Mon âme sent en elle un point d'appui plus ferme,
La conscience! instinct d'une autre vérité,
Qui guide par sa force et non par sa clarté,

Comme on guide l'aveugle en sa sombre carrière,
Par la voix, par la main, et non par la lumière.
Noble instinct, conscience, ô vérité de cœur!
D'un astre encor voilé prophétique chaleur,
Tu m'annonces, toi seule, en tes mille langages,
Quelque chose qui luit derrière ces nuages.
Dans quelque obscurité que tu plonges mes pas,
Même au fond de ma nuit tu ne t'égares pas!
Quand ma raison s'éteint, ton flambeau luit encore.
Tu dis ce qu'elle tait, tu sais ce qu'elle ignore;
Quand je n'espère plus, l'espérance est ta voix;
Quand je ne crois plus rien, tu parles, et je crois!

Et ma main hardiment brise et jette loin d'elle
La coupe des plaisirs, et la coupe mortelle;
Et mon âme, qui veut vivre et souffrir encor,
Reprend vers la lumière un généreux essor,
Et se fait dans l'abîme où la douleur la noie,
De l'excès de sa peine une secrète joie;
Comme le voyageur parti dès le matin,
Qui ne voit pas encor le terme du chemin,
Trouve le ciel brûlant, le jour long, le sol rude,
Mais fier de ses sueurs et de sa lassitude,
Dit en voyant grandir les ombres des cyprès :
« J'ai marché si longtemps que je dois être près! »
A ce risque fatal, je vis, je me confie;
Et dût ce noble instinct, sublime duperie,
Sacrifier en vain l'existence à la mort,
J'aime à jouer ainsi mon âme avec le sort;
A dire, en répandant au seuil d'un autre monde
Mon cœur comme un parfum et mes jours comme une onde:
« Voyons si la vertu n'est qu'une sainte erreur,
L'espérance un dé faux qui trompe la douleur;
Et si, dans cette lutte où son regard m'anime,
Le Dieu serait ingrat quand l'homme est magnanime! »

Alors, semblable à l'ange envoyé du Très-Haut
Qui vint sur son fumier prendre Job en défaut,
Et qui, trouvant son cœur plus fort que ses murmures,
Versa l'huile du ciel sur ses mille blessures;
Le souvenir de Dieu descend, et vient à moi,
Murmure à mon oreille, et me dit : « Lève-toi ! »
Et, ravissant mon âme à son lit de souffrance,
Sous les regards de Dieu l'emporte et la balance;
Et je vois l'infini poindre et se réfléchir
Jusqu'aux mers de soleils que la nuit fait blanchir.
Il répand ses rayons et voile la nature;
Les concentre, et c'est Dieu; lui seul est sa mesure;
Il puise sans compter les êtres et les jours
Dans un être et des temps qui débordent toujours;
Puis les rappelle à soi comme une mer immense
Qui retire sa vague et de nouveau la lance,
Et la vie et la mort sont sans cesse et sans fin
Ce flux et ce reflux de l'océan divin;
Leur grandeur est égale et n'est pas mesurée
Par leur vile matière ou leur courte durée;
Un monde est un atome à son immensité,
Un moment est un siècle à son éternité,
Et je suis, moi, poussière à ses pieds dispersée,
Autant que les soleils, car je suis sa pensée!
Et chacun d'eux reçoit la loi qu'il lui prescrit,
La matière en matière et l'esprit en esprit!
Graviter est la loi de ces globes de flamme;
Souffrir pour expier est le destin de l'âme;
Et je combats en vain l'arrêt mystérieux,
Et la vie et la mort, tout l'annonce à mes yeux.
L'une et l'autre ne sont qu'un divin sacrifice;
Le monde a pour salut l'instrument d'un supplice;
Sur ce rocher sanglant où l'arbre en fut planté
Les temps ont vu mûrir le fruit de vérité,
Et quand l'homme modèle et le Dieu du mystère,
Après avoir parlé, voulut quitter la terre,

Il ne couronna pas son front pâle et souffrant
Des roses que Platon respirait en mourant;
Il ne fit point descendre une échelle de flamme
Pour monter triomphant par les degrés de l'âme:
Son échelle céleste, à lui, fut une croix,
Et son dernier soupir, et sa dernière voix
Une plainte à son Père, un pourquoi sans réponse,
Tout semblable à celui que ma bouche prononce!...
Car il ne lui restait que le doute à souffrir,
Cette mort de l'esprit qui doit aussi mourir!...

Ou bien de ces hauteurs rappelant ma pensée,
Ma mémoire ranime une trace effacée,
Et de mon cœur trompé rapprochant le lointain,
A mes soirs pâlissants rend l'éclat du matin,
Et de ceux que j'aimais l'image évanouie
Se lève dans mon âme, et je revis ma vie!
. . . . . .

Un jour, c'était aux bords où les mers du midi
Arrosent l'aloès de leur flot attiédi,
Au pied du mont brûlant dont la cendre féconde
Des doux vallons d'Enna fait le jardin du monde;
C'était aux premiers jours de mon précoce été,
Quand le cœur porte en soi son immortalité,
Quand nulle feuille encor par l'orage jaunie
N'a tombé sous nos pas de l'arbre de la vie.
Quand chaque battement qui soulève le cœur
Est un immense élan vers un vague bonheur,
Que l'air dans notre sein n'a pas assez de place,
Le jour assez de feux, le ciel assez d'espace,
Et que le cœur, plus fort que ses émotions,
Respire hardiment le vent des passions,
Comme au réveil des flots la voile du navire
Appelle l'ouragan, palpite, et le respire;

Et je ne connaissais de ce monde enchanté
Que le cœur d'une mère et l'œil d'une beauté,
Et j'aimais ; et l'amour, sans consumer mon âme,
Dans une âme de feu réfléchissait sa flamme,
Comme ce mont brûlant que nous voyons fumer
Embrasait cette mer, mais sans la consumer ;
Et notre amour était beau comme l'espérance,
Long comme l'avenir, pur comme l'innocence.

« Et son nom ? » — Eh ! qu'importe un nom ? Elle n'est plus
Qu'un souvenir planant dans un lointain confus,
Dans les plis de mon cœur une image cachée,
Ou dans mon œil aride une larme séchée !

Et nous étions assis à l'heure du réveil,
Elle et moi, seuls, devant la mer et le soleil,
Sur les pieds tortueux des châtaigniers sauvages
Qui couronnent l'Etna de leurs derniers feuillages ;
Et le jour se levait aussi dans notre cœur,
Long, serein, rayonnant, tout lumière et chaleur ;
Les brises qui du pin touchaient les larges faîtes,
Y prenaient une voix et chantaient sur nos têtes ;
Par l'aurore attiédis les purs souffles des airs
En vagues de parfum montaient du lit des mers,
Et jusqu'à ces hauteurs apportaient par bouffées
Des flots sur les rochers les clameurs étouffées,
Des chants confus d'oiseaux, et des roucoulements,
Des cliquetis d'insecte ou des bourdonnements,
Mille bruits dont partout la solitude est pleine,
Que l'oreille retrouve et perd à chaque haleine,
Témoignages de vie et de félicité,
Qui disaient : « Tout est vie, amour et volupté ! »
Et je n'entendais rien que ma voix et la sienne,
La sienne, écho vivant qui renvoyait la mienne ;
Et ces deux voix d'accord, vibrant à l'unisson,
Se confondaient en une et ne formaient qu'un son !

Et nos yeux descendaient d'étages en étages,
Des rochers aux forêts, des forêts aux rivages,
Du rivage à la mer, dont l'écume d'abord
D'une frange ondoyante y dessinait le bord;
Puis, étendant sans fin son bleu semé de voiles,
Semblait un second ciel tout blanchissant d'étoiles;
Et les vaisseaux allaient et venaient sur les eaux,
Rasant le flot de l'aile ainsi que des oiseaux,
Et quelques-uns, glissant le long des hautes plages,
Mêlaient leurs mâts tremblants aux arbres des rivages,
Et jusqu'à ces sommets on entendait monter
Les voix des matelots que le flot fait chanter!
Et l'horizon noyé dans des vapeurs vermeilles
S'y perdait; et mes yeux plongés dans ces merveilles,
S'égarant jusqu'aux bords de ce miroir si pur,
Remontaient dans le ciel de l'azur à l'azur,
Puis venaient, éblouis, se reposer encore
Dans un regard plus doux que la mer et l'aurore,
Dans les yeux enivrés d'un être ombre du mien,
Où mon délire encor se redoublait du sien!
Et nous étions en paix avec cette nature,
Et nous aimions ces prés, ce ciel, ce doux murmure,
Ces arbres, ces rochers, ces astres, cette mer;
Et toute notre vie était un seul aimer!
Et notre âme, limpide et calme comme l'onde,
Dans la joie et la paix réfléchissait le monde;
Et les traits concentrés dans ce brillant milieu
Y formaient une image, et l'image était... Dieu!
Et cette idée, ainsi dans nos cœurs imprimée,
N'en jaillissait point tiède, inerte, inanimée,
Comme l'orbe éclatant du céleste soleil
Qui flotte terne et froid dans l'océan vermeil,
Mais vivante, et brûlante, et consumant notre âme,
Comme sort du bûcher une odorante flamme!
Et nos cœurs embrasés en soupirs s'exhalaient,
Et nous voulions lui dire... et nos cœurs seuls parlaient.

Et qui m'eût dit alors qu'un jour la grande image
De ce Dieu pâlirait sous l'ombre du nuage,
Qu'il faudrait le chercher en moi, comme aujourd'hui,
Et que le désespoir pouvait douter de lui;
J'aurais ri dans mon cœur de ma crainte insensée,
Ou j'aurais eu pitié de ma propre pensée.
Et les jours ont passé courts comme le bonheur,
Et les ans ont brisé l'image de mon cœur,
Tout s'est évanoui! mais le souvenir reste
De l'apparition matinale et céleste;
Et comme ces mortels des temps mystérieux
Que visitaient jadis des envoyés des cieux,
Quand leurs yeux avaient vu la divine lumière,
S'attendaient à la mort et fermaient leur paupière,
Au rayon pâlissant de mon soir obscurci,
Je dis : « J'ai vu mon Dieu; je puis mourir aussi! »
Mais Celui dont la vie et l'amour sont l'ouvrage
N'a pas fait le miroir pour y briser l'image!

Et sûr de l'avenir, je remonte au passé.
Quel est sur ce coteau du matin caressé,
Aux bords de ces flots bleus qu'un jour du matin dore,
Ce toit champêtre et seul d'où rejaillit l'aurore?
La fleur du citronnier l'embaume, et le cyprès
L'enveloppe au couchant d'un rempart sombre et frais,
Et la vigne, y couvrant de blanches colonnades,
Court en festons joyeux d'arcades en arcades;
La colombe au col noir roucoule sur les toits,
Et sur les flots dormants se répand une voix,
Une voix qui cadence une langue divine,
Et d'un accent si doux que l'amour s'y devine.
Le portique au soleil est ouvert : une enfant
Au front pur, aux yeux bleus, y guide en triomphant
Un lévrier folâtre aussi blanc que la neige,
Dont le regard aimant la flatte et la protége;

De la plage voisine ils prennent le sentier,
Qui serpente à travers le myrte et l'églantier;
Une barque non loin, vide et légère encore,
Ouvre déjà sa voile aux brises de l'aurore,
Et, berçant sur leurs bancs les oisifs matelots,
Semble attendre son maître, et bondit sur les flots [1]

. . . . . .
. . . . . .

FRAGMENT

DE JOCELYN

. . . . . .

Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre
Pas même cet ami du pauvre solitaire?
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie;
O pauvre et seul ami! viens, lui dis-je, aimons-nous!
Car partout où Dieu mit deux cœurs, s'aimer est doux!

— Hélas! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : mon retour réjouit ma maison,
Une sœur, des amis, une femme, une mère
Comptent de loin les pas qui me restent à faire,

[1] Cette pièce est d'une longueur inusitée, elle est restée inachevée; mais, pour nous déterminer à la citer, il nous a suffi de nous rappeler ce que M. de Lamartine en a dit : « Selon moi, ce sont là les vibrations les plus larges et les plus palpitantes de ma fibre de poëte et d'homme. » (*Note de l'éditeur.*)

Et dans quelques moments, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour!
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois,
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix!
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer!
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre;
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui, sans savoir vos pleurs, vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose,
Ah! c'est affreux peut-être! eh bien, c'est encor doux!

O mon chien! Dieu seul sait la distance entre nous,
Seul, il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne;
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché,
Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature!
Ah! mon pauvre Fido, quand tes yeux sur les miens,
Le silence comprend nos muets entretiens,
Quand au bord de mon lit, épiant si je veille,

Un seul souffle inégal de mon sein te réveille,
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée,
Que comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein,
Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour encor passe l'intelligence;
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse!
Non, quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie:
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir!
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes;
Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes!
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle,
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil!!!

Oh! viens, dernier ami que mon pas réjouisse;
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse;
Lèche mes yeux mouillés! mets ton cœur près du mien,
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien!

(*Neuvième époque.*)

ÉPITRE

A MONSIEUR ADOLPHE DUMAS

18 septembre 1838.

Musa pedestris.

Dans les plis d'un coteau j'étais assis à terre,
Le soleil inondant l'horizon solitaire,
Une brise des bois jouant dans mes cheveux,
Paix, lumière et chaleur, servi dans tous mes vœux,
Mon jeune chien quêtant parmi les sillons fauves,
Effeuillait à mes pieds les bluets et les mauves,
Faisant lever, joyeux, l'alouette du sol
Dont le rire en partant l'insultait dans son vol :
Et tout était sourire et grâces sur mes lèvres;
Et, semblable au berger qui rappelle ses chèvres
Et rassemble au bercail les petits des troupeaux,
Tous mes sens rappelaient mon esprit au repos.
Je bénissais celui dont l'immense nature
Prête place au soleil à chaque créature,
Et la terre de Dieu, qui, du val au coteau,
A pour nous cacher tous un coin de son manteau;
Et je ne savais pas, dans ma paisible extase,
Si quelque ver rongeur piquait au cœur ma phrase,
Si l'encre à flots épais distillait du flacon
Pour faire sur la feuille une tache à mon nom;
Ou si quelque journal aux doctrines ridées,
Comme les factions enrôlant les idées,
Condamnait ma pensée à tenir dans l'esprit
Et dans l'étroit pathos de *l'orateur inscrit,*
Et jetait sur mon vers ou sur ma prose indigne
L'ombre de ces grands noms qu'un *gérant* contre-signe;
Le *Courrier* m'eût privé de feu, de sel et d'eau,
Que le jour sur mon front n'eût pas brillé moins beau.

Oh! nous sommes heureux parmi les créatures,
Nous à qui notre mère a donné deux natures,
Et qui pouvons, au gré de nos instincts divers,
Passer d'un monde à l'autre et changer d'univers!
Lorsque nos pieds saignant dans les sentiers de l'homme
Ont usé cette ardeur que le soleil consomme,
Notre âme, à ses labeurs disant un court adieu,
Prend son aile et s'enfuit dans les œuvres de Dieu;
La contemplation qui l'enlève à la terre
Lui découvre la source où l'eau la désaltère,
Puis quand la solitude a rafraîchi ses sens,
Son courage l'appelle et lui dit : Redescends!

Ainsi quand le pêcheur, fatigué de la rame,
Dans les replis d'une anse a rattaché sa prame,
Il ressaisit la bêche, et du terrain qu'il rompt
Fend la glèbe humectée avec l'eau de son front;
Et quand la bêche échappe à sa main qu'elle brise,
Il rehisse sa voile au souffle de la brise,
Et regarde, en fendant la mer d'un autre soc,
La poudre de la vague écumer sous son foc;
Pour son double élément il semble avoir deux âmes,
Taureau dans le sillon, mouette sur les lames.
Poëte! âme amphibie aux éléments divers,
Ta vague ou ton sillon, c'est ta prose ou tes vers!

J'étais ainsi plongé dans cet oubli des choses,
Quand le vent du midi, parmi l'odeur des roses,
M'apporta cette épître où ton cœur parle au mien
En vers entrecoupés comme un libre entretien;
Billet où tant de sens parle avec tant de grâce
Que Virgile l'eût pris pour un billet d'Horace,
Pour un de ces oiseaux du Béranger romain,
Qui, prenant au hasard leur doux vol de sa main,
Les pieds encor trempés des ondes de Blanduse,
Allaient porter au loin les saluts de sa muse,

Et dont plusieurs, volant vers la postérité,
S'égarèrent pour nous dans l'immortalité!
Celui qui m'apporta tes vers sur ma fenêtre,
Ami, ressemblait tant aux colombes du maître
Que, promenant ma main sur l'oiseau familier,
Je cherchai si son cou n'avait pas de collier,
Croyant lire en latin l'exergue de sa bague :
« Je viens du frais Tibur ; » mais il venait d'*Eyrague* [1].
Je les ai lus trois fois, ces vers consolateurs,
Sans me laisser surprendre à leurs philtres flatteurs;
Sur ce nectar du cœur j'ai promené la loupe;
J'ai vidé le poison, mais j'ai gardé la coupe,
Cette coupe où la main a ciselé dans l'or
Ton amitié pour moi que j'y veux lire encor!

. . . . . .

Il est doux au roulis de la mer où l'on nage
De voir un feu lointain luire sur le rivage;
De sentir au milieu des pierres de l'affront,
La feuille d'oranger vous tomber sur le front;
Pour rendre à cet ami l'odorante pensée
On cherche avec amour la main qui l'a lancée,
Et l'on éprouve un peu ce que Job éprouva
Lorsque de son fumier son ange le leva.
Au plus noir de l'absinthe à mes lèvres versée,
C'est là l'impression du miel de ta pensée.
Je me dis : Ce vent doux parmi tant de frimas,
N'est pas né, je le sens, dans les mêmes climats,
Mais, venu d'Orient, son souffle que j'aspire
A l'odeur d'un laurier et le son d'une lyre!...

Ce n'est pas cependant que mon esprit enflé
De l'orgueilleux chagrin d'un grand homme sifflé,
Jugeant avec mépris le siècle qui le juge,
Cherche à sa vanité ce sublime refuge

[1] Village de Provence, d'où la lettre de M. Dumas était datée.

Où le Tasse et Milton, loin de leurs détracteurs,
Ont, leur gloire à la main, attendu leurs lecteurs.
Lorsque dans l'avenir un siècle ingrat l'exile,
Oui, l'immortalité du génie est l'asile.
Mais pour chercher comme eux l'ombre de ses autels,
Il faut avoir commis leurs livres immortels;
D'un grand forfait de gloire il faut être coupables;
L'ostracisme n'écrit que des rois sur ses tables.
Pour nous, sujets obscurs du jour qui va finir,
Laissons aux immortels leur foi dans l'avenir,
Buvons sans murmurer le nectar ou la fange,
Et ne nous flattons pas que le siècle nous venge.

Nous venger? l'avenir? lui, gros d'un univers!
Lui, dans ses grandes mains peser nos petits vers?
Lui, s'arrêter un jour dans sa course éternelle
Pour revoir ce qu'une heure a broyé sous son aile?
Pour exhumer du fond de l'insondable oubli
La page où du lecteur le doigt a fait un pli?
Pour décider au nom de la race future
Si l'hémistiche impie offensa la césure?
Ou si d'un feuilleton les arrêts en lambeaux
Ont fait tort d'une rime aux morts dans leurs tombeaux?

Quoi qu'en disent là-haut les scribes dans leurs sphères,
L'avenir, mes amis, aura d'autres affaires,
Il aura bien assez de sa tâche au soleil
Sans venir remuer nos vers dans leur sommeil.
Jamais le lit trop plein de l'océan des âges
De flots plus débordants ne battit ses rivages,
Jamais le doigt divin à l'éternel torrent
N'imprima dans sa fuite un plus fougueux courant;
On dirait qu'amoureux de l'œuvre qu'il consomme,
L'esprit de Dieu, pressé, presse l'esprit de l'homme,
Et trouvant l'œuvre longue et les soleils trop courts,
Dans l'œuvre qu'il condense accumule les jours.

Que d'œuvres à finir! que d'œuvres commencées
Lèguent au lendemain nos mourantes pensées!
Quelle route sans fin nous traçons à ses pas!
Que sera ce chaos s'il ne l'achève pas?
Qu'il lui faudra de mains pour élever ces pierres
Que nous taillons à peine au fond de leurs carrières!
Qui donnera le plan, la forme, le dessin?
Quel effort convulsif contractera son sein?
Un monde à soulever couché dans ses vieux langes,
L'homme, image tombée, à dépouiller de fanges,
Comme on dresse au soleil, du limon de l'oubli,
Dans le sable du Nil un sphinx enseveli!
Sous mille préjugés dans la honte abattue,
Refaire un piédestal à la sainte statue,
Et sur son front levé rendre à l'humanité,
Les rayons disparus de sa divinité!
Réveiller l'homme enfant emmaillotté de songes,
Des instincts éternels séparer nos mensonges,
Des nuages obscurs qui couvrent l'horizon
Dégager lentement le jour de la raison,
De chaque vérité dont la lumière est flamme
Du genre humain croissant féconder la grande âme;
Des peuples écoulés dépassant les niveaux,
Le faire déborder en miracles nouveaux;
Asservir à l'esprit les éléments rebelles,
Prendre au feu sa fumée, à l'aquilon ses ailes,
Sur des fleuves d'acier faire voguer les chars,
Multiplier ses sens par les sens de nos arts;
De ces troupeaux humains que la verge fait paître,
Parqués, marqués au flanc par les ciseaux du maître,
Fondre les nations en peuple fraternel
Marqués au front par Dieu de son chiffre éternel;
Au lieu de mille lois qu'une autre loi rature,
Dans le code infaillible écrire la nature,
Déshonorer la force, et sur l'esprit dompté
Faire du ciel en nous régner la volonté!

Comme du lit des mers les vagues débordées,
Voir les faits s'écrouler sous le choc des idées,
Porter toutes les mains sur l'arche des pouvoirs,
Combiner d'autres droits avec d'autres devoirs,
Parlant en vérités et plus en paraboles,
Arracher Dieu visible à l'ombre des symboles,
Dans l'esprit grandissant où sa foi veut grandir,
Au lieu de le voiler, le faire resplendir,
Et lui restituant l'univers qu'il anime,
Faire l'homme pontife et le culte unanime!
Écouter les grands bruits que feront en croulant
L'autel renouvelé, le trône chancelant,
Les voix de ces tribuns ameutant les tempêtes,
Artistes, orateurs, penseurs, bardes, prophètes,
Vaste bourdonnement des esprits en émoi,
Dont chacun veut son jour et crie au temps : A moi!

Voilà de l'avenir l'œuvre où la peine abonde.
Et tu veux qu'au milieu de ce travail d'un monde
Le siècle des six jours, sur sa tâche incliné,
Se retourne pour voir quelle âme a bourdonné?
C'est l'erreur du ciron qui croit remplir l'espace.
Non : pour tout contenir le temps n'a que sa place;
La gloire a beau s'enfler, dans les siècles suivants
Les morts n'usurpent pas le soleil des vivants;
La même goutte d'eau ne remplit pas deux vases;
Le fleuve en s'écoulant nous laisse dans ses vases,
Et la postérité ne suspend pas son cours
Pour pêcher nos orgueils dans le vieux lit des jours.

Quoi! faut-il en pleurer? le doux chant du poëte
Ne le charme-t-il donc qu'autant qu'on le repète?
Le son mélodieux du bulbul de tes bois
Est-il donc dans l'écho plutôt que dans la voix?
N'entends-tu pas en toi de célestes pensées,
Par leur propre murmure assez récompensées?

Le genie est-il donc extase ou vanité?
N'écouterais-tu pas pendant l'éternité
Le bruit mélodieux de ces ailes de flamme,
Que fait l'aigle invisible en traversant ton âme?
Le cœur a-t-il besoin que dans ses sentiments
Tout l'univers palpite avec ses battements?
Eh! qu'importe l'écho de ta voix faible ou forte,
N'est-il pas aussi long que le vent qui l'emporte?
Ne se confond-il pas dans cet immense chœur
Que la vie et l'amour tirent de chaque cœur?

N'as-tu pas vu souvent, aux jours pâles d'automne,
Le vent glacé du nord, dont l'aile siffle et tonne,
Fouetter en tourbillons, dans son fougueux courant,
Les dépouilles du bois en liquide torrent?
Du fleuve où roule à sec sa gerbe amoncelée
Le bruit des grandes eaux monte sur la vallée:
Bien qu'un gémissement sorte de chaque plis,
Notre oreille n'entend qu'un immense roulis;
Mais l'oreille de Dieu, qui plus haut les recueille,
Distingue dans ce bruit la voix de chaque feuille,
Et du brin d'herbe mort le plus léger frisson
Dont ce bruit collectif accumule le son.
C'est ainsi, mon ami, que dans le bruit terrestre,
Dont le génie humain est le confus orchestre,
Et qu'emporte en passant l'esprit de Jéhova,
Le faible bruit de l'homme avec l'homme s'en va;
A l'oreille de Dieu ce bruit pourtant arrive:
Chaque âme est une note, hélas! bien fugitive,
Chaque son meurt bientôt; mais l'hymne solennel
S'élève incessamment du temps à l'Éternel!
Notre voix qui se perd dans la grande harmonie
Va retentir pourtant à l'oreille infinie!
Eh quoi! n'est-ce donc rien que d'avoir en passant
Jeté son humble strophe au concert incessant.
Et d'avoir parfumé ses ailes poétiques

De ces soupirs notés dans les divins cantiques?
Faut-il pour écouter ce qui mourra demain
Imposer à jamais silence au genre humain?

Elle vole plus haut, l'âme du vrai poëte!
De toute ma raison, ami, je te souhaite
Le dédain du journal, l'oubli de l'univers,
Le gouffre du néant pour ta prose ou tes vers;
Mais au fond de ton cœur une source féconde
Où l'inspiration renouvelle son onde
Et dont le doux murmure, en berçant ton esprit,
Coule en ces vers muets qu'aucune main n'écrit;
Une âme intarissable en sympathique extase
Où l'admiration déborde et s'extravase;
Ces saints ravissements devant l'œuvre de Dieu,
Qui font pour le poëte un temple de tout lieu;
Ces conversations en langue intérieure
Avec l'onde qui chante ou la brise qui pleure,
Avec l'arbre, l'oiseau, l'étoile au firmament
Et tout ce qui devient pensée ou sentiment;
Une place au soleil contre un mur où l'abeille,
Nageant dans le rayon, bourdonne sous la treille;
Sous les verts parasols de tes pins du midi
Une pente d'un pré par le ciel attiédi,
D'où le regard glissant voit à travers la brume
La mer bleue au rocher jeter sa blanche écume,
Et la voile lointaine à l'horizon mouvant
Comme un arbre des flots s'incliner sous le vent,
Et d'où le bruit tonnant des vagues élancées,
Donnant une secousse à l'air de tes pensées,
Te fait rêver pensif à ce vaste miroir
Où Dieu peint l'infini pour le faire entrevoir!...
Un reflet de ton ciel toujours sur ton génie;
Des cordes de ton cœur la parfaite harmonie!
La conscience en paix sommeillant dans ton sein
Comme une eau dont nul pied n'a troublé le bassin;

Au flanc d'une colline où s'étend ton royaume,
Un toit de tuile rouge ou d'ardoise ou de chaume,
Dont l'ombre soit ton monde, et dont le pauvre seuil
Ne rende après cent ans son maître qu'au cercueil ;
Là, des sommeils légers que l'alouette éveille,
Pour reprendre gaîment le sillon de la veille;
Une table frugale où la fleur de tes blés
Éclate auprès des fruits que ta greffe a doublés;
Sur le noyer luisant dont ton chanvre est la nappe,
Un vin dont le parfum te rappelle sa grappe;
Un platane en été; dans l'hiver un foyer
Où ta main jette au feu le noyau d'olivier;
Aux flambeaux dont ta ruche a parfumé la cire,
Des livres cent fois lus que l'on aime à relire,
Phares consolateurs que, pour guider notre œil,
Les tempêtes du temps ont laissés sur l'écueil,
Dont nos vents inconstants n'agitent plus la flamme,
Mais qui luisent bien haut au firmament de l'âme !...
Pour que le fond du vase ait encor sa douceur,
Jusqu'au soir de la vie une mère, une sœur,
Un ami des vieux jours, voisin de solitude,
Exact comme l'aiguille et comme l'habitude,
Et qui vienne le soir, de son mot régulier,
Reprendre au coin du feu l'entretien familier.

Avec cela, mon cher, que l'ongle des critiques
Marque du pli fatal nos pages poétiques,
Heureux à nos soleils, qu'on nous siffle à Paris,
La gloire me plairait,... pour la vendre à ce prix !

(*Recueillements poétiques.*)

CHARLES NODIER

1780 — 1844

« Tout le monde, tous les soleils, toute la création pour une pensée « et toutes les pensées de l'homme avec tout le reste pour un sentiment! « La poésie du vulgaire, ce n'est pas cela peut-être, mais la poésie du « poëte la voilà. » Ainsi Nodier s'exprimait avec flamme, et jamais il ne faillit à sa devise. Cette présence réelle du sentiment dans tant d'œuvres où se joue la verve d'une intelligence prompte aux métamorphoses, ce fut le fond de son génie; c'est son originalité, c'est sa gloire. « Tout vit, tout palpite dans son langage; » a dit avec éloquence un grand critique, M. Vinet, « jamais l'hymen d'un homme avec sa parole « ne fut plus tendre et plus étroit. Vous pensiez lire un livre, et vous « lisez une âme. »

Une âme rêveuse, un esprit ironique, une imagination romanesque incessamment surexcitée par les péripéties d'une jeunesse aventureuse, une fantaisie mobile, une langue d'or, tel, dès les premières aurores de de ce siècle, apparut à ses contemporains charmés l'ingénieux écrivain en qui M. Michelet a pu saluer « le chercheur infatigable de notre « vieille littérature, le hardi précurseur de la nouvelle. » Adolescent encore, pour séduire, il avait assez d'animer en ses récits, naïvement pompeux, les impressions printanières qu'il évoquait plus tard du fond de son passé devant le plus délicat et le plus affectueux des témoins, « désespoirs ardents, philtres mortels, consolations « promptes, complots, terreurs crédules, fuites errantes, une fenêtre « escaladée, les années légères [1]. » Mais déjà il ne se contentait pas de surgir, plus en vue qu'Obermann, entre Werther et René comme

[1] Sainte-Beuve, *Portraits littéraires.*

un trait d'union sympathique; déjà sa curiosité de dilettante ou d'abeille *volait à chaque objet*, et distillait sa goutte de miel jusque dans les plus amers calices. Ce Werther emprunta parfois les attitudes et le jargon de Faublas; ce thaumaturge précoce, ce voyant candide qui n'admettait guère de lois philosophiques en dehors des phénomènes du somnabulisme, de la somniloquie, du cauchemar, du vampirisme et de la perpétuelle résurrection des morts, ce Cagliostro-Cazotte copia trois fois de sa main le bréviaire du scepticisme naturaliste, j'entends *le Gagantua et le Pantagruel;* ce montagnard qui garda toujours le généreux accent de sa montagne, cet assidu glaneur de légendes que sa nature prédestinait à devenir pour la Franche-Comté le romancier révélateur que Walter Scott sut être pour son Écosse, Nodier à vingt ans s'enferma plus d'une saison dans la bibliothèque du chevalier Croft pour obscurcir en cent endroits la limpide poésie d'Horace, sous prétexte de réformer quelques points et de restituer quelques virgules. Qu'y faire? tous les hasards le tentaient, et sans avoir toutes les convictions, il subissait sans résistance toutes les possessions; mais l'enchantement était court. De là tant d'éléments divers, tant de rayons brisés, tant de contradictions apparentes dans cette vie qui resterait une énigme, si l'observateur ne la dédoublait en quelque sorte pour y démêler le jeu parallèle de deux influences rivales, également légitimes, également impérieuses, l'effusion continue d'une sensibilité qui ne sait pas se refuser, et l'abondante raillerie d'une sagesse qui fait ses réserves. Étrange dualité dont la permanence était presque la seule unité à constater dans ce caractère et dans ce talent! Double foyer dont les flammes excentriques échauffaient en même temps le travail de cet artiste, bysantin à son corps défendant, qui rêva plus d'un monument grandiose et simple, et qui nous a laissé seulement, après son long labeur, coulés dans son précieux airain de Corinthe, tant de bustes d'une spirituelle tournure, tant de mignonnes statuettes, tant de vases où s'égaye en d'étincelants bas-reliefs la fantaisie narquoise du dériseur sensé, tant de médailles où revivent les profils mélancoliques des amantes retranchées dans leur fleur! On éprouve un plaisir inquiétant et qui tient du rêve à parcourir le musée composite de ce lettré du Nord qui reflète ses émotions, ses penchants, ses manies, dans un style d'une flexibilité tout asiatique; qui entonne indifféremment son *Lauda, Sion*, à propos de l'hymne nocturne du rossignol, à propos d'une reliure de Bauzonnet ou de Thouvenin, à propos d'un nouvel animalcule à introduire dans la classification des coléoptères; qui a le culte des dédaignés

et le mépris des renommées populaires, qui diminue Molière au profit de Cyrano, et qui relègue Napoléon au troisième plan du drame impérial pour laisser le grand rôle au colonel Oudet; qui parle si aimablement de l'immortalité de l'âme et qui discourt sur Polichinelle avec tant de solennité majestueuse; l'humoriste aux inépuisables espérances et au découragement éternel, qui adore les plus vieux livres et les plus jeunes poëtes; qui jure le serment d'Annibal contre la *propagande intellectuelle de la perfectibilité*, et qui découvre à son époque plus d'une perspective inaperçue; qui, à l'exemple de Charles Lamb, son frère d'outre-Manche, ne *se sent pas né de son temps*, et qui ne manquerait pas, au boulevard Saint-Martin, la représentation d'un mélodrame, ou à l'Académie française une séance du Dictionnaire; voyageur des sentiers perdus qui, en cherchant les *Sept châteaux du roi de Bohême*, rencontre *le Chien de Brisquet et les Aveugles de Chamouni;* qui fait profession de compter pour rien la politique, et qui conspire sans se laisser effrayer par l'exil; misanthrope malheureux le jour où il n'a pas à mettre en lumière un nouveau mérite, le soir où il n'a pas conquis un nouvel ami; entomologiste, philologue, romancier, historien, bibliographe, botaniste, elégiaque, essayste, chansonnier, et partout écrivain d'une science incomparable et d'une rhétorique déliée, malgré sa sainte horreur de l'hyperbate et de l'hypotypose; figure brillante et vague qu'on n'effacerait pas des annales littéraires de ce siècle sans en supprimer le plus utile des conseillers, le plus déterminé des novateurs et le plus modeste des maîtres.

Charles Nodier, qui joua les mille et un personnages de la vie du lettré, aima les vers par-dessus tous les autres divertissements de sa pensée. Fort jeune, il savait diriger le quadrige de l'ode et déployer dans l'air libre les ailes brûlantes du dithyrambe; les strophes du *Poëte malheureux* sont animées d'un large souffle, et la *Napoléone* vaudrait qu'on s'en souvînt, quand bien bien même Napoléon n'aurait pas voulu faire connaissance à Sainte-Hélène avec toutes les œuvres de son jeune ennemi. En avançant dans la vie, il modula, sur un ton plus humble, des inspirations plus charmantes. Contes, fables, romances, imitations ossianesques, pastiches de moyen âge, il multiplia les preuves d'un génie facile qui se révélait mieux encore dans les pièces fugitives où, de sa voix allanguie, il retraçait la fuite des ans, la légère mélancolie des choses, et les songes de ses derniers sommeils, qui rajeunissaient pour lui tant de chers fantômes couronnés d'ancolies et de roses! Lui qui, dans *Smarra*, avait « raconté le rêve d'un Scythe dans la langue d'un

poëte de la Grèce [1], » il redisait les visions de ses nuits avec l'abandon d'un Nestor gaulois, amusé de sa propre voix. « Il nous rendait quel-« que chose de La Fontaine, » a dit M. Hugo. Oui, d'un La Fontaine qui aurait lu Hoffmann et qui, comme le conteur du *Majorat*, aurait pleuré sur la tombe trop vite ouverte de Séraphine!

« J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
« Si dans un genre seul j'avais usé mes jours;
« Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours. »

Cette plainte du bonhomme, qui n'avait pas sujet d'y croire, Nodier eût pu la redire presque avec douleur. L'homme de lettres chez lui a fait tort à la gloire du poëte. Il eût pu, en concentrant son effort, s'asseoir dans le char lumineux à côté de Lamartine et d'Hugo, ce Castor et ce Pollux dont il aimait tant la constellation fraternelle. La poésie est une maîtresse envieuse, et qui veut qu'on soit tout à elle. Elle demande moins de finesse, moins de variété, moins d'industrie; elle exige plus d'audace, plus d'absolu, plus de volonté. « La volonté, « organe de la croyance, » s'écriait Pascal. « La volonté, organe du « génie, » oserai-je dire après lui. Qu'importe pourtant? Pour les amants de l'art, pour ces esprits indolents et crédules, mais tendres et gracieux qu'il souhaitait pour public, Nodier, poëte, reste à jamais garanti contre l'injure du temps et les caprices de l'opinion. Il n'a pas seulement, comme Rabelais, comme La Bruyère, comme Diderot, aidé à saisir *le rhythme méconnu de la prose;* il n'a pas seulement porté son sentiment, et, on l'a pu dire, sa religion, jusque dans les controverses de linguistique; n'eût-il laissé que ses stances émues ou enjouées, où il me semble entendre comme le bruit des ailes de Trilby ou d'Ariel balancées autour des tempes d'un doux vieillard qui cause; n'eût-il brillé qu'en ces jeux de la rime et du mètre, qu'il ne tentait guère, sans rouvrir du même coup les sources secrètes de son cœur; n'eût-il trahi sa souplesse infinie qu'en ces épreuves du chant, où, personnel toujours, il se renouvela plus d'une fois depuis les jours d'André Chénier jusqu'aux printemps d'Alfred de Musset, Nodier ne saurait plus mourir.

PHILOXÈNE BOYER.

Essais littéraires, par une société de jeunes gens. Besançon, sans date, in-12 (poésies à 50 exemplaires, avec Ch. Weiss, Compagny, Baud et

[1] Mérimée.

Monnot); *Essais d'un jeune Barde*, Paris, in-12, 1804; *la Napoléone*, 1801 (Londres); *Poésies diverses*, Delangle et Ladvocat, 1827; nouvelle édition. 1829; *Contes* en vers, Charpentier, 1841.

Sur Charles Nodier et son œuvre, on consultera utilement M. Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, tome II); M. Mérimée (*Discours de réception à l'Académie française*); M. Jules Janin (Notice en tête de *Franciscus Columna*, Paris, 1844, et le cinquième volume de l'*Histoire de la Littérature dramatique*; M. Francis Wey (*Vie de Charles Nodier* en tête du volume intitulé : *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, par Charles Nodier, Alexandre Dumas (*Mémoires*); M. Perennès (*Éloge de Charles Nodier*), etc.

M. Charpentier, propriétaire des œuvres complètes de Charles Nodier, a bien voulu nous autoriser à citer les trois pièces qui suivent; elles font partie du recueil qui parut chez Delangle, en 1829. Nous espérons voir un jour ces charmantes poésies s'ajouter aux réimpressions des œuvres les plus exquises de Charles Nodier déjà publiées dans la *Bibliothèque Charpentier*, sous ces divers titres : *Contes de la Veillée. Contes fantastiques, Nouvelles, Romans.* 4 vol.

ADIEUX AUX ROMANTIQUES

Je vous le dis d'un cœur contrit :
Adieu, messieurs les romantiques!
Vous avez du bon dans l'esprit,
J'en conviens; mais il est écrit :
« Ne hante pas les hérétiques. »
Un journal a très-bien prouvé
Que le talent est réprouvé.
Ne visez pas au paradoxe!
Le rédacteur est orthodoxe,
Et nous le tenons pour sauvé.
J'aurais dû, la chose est exacte,
En voyant vos succès divers,
Juger qu'avec l'Esprit pervers
Vous avez formé quelque pacte
Pour apprendre l'art des beaux vers :
Pourquoi, poëtes infidèles,
Pourquoi ces coupables accens
Qui séduisent l'âme et les sens?
Vous aviez de si bons modèles
Pour faire des vers innocens!
Réglez votre sage délire;
Prenez l'essor à pas comptés;
Et puisqu'il vous faut une lyre,
Chantez les airs qu'on a chantés :
Chantez-nous Hélène ravie,
Chantez-nous Ilion brûlant,
Chantez-nous sur Laïus sanglant
La rage d'Œdipe assouvie,
Ou bien encor chantez Sylvie;
C'est un passe-temps fort galant!
Et si quelquefois votre muse
Essayait un nouveau sujet,
Vous avez le choix d'un objet

Qui nous transporte et nous amuse,
Entre la Charte et le budget.
Quand vous décrivez la nature,
Le cœur est surpris et touché.
Du charme de cette peinture
Vos censeurs n'ont pas approché;
Mais ils n'ont jamais trébuché
Dans le sentier de l'imposture;
Ils dégoûtent de la lecture,
De crainte d'en faire un péché.
Laissez, laissez pour le Permesse
Cédron et son triste ravin,
Laissez le Mont de la Promesse,
Et les bords du fleuve divin,
Et songez que tout écrivain
Qui fait l'éloge de la messe
Est le disciple de Calvin.
La palme dont Satan vous dote
Fait que de vous chacun médit,
Et j'ai lu, dans un érudit,
Que le roi prophète est maudit
Pour s'être passé d'Aristote.

Elle était bien jolie, au matin, sans atours,
De son jardin naissant visitant les merveilles,
Dans leur nid d'ambroisie épiant ses abeilles,
Et du parterre en fleur suivant les longs détours.

Elle était bien jolie, au bal de la soirée,
Quand l'éclat des flambeaux illuminait son front,
Et que de bleus saphirs ou de roses parée,
De la danse folâtre elle menait le rond.

Elle était bien jolie, à l'abri de son voile
Qu'elle livrait, flottant, au souffle de la nuit,
Quand, pour la voir de loin, nous étions là sans bruit,
Heureux de la connaître au reflet d'une étoile.

Elle était bien jolie ; et de pensers touchants,
D'un espoir vague et doux chaque jour embellie,
L'amour lui manquait seul pour être plus jolie !...
« Paix !... voilà son convoi qui passe dans les champs ! »

SONNET

ÉCRIT SUR L'ALBUM D'ÉMILE DESCHAMPS EN 1828

C'est un sonnet.
MOLIÈRE.

Mon nom parmi leurs noms !... y pouvez-vous songer !
Et vous ne craignez pas que tout le monde en glose !
C'est suspendre la nèfle aux bras de l'oranger,
C'est marier l'hysope aux boutons de la rose.

Il est vrai qu'autrefois j'ai cadencé ma prose,
Et qu'aux règles des vers j'ai voulu la ranger;
Mais sans génie, hélas ! la rime est peu de chose,
Et d'un art décevant j'ai connu le danger.

Vous !... cédez à la loi que le talent impose :
Unissez dans vos vers Soumet à Béranger,
Et l'esprit qui pétille à la raison qui cause;

Volez de fleur en fleur, comme dans un verger
L'abeille qui butine et jamais ne se pose;
Ce n'est qu'en amitié qu'il ne faut pas changer.

BÉRANGER

1780 — 1857

Cinq ou six mois avant sa mort, je rencontrai Béranger devant la Banque de France. Où allait-il en ce moment? Je l'ignore. Peut-être marchait-il au hasard à travers les places et les rues du fourmillant Paris, écoutant quelque vif refrain qui se croisait dans sa tête avec un refrain mélancolique. Toute sa figure avait l'air triste, excepté son regard qui pétillait de flamme et de gaieté. Je l'avais reconnu tout de suite à son front chauve (il portait son chapeau à la main), à sa grande lévite, à son cou penché, au laisser aller de sa démarche paysanne, au curieux sourire de Démocrite-Héraclite qui révélait l'habitude de sa pensée. L'illustre chansonnier s'était arrêté devant la Banque à considérer le flux et le reflux des allants et des venants, réjoui peut-être devant le tableau de la richesse publique, attristé sans doute au ressouvenir de quelques misères sociales. Devina-t-il qu'un inconnu l'observait, ou ne reprit-il instinctivement sa marche que pour remettre sa pensée distraite en mouvement? Il tourna brusquement le dos à la statue de Louis XIV, longea d'un pas assez leste les murs d'enceinte de la Banque, et descendit par un étroit passage dans le jardin du Palais-Royal. Il était près de midi : le soleil rayonnait jusque sous les arcades; une multitude de petits garçons et de petites filles couraient dans les allées, jouaient au cerceau, sautaient à la corde, ou suivaient curieusement sur les eaux du bassin les mouvements d'une flottille lilliputienne. Béranger fit une halte sur sa canne devant la Méditerranée du jardin, devant la marine des enfants de Paris. Mais au bout de cinq minutes, se sentant pressé, entouré de toutes parts et reconnu, il s'ouvrit doucement un chemin vers la rue Vivienne, et disparut comme un souverain dont on a un instant troublé l'incognito, et qui se dérobe aux ado-

rations de son peuple. Vingt minutes après son départ, il n'y avait dans tous les groupes de promeneurs qu'un seul sujet de conversation : Béranger! On fredonnait ses chansons, on admirait sa bonne figure et son caractère sympathique ; on parlait surtout de sa gloire et de sa modestie. Je ne soupçonnais guère alors qu'on en viendrait bientôt à attaquer son caractère, à contester sa gloire, à honnir ses chansons, et à déclarer publiquement que Béranger n'était ni un poëte populaire, ni un poëte national.

Aux premières attaques dirigées contre sa mémoire, je me rappelai presque à mon insu la douce réponse que Béranger avait adressée à une jeune femme qui n'aimait pas la Lisette du chansonnier :

« Si vous m'aviez donné à deviner quel vers vous avait choquée dans le *Grenier* (*J'ai su depuis qui payait sa toilette*), je vous l'aurais dit. Ah! ma chère amie, que nous entendons l'amour différemment! A vingt ans, j'étais à cet égard comme je suis aujourd'hui. Vous avez donc une pauvre idée de cette pauvre Lisette? Elle était cependant si bonne fille! si folle, si jolie! je dois même dire si tendre! Eh quoi! parce qu'elle avait une espèce de mari qui prenait soin de sa garde-robe, vous vous âchez contre elle : vous n'en auriez pas eu le courage, si vous l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant de goût, et tout lui allait si bien! D'ailleurs elle n'eût pas mieux demandé que de tenir de moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un autre. Mais comment faire? Moi, j'étais si pauvre : la plus petite partie de plaisir me forçait à vivre de panade pendant huit jours, que je faisais moi-même, tout en entassant rime sur rime, et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir, sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. Oh! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre! Employez bien ce qui vous en reste, ma chère amie. Aimez et laissez-vous aimer. J'ai bien connu ce bonheur : c'est le plus grand de la vie, etc. »

L'erreur de la jeune dame qui se scandalisait des mœurs de Lisette est absolument semblable aux méprises de la critique sur l'immortel chansonnier : c'est tout uniment une erreur historique. Cette doctrinaire vaporeuse, qui avait sans doute vingt ans sous Charles X, aurait volontiers donné pour maîtresse à Béranger une Béatrix, une Éléonore, une Laure, une Elvire : mais elle oubliait trop naïvement que cet enfant du peuple devenu bourgeois, que cet ancien typographe, que ce

petit-fils de tailleur, que ce filleul de la fée des chansons, n'était ni le Dante, ni le Tasse, ni Pétrarque, ni Lamartine. De même les critiques, avec plus ou moins de bonne foi, ont reproché à Béranger de n'avoir été ni un grand homme d'État, ni un grand tribun, ni un grand philosophe, ni un grand poëte lyrique tout à fait désintéressé du mouvement des passions contemporaines. Ils ont prétendu le transformer, celui-ci en grand prêtre de la monarchie impériale, celui-là en apôtre de l'église démocratique, un autre en bourgeois frondeur, mais satisfait, du règne de Louis-Philippe. Un jeune écrivain de beaucoup de sens et de courage, M. Paul Boiteau, a combattu sans relâche l'injuste réaction qui de tous côtés assiégeait la mémoire de Béranger. Sans partager entièrement l'enthousiasme souvent éloquent de M. Boiteau, nous défendrons sans peine Béranger en l'acceptant et le peignant tel qu'il se donne, et tel qu'il est réellement.

Toute chanson, à notre avis, est une pièce de théâtre composée et jouée par la même personne, par un auteur-acteur : tout chansonnier devient ainsi un auteur et un acteur dramatique. La chanson, comme le théâtre, ne doit-elle pas s'inspirer des événements et des passions du temps? Le mérite de Béranger consiste, non pas comme on l'a dit, en ce qu'il a élevé la chanson au niveau de l'ode, mais en ce qu'il a tenté pour la chanson ce que La Fontaine avait tenté pour la fable. Il a inventé la comédie et la satire chantantes, comme La Fontaine avait réalisé l'apologue définitif, l'apologue satirique et comique. Est-ce à dire pour cela que Béranger ait atteint à la hauteur de La Fontaine? Loin de là; son génie tenait trop de l'humeur de Franklin et de la verve courante de Voltaire pour être essentiellement un génie poétique. M. Sainte-Beuve, tout en rendant justice au rénovateur de la chanson, n'en marque pas moins les défauts du style de Béranger :

« Ce style, dit-il, est en général clair, vif, pur, aiguisé de traits justes et imprévus, ennobli d'images. On y relèverait pourtant quelques défauts. On y sent, à de certains moments, que l'espace manque; il y a trop de densité, en quelque sorte. Le couplet trop tendu crie à force de pensée, comme une malle trop pleine. Quelquefois le poëte est resté trop fidèle à d'anciens mots du vocabulaire poétique : *alarmes, courroux;* ainsi dans la chanson de *La Fayette :*

Il a des rois allumé le courroux.

Quelquefois il est obscur à force de malice, ou par gêne de la rime : ainsi par exemple *point d'Albanèse*, et tout ce couplet dans la chanson

de *Margot*. Quelquefois il y a de la manière et du raffinement mythologique :

> Sur ma prison vienne au moins Philomèle,
> *Jadis un roi causa tous ses malheurs.*

« Quelquefois on sent la concision pénible et un peu trop marquée, comme dans le refrain de la *Cantharide :*

> Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
> Ont *à ce dieu* dérobé dans les airs;

et dans le refrain d'*Octavie :*

> Viens dans l'ombrage, où, *libre avec ivresse*,
> *La volupté seule* a versé des pleurs.

Toutes nos critiques rentreraient dans quelqu'une de celles-là. »

M. Sainte-Beuve a raison de faire toutes ces réserves, par dévotion à la vraie poésie. Je préfère de beaucoup, et Béranger lui-même aurait sincèrement préféré ces justes restrictions aux perfides louanges d'un contempteur de la poésie comme M. Proudhon qui, en haine des lyriques, proclame Béranger le plus grand poëte du dix-neuvième siècle. Béranger, du reste, se jugeait mieux que personne lorsqu'il disait que les chansonniers étaient en littérature ce que les ménétriers sont en musique : « Il en est pourtant quelques-uns, ajoutait-il avec finesse, qui ne jouent pas du violon pour tout le monde; plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée. » Que de larges tranchées il a ouvertes, en effet, du côté de l'avenir, au son des violons de Lérida, et plus souvent encore aux roulements du tambour républicain, aux éclats de la trompette impériale! Il était avant tout, quoi qu'on en dise, un homme d'impression et d'instinct; d'impression généreuse et d'instinct loyal. Son patriotisme, expansif et humain, ne s'arrêta jamais à ces lignes capricieuses des frontières que franchissent si gaiement ses *Contrebandiers*. La belle chanson de la *Sainte-Alliance des peuples*, qui date de 1818, et le magnifique chant des *Vendanges* attestent glorieusement que Béranger n'adorait sa nation que parce qu'il voyait en elle une institutrice vaillante et désintéressée de l'humanité tout entière :

> Vendangeons, et vive la France!
> Le monde un jour avec nous trinquera!

Est-ce que son orgueil de patriote n'était pas celui de la France elle-même, ayant conscience à la fois de son génie et de sa destinée? Écartons, si l'on veut, l'épithète rebattue de poëte populaire et de poëte national; Béranger n'en restera pas moins, selon l'expression de Lamartine, « le ménétrier dont chaque coup d'archet avait pour cordes les cœurs de trente-six millions d'hommes exaltés ou attendris. »

Ménétrier! Le mot est plébéien sans doute, et c'est pour cela peut-être que Béranger l'a revendiqué le premier pour bien caractériser son talent. Le chansonnier s'était baptisé ménétrier de la même façon qu'il s'était écrié, en narguant sa particule :

Je suis vilain et très-vilain.

Oui, vilain! oui, ménétrier! Mais l'archet de ce grand ménétrier plébéien retentit encore plus haut que les lyres gothiques de certains poëtes gentilshommes. Et s'il a ému tant de cœurs, et s'il a déridé tant de fronts, c'est qu'avec l'accent de la gloire et du plaisir il avait aussi l'accent de la justice et de la fraternité. Béranger, comme tous les chansonniers, fut un épicurien, je l'avoue, mais un épicurien de ce grand banquet où, la main dans la main, et levant leurs verres, les Gueux, les Bohémiens, les Fous, les Contrebandiers, tous les fiers parias d'une civilisation réglée, peuvent ironiquement chanter leurs joies, peuvent dédaigneusement épancher leurs tristesses.

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres complètes de Béranger, édition en 8 vol. in-8° publiée par M. Perrotin, qui a bien voulu nous autoriser, par exception, à citer les pièces qui suivent.

Le lecteur curieux de se faire une idée de la violente polémique dont la publication des *Œuvres posthumes* a donné le signal, consultera avec intérêt les jugements si divers de MM. de Lamartine (*Entretiens littéraires*, octobre 1857); Louis Veuillot (*Univers*, novembre 1853 et octobre 1857); Ernest Renan (*Débats*, décembre 1859); et les deux articles de M. Sainte-Beuve sur la correspondance de Béranger (*Constitutionnel*, novembre 1861).

LE ROI D'YVETOT

Il était un roi d'Yvetot
  Peu connu dans l'histoire:
Se levant tard, se couchant tôt,
  Dormant fort bien sans gloire;
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
        Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
        La, la.

Il faisait ses quatre repas
  Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
  Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
        Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
        La, la.

Il n'avait de goût onéreux
  Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
  Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
        D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
        La, la.

Aux filles de bonnes maisons
  Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
  De le nommer leur père :
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
        Au blanc.
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
 Quel bon petit roi c'était là!
        La, la.

Il n'agrandit point ses États,
  Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
  Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple, qui l'enterra,
        Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
        La, la.

On conserve encor le portrait
  De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
  Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
        Devant :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
        La, la.

ROGER BONTEMPS

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents;
Eh gai! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans;
Eh gai! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans;
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux;
Être un faiseur habile
De contes graveleux:

Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantants;
Eh gai! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,
Sabler ceux du canton;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants;
Eh gai! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au Ciel : Je me fie,
Mon Père, à ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps;
Eh gai! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatants,
Eh gai! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère ;
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui. (*Bis.*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa;
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.

Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortége.
Chacun disait : Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à ma porte;
J'ouvre, bon Dieu! c'était lui
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira! (*Bis.*)

LE VIEUX CAPORAL

En avant! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service,
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice.
Conscrits, au pas,
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas,
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Un morveux d'officier m'outrage;
Je lui fends!... il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.

Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas, etc.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats;
Ce que c'est pourtant que la gloire!
Conscrits, au pas, etc.

. . . . . .

Qui là-bas sanglote et regarde?
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, au pas, etc.

Morbleu! ma pipe s'est éteinte;
Non, pas encore... Allons, tant mieux!
Nous allons entrer dans l'enceinte;
Çà! ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez point trop bas.
Et qu'au pays Dieu vous ramène!
Conscrits, au pas, etc.

LE SUICIDE

SUR LA MORT DE VICTOR ESCOUSSE ET D'AUGUSTE LEBRAS

Quoi! morts tous deux! dans cette chambre close,
Où du charbon pèse encor la vapeur!
Leur vie, hélas! était à peine éclose.
Suicide affreux! triste objet de stupeur!
Ils auront dit : Le monde fait naufrage:
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit: sauvons-nous à la nage.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la séve
Monte enrichir les champs où nous passons!
Nous n'avons rien ; arbres, fleurs, ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève?
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! calomnier la vie!
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il des coupes où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange.
L'amour! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté;
Y touchions-nous? l'idole était de fange.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'envie aime à jeter;
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef le protége endormi.
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme,
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.

L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi;
Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

LES BOHÉMIENS

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde,
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais Bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où vous vient-elle?
D'où nous venons? l'on en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons,
Sans église
Qui nous baptise;
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde,
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire ;
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaîment demande.
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit!
De la ville
Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit!
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle
Tous pêle-mêle;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe,
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir c'est avoir. Allons courir!
Vie errante

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira! (*Bis.*)

LE VIEUX CAPORAL

En avant! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service,
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice.
Conscrits, au pas,
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas,
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Un morveux d'officier m'outrage;
Je lui fends!... il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.

Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas, etc.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats;
Ce que c'est pourtant que la gloire!
Conscrits, au pas, etc.

. . . . . .

Qui là-bas sanglote et regarde?
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, au pas, etc.

Morbleu! ma pipe s'est éteinte;
Non, pas encore... Allons, tant mieux!
Nous allons entrer dans l'enceinte;
Çà! ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez point trop bas.
Et qu'au pays Dieu vous ramène!
Conscrits, au pas, etc.

Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi! dites-vous; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain!

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

LES GUEUX

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange,
Que de gueux hommes de bien!
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaîté.
Les gueux, les gueux, etc.

Au Parnasse la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.
Les gueux, les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand :
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe ;
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, les gueux, etc.

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.
Les gueux, les gueux, etc.

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.
Les gueux, les gueux, etc.

ROSETTE

Sans respect pour votre printemps,
Quoi! vous me parlez de tendresse,
Quand sous le poids de quarante ans
Je vois succomber ma jeunesse!
Je n'eus besoin pour m'enflammer
Jadis que d'une humble grisette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre équipage, tous les jours,
Vous montre en parure brillante;
Rosette, sous de frais atours,
Courait à pied, leste et riante.
Partout ses yeux, pour m'alarmer,
Provoquaient l'œillade indiscrète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille glaces.
Rosette n'avait qu'un miroir;
Je le croyais celui des Grâces.
Point de rideaux pour s'enfermer;
L'aurore égayait sa couchette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre esprit, qui brille, éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avouerai :
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'amour lui servait d'interprète.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !

Elle avait moins d'amants que vous;
Même elle avait un cœur moins tendre :
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !

LES GRANDS PROJETS

J'ai le sujet d'un poëme héroïque ;
Qu'avant dix ans le monde en soit doté !
Oui, le front ceint d'une couronne épique,
Dans l'avenir fondons ma royauté.

Mais mon sujet prête à la tragédie;
J'y pourrai prendre un plus rapide essor;
Dialoguons, et ma pièce applaudie
M'enivrera d'honneur, de gloire et d'or.

La tragédie est un bien long ouvrage;
L'ode au sujet, comme à moi, convient mieux.
Riche d'encens, elle en fait le partage
Aux rois d'abord, et, s'il en reste, aux dieux.

Mais l'ode exige un trop long flux de style;
Mieux vaux traiter mon sujet en chanson.
Dormez en paix, Pindare, Homère, Eschyle;
J'ai rêvé d'aigle et m'éveille pinson.

Sans s'amoindrir quel grand projet s'achève?
Plus d'un génie a dû manquer d'entrain.
Ainsi de tout. Tel qui restreint son rêve
A des chansons, laisse à peine un quatrain.

(*Chansons posthumes.*)

DENNE-BARON

1780 — 1854

Parmi les poëtes qui ont marqué la transition de l'ancien régime poétique au nouveau, Denne-Baron a mérité une place et l'a conquise : nous ne faisons que la consacrer. Cette période, un peu trouble, un peu vague, comme toutes les époques de transition, réclame tout un petit groupe d'hommes qui eurent plus de bonne volonté que de souffle, et dont le talent a été plus ou moins trahi par le malheur d'un temps plus guerrier que littéraire, et par l'imperfection où était alors laissé l'instrument poétique : Despaze, le satirique, par exemple, Mollevaut, le traducteur, Vigée, et quelques autres. Denne-Baron a dû à sa longévité, mais surtout, disons-le, à la solidité de ses études, à sa sincérité, à son travail constant, d'être détaché de ce groupe un peu lointain et confus. Sa mort, arrivée il y a sept ans seulement, a réveillé le souvenir de ses efforts et renouvelé de courts succès que, vingt ans plus tôt, on n'eût rappelés peut-être que pour les contester.

En 1854, après tous les dissentiments littéraires apaisés, Denne-Baron trouva chez ses puînés, sortis glorieux de mille luttes, une attention bienveillante et un chaleureux zèle de réparation. M. Alexandre Dumas, qui l'avait connu, a raconté en quelques généreuses pages cette innocente vie de poëte, vouée tout entière à l'art, et que ni les malheurs publics, ni les bouleversements sociaux, ni l'infortune domestique n'ont pu détourner de sa simple et pure vocation vers le beau. M. Sainte-Beuve a voulu lui donner un cadre dans sa galerie des modernes, et ce pastel d'un maître excellent dans tous les genres classe définitivement Denne-Baron dans la série des portraits historiques.

J'ai déjà parlé de la solidité des études de Denne-Baron. Il était en effet, comme en témoignent ses traductions, bon humaniste; ce que devait être tout bon poëte dans un temps d'incertitude où la poésie française, quelque peu déviée et alanguie, recourait, comme au plus

certain, aux sources vives et fortifiantes de l'antiquité classique. Il savait non-seulement le latin et le grec, mais l'hébreu; ce qui était en savoir beaucoup plus qu'on n'en demandait en ce temps-là, même aux poëtes. Ses traductions de Properce, de Claudien, de Lucain, de Théocrite, etc., sont plutôt des exercices de style que des reproductions exactes; et elles sont bien ainsi selon l'esprit et les besoins de l'époque : on traduisait, non pour *traduire* des auteurs vingt fois connus, mais pour s'instruire et surtout pour oublier; pour rapprendre à l'école de poëtes vraiment inspirés l'art de l'expression franche et directe, et pour y perdre en même temps tout ce qu'un siècle d'imitation vague et de vaine rhétorique avait donné de faux, de guindé, de conventionnel et d'entortillé à la langue poétique. En luttant de mots, de pensées et d'images avec ces vigoureux génies, on démêlait ses propres pensées et ses propres sentiments, on reconnaissait ses cris et ses élans, et le terme nouveau, la formule nouvelle arrivait avec la sensation reconnue. C'est ainsi qu'à côté de bien des à peu près, à travers beaucoup de langueur et de vague, Denne-Baron trouve parfois des mouvements, des formes de vers et de phrases qui sentent la nouvelle école et qui s'y rattachent aujourd'hui; tels par exemple que ce début dans sa traduction de Properce (liv. II, élégie 19) :

Dans Rome et sans esclave, ô ma douce lumière,
Ivre, les yeux troublés, j'errais la nuit dernière;
Bientôt sur mon chemin je vois venir à moi
Une foule d'enfants; mon ivresse, l'effroi,
De leur essaim léger me dérobaient le nombre.
Tous étaient nus : les uns, demi-cachés dans l'ombre,
Agitaient des flambeaux, d'autres des traits aigus...
Le plus mutin d'entre eux, courant à moi, s'écrie :
Saisissez ce parjure, etc.

et ce passage du même livre :

Celui dont le pinceau, né pour la volupté,
Le premier, de nos murs souilla la pureté,
Enflamma par l'aspect d'une molle peinture
Les cœurs vierges encore où dormait la nature.
Malheur à ce pinceau dont l'art insidieux
Immola nos vertus au court plaisir des yeux!
Jamais chez nos aïeux les couleurs peu sévères
N'ont égayé nos murs de tableaux adultères :
Aussi l'herbe croît-elle en nos temples déserts,
Et des fils d'Arachné tous nos dieux sont couverts!
Quelles clefs, quels verrous répondront de Cynthie...?

Ce que je note en ces extraits, ce n'est pas le plus ou le moins de fidélité ou de bonheur d'interprétation ; mais tout ce qui dans la forme annonce une révolution heureuse, un progrès dans la facture, un art nouveau ou du moins repris, le goût renaissant des procédés rhythmiques ; tantôt l'emploi du rejet, tantôt le vers « dru et spacieux », comme le voulait Joseph Delorme en ses *Pensées*. Je cite au hasard quelques exemples :

O Vénus ! venge-moi ! Qu'en ses fureurs l'infâme
Succombe !

J'entends gronder les vents sur l'onde turbulente.

Dans ce cœur malheureux enfonce tous tes traits,
Amour !...

Malheureux ! tu croyais avoir vaincu l'amour !

Les Atrides vainqueurs regardaient avec joie...

Les querelles d'amour sont mères de la haine.

Dans les sentiers battus je commence à me plaire...

Le fier taureau mugit de son soc indigné.

... En d'autres bras mon imprudence extrême
A failli voir passer la moitié de moi-même,
Ma Cynthie.

L'Amour rit d'une muse à son culte inutile.

Ils dormiront glacés sous un ciel sans étoiles...

Elle me sera douce, achetée à ce prix...

Nouvel Ocnus, il faut que de sa main cruelle
Il file à reculons cette corde éternelle...

Ou je me trompe, ou il y a bien là quelque chose de la tournure et de la couleur modernes. Je retrouve encore cette même couleur et cette même précision dans ces vers d'une des dernières élégies du livre IV, l'*Ombre de Cynthie :*

Ses cheveux . . . . . .
Ses immobiles yeux qu'avaient éteints les Parques,
Du bûcher dévorant ne portaient point les marques.
La flamme avait noirci l'anneau de ses amours,
Doux gage qu'à son doigt elle portait toujours ;
Sa robe sur son corps flottait demi-brûlée.
Des pâles eaux du Styx sa bouche était souillée,
Et ses mains se croisaient avec un triste bruit...

Ainsi les poëtes de ce temps-là, je parle des avisés et des intelligents, rapprenaient l'art français à l'école de la muse latine, et inversant le précepte d'André Chénier,

> Sur des sujets *anciens fais* des vers modernes,

trop modernes même quelquefois, comme lorsqu'on nous montre dans cette même traduction de Properce :

> Des flots de mille amants vingt boudoirs envahis.

Le boudoir de Laïs, le boudoir de Cynthie! Ah! le traducteur sortait ce jour là de chez madame Tallien! Mais, peu importe : l'essentiel est de voir un art se régénérer et reprendre de la vie et du relief sous l'empreinte d'un puissant modèle. Nous sommes ici entre Millevoye et Chénier restauré. Tout entiers à cette lutte, à ce travail de recomposition du style, les contemporains de Denne-Baron paraissent avoir peu songé à en tirer profit pour eux-mêmes et à en faire l'application à des œuvres originales. Il semble qu'ils se sentissent trop peu sûrs de leur instrument pour oser s'exercer hors du regard du maître. Ce n'était que rarement que la fantaisie se hasardait à pousser quelques fleurs entre les fentes de leurs monuments d'érudition : le *Sylphe,* par exemple, que les juges les plus graves ont depuis longtemps classé parmi les pièces d'anthologie; ou les *Stances à Daphné,* dont M. Sainte-Beuve a cité quelques-unes dans sa *Causerie* sur Denne-Baron.

Les autres œuvres originales de Denne-Baron, ses *Fleurs poétiques,* par exemple, dédiées à la duchesse de Berry, trahissent incessamment par leur mollesse, par de vagues réminiscences, l'indécision d'un esprit accoutumé à se mouvoir dans des voies fermement tracées et que la liberté de l'espace dépayse et déconcerte. On n'y verrait guère à citer que ces quatre vers qui terminent le poëme de la *Violette* et où se retrouvent du moins le mouvement et l'harmonie de la muse moderne :

> La triste violette était chère à Sapho :
> Quand le flot termina sa vie et son délire,
> Ses doigts de violette avaient paré sa lyre,
> Qu'à sa mourante main vint reprendre Érato.

Le petit poëme d'*Héro et Léandre,* œuvre de sa jeunesse, ne peut plus guère mériter aujourd'hui qu'une mention, et reste dans tous les

cas bien loin, comme facture et comme sentiment poëtique, de sa traduction de Properce. Ça été pourtant pendant assez longtemps son œuvre la plus populaire et la plus goûtée. Une charmante édition en avait été donnée en 1806 par Jules Didot, avec de jolies gravures de Monsiaux, et on le trouve réimprimé dans la collection stéréotype des meilleurs poëtes français du premier et du second ordre, en 1821. C'était l'affaire de la mode qui, dans tous les temps, s'attache plutôt aux formes qu'au sentiment et au style. On savait gré alors à un jeune homme de prendre à son début le ton et la forme épiques. Aujourd'hui, cette pâle imitation de la fable de Musée succombe au rapprochement de la nette et naïve traduction de Marot, dont l'auteur avait donné imprudemment quelques fragments dans ses notes. Le mérite de M. Denne-Baron, son titre de gloire n'est point là. Il est dans ses traductions, dans sa traduction de Properce principalement, et en général dans sa coopération à ce grand travail de style et de recomposition qui, au commencement du siècle, a préparé la renaissance de la poésie lyrique en France.

La vie de Denne-Baron est une vraie vie de poëte, de poëte studieux et laborieux. La quantité de vers, odes, dithyrambes, etc., qu'il a adressés aux différents pouvoirs qui se sont succédé en France pendant sa vie, nous montre en lui l'indifférence que tous les esprits rêveurs, que tous les hommes d'étude silencieuse et abstraite, ont toujours sentie pour les commotions politiques et sociales. Il était né riche : un procès lui enleva sa fortune. Il connut alors cette souffrance du labeur quotidien, si dure, si cruelle pour les imaginations poétiques, et que le vieux Colletet, poëte aussi, a exprimée dans ce vers plein d'une impatience mélancolique, que nous avons déjà cité ailleurs[1].

Mais quand l'utile prose a terminé sa tâche...

Denne-Baron travailla pour les libraires. Il demanda à la poésie qu'il avait tant aimée pour elle-même, à l'antiquité qu'il avait tant étudiée pour son plaisir, de se faire ses patronnes et ses nourrices de chaque jour. Il déshabilla son cher Properce, l'étude de toute sa vie, son idole, son maître, ses amours, il le déshabilla des atours, des broderies que lui-même, avec un zèle parfois un peu hasardeux, il lui avait brodés de ses rimes. Il eut le courage d'oublier sa poésie, ses efforts, son

[1] Voir la notice consacrée à Colletet dans notre deuxième volume, p. 494.

succès, et livra Properce vêtu de simple prose à la collection des classiques de Nisard. Il traduisit ainsi pour d'autres collections Anacréon, Lucius de Patras et quelques autres, qu'il avait autrefois connus à loisir et pour la seule délectation de son esprit. Et lorsqu'un homme d'esprit de ce temps-là imagina de publier un Dictionnaire de la conversation, — comme si l'on causait, le livre à la main, — Denne-Baron se trouva prêt encore pour fournir, nous dit-on, quatre cents articles à cette Encyclopédie qui avait manqué à Voltaire, à Fontenelle, à Rivarol, à mademoiselle de Lespinasse, et dont notre siècle a été doté par privilége.

Vie utile, vie studieuse, vie honnête, vie éprouvée aussi par mille sollicitudes et par tous les tracas amers de la médiocrité; mais qui eut son lustre et sa récompense, le jour où tomba sur elle un rayon de cette lumière éternelle qui dore l'immortalité des poëtes.

CHARLES ASSELINEAU.

Voy. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome x, et les articles de M. Alexandre Dumas, dans le *Mousquetaire* (15, 16, 17 juin 1854). *Voy.* aussi dans le *Dictionnaire de la conversation* (2e édition 1854), un article de M. Philarète Chasles, suivi d'une notice très-complète des ouvrages de Denne-Baron.

ZÉPHYRE

Il est un demi-dieu, charmant, léger, volage:
Il devance l'aurore, et, d'ombrage en ombrage
Il fuit devant le char du jour :
Sur son dos éclatant, où frémissent deux ailes,
S'il portait un carquois et des flèches cruelles,
Vos yeux le prendraient pour l'Amour.

C'est lui qu'on voit le soir, quand les Heures voilées
Entr'ouvrent du couchant les portes étoilées,
Glisser dans l'air à petit bruit;
C'est lui qui donne encore une voix aux Naïades,
Des soupirs à Syrinx, des concerts aux Dryades,
Et de doux parfums à la nuit.

Zéphyre est son doux nom ; sa légère origine,
Pure comme l'éther, trompa l'œil de Lucine,
Et n'eut pour témoins que les airs;
D'un soupir du printemps, d'un soupir de l'Aurore,
Dans son liquide azur le ciel le vit éclore,
Comme un alcyon sur les mers.

Ce n'est point un enfant, mais il sort de l'enfance;
Entre deux myrtes verts tantôt il se balance,
Tantôt il joue au bord des eaux;
Ou glisse sur le lac, ou promène sur l'onde
Les filets d'Arachné, la feuille vagabonde,
Et le nid léger des oiseaux.

Souvent sur les hauteurs de Cynthe ou d'Érymanthe,
Sous les abris voûtés d'une source écumante,
Il lutine Diane au bain;

Ou quand, aux bras de Mars, Vénus s'est endormie,
Sur leur couche effeuillant un rosier d'Idalie,
Il les cache aux yeux de Vulcain.

Parfois aux antres creux, palais bizarre et sombre
De la sauvage Écho, du sommeil et de l'ombre,
Du Lion il fuit les ardeurs;
Parfois dans un vieux chêne, aux forêts de Cybèle,
Dans le calme des nuits il berce Philomèle,
Son nid, ses chants et ses malheurs.

. . . . . .
. . . . . .

Puisses-tu, beau Zéphyre auprès de ton poëte,
Pour seul prix de mes vers, au fond de ma retraite,
Caresser un jour mes vieux ans!
Et si le sort le veut, puisse un jour ton haleine,
Sur les bords fortunés de mon petit domaine,
Bercer mes épis jaunissants!

ÉLÉGIE SUR L'AMOUR

TRADUIT DE PROPERCE

Ut pictura poesis erit.
HORACE.

Qu'il est ingénieux, l'artiste dont les mains
Ont modelé l'Amour sous des traits enfantins!
Il sut que les amants, faibles toute leur vie,
Immolent de vrais biens à leur douce folie;
Avec le cœur de l'homme il lui fit don encor
D'ailes qui des zéphirs ont le volage essor,

Parce qu'en nos amours notre raison flottante
Erre, jouet des vents, sur une onde inconstante.
Aux mains de cet enfant il mit un arc crétois,
Et sur son dos poli suspendit un carquois,
Puisque ennemi rusé, sa flèche inaperçue,
Toujours inévitable, ou vous blesse, ou vous tue;
Je porte au fond du cœur son image et ses traits,
De nos âmes ce dieu ne s'envole jamais.
Ah! pour moi seul, Amour, as-tu perdu tes ailes?
Mon sang tari coula sous tes flèches cruelles;
Dans un cœur desséché trouves-tu tant d'appas?
Par pudeur, sur un autre exerce enfin ton bras;
De tes flèches ailleurs cours épuiser le nombre;
En les lançant sur moi, tu n'attaques qu'une ombre.
Si je meurs sous tes coups, qui chantera tes lois?
Va, ma muse légère est propre à tes exploits;
C'est elle qui peignit l'œil noir de ma maîtresse,
Son bras, et de ses pieds l'élégante souplesse.

ODE A DAPHNÉ

Tout change, ô ma Daphné! pourquoi donc par tes larmes,
D'un printemps qui n'est plus redemander les charmes?
L'été n'a-t-il point ses attraits?
Jupiter, dédaignant le bouton près d'éclore,
Laisse à ses demi-dieux la jeune et tendre Flore,
Et s'enivre aux pieds de Cérès.

Quelques soucis ailés dont l'essaim t'environne,
Quelques hivers ont-ils desséché la couronne
Que te tressa le blond Hymen?
Sur tes lèvres encor la volupté repose,
Et l'Amour boit encor sur tes lèvres de rose
Les doux parfums de l'Yémen.

Le Temps, qui renversa les colosses du monde,
Moissonne également la tresse vagabonde
Qui brille au front de la beauté;
Le Temps n'est point jaloux, Ce vieillard insensible,
A la haine, à l'amour, aux vœux inaccessible,
Suit la dure nécessité.

Je sais que tu m'as dit : « Chaque jour qui se lève,
« Sûr du chemin brillant qu'en son char il achève,
« Descend en pompe à son couchant!
« Mais qu'il est triste, hélas! le couchant d'une belle!
« Plus de jeux sur ses pas, plus d'amours autour d'elle,
« Plus d'hommages, ni plus de chant!

« Ah! dans ce crépuscule et si froid et si sombre,
« Que lui sert d'implorer, pour éclaircir son ombre,
« Le riant flambeau des amours?
« Ces dieux légers ont fui! L'amant le moins frivole
« Méconnaît un moment et délaisse l'idole
« Qu'il jura d'encenser toujours.

« De l'or des blonds épis lorsque sa grange est pleine,
« Ainsi le moissonneur jette la paille vaine
« Où Cérès mûrit son trésor;
« Ainsi l'on jette aux vents une fleur purpurine
« Qui cessa d'exhaler son haleine divine
« Aux bords polis d'un vase d'or. »

Il est vrai, ma Daphné, cette argile où nous sommes,
Ce corps est le jouet et du temps et des hommes
C'est une nef au sein des eaux;
Son pilote déçu rêve de longues fêtes!
Palinure nouveau, c'est l'aile des tempêtes
Qui le berce ainsi sur les flots.

D'abord les passions tendres ou furieuses,
Du globe à peine éclos reines impérieuses,
Saisissent l'homme à son berceau :

L'homme, comme un torrent, en battant ses rivages,
Se jette plein d'écume en l'océan des âges,
Ou s'écoule comme un ruisseau.

L'un arrache Plutus des antres de la terre,
L'autre épuise en riant les carquois de Cythère,
Ce mortel monte au char de Mars;
L'un des palais du ciel révèle la structure,
L'autre, fils d'Apollon, amant de la nature,
Court s'asseoir au trône des arts.

Mais les grands noms, les arts, les vertus et le crime,
Tout va s'engloutissant dans un commun abîme,
Creusé par le livide oubli ;
Interrogez ce gouffre où tout va se confondre;
A peine entendrez-vous un faible écho répondre,
Par Clio seule recueilli.

Là roulent inconnus les sistres de Cyrène,
Les harpes de Sion, et les lyres d'Athène,
Et les luths folâtres des Francs.
Des Muses caressé, le nom du vieil Homère
N'a point encor vaincu les siècles de la terre,
Il n'a vaincu que trois mille ans!

On voit une mosquée où fut un obélisque;
Aux bains des fiers Césars l'indolente odalisque
Cache son oisive beauté.
L'or pur ne roule plus des sources du Pactole;
La foudre s'est éteinte au fond du Capitole
Que les aigles ont déserté!

L'arche de Jéhova, les coursiers de la guerre,
La victoire, les jeux, tout le bruit de la terre
Était jadis dans l'Orient!
Mais les jours sont bien loin où, de sa main puissante,
Salomon effeuillait la rose rougissante
Aux buissons du Carmel riant!

Plus de flottes dans Tyr! plus de chants dans Ninive!
L'immobile silence est assis sur leur rive,
Plus de tumulte, plus de voix!
Comme le vent qui roule une feuille d'automne,
On entend le Temps seul, d'une aile monotone,
Balayer la cendre des rois!

Au bruit des factions, du Vésuve et de l'onde,
Dort encor Parthénope en sa tombe profonde,
De Naple antiques fondements!
Mais s'indignant un jour, de sa caverne sombre,
La lave révoltée emportera son ombre
Sur l'un de ses flots écumants!

De la terre, ô Daphné, c'est le ciel qui console!
Aux lambris étoilés quand une âme s'envole,
Un dieu la pèse dans ses mains;
Et s'il la trouve pure, il ouvre devant elle
Des jardins lumineux, des plaines d'asphodèle,
Que n'ont point foulés les humains!

MILLEVOYE

1782 — 1816

« Charles Millevoye, qui aurait peut-être tenté du nouveau en poésie, s'il n'avait pas fait *de si bonnes études...* » Ce jugement, jeté en passant par Charles Nodier, m'est toujours resté dans la mémoire comme étant ce qui a été dit de plus juste et de plus décisif sur Millevoye, poëte timide et indécis, toujours retenu sur la limite de l'innovation par les souvenirs du collége et de la discipline universitaire. Ami sincère et très-sérieux de Millevoye, Charles Nodier avait corrigé d'avance l'ironique concision de cette boutade dans un des plus intéressants chapitres de ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, intitulé : *Système de travail de Millevoye*. Il est curieux de voir dans ce chapitre l'amitié tempérant incessamment la sévérité du critique et de l'homme de goût; mais nulle part ailleurs, aussi, on ne peut mieux comprendre le malheur et le défaut des écoles et des écrivains de transition. « Cette persévérance, dit Nodier, dans ce qu'on appelait la voie classique, cette servilité d'imitation que l'on apprenait au collége, une prétention plus déplorable encore, et c'était à la vérité la seule dont ce brillant esprit se fût jamais avisé, celle de surprendre, par des riens cadencés comme on en rimait alors, le suffrage routinier d'un auditoire académique, empêchèrent Millevoye de parvenir à tous les succès auxquels il pouvait prétendre. » Suit une dissertation des plus amusantes sur le système de traduction appliqué par Millevoye aux Bucoliques de Virgile, système dont la puérilité est déjà formulée dans ces deux mots de la citation précédente : des *riens cadencés*. Et certes, cette page d'analyse intime en apprend beaucoup plus sur le talent et sur la destinée du poëte qu'un examen étendu de son œuvre complète.

Le grand réviseur des talents et des réputations littéraires du

XIXe siècle, M. Sainte-Beuve, a consacré à Millevoye (t. V des *Critiques et portraits*, 1841) une notice où la matière a été facilement épuisée. Le critique-poëte, occupé avant tout de marquer les places et les rôles, nous montre surtout dans Millevoye l'homme venu à son heure et correspondant au sentiment un peu vague, aux passions énervées de son temps. Il fait, de l'auteur de l'*Anniversaire*, un portrait *penché* où l'ironie voilée ne contrarie pas la grâce : « Il chante, il s'égaye, il soupire et, dans son gémissement, s'en va un soir au vent d'automne comme une de ces feuilles dont la chute est le sujet de sa douce plainte. De tous les jeunes poëtes qui ne meurent ni de désespoir, ni de fièvre chaude, ni par le couteau, mais doucement et par un simple effet de lassitude naturelle, comme des fleurs dont c'était le terme marqué, Millevoye nous semble le plus aimé, le plus en vue et celui qui restera. Il y a mieux : en nous tous, pour peu que nous soyons poëtes, et, si nous ne le sommes pas décidément, il existe ou il a existé une certaine fleur de sentiment, de désir, une certaine rêverie première qui bientôt s'en va dans les travaux prosaïques et qui expire dans l'occupation de la vie. Il se trouve, en un mot, dans les trois quarts des hommes, *un poëte qui meurt jeune tandis que l'homme survit.* Millevoye est en dehors comme le type personnifié de ce poëte jeune qui ne devait pas vivre et qui meurt à trente ans, plus ou moins, en chacun de nous. » Il est impossible de mieux dire et d'exprimer plus gracieusement des idées plus ingénieuses ; mais concluons, ou plutôt déduisons : n'avons-nous pas là toute autre chose qu'un éloge, et plutôt une satire habile? Faire une si délicate louange de la faiblesse, n'est-ce pas dénier la force et la passion? Célébrer si fort en Millevoye la grâce adolescente et le charme touchant du bégayement et du sourire et de la lassitude précoce, n'est-ce pas lui contester, lui refuser les qualités viriles?

Qu'a-t-il donc manqué à Millevoye pour être vraiment un poëte, c'est-à-dire l'expression vivante, éternelle, d'un sentiment ou d'une époque? La passion d'abord, sans doute, la passion que, comme le remarque M. Sainte-Beuve, Parny a eue par éclairs, et que Millevoye n'a jamais eue; mais aussi, mais surtout, il lui a manqué l'art. C'est qu'en effet il y a deux façons d'être poëte, ou plutôt il y a deux sortes de poëtes : l'un, tout d'une pièce, penseur et artiste tout ensemble, qui crée sa langue et pense en vers aussi naturellement que le philosophe pense en prose; l'autre, chez qui la poésie agit à l'état latent et confus, et qui a besoin de se traduire éternellement à lui-même dans une langue déjà formée. De ces deux poëtes, le premier est incontes-

tablement supérieur au second; celui-ci pourtant peut n'être dénué ni d'inspiration, ni de talent, ni de grandeur même. L'un domine son époque, l'autre la subit, voilà tout. Millevoye était un poëte du second genre; malheureusement, il vint à une époque d'action où la poésie était naturellement dédaignée pour la prose, langue de la dispute et du combat; la langue poétique n'étant pas faite, l'instrument lui manque. Ses perpétuelles hésitations, ses nuits sans sommeil pour un mot reproché, l'incertitude maladive qui lui faisait remanier et gâter sans cesse même ce qu'il avait le plus heureusement trouvé de premier jet, tout prouve que la langue et le style étaient pour lui pleins de mystères et de hasards. Comme son *Discours sur l'Élégie*, sa plus vaste entreprise littéraire, — ses *Noces de Cana*, — ont tout le vague des mauvais jours de la littérature académique. C'est un véritable morceau oratoire, sans vues, sans recherches, sans aucune de ces particularités qui donnent aujourd'hui tant d'intérêt aux monographies, et où malheureusement la critique se comporte comme l'érudition. Citant les derniers vers de l'*Épimethion* de la fable des *Deux Pigeons*,

> Hélas! quand reviendront de semblables moments?...
> ... Ai-je passé le temps d'aimer?

le didascale s'écrie : « Après de tels vers, il faut fermer le livre et rêver, l'élégie est là tout entière! » C'est bien le moment de rêver vraiment, quand il faudrait professer.

Ailleurs, c'est une rime trop riche qui le choque et qui lui gâte un *mouvement superbe* dans une élégie du poëte Bertin. Bertin a fait rimer *Inde* et *Pinde!* Quel malheur! Plus loin, il reproche encore à Bertin de sortir du ton et du genre, et de tomber dans la trivialité : « A-t-il à décrire, nous dit-il, l'instant mystérieux qui précède le bonheur d'une nuit d'amour : affectant une simplicité — *que je n'ose qualifier!* — il représente la belle Eucharis

> Laissant tomber sa jupe et soufflant la lumière. »

— Quel manque de dignité!

Les trois ou quatre dernières pages du morceau où le timide jeune homme rend modestement compte au public de ses principes littéraires, de sa méthode et de son ambition, avaient de quoi irriter la bile du doux Nodier lui même. Millevoye y rappelle en finissant ce précepte donné par Parny à tous les jeunes poëtes du temps : « *La poésie s'use,*

il faut la rajeunir par des images nouvelles : retracez d'autres mœurs, peignez une autre nature. — J'ai profité de ces conseils... » — Hélas! je viens de relire ses œuvres complètes, celles surtout où il a eu la prétention d'innover « en choisissant ses sujets dans une nature étrangère; » c'est partout le même ton, le même style vieillot et languissant, sans autre rajeunissement que des épithètes de convention. Le coursier de l'Arabe y est toujours « fidèle », la négresse « une belle insulaire », et le Persan « la langue d'Usbeck ». Les Javanaises et les Persanes y parlent juste comme on devait *causer* dans le boudoir de madame Hamelin, et le capitaine de négrier lui-même, bien que *farouche et cruel,* n'a pas la plus petite inconvenance de langage à se reprocher.

Cette appréhension continuelle de l'excès, de l'accent, du relief, a maintenu Millevoye, même aux meilleurs jours, dans une médiocrité qui devait le faire battre sur tous les points où il s'est donné des concurrents. Il a eu souvent le malheur que certaines pièces de lui, même des mieux inspirées, ont été refaites après lui, ou se sont trouvées déjà faites dans le passé par de vrais artistes en vers dont la rencontre l'a écrasé. Qu'il est loin, par exemple, dans ses adieux du *Poëte mourant,* cité souvent pourtant, et avec raison, comme sa meilleure inspiration, celle du moins où il a eu les lèvres moins serrées et le poumon plus souple, qu'il est loin de la plainte si éloquente, si pittoresque d'expression de Théophile de Viau *aux poëtes de son temps!*

Là où un quatrain mélancolique, quatre vers chuchotés dans un soupir suffisent à Millevoye, le poëte agénois déroule hardiment vingt-quatre strophes d'un jet large et véhément, exhalant ses fureurs, menaçant ses ennemis et adjurant ses maîtres et ses confrères de le défendre au nom de l'honneur :

> Je vous conjure, ô troupe sainte,
> Par tout l'honneur des trépassés,
> De vouloir achever ma plainte!

Quelle énergique traduction de l'humble supplication de Millevoye :

> De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
> Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.

Et encore ce n'est pas Théophile qui traduit Millevoye, mais Millevoye qui traduit Théophile, sans le savoir, il est vrai mais il l'aurait su,

que c'eût bien été la même chose. On a déjà rapproché de l'apostrophe aux femmes, dans la même pièce,

> Et vous, par qui je meurs, vous, à qui je pardonne,
> Femmes, vos traits encore à mon œil incertain, etc.,

ce cri désespéré de Joseph Delorme :

> Otez, ôtez bien loin toute grâce émouvante,
> Tous regards où le cœur se reprend et s'enchante,
> Otez l'objet funeste au guerrier trop meurtri,
> Ces rencontres, toujours ma joie et mon alarme,
> Ces airs, ces tours de tête, ô femmes, votre charme,
> Doux charme par où j'ai péri!

Et comme au retentissement de ce cri d'un blessé furieux, s'envolent et s'évanouissent les fantômes amorphes et indécis évoqués par Millevoye au chevet de son poëte agonisant!

Une autre pièce encore de Millevoye, et de ses plus charmantes, au moins d'intention, mais d'ailleurs assez preste de forme, et qui se ressent bien des mœurs et des inspirations du temps, le *Déjeuner*, a été refaite, il y a quelques années, par Théophile Gautier (le *Premier rayon de mai*, dans la *Comédie de la Mort*). La comparaison des deux morceaux montrera mieux que tous les commentaires tout ce que, dans un simple badinage, l'art peut donner de supériorité. La scène est la même : un déjeuner joyeux fait avec une jeune femme, par un beau jour, dans une chambrette de garçon. Mais tandis que le récit de Millevoye se traîne comme une anecdocte de journal, que de lumière, que de relief dans la peinture du grand artiste! Trente vers! et tout ce que Millevoye n'a fait que nommer est décrit. Nous voyons la jeune femme avec sa robe entr'ouverte et sa blanche poitrine se gonflant sous la guimpe; nous voyons la petite table et le blanc couvert, les verres et les fourchettes,

> Comme des becs d'oiseaux, picotant les assiettes;

et l'aubépine, dans le jardin, qui envoie ses senteurs par la fenêtre ouverte. Le rayon du soleil de mai qui traverse la chambre, pailletant les cristaux, allumant les cheveux noirs et les peaux brunes,

> Enchâssant un rubis dans la pourpre du vin,

a été saisi et fixé par la baguette du magicien. Trente vers! et il en reste encore neuf pour la moralité.

Cependant, paix aux hommes de bonne volonté, et surtout respect aux heureux! Malgré tant de défauts, malgré tant de faiblesse, le nom de Millevoye vivra. Il vivra comme celui de Rouget de l'Isle, moins bon poëte que lui, mais qui, dans un jour d'orage, put montrer à tous son visage à la clarté pénétrante de l'éclair. Petits ou grands, c'est quelque chose de trouver une *Marseillaise :* Millevoye a trouvé la *Marseillaise* des Mélancoliques!

CHARLES ASSELINEAU.

Voyez l'édition qui fait partie de la *Bibliothèque Charpentier.*

LA CHUTE DES FEUILLES

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.
« Bois que j'aime, adieu! je succombe.
Votre deuil a prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure;
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin,

Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour.
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais ce qu'il aimait ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

LA RÉSOLUTION

« D'aimer d'amour tu ferais la folie,
Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.
Las! tôt ou tard un amant vous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer. »

Ainsi chantait la jeune et tendre Laure.
Lysis l'entend sans se décourager;
Espoir d'amour vient lui sourire encore,
Car Laure est femme et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous l'innocence il cacha le danger;
Baiser d'amour d'amitié fut le gage;
Plus ne restait que les noms à changer.

ULRIC GUTTINGUER

NÉ EN 1785

Toute période littéraire a, comme toute période historique, ses temps héroïques et fabuleux où se forment les héros et les légendes. On s'étonne, après des années passées, de voir des poëtes accrédités et abondants en œuvres primés encore par d'autres relativement moins laborieux et moins féconds. Ce n'est là qu'une inconséquence de jugement, qu'une méconnaissance des dates et des rôles, qui ont tant d'importance en littérature. En y regardant d'un peu plus près, on comprendrait que ces écrivains à la gloire effacée, souvent dépassés dans la perfection de l'art et dans l'expression, ont été les initiateurs et les instigateurs de ceux qui sont venus après eux : ils les ont conduits dans l'endroit propice où leur génie devait avoir son développement normal. Ils ont, les premiers, sonné la note juste sur laquelle devaient s'accorder tous les talents à venir. N'est-il pas naturel et légitime que cette gloire de paternité reste associée par la piété et le souvenir à toutes les gloires franches dont elle a favorisé l'éclosion?

M. Ulric Guttinguer a été l'un de ces hérauts du réveil de notre poésie au commencement du siècle. L'importance de son rôle à cette époque nous est attestée par d'illustres témoignages : Victor Hugo lui a dédié une ode ; Sainte-Beuve a chanté *à* lui, et *pour* lui ; et tout le monde connaît ces vers que lui a adressés Alfred de Musset, dans les *Contes d'Espagne et d'Italie :*

> Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
> Ni les héros plongeurs, ni les vieux matelots;
> Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
> Comme un soldat vaincu brise ses javelots.

Ainsi nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir, près de moi, tu viens triste et courbé.

Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux;
Toi, si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi, si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Ces vers, datés de juillet 1829, indiquent l'idéal qu'on cherchait alors de tous côtés dans les arts et dans l'Art en général : — la Passion — la Passion absolue et implacable, la Passion-martyre, la Passion-*île escarpée et sans bords,* où brûlait d'entrer pour n'en jamais ressortir, pour y mourir assouvie et consumée, toute une génération d'hommes à qui les abus d'esprit du dernier siècle avaient donné l'horreur de la galanterie banale et de la licence fleurie. Être heureux et en mourir! tel était le cri de toute la jeunesse d'alors; cri de désespoir, qui accusait l'ennui de la vie qu'on lui avait faite et le besoin impérieux de se reprendre à quelque chose de mâle et de périlleux.

Ceux qui chercheraient, dans les poésies de M. Ulric Guttinguer, dans les premières surtout, cet accent de passion violente et fatale, seraient peut-être déçus par la douceur, je dirai presque par la langueur du ton et de l'expression. Habitués, par huit années de victoires et conquêtes de la poésie, à la facture riche et à la sévérité rhythmique, les lecteurs d'aujourd'hui trouveraient terne et un peu lâché ce style en vers libres et dont le ton est plutôt celui de l'émotion timide que celui de la passion même. Et pourtant, à de certains cris, à de certains débuts surtout, on reconnaît un poëte préoccupé de varier, ou, si l'on veut, de régénérer le langage de l'amour et s'essayant à rompre par de sincères élans le moule suranné de la galanterie poétique:

Ils ont dit : l'amour passe, et sa flamme est rapide...

Oh! pourquoi dans tes yeux cette douleur rêveuse?...

Ah! je voudrais mourir : vous pleureriez peut-être;
Je le verrai du ciel, si l'amour y conduit!...

C'étaient là des notes nouvelles, et qui devaient se faire écouter. Je trouve dans un petit poëme, *le Bal,* publié en 1824 avec le sous-titre significatif de *Poëme moderne,* la tentative avouée de rajeunir, non-

seulement le langage, mais l'inspiration poétique, en dégageant, comme on a plus tard appris à le dire, l'élément épique ou dramatique des mœurs contemporaines : coquetterie, jalousie, duel; l'amant véritable, l'amant aimé meurt de la main de son rival d'une soirée, et triomphe par sa mort de l'infidélité de sa maîtresse, qui meurt de douleur après lui. C'était là le petit drame que chacun voulait faire en ce temps-là, en s'inspirant plus ou moins de *Childe-Harold* et du *Corsaire*, et comme contraste aux lacs de félicité des voltigeurs de l'ancien régime poétique. Ce petit poëme, que je ne voudrais pas défendre ou louer absolument, reste dans l'expression bien loin sans doute de l'idéal qu'on entrevoyait alors. La périphrase, les phrases détachées et fondues à la Delille y abondent; les *Beautés renommées* s'y couronnent de touffes de roses,

> Sous les doigts de *Nattier* nouvellement écloses;

et plus d'une respire avec un *doux soupir*

> Le bouquet dont Arthur se plut à l'embellir.
>
> ... C'est lui, bonheur suprême!...

Mais enfin il y a là une bonne volonté manifeste d'être neuf et d'être vrai. Triompher dans la mort! C'était bien alors une innovation; car le beau vers de Quinault dans *Atys*, si maladroitement critiqué par Boileau :

> Je suis assez vengé, vous m'aimez, et je meurs!

était à coup sûr bien oublié. Il semble que c'eût été là la vraie destinée de M. Guttinguer et son rôle véritable de montrer et d'éclairer les voies d'un peu loin quelquefois, sans jamais y entrer lui-même bien avant. Mais dût-on n'entrer que des yeux dans la Terre promise, le rôle de Moïse est assez beau. Aussi, quoique M. Guttinguer ait atteint plus tard à plus de fermeté et à plus de rigueur dans la facture, quelque bien qu'il ait profité pour lui-même de la révolution dont il avait été l'un des promoteurs, c'est dans ses premières œuvres surtout que j'aime à rechercher l'effort, l'accent, le cri de la poésie du XIXe siècle à son éveil. C'est là, en effet, dans cette langue un peu hésitante où la passion se fait jour par éclairs et par élans, où le vers souvent *dru* et

il faut la rajeunir par des images nouvelles : retracez d'autres mœurs, peignez une autre nature. — J'ai profité de ces conseils... » — Hélas! je viens de relire ses œuvres complètes, celles surtout où il a eu la prétention d'innover « en choisissant ses sujets dans une nature étrangère; » c'est partout le même ton, le même style vieillot et languissant, sans autre rajeunissement que des épithètes de convention. Le coursier de l'Arabe y est toujours « fidèle », la négresse « une belle insulaire », et le Persan « la langue d'Usbeck ». Les Javanaises et les Persanes y parlent juste comme on devait *causer* dans le boudoir de madame Hamelin, et le capitaine de négrier lui-même, bien que *farouche et cruel,* n'a pas la plus petite inconvenance de langage à se reprocher.

Cette appréhension continuelle de l'excès, de l'accent, du relief, a maintenu Millevoye, même aux meilleurs jours, dans une médiocrité qui devait le faire battre sur tous les points où il s'est donné des concurrents. Il a eu souvent le malheur que certaines pièces de lui, même des mieux inspirées, ont été refaites après lui, ou se sont trouvées déjà faites dans le passé par de vrais artistes en vers dont la rencontre l'a écrasé. Qu'il est loin, par exemple, dans ses adieux du *Poëte mourant,* cité souvent pourtant, et avec raison, comme sa meilleure inspiration, celle du moins où il a eu les lèvres moins serrées et le poumon plus souple, qu'il est loin de la plainte si éloquente, si pittoresque d'expression de Théophile de Viau *aux poëtes de son temps!*

Là où un quatrain mélancolique, quatre vers chuchotés dans un soupir suffisent à Millevoye, le poëte agénois déroule hardiment vingt-quatre strophes d'un jet large et véhément, exhalant ses fureurs, menaçant ses ennemis et adjurant ses maîtres et ses confrères de le défendre au nom de l'honneur :

> Je vous conjure, ô troupe sainte,
> Par tout l'honneur des trépassés,
> De vouloir achever ma plainte!

Quelle énergique traduction de l'humble supplication de Millevoye :

> De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
> Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.

Et encore ce n'est pas Théophile qui traduit Millevoye, mais Millevoye qui traduit Théophile, sans le savoir, il est vrai mais il l'aurait su,

que c'eût bien été la même chose. On a déjà rapproché de l'apostrophe aux femmes, dans la même pièce,

> Et vous, par qui je meurs, vous, à qui je pardonne,
> Femmes, vos traits encore à mon œil incertain, etc.,

ce cri désespéré de Joseph Delorme :

> Otez, ôtez bien loin toute grâce émouvante,
> Tous regards où le cœur se reprend et s'enchante,
> Otez l'objet funeste au guerrier trop meurtri,
> Ces rencontres, toujours ma joie et mon alarme,
> Ces airs, ces tours de tête, ô femmes, votre charme,
> Doux charme par où j'ai péri!

Et comme au retentissement de ce cri d'un blessé furieux, s'envolent et s'évanouissent les fantômes amorphes et indécis évoqués par Millevoye au chevet de son poëte agonisant!

Une autre pièce encore de Millevoye, et de ses plus charmantes, au moins d'intention, mais d'ailleurs assez preste de forme, et qui se ressent bien des mœurs et des inspirations du temps, le *Déjeuner*, a été refaite, il y a quelques années, par Théophile Gautier (le *Premier rayon de mai*, dans la *Comédie de la Mort*). La comparaison des deux morceaux montrera mieux que tous les commentaires tout ce que, dans un simple badinage, l'art peut donner de supériorité. La scène est la même : un déjeuner joyeux fait avec une jeune femme, par un beau jour, dans une chambrette de garçon. Mais tandis que le récit de Millevoye se traîne comme une anecdote de journal, que de lumière, que de relief dans la peinture du grand artiste! Trente vers! et tout ce que Millevoye n'a fait que nommer est décrit. Nous voyons la jeune femme avec sa robe entr'ouverte et sa blanche poitrine se gonflant sous la guimpe; nous voyons la petite table et le blanc couvert, les verres et les fourchettes,

> Comme des becs d'oiseaux, picotant les assiettes;

et l'aubépine, dans le jardin, qui envoie ses senteurs par la fenêtre ouverte. Le rayon du soleil de mai qui traverse la chambre, pailletant les cristaux, allumant les cheveux noirs et les peaux brunes,

> Enchâssant un rubis dans la pourpre du vin,

« broiement lent et laborieux de la terre telle que l'ont faite les hommes... » J'ai donné toute la page, parce que, après tout, la prose d'un poëte est encore de la poésie, et que dans cette prose de Guttinguer se trouvent un accent mâle et une énergie qui manquent ordinairement à son talent poétique. Tout le chapitre dont je l'extrais est empreint d'une pitié amère qui rappelle les ballades sinistres de Thomas Hood. M. Sainte-Beuve a donc pu dire avec raison, en louant le roman de son ami, « qu'*Arthur* vivra, et fera vivre le nom de son auteur. » C'est en effet cette biographie de ses pensées, de ses sentiments, de ses ambitions secrètes, qui donnera à son œuvre poétique sa vraie lumière et son vrai lustre. Il serait injuste de dire qu'ici le commentaire emporte l'ouvrage, mais il le porte. De cette œuvre si diverse, à la source lointaine, aux phrases multiples, il rappelle toutes les parties; il les ramène, il les rallie, il rend à chacune son caractère et sa date, son explication, sa justification au besoin. La confession d'Arthur encadrée dans la poésie d'Ulric, la poésie d'Ulric précédée de la confession d'Arthur, compléteraient une des figures importantes et essentielles de l'histoire littéraire et morale du dix-neuvième siècle. Ce qu'on peut reprocher de trop féminin à son talent, de négligé ou d'écourté à ses formes rhythmiques, aurait pour correctif les élans de passion et la fougue romanesque de sa vie. L'amoureux et le dandy s'ajouteraient au poëte et le doubleraient pour ainsi dire, et, sans diminuer en rien la gloire légendaire du héros d'avant 1830, le feraient revivre à la pleine lumière des temps historiques.

Mais que dis-je! cette lumière, Ulric l'a traversée et franchie. Les temps historiques sont dépassés, et nous sommes en pleine ère critique. Je n'apprendrai rien à personne (je ne le rappelle que pour être complet), en disant que depuis plusieurs années déjà M. Guttinguer exerce dans deux journaux importants, la *Gazette de France* et la *Mode*, les fonctions de juge littéraire, de façon à faire reconnaître de tous la sollicitude d'un esprit élevé, ayant le goût des grandes choses et l'indulgente autorité d'un vétéran qui a fait les grandes guerres. Ce n'est donc plus le temps de saluer en M. Guttinguer, comme le faisait M. Sainte-Beuve en 1836, l'heureux auteur, l'homme de loisir, auteur d'un livre unique; c'est désormais une existence littéraire complète, et où les trois phases sont observées et remplies.

CHARLES ASSELINEAU.

Mélanges poétiques, 1824, in-8; *le Bal*, suivi de poésies, 1824, Ladvocat, in-18; *Charles VII à Jumiéges*, *Edith*, T. Sautelet, 1827, in-18; *Nadir*, histoire orientale; *Amour et Opinion*, 1828; Recueil anonyme, 1829, Fournier, in-8; *Arthur*, roman, Renduel, 1836, in-8; *les Deux âges du poëte*, Paris, Dauvin et Fontaine, 1845, format anglais. — *Voy.* sur M. Guttinger l'article de M. Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes* (15 décembre 1836), réimprimé dans les *Critiques et Portraits*.

Je me suis trouvé avec un rêve de bonheur immense. Dans cet attendrissement, des flots de bénédictions se sont élancés vers toi, et cet hymne qui est au fond de mon cœur semblait enfin se faire entendre. Je sentais de tels élans vers le ciel, vers toi, que je croyais ne plus tenir à ce monde. Il y a eu là une adoration qui m'unit à toi pour la vie.

Ils ont dit : « L'amour passe, et sa flamme est rapide ;
« Le plaisir le plus doux, toujours suivi du vide,
« Laisse au cœur un vague tourment. »
Et nous, qui dans l'amour consumons nos journées;
Nous, qui de nos regards vivrions des années,
Nous disons : Ce n'est qu'un moment!

Et lorsque du départ vient l'heure inexorable,
Plus épris, plus brûlants de l'ivresse adorable
Où l'amour longtemps nous plongea,
Indignés et surpris du temps qui nous réclame,
Sortant comme d'un rêve avec la mort dans l'âme,
Tous les deux nous disons : Déjà!...

As-tu des mots, dis-moi, pour ce bonheur immense?
Moi je n'en trouve pas! Un son confus s'élance,
Stérile, hélas! et sans vigueur;
Alors, désespéré, je garde le silence,
Mais l'hymne est au fond de mon cœur.

Là se disent des chants inconnus à la terre,
Des chants trop forts pour l'homme, et que l'homme doit taire
Des chants que le ciel envierait!
Celui qui, les sachant, trahirait leur mystère,
Sans doute, en les lisant, mourrait!

Tout ce que la parole invente de tendresse,
Ce que disent les yeux et leur vive caresse,

La voix, le sourire et les pleurs,
De ce divin langage et des mots qu'il t'adresse
N'égaleraient pas les douceurs.

Que de regrets, ô ciel! si tu ne peux comprendre,
Hélas! que par des mots ce langage si tendre
Et cet hymne consolateur!
Mais non; car sur ton sein j'ai cru souvent entendre
Les mêmes accents dans ton cœur.

1825.

LES ÉTOILES

Quel mortel, enivré de leur chaste regard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas salué du nom de ce qu'il aime?

LAMARTINE.

Et toi! duquel es-tu venue?

Tandis que la nuit embaumée
Nous dérobe aux yeux des humains,
Viens, regarde, ô ma bien-aimée!
Ces cieux, livre de nos destins,
A travers ces limpides voiles
Que l'ombre jette autour de nous,
Vois-tu ces riantes étoiles?
Autrefois j'en étais jaloux;
Car, dans les songes de ma vie,
J'ai vu des anges dans l'azur,
Et contemplé d'un œil d'envie
Ce ciel et si grand et si pur!
Aujourd'hui la terre est trop belle,

Je n'en détache plus mes yeux,
Je t'y vois, et crois dans ces lieux
Commencer la vie immortelle.
Dans leur immense majesté
Lis-tu quelque profond mystère?
Sens-tu, comme moi, qu'à la terre
Ton destin n'est pas arrêté?
Crois-tu qu'une race inconnue
Peuple ces mondes radieux?
Sont-ce des anges ou des dieux?
Et toi! duquel es-tu venue?
Du plus beau, je n'en doute pas!
De quelqu'éclat que Dieu l'honore,
Des yeux t'y cherchent ici-bas,
Cher amour, on t'y pleure encore
De quelques fleurs qu'il soit paré,
Quelles que soient ses douces voies,
Il doit à ses célestes joies
Manquer ton regard adoré.
Détourne, oh! détourne la vue
De ton étincelant berceau,
De peur qu'une voix dans la nue
Ne rappelle un ange si beau.
Ta carrière n'est point remplie;
Mon sort est toujours dans tes yeux,
Attends, et que le ciel t'oublie
Quelque temps encor dans ces lieux!

Lamivoie, 1837.

LES SAINTES AMITIÉS

A MADAME V. P.

J'ai lu dans Bourdaloue un chapitre admirable :
Les saintes Amitiés. Le prêtre vénérable
Les voit avec effroi, les juge avec rigueur,
Et sur tous leurs dangers avertit bien le cœur;
Il le dit hautement, quoi qu'en souffre son âme :
Craignez pour la vertu l'amitié d'une femme!
Qu'en son intention elle ait la pureté,
Qu'elle ait Dieu pour objet, le ciel, la charité,
Craignez-la, craignez-la! la femme est toujours Ève,
Et même à son insu. C'est un dangereux rêve,
Que cette confiance en des épanchements
De sublimes pensers, de tendres sentiments!
Le cœur s'émeut parfois d'une manière étrange,
Et le démon y vient sous la forme de l'ange.

J'ai beaucoup médité sur ce divin discours,
Madame, et j'y reviens plus sombre tous les jours.
Triste sort! triste monde, où tout nous est à craindre!
Et de tant de rigueur je suis près de me plaindre,
De la trouver injuste, inflexible... Et pourtant,
Je frémis hier au soir, lorsque, m'interrogeant
Au foyer solitaire, à l'heure du silence,
Je me trouvai si triste, hélas! de votre absence,
Que je me demandai si nul coupable espoir
Ne se mêlait jamais au bonheur de vous voir;
Si des feux mal éteints la cendre réveillée
Ne jetait point de flamme en mon âme troublée;
Si, dans le bon dessein toujours bien affermi,
J'étais bien près de vous, comme auprès d'un ami!

Non, répondit alors la voix intérieure,
Il faut à ces liens la céleste demeure,
Pour que nul ennemi n'y mêle son poison.

Toute la nuit j'ai dit : Bourdaloue a raison.

SONNET [1]

A UNE DAME

EN RENVOYANT LES OEUVRES DE VOITURE

Voici votre Voiture et son galant Permesse;
Quoique guindé parfois, il est noble toujours;
On voit tant de mauvais naturel de nos jours,
Que ce brillant monté m'a plu, je le confesse.

On voit (c'est un beau tort) que le commun le blesse,
Et qu'il veut une langue à part pour ses amours;
Qu'il croit les honorer par d'étranges discours :
C'est là de ces défauts où le cœur s'intéresse.

C'était le vrai pour lui, que ce faux tant blâmé;
Je sens que volontiers, femme, je l'eusse aimé.
Il a d'ailleurs des vers pleins d'un tendre génie.

Tel celui-ci, charmant, qui jaillit de son cœur :
« Il faut finir ses jours en l'amour d'Uranie. »
Saurez-vous, comme moi, comprendre sa douceur?

[1] Nous croyons devoir réimprimer ici ce sonnet, que M. Théodore de Banville a déjà cité à la fin de sa notice sur Voiture. (*Voy.* t. II, p. 483.) — (*Note de l'éditeur.*)

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

1787 – 1859

Plus d'une fois un de vos amis, comme vous lui faisiez confidence d'un de vos goûts ou d'une de vos passions, ne vous a-t-il pas dit: « Voilà qui est singulier ! car cela est en complet désaccord avec toutes vos autres passions et avec votre doctrine ? » Et vous répondiez : « C'est possible, mais c'est ainsi. J'aime cela ; je l'aime, probablement à cause même de la violente contradiction qu'y trouve tout mon être. »

Tel est mon cas vis-à-vis de madame Desbordes-Valmore. Si le cri, si le soupir naturel d'une âme d'élite, si l'ambition désespérée du cœur, si les facultés soudaines, irréfléchies, si tout ce qui est gratuit et vient de Dieu, suffisent à faire le grand poëte, Marceline Valmore est et sera toujours un grand poëte. Il est vrai que si vous prenez le temps de remarquer tout ce qui lui manque de ce qui peut s'acquérir par le travail, sa grandeur se trouvera singulièrement diminuée ; mais au moment même où vous vous sentirez le plus impatienté et désolé par la négligence, par le cahot, par le trouble, que vous prenez, vous, homme réfléchi et toujours responsable, pour un parti pris de paresse, une beauté soudaine, inattendue, non égalable, se dresse, et vous voilà enlevé irrésistiblement au fond du ciel poétique. Jamais aucun poëte ne fut plus naturel ; aucun ne fut jamais moins artificiel. Personne n'a pu imiter ce charme, parce qu'il est tout originel et natif.

Si jamais homme désira pour sa femme ou sa fille les dons et les honneurs de la Muse, il n'a pu les désirer d'une autre nature que ceux qui furent accordés à madame Valmore. Parmi le personnel assez nombreux des femmes qui se sont de nos jours jetées dans le travail littéraire, il en est bien peu dont les ouvrages n'aient été, sinon une désolation pour leur famille, pour leur amant même (car les hommes les

moins pudiques aiment la pudeur dans l'objet aimé), au moins entachés d'un de ces ridicules masculins qui prennent dans la femme les proportions d'une monstruosité. Nous avons connu la femme-auteur philanthrope, la prêtresse systématique de l'amour, la poétesse républicaine, la poétesse de l'avenir, fouriériste ou saint-simonienne; et nos yeux, amoureux du beau, n'ont jamais pu s'accoutumer à toutes ces laideurs compassées, à toutes ces scélératesses impies (il y a même des poétesses de l'impiété), à tous ces sacriléges pastiches de l'esprit mâle.

Madame Desbordes-Valmore fut femme, fut toujours femme et ne fut absolument que femme; mais elle fut, à un degré extraordinaire, l'expression poétique de toutes les beautés naturelles de la femme. Qu'elle chante les langueurs du désir dans la jeune fille, la désolation morne d'une Ariane abandonnée, ou les chauds enthousiasmes de la charité maternelle, son chant garde toujours l'accent délicieux de la femme; pas d'emprunt, pas d'ornement factice, rien que *l'éternel féminin*, comme dit le poëte allemand. C'est donc dans sa sincérité même que madame Valmore a trouvé sa récompense, c'est-à-dire une gloire que nous croyons aussi solide que celle des artistes parfaits. Cette torche qu'elle agite à nos yeux, pour éclairer les mystérieux bocages du sentiment, ou qu'elle pose, pour le raviver, sur notre plus intime souvenir, amoureux ou filial, cette torche, elle l'a allumée au plus profond de son propre cœur. Victor Hugo a exprimé magnifiquement, comme tout ce qu'il exprime, les beautés et les enchantements de la vie de famille; mais seulement dans les poésies de l'ardente Marceline vous trouverez cette chaleur de couvée maternelle, dont quelques-uns, parmi les fils de la femme, moins ingrats que les autres, ont gardé le délicieux souvenir. Si je ne craignais pas qu'une comparaison trop animale fût prise pour un manque de respect envers cette adorable femme, je dirais que je trouve en elle la grâce, l'inquiétude, la souplesse et la violence de la femelle, chatte ou lionne, amoureuse de ses petits.

On a dit que madame Valmore, dont les premières poésies datent déjà de fort loin (1818), avait été de notre temps rapidement oubliée. Oubliée par qui, je vous prie? Par ceux-là qui, ne sentant rien, ne peuvent se souvenir de rien. Elle a les grandes et vigoureuses qualités qui s'imposent à la mémoire, les trouées profondes faites à l'improviste dans le cœur, les explosions magiques de la passion. Aucun auteur ne cueille plus facilement la formule unique du sentiment, le sublime qui s'ignore. Comme les soins les plus simples et les plus faciles sont un obstacle invincible à cette plume fougueuse et incon-

sciente, en revanche ce qui est pour toute autre l'objet d'une laborieuse recherche vient naturellement s'offrir à elle; c'est une perpétuelle trouvaille. Elle trace des merveilles avec l'insouciance qui préside aux billets destinés à la boîte aux lettres. Ame charitable et passionnée, comme elle se définit bien, mais toujours involontairement, dans ce vers.

Tant que l'on peut donner, on ne peut pas mourir!

Ame trop sensible sur qui les aspérités de la vie laissaient une empreinte ineffaçable, à elle surtout, désireuse du Léthé, il était permis de s'écrier:

Mais si de la mémoire on ne doit pas guérir,
A quoi sert, ô mon âme, à quoi sert de mourir?

Certes, personne n'eut plus qu'elle le droit d'écrire en tête d'un récent volume:

Prisonnière, en ce livre, une âme est renfermée!

Au moment où la Mort est venue pour la retirer de ce monde, où elle savait si bien souffrir, et la porter vers le ciel dont elle désirait si ardemment les paisibles joies, madame Desbordes-Valmore, prêtresse infatigable de la Muse, et qui ne savait pas se taire, parce qu'elle était toujours pleine de cris et de chants qui voulaient s'épancher, préparait encore un volume, dont les épreuves venaient une à une s'étaler sur le lit de douleurs qu'elle ne quittait plus depuis deux ans. Ceux qui l'aidaient pieusement dans cette préparation de ses adieux m'ont dit que nous y trouverions tout l'éclat d'une vitalité qui ne se sentait jamais si bien vivre que dans la douleur. Hélas! ce livre sera une couronne posthume à ajouter à toutes celles, déjà si brillantes, dont doit être parée une de nos tombes les plus fleuries.

Je me suis toujours plu à chercher dans la nature extérieure et visible des exemples et des métaphores qui me servissent à caractériser les jouissances et les impressions d'un ordre spirituel. Je rêve à ce que me faisait éprouver la poésie de madame Valmore quand je la parcourus avec ces yeux de l'adolescence qui sont, chez les hommes nerveux, à la fois si ardents et si clairvoyants. Cette poésie m'apparaît comme un jardin: mais ce n'est pas la solennité grandiose de Versailles; ce n'est pas non plus le pittoresque vaste et théâtral de la savante Italie qui connaît si bien l'art *d'édifier des jardins* (*ædificat hortos*); pas même,

non, pas même *la Vallée des Flûtes* ou *le Ténare* de notre vieux Jean-Paul. C'est un simple jardin anglais, romantique et romanesque. Des massifs de fleurs y représentent les abondantes expressions du sentiment. Des étangs, limpides et immobiles, qui réfléchissent toutes choses s'appuyant à l'envers sur la voûte renversée des cieux, figurent la profonde résignation toute parsemée de souvenirs. Rien ne manque à ce charmant jardin d'un autre âge: ni quelques ruines gothiques se cachant dans un lieu agreste, ni le mausolée inconnu qui, au détour d'une allée, surprend notre âme et lui commande de penser à l'éternité. Des allées sinueuses et ombragées aboutissent à des horizons subits. Ainsi la pensée du poëte, après avoir suivi de capricieux méandres, débouche sur les vastes perspectives du passé ou de l'avenir; mais ces ciels sont trop vastes pour être généralement purs, et la température du climat trop chaude pour n'y pas amasser des orages. Le promeneur, en contemplant ces étendues voilées de deuil, sent monter à ses yeux les pleurs de l'hystérie, *hysterical tears*. Les fleurs se penchent vaincues, et les oiseaux ne parlent qu'à voix basse. Après un éclair précurseur, un coup de tonnerre a retenti: c'est l'explosion lyrique; enfin un déluge inévitable de larmes rend à toutes ces choses, prostrées, souffrantes et découragées, la fraîcheur et la solidité d'une nouvelle jeunesse!

CHARLES BAUDELAIRE.

Voici la liste des principales éditions des poésies de madame Desbordes-Valmore: Élégies, Marie et Romances, François-Louis, 1819, in-12, par madame Marceline Desbordes; *Poésies de madame Desbordes-Valmore*, Grandin, 1822, 1 vol. in-18; *Élégies et poésies nouvelles*, par madame Desbordes-Valmore, Ladvocat, 1825, 1 vol. in-16; *Poésies de madame Desbordes-Valmore*, Boulland, 1830, 2 vol. in-8°; *Fleurs*, 1834, Charpentier, 1 vol. in-8°; *Pauvres Fleurs*, Dumont, in-8, 1839; *Bouquet et Prières*, Dumont, 1843; *Poésies inédites*, publiées par M. Gustave Revilliod, Dentu, 1860. M. Charpentier a fait entrer dans la bibliothèque qui porte son nom, un choix emprunté par M. Sainte-Beuve à ces divers recueils, le dernier excepté.

SOUVENIR

Quand il pâlit un soir, et que sa voix tremblante
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé ;
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante,
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé;
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme
Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme,
Il n'aimait pas : j'aimais!

MALHEUR A MOI

Ah! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.

Malheur à moi! je ne sais plus lui plaire;
Je ne suis plus le charme de ses yeux;
Ma voix n'a plus l'accent qui vient des cieux,
Pour attendrir sa jalouse colère;
Il ne vient plus, saisi d'un vague effroi,
Me demander des serments ou des larmes.
Il veille en paix , il s'endort sans alarmes;
Malheur à moi!

Las de bonheur, sans trembler pour ma vie,
Insoucieux, il parle de sa mort!
De ma tristesse il n'a plus le remord,
Et je n'ai pas tous les biens qu'il envie!
Hier, sur mon sein, sans accuser ma foi,
Sans les frayeurs que j'ai tant pardonnées,
Il vit des fleurs qu'il n'avait pas données.
Malheur à moi!

Distrait d'aimer, sans écouter mon père,
Il l'entendit me parler d'avenir;
Je n'en ai plus, s'il n'y veut pas venir.
Par lui je crois, sans lui je désespère!
Sans lui, mon Dieu! comment vivrai-je en toi?
Je n'ai qu'une âme et c'est par lui qu'elle aime;
Et lui, mon Dieu, si ce n'est pas toi-même,
Malheur à moi!

ROMANCE

S'IL L'AVAIT SU

S'il avait su quelle âme il a blessée,
Larmes du cœur, s'il avait pu vous voir,
Ah! si ce cœur, trop plein de sa pensée,
De l'exprimer eût gardé le pouvoir,
Changer ainsi n'eût pas été possible;
Fier de nourrir l'espoir qu'il a déçu,
A tant d'amour il eût été sensible,
S'il l'avait su.

S'il avait su tout ce qu'on peut attendre
D'une âme simple, ardente et sans détour,
Il eût voulu la mienne pour l'entendre.
Comme il l'inspire, il eût connu l'amour.
Mes yeux baissés recélaient cette flamme;
Dans leur pudeur n'a-t-il rien aperçu?
Un tel secret valait toute son âme,
S'il l'avait su.

Si j'avais su, moi-même, à quel empire
On s'abandonne en regardant ses yeux,

Sans le chercher comme l'air qu'on respire,
J'aurais porté mes jours sous d'autres cieux.
Il est trop tard pour renouer ma vie;
Ma vie était un doux espoir déçu :
Diras-tu pas, toi qui me l'as ravie,
Si j'avais su ?

LES ROSES DE SAADI

J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes,
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer, s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée...
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

(*Les Poésies inédites, dernier recueil.*)

LA JEUNE FILLE ET LE RAMIER

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir:
Tout tressaille, averti de la prochaine ondée;
Et toi, qui ne lis plus, sur ton livre accoudée,
Plains-tu l'absent aimé qui ne pourra te voir?

Là-bas, pliant son aile et mouillé sous l'ombrage,
Banni de l'horizon qu'il n'atteint que des yeux,

Appelant sa compagne et regardant les cieux,
Un ramier, comme toi, soupire de l'orage.

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux !
Sous l'orage qui passe, il renaît tant de choses.
Le soleil, sans la pluie, ouvrirait-il les roses?
Amants, vous attendez; de quoi vous plaignez-vous?

(*Les Poésies inédites, recueil posthume.*)

LE NID SOLITAIRE

Va, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
Ainsi qu'un libre oiseau, te baigner dans l'espace.
Va voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
Le rêve,... mon beau rêve à la terre caché.

Moi, je veux du silence, il y va de ma vie,
Et je m'enferme où rien, plus rien ne m'a suivie;
Et de mon nid étroit d'où nul sanglot ne sort,
J'entends courir le siècle à côté de mon sort.

Le siècle qui s'enfuit grondant devant nos portes,
Entraînant dans son cours, comme des algues mortes,
Les noms ensanglantés, les vœux, les vains serments,
Les bouquets purs, noués de noms doux et charmants.

Va, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
Ainsi qu'un libre oiseau, te baigner dans l'espace,
Va voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
Le rêve,... mon beau rêve à la terre caché.

(*Les Poésies inédites, recueil posthume.*)

ALEXANDRE SOUMET

1785 — 1845

J'ai connu Alexandre Soumet. C'était un aimable homme, agréable de manières, démonstratif comme un Méridional qu'il était, bienveillant et affable aux débutants.

Je le vois encore dans son grand salon de la rue Saint-Florentin, qui ressemblait, tant il était dégarni de meubles, à l'éternel vestibule imposé par l'unité de lieu à la tragédie classique; je le vois assis devant son bureau à cylindre, sur une imitation bâtarde de chaise curule, couverte d'une peau d'ours; je le vois frileusement affublé, en guise de robe de chambre — qu'on ne portait plus ou pas encore, — d'un carrick noisette à je ne sais combien de collets qui a dû finir, *proh pudor!* sur le dos de quelque cocher de fiacre, puisqu'on n'a pas encore eu l'idée de créer au Louvre un musée des souverains de la pensée. Je vois, sous un globe de verre, un précieux bouquet de fleurs cueillies aux Jeux Floraux. Je vois cette énorme plume d'aigle à laquelle il a fait allusion au début de sa *Divine épopée*, et qu'il avait toujours devant lui, non pas pour s'en servir effectivement, mais par manière d'encouragement, sans doute, et pour piquer d'émulation l'humble plume d'oie avec laquelle il écrivait comme le reste des mortels et des immortels, — pour avoir toujours présent à la pensée que le poëte, tel qu'il aspirait à l'être, ne doit bâtir son aire que sur les hautes cimes, ne doit planer qu'aux régions supérieures.

Et c'est une justice à lui rendre : il demeura, jusqu'à son dernier jour, fidèle à la Muse, comme il disait, comme on disait alors. En face de cette plume d'aigle, c'est à peine s'il osa écrire quelques pages de prose :

Les scrupules littéraires de madame la baronne de Staël, ou réflexions sur quelques chapitres du livre de l'Allemagne; 1814, 8° de 48 pages;

Des articles dans *le Conservateur littéraire,* signés de ses initiales, ou de la lettre X, et dans *la Muse française* sous son nom;

Une Oraison funèbre de Louis XVI, (1817);

Son *Discours de réception* à l'Académie française (1824);

C'est même à peine s'il a laissé quelques poésies lyriques:

Le Fanatisme (1808);

Un Dithyrambe au conquérant de la paix (1808);

L'Incrédulité (1810);

A Napoléon et à Marie-Louise (1810);

Mademoiselle de La Vallière, hymne à la Vierge (1811), prix des Jeux Floraux;

Les Embellissements de Paris (1812), accessit au concours de l'Institut;

La pauvre fille, élégie (1814);

La nuit de Noël, id.;

La découverte de la vaccine (1815), prix au concours de l'Institut;

Derniers moments de Bayard, id., id.;

La Guerre d'Espagne, ode au duc Angoulême (1824);

Ode à Pierre-Paul Riquet, baron de Bonrepos, auteur du Canal du Languedoc, à l'occasion de l'obélisque qui lui est élevé par ses descendants, in-8°, (1825);

L'Archevêque de Paris, au tome IV du *Livre des Cent et Un;*

Enfin quelques pièces en l'honneur de Napoléon dans le recueil intitulé *l'Hymen et la Naissance,* à une date évidemment antérieure à la Restauration.

Mais ses opuscules, vers et prose, tenaient trop, la plupart, de la circonstance pour lui survivre de beaucoup, et c'est à la tragédie, c'est à l'épopée, c'est à Melpomène et à Calliope, que Soumet finit par consacrer exclusivement sa lyre.

A Melpomène d'abord, et l'on sait avec quel succès. *Clytemnestre* et *Saül,* représentés coup sur coup, non pas à une année de distance, comme le dit M. Bouillet dans son *Dictionnaire d'histoire et de géographie,* mais dans la même semaine, mais, je crois même, à un jour de distance, ne tardèrent pas à lui ouvrir les portes de l'Académie française.

Mais Soumet avait dans l'esprit une ambition que ces triomphes ne satisfaisaient point encore. Des poëtes tragiques, la France n'en manquait pas; les romantiques qu'il avait pour amis n'avaient pas réussi

à lui persuader le contraire; mais son respect pour les classiques s'arrêtait un peu en deçà de *la Henriade*, et il nourrissait dans son cœur l'espoir de doter sa patrie d'un poëte épique.

Une fois cette idée en tête, le genre auquel il avait dû ses plus brillants succès perdit beaucoup d'importance à ses yeux, et Calliope le refroidit considérablement pour Melpomène. S'il ne rompit pas avec celle-ci, c'est apparemment qu'il était trop bon catholique pour admettre le divorce, même au Parnasse; mais, de fait, il eut deux ménages; et ses relations avec le premier n'étant plus qu'une affaire d'habitude, il s'adjoignit des aides pour en porter le fardeau.

Au second, il suffit tout seul; c'est sans collaborateurs qu'il a composé ses deux poëmes épiques, *Jeanne d'Arc* et *la Divine épopée*.

Dante s'était contenté d'écrire *la Divine comédie*: mais Dante n'avait pas de plume d'aigle; je le soupçonne même de n'avoir jamais eu qu'une plume de fer.

Malgré la ressemblance du titre, le poëme de Soumet n'a pas de rapports avec celui du poëte florentin; il rappelle bien davantage *le Paradis perdu* de Milton, et surtout son *Paradis reconquis*; c'est, à tout le moins, la même idée mère : la rédemption.

S'il ne s'agissait en poésie que de se proposer un but grandiose, que de vouloir escalader les cieux, Soumet serait assurément au premier rang des poëtes; mais c'est pour les auteurs, quoique leur métier soit d'oser, qu'a été imaginée la fable des Titans foudroyés. *La Divine épopée*, que je prends comme la plus haute expression de ses tendances, n'échappe pas à cette douloureuse destinée. C'est beaucoup de travail, de volonté et de talent dépensés, — ne disons pas en pure perte, mais sans résultats équivalents.

La recherche du grandiose est un peu comme la recherche de l'absolu; il s'est mangé là dedans bien des fortunes littéraires. Avec des moyens suffisants pour défrayer une ambition modérée, Soumet gaspilla son patrimoine en entreprises folles. Maudite plume d'aigle! C'est elle qui en est cause! c'est elle qui l'a empêché de mesurer son essor à ses ailes!

Il faut convenir aussi que c'est une vraie loterie que notre destinée, même dans les choses qui semblent le moins soumises au hasard; et que, notamment en littérature, il fait bon venir en temps opportun. Il est des époques pareilles aux fleuves, dont Pascal a dit que ce sont des chemins qui marchent et qui vous portent où vous voulez aller. Soumet n'eut pas la chance d'arriver à une de ces époques-là. Il était né une quinzaine d'années trop tôt. De par la date de sa naissance, il

s'est trouvé fatalement appartenir à une sorte de tiers parti littéraire, de juste ou plutôt d'injuste milieu entre les classiques et les romantiques; trop jeune pour rester entièrement étranger aux besoins de cette ère de rénovation, trop âgé déjà pour rompre avec les habitudes prises. De là une littérature hybride, bâtarde, toute de compromis.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Ils ont pris au sérieux, dans ce petit cénacle, dans ce Saint-Marin littéraire, le dangereux conseil d'André Chénier; et, se faisant un mérite de leur manque de hardiesse, de leur manque d'originalité, ils se décernent complaisamment et plaisamment le titre de novateurs avec goût.

Le goût! ils avaient toujours ce mot à la bouche, et c'est peut-être le genre de mérite qui leur a le plus fait défaut; non pas que l'on rencontre dans leurs écrits de ces téméraires gaucheries qui font tache dans ceux des oseurs littéraires : leur mauvais goût à eux, ou plutôt leur faux goût ne saute point aux yeux; il est répandu un peu partout; il a pénétré comme une tache d'huile le tissu entier de l'œuvre.

Si l'on peut se résoudre à passer condamnation sur ce point, à faire bon marché de certaines conditions assez essentielles, telles que le naturel du style, la vérité de la couleur, et ce qu'on appelle dans l'art le caractère, si l'on se contente de demander à la poésie de cette époque restreinte une valeur relative, historique, Soumet alors se relève. Dans cette langue de convention, son vers est riche, abondant, limpide, mélodieux; et malgré le tort qu'il a de trop compter sur les ressources de son imagination et de ne pas tenir l'observation en assez grande estime, quoique sa poésie épique se ressente un peu des lieux que fréquentait l'auteur, je veux dire du théâtre, il me paraît difficile de lui refuser une place fort honorable dans la littérature de cette période de transition.

L'influence regrettable exercée par cette date sur sa forme littéraire n'a pas épargné davantage ses idées. Un poëte épique vraiment digne de ce nom devrait être, pour le moins, au niveau des plus hautes intelligences de son siècle; son œuvre devrait être le résumé de toute la science acquise, de tout le progrès accompli; tandis que Soumet, avec quelques aspirations vers la lumière, fut dans le domaine philosophique ce qu'il était dans le domaine littéraire, un homme du passé, sur la limite extrême, mais dans le passé.

Connais-toi toi-même est le premier devoir du poëte comme du sage.

L'intention, qui est presque tout dans l'ordre moral, ne compte pour rien dans l'ordre intellectuel; l'art ne s'occupe que des résultats obtenus. Alexandre Soumet eut le tort de ne pas se faire ces objections si simples, de prendre pour mesure de sa capacité, je ne dirai pas la présomption, le mot est trop dur, mais le trop de confiance de son caractère. Avec un sentiment plus juste, plus raisonnable de sa vocation, il n'eût pas causé à ceux qui l'ont connu et aimé — c'est presque un pléonasme — le chagrin de le voir, malgré une somme considérable d'efforts, de savoir-faire et de mérite, placé, en fin de compte, au-dessous d'écrivains qui, nés avec moins d'ambition et dans des circonstances plus propices, ont su, quoique bien moins doués sous beaucoup de rapports, acquérir des titres plus réels, plus durables à l'estime de la postérité.

LEON DE WAILLY.

La Divine Epopée, Bertrand, 1840, 2 vol. in-8°, Delloye, 2 vol. in-16; *Jeanne d'Arc*, trilogie nationale, dédiée à la France, Didot, 1846.

Nous n'avons pu obtenir des héritiers d'Alexandre Soumet l'autorisation de joindre à cette notice quelques citations. En nous accordant, même dans les limites les plus étroites, le droit de reproduction, ils ont craint de nuire à la vente d'une nouvelle édition. Si peu fondée que puisse paraître cette appréhension, si contraire qu'elle soit à la manière de voir des éditeurs ou des auteurs à qui nous avons eu à adresser une demande analogue, nous avons dû ne point passer outre; nous n'avons même pas essayé de tourner cet obstacle inattendu en insérant dans le cours de la notice, suivant les droits incontestés de la critique, des morceaux de quelque étendue.

Nos lecteurs y perdront peu, d'ailleurs, et pour restreindre leurs regrets à la mesure de cette omission forcée, nous leur demandons la permission d'entrer, par exception, dans quelques détails au sujet des citations que nous nous proposions de faire.

Celles que nous eussions empruntées à la *Divine Épopée* se réduisaient à deux passages principaux, où le talent descriptif du poëte nous paraît avoir atteint tout son développement : le récit de Néron (chant IV) et la comparaison du poëte et de l'aérostat (chant IX). Les justes critiques, que la spirituelle notice qui précède adresse au plan et au style du poëme, expliquent assez pourquoi nous n'avions pas à lui faire de plus nombreux emprunts.

Il nous a été impossible de trouver aucun morceau vraiment digne d'être cité isolément dans *Jeanne d'Arc*, poëme complétement avorté, dont le plan est

défectueux, la couleur fausse, le ton déclamatoire et au rebours de la tradition historique.

Le même reproche s'applique aux dithyrambes et odes, poésies officielles et politiques de Soumet, genre complétement artificiel qui ne mérite même pas le nom de poésie.

Les deux élégies beaucoup trop vantées, *la Nuit de Noël* et *la Pauvre Fille*, valent mieux sans doute, mais se rattachent de trop près à cette poésie factice et triviale qui fit école un instant sous la Restauration, où la sensiblerie a constamment la niaiserie pour écueil, et dont *le Petit Savoyard* d'Alexandre Guiraud est le parfait modèle. Nous ne pouvions, sans faire injure au goût de nos lecteurs, leur offrir un seul spécimen de ce genre aussi éphémère que les modes du même temps.

Pour nous résumer, de tous les genres tentés par Soumet, la poésie descriptive est le seul où il ait marqué sa place; mais là même où il excelle, il porte la peine de ses fausses doctrines. Poëte de transition et de compromis, s'il dépasse ses devanciers, il reste à une distance plus grande encore de la génération qui l'a suivi. Il n'y a pas moins loin assurément, dans la hiérarchie littéraire, de M. Hugo ou de M. de Lamartine à Soumet, que de Soumet à Saint-Lambert.

(*Note de l'éditeur.*)

JEAN POLONIUS

(X. LABENSKI)

1790 — 1855

Dans ses *Portraits contemporains*, M. Sainte-Beuve a réuni dans un même article Charles Loyson, Aimé de Loy et Jean Polonius. C'était en quelque sorte marquer la gradation d'une même inspiration et sa marche à travers le temps. Loyson, mort en 1820, est, comme le dit M Sainte-Beuve lui-même, un intermédiaire entre Millevoye et Lamartine. De Loy, qui vécut jusqu'en 1834, indique une nouvelle transition, celle des premières élégies en vers libres : *Cueillons, cueillons la rose au printemps de la vie, Oui, l'Anio murmure encore*, etc., aux premières pièces rhythmées des *Méditations : le Lac, le Soir, l'Automne, l'Isolement*. Avec Labenski, son contemporain, mais qui lui survécut de quelques années, nous sommes en plein Lamartine et même un peu au delà, entre les *Nouvelles Méditations* et les *Poëmes philosophiques* de M. de Laprade, par exemple. Parvenu à une époque de maturité poétique, Labenski put donner à son génie un développement plus libre. Certaines pièces d'une exécution très-ferme, telles que *l'Exil d'Apollon*, ou certaines parties de son *Empédocle* sont bien à lui et d'un caractère qui lui assigne une originalité de bon aloi. Son âme de philosophe s'y meut à l'aise et pleinement dans une forme grave et arrêtée, aussi distante de la mysticité vague du Lakisme français, que de la frivolité du dernier siècle. *Érostrate*, sa dernière œuvre, publiée en 1839, donne la mesure de son ambition plutôt que la mesure de son talent ; non qu'il ne se trouve dans ce poëme mûrement conçu et largement développé (il a plus de trois cents pages) de grandes beautés poétiques : il y règne un

sérieux, une solennité de tragédie ou d'épopée ; la fable est profondément méditée et conduite avec l'art des grands poëtes. Dans *Érostrate,* le poëte a personnifié tous les désespoirs, tous les désintéressements, cette lutte de l'ambition et du dégoût qu'on a longtemps appelée, vers 1820, le *mal du siècle.* Aussi, le peu de succès que ce poëme a obtenu lors de son apparition doit-il s'expliquer surtout, suivant moi, par un anachronisme. Venu dix ans plus tôt, il eût trouvé à qui parler; il eût été à l'unisson des âmes et des esprits. M. Sainte-Beuve, qui a connu personnellement l'auteur de l'*Érostrate,* nous apprend qu'il travailla pendant de longues années à ce poëme, interrompu dans son travail par mille affaires distantes de la poésie. Cette lenteur, ces interruptions qui ont nui au succès de l'œuvre, ont aussi nui à l'œuvre elle-même. La pensée blasée et distraite se trahit dans un style lâche et languissant, où rien ne relève la monotonie des rimes accouplées. L'*Érostrate,* en un mot a été écrit de mémoire, et non d'inspiration. L'auteur avait été plus heureux dans *Empédocle,* poëme du même genre, où se trouvait en germe la pensée développée plus tard dans *Érostrate,* mais exprimée dans une forme plus serrée et en même temps plus variée. Aussi l'éminent critique que j'ai déjà cité a-t-il eu toute raison de dire que malgré les efforts sérieux et sincères, malgré le talent dépensé dans son dernier ouvrage, Labenski doit rester surtout l'homme de ses premières œuvres, l'auteur d'*Empédocle* et des pièces qui lui firent cortége de 1827 à 1829. C'est bien là sa date en effet; et, à considérer l'espèce de défaillance que j'ai signalée dans son dernier poëme, il est douteux qu'il pût aller bien loin en avant, ni se mettre au pas d'une nouvelle évolution de la poésie. Peut-être serait-il plus facile, comme sentiment et surtout comme manière, de le faire reculer au delà ; témoin la pièce suivante que je ne transcrirais pas dans un *excerpta* parmi les meilleures du poëte, mais que je dois citer ici comme marquant le point de départ et comme expliquant son éducation :

A***

Ma voix trop grave à présent vous ennuie ;
Vous demandez des chants moins sérieux,
Tels que naguère, au matin de ma vie,
En modula mon caprice amoureux.
Que voulez-vous ? les chants qu'amour inspire
Sont dédaignés de ce siècle inconstant.
La France est grave, à ce qu'elle prétend :
Sur un ton grave il faut monter la lyre.

Moi-même, hélas! oublié des amours,
Je deviens sombre, et les soins de l'étude,
Loin d'enchanter ma triste solitude,
Ont trop souvent rembruni mes beaux jours.
De mon Avril, idole passagère,
J'ai vu l'amour au bout de l'horizon
S'enfuir pareil à la brume légère
Qu'au fond des cieux disperse l'aquilon.
De ses transports la mémoire affaiblie
Déjà s'efface, et bientôt va mourir.
Irai-je encore, au gré de votre envie,
Interroger leur cendre refroidie,
Ne chantant plus l'amour qu'en souvenir?
Ah! pour le peindre, il le faudrait sentir!
Daignez m'aimer... Vous serez obéie!

Nous ne sommes pas loin de l'*Almanach des Muses* et des stances à la marquise Du Châtelet. Comparés à ce badinage, à ce petit esprit de charade et de salon, *l'Exil d'Apollon* et le monologue d'*Empédocle* marquent un progrès considérable. Néanmoins ce parentage avec le XVIIIe siècle n'était point indifférent à noter chez un poëte philosophe. Les *Élégies*, celles du premier recueil au moins, sont trop souvent de ce ton : sans doute il faut faire sur ce point la part de l'origine étrangère de l'auteur, qui, naturellement, pour quelque temps du moins, a dû laisser son éducation littéraire un peu en retard du mouvement français. Labenski se relève dans les stances, dans les petits poëmes composés : *la Folle, les Cygnes, Stances à un ami, la jeune Veuve,* où se trouve ce vers charmant, de ceux qu'on n'oublie pas :

Elle sourit pourtant du fond de sa tristesse.

Ne devine-t-on pas une âme vivement impressible et plus attentive qu'on ne l'était généralement alors aux charmes de la nature dans ce début de la pièce intitulée : *Au Bord de l'eau?*

Le soleil meurt; ses doux rayons
Teignent de rose l'eau tranquille.
Le daim s'endort sur les gazons,
Le cygne rentre dans son île.
Vers les rivages où l'osier
Sur l'onde étend sa tête avide,
Lassé du jour, le batelier
Va ramenant sa barque vide.

Entendez-vous ces bruits lointains?
Les faneurs quittent la campagne, etc.

Le poëte s'est peint, il a peint son âme vaillante à la poursuite de l'Idéal dans ces derniers vers de l'*Hymne à la Perfection* :

Hélas! je t'invoquai dès ma première enfance;
Tu brillais devant moi dans un lointain obscur,
Comme un de ces grands monts dont la cime s'élance
Sur un vague horizon de vapeur et d'azur.

Le voyageur les voit quand se dissipe l'ombre;
Il les voit quand la nuit recommence son cours;
Il s'en croit toujours près, mais des ravins sans nombre
L'éloignent de ce but qui recule toujours.

Au pied de la montagne il parviendra peut-être;
Mais qui toucha jamais son sommet éternel?
Nul pied ne l'a foulé, nul oiseau n'y *pénètre*,
Rien! — que les vents de l'air et les rayons du ciel!

Ainsi tu m'apparais, incertaine, inconnue,
Beauté que je cherchai dès l'aube de mes jours.
L'aube a fui, — de midi l'heure est presque venue,
Et sans t'atteindre, hélas! je te cherche toujours!

Je ne t'atteindrai pas, montagne inaccessible!
Mais ton pic rayonnant, de loin toujours visible,
Sert de but à ma course et de phare à mes pas.
Je ne t'atteindrai pas; — mais ta clarté chérie
Aura du moins doré l'horizon de ma vie,
Et détourné mes yeux des fanges d'ici-bas!

Je trouve enfin dans les dernières strophes d'une pièce sans titre cette belle image où l'on peut louer encore, outre la grâce et la fraîcheur d'expression, l'art de donner pour langage à la passion l'impression des beautés naturelles.

Le fond du lac n'est pas toujours limpide:
Qu'un voyageur, qu'un téméraire enfant
Jette une pierre en son cristal humide,
Un noir limon s'en élève à l'instant.
Mais, par degrés plus tranquille et plus claire,
On voit bientôt la vague s'aplanir,
Et, tout brillant de sa splendeur première,
L'azur du ciel revient s'y réfléchir.

Souvent ainsi le tourbillon du monde,
De mes pensers troublant la douce paix,
Vient y mêler comme une fange immonde,
Qui dans mon sein voile un moment tes traits.

Mais lorsqu'a fui la foule murmurante,
Lorsque le calme en mes sens est rentré,
Le voile tombe et ta forme charmante
Se peint encor sur mon cœur épuré!

C'en est assez sans doute sur un poëte que ses efforts, malgré un talent sincère, n'ont pu porter au premier rang, mais qui n'en mérite pas moins d'être compté parmi les initiateurs et les premiers pionniers de la poésie moderne. Dans *Empédocle*, et dans les pièces que j'ai citées, Labenski a conquis une place, et la doit garder entre Auguste Barbier, dont il fut un jour l'émule, Barbier, plus passionné et plus véhément sans doute, mais auprès de qui il se soutient fermement dans sa gravité philosophique, — et Lamartine, dont il fut mieux que l'élève.

Érostrate est le premier et le seul ouvrage que M. X. Labenski ait publié sous son nom. Les deux précédents volumes avaient été signés du pseudonyme *Jean Polonius*. En ce temps de respect pour l'art, le public n'exigeait pas du poëte qu'il lui livrât sa personne et sa vie : la curiosité ne débordait pas sur l'admiration. Le poëte, plus encore que l'homme, gagnait à cet éloignement; il était encore en ce temps-là l'être mystérieux et symbolique chanté dans les *Méditations :*

Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords; et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix!

Lorsque *Érostrate* parut, le masque tomba. L'on apprit alors que *Polonius* « n'était autre que M. X. Labenski, longtemps attaché à la légation russe à Londres, et plus tard à la chancellerie de Pétersbourg. ».

CHARLES ASSELINEAU.

Poésies de Jean Polonius, Paris 1827, in-8. — *Empédocle*, vision poétique suivie d'autres poésies, 1829, in-18. — *Érostrate*, poëme par M. Labenski, auteur des poésies publiées sous le nom de Jean Polonius, 1840, in-8°. — Voy. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, tome III.

L'EXIL D'APOLLON

Apollon dans l'exil végète sur la terre.
Dépouillé de sa gloire, il a fui loin du ciel,
Errant, comme l'aiglon qu'a rejeté son père
Loin du nid maternel.

Ah! plaignez le destin du dieu de l'harmonie!
Des plus vils des humains il a subi la loi;
Et celui dont l'Olympe admirait le génie
Est l'esclave d'un roi!

Près des lieux où l'Ossa lève sa crête altière,
Morne, il va conduisant ses troupeaux vagabonds,
Réduit au pain grossier qu'on jette pour salaire
Aux pâtres de ces monts.

Il est nuit: dans les parcs, tout se tait, tout sommeille;
On n'entend que le bruit du sauvage torrent,
Ou la voix de l'agneau qu'un autre agneau réveille,
Et qui bêle en rêvant.

Qu'il est doux, le parfum de ces forêts lointaines!
Qu'il est grand, le tableau de ce monde étoilé!
Mais quels tableaux, hélas! peuvent charmer les peines
De l'auguste exilé?

Astres, soleils divins, peuplades vagabondes,
Yeux brillans de la nuit qui parsemez les cieux,
Qu'êtes-vous pour celui qui du père des mondes
A vu de près les yeux?...

Le front nu, le regard levé vers les étoiles,
Sous l'abri d'un laurier le dieu s'est étendu,
Et son œil enivré cherche à percer les voiles
Du ciel qu'il a perdu.

Ses doigts courent sans but sur sa lyre incertaine ;
Errant de corde en corde, il prélude longtemps,
Puis, tout à coup, cédant au transport qui l'entraîne,
Il exhale ces chants :

« Que voulez-vous de moi, visions immortelles?
« Douloureux souvenirs, ineffables regrets!
« Que voulez-vous? pourquoi m'emporter sur vos ailes
« Aux célestes palais?

« J'entends encor le bruit de leurs fêtes brillantes ;
« Sous ces lambris d'azur, d'où me voilà tombé,
« Je sens, j'aspire encor les vapeurs enivrantes
« De la coupe d'Hébé.

« Je vois les dieux assis sous les pieds de mon père!
« Je les vois, de son front contemplant la splendeur,
« L'œil fixé sur ses yeux, brillants de sa lumière,
« Heureux de son bonheur.

« Même vœu, même soin, même esprit les anime.
« Chacun d'eux, l'un de l'autre écho mélodieux,
« Sait comprendre et parler cette langue sublime
« Qu'on ne parle qu'aux cieux.

« Mais moi, qui me comprend dans mes chagrins sans nombre,
« Qui peut sentir, connaître, alléger ma douleur?
« Hélas! pour compagnon je n'ai plus que mon ombre,
« Pour écho que mon cœur.

« Ces pâtres ignorants à qui mon sort me lie,
« Bruts comme les troupeaux qu'ils chassent devant eux,
« Peuvent-ils deviner d'une immortelle vie
« Les besoins et les vœux?

« Ont-ils vu les rayons dont brille mon visage?
« Sauraient-ils distinguer mes lyriques accents
« De ces cris imparfaits, de ce grossier langage,
« Qu'ils appellent des chants?

« Fixant sur mes regards un stupide sourire,
« Ils s'étonnent de maux que nul d'eux n'a soufferts;
« Cet étroit horizon, où leur âme respire,
« Est pour eux l'univers.

« J'ai vécu d'une vie et plus haute et plus fière!
« Ma lèvre, humide encor du breuvage des dieux,
« Rejette avec dégoût les flots mêlés de terre
« Qu'il faut boire en ces lieux.

« O mon père! ô mon père! à quelle mort vivante
« L'enfant de ton amour est ici-bas livré!
« Pourquoi le triple dard de ta flèche brûlante
« Ne m'a-t-il qu'effleuré?

« Frappe! éteins dans mon sang ta colère implacable!
« Brise à jamais le sceau de ma divinité;
« Délivre-moi du joug horrible, intolérable
« De l'immortalité! »

Il disait. Mille éclairs ont déchiré la nue;
L'aigle sacré descend sur ses ailes de feu;
Et, parlant dans la foudre, une voix trop connue
Vient réveiller le dieu:

« O mon fils! de tes maux supporte ce qui reste!
« Attends que de l'exil le temps soit accompli:
« Une fois épuisé, le sablier funeste
« Ne sera pas rempli.

« Ton père te punit; mais il punit en père:
« Bientôt, volant vers toi sur un rayon du jour,
« Mon aigle descendra t'enlever de la terre
« Au céleste séjour.

« Là, mon cœur te réserve une place plus belle.
« Conduisant du soleil les coursiers vagabonds,
« C'est toi qui de sa flamme à la race mortelle
« Verseras les rayons.

« Alors, si, comme toi, quelque enfant du génie,
« A d'ignobles travaux forcé par le malheur,
« Élevait jusqu'au sein de ta gloire infinie
« Le cri de sa douleur;

« Si, saisi du dégoût des choses de la terre,
« Jetant sur la nature un œil désenchanté,
« Il écartait de lui la coupe trop amère
« De l'immortalité :

« Qu'à ton seul souvenir il reprenne courage;
« Qu'il sache que l'injure ou l'oubli des humains
« Ne lui raviront pas le sublime héritage
« Qu'il reçut de tes mains!

« Le peuple des oiseaux, quand le temps les dévore,
« Tombe et reste englouti dans l'éternel sommeil :
« Le phénix sait revivre et s'élancer encore
« Aux palais du soleil. »

FRAGMENT

DU POËME INTITULÉ : *EMPÉDOCLE*

. . . . . .

Qui t'amène en ces lieux, voyageur téméraire?
Par quel désir profane attiré sur ce bord,
Oses-tu bien sonder l'effroyable mystère
De ces gouffres de mort?

Tremble! — Ici tombe l'homme, ici meurt la nature;
Le fier démon qui règne en ces antres secrets,
Dominateur jaloux, à toute créature
En interdit l'accès.

J'ai vécu, j'ai foulé la terrestre poussière!
Cette ombre qui t'échappe, un esprit l'animait;
Cette voix qui te parle, à d'autres voix naguère
Parlait et répondait.

J'ai tenu le compas, j'ai fait vibrer la lyre,
Comme toi, j'ai voulu tout sentir et tout voir
Comme toi, j'ai cherché la gloire, et ce délire
Qu'on appelle savoir.

Heureux, si j'eusse aimé les arts et la nature,
Pour eux, non pour l'éclat d'un stérile renom
Sans vouloir y puiser une vaine pâture
A mon ambition;

Si, content du plaisir de leur seule poursuite,
J'eusse cueilli les fleurs qui bordent leurs chemins,
Sans rêver d'autre but, sans chercher à leur suite
Des succès incertains!

Que maudit soit ce jour d'imprudence et d'ivresse,
Où ma lèvre approcha la coupe du savoir,
Où sa première goutte embrasa ma jeunesse
D'un orgueilleux espoir!

De ce jour, une soif inquiète, insensée,
A tourmenté mon âme, a dévoré mon sang;
J'ai maudit ma raison, renié ma pensée,
Envié le néant.

Pour étancher en moi cette soif invincible,
J'aurais voulu franchir tous les temps, tous les lieux,
M'élancer loin des bords de l'univers visible,
Par delà tous les cieux.

J'aurais voulu m'unir à la nature entière,
Pénétrer les secrets de la terre et de l'air,
Être tout, vivre en tout, dans l'herbe, dans la pierre,
Dans le feu, dans l'éther.

Après avoir erré de système en système,
Changé cent fois d'étude et d'essais toujours vains,
Je voulus à l'Etna demander le problème
De ses feux souterrains.

. . . . . .

ÉMILE DESCHAMPS

NÉ EN 1791

Voici un poëte qui appartient à ce petit groupe d'élus destinés à représenter aux yeux de la postérité la poésie du XIXe siècle. Son nom est inséparable des noms les plus illustres de notre temps. Il a combattu sous le même drapeau, couru les mêmes périls, gagné les mêmes victoires. N'est-il pas juste que, suivant une parole célèbre, ayant eu part à la peine, il ait part à l'honneur?

Émile Deschamps fut, dès son plus jeune âge, voué au culte des lettres par une éducation excellente, et surtout par ces influences de famille, si puissantes sur les esprits heureusement doués. Ce fut à son père, M. Deschamps de Saint-Amand, un de ces rares amateurs qui restent hommes du monde avec le talent d'un écrivain, qu'il dut d'être initié aux premiers secrets de la poésie. En faisant entrer son fils dans l'administration de l'enregistrement et des domaines, ce père d'une tendresse éclairée n'entendit pas étouffer en lui les facultés naissantes qui devaient prendre un si rapide développement.

A peine adolescent, notre poëte donna dans une première inspiration de la Muse : *la Paix conquise* [1], le signe d'une véritable vocation littéraire; mais, après cette juvénile explosion d'un patriotique enthousiasme, il eut la sagesse d'attendre en silence que son esprit, mûri par l'âge et l'étude, portât de lui-même des fruits qui sont presque toujours d'autant plus savoureux qu'ils sont moins hâtifs. Ce n'est que six ans après, en 1818, qu'il eut l'honneur de faire représenter, dans la même

[1] 1812.

année, deux comédies en vers, l'une en trois actes, *Selmours de Florian*, l'autre en un acte, *le Tour de faveur*, composées toutes deux en collaboration avec H. de Latouche. C'était débuter sous d'heureux auspices, que d'associer ainsi son nom à celui de l'un des écrivains les plus spirituels et les plus originaux de la Restauration. Le succès fut éclatant, surtout pour la seconde de ces deux comédies, qui n'eut pas moins de cent représentations, et dont plusieurs vers ont passé en proverbe. Rien ne manqua au jeune poëte de tout ce qui accompagne et consacre d'ordinaire les succès de théâtre; rien, pas même les honneurs de l'imitation; dans ses *Comédiens*, qui furent joués peu de temps après, Casimir Delavigne s'est très-visiblement inspiré du *Tour de faveur*.

Il semblait qu'un si heureux début dût engager irrévocablement Émile Deschamps dans la carrière du théâtre, mais le jeune poëte était de ces esprits sincères avec eux-mêmes, qui ne laissent pas étouffer par le bruit enivrant du succès la voix de leur conscience littéraire. Or, son esprit était dès lors agité de ces mystérieux instincts qui sont les symptômes précurseurs des révolutions dans l'art, et que deux jeunes poëtes, Victor Hugo et Lamartine, allaient manifester avec tant d'éclat. Aussi fut-il un des premiers à arborer la bannière du romantisme, et prit-il une part considérable à la fondation d'une revue qui fut, croyons-nous, le premier organe des nouvelles doctrines : *la Muse française*. Les articles qu'il y publia sous ce pseudonyme: *le Jeune moraliste*, confirmèrent sa réputation d'homme d'esprit et de goût. Une raison fine et sûre, légèrement satirique, mais dont l'ironie était toujours tempérée par l'atticisme d'un homme du monde, une imagination vive et ingénieuse, un talent d'écrivain, littéraire par essence, quoique prompt à se plier aux exigences des sujets les plus divers, tel fut dès lors l'ensemble de facultés et de mérites que notre poëte devait développer dans ses nombreux articles en prose, nouvelles, articles de journal et de revue, qui n'ont été pour lui que le délassement de plus hautes études.

Déjà, dans un remarquable article de la *Muse française*, article qui a pour titre : *la Guerre en temps de paix*, Émile Deschamps avait fait hautement sa profession de foi littéraire. Raillant avec une ironie du meilleur goût l'étrange confusion d'idées qui donna naissance à la trop fameuse querelle des classiques et des romantiques, il justifiait ses amis lui-même des absurdes accusations de leurs adversaires, et revendiquait, avec une énergie d'autant plus puissante qu'elle

était plus contenue, les droits inviolables des générations nouvelles. La liberté de l'art, seule question fondamentale qui fût engagée dans ce débat, n'eut pas de défenseur plus habile ni plus convaincu, et il rendit à sa cause le plus signalé service qu'on pût lui rendre en France, celui de la défendre avec cette arme du ridicule, si redoutable et si difficile à manier. Là fut l'originalité fort méritoire de son rôle.

Cet article n'était, du reste, qu'un coup d'essai. Dans la préface des *Études françaises et étrangères*, recueil de poésies publié quelques années plus tard et qui mérite, à tous égards, de faire date dans l'histoire littéraire de notre temps, Émile Deschamps reprit avec plus de force et d'ampleur ces idées fécondées par la réflexion, et ce beau morceau de haute critique littéraire valut à l'auteur la glorieuse approbation de Gœthe lui-même. C'est assurément, avec les préfaces, toutes récentes alors, des *Odes et Ballades* et de *Cromwell*, le manifeste le plus éloquent et surtout le plus persuasif qu'ait publié l'école romantique. Le nom d'Émile Deschamps est, à ce titre, inséparable du nom de Victor Hugo.

Les poésies qui suivent cette préface sont, en quelque sorte, les glorieuses pièces à l'appui du brillant plaidoyer. Elles justifient pleinement la confiance de l'auteur dans les destinées de la poésie moderne, à qui elles ouvraient de nouveaux champs de conquête. Si les pièces empruntées à Gœthe et à Schiller, *la Cloche*, *la Fiancée de Corinthe*, *le roi de Thulé*, restent, vis-à-vis des admirables originaux, dans cette infériorité qui semble être la condition inévitable de toute traduction, les libres et hardies imitations des grands poëtes inconnus du *Romancero* espagnol, cette Iliade sans Homère, comme on l'a si justement appelé, sont dignes des plus hautes louanges. La part de l'invention y est très-grande, et l'on peut dire sans flatterie que l'imagination du poëte français s'est maintenue à la hauteur de l'inspiration des rapsodes espagnols. Les épisodes de ce poëme multiple se trouvent habilement reliés l'un à l'autre de façon à présenter un intérêt suivi, une action dramatique; enfin, le talent de la mise en œuvre ne le cède pas à la valeur de la matière. La continuelle invention du rhythme, l'artistique variété de la couleur et de la forme de chaque romance, en font des œuvres vraiment originales, et que le poëte peut légitimement revendiquer comme son bien. Plusieurs de ces romances sont de véritables chefs-d'œuvre acquis désormais au patrimoine de la langue, et dont la place est marquée dans notre histoire littéraire. Telle est, entre toutes, celle qui a pour titre : *Rodrigue pendant la bataille*, où la

perfection du style le dispute à l'invention des détails et à l'originalité du rhythme.

Les *Études françaises et étrangères* ont eu l'honneur de précéder les *Orientales* qui parurent l'année suivante, et les deux recueils offrent plus d'un trait d'une ressemblance toute fraternelle. Émile Deschamps s'est inspiré de l'Espagne, comme Victor Hugo de l'Afrique et de l'Asie; ils se partagent entre eux la gloire d'avoir fait reverdir la tige desséchée de notre poésie nationale, en y greffant ces vigoureuses végétations exotiques.

Les poésies originales que l'auteur avait modestement placées à la suite de ces imitations achèvent de faire de ce précieux volume des *Études françaises et étrangères* l'un des principaux monuments de l'art romantique. Un sonnet exquis, plusieurs ballades d'une imagination ingénieuse et piquante, une belle idylle, *la Fête*, la spirituelle épître *aux Mânes de Joseph Delorme*, enfin une pièce d'un ton très-noble et d'une forme accomplie, intitulée : *Marine*[1], attestent abondamment que notre poëte puisait ses inspirations aux mêmes sources que ses plus illustres rivaux, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny.

Les Nouvelles publiées par divers recueils du temps[2], dans l'intervalle des cinq éditions successives de ce premier volume de poésies, vinrent donner de nouveaux témoignages de la souplesse et de la fécondité d'un talent qui ne se reposait de ses efforts qu'en les portant dans des directions différentes.

Après avoir largement satisfait à ce que réclamaient de lui la poésie et le roman, Émile Deschamps avait assurément le droit de se livrer à ses prédilections pour le théâtre. Mais au lieu de se renfermer dans le genre banal, alors si florissant, de la comédie et du vaudeville, où la vivacité et les ressources de son ingénieux esprit lui garantissaient de faciles succès, le poëte essaya de se créer un domaine à part dans un genre plus vaste, plus grandiose, et qui ouvrait une plus belle carrière à son imagination. Si ses efforts n'ont pas obtenu les brillants résultats auxquels il était en droit de prétendre, s'il n'a pas eu la gloire de régénérer littérairement l'opéra, genre depuis longtemps abâtardi en France, il a du moins produit de remarquables œuvres[3], qui

[1] Voy. la cinquième édition in-18.— [2] Ces diverses œuvres ont été recueillies en deux volumes in-12 : *Contes physiologiques et réalités fantastiques*. (1854.) — [3] Le *Don Juan* de Casti, refait en collaboration avec Henri Blaze (1834); —

attestent une haute intelligence des véritables conditions de cette difficile alliance de deux arts rivaux, la musique et la poésie.

La part importante, quoique anonyme, qu'il a prise au *libretto* des *Huguenots*, n'est plus un secret, et l'on sait que c'est à lui qu'on doit l'idée première de l'admirable quatrième acte, et de ce rôle de Marcel, qui est assurément la plus belle conception du poëme, au point de vue dramatique. Aussi les plus illustres maîtres, Rossini, Meyerbeer, Donizetti, se sont-ils adressés à notre poëte en toute confiance, certains de trouver en lui les ingénieuses ressources d'imagination et l'infatigable souplesse de facture dont ils ont tant besoin. Ce qu'Émile Deschamps a publié depuis trente ans de poésies destinées à être mises en musique est considérable. Grâce à lui, ce genre, abandonné aux mains des faiseurs, et devenu un métier plus lucratif que littéraire, aura du moins été honoré par quelques spécimens d'un art exquis.

Ces effusions abondantes de la séve lyrique ne lui firent pas négliger son plus sérieux titre de gloire, et c'est à cette légitime sollicitude que nous devons le volume où parurent réunies les poésies d'Émile Deschamps et d'Antony, son frère[1]. Aux *Études françaises et étrangères*, qui s'y retrouvent en entier, vinrent alors s'ajouter un grand nombre de pièces nouvelles.

Ici commencent, disons-le en toute sincérité, les réserves que l'équité, ce pénible mais impérieux devoir du critique, nous impose.

Que, fort de son érudition polyglotte, Émile Deschamps ait ambitionné par-dessus toute chose l'honneur d'être l'interprète de Shakspeare, comme il l'avait été des poëtes allemands et espagnols; qu'il ait écrit et fait représenter[2] une très-remarquable traduction de *Macbeth;* qu'il garde en portefeuille, jusqu'à ce que le bon plaisir des directeurs des théâtres subventionnés lui permette de la donner au public, une non moins remarquable traduction de *Roméo et Juliette;* que, même, entraîné par son culte pour les chefs-d'œuvre de tout ordre, il ait tenté de faire sur deux comédies de Molière, *l'Avare* et *George Dandin*, le travail que le maître lui-même projetait; qu'il ait entrepris d'enfermer dans le moule étroit du vers cette admirable et libre prose; rien de mieux assurément : ce n'est pas nous qui voudrons lui chercher querelle sur ces nobles occupations. Il y a un grand charme, sans doute, et un réel mérite de modestie à s'assimiler ainsi la pensée des grands

Stradella, en collaboration avec M. Émilien Pacini (1837); — Paroles de *Roméo et Juliette*, cantate de H. Berlioz (1839). — [1] Delloye, 1841. — [2] En 1848.

génies, quand on peut, comme notre poëte, prétendre à prendre rang parmi les maîtres par des compositions originales.

Mais ce n'est pas seulement de cette noble façon qu'Émile Deschamps a dépensé son intarissable verve. Il a succombé au danger inséparable des brillantes facultés qui le prédestinaient à devenir un des favoris de ce public des salons, qui demande tant aux intelligences d'élite, et qui leur rend si peu. Une fois entré dans ce milieu attrayant mais fatal à l'inspiration du poëte qui vit surtout de solitude et de liberté, M. Émile Deschamps n'a plus eu le courage d'en sortir. Son infatigable obligeance lui a interdit la retraite et le silence. Il lui a fallu prêter un concours incessant aux moindres solennités de la vie de cette société élégante dont il s'est laissé faire le poëte officiel : aux œuvres de bienfaisance, ouvertures de crèches et de salles d'asile, concerts pour les pauvres, etc. On rencontre, dans son dernier recueil, jusqu'à des pièces de vers pour les distributions de prix et les fêtes des pensionnats de jeunes filles. Les vers d'album, les *envois* aux dames, les remercîments et félicitations aux confrères en Apollon, dans cette langue des petits vers que les poëtes se croient tenus de parler entre eux, fournissent aussi un trop large contingent à cette édition.

Le poëte aurait sans doute plus d'une excuse à faire valoir. Son esprit, d'un tact si exquis, a prévu la plupart des reproches, un peu sévères peut-être, que nous lui adressons, et dans la préface de ce dernier recueil, il nous avertit de lui-même qu'il a voulu « *corriger la futilité des genres par la sévérité de l'exécution.* » Il y a souvent réussi. Nous ne connaissons pas dans toute la langue un compliment d'un tour plus ingénieux ni d'une forme plus accomplie que ces *Vers à Auguste Bressier* que nous citons ci-après. Nulle part le poëte ne montre mieux dans tout son éclat ce mélange de l'ancien esprit français et des inspirations de la muse moderne, qui est peut-être le trait le plus essentiel de sa physionomie littéraire. Mais s'il a, suivant ses expressions, « *cherché à ressusciter par échantillons toutes les variétés de notre poésie nationale,* » depuis la ballade jusqu'au sonnet, depuis l'idylle jusqu'au rondeau, Émile Deschamps ne se calomnie pas en reconnaissant que nombre de pièces, « *par le ton et par l'allure sentent un peu trop leur Louis XV.* » De tous les poëtes éminents de ce temps, il est le seul qui ait rajeuni ce genre suranné de la poésie fugitive, dont le madrigal est la plus complète expression. Tenons compte au poëte d'un sincère aveu qui ressemble à une amende honorable, et avouons avec lui qu'au détriment de plus hautes inspirations il a fait

la part trop large dans son œuvre à la poésie mondaine. On ne peut se défendre d'un regret en voyant les riches eaux d'un fleuve se dissiper en ruisseaux.

Il y aurait bien encore, disons-le, un autre genre de circonstances atténuantes en faveur du poëte prodigue. Ne faut-il pas lui tenir compte de tant de fructueux conseils donnés avec une paternelle indulgence aux jeunes poëtes qui viennent frapper sans relâche à sa porte si libéralement ouverte? N'y a-t-il aucun gré à lui savoir de sa collaboration anonyme et gracieuse à tant de volumes de vers et de prose? N'a-t-il pas, dans ce monde même qui a stimulé en lui le causeur aux dépens du poëte, n'a-t-il pas, plus que personne, contribué à accroître, à répandre la tradition et le goût de l'art, de la poésie, le respect et le culte de la Muse moderne? Oui, sans doute, et ces mérites ne sont pas seulement de nature à désarmer la sévérité de la critique, ils donnent encore à notre poëte de très-sérieux et incontestables titres à un honneur qu'il ne brigue plus, mais dont il nous paraît assurément plus digne que tant d'infatigables candidats. Si le fauteuil académique est la récompense d'une vie vouée tout entière aux lettres, honorée de légitimes et durables succès, si les plus solides et les plus aimables qualités de l'homme privé sont au nombre des conditions requises, qui, mieux qu'Émile Deschamps, a mérité de voir se réunir sur lui les suffrages d'une compagnie dans le sein de laquelle il compte d'illustres amitiés et des sympathies littéraires unanimes? Nous nous croyons fondé à invoquer à l'appui de notre opinion le témoignage d'un juge fort compétent, Charles Nodier. « Émile Deschamps, disait-il, tiendrait à l'Académie une place qu'on aime toujours à voir bien occupée, celle de l'homme de lettres et de l'homme du monde fondus dans une même personne. » La plus victorieuse réponse que l'Académie puisse faire aux accusations et aux critiques dont ses choix ont été souvent l'objet, ce serait sans contredit l'admission dans son sein d'un littérateur qui n'a jamais voulu être que poëte, et qui l'a été pendant quarante ans avec autant d'éclat que de dignité.

PAUL JUILLERAT.

Voici la liste des œuvres poétiques d'Émile Deschamps. — *La Paix conquise*, ode, 1812; *Études françaises et étrangères*, Urbain Canel, 1828;

Retour à Paris, poëme de 300 vers, in-8°, 1832, Urbain Canel; *Don Juan*, opéra, 1834; *Stradella*, opéra, 1832; *Poésies* d'Émile et d'Antoni Deschamps, 1841. — Plus un grand nombre de morceaux mis en musique par Rossini, Bellini, Berlioz, Niedermeyer, Mmes Pauline Duchambge et Malibran. — Nous avons lieu de croire qu'une nouvelle édition très-augmentée des poésies complètes est en préparation chez l'éditeur spécial des poëtes contemporains, M. Poulet-Malassis.

RODRIGUE PENDANT LA BATAILLE

V

C'est la huitième journée
De la bataille donnée
Aux bords du Guadalété ;
Maures et chrétiens succombent,
Comme les cédrats qui tombent
Sous les flèches de l'été.

Sur le point qui les rassemble,
Jamais tant d'hommes ensemble
N'ont combattu tant de jours;
C'est une bataille immense
Qui sans cesse recommence,
Plus formidable toujours.

Enfin le sort se décide,
Et la victoire homicide
Dit : Assez pour aujourd'hui !
Soudain l'armée espagnole
Devant l'Arabe qui vole
Fuit... Les Espagnols ont fui !

Rodrigue, au bruit du tonnerre,
Comme un vautour de son aire,
S'échappe du camp tout seul,
Sur son front altier naguère
Jetant son manteau de guerre,
Comme on ferait d'un linceul.

Son cheval, tout hors d'haleine,
Marche au hasard dans la plaine,

Insensible aux éperons;
Ses longs crins méconnaissables,
Ses pieds traînent sur les sables,
Ses pieds, autrefois si prompts.

Dans une sombre attitude,
Mort de soif, de lassitude,
Le roi sans royaume allait,
Longeant la côte escarpée,
Broyant dans sa main crispée
Les grains d'or d'un chapelet.

Les pierres de loin lancées,
Par son écu repoussées,
En ont bosselé le fer;
Son casque déformé pèse
Sur son cerveau que n'apaise
Signe de croix, ni *Pater*.

Sa dague, à peine attachée,
Figure, tout ébréchée,
Une scie aux mille dents;
Ses armures entr'ouvertes
Rougissent, de sang couvertes,
Comme des charbons ardents.

Sur la plus haute colline
Il monte, et, sa javeline
Soutenant ses membres lourds,
Il voit son armée en fuite,
Et de sa tente détruite
Pendre en lambeaux le velours.

Il voit ses drapeaux sans gloire
Couchés dans la fange noire,
Et pas un seul chef debout;
Les cadavres s'amoncellent,
Les torrents de sang ruissellent...
Le sien se rallume et bout.

Il crie : « Ah ! quelle campagne !
Hier, de toute l'Espagne
J'étais le seigneur et roi ;
Xérès, Tolède, Séville,
Pas un bourg, pas une ville
Hier qui ne fût à moi.

« Hier, puissant et célèbre,
J'avais des châteaux sur l'Èbre,
Sur le Tage des châteaux ;
Dans la fournaise rougie,
Sur l'or, à mon effigie,
Retentissaient les marteaux.

« Hier, deux mille chanoines,
Et dix fois autant de moines,
Jeûnaient tous pour mon salut ;
Et comtesses et marquises,
Au dernier tournoi conquises,
Chantaient mon nom sur le luth.

« Hier, j'avais trois cents mules,
Des vents rapides émules,
Douze cents chiens haletants,
Trois fous, et des grands sans nombre
Qui, pour saluer mon ombre,
Restaient au soleil longtemps.

« Hier, j'avais douze armées,
Vingt forteresses fermées,
Trente ports, trente arsenaux...
Aujourd'hui, pas une obole,
Pas une lance espagnole,
Pas une tour à créneaux !

« Périsse la nuit fatale,
Où, sur ma couche natale,

Je poussai le premier cri!
Maudite soit et périsse
La castillane nourrice
A qui d'abord j'ai souri!

« Ou plutôt, folle chimère!
Pourquoi le sein de ma mère
Ne fut-il pas mon tombeau?...
Je dormirais sous la terre,
Dans mon caveau solitaire,
Aux lueurs d'un saint flambeau,

« Avec les rois, mes ancêtres,
Avec les guerriers, les prêtres,
Dont le trépas fut pleuré;
Ma gloire eût été sauvée,
Et l'Espagne préservée
De son Rodrigue abhorré!

« Et mon père, à ma naissance,
En grande réjouissance,
Fit partir deux cents hérauts!
Et des seigneurs très-avares,
Aux joutes des deux Navarres,
Firent tuer leurs taureaux!

« Chaque madone eut cent cierges;
On dota cent belles vierges
Pour cent archers courageux,
On donna trois bals splendides,
On brûla trois juifs sordides...
Ce n'étaient qu'amours et jeux!

« Ah! que Dieu m'entende et m'aide!
Ce fer est mon seul remède,
Mais saint Jacques le défend.
Ce que je veux, je ne l'ose,
Car l'évêque de Tolose,
Qui m'a béni tout enfant,

« Promènerait sur la claie
Mon cadavre avec sa plaie,
Aux regards de tous les miens;
Puis, sur une grève inculte,
Le livrerait à l'insulte
Des loups et des Bohémiens.

« Mais les trahisons ourdies,
Les chagrins, les maladies
Sauront bien me secourir.
Assez de honte environne
Un front qui perd la couronne,
Pour espérer d'en mourir.

« Car, quelle duègne insensée
Me croirait l'humble pensée
De vivre avec des égaux?...
Celui, qui de si haut tombe,
De son pied creuse sa tombe. —
Mort au dernier roi des Goths! »

PREMIÈRE PAGE D'UN ALBUM

A MON AMI AUGUSTE BRESSIER

Sur cet album tout fraternel
Vous m'honorez du premier chiffre!
J'accepte ce rang solennel :
Au fait, le tambour et le fifre
Ont le pas sur le colonel;
Chantres et bedeaux, en campagne,
Marchent en tête des prélats,
Et le gros vin, dans nos galas,
Circule avant les vins d'Espagne;
Tous nos *Museum* ont grand soin

D'abandonner leurs vestibules
Au pinceau faible, aux toiles nulles,
Et les Raphaëls sont plus loin.
Tout suit la loi de l'Évangile
Où les premiers sont les derniers;
Et quand Dieu de l'inculte argile
Tira les mondes par milliers,
Il créa, ce fut son envie,
D'abord les minéraux sans vie,
Puis les fleurs, miroir du soleil,
Et puis les animaux sans âme,
Puis l'homme à lui-même pareil,
Et puis son chef-d'œuvre, la femme.

Et voilà pourquoi j'ai fini
Par préluder sur cette lyre;
C'est l'accordeur qui se retire
Lorsque arrivent les *Rossini*.
Mais si mon esprit se récuse,
Et, de peur d'un revers choquant,
Se tient à la porte du camp
Pendant le tournoi de la Muse,
Croyez qu'avec vous de moitié
Mon cœur tout autrement raisonne,
Et qu'il ne redoute personne
Au grand concours de l'amitié.

FRAGMENT

Oh! qui peut de l'amour éteindre en soi les flammes?
Quel roi ne s'est pas fait l'esclave heureux des dames?
Quelle dame n'oublie, un jour, de refuser?
Oh! quel trésor vaudrait, oh! qui pourrait décrire
Le trouble d'un aveu, la langueur d'un sourire,
La saveur d'un premier baiser?

Toujours, tant que les yeux et la rougeur des belles
Démentiront leur bouche aux paroles rebelles;
Tant que leurs chants auront la douceur du ramier;
Que la rose ornera leur tresse noire ou blonde,
Que Tolède verra leur taille svelte et ronde
Se balancer comme un palmier;

Toujours, tant que le fer, parure des batailles,
L'éperon d'acier et les cottes de mailles,
Et les noirs gantelets, et le panache noir,
Et le casque à visière, et la lourde cuirasse,
Légèrement portés, annobliront la grâce
Du guerrier qui part du manoir;

Toujours un vague instinct, un charme involontaire,
Un céleste besoin sauront, avec mystère,
Aux bras de la moins tendre enchaîner le plus fier,
Et les maux qu'on endure, et les maux qu'on soupçonne,
Et ceux que j'ai chantés n'empêcheront personne
D'aimer, comme on aimait hier.

(*La Romance du roi Rodrigue*, début de *la Conclusion.*)

STANCES

A M. DE LAMARTINE

Sombre Océan, du haut de tes falaises,
Que j'aime à voir les barques du pêcheur,
Ou de tes vents, sous l'ombre des mélèzes,
A respirer la lointaine fraîcheur!
Je veux ce soir, visitant tes rivages,
Y promener mes songes les plus chers;
Encor ému de tes premiers ravages,
Mon cœur souffrant s'apaise au bruit des mers.
Sombre Océan, pousse tes cris sauvages!
J'aime à rêver près de tes flots amers.

Sombre Océan, j'épuiserais ma vie
A voir s'enfler tes vagues en fureur;
Mon corps frissonne et mon âme est ravie;
Tu sais donner un charme à la terreur.
Depuis le jour où cette mer profonde
M'apparut noire aux lueurs des éclairs,
Nos lacs si bleus, la langueur de notre onde
N'inspirent plus mes amours ni mes vers.
Sombre Océan, vaste moitié du monde,
J'aime à chanter près de tes flots amers.

Sombre Océan, parfois ton front s'égaie,
Épanoui sous l'astre de Vénus;
Et mollement ta forte voix bégaie
Des mots sacrés à la terre inconnus.
Et puis ton flux s'élance, roule et saute,
Comme un galop de coursiers aux crins verts,
Et se retire en déchirant la côte,
D'un bruit semblable au rire des enfers.

Sombre Océan, superbe et terrible hôte,
J'aime à frémir près de tes flots amers.

Sombre Océan, soit quand tes eaux bondissent,
Soit quand tu dors comme un champ moissonné,
De ta grandeur nos pensers s'agrandissent,
L'infini parle à notre esprit borné.
Qui, devant toi, quel athée en démence,
Nirait tout haut le Dieu de l'univers?
Oui, l'Éternel s'explique par l'immense,
Dans ton miroir j'ai vu les cieux ouverts...
Sombre Océan, par qui ma foi commence,
J'aime à prier près de tes flots amers.

SONNET

Quand le temps, grand changeur des hommes et des choses,
Aura sur ce beau lieu jeté l'oubli des ans,
Quand chênes et sapins, brisés comme des roses,
Ne seront plus que cendre ou cadavres gisans;

Qui sait si, du chaos de ces métamorphoses,
Ressuscitant nos bois, aux détours séduisans,
L'histoire saura dire à nos vieux fils moroses
Quels rois y poursuivaient sangliers et faisans?

Mais peut-être mes vers à la race lointaine
Diront : Elle passa deux mois à Mortfontaine,
Et ces deux mois, pour nous, passèrent comme un jour;

Et c'est pourquoi les fleurs, les biches inquiètes,
Et les oiseaux chanteurs, et les amants poëtes,
Pleins du souvenir d'Elle, aimaient tant ce séjour.

CASIMIR DELAVIGNE

1793 — 1843

Peu d'écrivains furent accueillis et portés par le succès, dès le début, autant que le fut le jeune auteur des *Messéniennes*. Il faut consulter ses contemporains directs pour avoir une idée complète du retentissement immense qu'eut ce cri sincère de la poésie se faisant l'éloquente interprète de la douleur commune. Les témoignages écrits et postérieurs rendent froidement cet unanime élan du pays vers ce poëte nouveau, qui tout d'un coup avait si bien su faire pleurer sa lyre, comme un écho de la plainte de tous. Se rencontra-t-il alors des critiques assez rétifs, assez fermés aux communications de la sympathie, pour se refuser à l'admiration générale, ou pour discuter de sang-froid le pur côté littéraire de ces poëmes émus? Sans doute, mais ces quelques voix se perdaient dans la dominante acclamation. Ces vers harmonieux se murmuraient sur toutes les lèvres; les sentiments généreux qu'ils exprimaient pénétraient, comme une consolation, chez toutes les âmes blessées dans leur orgueil de la patrie. Le roi lui-même, le vieux roi, resté sensible aux séductions de la poésie, voulait lire ces vers qui faisaient tant de bruit dans le monde d'alors; et il devint un instant l'homme de sa cour le plus favorable au jeune poëte. Ce fut peut-être en répétant, à demi-voix, trois ou quatre vers de la pièce sur Waterloo, qui devaient assez plaire au souverain, que l'homme d'esprit ordonna qu'on vînt en aide à la pauvreté de leur auteur. Ce léger souffle de faveur royale s'évanouit vite, il est vrai; mais, en revanche, la faveur populaire resta fidèle et ne fit que grandir, du moins jusqu'au moment où deux révolutions triomphantes, l'une politique, l'autre littéraire, don-

nèrent tout à coup à ces hymnes, hier si frais et jeunes encore, une couleur prématurément vieillie.

Ce fait accuse mieux que tout ce qu'on peut dire, en le commentant, le caractère général de ces premières poésies de Casimir Delavigne. Elles ont vieilli vite, parce qu'elles étaient trop empreintes de ce qu'il y a de plus sujet à se faner dans la pensée traduite par l'art : elles ont été trop directement des poésies de circonstance. La cause de leur succès excessif du moment est, par contre-coup, la cause du refroidissement si promptement survenu, lorsque de grands événements nouveaux ont changé le courant des idées et des choses ; lorsque les passions de la veille se sont attiédies ou se sont absorbées dans celles du lendemain ; lorsqu'en un mot ces poésies pourtant si sincères n'ont plus été que l'écho affaibli d'émotions profondes, mais évanouies. Rien de plus légitime cependant pour le poëte que de s'inspirer de tout ce que la vie agite autour de lui, et au fond la poésie en tout temps ne fait pas autre chose. Mais le grand poëte seul sait dégager de ce mélange des réalités l'élément d'art qui les concentre et les idéalise. C'est à cette condition que dans son œuvre la vie du passé nous arrive forte et palpitante, qu'elle s'y ressuscite et nous émeut presque comme les contemporains furent émus. A l'égard des faits épiques du commencement de ce siècle, des immenses revers de notre fortune nationale, de tous ces tristes et sublimes sujets d'inspiration pour une muse puissante, il faut bien le constater, celle de l'auteur des *Messéniennes*, en les abordant, s'est montrée plus émue que vigoureuse ; elle ne fut que pour le moment l'interprète de la pensée d'un peuple ; sans mesurer la portée de sa voix, elle chanta pour l'heure présente, et ces chants demeurent aujourd'hui un peu pâles et refroidis.

Que nous sommes loin en effet de ce temps où l'enthousiaste applaudissement accueillait comme des œuvres irréprochables ces premières tentatives dans un ordre de poésie qui devait bientôt donner à la France une si riche moisson ! Mais ce qu'était la poésie lyrique de notre siècle à l'époque où parurent les premières *Messéniennes*, il ne faut pas le perdre de vue et l'oublier. Au milieu de cette misère et de cette servilité, une âme belle et jeune, venant à s'ouvrir à toute émotion de la vie présente, était une fortune imprévue qu'on ne pouvait trop bénir. L'auteur des hymnes patriotiques de 1815, avec des qualités de talent supérieures et relativement nouvelles, dut ainsi charmer les imaginations de ce moment, au point de leur faire illusion sur l'étendue de ses forces comme poëte lyrique. La reconnaissance et la sympathie forcè-

rent la mesure de la louange. Les faiblesses et les inégalités furent inaperçues, les qualités réelles exaltées. Le poëte des *Messéniennes* fut alors aimé et non jugé.

Un peu plus tard, et lorsque, vers la fin de la Restauration, les dernières *Messéniennes* eurent offert à la critique une occasion nouvelle d'apprécier le talent lyrique de leur auteur, quelques observations restrictives commencèrent à se produire. Le ton général resta toujours sympathique et bienveillant; mais dans les organes mêmes de l'opinion libérale, où l'on avait jusqu'alors plus applaudi que discuté Casimir Delavigne, on laissa se mêler des réserves à l'approbation accoutumée. Avec mille précautions délicates, on osa reconnaître et signaler les défauts du poëte adopté. Ses productions récentes furent examinées avec des lueurs de sévérité inusitée. Déjà l'on ne craignait pas de dire de l'auteur des *Messéniennes* : « Une première acclamation l'avait désigné le Poëte de la Jeunesse, et comme avec des qualités éminentes il n'a pas toutes celles que ce titre impose, sa rapide popularité a dû par degrés faiblir... M. Delavigne, qui a supporté avec tant de modestie sa gloire précoce, nous pardonnera aujourd'hui quelques reproches et quelques conseils. » Et le jeune critique du *Globe* de 1827, devenu depuis une autorité, ne ménageait, qu'en les tempérant de gracieux éloges, ces conseils et ces reproches. Rappelant aussi les premières tendances du talent de Casimir Delavigne, ses études réussies dans le sentiment de la poésie grecque, il voulait le ramener à ce genre d'inspiration; il le jugeait le plus favorable à la nature d'imagination d'un poëte correct et pur, mais sans audace. Nous ne saurions trop voir aujourd'hui, cependant, en quoi les scènes des *Troyennes*, l'élégie de *Danaé*, paraphrase de Simonide, les stances à *Naïs*, élégants pastiches, si l'on veut, sont « de précieuses révélations dans ce sens. » Que ces premières études, excellentes en elles-mêmes, aient donné à l'auteur de la pièce sur les *Ruines de la Grèce païenne* les touches les plus justes qu'on y rencontre, j'en suis d'accord, et je le comprends; mais cette pièce, qui n'est plus dans le sens direct de l'imitation des poëtes antiques, est une révélation plus vive des qualités natives de l'écrivain. C'est ainsi que le poëte des *Messéniennes* pouvait retrouver en lui quelque écho de la muse antique. Il n'aurait jamais eu cette force pénétrante, nécessaire pour en produire un plus lumineux reflet. Il n'avait rien de cette imagination puissamment archaïque qui avait fait, avant lui, le caractère original d'un génie tel qu'André Chénier. En étudiant les créations poétiques

de la Grèce, ce qu'était conduit à tenter un esprit sagement ingénieux, élégamment modéré comme celui de Casimir Delavigne, c'était de renouveler avec mesure, avec goût, les traditions de libre imitation laissées par le XVIIe siècle à l'égard des grands modèles de l'Antiquité. Le critique du *Globe* n'est-il pas en résumé de cet avis, quand il ajoute : « L'auteur, on le sent, est fait pour devenir le descendant, par adoption, de cette antique famille littéraire que Racine, le premier, a introduite et naturalisée parmi nous. » Les développements ultérieurs du talent de Casimir Delavigne, malgré les divergences apparentes, occasionnées par les mouvements littéraires prédominants, ont assez prouvé, ce nous semble, la justesse de cette observation.

Un racinien, un des disciples les plus instinctifs de l'école poétique qui s'est successivement groupée autour du monument harmonieux du grand maître; tel a été avant tout, et au fond le plus intime de sa pensée littéraire, le poëte qui n'a jamais marché plus sûrement dans sa vraie voie que lorsqu'il a puisé directement l'inspiration aux sources préférées : dans sa tragédie du *Paria*, par exemple. C'était bien là le juste diapason de l'instrument de Casimir Delavigne. On est d'abord tenté de se demander pourquoi il en a si vite et si souvent changé le ton de pure et élégante sonorité; et l'on ne s'explique ces mouvements inquiets qui en ont si profondément contrarié la tenue que par cette incertitude de soi, qui est le caractère commun des esprits où la force manque. Les chœurs du *Paria* demeurent l'œuvre lyrique la plus irréprochable de Casimir Delavigne; c'est là certainement la partie qui en est restée la plus jeune et la plus fraîche. « Quand le poëte, — comme le dit M. Sainte-Beuve, — y exhale les tristesses et les langueurs de sa Néala, il arrive au charme, et nous rend mieux qu'un écho de la mélodie d'*Esther*. L'hymne des brahmes au Soleil, et leur cantique du Jugement dernier, en faisant ressouvenir des trois premiers chœurs d'*Athalie*, ne pâlissent pas auprès, mais semblent s'être éclairés à cette magnificence. » Et l'expression éloquente de l'éloge n'a pas trahi la vérité. On se prend à regretter à son tour que le poëte ait sitôt brisé cette corde, et qu'il ne l'ait pas fait chanter plus d'une fois, dans l'intérêt de sa gloire et de son avenir.

Mais le retentissement de tentatives dramatiques d'un sentiment d'art si différent du sien étouffa dans son âme cette voix tendrement harmonieuse. De nouvelles formes de style et de conception théâtrale vinrent préoccuper l'auteur du *Paria*, au point de lui faire oublier à lui-même ses tendances naturelles et ses prédilections premières. Attiré

vers des routes plus abruptes par l'énergique action de novateurs assez puissants pour changer le goût public, assez ardents surtout pour s'emparer de la jeunesse, Casimir Delavigne sut y marcher encore avec des habiletés qui dissimulaient parfois la contrainte; mais la grâce de son allure primitive et plus personnelle s'y compromit sans retour. Il entra dès lors dans cette voie d'éclectisme littéraire, où la souplesse de son esprit obtint des résultats assez brillants pour faire illusion au grand nombre; le succès le suivit dans ces transformations voulues, où il eut à violenter plus d'une fois ses instincts; mais au fond, et pour les goûts plus difficiles, pour les esprits plus sérieusement initiés aux secrets de l'art, il n'arriva qu'à de vains efforts de conciliation entre deux systèmes essentiellement différents *dans* leurs procédés. Le romantisme (puisqu'il faut encore désigner ainsi le mouvement littéraire de 1830) eut un jour, dans une occasion solennelle, à juger l'ensemble de l'œuvre et les qualités d'artiste de Casimir Delavigne. La circonstance était piquante; on s'en souvient, et l'on n'en oublie sans doute aujourd'hui que les détails. On sait que l'auteur de *Joseph Delorme* est le successeur, à l'Académie, de l'auteur du *Paria*. Victor Hugo présidait, et recevait le célèbre critique-poëte. Tous deux avaient à faire l'éloge d'un écrivain qui, tout en concédant beaucoup aux récentes innovations, ne s'était jamais explicitement montré fort sympathique aux représentants de la nouvelle école. Tous deux cependant, chefs éminents d'un camp opposé, furent, dans leur diverse manière, pleins de bonne grâce et de flatteur hommage envers un talent si différent du leur. Ce fut une joute d'habile parole, où les sentiments intimes des deux orateurs surent se faire jour sous le voile des parfaites convenances. Le plus souple et le plus subtil, touchant finement, à travers les formes de la louange, quelques défauts essentiels de l'esprit et du talent de Casimir Delavigne, disait : « Byron, Walter Scott, Shakspeare, il ne s'inspirait d'eux tous que dans sa mesure. Jusque dans ce système moyen si bien mis en œuvre par lui, et qu'il faisait chaque fois applaudir, il avait conscience de sa résistance aux endroits qu'il estimait essentiels. Pourquoi ne pas tout dire, ne pas rappeler ce que chacun sait? Bienveillant par nature, exempt de toute envie, il ne put jamais admettre ce qu'il considérait comme des infractions extrêmes à ce point de vue primitif auquel lui-même n'était plus que médiocrement fidèle; il croyait surtout que l'ancienne langue, celle de Racine, par exemple, suffit; il reconnaissait pourtant qu'on lui avait rendu service en faisant accepter au théâtre certaines libertés de style qu'il

se fût moins permises auparavant, et dont la trace se retrouve évidente chez lui, à dater de *Louis XI*. » Et l'autre éloquence reprenait le même texte, avec sa particulière hauteur et fermeté d'accent : « Quoique la faculté du beau et de l'idéal fût développée à un rare degré chez M. Delavigne, l'essor de la grande ambition littéraire, en ce qu'il peut avoir parfois de téméraire et de suprême, était arrêté en lui et comme limité par une sorte de réserve naturelle, qu'on peut louer ou blâmer, selon qu'on préfère dans les productions de l'esprit le goût qui circonscrit ou le génie qui entreprend, mais qui était une qualité aimable et gracieuse, et qui se traduisait en modestie dans son caractère et en prudence dans ses ouvrages. » Loué dignement et pourtant jugé, ce jour-là, par ses deux célèbres collègues du sénat littéraire, Casimir Delavigne reçut de l'un et l'autre un hommage que, vivant, il n'eût peut-être pas attendu d'eux; et l'histoire des lettres à notre époque recueillit de cette curieuse conjoncture des vues ingénieuses, des observations élevées, que ne saurait négliger l'avenir, toutes les fois qu'il se rappellera le poëte qui les a suggérées. Pour nous, postérité du lendemain, il ne peut déjà nous sembler sans intérêt de retrouver et de reproduire, à l'occasion, quelques détails de cette circonstance qui a son prix dans la destinée d'un écrivain.

Signalant l'influence d'un voyage en Italie sur l'imagination du poëte, M. Sainte-Beuve remarque qu'une transformation se fit, peu de temps après, dans le talent de Casimir Delavigne. Il n'hésite pas à la nommer une seconde manière. Plus marquée dans ses œuvres dramatiques de cette date, cette seconde manière s'accuse encore, en effet, dans les compositions lyriques qui, à divers intervalles, suivirent les *Messéniennes*. Quant à ces premières inspirations de la jeunesse, elles se limitèrent à ce point de transition. L'hymne politique, l'élégie historique restèrent désormais l'œuvre close des belles et ardentes années. Dans l'idée des conceptions nouvelles, la fantaisie romanesque prédomina ; dans la forme, l'écrivain se montra plus épris des combinaisons du vers régulier, de l'art des rhythmes. Les recueils littéraires révélèrent de temps en temps au public ces caprices imprévus du goût et de l'imagination du poëte. On lut avec charme quelques-uns de ces petits poëmes dont le sujet était le plus souvent une scène de la vie italienne. La musique donna quelquefois des ailes à ces ballades et à ces barcaroles qui arrivaient comme un écho du Pausilippe ou de la Brenta. Tous les salons les entendirent et les aimèrent. Rossini lui-même toucha doucement les plus petites cordes de sa

grande harpe, pour en pénétrer quelques-unes de sa mélodie. Le succès, le fidèle succès accueillit donc encore les jolies et frêles conceptions de cet esprit qui s'efforçait de se renouveler. Mais ceux qui se souvenaient des frémissantes émotions que les anciens chants de l'auteur des *Messéniennes* avaient causées n'applaudissaient qu'à demi à ces mignardes gentillesses d'une muse habile, mais affaiblie. En fait d'Italie, par exemple, il n'y a souvent, dans toutes ces stances laborieusement soignées, qu'une Italie de vignette et de romance. Pour rencontrer çà et là un éclair sorti des impressions de cette terre de toutes les poésies, il faut encore retourner aux secondes *Messéniennes*, où quelques beaux vers imagés et de plus ample facture, reflètent au moins un peu les splendeurs de ce pays. Le début de l'hymne sur les *Funérailles du général Foy*, celui des *Adieux à Rome*, offrent quelques-unes de ces touches chaudes trop rares dans la poésie lyrique de Casimir Delavigne. Mais ce ton brillant ne se soutient pas. Le tableau promis, au lieu de développer sa page harmonieuse de couleur, se termine en grisaille. A ce moment, cependant, l'auteur — on le soupçonne plutôt qu'on ne le sent — avait promené son regard sur les grands horizons de la poésie de Byron. Et ce splendide quatrième chant de *Childe Harold*, qui se termine par un sublime salut à l'Océan, n'a semé que de pâles réminiscences dans l'imagination de notre poëte.

L'œuvre lyrique de Casimir Delavigne ne lui constitue, en résumé, qu'un rang secondaire entre les maîtres de ce genre qui ont surgi un peu après lui, et qui l'ont promptement effacé. L'ensemble de ses compositions dramatiques, quoique dénué d'un vrai cachet d'originalité, demeure néanmoins individuel dans son laborieux éclectisme. Soutenu de nombreuses qualités de détail, il est encore son plus sûr titre à la gloire durable. Nous n'avons fait, çà et là, qu'en indiquer au passage le caractère, n'ayant en vue, dans ces pages, que le côté particulier que nous devions étudier.

On a dit que ce qui frappait, au premier coup d'œil, dans cette noble vie d'écrivain, c'était l'harmonie, l'harmonie morale, et l'on a dit vrai et bien. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, si l'on suit du regard cette carrière exclusivement vouée au culte des lettres, on y découvre avec charme un permanent effort vers le beau, dont Casimir Delavigne avait le sentiment délicat et fin, lors même que l'exécution n'atteignait pas l'idéal aperçu. Concentré dans l'achèvement de ses créations, il travaillait sans cesse, et ne se laissait distraire de ses

chères préoccupations d'artiste par aucune ambition étrangère à son but, par aucunes vanités mondaines. Amoureux jaloux de cette existence à l'écart, où nul bruit du dehors ne vient troubler l'enchantement du rêve, qui est le besoin absolu de celui qui crée, il ne sortait de sa solitude laborieuse que lorsque le rêve avait pris la forme qu'un art soigneux et patient lui avait imposée. C'est ainsi que cette vie, éteinte bien avant l'heure de la vieillesse, a été féconde en œuvres qui garderont une place, éminente encore, dans l'ensemble si éclatant de la poésie de ce siècle.

PIERRE MALITOURNE.

Œuvres de Casimir Delavigne, très-belle édition, 6 volumes in-8°, avec portrait; Didier, 1843, et 4 vol. in-16, Didier, 1856. — Un volume complémentaire, publié deux ans après la mort de l'auteur, et contenant les *Poëmes et Ballades sur l'Italie*, avec le commencement de la tragédie que le poëte élaborait encore dans ses derniers jours, a paru, pour la première fois, en 1845, chez le même éditeur.

Les documents critiques sur Casimir Delavigne sont trop nombreux pour qu'il soit possible de les rappeler en détail dans une note succincte. Il suffit d'indiquer sommairement les divers travaux de Gustave Planche, Sainte-Beuve, Loëve-Veimar, Charles Nodier, Jules Janin, Théophile Gautier, Charles Labitte, etc.

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAIENNE

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur!
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie.

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
« Berger, quelle déesse habite ces fontaines?
« Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
« Entr'ouvrir l'écorce des chênes?
« Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux?
« Ce gazon, que rougit le sang d'un sacrifice,
« Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
« Est-ce le tombeau d'Eurydice? »

Mais le pâtre répond par ses gémissements;
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères,
Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les musulmans.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons délicieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

« Quelle cité jadis a couvert ces collines?
«—Sparte,» répond mon guide... Eh quoi! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers!
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
Insulte aux grandes ombres
Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres?
Mânes des trois cents, est-ce vous?

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité?
Est-ce pour faire ombrage à ta captivité,
Que ces nobles fleurs sont écloses?
Non, ta gloire n'est plus; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant,
Secouer la poudre olympique.

C'en est fait, et ces jours, que sont-ils devenus,
Où le cygne argenté, tout fier de sa parure,
Des vierges dans ses jeux caressait les pieds nus,
Où tes roseaux divins rendaient un doux murmure,
Où, réchauffant Léda pâle de volupté,
Froide et tremblante encore au sortir de tes ondes,
Dans le sein qu'il couvrait de ses ailes fécondes,
Un dieu versait la vie et l'immortalité?

C'en est fait; et le cygne, exilé d'une terre
Où l'on enchaîne la beauté,
Devant l'éclat du cimeterre
A fui comme la Liberté.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Ils sont sur tes débris ! Aux armes ! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure !
Voici la Liberté, tu renais à son nom ;
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.

Des champs du Sunium, des bois du Cythéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune !
Vous, relevez les murs ; vous, préparez les dards ;
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars ;
Là fut l'autel de la Fortune.
Autour de ces rochers rassemblez-vous, vieillards,
Ce rocher portait la tribune ;
Sa base encor debout parle encor aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes ;
Prêtez l'oreille... il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans ! Nochers, fendez les flots !
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand ;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.
Guerre aux tyrans ! Soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage !
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage.
Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon ;
C'est là que de son père on suspendit l'image !
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
C'est le chemin de Marathon.

O sommets du Taygète, ô débris du Pirée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux ?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux !

(*Sixième Messénienne.*)

A MON FILS [1]

Cher espoir de deux cœurs, comme leur doux tourment,
A toi cette œuvre au théâtre applaudie!
Ces vers qu'à peine, ami, tu liras couramment,
Ta mère veut que je te les dédie.

Lorsqu'au lever du jour la blanche épine en pleurs
Aux pommiers blancs refleurit enlacée,
Que la Saint-Adjutor [2], toute blanche de fleurs,
Rit au vallon comme une fiancée;

J'y rêvais, à ces vers, sur l'herbe où nous tremblons
Pour un faux pas fait par toi quand tu joues,
Où tu viens méchamment tendre tes cheveux blonds
A nos baisers qui cherchent tes deux joues.

Maintes fois, ce long mot, la popularité,
Mes yeux t'ont vu l'épeler dans l'histoire,
Et grâce au doigt charmant sur la ligne arrêté,
Grâce à ta mère, en sortir avec gloire.

Triomphant, je riais; elle riait aussi;
Tu lisais, toi, ce mot sans le comprendre!
Jeux, bruits, folâtres soins, t'en ôtent le souci,
Et de longtemps tu ne le voudras prendre.

Mieux te plaît, n'est-ce pas, glisser à ton réveil
Tes doigts furtifs sous les feuilles humides,
Où le fraisier des bois cache un fruit moins vermeil
Que l'incarnat de tes lèvres avides!

[1] Ces vers sont placés en tête de *la Popularité*, comédie de Casimir Delavigne, représentée sur le Théâtre-Français, le 1er décembre 1838. — [2] Fête du hameau de *La Madeleine*, où était située la maison de campagne du poëte.

Mieux te plaît, cher démon, quand des papillons bleus,
  Nacrés, dorés, l'essaim brillant t'appelle,
Sur les roses de mai te jouer avec eux
  Dans les rayons où leur vol étincelle;

Mieux encor, sur tes pas traîner en souverain
  L'énorme chien qui, la tête pendante,
Souffre, géant soumis, que ta petite main
  Insulte aux crocs de sa gueule béante.

Esclave aussi terrible et plus souvent flatté,
  Le peuple est doux aux maîtres qu'il tolère;
Et ce qu'on nomme, enfant, la popularité,
  C'est son amour qu'un rien change en colère;

Amour plus fugitif que n'est la goutte d'eau,
  Ta gloire, à toi, quand ton souffle en colore
Le globe qui, tremblant au bout du chalumeau,
  Te semble un monde, éclate et s'évapore;

Amour dont cependant tu dois peut-être un jour
  Poursuivre aussi la faveur passagère;
Et ce jour-là venu, bien verras à ton tour
  Qu'il n'est trompeur, cet écrit de ton père.

A l'heure de l'épreuve, ô mon fils, puisses-tu,
  Le relisant d'une voix attendrie,
D'un saint tressaillement frémir pour la vertu,
  D'un pur amour au nom de la patrie!

Puisses-tu!... Mais va, cours; sur ton front soucieux
  Je vois passer une ride légère,
Et las de ton repos, en ouvrant tes grands yeux,
  Tu sembles dire : Est-ce fini, ma mère?

Cours, jette aux vents l'ennui; sois fier, en me quittant,
  De ressaisir ta jeune indépendance.

Ces vers écrits pour toi valent-ils un instant
Que je vole, mon fils, à tes beaux jours d'enfance?

Jours printaniers, jours frais, les plus aimés des jours,
Dont les vieillards en pleurant se souviennent;
Qu'à peine on a sentis, qu'on regrette toujours,
Et qui, passés, jamais plus ne reviennent.

BALLADE

La brigantine,
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Provence, adieu!

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent!
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Mon père, adieu!

La vieille Hélène
Se confiera
Dans sa neuvaine,
Et dormira.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Hélène, adieu!

Ma sœur se lève
Et dit déjà :
« J'ai fait un rêve,
« Il reviendra! »
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Ma sœur, adieu!

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Isaure, adieu!

Brise ennemie,
Pourquoi souffler,
Quand mon amie
Veut me parler?
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Bonheur, adieu!

MADAME A. TASTU

NÉE EN 1795

Dans la pièce de vers qui figure en tête du recueil de ses *Poésies complètes*, madame A. Tastu cherche, avec une résignation un peu inquiète, à prévoir quel sera aujourd'hui le succès de ses chants d'autrefois,

> Et, de peur de sombrer s'allégeant d'espérance,

(ce qui est un joli vers, soit dit en passant,)

> Demande, en commençant son fugitif sillon,
> Comment on saluera son léger pavillon;

et elle explique à ceux de ses lecteurs qui ne sont point initiés aux mystères de l'art d'écrire, car les autres le savent de reste par leur propre expérience, l'impuissance où elle est, après un si long intervalle, de reprendre son travail en sous-œuvre, dans l'espoir de l'améliorer :

> Eh! qui peut, corrigeant le travail d'un autre âge,
> Sur un métier nouveau remettre un vieil ouvrage?
> Au mien, beau seulement de ses fraiches couleurs,
> J'ai manqué bien des points, j'ai gâté bien des fleurs,
> Je le sais! mais comment en rassortir les soies?

En effet, cela est bien difficile, cela est bien impossible; on n'a chance de se corriger, quand on l'a, que dans un autre ouvrage: c'était bon avant que le métal fût refroidi, mais, une fois qu'il l'est, il faut l'abandonner à sa destinée. Au bout de quelque temps, on a changé

de point de vue, on n'est plus dans le même sentiment, on n'est plus soi; ce serait un autre qui y mettrait la main.

Mais s'il est un écrivain auquel il doive être facile de prendre son parti de cette nécessité commune à tous, c'est assurément madame Tastu. Ses vers purs et corrects, en admettant qu'ils n'y perdissent rien, ne pourraient, en tous cas, que gagner fort peu de chose à être remis sur le métier; je rentre dans sa métaphore. L'autre, je crois, celle du métal, était de Victor Hugo, si j'ai bonne mémoire, et au fait elle lui convient beaucoup mieux. Madame Tastu, quelque alarme que puisse lui causer sa modestie, n'a guère manqué de points, n'a guère gâté de fleurs. Ce que ses poésies laissent à désirer, l'image qu'elle emploie pour les caractériser l'indique mieux que tout; c'est, j'hésite à le dire, car le reproche paraîtra singulier s'adressant à une femme, c'est un peu de virilité. Elle assortit des soies, elle brode des fleurs, elle fait de charmants points de tapisserie, elle manie l'aiguille avec des doigts de fée; mais c'est une aiguille, mais c'est de la broderie, mais, en un mot, c'est un travail de femme. Les qualités de son sexe, elle les réunit dans un ensemble harmonieux. Elle a de la grâce, de l'élégance, de la sensibilité, d'honnêtes et de nobles aspirations, un maintien calme et naturel, un certain nonchaloir rêveur qui lui sied, et des instincts d'équilibre et de mesure qui la préservent de toute affectation, de toute fadeur, de toute sensiblerie. Enfin, elle est douée de tous les genres de mérites tempérés, un peu effacés, un peu négatifs, que l'injustice de la nature ou celle de la société semble permettre seuls aux femmes.

J'ai dit la nature ou la société, car c'est une question de savoir si cela vient de leur organisation même ou de l'état de servage dans lequel les tient la tyrannique jalousie des hommes; mais dans quelque sens que l'on résolve cette grosse question que vous me permettrez de ne point discuter ici, toujours est-il que, jusqu'à présent du moins, il est une certaine sphère de l'art, un certain genre de talent qui leur est resté inaccessible. Le grand art, l'architecture, la statuaire, la peinture historique, la haute poésie, sont comme interdits à leur sexe. Ce serait de leur part manquer aux bienséances que de déployer certaines qualités. Tout ce qui est le moins du monde en relief, venant d'elles prend un air de cynisme à nos yeux, et encore plus aux leurs.

L'audace, qui est un droit, plus qu'un droit, un devoir pour les auteurs, on ne peut pas l'attendre, peut-on même la désirer chez une femme? Voltaire, qui était le bon sens incarné toutes les fois que la passion ne lui obscurcissait pas l'intellect, Voltaire a dit qu'il fallait avoir

le diable au corps pour bien dire les vers. Et pour les faire donc, croyez-vous que cela fût désavantageux? Mais comment souhaiter qu'une femme ait le diable au corps? Cela peut avoir tant d'autres inconvénients! Si çà et là quelqu'une d'entre elles s'est sentie de force à remplir les conditions de ce satanique programme, elle a eu la prudence, malgré cette disposition même, pour éviter qu'on lui jetât la pierre, de prendre le costume de l'emploi, je veux dire de se déguiser en homme, au risque, ainsi qu'il arrive souvent au bal masqué, de s'enhardir un peu trop sous le masque et d'encourir à juste titre, grâce à ce travestissement, les reproches dont il devait lui épargner l'injustice.

Justes ou injustes, madame Tastu est tout à fait à l'abri de ces reproches; elle est même, on peut le dire, demeurée en deçà des limites officiellement assignées à son sexe. Il compte dans le domaine de la poésie, et même et surtout dans celui de la prose, des plumes plus aventureuses. La muse de madame Tastu habite une zone moyenne et tempérée. Elle n'a rien de l'aigle, dont Alexandre Soumet avait la plume et l'ambition. C'est un de ces paisibles oiseaux qui ont des ailes surtout comme ornement, et qui aiment à mirer leur blanche robe dans les eaux captives de quelque royal bassin de marbre aussi blanc qu'eux.

Ses tendances la portent vers l'élégie; non pas l'élégie aux longs habits de deuil; les deuils de madame Tastu n'exigent pas une tenue aussi majestueuse, aussi sévère. Ses chagrins ne sont jamais des désespoirs. Les objets qu'elle regrette ne lui tiennent pas d'assez près pour cela. Ce sont de petites douleurs collatérales qui n'ont pas le droit d'exiger qu'elle prenne un si sombre costume, qu'elle porte du crêpe, et même du noir; la soie suffit, la soie grise, sinon violette.

Si elle nous mène au lit de mort d'une jeune mère qui se plaint d'être à jamais séparée de sa fille, de ne pouvoir lui servir de guide à son entrée dans le monde, « et l'entourer d'un inquiet amour, » aussitôt la prière fait descendre sur la mourante les consolations de la foi, son âme se rassérène, et elle se voit veillant sur son enfant du haut des cieux :

Oui, Dieu puissant, je le crois, je l'espère,
Je deviendrai son ange protecteur;
Ah! cet espoir dans le cœur d'une mère
Peut ajouter à l'éternel bonheur.
Je ne crains plus votre pâle lumière,
Entourez-moi, mystérieux flambeaux;
Sombres apprêts, précurseurs des tombeaux,

Venez veiller à ma couche dernière.
Ministres saints, humbles consolateurs,
Prêtez l'oreille à ma voix presque éteinte;
Que votre bouche efface mes erreurs,
Et de mon front approchez l'huile sainte.
Mort, prends ta proie, et vous, hymnes pieux,
Accompagnez mon âme dans les cieux.

Les espérances de madame Tastu sont comme ses regrets; elles ne l'emportent jamais à ces régions vertigineuses d'où les chutes sont si fréquentes et si profondes. Son ambition poétique elle-même est très-contenue, et sa muse, même en rêve, ne vole jamais bien haut. Que d'autres hasardent leur essor vers ces soleils splendides, « de la plaine éthérée ornement immortel, » elle a placé sa lyre sous l'invocation d'une toute petite étoile :

Des bords de l'Orient s'élançant dans l'espace,
Dès que le roi du jour sur son empire a lui,
On oublie à la fois les astres qu'il efface;
On ne voit plus que lui.

Toi, fille de la nuit, quand les ombres fidèles,
Des champs aériens rembrunissent l'azur,
Sans éclipser tes sœurs, tu répands auprès d'elles
Un feu tranquille et pur.

Une gloire semblable est la gloire où j'aspire;
C'est d'un pareil destin que mon cœur est jaloux.
Ah! dans la nuit des ans laisse briller ma lyre
De rayons aussi doux!

L'expression de ce vœu modeste fut récompensée, dans la mesure de son ambition, par quelque églantine des Jeux Floraux.

Même alors que son regard se laisse attirer vers des cimes ardues, son pied prudent la retient toujours à mi-côte. Quand le roi Charles X crut consolider son trône en faisant la dépense de la cérémonie pompeuse qui place la couronne de France sous la protection de la sainte ampoule, la mise en scène luxueuse de ces splendeurs d'un autre âge éveilla naturellement la curiosité de ces païens amoureux de la forme, que sont toujours un peu messieurs les poëtes; elle les piqua d'émulation, et ils cherchèrent à rivaliser avec elle d'éclat dans les tableaux qu'ils en firent.

Madame Tastu ne résista pas plus que les autres à traiter le sujet du

jour, mais elle le traita à sa manière. Elle ne l'aborda ni par le côté religieux, ni par le côté historique et politique, ni par le côté sensuel et païen : elle prit pour thème un très-mince épisode, mais qui lui permettait de rester femme, de faire acte de sensibilité là où personne n'y pensait guère.

Entre tous les acteurs de cette solennelle représentation, elle n'eut d'yeux que pour les plus humbles, pour *les Oiseaux du Sacre,* pour ces moineaux et ces colombes que la tradition veut qu'on lâche par centaines dans l'église, au moment où le successeur de Clovis sent

Sous la main du pontife sacré
L'onde sainte mouiller son front régénéré.

La première partie de cette scène, celle où les oiseaux, encore captifs, se débattent dans leurs cages,

Et s'efforcent à fuir d'une aile effarouchée
Cette pompe des rois qu'ils n'avaient point cherchée,

fournit au poëte l'occasion d'un de ces rapprochements philosophiques dans le genre de celui qu'inspirèrent à madame Deshoulières ses trop fameuses brebis :

Pauvres petits captifs! privés d'un bien si doux,
La liberté, que toute voix réclame,
De vos tyrans ne soyez point jaloux,
Chacun d'eux l'appelle en son âme,
Et des nobles acteurs de cet auguste drame
Aucun n'est plus heureux que vous!
Nul d'un libre loisir ne peut goûter les charmes:
L'immobile soldat est captif sous les armes;
Son chef, le fer en main, brillant d'or et d'acier,
A l'ordre qu'il transmet doit plier le premier;
Les spectateurs pressés dans cette vaste enceinte
S'imposent le fardeau d'une longue contrainte ;
Soumis au même joug, le pontife à l'autel
Cède aux liens dorés d'un devoir solennel.
Sous les réseaux du privilége,
Voyez ces fiers prélats qu'enchaîne sur leur siége
L'honneur de consacrer les suprêmes serments;
De leur pieux office allongeant les moments,
Le blême ennui qui les assiége
Au milieu d'eux se glisse et siége
Sous les mitres de diamants.

Ennui! triste ennui qu'aucun mortel n'évite,
Je ne vois que des yeux où ta langueur habite;
Du prêtre à l'assistant tout ressent ton pouvoir,
Jusqu'au bras engourdi de ce jeune acolyte
Qui laisse échapper l'encensoir.
Déjà les douze pairs, qu'en vain la blanche hermine
Revêt d'un éclat féodal,
Succombent à leur tour à ce charme fatal;
Leur front s'appesantit, leur épaule s'incline
Sous le bandeau de comte ou le manteau ducal.
Des insignes royaux doublant le faix suprême,
Et fidèle à sa majesté,
Il effleure en passant le monarque lui-même,
Esclave de sa dignité...

Ce coûteux anachronisme devait porter malheur à plus d'un assistant, au roi Charles X, *ab Jove principium,* qui, une fois en train de rétrograder, après les cérémonies voulut ressusciter aussi les idées d'une autre époque, et, quelques années plus tard, devait apprendre à ses dépens qu'il faut être de son siècle, et qu'on ne doit pas compter outre mesure sur la Providence, qui ne nous aide qu'à la condition que nous y mettrons du nôtre.

Elle porta aussi malheur et beaucoup plus vite à des victimes plus innocentes.

« On a remarqué, dit le *Drapeau blanc* du 31 mai 1825, que la plupart des oiseaux sont venus se brûler à la flamme des lustres et des candélabres. » La foule chamarrée qui emplissait la vieille basilique y fit probablement fort peu d'attention, ou du moins n'en fut pas plus touchée que la feuille de ce digne M. Martainville; mais le poëte, mais la femme était là pour plaindre ces pauvres oiseaux :

Innocents passereaux, et vous, blanches colombes,
L'universelle joie, hélas! creuse vos tombes:
Faut-il qu'un deuil se mêle aux plaisirs des mortels!
N'ont-ils point prodigué dans leur fête chérie
Le luxe et ses trésors, les arts et leur féerie,
Et la pompe de nos autels?
Pourquoi donc à leurs jeux les immoler encore
Ces chantres des bosquets, charmes de nos loisirs,
Qu'un souffle du Seigneur dans les airs fit éclore
Pour l'honorer par leurs plaisirs?
Pourquoi les retenir sous la voûte gothique?
Leurs cris, retentissant de portique en portique,
Devaient-ils réveiller l'écho religieux?

Que ne leur rendiez-vous de leurs forêts natives
Les cintres verdoyants, les mouvantes ogives,
Et la voûte immense des cieux?
Ce n'est qu'au sein des airs que leur vol se balance;
Au seul écho des bois appartient leur chanson.
Hélas! votre avare clémence
N'a fait qu'agrandir leur prison!

Eh! qu'aviez-vous besoin de peupler vos églises
Des emblèmes vivants de ces vieilles franchises
Qu'au jour du nouveau règne imploraient vos aïeux?
Quand les temps sont changés, qu'importe à ma patrie
Des mœurs qui ne sont plus la vaine allégorie!
Elle a des biens plus précieux,
Et c'est la Vérité qui plaît seule à ses yeux!
Vous que scellent encor les vengeances royales,
Levez-vous, lourds barreaux; tombez, grilles fatales,
Qu'un pardon descende sur vous!
Si de la liberté nous invoquons l'image,
Les cachots dépeuplés lui rendront un hommage
Digne d'elle et de vous!...

Mais à peine le poëte s'est-il emporté à ce vœu, que, rentrant dans ses habitudes de réserve, il se reproche cet accès d'audace, et rappelle sa lyre aux chants qui seuls lui sont permis. Cependant, comme ce même M. Martainville pourrait tirer du triste sort de la gent ailée d'insidieuses inductions, vouloir, par exemple, recommander à la France de bénir la cage politique où l'on s'efforce de l'enfermer, de peur de trouver pis au dehors, madame Tastu qui, en sa qualité de poëte, aime assez le grand air, et qui d'ailleurs ne laisse pas volontiers ses lecteurs sur une impression pénible, madame Tastu prononce sur ces martyrs de la royauté cette consolante oraison funèbre, qui peut servir aussi à soutenir le courage de ses martyrs futurs :

Dormez, dormez, frêles victimes
Des royales solennités;
Vous qui, des bois touffus abandonnant les cimes,
Vîntes mourir dans nos cités,
Tandis qu'en vos abris quelques œufs, près d'éclore,
Froids et seuls reposent encore
Aux nids que vous avez quittés!
Voix du printemps fleuri, que pleure le bocage,
Du moins en perdant la clarté,
Cessez de redouter les réseaux ou la cage;
Vous rencontrez la mort en fuyant l'esclavage,
Mais la mort, c'est la liberté!

En littérature, madame Tastu appartient aussi au parti libéral, c'est-à-dire au parti romantique; mais dans la même mesure tempérée, comme qui dirait le centre gauche, tout au plus. Avec toute la jeune école d'alors, elle éprouva le besoin de se retremper aux sources étrangères. Le grec, le latin, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le portugais lui fournissent toute sorte d'essais de traduction. Elle met à contribution Dante, Camoëns, Shakspeare, Thomas Moore, et même, avec un éclectisme qu'explique sa modestie, des poëtes d'ordre inférieur, tels que Maturin, miss Landon, mistress Hemans. Mais les plus fougueux, mais les plus téméraires ne l'entraînent pas par leur exemple; elle les reproduit avec conscience, mais toujours avec sa modération constitutionnelle; et, si divers qu'ils soient, ils prennent tous, sous sa plume, ce cachet uniforme de pureté élégante et facile qui caractérise ses œuvres originales.

La gamme favorite de madame Tastu est celle de Millevoye, une certaine mollesse gracieuse qui répand sa douce teinte sur tous les sujets, et qui au surplus convient mieux à une femme, à l'idée du moins que nous autres hommes nous aimons à nous faire de l'autre sexe. Aussi affectionne-t-elle le vers familier de dix syllabes. C'est dans ce rhythme, qui en effet convient le mieux à ce luth aimable, qu'est écrite une de ses meilleures pièces et des plus importantes : *Peau d'Ane*. Ce conte n'a pas une grande portée, mais il se lit très-agréablement, et c'est un genre de mérite sur lequel nous ne sommes point du tout blasés par les poëtes.

L'égalité d'exécution qui est répandue sur l'œuvre entière de madame Tastu rend assez difficile de se déterminer dans le choix des morceaux à citer comme échantillons. En voici cependant deux qui me paraissent plus propres à être offerts à nos lecteurs. Le premier a, comme *l'Étoile de la lyre*, obtenu un prix aux Jeux Floraux. Le second n'a pas eu le même honneur, et je le transcris sous ma propre responsabilité.

LÉON DE WAILLY.

Consulter l'excellente édition des *Poésies complètes* de madame A. Tastu publiée chez M. Didier et Cie. 1 vol. in-18.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE [1]

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura, sans retour,
Atteint sa dernière demeure;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis, d'un seul moment,
Retarder sa marche rapide?
Du temps qui vient de s'écouler
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler!
Mais des ans la fuite m'étonne;

[1] Pièce couronnée aux Jeux Floraux.

Leurs adieux oppressent mon cœur;
Je dis : c'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne
Et livre au torrent destructeur;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours!
Écoutons!... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois;
Il se tait... Je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait; en vain je l'appelle,
Adieu!... Salut, sa sœur nouvelle,
Salut! Quels dons chargent ta main?
Quel bien nous apporte ton aile?
Quels beaux jours dorment dans ton sein?
Que dis-je! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets.
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante;
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets!
Ainsi chaque soleil se lève,
Témoin de nos vœux insensés:
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide, d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

PLAINTE

No more, o never more. — SHELLEY.

O monde! ô vie! ô temps! fantômes, ombres vaines,
Qui lassez à la fin mes pas irrésolus,
Quand reviendront ces jours où vos mains étaient pleines,
Vos regards caressants, vos promesses certaines?
Jamais, oh! jamais plus!

L'éclat du jour s'éteint aux pleurs où je me noie :
Les charmes de la nuit passent inaperçus;
Nuit, jour, printemps, hiver, est-il rien que je voie?
Mon cœur peut battre encor de peine, mais de joie,
Jamais, oh! jamais plus!

DÉCOURAGEMENT

Oh! quanto è corto 'l dire e come fioco
Al mio concetto! — DANTE.

Ils me l'ont dit : parfois, d'un mot qui touche,
J'ai réveillé le sourire ou les pleurs;
Quelques doux airs ont erré sur ma bouche,
Sous mes pinceaux, quelques fraîches couleurs.

Ils me l'ont dit! Connaissent-ils mon âme,
Pour lui vouer sympathie ou dédain?
Non, je le sens, la louange ou le blâme
Tombe au hasard sur un fantôme vain.

Ah! si mes chants ont brigué leur estime,
C'est que la mienne a passé mes efforts;
Car mon talent n'est qu'une lutte intime
D'ardents pensers et de frêles accords.

Bruits caressants de la foule empressée,
Oh! que mon cœur vous compterait pour rien
Si je pouvais, seule avec ma pensée,
Me dire un jour : Ce que j'ai fait est bien!

Un jour, un seul! pour jeter sur ces pages,
Pour, à mon gré, répandre dans mes vers
Ce que je vois de brillantes images,
Ce que j'entends d'ineffables concerts!

Un jour, un seul!... mais non, pas même une heure
Pour m'épancher, pas un mot, pas un son;
L'esprit captif qui dans mon sein demeure
Bat vainement les murs de sa prison.

Ainsi s'accroît la flamme inaperçue
D'un incendie en secret allumé :
Lorsqu'au dehors elle s'ouvre une issue,
C'est qu'au dedans elle a tout consumé.

Si vous deviez, aux voûtes éternelles,
Dès le berceau fixer mes faibles yeux,
Pourquoi, mon Dieu, me refuser ces ailes
Qui d'un essor nous portent dans vos cieux?

Moi qui, du monde aisément détachée,
Aspire à fuir les chaînes d'ici-bas,
Dois-je glaner, vers la terre penchée,
Ce peu d'épis répandus sous mes pas?

Faut-il quêter, dans la moisson commune,
Mon lot chétif de peine et de plaisirs,
Quand il n'est point de si haute fortune
Que de bien loin ne passent mes désirs!...

Puis, qu'après moi rien de moi ne demeure!
Penser! souffrir! sans qu'il en reste rien,
Sans imposer, devant que je ne meure,
A d'autres cœurs les battements du mien!

Sons enchantés, qu'entend ma seule oreille,
Divins aspects, rêves où je me plus,
Vous, qui m'ouvrez un monde de merveille,
Où serez-vous quand je ne serai plus?

JEAN REBOUL

NÉ EN 1796

« On ne remplace pas plus une pensée poétique qu'on ne remplace une âme : chaque création de ce genre, pour autant qu'elle est poétique, est unique et irréparable : ce qui a été dit par un poëte, un autre ne le redira pas. » M. Sainte-Beuve cite quelque part ce passage d'un autre critique, M. Vinet. Ce jugement peut s'appliquer à tous les poëtes, mais surtout à ceux qui, comme M. Reboul, loin d'être partout excellents et admirables, n'ont eu, on peut le dire sans rien retrancher à sa gloire, que des inspirations disséminées. Ce n'est pas condamner un poëte que de constater en lui une inspiration intermittente; car c'est alors à cette rareté de l'inspiration que l'on doit ces pensées vraiment poétiques que *l'on ne remplace pas plus qu'on ne remplace une âme, qui sont uniques et irréparables, et qu'un autre poëte ne redira pas.* De ces pensées, nous en trouverons dans M. Reboul, et elles suffisent à justifier le patronage de Lamartine qui, généreusement, couronna le front du boulanger de Nîmes d'une de ses plus belles harmonies.

Un autre patron littéraire de Jean Reboul fut M. Alexandre Dumas. On ne douta plus à Paris du mérite de l'artisan-poëte, après que l'auteur des *Impressions de Voyage* eut, en quatre pages spirituelles et attendries, montré le boulanger dans sa boutique et le chantre dans son sanctuaire. Le sincère enthousiasme de notre brave conteur gagna tout le monde, et chacun, allant à Nîmes, se proposait de voir Reboul avant les Arènes. — Les Arènes, ce géant romain! le guide les montrait à Dumas tandis qu'il se rendait chez le poëte : « Merci, je ne les vois pas! » répondit le spirituel voyageur.— On n'hésita pas à les croire sur parole, ces deux poëtes : l'un, quand il s'écria que ce peuple, dont tout était sorti depuis cinquante ans, après avoir donné à la France des

soldats, des tribuns et des maréchaux, allait aussi lui fournir des poëtes, l'autre, quand il proclama, avec une autorité plus grande encore, que l'on voyait se réaliser dans le domaine de la pensée cette république des intelligences où les droits ne sont que des dons de Dieu, où les fonctions ne sont que des services, où la dictature n'est que du génie :

> Souviens-toi de Jacob ! Les songes du génie
> Descendent sur des fronts qui n'ont, dans l'insomnie,
> Qu'une pierre pour oreiller.

Lamartine n'avait pas hésité, en présentant Reboul au monde littéraire d'alors, à rappeler Homère pauvre, Virgile pasteur, Moïse abandonné aux flots. Reboul sut assez comprendre ce qu'il avait à répondre :

> Chantre ami, qu'à toi seul en retourne la gloire !
> Mes chants naquirent de tes chants.

L'Ange et l'Enfant avait touché le cœur de toutes les mères. Mais le poëte gardait pour l'heure du jugement définitif de plus sérieux titres à l'admiration que cette romance assez gracieuse, dont le trait final est malheureusement une surprise attendue.

« Nous sommes ici sur une tombe, » disait Reboul à son premier visiteur en lui montrant sa chambrette dont l'aspect simple et modeste n'avait pourtant rien qui éveillât des idées de douleur. Le malheur l'avait fait poëte, et déjà il l'avait dit :

> Mon génie est né de mes pleurs.

La mélancolie lui inspira ses meilleures pièces ; c'était même sa source la plus franche. Si l'on compare le nombre de ses pièces mélancoliques au nombre bien plus grand des morceaux que lui inspirèrent l'esprit religieux et la politique, on est tenté de croire que Reboul ne connut jamais sa véritable voie. Il faut dire plus ; un ami qui voudrait assurer au poëte une réputation durable devrait extraire de ses quatre ou cinq livres un volume qui ne contiendrait que les vers où la tristesse et le désespoir dominent. Nous n'en exceptons même pas les pièces, fort estimables du reste, où le poëte, dans un style heureusement et franchement imité d'André Chénier, se complaît en des descriptions familières, cherche à retrouver l'idylle antique, peint ses joies d'enfant, ses illusions d'adolescent et aussi les désillusions de sa

maturité. Sans doute, *le Moulin de Genèse* est une jolie pièce, abondante en détails naïfs, intéressants, et dont le début invite :

> Te souvient-il du jour, où, tout rayonnant d'aise,
> Nous allâmes ensemble au moulin de Genèse?

Le sentiment du pittoresque brille dans ce récit intime d'une chaude journée du Midi, et toutes les heures en sont marquées par des sensations exprimées avec art. Mais cette longue pièce ne vaut pas les quatre strophes de petits vers adressés *à une Chouette*, heureux tour élégiaque, inspiration vraiment originale qui surprend et émeut. « Pourquoi chanter sur ce toit pauvre, dit le poëte à l'oiseau sinistre. Si ta voix est faite pour rappeler la mort, chante sur les demeures des riches et des heureux. Les infortunés n'ont que faire de tes cris. La mort, ils la désirent, ils l'appellent dans leur désespoir : »

> Cet asile recèle
> Une misère telle,
> Que tu la réjouis.

L'Enfant noyé, la Bergère et le Papillon, Première douleur et la *Confidence* sont de vraies élégies qui touchent d'autant plus que l'auteur ne pleure pas sur lui-même. La *Confidence* a un parfum grec. Otez le sentiment chrétien du lien éternel formé par le sacrement entre les époux, vous aurez une illusion classique, et dans ce naïf dialogue féminin vous croirez entendre alterner les distiques de Théocrite. Combien cela vaut mieux que des romances déguisées, telles que : *l'Hirondelle du Troubadour, l'Arabe et son Coursier,* ou *le Troubadour d'Occitanie!*

Pour se convaincre que l'élégie était le genre qui convenait le mieux à Reboul, il faut lire surtout celle qui commence par ces deux vers :

> Nul ne la connaissait, mais devant ma demeure
> Je la voyais passer toujours à la même heure.

Il faut lire encore *le Soupir*. En quelque état de l'âme que l'on se trouve, on ne peut réciter cette petite pièce sans faire précéder d'un soupir le dernier vers de chaque strophe. L'épreuve de cette assertion se peut facilement faire. Combien cela est préférable à l'*Expédition contre le dey d'Alger* et à *Sainte-Hélène ou Anathème et Gloire*! Nous n'hésiterons pas à mettre encore au-dessus de ces vers politiques la pièce amoureuse intitulée *le Philtre :*

> Rends-moi mon âme, jeune fille.

Si le temps qui vit poindre la gloire de Reboul a pu lui savoir gré de ses strophes politiques, il est fort à craindre que la postérité, qui ne cherche dans les poëtes que les bons vers, ne lui tienne aucun compte de ses inspirations royalistes. Rien ne peut faire soupçonner la sincérité des regrets et de la douleur du poëte, puisqu'on le vit fidèle à ses opinions, et que, vingt ans après, une seconde révolution étant accomplie, il alla s'asseoir à l'Assemblée auprès des anciens amis de son roi. Mais ce n'était pas la peine de commencer, dans la pièce à Charles X, par des vers comme ceux-ci :

Enfant du peuple *et* simple en mes discours,
Puisse ma voix, *et* franche et solennelle,
Te consoler du mensonge des cours,
Et te bercer dans la nuit éternelle,...

pour finir par les suivants :

Blondel funèbre, auprès de ton cercueil
Le vieil honneur a désigné ma place;

ou encore :

Et si tes mains s'ouvraient à des flatteurs,
On n'en verrait tomber que la poussière.

Ce n'était pas la peine non plus, pour en venir là, de s'attribuer pompeusement le rôle de Jérémie, ni de prétendre, comme fit le poëte dans ses vers à Chateaubriand, annoncer des malheurs à tout l'univers au nom de la chute d'un trône :

Et ma muse, prenant de funèbres habits...
Universalisant le deuil de mon pays.

L'esprit religieux, qui ne fut pas pour Reboul une source aussi heureuse que la mélancolie terrestre, l'inspira cependant mieux que la politique. Retiré dans sa chambre, à laquelle on arrivait en traversant un grenier où s'élevaient des montagnes de grains, sa journée étant finie, c'était avec un élan bien sincère que le boulanger-poëte s'écriait :

Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends!

Sa *Vision de Job* est une de ses meilleures productions. Reboul a, dans ses poésies religieuses, des expressions osées qui trahissent le croyant sincère. Les tièdes, en de tels sujets, hésitent, ont peur, redoutent l'accusation d'impiété ou au moins d'irrévérence. Ils ne se fient même plus à leur goût, et dans leur trouble perdent toute notion du sujet. Les fervents osent tout. Leur croyance, leur immense respect, leur adoration les rassurent à tout instant. Quel poëte, sans se sentir profondément inspiré par la religion, eût osé écrire ces vers de Reboul parlant du *Christ à Gethsemani*.

> Où se cherchant lui-même *et se trouvant infâme*,
> Le bien-aimé du ciel s'écria que son âme
> Était triste jusqu'à la mort?

Mais Reboul avait lu dans saint Paul : *le Seigneur a été fait péché pour nous*, et il était sûr que son lyrisme ne trahirait pas son orthodoxie. Il avait encore lu dans saint Paul : *où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté*, et il n'hésita pas à mettre cette parole dans ses vers. Bien plus, ce qui scandaliserait chez d'autres ne scandalise pas chez le poëte aux élans sincèrement religieux. C'est ce qu'on éprouve à la lecture de la *Madeleine aux pieds du Christ*, lorsqu'elle lui dit :

> Ayez pitié de moi, car je viens à mon tour
> Vous demander... comment oserai-je le dire?
> Quelque chose de plus que le pardon... l'*amour!*

Et plus loin :

> Le Christ laissa tomber ces paroles de miel :
> « Notre *amour*, dès cette heure, est scellé dans le ciel. »

Ceci soit dit pour démontrer que Reboul écrivit sous l'inspiration d'un sincère esprit religieux. Mais ses poésies en ce genre sont loin d'être parfaites; elles aboutirent même à un assez mauvais ouvrage, *le Dernier jour*, poëme biblique, insignifiant quand il n'est pas incompréhensible.

Répétons-le, c'est à la mélancolie terrestre, aux douleurs tout humaines que le poëte dut ses plus complètes inspirations. *Consolation sur l'oubli*, *un Soir d'hiver*, voilà ses œuvres parfaites, et surtout, la *Lampe de nuit*, où se trouvent ces vers :

> Et l'on dit au cercueil : tu deviens ma maison;
> A l'oubli : creuse encor ma couche plus profonde,

vers qui, par la coupe, la tournure et le ton, sont semblables à de certains autres beaux vers que nous lûmes depuis chez quelqu'un qui n'a pourtant pas besoin d'imiter. Pourquoi cela fait-il songer aux *Contemplations?*

Reboul abuse des strophes à refrains connus :

> Si l'univers est esclave de Rome,
> Rome sera l'esclave de César.

Le plus souvent c'est insignifiant et inutile, comme dans l'élégie de la *Jeune fille noyée,* où revient éternellement ce vers si froid :

> L'âme la plus aimante est la plus malheureuse.

Pourquoi parler du *Martyre de Vivia,* et des *Traditionnelles?* Nous avons dit par quelles qualités Reboul se recommandait aux amis de la poésie. Notre poëte a dit quelque part :

> Une torche suffit pour se faire un grand nom.

Quelques beaux vers suffisent aussi. C'est sa consolation et la nôtre.

VALERY VERNIER.

Voy. *Poésies* par Jean Reboul. Paris, Delloye, 1840, et *Poésies nouvelles,* Paris, Charpentier, 1847. Les *Traditionnelles,* 1857.

ÉLÉGIE

A UNE MÈRE

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
« Disait-il, oh! viens avec moi!
« Viens! nous serons heureux ensemble,
« La terre est indigne de toi.

« Là jamais entière allégresse,
« L'âme y souffre de ses plaisirs;
« Les cris de joie ont leur tristesse,
« Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes;
« Jamais un jour calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes
« Ne garantit le lendemain.

« Eh quoi! les chagrins, les alarmes,
« Viendraient troubler ce front si pur,
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur!

« Non, non, dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler :
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans sa demeure
« N'obscurcisse ses vêtements;
« Qu'on accueille sa dernière heure,
« Ainsi que ses premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien ne révèle un tombeau.
« Quand on est pur, comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, prend son essor
Vers les demeures éternelles..,
Pauvre mère, ton fils est mort.

FRAGMENT

DU POËME INTITULÉ : *LE DERNIER JOUR*

. . . . . .
Tandis que ces pensers roulaient dans mon esprit,
Sous nos pieds tout à coup un cratère s'ouvrit;
Je sentis notre vol y descendre en spirale;
On l'eût dit aspiré par l'haleine fatale
Qui du plus haut des airs fait tomber les oiseaux;
Et la terreur glaça la moelle de mes os.
Et, pour ne pas me perdre en ce sentier livide,
Je demande la main à l'ange qui me guide;
Car le céleste éclat dont sa face reluit
Allait s'affaiblissant, vaincu par cette nuit.
Sans pouvoir arriver au fond de ces abîmes.
Nous tournoyons longtemps, mais à la fin, nous vîmes,
Dans leur désespérante et sombre profondeur,
Comme un pâle reflet de lampe de mineur
Qui dans l'ombre s'étend et la rend moins épaisse;
Et notre chute alors, redoublant de vitesse,
Nous jeta sur un roc d'où j'aperçus les flots
D'un rougeâtre océan semé de noirs îlots.
Le jour que j'avais vu s'élevait de ces ondes,
Et luttait seul avec les ténèbres profondes.

Dans un morne lointain, de bizarres démons
Passaient et repassaient sur la crête des monts :
Les cheveux abattus comme ceux qui s'affligent,
Des têtes sans leurs troncs et sans ailes voltigent,
Des yeux vides et secs et pourtant allumés
De feux où les métaux se verraient consumés;
Mille spectres formés de contraires natures,
Montrant et dérobant leurs hideuses figures,
Tourbillonnent autour de nos fronts effrayés,
Ainsi que des corbeaux sur des suppliciés;
Ainsi qu'un sombre essaim de phalènes funèbres
Autour du seul flambeau qui trouble leurs ténèbres;
Ainsi que le moustique, altéré de leur sang,
Autour des noirs taureaux au grand soleil paissant.

(*Début du chant sixième.*)

VERS

COMPOSÉS DANS UNE DES JOURNÉES DE JUIN 1848

Tu n'avais pas, Seigneur, dans mon âme inquiète,
Du sort qui m'est échu [1] vu naître le désir;
A peine ai-je rêvé le laurier du poëte :
En me mettant si haut qu'as-tu donc à punir?

Hélas! pourquoi m'as-tu jeté dans cet orage,
Moi, faible oiseau cherchant la fente du rocher?
L'aigle même verrait défaillir son courage,
Et de ce ciel en feu n'oserait s'approcher.

Tous les vents de la mort soufflent à pleine haleine :
Ainsi qu'un moissonneur à la tâche payé,
L'heure tue en marchant, et de ce qu'il amène
Le fantôme du temps est lui-même effrayé.

[1] M. Reboul était Représentant du peuple.

Ce ne sont point ici de ces nobles batailles
Où la gloire amoindrit les ombres du trépas;
C'est un peuple acharné sur ses propres entrailles,
Et tous sont conviés au funèbre repas.

Que diront les débris laissés par cette orgie?
Quelle voix sortira de tant de sang versé?
Dira-t-elle : en avant! à la sombre énergie,
Ou commandera-t-elle un retour au passé?

Hélas! à tous les yeux l'avenir se dérobe,
Et ce n'est que toi seul qu'on peut interroger;
Dans les convulsions que subit notre globe,
Jamais l'homme, Seigneur, ne fut plus étranger

Daigne venir en aide à mon insuffisance :
L'ombre a presque envahi le chemin du devoir.
Dis-moi jusqu'où la loi peut porter sa vengeance,
Car mon cœur incertain n'a que son bon vouloir.

Algue arrachée au fond de l'abîme implacable,
Avoir à réprimer la révolte du flot!
Devant le sphinx terrible, infime grain de sable,
Du temps sonder l'énigme ou deviner le mot!

Décider du côté qui perd ou qui délivre,
Lorsque le balancier d'un atome dépend!...
Pitié pour celui-là que le pouvoir enivre,
Et qui prend pour un fouet ce dangereux serpent!

Ah! l'ombre du vallon m'était douce : n'importe,
J'accepte la rigueur de ces brûlants sommets,
Et le gland s'abandonne au souffle qui l'emporte,
Pour reverdir encore ou sécher à jamais.

(*Les Traditionnelles*)

ALFRED DE VIGNY [1]

I

M. Alfred de Vigny a publié récemment ses œuvres complètes. Publier ses œuvres, c'est résumer sa vie et tout à la fois l'épurer. Quel artiste, en effet, ayant le respect de son art et de lui-même, quand il s'agit de l'ensemble de ses travaux, ne pratique pas sur ce qu'il écrivit à des époques distantes et dans des inspirations différentes la retouche suprême qui affermit et qui achève, et après laquelle il n'y a plus pour l'homme que le désespoir de l'idéal? D'autant plus épris de la perfection qu'il en est plus capable, M. Alfred de Vigny ne s'est pas pressé pour mettre une dernière main et laisser tomber un dernier coup d'œil sur l'œuvre entière de sa vie. Il a attendu et il a bien fait. La main a été plus sûre, l'œil plus lucide. Le temps n'a rien ôté à M. de Vigny, tout en lui apportant les choses nouvelles qui embaument en nous les choses mortes et qui nous consolent de leur perte. Il est de ces esprits qui ont le bénéfice d'avoir duré sans avoir le mal d'avoir vieilli.

Gœthe disait que le bonheur d'Achille, tombé si jeune sous la flèche de Pâris, était d'être toujours un immortel jeune homme dans la pensée des générations. Mais il y a plus heureux qu'Achille, et ce sont ces esprits qui auront pu vivre longtemps sans paraître pour cela moins jeunes aux yeux de la postérité. Virgile est de ces esprits parmi les anciens, et parmi nous, modernes, M. de Vigny. Virgile aurait pu mourir centenaire, il n'eût jamais été le vieux Virgile, comme on dit le vieux Homère. M. de Vigny, non plus, ne portera jamais sur le front

[1] Cette étude sur la poésie de M. de Vigny, que l'auteur nous a autorisé à reproduire, est tirée de son livre en voie de publication, *les Œuvres et les Hommes*, (3e volume, *les Poètes*, Amyot, 1862).

de son génie cette couronne de rides qui, plus tard, ira si bien, par exemple, au front chenu et grandiose de Victor Hugo.

Et soyez sûr qu'il a conscience de ce privilége de jeunesse immortelle, qui ne révèle sa durée que par le temps qu'il faut aux choses humaines pour atteindre à leur perfection ; soyez-en sûr, car aujourd'hui dans le plein jour de ses *Œuvres complètes,* il a daté avec insouciance tous ses poëmes et s'est vanté très-haut de son droit d'aînesse dans la littérature du XIXe siècle. C'est l'aîné de nous tous, en effet, que M. Alfred de Vigny. Chronologiquement, il est le premier de ces novateurs, ou plutôt de ces rénovateurs littéraires, dont nous sommes plus ou moins les fils. Avant lui, on ne trouve dans la littérature du siècle que Chateaubriand, c'est-à-dire un grand poëte en prose; Chateaubriand, qui devait exposer plus tard, sur l'étang classique de Versailles, le berceau de son *Moïse,* qu'aucune fille de Pharaon n'a sauvé! Mais en vers, on ne trouve personne. Millevoie mourait de pulmonie, Millevoie, cette faible transition du faux au vrai, qui devait redevenir le faux si vite! M. Victor Hugo, qui allait être l'*Enfant du génie,* et M. de Lamartine, qui en était déjà le beau jeune homme, n'avaient pas encore fait entendre, le premier, ces cris sublimes qui ravissaient d'enthousiasme l'âme maternelle de Mme de Staël; le second, ces soupirs du jeune homme plus puissants que les cris de l'enfant et qui enchantèrent toutes les femmes. On était en 1815. C'était le commencement du commencement. Et déjà, déjà pourtant, ce Romantisme qui devait éclater quinze ans plus tard, en 1830, avait son Ésaü, mais un Ésaü qui ne ressemblait pas à celui de la Bible, un Ésaü qui avait toutes les grâces de Jacob! Les premiers poëmes de M. de Vigny sont de cette époque. Chose singulière et qu'on n'a peut-être pas assez aperçue! le Romantisme, l'*échevelé* Romantisme commence dans l'histoire littéraire par des accents d'une douceur, d'une retenue, d'une pureté infinies, en cela ressemblant à ces Grecs, ses ennemis, qui commençaient la bataille par un air de flûte. Rapport piquant dans son contraste! la littérature du XVIIe siècle, la littérature de l'unité et de l'ordre, et même de l'ordre un peu dur, a commencé par l'indépendant génie de Corneille, impérieux et altier dans son indépendance, et la littérature du XIXe siècle, la littérature de l'indépendance et de la variété et même du dérèglement dans sa variété, a commencé par le doux génie de Racine, si suave dans sa correction, et c'est M. Alfred de Vigny, le précurseur du Romantisme, qui a été ce Racine-là!

Et qu'on n'aille pas plus loin que ma pensée! Quand je dis que M. de

Vigny est le Racine du Romantisme, je n'entends nullement établir de comparaison et d'hiérarchie entre la littérature du XVIIe siècle, qui est une chose, et celle du XIXe siècle, qui en est une autre. Je ne rallume pas de feux éteints. Je ne provoque point aux batailles. Je veux rapprocher deux hommes placés dans des milieux différents sur lesquels ils ont influé, chacun à sa manière, et qui ont même participé à la création de ce milieu; je veux simplement mettre en regard deux organisations analogues, supérieures toutes deux par une délicatesse exquise et une très-grande force, — une force qui donne d'autant plus de plaisir qu'elle est cachée sous la grâce et sous l'harmonie.

Mais je ne veux pas traiter la question de savoir lequel est, absolument, le premier de ces deux hommes, occupé uniquement que je suis de faire saillir les ressemblances de leur génie, ce qui suffira, du reste encore, pour la gloire de celui qui n'est pas le premier des deux.

II

Il ne s'agit donc ici aujourd'hui que de M. Alfred de Vigny, le poëte [1]. Il ne s'agit que de la partie de ses œuvres complètes où il a été ce que Racine est seulement dans les siennes, car, le poëte ôté dans Racine, tout s'en va; il ne reste rien. On a de lui quelques pages de prose, je le sais ; et les admirateurs de son génie disent qu'il aurait pu devenir ce grand miroir clair qui foudroie, comme celui d'Archimède, et qu'on appelle un historien. Mais, de fait, il n'y a qu'un poëte dans Racine. Même quand il a cessé d'être le poëte idéal, lyrique et tragique, il est encore poëte dans la comédie et dans l'épigramme; tandis que M. de Vigny est tout autre chose; il ne s'épuise pas dans le poëte. Il est à côté, sinon au-dessus. C'est un observateur, c'est un moraliste, c'est un inventeur à tout autre titre qu'au titre de poëte, c'est un historien, c'est un romancier, c'est enfin un de ces esprits marqués du caractère essentiellement moderne, qui ont fait vibrer sous leur main un grand nombre de faits, de sentiments et d'idées, et chez qui l'imagination est devenue encyclopédique comme la mémoire.

Certes, toute cette partie des œuvres de l'homme qui a écrit *Stello, Grandeur et Servitude militaires, Cinq-Mars, Chatterton, la Maréchale d'Ancre*, et traduit *Otello* et *Shylock* avec une précision qui est une créa-

[1] Dans les *Œuvres et les Hommes*, M. Alfred de Vigny a encore sa place, et une très-haute place aux *Romanciers*, 4e volume.

tion dans la langue, toute cette partie si considérable mérite d'être prise à part et jugée, en soi, par la critique, et voilà pourquoi nous l'y mettons à part, pour prochainement l'y retrouver. Mais le poëte devait passer d'abord, parce qu'en toute matière il est le premier par l'invention, et aussi parce qu'il est universel, car, au fond de toute invention, il faut qu'il y ait plus ou moins de poëte. Où il n'est pas, l'expression manque, c'est-à-dire la flamme et la vie. L'invention décroît, puisqu'on la sent moins. Et où l'expression est, au contraire, l'invention, quelle qu'elle soit, fût-elle de l'ordre le plus froidement et le plus prosaïquement scientifique, a doublé.

Et d'ailleurs, quand le poëte est dans l'homme, il envahit l'homme tout entier, et toutes ses œuvres ont l'intimité et la couleur de sa poésie. Nous n'aurions qu'un chapitre à faire sur les œuvres de M. de Vigny, et nous serions forcé de choisir un de ses ouvrages pour donner une idée des autres et de son génie, que ce sont ses *Poëmes* que nous choisirions. Il est si profondément poëte dans ses *Poëmes*, que partout ailleurs c'est l'homme de ses *Poëmes*, diminué, voilé, modifié par les exigences d'œuvres différentes, mais le même cependant, identique et ineffaçable. Lui, toujours! L'impersonnalité n'existe pas pour les vrais poëtes. Qu'est-ce que ce néant dont les *êtres qui ne sont pas* font à présent une qualité? Walter Scott, pour prendre un grand nom, c'est toujours *Harold* [1], ou *Marmion*, ou la *Dame du Lac*, ou le *Lai du dernier ménestrel*, fût-ce dans les romans les plus supérieurs à ses poëmes. Eh bien, de même M. de Vigny, dans *Stello* et dans *Grandeur et Servitude militaires*, est toujours le poëte d'*Éloa*; mais ici notons une différence avec Walter Scott : quoique *Stello* et *Grandeur et Servitude militaires* soient, dans leur ordre, des chefs-d'œuvre, la poésie d'*Éloa* est encore plus belle que ces deux livres ne sont beaux!

III

Éloa! voilà la poésie de M. Alfred de Vigny, le fond incommutable de son génie, l'âme qui a rayonné — pressentiment ou souvenir — dans tout ce qu'il a écrit et tout ce qu'il écrira jamais, s'il écrit encore! Quelle fatalité bénie! Il y a de l'*Éloa* dans tout ce qu'a fait M. de Vigny, mais il y en a et il devait surtout y en avoir dans ses *Poëmes*, parce que dans ses *Poëmes* M. de Vigny n'est qu'un pur poëte. N'être qu'un

[1] Ne pas confondre avec le *Childe Harold* de Byron.

pur poëte! Réduction des molécules de l'homme qui le fait passagèrement divin! Le magnifique poëme de *Moïse*, à coup sûr, après *Éloa*, le plus beau du recueil, et qui paraît plus mâle et plus majestueux peut-être à ceux qui oublient ce Satan d'*Éloa* dont Milton aurait été jaloux, — le poëme de *Moïse* n'apparaît pour la grandeur du sentiment et de l'idée, l'ineffable pureté des images, la solennité de l'inspiration, la transparence d'une langue qui a la chasteté de l'opale, qu'un fragment détaché de cette *Éloa* qui n'est pas seulement l'œuvre de ce nom, mais chez M. de Vigny l'angélique substance de la pensée.

Moïse cependant est d'une fière beauté. Ce n'est pas le Moïse vrai, historiquement peut-être, le Moïse hébreu et biblique, mais quel beau Moïse humain, profond à la manière moderne, car il n'y a que les modernes qui soient profonds! Quelle caducité ennuyée de grand homme qui a tout pénétré! Quelle prodigieuse fatigue de sa supériorité! Quelle lassitude de vivre, âme dépareillée, dans l'éternel célibat du génie! Quel poids au cœur! Quelle sublimité accablante! Quelle douleur que celle de cette fonction, trop près de Dieu, où l'air n'est plus respirable pour une créature humaine, et quel amour de la mort, et quelle simplicité auguste dans la plainte!

Mon Dieu! vous m'avez fait puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
. . . . . .
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux...
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux!
. . . . . .
J'ai marché devant vous, triste et seul dans ma gloire.
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche :
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, ils tombent à genoux!
O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

Il faudrait citer tout le poëme, mais je n'ai voulu que le rappeler, par ces vers inouïs, à ceux qui l'ont depuis trente ans dans la mémoire. Dans mon opinion, autant la pensée l'emporte sur le marbre, autant le *Moïse* de M. de Vigny l'emporte sur le *Moïse* de Michel-Ange; et ce n'est point parce que M. de Vigny est mon contemporain et mon compatriote que je ne le dirais pas! Michel-Ange est assez puissant pour

tenir sous son pied l'Opinion publique comme son glorieux patron tient le diable sous sa sandale d'or, mais la vue du sublime affranchit l'esprit et lui donne le courage de rejeter l'oppression de la plus colossale célébrité et, par d'autres grandeurs, la mieux justifiée...

Et cependant le poëme de *Moïse*, qui me fait écrire de telles choses, en mon âme et conscience, n'est à mes yeux que le second en mérite des *Poëmes* de M. de Vigny. Que dirai-je donc du premier? Que dirai-je? d'*Éloa? Éloa,* c'est l'*Athalie* de M. de Vigny, c'est l'*Athalie* de ce Racine du Romantisme qui, comme le Racine classique, — on vient de le voir à propos de Moïse — est plus idéal, plus inventif, plus personnel — toutes choses qui disent à quel point on est poëte — qu'historique et local, et fidèle à la tradition! *Éloa* est la chute d'un ange. Qui ne le sait? Qui ne connaît le sujet de ce poëme unique, dans la littérature de ces temps, par sa céleste simplicité?...

Éloa, née d'une larme de Jésus-Christ, qui pleura Lazare, est l'ange de la pitié dans le ciel, et elle a compassion du Démon, de ce grand malheureux qui souffre, et elle le préfère dans son enfer, par ce qu'il souffre, au paradis où elle est heureuse et à la splendeur de son Dieu! Donnée qui fait trembler de son audace le christianisme dans nos cœurs, mais exécutée avec cette tendresse et cette candeur qui le rassurent! C'est l'interprétation de la générosité divine par la plus touchante des générosités humaines. C'est le sublime de la bonté conçue, presque égal à celui de la bonté de l'action... Seulement, comme un palais qui serait taillé dans une perle, il faut voir les détails de cette création inexprimable à tout autre qu'au poëte qui a su en faire trois chants, qu'on n'oubliera plus tant qu'il y aura un cœur tendre et un esprit poétique dans l'univers, mais qui n'en sont pas moins trop purs et trop beaux pour cette grossièreté de lumière, de bruit et d'éclat qu'on appelle la Gloire! Ah! ces détails, il faut les chercher dans la coupe d'éther où ils sont. On n'en peut retirer aucun de ce poëme. On ne prend pas de la lumière entre ses doigts. On ne puise pas dans le creux de sa main le feu des étoiles. La première rêverie d'Éloa, qui sent s'éveiller sa pitié dans le paradis, quand on lui parle de cet ange absent, parce qu'il est tombé, et qu'on lui apprend

> Qu'à présent il est sans diadème,
> Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime!

et sa descente du ciel vers les fascinantes vallées de misère qui l'attirent du fond de la béatitude, et ce Satan, que la fierté du génie de

Milton n'a pas fait si terrible que la tendresse de M. de Vigny, car la séduction est plus redoutable pour les cœurs purs que la révolte, ce Satan qui a en lui la beauté attristée, la suavité du mal et de la nuit, l'attrait des coupables mystères .

> Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas !
> . . . . . .
> Et je donne des nuits qui consolent des jours !

toutes ces choses, il faut les voir dans ce poëme incroyable, que Raphaël essayerait peut-être de peindre s'il revenait au monde, et où les traits pareils à ceux-ci tombent, à travers des magnificences d'expressions radieuses, comme de blanches larmes divines :

> Puisque vous êtes beau, vous êtes bon sans doute !
> . . . . . .
> Elle tombait déjà, car elle rougissait.

Et se dire que jamais, depuis cette incomparable poésie, écrite en 1823 (sept ans avant la rénovation poétique de 1830), nous n'avons rien vu de cette nuance ni rien entendu de ce roucoulement !

IV

Certainement, après *Moïse* et surtout *Éloa*, M. Alfred de Vigny aurait pu se dispenser de publier ses autres œuvres poétiques. Il était classé; mais ne croyez pas que l'inspiration de son génie l'ait abandonné, parce qu'elle ne pouvait pas le porter plus haut. Après *Moïse*, vous avez le *Déluge*, dans lequel je retrouve la même grandeur, prise aux sources bibliques, — cette grandeur de touche qui fait entrer une toute-puissante sérénité dans les horreurs de la plus immense catastrophe qu'ait vue la terre. Enfin, il y a un admirable artiste encore dans beaucoup de *Poëmes antiques* ou *modernes* du recueil publié aujourd'hui, par exemple *Dolorida*, poëme byronien, un bas-relief pour la netteté, avec des personnages modernes pour la passion et pour le geste; *Suzanne au bain* et la *Toilette d'une dame romaine*, intailles qu'on eût crues gravées par André Chénier; le *Cor*, la ballade de *Roncevaux*, où se trouvent de ces vers jaillis comme l'eau d'une source, et, quoi que deviennent les littératures décadentes qui se tordent dans leur convulsive agonie, éternellement limpides, jaillissants et frais :

> Oh ! que le son du cor est triste au fond des bois !

Mais, il faut le dire, dans ces divers poëmes, M. de Vigny ne fut ni plus brillant ou plus profond d'inspiration, ni plus savant ou plus inattendu de forme que les illustres renaissants de 1830. Quand à cette époque le grand mouvement romantique se produisit, M. de Vigny fut au premier rang du bataillon sacré; mais il ressembla à ces généraux de l'ancien régime qui servaient comme simples soldats dans l'armée de Condé avec leurs épaulettes de généraux. Et de fait, avant l'avénement des nouvelles idées et des formes nouvelles d'alors, il avait, lui, — et depuis dix ans! — toute la perfection et toute la rondeur d'un génie qui se soutint dans l'outre-mer de son ciel, mais dont l'orbe pur s'échancra... Nulle part, en Europe, ni en Angleterre, où ils avaient Coleridge, ni en Allemagne, où ils avaient eu Klopstock, le peintre aussi de la pitié chrétienne, il n'y avait un poëte de ce *rayon de lune sur le gazon bleuâtre,* un poëte de la tristesse et de la chaste langueur du poëte d'*Éloa.* M. de Vigny avait résolu le problème éternel manqué par tous les poëtes, d'être pur et de ne pas être froid. On avait chaud sous sa toison d'hermine. Les larmes aussi sont blanches et elles brûlent, et quand elles coulent sur des joues fraîches, elles s'irisent de leur fraîcheur. Voilà la poésie de M. de Vigny. A elle seule elle fut tout le printemps du Romantisme, la tombée de fleurs d'amandiers qu'il emporta! Les questions débattues arrachèrent la Muse à son empyrée. M. de Vigny devint prosateur, presque polémiste. Jean Racine traduisit Shakspeare. Il eut une autre gloire... mais il est quelque chose de plus beau peut-être que notre puissance littéraire, c'est la pureté immaculée de notre première originalité.

J. Barbey d'Aurevilly.

M. Alfred de Vigny était officier dans la garde royale en 1821, lorsqu'il publia sans nom d'auteur le premier de ses poëmes, courte épopée en trois chants, intitulée *Héléna*, sur l'affranchissement de la Grèce, ses désastres, sa victoire et les mœurs orientales. — Ce poëme était suivi de neuf autres poëmes écrits de 1817 à 1822. — En 1829 parut de nouveau, sous ce titre: *Poëmes antiques et modernes* (Paris, Ch. Gosselin, in-8), le précédent recueil, accru d'œuvres nouvelles, *Éloa, Moïse, Dolorida,* etc. M. de Vigny, ayant quitté l'armée, y mit son nom. Il en retrancha seulement le poëme d'*Héléna*, qu'il jugeait sévèrement. Tous ses autres poëmes n'ont cessé d'être réimprimés depuis, en sept éditions de différents formats, tels que les donne l'édition in-8, qui fait partie des *Œuvres complètes* de M. de Vigny. (Paris, *Librairie-Nouvelle*, 1859.)

MOÏSE

POËME

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga? que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le lenstique touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,

Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête.
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre.
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre! —
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein,
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,

Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique;
Je suis très-grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà!
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle et le soleil hésite,
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre! »

Or, le peuple attendait, et craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif, et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

FRAGMENT

DU POEME INTITULÉ : ELOA

. . . . . .

Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale.
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau;
C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépieds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse;
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
Il agite sa main, d'un sceptre d'or armée,
Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
Et craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
D'un geste impatient accuse tous ses pas.
Son front est inquiet; mais son regard s'abaisse,
Soit que sachant des yeux la force enchanteresse,
Il veuille ne montrer d'abord que par degrés
Leurs rayons caressants encor mal assurés,
Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme
Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
Tel que dans la forêt le doux vent du matin
Commence ses soupirs par un bruit incertain
Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde;
Élevant lentement sa voix douce et profonde,

Et prenant un accent triste comme un adieu,
Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :

« D'où viens-tu, bel Archange? où vas-tu? quelle voi
« Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie?
« Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
« Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil;
« Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,
« Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale;
« Partager la rosée aux calices des fleurs,
« Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs?
« Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes,
« Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes;
« De venir comme un rêve en leurs bras te poser,
« Et de leur apporter un fils dans un baiser?
« Tels sont tes doux emplois, si du moins j'en veux croire
« Ta beauté merveilleuse et tes rayons de gloire.
« Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant
« Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant?
« Ah! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
« Conduiras mes Païens sous les eaux du baptême;
« Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant
« Le regard d'une vierge ou la voix d'un enfant.
« Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :
« Mais s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux, ton maître;
« C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
« Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
« Chaste beauté! viens-tu me combattre ou m'absoudre?
« Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,
« Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
« Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. »

Ainsi l'Esprit parlait. A sa voix caressante,
Prestige préparé contre une âme innocente,

A ces douces lueurs, au magique appareil
De cet Ange si doux, à ses frères pareil,
L'habitante des Cieux, de son aile voilée,
Montait en reculant sur sa route étoilée,
Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux
Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.
Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,
Autant que la colombe en deux jours de voyage
Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
D'où la sultane envoie une lettre d'amour :
Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée;
Et dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
L'ennemi séducteur continua tout bas :

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
« Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,
« Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
« Dans les liens des corps, attraits mystérieux,
« Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
« C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes;
« La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges;
« Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
« Je suis le Roi secret des secrètes amours.
« J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,
« Comme le papillon sur ses ailes poudreuses
« Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,
« Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
« J'ai pris au Créateur sa faible créature;
« Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :
« Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
« Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil;
« Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
« La volupté des soirs et les biens du mystère. »
. . . . . .

(*Chant II.*)

DOLORIDA

POËME

Yo amo mas a tu amor que a tu vida.
PROVERBE ESPAGNOL.
J'aime mieux ton amour que ta vie.

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
Furtive, a rallumé ces lampes solitaires?
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison,
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre;
Une aurore imprévue à minuit semble naître,
Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant;
Les deux clartés à l'œil offrent partout leurs piéges,
Caressent mollement le velours bleu des siéges,
La soyeuse ottomane où le livre est encor,
La pendule mobile entre deux vases d'or,
La Madone d'argent, sous deux roses cachée,
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

Oh! jamais dans Madrid un noble cavalier
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier;
Jamais pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence
N'a frémi la guitare et langui la romance;
Jamais, dans nulle église, on ne vit plus beaux yeux
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux;
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre
On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,
Applaudissant, de loin, l'adroit Toréador.

Mais, ô vous! qu'en secret nulle œillade attentive
Dans ses rayons brillants ne chercha pour captive,
Jeune foule d'amants, Espagnols à l'œil noir,
Si sous la perle et l'or vous l'adoriez le soir,
Qui de vous ne voudrait (dût la dague andalouse
Le frapper au retour de sa pointe jalouse)
Prosterner ses baisers sur ces pieds découverts,
Ce col, ce sein d'albâtre, à l'air nocturne ouverts,
Et ces longs cheveux noirs tombant sur son épaule,
Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule?

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin,
Et le dernier rempart que, dans sa nuit folâtre,
L'amour ose enlever d'une main idolâtre.
Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui,
Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui
Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.
Que fait-il donc celui que sa douleur attend?
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.
A peine chaque jour l'épouse délaissée
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée
Tomber seul, sans l'amour; son amour cependant
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme!
Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme;
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,
Foule d'un pied volage une rose immobile,
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.

Pourquoi Dolorida seule en ce grand palais
Où l'on n'entend, ce soir, ni le pied des valets,

Ni, dans la galerie et les corridors tristes,
Les enfantines voix des vives caméristes?

Trois heures cependant ont lentement sonné;
La voix du temps est triste au cœur abandonné;
Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence,
Et la lampe luttait; sa flamme sans puissance
Décroissait inégale, et semblait un mourant
Qui sur la vie encor jette un regard errant.
A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre,
Le crucifix penché semble agiter son ombre;
Un grand froid la saisit; mais les fortes douleurs
Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs;
Elle reste immobile, et, sous un air paisible,
Mord, d'une dent jalouse, une main insensible.

Que le silence est long! Mais on entend des pas;
La porte s'ouvre, il entre: elle ne tremble pas!
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure
Qui de quelque malheur semble traîner l'augure;
Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.
Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse;
Même sa longue épée est un poids qui le blesse.
Tombé sur ses genoux, il parle à demi-voix:

— Je viens te dire adieu; je me meurs, tu le vois,
Dolorida, je meurs! une flamme inconnue,
Errante, est dans mon sang jusqu'au cœur parvenue.
Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci;
Je suis tombé trois fois en revenant ici.
Mais je voulais te voir; mais quand l'ardente fièvre
Par des frissons brûlants a fait trembler ma lèvre,

J'ai dit : Je vais mourir ; que la fin de mes jours
Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours.
Alors je suis parti ne demandant qu'une heure
Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

— Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi ?

— O cœur inexorable ! oui, tu fus offensée ;
Mais écoute mon souffle, et sens ma main glacée ;
Viens toucher sur mon front cette froide sueur.
Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur.
Donne, oh ! donne une main ; dis mon nom. Fais entendre
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié ;
Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié !
Hélas ! devant la mort montre un peu d'indulgence !

— La mort n'est que la mort et n'est pas la vengeance.

— O dieux ! si jeune encor ! tout son cœur endurci !
Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi !
Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,
Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.
Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux
Que ton âme apaisée entende mes aveux.
Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche
Jure devant ce Christ qui domine ta couche,
Et si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,
Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds ;
Je jure que jamais mon amour égarée
N'oublia loin de toi ton image adorée ;
L'infidélité même était pleine de toi,
Je te voyais partout entre ma faute et moi :
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.

Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps,
Je fus bien criminel; mais, hélas! j'ai vingt ans.

— T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances?

— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.
Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs;
Quand j'ai crié ton nom elle a versé des pleurs;
Car je ne sais quel mal circule dans mes veines;
Mais je t'invoquais seule avec des plaintes vaines,
J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps
D'appeler ton pardon sur mes derniers instants.
Oh! parle; mon cœur fuit; quitte ce dur langage;
Qu'un regard... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé?

— Le reste du poison qu'hier je t'ai versé!

Écrit en 1823, dans les Pyrénées.

LA BOUTEILLE A LA MER [1]

CONSEIL A UN JEUNE HOMME INCONNU

I

Courage, ô faible enfant, de qui ma solitude
Reçoit ces chants plaintifs, sans nom, que vous jetez
Sous mes yeux ombragés du camail de l'étude.
Oubliez les enfants par la mort arrêtés;

[1] La libérale bienveillance de l'illustre poëte nous a permis de citer ici ce beau poëme destiné à faire partie d'un recueil encore inédit, qui aura pour titre : *Poëmes philosophiques*, et qui n'a paru jusqu'ici que par fragments dans la *Revue des Deux Mondes*. (*Note de l'éditeur.*)

Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre;
De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre,
Enfin oubliez l'homme en vous-même. — Écoutez :

II

Quand un grave Marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond,
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail, et partant sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

III

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé,
Soumet son âme au poids de la matière impure
Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
— A de certains moments l'âme est sans résistance;
Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
Que de la forte foi dont il est embrasé.

IV

Dans les heures du soir, le jeune Capitaine
A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens.
— Il se résigne, il prie; il se recueille, il pense
A Celui qui soutient les pôles et balance
L'équateur hérissé des longs méridiens.

V

Son sacrifice est fait; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant :

C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
Aux voyageurs futurs sublime testament.

VI

Il écrit : « Aujourd'hui le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu.
Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine.
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

VII

Puis immobile et froid, comme le cap des Brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes[1]
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très-forte,
Tandis que son vaisseau, que le courant emporte,
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

VIII

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste au pavillon béni.

IX

On avait mis en panne, et c'était grande fête ;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main ;

[1] Les pics de San-Diego, San-Ildefonse.

Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourrah soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

X

Après le cri de tous, chacun rêve en silence;
Dans la mousse d'Aï luit l'éclair d'un bonheur;
Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :
L'un y voit son vieux père assis au fond de l'âtre,
Comptant ses jours d'absence; à la table du pâtre,
Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur.

XI

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
Marque avec le compas tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.
Un autre y voit Marseille. Une femme se lève,
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

XII

O superstition des amours ineffables,
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
Calculs de la science, ô décevantes fables!
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois?
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des piéges?
Espérances roulant comme roulent les neiges;
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts!

XIII

Où sont-ils à présent? Où sont ces trois cents braves?
Renversés par le vent dans les courans maudits,

Aux harpons indiens ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture;
Ainsi de ces trois cents il n'en reste que dix!

XIV

Le Capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus:
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue:
Il lance la bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port,
Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort,
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées,
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

XVI

Tout est dit. A présent que Dieu lui soit en aide!
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan, la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère;
— Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

XVII

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.

Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente elle monte en roulant.

XVIII

Un jour, tout était calme, et la mer Pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
Un navire passait majestueusement.
Il a vu la bouteille aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée,
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX

Mais on entend au loin le canon des corsaires;
Le négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
Alerte ! et coulez bas ces sombres adversaires !
Noyez or et bourreaux du couchant au levant!
La Frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

XX

Seule dans l'Océan, seule toujours ! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe errant dans l'étendue
Et voit tel cap secret qui n'est point découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goëmons lui font un manteau vert.

XXI

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.

Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

XXII

Quel est cet élixir! Pêcheur, c'est la science
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience,
Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII

Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse!
Une gloire de plus luit sur la nation.
Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
Font sur les toits tremblants bondir l'émotion;
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles,
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles.
Lis ce mot sur les murs : « Commémoration! »

XXIV

Souvenir éternel! gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature égaux en profondeur,
Dans le juste et le bien, source à peine entr'ouverte,
Dans l'art inépuisable, abîme de splendeur!
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

XXV

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, penseurs laborieux!

Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine.
Dites en souriant, comme ce capitaine :
« Qu'il aborde, si c'est la volonté des Dieux ! »

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées !
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le savoir en fécondes ondées ;
Puis recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Octobre 1858.

ANTONI DESCHAMPS

NÉ EN 1800

La parenté de l'esprit se rencontre rarement unie à celle du sang; mais il n'y a pas, dans notre littérature, de plus remarquable exemple d'une complet disparate entre frères, qu'entre Émile et Antoni Deschamps. Autant la muse d'Émile Deschamps est souple, variée, mobile, autant celle d'Antoni est uniforme et invariable. Émile Deschamps a largement semé et moissonné dans le double champ de la prose et de la poésie; Antoni n'a jamais écrit qu'en vers. De là, de radicales différences et de frappants contrastes. Il n'y a guère entre eux qu'un trait de ressemblance, un point de contact: leur égal amour pour les littératures étrangères; seulement Émile Deschamps s'est fait l'interprète des grands poëtes de toutes les littératures de l'Europe; Antoni, à part ses traductions de fragments du *Roi Léar* et de quelques sonnets de Pétrarque, s'est voué exclusivement au culte de Dante.

La traduction de vingt chants choisis de la *Divine Comédie* parut en plein courant romantique, en 1829, dans la même année que les *Orientales* de Victor Hugo, au lendemain des *Études françaises et étrangères* d'Émile Deschamps. — Antoni avait voulu contribuer, pour sa part, à donner ses lettres de naturalisation au grand poëte que la nouvelle école plaçait non sans raison parmi ses ancêtres. Il entreprenait d'initier à cette poésie admirable le lecteur français qui l'avait jusqu'alors méconnue. Aussi ne voulut-il que donner, selon ses propres expressions, « une idée du ton et de la manière de Dante. » Il s'abstint des notes et des commentaires, dont un traducteur ordinaire se fût fait un devoir d'accompagner le texte; il s'attacha uniquement à reproduire, avec une religieuse fidélité, la couleur et surtout l'accent de la poésie

dantesque. Ainsi comprise, sa traduction fut une véritable révélation pour le public compétent. Cette étude brillante et solide d'un magnifique modèle plaça le jeune poëte au premier rang de la moderne pléiade.

Il y avait entre le tempérament littéraire d'Antoni Deschamps et le puissant génie dont il s'était fait l'interprète une affinité native, mais plus morale qu'intellectuelle, et qui devait exercer une influence souveraine sur le développement de son talent. Les *Études sur l'Italie*, qu'il rapporta de son séjour dans la patrie du grand Florentin, portent l'empreinte de l'immuable pli qu'avait dès lors contracté son esprit dans ce contact assidu, exclusif, avec l'inimitable modèle. Si ces tableaux de la vie romaine, placés sous l'invocation du grand Italien, sont tout pénétrés de l'inspiration austère et religieuse qui sied au disciple du chantre de la *Divine Comédie*, on sent trop dans les formes du style l'imitation des allures de la pensée et des manières de dire du maître, toujours souveraines dans l'original, souvent étranges et puériles dans la copie.

En revanche, la dévotion d'Antoni au grand ancêtre de la poésie moderne lui a valu la conquête d'une qualité rare qui, malgré les défaillances et les erreurs de son talent, lui maintient sa place parmi les poëtes contemporains : c'est une distinction singulière qui consiste plutôt dans l'accent du style que dans la force de la pensée, mais qui suffit à lui créer une incontestable originalité.

L'Italie, son Italie à lui, n'a rien de commun avec l'Italie banale des badauds et des touristes. Ce n'est point par l'étalage de couleurs criardes, mais par la sévérité d'un dessin sobre et précis que le poëte cherche à atteindre à de grands effets. Il ne peint pas, il burine; et dans les traits souvent profonds de cette mâle poésie, on sent partout l'empreinte de fortes études.

C'est au *style* pris spécialement dans l'acception que lui attribue la langue des ateliers de peinture, c'est avant tout au style que vise notre poëte, et il y atteint parfois avec bonheur. Écoutez ces premiers vers de la pièce qui ouvre le recueil cité plus haut et réimprimé depuis sous ce titre, légère variante du précédent, les *Italiennes :*

Le jour des Moccoli, lorsque Rome la sainte
Laisse errer la Folie en sa bruyante enceinte,
Ceux de Castel-Gandolfe et ceux de Tivoli,
Portant au pied la boucle en argent mal poli;

Les filles de Nettune, au corset d'écarlate,
Ornant de médaillons leur sein où l'or éclate,
Et dans un réseau vert enfermant leurs cheveux;
Et celles de Lorette où l'on fait tant de vœux;
Celles de Frascati, dont les beaux yeux sans voile
Luisent sous le panno comme une double étoile;
Hommes, femmes, enfants s'avancent d'un pas lent
Vers la nocturne fête et le Corso brûlant!...
Alors le ciel s'enflamme, et la flamme agrandie
S'étend le long des toits comme un vaste incendie;
Et les moccoletti courent de mains en mains
Brillant et s'éteignant; tel, au bord des chemins,
On voit le ver luisant, dans la nuit qu'il éclaire,
Paraître ou se cacher, au mois caniculaire.....

Il y a là une fermeté de facture, une carrure de vers qui élèvent à la poésie cette langue trop souvent sobre jusqu'à la sécheresse et simple jusqu'à la nudité.

L'accent de moralité sévère et de sinistre mélancolie qui relève le procédé souvent choquant de description littérale qui domine dans les tableaux des *Italiennes* faisait pressentir la voie nouvelle où allait entrer la muse d'Antoni. Ce nouveau rapport avec le plus grand poëte de la même date, Auguste Barbier, est, au fond, la conséquence naturelle de ceux que nous avons déjà signalés plus haut. L'étroite corrélation qui, chez tous deux, unit l'idéal poétique à l'idéal moral, devait les amener à demander également des inspirations à la muse de l'Indignation. Mais c'est là qu'éclate la différence native des deux esprits. L'élan lyrique qui fait la grandeur et l'originalité des *Iambes* manque aux satires d'Antoni, et l'énergie de la conviction, la noblesse de la pensée, la vivacité du sentiment cherchent vainement à y suppléer.

Les Dernières Paroles, où se trouvent réunis les deux recueils précédents, se terminent par une série d'*Élégies* qui marquent la seconde et caractéristique manière du poëte. Ce n'est à vrai dire que le développement d'un germe qu'on voit déjà poindre dans les précédents volumes, mais qui prend dans celui-ci des proportions inattendues. La mélancolie passagère est devenue une incurable tristesse, aggravée par une cruelle maladie. Le style, se moulant plus rigidement que jamais sur la pensée, se fait de plus en plus austère et nu; l'art même de l'écrivain s'y efface; le poëte semble vouloir disparaître, mais l'homme se montre avec une sincérité touchante et qui rachète par

moment les défauts croissants de la forme. C'est là assurément la partie la plus personnelle de l'œuvre d'Antoni Deschamps, et, à ce point de vue, la plus intéressante. Aussi croyons-nous devoir y insister.

Dans ces élégies où le poëte se met lui-même constamment en scène, le délire de la souffrance trouve des gémissements et des cris dont l'accent fait le plus souvent toute la beauté, mais qui fixent l'attention et pénètrent l'âme, en dépit de toutes les critiques littéraires que leur oppose l'esprit. On oublie le poëte et l'on écoute l'homme. Ses traductions et ses paraphrases nous apportent, tout imparfaites qu'elles sont, un écho vibrant des lamentations de Job et des trompettes du *Dies iræ*. Dans l'emportement de la douleur, il va jusqu'à s'accuser d'avoir trop aimé l'art, de lui avoir sacrifié tous les autres devoirs et tous les autres amours. Ce fils de Dante n'a pas eu sa Béatrix, et il s'en confesse avec larmes, il se frappe humblement cette poitrine qu'habite un cœur fermé jusqu'alors à la passion. C'est à l'austérité sauvage de sa vie, à l'orgueil solitaire de son esprit, qu'il s'en prend de ses maux. Et l'accent de ses remords est d'une sincérité si profonde, la naïveté de ses plaintes est d'une puissance si irrésistible, que le ridicule n'entache pas cet aveu vraiment hardi au milieu d'une société sceptique et railleuse. Il a trop vécu pour l'intelligence, pas assez pour le cœur. Tout un côté de la vie, jusqu'alors inaperçu, lui apparaît, et il est pénétré de confusion à la pensée de cet aveuglement dont de moins nobles cœurs s'enorgueillissent :

Le monde était pour moi comme s'il n'était pas.
Jamais pour le réel je ne faisais un pas.
L'inutile, pour moi, c'était le nécessaire,
Et le reste était bon pour le pauvre vulgaire !
. . . . . .
Et voilà qu'à présent, à peine à mon midi,
Tout plaisir est en moi pour toujours engourdi ;
Et moi, qui me croyais pétri d'une autre argile,
Formé, vivifié d'une essence subtile,
Ainsi qu'un animal je vivrai pour manger ;
Et la brute avec moi ne voudra pas changer,
Car elle a ses petits à nourrir au repaire,
Et je n'ai que moi seul à nourrir sur la terre !

Les moindres incidents de la vie quotidienne le ramènent à ce remords insurmontable d'avoir sacrifié l'amour à l'art, de n'avoir pas connu le plus puissant et le meilleur des sentiments humains. Qu'il entre pour

prier dans une église, qu'il aperçoive à l'écart une femme à genou; et plongée dans le recueillement, c'est assez pour que cette pathétique apostrophe lui échappe:

> . . . Sous ta robe de laine,
> Femme, tu viens peut-être, ainsi que Madeleine,
> Maudissant tes péchés et le cœur alarmé,
> T'accuser d'être faible et d'avoir trop aimé?
> Ce n'est point pour cela qu'on tombe dans l'abîme!
> Mais n'avoir point aimé, femme, c'est là le crime!
> C'est le mien, c'est le mien! C'est pour cela, vois-tu,
> Que je suis triste, hélas! et pour jamais perdu,
> Et que lorsque je vois deux jeunes cœurs en fête,
> Mes cheveux de douleur se dressent sur ma tête.

Les éclairs de joie qui traversent la sombre nuit de sa tristesse ne font qu'en illuminer la profondeur : jamais une vive lumière n'y pénètre. Les descriptions, aussi rares dans ce volume qu'elles étaient nombreuses dans le précédent, n'ont plus les chaudes couleurs du tableau, mais les tons froids et pâles de la gravure. Par instant la vigueur de l'impression première y atteint aux magiques effets de la *manière noire,* mais il faut reconnaître que, dans l'ensemble du volume, l'ampleur presque magistrale du style ne dissimule qu'à moitié une certaine maigreur de pensée inséparable de l'ascétisme auquel s'est vouée cette imagination à la fois ardente et contenue.

Dans un dernier recueil intitulé *Résignation,* et dont le ton général confirme pleinement le titre, la pensée d'Antoni Deschamps revêt une forme définitive. Il a fait le sacrifice de son bonheur et de ces impressions personnelles qui donnaient aux élégies des *Dernières Paroles* un accent si navrant. Il ne nous parle plus de ses souffrances et de ses tristesses; par un effort de désintéressement héroïque, il s'est élevé au-dessus de sa destinée.

Il ne s'intéresse plus qu'aux idées générales, à celles qui touchent l'art, la patrie ou l'humanité. Sur ces thèmes, qui prêtent si facilement à la déclamation, il a su rester dans le ton animé, parfois éloquent, de la causerie familière; le naturel du style et de la pensée y couvre les défauts habituels de sa manière, et parfois une grande idée, un vers énergique relèvent heureusement la simplicité d'un sujet, que le poëte semble dédaigner de couvrir de broderies. Ces dernières poésies nous révèlent chez Antoni Deschamps le brillant causeur que, chose rare,

l'écrivain n'a pas étouffé en lui. Il y reçoit ses inspirations du dehors, du milieu ambiant, de l'air extérieur, au lieu de les chercher en lui-même, comme la plupart des poëtes éminents de notre temps; de là, un air d'improvisation, qui sied aux tirades de politique et de morale, dont se compose en grande partie le dernier recueil, et qui ont souvent, comme on l'a remarqué, tous les caractères d'un *Premier Paris*. Et, puisque le poëte s'est depuis enfermé dans un obstiné silence, disons, en finissant, qu'il ne pouvait clore plus noblement sa carrière. L'élévation de son talent reste en parfait accord avec la dignité de son âme, et si les hasards de la vie littéraire ne lui ont valu aucun des honneurs qu'il n'a pas cherchés, bien qu'il y eût autant de droits que d'autres plus heureux, on peut affirmer sans témérité que la Muse, à laquelle il a voué un culte si désintéressé, protégera dans l'avenir son nom contre un injuste oubli.

PAUL JUILLERAT.

La *Divine Comédie* de Dante Alighieri, traduite en vers français, par Antoni Deschamps (vingt chants), ornée de lithographies représentant l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, Paris, Ch. Gosselin, Urbain Canel et Levavasseur, 1829; *Dernières Paroles*, poésies (sans nom d'auteur), Paris, 1 vol. in-8°, 1835; *Poésies* d'Émile et d'Antoni Deschamps, Delloye, 1 vol. in-16, 1841.

CHANT TROISIÈME

DE L'ENFER DU DANTE

Traduction

« C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs,
C'est par moi que l'on va dans le champ des douleurs,
C'est par moi que l'on va chez la race damnée!
La justice a conduit la main dont je suis née ;
Or le Père, et le Fils, et l'Esprit souverain
Font, depuis le chaos, tourner mes gonds d'airain;
Rien n'existe avant moi, que chose sans naissance.
Vous qui passez mon seuil, laissez là l'espérance. »

Voilà ce que je vis, en caractère noir,
Sur le haut d'une porte, et sans le concevoir!
« Maître, dis-je en tremblant, ces paroles sont dures! »
Et lui : « Mon fils, il faut qu'en ton cœur tu t'assures.
Nous sommes arrivés aux lieux où je t'ai dit
Que tu devrais bientôt voir le peuple maudit
Qui ne pourra jouir de la béatitude. »
Alors, pour apaiser ma grande inquiétude,
Il prit en souriant ma main avec sa main,
Et puis me fit entrer dans l'infernal chemin.

Le tout était couvert d'impénétrables voiles,
Et des cris résonnaient sous ce ciel sans étoiles;
C'est pourquoi tout d'abord je me mis à pleurer:
Des soupirs comme en fait l'homme près d'expirer,
Des sanglots étouffés, un bizarre langage,
Des froissements de mains, des hurlements de rage,
Formaient une tourmente, et ressemblaient au vent
Qui soulève la mer et le sable mouvant,
Quand retentit en haut la voix de la tempête.
Et moi, qui me sentais tout autour de la tête,

Comme un bandeau d'erreurs, je dis d'un air surpris :
« Maître, quel est ce bruit, et quels sont ces esprits
Qui se désolent tant ? » Lui : « Ce sont les supplices
De la race qui fut sans vertus et sans vices,
Tels sont les habitants de cette région ;
Ils sont ici mêlés à cette légion
Des anges qui ne fut fidèle ni rebelle,
Mais qui demeura neutre en la grande querelle :
Les cieux les ont chassés, de peur d'être moins purs,
Et le dernier enfer, en ses gouffres obscurs,
Ne les a point reçus, car les coupables âmes
En tireraient honneur, brûlant aux mêmes flammes. »
« Mais pourquoi, dis-je alors, pleurent-ils donc si fort ? »
Et lui me répondit : « Voici quel est leur sort :
Ils ne peuvent mourir, et si basse est leur vie
Que le moindre renom excite leur envie ;
Le monde n'en a point gardé de souvenir,
Dieu les a repoussés sans daigner les punir ;
Mais ne parlons point d'eux, regarde-les et passe ! »
Et moi, qui regardai, j'aperçus dans l'espace
Courir en tournoyant un immense étendard
Qui traversait les airs aussi vite qu'un dard ;
Et derrière venait une si grande foule
Sur cette triste plage où le monde s'écoule,
Que je n'aurais pas cru que de ses froides mains
La mort jusqu'à ce jour eût défait tant d'humains ;
Et comme je cherchais dans cette plaine sombre,
Au milieu de ces morts, à reconnaître une ombre,
Je reconnus celui qui fit le *grand refus ;*
Et je compris alors que ce groupe confus
Était formé de ceux qui furent incapables,
Quand ils étaient ici, d'êtres bons ou coupables ;
Et ces infortunés, qui ne vécurent pas,
Étaient nus, et couraient piqués à chaque pas
Par des guêpes d'enfer qu'éveillait leur passage :
Tout leur corps ruisselait de sang ; de leur visage

Tombaient des pleurs amers avec ce sang mêlés,
Que buvaient à leurs pieds des vers longs et pelés.

Or, regardant plus loin dans la triste carrière,
Je vis une autre foule au bord d'une rivière,
Et m'écriai : « Virgile, ô poëte! dis-moi
Quels sont ces malheureux et quelle étrange loi
Les fait passer si vite à cet autre rivage,
Autant que je puis voir à travers le nuage? »
Et lui me répondit : « Ne m'interroge pas,
Tu l'apprendras bientôt quand nous serons là-bas,
Près du fleuve Achéron. » Je baissai la paupière,
Et demeurai muet comme un homme de pierre;
Et puis je m'avançai vers le fleuve en tremblant.
Voici sur un esquif venir un vieillard blanc,
Criant : « Malheur à vous, malheur, âmes damnées!
N'espérez point revoir vos rives fortunées,
Car je vais vous conduire en un terrible lieu,
Dans l'éternel enfer et de glace et de feu!
Et toi, vivant, qui viens sur ces rivages sombres,
Éloigne-toi des morts et des coupables ombres! »
Et comme à cet appel je n'obéissais pas :
« Il te faudra, dit-il, porter ailleurs tes pas,
Pour qu'un esquif moins lourd te mène à l'autre rive! »

« Si cet homme vivant dans ton domaine arrive,
Dit Virgile au vieillard, c'est parce qu'on le veut,
Pilote de l'enfer, dans l'endroit où l'on peut
Toujours ce que l'on veut. » Et le nocher avide,
Conducteur des damnés sur ce marais livide,
Éteignit ses regards comme la braise ardents;
Or les âmes des morts allaient grinçant des dents,
Car elles comprenaient ces paroles amères;
Elles maudissaient Dieu, leurs pères et leurs mères,
Leurs fils, le genre humain, le temps et le moment,
Le pays et le lieu de leur enfantement;

Puis, en pleurant bien fort, elles vinrent ensemble
A la rive maudite où leur destin rassemble
Ceux qui n'aiment point Dieu : là le vieillard Caron,
Diable aux yeux flamboyants, bat de son aviron
Quiconque avec lenteur s'approche du rivage ;
Et comme on voit, l'automne, en la forêt sauvage,
Quand les arbres au vent semblent près de céder,
Les feuilles s'en aller une à une et tomber,
Tant que la branche enfin rend son bien à la terre ;
Ainsi les fils d'Adam, par ce champ solitaire,
Se jettent dans la barque au signal du nocher,
Semblables au faucon que rappelle l'archer ;
Ils s'en vont, ils s'en vont sur la rivière sombre,
Et ne sont pas encor passés qu'un pareil nombre
Attend déjà la barque au bord qu'ils ont quitté.
« Mon fils, me dit alors Virgile avec bonté,
Ceux qui laissent là-haut une dépouille immonde
Arrivent sur ces bords de tous les points du monde ;
Ils sont tous possédés, en cet étrange lieu,
Du besoin d'avancer ; la justice de Dieu
Les presse tellement, que leur crainte se change
En un brûlant désir de passer cette fange.
Or jamais âme humaine, éprise de vertu,
N'est descendue ici ; c'est pour cela, vois-tu,
Que Caron t'écartait de ceux qu'il accompagne. »

Quand il eut achevé, l'infernale campagne
Trembla si fortement, qu'à ce seul souvenir
Je sens un froid de mort jusqu'à mon cœur venir,
Et mon sang s'arrêter comme en ce jour d'alarmes.
Un grand vent balaya cette terre de larmes,
L'air s'embrasa soudain et devint tout vermeil,
Et moi, je tombai tel qu'un corps pris de sommeil.

LE POËTE

ODE

Comme autrefois Macbeth, ramenant son armée
De sang et de carnage encor tout enflammée,
Rencontra les trois Sœurs et fut muet d'effroi ;
Lorque, posant le doigt sur leurs bouches livides,
Elles firent sortir de leurs mâchoires vides :
« Salut, Macbeth, tu seras roi ! »

Et puis, l'esprit troublé par les vieilles sorcières,
Ne vit plus ses soldats passer sur les bruyères,
N'entendit plus des cors le murmure lointain ;
Mais pâle, et l'œil hagard, et la tête baissée,
Marchant vers Inverness, parlait à sa pensée,
Impatient de son destin ;

Ainsi, tout palpitant sous un regard sublime,
D'une autre royauté la future victime
Rencontre le génie à son fatal moment ;
Et lui : « Salut, dit-il, car tu seras poëte ! »
Et, comme les trois Sœurs, cet incomplet prophète
Montre sa palme seulement.

Alors, pour accomplir sa redoutable tâche,
Ce condamné s'avance, agité sans relâche,
Tel qu'un vaisseau qui suit le flux et le reflux ;
Il veut se reposer..., tonnant à son oreille,
Une voix formidable en sursaut le réveille :
« Debout ! tu ne dormiras plus. »

Comme un simple convive, il s'assoit à la table
Et veut prendre sa part, mais le sort indomptable
Change les cris de fête en un funèbre écho ;
Il veut boire à la coupe... et sa lèvre se glace ;

Car il voit se lever à la lugubre place
L'ombre sanglante de Banquo.

Que de fois s'enfonçant dans la sombre carrière,
Il se rejettera tout à coup en arrière
Et voudra voir le but s'éloigner de sa main!
Poussé par le génie et par ses destinées
Il marchera bientôt à plus grandes journées,
Foulant les ronces du chemin.

Enfin, on le verra, triste, assis sur un trône
Que cette foule aveugle en criant environne,
Comme si celui-là pouvait être usurpé;
Et se tournant alors vers sa belle complice,
Le poëte dira, lui montrant son supplice :
« Muse, pourquoi m'as-tu trompé? »

Mais, non plus qu'à Macbeth, l'homme né de la femme
Ne pourra lui ravir cette divine flamme
Qui sans cesse l'anime et le consumera;
Et quand viendra le temps, il rendra la couronne
Et ce sceptre si lourd à celui qui les donne
Et seul aussi les reprendra.

SONNETS

Depuis longtemps je suis entre deux ennemis,
L'un s'appelle la Mort et l'autre la Folie;
L'un m'a pris ma raison, l'autre prendra ma vie...
Et moi, sans murmurer, je suis calme et soumis!

Cependant, quand je songe à tous mes chers amis,
Quand je vois, à trente ans, ma pauvre âme flétrie,

Comme un torrent d'été ma jeunesse tarie,
J'entr'ouvre mon linceul et sur moi je gémis.

Il respire pourtant, disent entre eux les hommes,
Et, debout comme nous sur la terre où nous sommes,
Nous survivra peut-être encor plus d'un hiver!

Oui, comme le polype aux poissons de la mer,
Ou comme la statue, en sa pierre immortelle,
Survit à ceux de chair qui passent devant elle!

APRÈS LA MORT DE LAURE

IMITÉ DE PÉTRARQUE

La vie avance et fuit, sans ralentir le pas,
Et la mort vient derrière à si grandes journées
Que les heures de paix qui me furent données
Me paraissent un rêve et comme n'étant pas!

Je m'en vais mesurant d'un sévère compas
Mon sinistre avenir, et vois mes destinées
De tant de maux divers encore environnées
Que je veux me donner de moi-même au trépas;

Si mon malheureux sort eut jadis quelque joie,
Triste, je m'en souviens; et puis, tremblante proie,
Devant, je vois la mer qui va me recevoir!

Je vois ma nef sans mât, sans antenne et sans voiles,
Mon nocher fatigué, le ciel livide et noir,
Et les beaux yeux éteints, qui me servaient d'étoiles.

VICTOR HUGO

NÉ EN 1802

I

Depuis bien des années déjà Victor Hugo n'est plus parmi nous. Je me souviens d'un temps où sa figure était une des plus rencontrées parmi la foule; et bien des fois je me suis demandé, le voyant si souvent apparaître dans la turbulence des fêtes ou dans le silence des lieux solitaires, comment il pouvait concilier les nécessités de son travail assidu avec ce goût sublime, mais dangereux, des promenades et des rêveries. Cette apparente contradiction est évidemment le résultat d'une existence bien réglée et d'une forte constitution spirituelle qui lui permet de travailler en marchant, ou plutôt de ne pouvoir marcher qu'en travaillant. Sans cesse, en tous lieux, sous la lumière du soleil, dans les flots de la foule, dans les sanctuaires de l'art, le long des bibliothèques poudreuses exposées au vent, Victor Hugo, pensif et calme, avait l'air de dire à la nature extérieure : « Entre bien dans mes yeux pour que je me souvienne de toi. »

A l'époque dont je parle, époque où il exerçait une vraie dictature dans les choses littéraires, je le rencontrai quelquefois dans la compagnie d'Édouard Ourliac, par qui je connus aussi Pétrus Borel et Gérard de Nerval. Il m'apparut comme un homme très-doux, très-puissant, toujours maître de lui-même, et appuyé sur une sagesse abrégée, faite de quelques axiomes irréfutables. Depuis longtemps déjà il avait montré, non pas seulement dans ses livres, mais aussi dans la parure de son existence personnelle, un grand goût pour les monuments du passé, pour les meubles pittoresques, les porcelaines, les gravures, et pour tout le mystérieux et brillant décor de la vie ancienne. Le critique dont l'œil négligerait ce détail ne serait pas un vrai critique;

car non-seulement ce goût du beau et même du bizarre, exprimé par la plastique, confirme le caractère littéraire de Victor Hugo; non-seulement il confirmait sa doctrine littéraire révolutionnaire, ou plutôt rénovatrice, mais encore apparaissait comme complément indispensable d'un caractère poétique universel. Que Pascal, enflammé par l'ascétisme, s'obstine désormais à vivre entre quatre murs nus avec des chaises de paille; qu'un curé de Saint-Roch (je ne me rappelle plus lequel) envoie, au grand scandale des prélats amoureux du *comfort,* tout son mobilier à l'hôtel des ventes, c'est bien, c'est beau et grand. Mais si je vois un homme de lettres, non opprimé par la misère, négliger ce qui fait la joie des yeux et l'amusement de l'imagination, je suis tenté de croire que c'est un homme de lettres fort incomplet, pour ne pas dire pis.

Quand aujourd'hui nous parcourons les poésies récentes de Victor Hugo, nous voyons que tel il était, tel il est resté, un promeneur pensif, un homme solitaire mais enthousiaste de la vie, un esprit rêveur et interrogateur. Mais ce n'est plus dans les environs boisés et fleuris de la grande ville, sur les quais accidentés de la Seine, dans les promenades fourmillantes d'enfants qu'il fait errer ses pieds et ses yeux. Comme Démosthène, il converse avec les flots et le vent; autrefois, il rôdait solitaire dans des lieux bouillonnant de vie humaine; aujourd'hui, il marche dans des solitudes peuplées par sa pensée. Ainsi est-il peut-être encore plus grand et plus singulier. Les couleurs de ses rêveries se sont teintées en solennité, et sa voix s'est approfondie en rivalisant avec celle de l'Océan. Mais là-bas comme ici, toujours il nous apparaît comme la statue de la Méditation qui marche.

II

Dans les temps, déjà si lointains, dont je parlais, temps heureux où les littérateurs étaient, les uns pour les autres, une société que les survivants regrettent et dont ils ne trouveront plus l'analogue, Victor Hugo représentait celui vers qui chacun se tourne pour demander le mot d'ordre. Jamais royauté ne fut plus légitime, plus naturelle, plus acclamée par la reconnaissance, plus confirmée par l'impuissance de la rébellion. Quand on se figure ce qu'était la poésie française avant qu'il apparût, et quel rajeunissement elle a subi depuis qu'il est venu; quand on imagine ce peu qu'elle eût été s'il n'était pas venu; combien de sentiments mystérieux et profonds, qui ont été exprimés, seraient restés

muets; combien d'intelligences il a accouchées, combien d'hommes qui ont rayonné par lui seraient restés obscurs, il est impossible de ne pas le considérer comme un de ces esprits rares et providentiels qui opèrent, dans l'ordre littéraire, le salut de tous, comme d'autres dans l'ordre moral et d'autres dans l'ordre politique. Le mouvement créé par Victor Hugo se continue encore sous nos yeux. Qu'il ait été puissamment secondé, personne ne le nie; mais si aujourd'hui des hommes mûrs, des jeunes gens, des femmes du monde ont le sentiment de la bonne poésie, de la poésie profondément rhythmée et vivement colorée, si le goût public s'est haussé vers des jouissances qu'il avait oubliées, c'est à Victor Hugo qu'on le doit. C'est encore son instigation puissante qui, par la main d'architectes érudits et enthousiastes, répare nos cathédrales et consolide nos vieux souvenirs de pierre. Il ne coûtera à personne d'avouer tout cela, excepté à ceux pour qui la justice n'est pas une volupté.

Je ne puis parler ici de ses facultés poétiques que d'une manière abrégée. Sans doute, en plusieurs points, je ne ferai que résumer beaucoup d'excellentes choses qui ont été dites; peut-être aurai-je le bonheur de les accentuer plus vivement.

Victor Hugo était, dès le principe, l'homme le mieux doué, le plus visiblement élu pour exprimer par la poésie ce que j'appellerai le *mystère de la vie*. La nature qui pose devant nous, de quelque côté que nous nous tournions, et qui nous enveloppe comme un mystère, se présente sous plusieurs états simultanés dont chacun, selon qu'il est plus intelligible, plus sensible pour nous, se reflète plus vivement dans nos esprits : forme, attitude et mouvement, lumière et couleur, son et harmonie. La musique des vers de Victor Hugo s'adapte aux profondes harmonies de la nature; sculpteur, il découpe dans ses strophes la forme inoubliable des choses; peintre, il les illumine de leur couleur propre. Et, comme si elles venaient directement de la nature, les trois impressions pénètrent simultanément le cerveau du lecteur. De cette triple impression résulte la *morale des choses*. Aucun artiste n'est plus universel que lui, plus apte à se mettre en contact avec les forces de la vie universelle, plus disposé à prendre sans cesse un bain de nature. Non-seulement il exprime nettement, il traduit littéralement la lettre nette et claire; mais il exprime, avec l'*obscurité indispensable*, ce qui est obscur et confusément révélé. Ses œuvres abondent en traits extraordinaires de ce genre, que nous pourrions appeler des tours de force, si nous ne savions pas qu'ils lui sont essentiellement naturels. Le vers de

Victor Hugo sait traduire pour l'âme humaine non-seulement les plaisirs les plus directs qu'elle tire de la nature visible, mais encore les sensations les plus fugitives, les plus compliquées, les plus morales (je dis exprès sensations morales) qui nous sont transmises par l'être visible, par la nature inanimée, ou dite inanimée; non-seulement la figure d'un être extérieur à l'homme, végétal ou minéral, mais aussi sa physionomie, son regard, sa tristesse, sa douceur, sa joie éclatante, sa haine répulsive, son enchantement ou son horreur; enfin, en d'autres termes, tout ce qu'il y a d'humain dans n'importe quoi, et aussi tout ce qu'il y a de divin, de sacré ou de diabolique.

Ceux qui ne sont pas poëtes ne comprennent pas ces choses. Fourier est venu un jour, trop pompeusement, nous révéler les mystères de l'*analogie*. Je ne nie pas la valeur de quelques-unes de ses minutieuses découvertes, bien que je croie que son cerveau était trop épris d'exactitude matérielle pour ne pas commettre d'erreurs et pour atteindre d'emblée la certitude morale de l'intuition. Il aurait pu tout aussi précieusement nous révéler tous les excellents poëtes dans lesquels l'humanité lisante fait son éducation aussi bien que dans la contemplation de la nature. D'ailleurs Swedenborg, qui possédait une âme bien plus grande, nous avait déjà enseigné que *le ciel est un très-grand homme;* que tout, forme, mouvement, nombre, couleur, parfum, dans le *spirituel* comme dans le *naturel,* est significatif, réciproque, converse, *correspondant.* Lavater, limitant au visage de l'homme la démonstration de l'universelle vérité, nous avait traduit le sens spirituel du contour, de la forme, de la dimension. Si nous étendons la démonstration (non-seulement nous en avons le droit, mais il nous serait infiniment difficile de faire autrement), nous arrivons à cette vérité que tout est hiéroglyphique, et nous savons que les symboles ne sont obscurs que d'une manière relative, c'est-à-dire selon la pureté, la bonne volonté ou la clairvoyance native des âmes. Or, qu'est-ce qu'un poëte (je prends le mot dans son acception la plus large), si ce n'est un traducteur, un déchiffreur? Chez les excellents poëtes, il n'y a pas de métaphore, de comparaison ou d'épithète qui ne soit d'une adaptation mathématiquement exacte dans la circonstance actuelle, parce que ces comparaisons, ces métaphores et ces épithètes sont puisées dans l'inépuisable fonds de l'*universelle analogie,* et qu'elles ne peuvent être puisées ailleurs. Maintenant, je demanderai si l'on trouvera, en cherchant minutieusement, non pas dans notre histoire seulement, mais dans l'histoire de tous les peuples, beaucoup de poëtes qui soient, comme Victor Hugo,

un si magnifique répertoire d'analogies humaines et divines. Je vois dans la Bible un prophète à qui Dieu ordonne de manger un livre. J'ignore dans quel monde Victor Hugo a mangé préalablement le dictionnaire de la langue qu'il était appelé à parler; mais je vois que le lexique français, en sortant de sa bouche, est devenu un monde, un univers coloré, mélodieux et mouvant. Par suite de quelles circonstances historiques, fatalités philosophiques, conjonctions sidérales, cet homme est-il né parmi nous, je n'en sais rien, et je ne crois pas qu'il soit de mon devoir de l'examiner ici. Peut-être est-ce simplement parce que l'Allemagne avait eu Gœthe, et l'Angleterre Shakespeare et Byron, que Victor Hugo était légitimement dû à la France. Je vois, par l'histoire des peuples, que chacun à son tour est appelé à conquérir le monde; peut-être en est-il de la domination poétique comme du règne de l'épée.

De cette faculté d'absorption de la vie extérieure, unique par son ampleur, et de cette autre faculté puissante de méditation est résulté, dans Victor Hugo, un caractère poétique très-particulier, interrogatif, mystérieux et, comme la nature, immense et minutieux, calme et agité. Voltaire ne voyait de mystère en rien, ou qu'en bien peu de choses. Mais Victor Hugo ne tranche pas le nœud gordien des choses avec la pétulance militaire de Voltaire; ses sens subtils lui révèlent des abîmes; il voit le mystère partout. Et, de fait, où n'est-il pas? De là dérive ce sentiment d'effroi qui pénètre plusieurs de ses plus beaux poëmes; de là ces turbulences, ces accumulations, ces écroulements de vers, ces masses d'images orageuses, emportées avec la vitesse d'un chaos qui fuit; de là ces répétitions fréquentes de mots, tous destinés à exprimer les ténèbres captivantes ou l'énigmatique physionomie du mystère.

III

Ainsi Victor Hugo possède non-seulement la grandeur, mais l'universalité. Que son répertoire est varié! et, quoique toujours *un* et compacte, comme il est multiforme! Je ne sais si parmi les amateurs de peintures beaucoup me ressemblent, mais je ne puis me défendre d'une vive mauvaise humeur lorsque j'entends parler d'un paysagiste (si parfait qu'il soit), d'un peintre d'animaux ou d'un peintre de fleurs, avec la même emphase qu'on mettrait à louer un peintre universel (c'est-à-dire un vrai peintre) tel que Rubens, Véronèse, Velasquez ou Delacroix. Il me paraît en effet que celui qui ne sait pas tout peindre

ne peut pas être appelé peintre. Les hommes illustres que je viens de citer expriment parfaitement tout ce qu'exprime chacun des spécialistes, et, de plus, ils possèdent une imagination et une faculté créatrice qui parle vivement à l'esprit de tous les hommes. Sitôt que vous voulez me donner l'idée d'un parfait artiste, mon esprit ne s'arrête pas à la perfection dans un genre de sujets, mais il conçoit immédiatement la nécessité de la perfection dans tous les genres. Il en est de même dans la littérature en général et dans la poésie en particulier. Celui qui n'est pas capable de tout peindre, les palais et les masures, les sentiments de tendresse et ceux de cruauté, les affections limitées de la famille et la charité universelle, la grâce du végétal et les miracles de l'architecture, tout ce qu'il y a de plus doux et tout ce qui existe de plus horrible, le sens intime et la beauté extérieure de chaque religion, la physionomie morale et physique de chaque nation, tout enfin, depuis le visible jusqu'à l'invisible, depuis le ciel jusqu'à l'enfer, celui-là, dis-je, n'est vraiment pas poëte dans l'immense étendue du mot et selon le cœur de Dieu. Vous dites de l'un : c'est un poëte d'*intérieurs*, ou de famille; de l'autre, c'est un poëte de l'amour, et de l'autre, c'est le poëte de la gloire. Mais de quel droit limitez-vous ainsi la portée des talents de chacun? Voulez-vous affirmer que celui qui a chanté la gloire était, *par cela même*, inapte à célébrer l'amour? Vous infirmez ainsi le sens universel du mot *poésie*. Si vous ne voulez pas simplement faire entendre que des circonstances, qui ne viennent pas du poëte, l'ont, *jusqu'à présent*, confiné dans une spécialité, je croirai toujours que vous parlez d'un pauvre poëte, d'un poëte incomplet, si habile qu'il soit dans *son* genre.

Ah! avec Victor Hugo nous n'avons pas à tracer ces distinctions, car c'est un génie sans frontières. Ici nous sommes éblouis, enchantés et enveloppés comme par la vie elle-même. La transparence de l'atmosphère, la coupole du ciel, la figure de l'arbre, le regard de l'animal, la silhouette de la maison sont peints en ses livres par le pinceau du paysagiste consommé. En tout il met la palpitation de la vie. S'il peint la mer, aucune marine n'égalera les siennes. Les navires qui en rayent la surface ou qui en traversent les bouillonnements auront, plus que tous ceux de tout autre peintre, cette physionomie de lutteurs passionnés, ce caractère de volonté et d'animalité qui se dégage si mystérieusement d'un appareil géométrique et mécanique de bois, de fer, de cordes et de toile; animal monstrueux créé par l'homme, auquel le vent et le flot ajoutent la beauté d'une démarche.

Quant à l'amour, à la guerre, aux joies de la famille, aux tristesses du pauvre, aux magnificences nationales, à tout ce qui est plus particulièrement l'homme, et qui forme le domaine du peintre de genre et du peintre d'histoire, qu'avons-nous vu de plus riche et de plus concret que les poésies lyriques de Victor Hugo? Ce serait sans doute ici le cas, si l'espace le permettait, d'analyser l'atmosphère morale qui plane et circule dans ses poëmes, laquelle participe très-sensiblement du tempérament propre de l'auteur. Elle me paraît porter un caractère très-manifeste d'amour égal pour ce qui est très-fort comme pour ce qui est très-faible, et l'attraction exercée sur le poëte par ces deux extrêmes tire sa raison d'une origine unique, qui est la force même, la vigueur originelle dont il est doué. La force l'enchante et l'enivre; il va vers elle comme vers une parente : attraction fraternelle. Ainsi est-il emporté irrésistiblement vers tout symbole de l'infini, la mer, le ciel; vers tous les représentants anciens de la force, géants homériques ou bibliques, paladins, chevaliers; vers les bêtes énormes et redoutables. Il caresse en se jouant ce qui ferait peur à des mains débiles; il se meut dans l'immense, sans vertige. En revanche, mais par une tendance différente dont la source est pourtant la même, le poëte se montre toujours l'ami attendri de tout ce qui est faible, solitaire, contristé; de tout ce qui est orphelin : attraction paternelle. Le fort, qui devine un frère dans tout ce qui est fort, voit ses enfants dans tout ce qui a besoin d'être protégé ou consolé. C'est de la force même et de la certitude qu'elle donne à celui qui la possède que dérive l'esprit de justice et de charité. Ainsi se produisent sans cesse dans les poëmes de Victor Hugo ces accents d'amour pour les femmes tombées, pour les pauvres gens broyés dans les engrenages de nos sociétés, pour les animaux martyrs de notre gloutonnerie et de notre despotisme. Peu de personnes ont remarqué le charme et l'enchantement que la bonté ajoute à la force et qui se fait voir si fréquemment dans les œuvres de notre poëte. Un sourire et une larme dans le visage d'un colosse, c'est une originalité presque divine. Même dans ces petits poëmes consacrés à l'amour sensuel, dans ces strophes d'une mélancolie si voluptueuse et si mélodieuse, on entend, comme l'accompagnement permanent d'un orchestre, la voix profonde de la charité. Sous l'amant, on sent un père et un protecteur. Il ne s'agit pas ici de cette morale prêcheuse qui, par son air de pédanterie, par son ton didactique, peut gâter les plus beaux morceaux de poésie, mais d'une morale inspirée qui se glisse, invisible, dans la matière poétique, comme les fluides impondérables dans toute la machine du monde. La morale

n'entre pas dans cet art à titre de but; elle s'y mêle et s'y confond comme dans la vie elle-même. Le poëte est moraliste sans le vouloir, par abondance et plénitude de nature.

IV

L'excessif, l'immense, sont le domaine naturel de Victor Hugo; il s'y meut comme dans son atmosphère natale. Le génie qu'il a de tout temps déployé dans la peinture de *toute la monstruosité* qui enveloppe l'homme est vraiment prodigieux. Mais c'est surtout dans ces dernières années qu'il a subi l'influence métaphysique qui s'exhale de toutes ces choses; curiosité d'un Œdipe obsédé par d'innombrables sphinx. Cependant qui ne se souvient de *la Pente de la rêverie*, déjà si vieille de date? Une grande partie de ses œuvres récentes semble le développement aussi régulier qu'énorme de la faculté qui a présidé à la génération de ce poëme enivrant. On dirait que dès lors l'interrogation s'est dressée avec plus de fréquence devant le poëte rêveur, et qu'à ses yeux tous les côtés de la nature se sont incessamment hérissés de problèmes. Comment le père *un* a-t-il pu engendrer la dualité et s'est-il enfin métamorphosé en une population innombrable de nombres? Mystère! La totalité infinie des nombres doit-elle ou peut-elle se concentrer de nouveau dans l'unité originelle? Mystère! La contemplation suggestive du ciel occupe une place immense et dominante dans les derniers ouvrages du poëte. Quel que soit le sujet traité, le ciel le domine et le surplombe comme une coupole immuable d'où plane le mystère avec la lumière, où le mystère scintille, où le mystère invite la rêverie curieuse, d'où le mystère repousse la pensée découragée. Ah! malgré Newton et malgré Laplace, la certitude astronomique n'est pas, aujourd'hui même, si grande que la rêverie ne puisse se loger dans les vastes lacunes non encore explorées par la science moderne. Très-légitimement, le poëte laisse errer sa pensée dans un dédale enivrant de conjectures. Il n'est pas un problème agité ou attaqué, dans n'importe quel temps ou par quelle philosophie, qui ne soit venu réclamer fatalement sa place dans les œuvres du poëte. Le monde des astres et le monde des âmes sont-ils finis ou infinis? L'éclosion des êtres est-elle permanente dans l'immensité comme dans la petitesse? Ce que nous sommes tentés de prendre pour la multiplication infinie des êtres ne serait-il qu'un mouvement de circulation ramenant ces mêmes êtres à la vie vers des époques et dans des conditions marquées par une loi suprême et omni-compréhensive?

La matière et le mouvement ne seraient-ils que la respiration et l'aspiration d'un Dieu qui, tour à tour, profère des mondes à la vie et les rappelle dans son sein? Tout ce qui est multiple deviendra-t-il un, et de nouveaux univers, jaillissant de la pensée de Celui dont l'unique bonheur et l'unique fonction sont de produire sans cesse, viendront-ils un jour remplacer notre univers et tous ceux que nous voyons suspendus autour de nous? Et la conjecture sur l'appropriation morale, sur la destination de tous ces mondes, nos voisins inconnus, ne prend-elle pas aussi naturellement sa place dans les immenses domaines de la poésie? Germinations, éclosions, floraisons, éruptions successives, simultanées, lentes ou soudaines, progressives ou complètes, d'astres, d'étoiles, de soleils, de constellations, êtes-vous simplement les formes à la vie de Dieu, ou des habitations préparées par sa bonté ou sa justice à des âmes qu'il veut éduquer et rapprocher progressivement de lui-même? Mondes éternellement étudiés, à jamais inconnus peut-être, oh! dites, avez-vous des destinations de paradis, d'enfers, de purgatoires, de cachots, de villas, de palais, etc...? Que des systèmes et des groupes nouveaux, affectant des formes inattendues, adoptant des combinaisons imprévues, subissant des lois non enregistrées, imitant tous les caprices providentiels d'une géométrie trop vaste et trop compliquée pour le compas humain, puissent jaillir des limbes de l'avenir; qu'y aurait-il, dans cette pensée, de si *exorbitant,* de si monstrueux, et qui sortit des limites légitimes de la conjecture poétique? Je m'attache à ce mot *conjecture,* qui sert à définir, passablement, le caractère ultra-scientifique de toute poésie. Entre les mains d'un autre poëte que Victor Hugo, de pareils thèmes et de pareils sujets auraient pu trop facilement adopter la forme didactique, qui est la plus grande ennemie de la véritable poésie. Raconter en vers les lois *connues,* selon lesquelles se meut un monde moral ou sidéral, c'est décrire ce qui est découvert et ce qui tombe tout entier sous le télescope ou le compas de la science, c'est se réduire aux devoirs de la science et empiéter sur ses fonctions, et c'est embarrasser son langage traditionnel de l'ornement superflu, et dangereux ici, de la rime; mais s'abandonner à toutes les rêveries suggérées par le spectacle infini de la vie, sur la terre et dans les cieux, est le droit légitime du premier venu, conséquemment du poëte, à qui il est accordé alors de traduire, dans un langage magnifique, autre que la prose et la musique, les conjectures éternelles de la curieuse humanité. En décrivant ce qui est, le poëte se dégrade et descend au rang de professeur; en racontant le possible, il reste fidèle à sa fonction; il est

une âme collective qui interroge, qui pleure, qui espère, et qui devine quelquefois.

V

Une nouvelle preuve du même goût infaillible se manifeste dans le dernier ouvrage dont Victor Hugo nous ait octroyé la jouissance, je veux dire *la Légende des Siècles*. Excepté à l'aurore de la vie des nations, où la poésie est à la fois l'expression de leur âme et le répertoire de leurs connaissances, l'histoire mise en vers est une dérogation aux lois qui gouvernent les deux genres, l'histoire et la poésie; c'est un outrage aux deux Muses. Dans les périodes extrêmement cultivées il se fait, dans le monde spirituel, une division du travail qui fortifie et perfectionne chaque partie; et celui qui alors tente de créer le poëme épique, tel que le comprenaient les nations plus jeunes, risque de diminuer l'effet magique de la poésie, ne fût-ce que par la longueur insupportable de l'œuvre, et en même temps d'enlever à l'histoire une partie de la sagesse et de la sévérité qu'exigent d'elle les nations âgées. Il n'en résulte la plupart du temps qu'un fastidieux ridicule. Malgré tous les honorables efforts d'un philosophe français, qui a cru qu'on pouvait subitement, sans une grâce ancienne et sans longues études, mettre le vers au service d'une thèse poétique, Napoléon est encore aujourd'hui trop historique pour être fait légende. Il n'est pas plus permis que possible à l'homme, même à l'homme de génie, de reculer ainsi les siècles artificiellement. Une pareille idée ne pouvait tomber que dans l'esprit d'un philosophe, d'un professeur, c'est-à-dire d'un homme absent de la vie. Quand Victor Hugo, dans ses premières poésies, essaye de nous montrer Napoléon comme personnage légendaire, il est encore un Parisien qui parle, un contemporain ému et rêveur; il évoque la légende *possible* de l'avenir; il ne la réduit pas, d'autorité, à l'état de passé.

Or, pour en revenir à *la Légende des Siècles*, Victor Hugo a créé le seul poëme épique qui pût être créé par un homme de son temps pour des lecteurs de son temps. D'abord les poëmes qui constituent l'ouvrage sont généralement courts, et même la brièveté de quelques-uns n'est pas moins extraordinaire que leur énergie. Ceci est déjà une considération importante, qui témoigne d'une connaissance absolue de tout le possible de la poésie moderne. Ensuite, voulant créer le poëme épique moderne, c'est-à-dire le poëme tirant son origine ou plutôt son prétexte de l'histoire, il s'est bien gardé d'emprunter à l'histoire autre chose que ce qu'elle peut légitimement et fructueusement prêter à la

poésie; je veux dire la légende, le mythe, la fable, qui sont comme des concentrations de vie nationale, comme des réservoirs profonds où dorment le sang et les larmes des peuples. Enfin il n'a pas chanté plus particulièrement telle ou telle nation, la passion de tel ou tel siècle; il est monté tout de suite à une de ces hauteurs philosophiques d'où le poëte peut considérer toutes les évolutions de l'humanité avec un regard également curieux, courroucé ou attendri. Avec quelle majesté il a fait défiler les siècles devant nous, comme des fantômes qui sortiraient d'un mur; avec quelle autorité il les a fait se mouvoir, chacun doué de son parfait costume, de son vrai visage, de sa sincère allure, nous l'avons tous vu. Avec quel art sublime et subtil, avec quelle familiarité terrible ce prestidigitateur a fait parler et gesticuler les siècles, il ne me serait pas impossible de l'expliquer; mais ce que je tiens surtout à faire observer, c'est que cet art ne pouvait se mouvoir à l'aise que dans le milieu légendaire, et que c'est (abstraction faite des talents du magicien) le choix du terrain qui facilitait les évolutions du spectacle.

Du fond de son exil, vers lequel nos regards et nos oreilles sont tendus, le poëte chéri et vénéré nous annonce de nouveaux poëmes. Dans ces derniers temps il nous a prouvé que, pour vraiment limité qu'il soit, le domaine de la poésie n'en est pas moins, par le droit du génie, presque illimité. Dans quel ordre de choses, par quels nouveaux moyens renouvellera-t-il sa preuve? Est-ce à la bouffonnerie, par exemple (je tire au hasard), à la gaieté immortelle, à la joie, au surnaturel, au féerique et au merveilleux, doués par lui de ce caractère immense, superlatif, dont il sait douer toutes choses, qu'il voudra désormais emprunter des enchantements inconnus? il n'est pas permis à la critique de le dire; mais ce qu'elle peut affirmer sans crainte de faillir, parce qu'elle en a déjà vu les preuves successives, c'est qu'il est un de ces mortels si rares, plus rares encore dans l'ordre littéraire que dans tout autre, qui tirent une nouvelle force des années et qui vont, par un miracle incessamment répété, se rajeunissant et se renforçant jusqu'au tombeau.

CHARLES BAUDELAIRE.

Voici, dans l'ordre de date des premières éditions, la série des divers recueils de poésies publiés en France par M. Victor Hugo.

Odes et Poésies diverses, 1 vol. in-18, Pélicier, 1822; *Nouvelles Odes*, Ladvocat, 1 vol. in-18, 1824; *Odes et Ballades*, Gosselin et Bossange, 2 vol. in-8, 1829; *les Orientales*, 1 vol. in-8, Gosselin et Bossange, 1829; *les Feuilles d'automne*, 1 vol. in-8, Renduel, 1832; *les Chants du crépuscule*, 1 vol. in-8, Renduel, 1835; *les Voix intérieures*, 1 vol. in-8, Renduel, 1837; *les Rayons et les Ombres*, 1 vol. in-8, Delloye, 1840; *les Contemplations*, 2 vol. in-8, Michel Lévy frères et Hetzel, 1857; *la Légende des siècles*, 2 vol. in-8, Michel Lévy frères, Hetzel et comp., 1859. Ces divers recueils, à l'exception des deux derniers, ont été réimprimés dans la *Bibliothèque Charpentier*, années 1841 et suivantes.

Voyez l'édition publiée postérieurement, dans le format in-18, par MM. Hetzel, Hachette et Cᵉ.

Les éditeurs actuels n'ont pu nous accorder l'autorisation de citer qu'un nombre de vers trop limité pour qu'il nous soit permis de caractériser par des spécimens importants chacune des diverses manières du poëte. Nous avons seulement tenu à donner ici une grande pièce qui nous paraît occuper dans l'œuvre de M. Victor Hugo la même place que le *Lac* dans l'œuvre de M. de Lamartine, et nous nous sommes attaché à rassembler à la suite un choix de ces poëmes courts, d'une forme accomplie, qui sont par excellence du domaine des anthologies.

TRISTESSE D'OLYMPIO

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient point mornes
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
Sur la terre étendu ;
L'air était plein d'encens et les prés de verdures
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son cœur s'est répandu !

L'automne souriait ; les coteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;
Le ciel était doré ;
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré !

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La masure où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié !

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.
Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus !

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,
Y réveille l'amour,
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,

Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour!

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin;
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques;
Il rêva jusqu'au soir;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir!

Hélas! se rappelant ses douces aventures,
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,
Alors il s'écria :

« — O douleur! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur!

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!
Nature au front serein, comme vous oubliez!
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées;
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé;
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé!

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre, elle buvait en descendant des bois;
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts!

« On a pavé la route âpre et mal aplanie
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,
Et de sa petitesse étalant l'ironie,
Son pied charmant semblait rire à côté du mien!

« La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

« La forêt ici manque et là s'est agrandie.
De tout ce qui fut nous, presque rien n'est vivant;
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent!

« N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus?
L'air joue avec la branche au moment où je pleure;
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir!

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève;
Les pires des humains sont comme les meilleurs;
Nous nous éveillons tous au même endroit du rêve,
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité!

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites.
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus!

« Quoi donc! C'est vainement qu'ici nous nous aimâmes!
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes!
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons?

« Nous nous comprenions tant! doux, attentifs, austères,
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix,
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystère
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois!

« Répondez, vallon pur, répondez, solitude,
O nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau;

« Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire et de chanter toujours?

« Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,
Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,
Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois?

« Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,
Et te voir m'entraîner, dans une morne étreinte,
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas

« Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :
« — Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts? »

« Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés, et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours!

« Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme.
Il plonge dans la nuit l'antre où nous rayonnons
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

« Eh bien! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages!
Herbe, use notre seuil! ronce, cache nos pas!
Chantez, oiseaux! ruisseaux, coulez! croissez, feuillages!
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même!
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin!
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par la main!

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi, rien ne t'efface, Amour! toi qui nous charmes,
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard!
Tu nous tiens par la joie et surtout par les larmes;
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine
Où gisent ses vertus et ses illusions;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur un champ de bataille,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... —
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir! »

Octobre 183..

(*Les Rayons et les Ombres.*)

SOLEIL COUCHANT

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit!

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde, immense et radieux!

Avril 1829.

(*Les Feuilles d'automne.*)

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas! voilé toujours;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
Passez! passez toujours! je n'ai plus à vieillir!
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir!

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre!
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli!

(*Les Chants du crépuscule.*)

Janvier 18..

ÉCRIT SUR LA VITRE D'UNE FENÊTRE FLAMANDE

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre, où le Nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille, et s'accouple au Midi !
Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son tablier d'argent plein de notes magiques,
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyeux,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
Vibrant, ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible;
Par un frêle escalier de cristal invisible,
Effarée et dansante, elle descend des cieux ;
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore !

(*Les Rayons et les Ombres.*)

Malines, août 1837.

LA VACHE

Devant la blanche ferme où parfois, vers midi,
Un vieillard vient s'asseoir sur le seuil attiédi,
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
Écoutent les chansons du gardien du réveil,
Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,

Une vache était là, tout à l'heure arrêtée,
Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,
D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en broussailles,
Frais et plus charbonnés que de vieilles murailles,
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,
Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante,
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
Elle, bonne et puissante, et de son trésor pleine,
Sous leurs mains par moments faisant frémir à peine
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

Ainsi, Nature! abri de toute créature!
O mère universelle! indulgente Nature!
Ainsi, tous à la fois, mystiques et charnels,
Cherchant l'ombre et le lait sous tes flancs éternels,
Nous sommes là, savants, poëtes, pêle-mêle,
Pendus de toutes parts à ta forte mamelle!
Et tandis qu'affamés, avec des cris vainqueurs,
A tes sources sans fin désaltérant nos cœurs,
Pour en faire plus tard notre sang et notre âme,
Nous aspirons à flots ta lumière et ta flamme,
Les feuillages, les monts, les prés verts, le ciel bleu,
Toi, sans te déranger, tu rêves à ton Dieu!

(*Les Voix intérieures.*)

Mai 1837.

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe!
Qui sait combien de jours sa faim a combattu!
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,

Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre, et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute!

La faute en est à nous; à toi, riche! à ton or!
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour!

(*Les Chants du crépuscule.*)

Septembre 1835.

Le grand homme vaincu peut perdre en un instant
Sa gloire, son empire, et son trône éclatant,
Et sa couronne qu'on renie,
Tout, jusqu'à ce prestige à sa grandeur mêlé
Qui faisait voir son front dans un ciel étoilé;
Il garde toujours son génie!

Ainsi, quand la bataille enveloppe un drapeau,
Tout ce qui n'est qu'azur, écarlate, oripeau,
Frange d'or, tunique de soie,
Tombe sous la mitraille en un moment haché,
Et, lambeau par lambeau, s'en va comme arraché
Par le bec d'un oiseau de proie!

Et qu'importe! A travers les cris, les pas, les voix,
Et la mêlée en feu qui sur tous à la fois
Fait tourner son horrible meule,

Au plus haut de la hampe, orgueil des bataillons,
Où pendait cette pourpre envolée en haillons,
L'aigle de bronze reste seule!

(*Les Chants du crépuscule.*)

Février 1835.

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours?
La rose dit à la tombe :
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?

La rose dit : — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit : — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel !

(*Les Voix intérieures.*)

Juin 1837.

MÉRY

NÉ EN 1803

Si j'étais Pythagoras le philosophe, Elingsor le nécromancien, ou seulement M. Home le spiritiste, je voudrais désagréger les multiples éléments de la riche organisation qu'il me faut étudier à présent, et j'épuiserais les incantations pour évoquer autour de notre cher Méry les figures changeantes que revêtit tour à tour cette âme, prédestinée à conquérir dans les plus laborieuses métamorphoses sa personnalité indépendante.

N'a-t-il pas respiré d'abord l'âcre odeur du baobab et de l'upas dans les Indes du mystère et du vertige? Il était, sans nul doute, conseiller, sinon secrétaire de Soudrâka, quand le royal dramaturge, entrelaçant tous les rhythmes, du bref *anouchtoub* jusqu'à l'infini *dandâka,* faisait jaillir de leurs harmonieuses dissonances *le Charriot d'Enfant,* la luxuriante tragédie que naguère, après quelque deux mille ans, Méry, coopérateur de Gérard de Nerval, un autre survivant du cycle d'Orient, renforça d'une vitalité nouvelle. J'entends, quand il épanche sur nos soirées les flots de son enjouement intarissable, le rire aérien du Vidûshaka, Panurge et Puck du théâtre exotique : cette faconde parisienne coule abondante comme les eaux du divin Tomosa, et la tradition de l'ère Samvat se renoue au tournant du faubourg Montmartre. — Mais quoi! déjà l'horizon change. Rhapsode écouté de la Grèce des Homérides, déjà notre transfuge arbore dans ses mains tantôt la baguette rouge des violents, proclamateurs de la colère du Péliade, tantôt le bâton jaune des pacifiques, romanciers des vagabondages du Laërtide. Sollicité par l'envie d'un autre ciel, lui-même se confie aux vagues; il aborde à Lesbos, et *les Vierges* au sourire de sphinx se sentent devi-

nées; il tend vers la Gaule, il entre dans la Marseille qu'ignorait Hérodote, et parmi les Théories Phocéennes il se voue au culte de l'Apollon Dorien, le dieu de la lumière et des vers. C'est là qu'il goûte le fruit d'amour dont la saveur parfume encore ses aubades; c'est de là qu'il part pour cette Rome où l'attirent les solennelles mélopées du triomphe. De cette nouvelle patrie il a tout vu, tout retenu. Fidèle à la trace des héros, ingénieur d'Annibal dans ses marches forcées, il marquerait sur chaque granit des Alpes la trace du formidable capitaine. Polybe, Tite-Live, Arnold, Fortia d'Urban, Macdougall, Napoléon même, commentateur des prodiges qu'il recommença, n'en savaient pas tant sur Trasimène et sur Trébie. Qui, l'ayant entendu, l'ayant lu, n'a cru vivre dans le Forum encombré de la métropole des Césars? Qui, sous la conduite du magnétique cicerone, n'a parcouru les villes mortes où le Vésuve vomit ses fureurs? Laissons ânonner les épeleurs de palimpsestes; que Raffaël Garucci, que Joseph Fiorelli déchiffrent *les graffiti* tracés au stylet dans la pierre de ces hypogées; Méry est plus habile, il se souvient. Seul, au dernier festin des *optimates* d'Herculanum, il observait les pourpres de la mer, et les nuages fumeux amoncelés sur la tête alourdie des sybarites; mais c'est en vain qu'illuminé par le péril, il avertit les convives en délire; les buveurs insultaient le prophète, et seul, préservé du désastre, il vint d'une main vacillante graver sur les murs menacés de Pompéia ces mots d'enseignement et de terreur : *Herculanum! Herculanum!* — Désespérons de le suivre plus longtemps dans ses migrations capricieuses! L'Espagne des *Gusman* a, pour les regards compréhensifs du cosmopolite, ciselé les dentelles de ses balcons et déroulé la pompe de ses cortéges; la cave de Coster, l'*Imagier de Harlem*, a découvert aux enquêtes du chercheur les douloureux balbutiements du verbe aux cent millions d'ailes; le maître Érasme, ivre de rire, a déclamé devant ce prosélyte les *Epistolæ obscurorum virorum*, ces *Villéliades* d'un autre âge. Chez Procope, Philidor n'acceptait pas d'autre adversaire à ce noble jeu des échecs dont le lettré praticien a déduit les manéges dans les flexibles alexandrins de son code trente-huit fois réimprimé; mais Philidor eût été maté sans trêve, si les *Comètes* aléatoires n'eussent imposé trop souvent à son aventureux provocateur l'implacable proximité de leurs fauteuils et l'inconsciente *jettatura* de leurs béats sourires. Tavernier et Le Vaillant n'enrôlèrent pas de plus déterminé complice, et Surcouf, quand il cingla vers Timor, se tint content d'un tel pilote. A ce plongeur le Coromandel a cédé ses perles; à ce colon la Nouvelle-Hollande a prodigué ses gerbes;

au fusil, aux trappes de ce chasseur le Bengale a livré les tigres de ses jungles. Comment pourtant Méry, même pour fondre les glaces de l'indolente *Héva*, s'est-il résigné à entretenir le farouche dialogue de la poudre et du rugissement? Une fibre devait battre dans ce cœur universellement sympathique, et réclamer la grâce du sinistre outlaw de la forêt. Car, s'il a frayé avec les rapides générations des hommes, notre poëte a fréquenté aussi les confuses tribus des bêtes, et les colosses ont bénéficié de son accointance comme les infiniment petits. Les panégyristes de l'éléphant, Pline l'Ancien ou le colonel Armandi, pâlissent, quand on relit les dithyrambes opiniâtres du collecteur encyclopédique; les Dangeau de la gent souriquoise, Watterton et l'oncle James ont moins fait que le perspicace thésauriseur de raretés pour l'honneur du rat, cet industriel propre aux emplois les plus divers, même au métier d'acteur tragique, on s'en put convaincre à Bruxelles, voici à peine un lustre. Intelligence ubiquitaire, Méry le nomade se trouve désormais partout chez lui, même sur le boulevard Malesherbes, et le jargon de la dernière quinzaine ne le déconcerte pas plus qu'un hiéroglyphe de Biban-El-Molouk. Quel est donc l'indéniable principe d'affinité qui concilie tant de contrastes? Ou gîte l'alchimiste qui développa sous ses mille et deux simulacres l'essence de cette salamandre de l'esprit, incessamment retrempée dans les triples flammes de la science, de l'imagination et de l'enthousiasme?

Si le lecteur, incrédule à la métempsycose, regimbe contre mon point d'interrogation, je le renverrai à Méry lui-même. Pour peu que la mémoire éloquente consente à revisiter devant plusieurs la source des réminiscences, la réalité viendra en aide au rêve, et ma chimérique série d'avatars ne paraîtra plus invraisemblable. Cependant, au cas qu'il se taise, absorbé peut-être dans une œuvre de sa préférence, peut-être épris des doux loisirs, je divulguerai sans apprêt des confidences avidement recueillies, et ne me soyez pas trop sévères si je recouds d'un fil grossier les lambeaux de cette étoffe d'or.

Méry vint au monde à Marseille, en 1803, sous un humble toit de la vieille ville, et les influences du foyer domestiqué furent bonnes à féconder ses premiers songes. Son père, ses oncles, les hôtes accoutumés de la veillée lui contaient les crises de la vie à bord, les trombes, les branle-bas, les témérités des croisières, Bouvet, Thomas, continuant et dépassant Jean Bart. Des voix moins rudes disputaient l'enfant à ces impérieuses fascinations de l'inconnu, et par d'autres récits le rattachaient au sol natal. Il apprenait l'histoire de sa cité, les voyages de

Pythéas, les marbres de Puget et le sacrifice de Belsunce, le sang des vaillants, parmi lesquels il comptait des ancêtres, versé à flots sur la brèche du Connétable au grand siége de 1524, et l'âpre énergie de ce bataillon marseillais qui eut l'honneur d'inspirer et de baptiser l'unique poëme de la révolution. En même temps, un prêtre vénérable et doux, l'abbé Carrier, lui ouvrait d'une main affectueuse les portes de ce Panthéon gréco-romain, où ont plié le genou les plus chastes desservants de l'ordre évangélique, et Méry, à couvert de la routine des cuistres, vidait tout petit encore le cratère homérique sous la tonnelle du presbytère, scandait, comme sous l'excitation d'un intérêt personnel, les périodes nombreuses que Cicéron ouvragea trop tard pour empêcher Milon d'aller manger des mulets à Marseille, surprenait Virgile dans son atrium, Horace dans son verger, s'imprégnait de la sagesse lumineuse de ces docteurs sans rides, et endiguait en hexamètres de bonne race le trop plein de sa candide extase. Ne fut-ce pas sur le mode délicat de l'ode à Chloé qu'il fêta ses transports vers treize ans, par cette après-midi où, sous les ombrages de Gemenos, la Tempé provençale, un groupe dansant de jeunes filles l'éblouit et couronna d'une triple vision d'Ève les félicités de son Éden? Si la fantaisie le reprenait aujourd'hui d'écraser Bavius d'une épigramme, ou de flageller Canidie d'une épode, poétastre et sorcière fléchiraient sous l'assaut; il n'est pas au parlement britannique un humaniste gradué, mainteneur et protecteur d'Oxford, qui manie avec autant d'aisance les mètres latins, musique pour ainsi dire infuse dans le sang méridional du disciple de l'abbé Carrier. Des poëtes de notre France, l'avouerai-je, le jeune Méry prenait beaucoup moins cure. Élevé à discourir dans l'idiome agreste, imagé, brûlant de sa Provence, il eût volontiers déclaré, — un de ses compatriotes les plus méritants l'a fait depuis sans mesurer les termes [1], — que le français, la plus conventionnelle des langues administratives, commerciales et scolaires, était absolument insuffisant à l'expression des instincts d'une âme libre. Il s'apprivoisa pourtant et courba le front sous l'éloquence des orateurs sacrés; Bossuet le terrassa de sa parole, toute vibrante des échos de Pindare; Massillon, né dans la Grande-Grèce de la Gaule, le séduisit aux euphonies de sa prose attique. Mais il restait rebelle à Racine, à Corneille, à Molière, à La Fontaine lui-même. Pour le dompter, ce n'était pas assez que la majesté des formes, l'unité nuancée du langage, la proportion souveraine des

[1] Frédéric Mistral. (Voir la seconde note du chant IV de son poëme, *Mirèio*.)

ensembles. L'écolier, entêté des chants primitifs, prenait peur de la plus civilisée des poésies; le rustique, fourvoyé dans Versailles, se fâchait de n'y pas rencontrer un Faune; le dévot de Théocrite et de Virgile ne pardonnait pas aux Garos de l'apologue, aux Pierrots de la comédie leur bon sens terre à terre, leurs visées positives, leurs gausseries grivoises; il répudiait la compagnie de ces vilains de Brie ou de Champagne, si étrangers, hélas, aux ravissements des pasteurs de Syracuse et des chevriers de Mantoue, si impuissants à pleurer un Daphnis, à consoler un Gallus, à célébrer la plantureuse opulence des Thalysies, à concevoir, à traduire l'idéal désir : « Ce que je veux, ce « n'est pas la terre de Pélops, ce ne sont pas des talents d'or, et ce n'est « pas davantage le don de la course, plus hâtive que les vents; mais, « sous la voûte de ce rocher, je veux chanter, mes bras autour de toi, « mes yeux errants sur nos troupeaux confondus aux bords de la mer « de Sicile. »

Μή μοι γᾶν Πέλοπος, μή μοι χρύσεια τάλαντα
Εἴη ἔχειν, μηδὲ πρόσθε θέειν ἀνέμων·
Αλλ' ὑπὸ τᾷ πέτρα τᾶδ' ᾄσομαι ἀγχὰς ἔχων τύ,
Σύννομα μᾶλ' ἐσορῶν τὰν Σικελὰν ἐς ᾧλα [1].

La source miraculeuse qui rafraîchit Agar arrose aussi les déserts de l'esprit. Tandis qu'au seuil du jardin de la poésie de France, Méry récusait les introducteurs officiels qu'il admirait trop froidement, André Chénier ressuscitait, et des fragments de ses doux vers brisés s'exhalaient, comme d'une ruche bien garnie, les pures senteurs du miel d'Hymette; Lamartine emportait sur ses ailes de cygne l'élégie épurée de Properce et de Tasse dans le ciel d'Augustin et de Thérèse; Hugo préludait, et ses premiers accents dénonçaient au monde un pouvoir lyrique incomparable. Sous ces aurores, Memnon-Méry se compléta, les musiciens lui enseignèrent à ne plus douter de l'instrument, les modernes chanteurs le rallièrent à la loi des aïeux jusque-là mal comprise. et, si Hugo le dégoûta pour toujours de Lebrun et de Jean-Baptiste, les *Méditations* lui expliquèrent les chœurs d'*Athalie; la jeune Tarentine* le convertit aux *Deux Pigeons*. La Provence y perdit les offrandes exclusives d'un troubadour intolérant; la France y gagnait un poëte

[1] Théocrite. (*Idylle* VIII, Βουκολίασται.)

A vingt ans, Méry avait franchi les épreuves du noviciat littéraire. Ses strophes secouaient sur sa province leur carillon de notes allègres ou langoureuses; une feuille, *la Presse constitutionnelle,* fondée de concert avec Alphonse Rabbe, l'amer malade sitôt mis à mort par ses rêves, défiait les royalistes du ruisseau que n'avaient pas assouvis les massacres de 1815 [1], et trois procès, deux condamnations à plusieurs mois d'emprisonnement payaient les échappées trop sincères du jeune journaliste libéral. Il pouvait prendre le chemin de Paris : il connaissait le climat des orages.

Le champ s'ouvrait large alors aux activités intelligentes. La fournaise parisienne flamboyait nuit et jour, attisée par les vedettes des camps contraires, et l'heure sonnait où, pour parler avec Cicéron, chaque citoyen devait porter écrit sur le front ce qu'il pensait des affaires publiques : « *sit denique scriptum in fronte uniuscujusque civis quid de republica sentiat.* » L'inspiration de l'artiste ne s'isolait plus de ses croyances, et, fusion trop rare, on vit pulluler les œuvres franches où se reflétait sans sous-entendu tout le caractères des auteurs. Méry s'exerça d'abord à la fortifiante gymnastique des controverses quotidiennes, en même temps qu'il s'assimilait la science et l'art d'une société renouvelée. Aux Bouffes, madame Pasta l'initiait à Rossini; au Jardin des Plantes, Georges Cuvier lui dévoilait le principe même des harmonies du monde, et dans cet auditeur assidu, dans ce questionneur pénétrant le maître se plaisait à prévoir, à désigner un successeur. Notre Marseillais prétendait à une fonction plus directement littéraire. Il trouva. S'associant un de ses compatriotes, grandi à ses côtés, il tenta, malgré les censeurs, malgré les parquets, malgré l'apparent prosaïsme de la tâche, les escrimes presque périodiques d'une satire prompte à l'attaque et ferme à la riposte. Mais comment vaincre avec des vers l'indifférence d'un public émoustillé par la phrase courte du pamphlet et les apostrophes redondantes de la tribune ? Le chantre des *Ventrus* et du *Vieux Drapeau* y réussissait, grâce à la mnémonique du refrain soudé à ses rimes savamment populaires, grâce à ce prestigieux appui, l'air, *le chant qui vole à l'oreille saisie,* grâce surtout à un contestable mélange de patriotisme, de gaudriole et de sentimentalité. Rien de pareil pour les imprudents qui voudraient exploiter à nouveau la mine d'où Voltaire et Marie-Joseph Chénier tirèrent *les Systèmes et*

[1] Relire la préface passionnée des scènes historiques de Méry, l'*Assassinat*, réimprimées dans ces derniers temps sous le titre d'*une Nuit du Midi.*

les nouveaux Saints. L'ingénieux Charles Loyson semblait raisonner trop juste, quand, à un ami qui incriminait sa verve, lente à poétiser ses loyales intentions de publiciste et ses légitimes rancunes d'honnête homme, il répliquait, dans un mouvement qu'on n'a pas oublié :

> Juvénal, flétrissant d'indignes sénateurs,
> Exhalait en beaux vers ses classiques humeurs,
> Je le sais; mais tout change, et de nos jours, pour cause,
> L'*Ultray Sauromatas* se serait dit en prose :
> Sinon, tu pourrais bien voir au Palais-Royal
> Un pamphlet rouge ou blanc éclipser Juvénal [1].

Mais les fâcheux présages cédèrent à l'ardeur, à la confiance, à la solidarité généreuse des deux collaborateurs. L'entreprise et le succès se prolongèrent six ans. La faveur nationale s'était prononcée moins vive et moins constante, en Angleterre, lors des assauts hebdomadaires de ce fameux *Anti-Jacobin*, où Canning gagna ses premiers chevrons, lors des incartades aristophanesques des *Lettres interceptées* et de *la Famille Fudge*, de *la Baviade et de la Mœviade*, de ces gazettes et livrets sans nombre où s'entre-croisèrent les quolibets des plus malins frondeurs. La curiosité croissait à chacune de ces improvisations étincelantes; les rires et les applaudissements montaient à chaque évolution de ce double fouet sans pitié. Le sarcasme n'outre-passa-t-il pas, en mainte occasion, cette vraisemblance qui est comme la pudeur de l'art et qui en marque la limite? Les Dioscures versificateurs méritèrent-ils toujours cette louange, justement décernée à Sheridan : « Aux combats de l'esprit, aussi courtois champion qu'il était brillant jouteur, il n'en rapporta jamais son épée, humide du sang d'un cœur profané, »

> His wit in the combat, as gentle as bright,
> Never carried a heart-stain away on its blade?

Je n'oserais l'affirmer. Les pointes de nos preux s'envenimèrent en plus d'un tournoi, et je sais tels de leurs justiciables, piloriés à grand fracas, qui n'avaient rien du délinquant. La fièvre générale qui sévissait alors doit excuser beaucoup d'intempérances de parole et de plume; d'ailleurs, quand, à distance, le critique désintéressé reprend ces

[1] Charles Loyson à M. Viguier. (Épître V.)

fragments rétrospectifs de la satire au jour le jour, est-il commodément placé pour apprécier les animosités du whig ou du tory, les aigreurs du libéral ou de l'ultra? M. Grote fît-il réviser le procès de Cléon, *les Chevaliers* et *les Acharniens* n'en seraient pas amoindris; Fréron réhabilité siégeât-il dans le bleu calme à la droite d'Aristote, nous battrions encore des mains à l'enragé charivari des décasyllabes du *Pauvre Diable*. Fermons donc les yeux sur la convenance de quelques suggestions, sur la mesure de quelques épithètes. C'est assez que, depuis *les Sidiennes* jusqu'à *Waterloo*, Méry et son *alter ego* n'aient pas cessé de tenir leur talent à la hauteur de leur mandat. Certes, les chances de la production étaient inégales, les connaisseurs notaient çà et là, d'un crayon désappointé, le placage trop fréquent d'allégories classiques sur un fond de réalité trop prochaine et trop nue, la répétition oiseuse d'effets grotesques au moins froids, des anachronismes, quelque monotonie de coupes, et même, *proh pudor!* parmi tant de riches assonances, des couples de rimes mal mariées, *Rome* et *royaume*, *Satan* et *tam-tam* par exemple. Mais à ces imperfections de détail, à ces négligences presque justifiées par le vorace appétit des chalands de la Galerie de bois, l'équité des meilleurs juges opposait les mots vivants, les larges perspectives, la pureté continue du style, et le naturel du mouvement gardé jusque dans les accès hyperboliques d'une indignation marseillaise. Après plus de trente ans, écoutez cette fulminante prophétie dardée contre le garde des sceaux, au lendemain d'un décret fatal :

Crois-tu donc sans retour, dans la France oppressée,
Avoir sous ta simarre étouffé la pensée,
Et, grâce au zèle ardent de tes noirs familiers,
D'un sommeil éternel frappé nos ateliers?
Bientôt la vérité, proscrite sur la terre,
Creusera sous tes pieds ses arsenaux de guerre,
D'invisibles agents glisseront dans Paris
Par de secrets canaux les chefs-d'œuvre proscrits;
Aux griffes de Franchet dérobant la pensée,
Ils tromperont l'instinct de sa meute exercée,
Et, du bon sens banni colporteurs glorieux,
De sillons de lumière éblouiront les yeux [1].

Détachez ce croquis d'un trait exact et dur, le banquet clandestin

[1] *La Peyronnéide.*

des milices occultes de la rue de Jérusalem, vétérans et surnuméraires qui défilent

Le chapeau bosselé, penché sur la visière,
Le jonc qu'un noir cordon fixe à la boutonnière,
La redingote bleue et l'étroit pantalon,
Le gilet haut croisé, les bottes sans talon,
Et ce large col noir dont la ganse impuissante
Dissimule si mal une chemise absente [1];

Entonnez cette strophe d'une altière tournure où la parodie triomphe dans le solennel carnaval du rhythme :

Si l'astre de sinistre allure,
Qu'Arago voit sur l'horizon,
Par un jeu de sa chevelure
Changeait notre globe en tison,
Villèle, incrusté sur sa place,
Serait l'homme juste qu'Horace
Nous peint si calme dans ses vers,
Et, narguant la comète errante,
Il coterait encor la rente
Sur les débris de l'univers [2]!

Et dites-moi si, dans ces vers de circonstance, vous ne sentez pas un principe d'existence antérieur et supérieur au sujet; si vous n'oubliez pas la querelle injustement, ce semble, intentée au ministre de Charles X, pour sourire aux insurgents de la pensée libre, aux dénonciateurs de la délation, aux agresseurs de l'agiotage et de la vénalité; si, sous le masque de ces saturnales, vous ne devinez pas la grave tristesse de citoyens qui croient la France en torpeur, et qui tentent de la réveiller aux appels aigus de leurs fifres, aux roulements électriques de leurs tambours.

Quand le ministère Martignac sembla ménager aux esprits loyaux de tous les partis une ère trop courte de conciliation et d'espérance, nos Hipponax parisiens congédièrent sans regret leur Érinnys, et, fâchés de s'être si longtemps dérobés aux muses sévères, ils prirent une soudaine revanche en appliquant dans une composition épique leurs plus hautes facultés d'artistes à la mise en scène des plus piquantes impressions de leur enfance. Nés sur les rivages de la Méditerranée, bercés par les récits des soldats d'Héliopolis, familiers avec

[1] *La Corbiéréide.* — [2] *La Villéliade.*

les armes, avec les refrains, avec les malheurs de ces mamelucks, « naturalisés Français sur la terre d'Orient par un regard de Bonaparte[1], » assidus à surprendre dans les causeries des voyageurs et dans les archives des savants les lignes et les teintes de l'Égypte d'Alexandre et de Cléopâtre, de César et de Saint-Louis, « ils en parlaient sans cesse, un poëme s'élaborait à leur insu dans leur for intérieur, et, le jour où l'un dit : nous chanterons l'Égypte, l'autre put répondre : j'y pensais[2]. » Tous deux couvaient avec une orgueilleuse sollicitude le cher objet de leurs préméditations communes; ce serait leur *Iliade*, leur *Argonautique*, leur *Jérusalem!* Déjà, en 1813, ce mirage infatuait un métromane provincial, et le dédain des feuilletons ricaneurs enterrait en deux tours de soleil l'*Ægyptiade* de l'abbé Ailhaud, professeur de rhétorique au collége de Montauban, vainement protégé par les lemmes et dilemmes de son ample préface, par les ressorts merveilleux de ses douze chants, par les charmes contrastés d'Almaïde et de Virginie, loquaces héroïnes de la glaciale épopée. Mais qu'importaient aux fringants associés les déconvenues du prestolet languedocien? Ils ne se fussent pas arrêtés, quand le bon Parseval-Grandmaison, témoin et acteur des événements qu'il aspirait à peindre, leur eût confié l'ébauche de ces vingt chants où l'absence de drame, l'inconsistance des caractères, la prolixité des descriptions n'empêchaient pas d'estimer tantôt la lumineuse exactitude du tableau, la révolte du Caire, par exemple, et les membres de l'Institut d'Égypte laissant le compas, le télescope, le papyrus à demi déchiffré pour le fusil et pour le sabre, tantôt la fière allure des fictions, Bonaparte canonnant le simoun, et Kléber, plus terrible sous Saint-Jean-d'Acre que Samson sous Gaza, secouant de sa main géante les créneaux de la ville assiégée[3]. Nos Provençaux abjuraient tout précédent, défiaient toute comparaison, et se promettaient d'apparier la nouveauté de l'exécution à la nouveauté du sujet. S'ils réussirent, les trente éditions du poëme, les traductions publiées dans toute l'Europe[4] conspirent à nous l'attester. Me sera-t-il pourtant permis de hasarder un doute à propos de ce thème si brillamment varié, *Napoléon en Égypte*, et d'oublier un moment l'œuvre pour évaluer les chances que

[1] Méry. (Préface d'*une Nuit du Midi*.) — [2] Tissot. (*Revue encyclopédique*, novembre 1828.) — [3] M. Lebrun a donné les plus curieux détails sur l'œuvre inédite de Parseval. (Discours prononcé à l'Académie française pour la réception de M. Salvandy, 21 avril 1836.) — [4] Citons au moins la traduction en vers iambiques non rimés d'un vrai poëte, Gustave Schwab. (Stuttgard et Tubingue, 1829.)

la tâche présentait aux ouvriers ? — L'expédition d'Égypte répugnait, je crois, de tout point aux conditions éternelles de l'épopée. La date en était trop récente; l'imagination collective des foules avait à peine entamé son travail d'arrêt, de reconstruction, de métamorphose; l'histoire n'avait pas conclu, les rapporteurs s'infirmaient l'un l'autre, et l'acrimonie diffuse des brochuriers laissait encore planer d'outrageuses imputations sur les plus nobles faits de la campagne. Où résidait l'intérêt moral, durable, universel, de cette course armée au pays des Pyramides ? Les adeptes de l'épigraphie, les rénovateurs de la zoologie, de la physique et de l'algèbre y gagnèrent sans doute, durant une saison, un prétexte continu à de curieux mémoires, et une salle de lecture imprévue; l'Angleterre eut de quoi s'inquiéter quelques mois, les commerçants purent rêver un plus vaste marché pour leurs denrées, un librettiste fit représenter sur le théâtre de la République et des Arts un opéra-comique intitulé : *Zélie et Valcourt, ou Bonaparte au Caire,* et, si la belliqueuse promenade eût abouti à un dénoûment moins brusque, l'Académie française n'aurait pas attendu l'été de 1864 pour couronner une amplification sur le percement de l'isthme de Suez. A ces résultats économiques et littéraires j'ajoute l'exportation accrue des habits de nos tailleurs, des méthodes de nos pédagogues, des liturgies machinales du Messianisme industriel, l'appoint fourni à cette promiscuité des civilisations et des races que Pangloss et Tabarin appellent Harmonie, l'extension de ce progrès métis que les niais de mon espèce s'obstineront à trouver avilissant et stérile, tant qu'il n'aura pas pour instrument et pour levier la propagande religieuse, l'enthousiasme moral, la fusion fraternelle des cœurs; puis, le compte réglé, je redemande Homère qui, pour l'honneur d'une famille insultée, engage le destin de deux mondes. Est-ce tout ? Pas encore. La romanesque équipée s'interrompit sans se conclure, et le moyen de couronner une épopée par le départ subreptice du *pasteur des hommes,* abandonnant son troupeau sur la terre où il n'a pas fini de vaincre! Le héros du reste nous échappe, tant que dure l'action, malgré les radieuses journées du Mont-Thabor et d'Aboukir. Dans un héros (un héros épique, bien entendu, c'est mon terrain, j'y reste, et c'est ce qui me donne le droit d'être explicite), nous nous réservons d'admirer autre chose que l'audace du capitaine, la décision du stratége, la vigilance du négociateur; nous réclamons ces parties communes de la conscience et de l'âme par où le génie, c'est-à-dire le solitaire, l'exceptionnel, le *monstre,* palpite, souffre comme nous, et nous ressemble tout en nous dominant. Or, cette humanité que les

Achille, les Jason, les Énée, les Renaud décèlent si ingénue et si profonde, ce n'est pas le général de l'armée d'Égypte qui peut en produire un nouvel exemplaire. Aux prises avec un dessein équivoque, plus inquiet de Paris que du Caire, Bonaparte aux bords du Nil était condamné à un double jeu, à un double costume, et comme à un double visage. Sa sincérité naufrageait, sa grandeur courut risque de se compromettre. Quand vous sonderiez l'abîme de la pensée dictatoriale, quand vous sauriez les voluptueuses rêveries qui ramenaient *le Sultan de Feu* à l'entresol de la rue Chantereine, vous n'atteindrez pas à l'émotion; vous briserez plutôt le moule épique, en y plaquant ces scènes tout intérieures, ces ombres de sentiments qui s'assortiraient à peine aux stances magiques de l'ode d'Hugo, aux cadres précis de la chanson de Béranger, aux rhythmes cursifs de ces ballades où Quinet essaya d'agrafer sur les épaules de Napoléon le manteau légendaire de Siegfried et d'Arthur. Les Orientaux seuls, les chanteurs, les chroniqueurs arabes étaient en passe de réussir l'épopée de l'Égypte envahie par les Francs. Ils utilisaient avec conviction, conséquemment avec persuasion, les ressources indéfinies du surnaturel et du divin; ils mettaient aux mains de Bonaparte, le *Mahadi* promis aux Alides, un immense filet de fer où l'effréné chasseur enlaçait les multitudes ennemies, et leur bonne foi prêtait à leurs métaphores, à leurs prosopopées, à tout leur verbe le charme vainqueur d'une naïveté fière et libre. J'en appelle à ceux qui ont lu, dans la traduction de M. Desgranges, les chroniques de Nakoula-el-Turk, le plus fameux de ces annalistes enivrés. — Par quel artifice nos poëtes tournèrent-ils tant d'écueils? Comment leurs vers, destinés à l'avenir, rajeunirent-ils le trophée de ces vaines conquêtes? Comment cassèrent-ils l'arrêt de Bonaparte lui-même qui, l'un de ces soirs où il passait à Sainte-Hélène la revue de ses batailles, regretta de n'avoir pas dirigé sur l'Irlande la flotte qu'il lança sur l'Égypte? Notons-le à leur très-grand honneur, ils se tirèrent de ces extrêmes complications par une extrême simplicité. Dans leurs huit chants, pas un ornement de convention, pas un hors d'œuvre; pas une sultane enamourée; pas un fantôme de Pharaon, pas même un pylône enchanté. Le jeune chef n'est défiguré ni par la clarté fumeuse des verres grossissants du symbolisme, ni par les plats raccourcis de l'anecdote: dégagé du rayon mythologique et du nimbe chevaleresque, étranger à la famille des Roland et des Bayard autant qu'à la lignée des Hercule et des Josué, c'est le moderne chef d'armée, l'artilleur, le géographe, le tacticien, l'administrateur, le hardi dogmatiste de la victoire;

c'est le Bonaparte du *Moniteur*, exposé dans le relief de ses qualités, surpris par l'artiste aux instants où son geste est plus significatif, sa parole plus stridente, sa pensée plus féconde, fixé ainsi, ressemblant et sublime, dans une série d'esquisses brillantes de cette *idéalité momentanée* que l'âme du modèle projette sur son visage, et que le peintre s'approprie en la recomposant. Un procédé identique gouverne toutes les parties du poëme, et en détermine l'unité. Partout les documents disparates, glacés, contradictoires, fondus, façonnés, conciliés par l'énergique réflexion de deux imaginations disciplinées; partout le pittoresque agencement des accessoires, le chatoiement des beaux mots, la docilité du vieil alexandrin émancipé, détendu, malléable, prêt à tout dire, le nouvel art poétique enfin épuisant son savoir-faire pour l'interprétation d'un chapitre étrange de notre histoire; partout Clio, réintégrée dans la dignité des âges sacrés où ses dévots la saluaient deux fois Muse! On croirait une suite de rapports, de proclamations, de bulletins, d'ordres du jour reliés, animés, ennoblis par les sortiléges de la mélodie; on voudrait les entendre réciter, ainsi qu'Hérodote lut autrefois ses histoires, en quelque large amphithéâtre, devant une nation assemblée! Quelle attention, quels tressaillements dans l'auditoire! La vision panoramique se développe, et les applaudissements fêtent chaque décor. Une âme militaire accentue et relève les plus humbles détails de manœuvre, de campement, d'uniforme; le vers apprivoisé simule avec une égale industrie la diane que battent les tambours et l'escalade que sonnent les clairons, le refrain champêtre du conscrit et la guitare qui berce de ses arpéges endormeurs les odalisques de Mourad; l'émotion contagieuse s'exalte jusqu'aux saisissements fébriles de la terreur, jusqu'aux angoisses nerveuses de la pitié, quand l'aède entame la narration de la peste de Jaffa, originale et tragique encore après les tragédies de Thucydide et de Lucrèce, de Virgile et de Machiavel, de Boccace et de Daniel de Foe, après cette relation du chanoine Ripamonti dont Manzoni, au plus navrant chapitre des *Promessi sposi*, ne dépasse pas la vérace éloquence; on veut écouter deux fois le portrait de Murat entreprenant, fastueux, intrépide dans le miroir de ces pages, comme sur les toiles du maître Gros [1]; et, de la

[1] Méry a plus d'une fois dessiné, buriné, sculpté l'Ajax français. L'ode *Bonaparte et Murat*, improvisée en 1835, à Florence, sur l'album de l'ex reine de Naples, suffirait à consacrer la légende du hardi cavalier d'Aboukir. Le Murat du roman *un Amour dans l'avenir* n'est pas moins grand pour être plus familièrement posé.

sorte, par ces étapes splendides, le Mémorial épique arrive au dénoûment obligatoire, au départ de Bonaparte adroitement racheté par la prophétie finale, l'éclatant programme des années qui vont venir... Le Cirque a retenti d'une acclamation unanime, et une double couronne est tombée sur l'estrade où les poëtes sont debout, pressés déjà d'une autre ambition, et méditant *le Fils de l'Homme !*

Depuis ces premières campagnes d'un talent sagace et mûr avant d'avoir vieilli, plus de trente ans ont passé. Méry, dégagé de toute association, s'est signalé dans les épreuves fort diverses d'une production incessamment renouvelée, et des titres surabondants légitiment aujourd'hui sa renommée européenne. Nous rougirions de délier d'une main pédantesque le faisceau de ces gerbes innombrables ; les prémices nous ont livré la saveur de toute la moisson. Celui qui débuta sans tâtonnement et sans incertitude n'a pas dévié dans sa carrière si heureusement inaugurée; il s'est étendu, modifié, complété dans bien des sens; mais il n'a jamais abdiqué ses tendances natives et démenti son premier caractère. Un sentiment tendre et haut de la vie humaine dans ses spécialités et dans ses groupes, la connaissance ou, pour mieux dire, la divination des terrains mobiles où s'agitent les idées et les peuples, la chaude poursuite des charlatans et des sophistes, un optimisme entêté, une foi exubérante au règne définitif de la paix, de la joie, de la sérénité universelles, voilà le fond commun aux romans, aux comédies, aux poëmes de la maturité, aussi bien qu'aux satires et aux épopées de la jeunesse. Les journaliers de la critique ont, par louange ou par décri, trop souvent supposé chez Méry le dessein d'étonner à tout prix son lecteur par des mosaïques bizarres, des fantasmagories hétéroclites et des saillies artificielles. Ces redites dont s'accommode une verbeuse indolence méritent à peine qu'on les réfute. Méry — c'est sa distinction et son *signe* parmi les écrivains de cette époque — s'abandonne continûment aux impulsions d'un tempérament oseur sans rompre avec la logique des sensations naturelles. Sa curiosité voyageuse, son incroyable facilité de combinaisons et d'analogies le mettent en conjonction perpétuelle avec des terres, des races, des phénomènes inaperçus du vulgaire; mais il sait quelle loi supérieure régit l'extraordinaire et l'étrange : n'est-ce pas assez pour le tenir en garde contre le baroque, pour lui donner l'horreur de l'impossible ? Chacune de ses fictions dérive d'un souvenir, ou résume un pressentiment, et, comme Alcott, le moraliste de Boston, il définirait l'Imagination « l'emploi que fait la raison du monde matériel. » Que le général

Allard, le civilisateur du royaume des Cinq-Rivières, que lord Bentinck, le pacificateur de l'Hindoustan, remontent, en compagnie de ce convive, les courants orageux du passé, la lampe merveilleuse s'allumera, la vallée du Gange nous ouvrira ses plaines, ses forêts, ses déserts; nous affronterons, nous relancerons, nous anéantirons les mystiques du meurtre, ces Phansigars, ces Thugs d'une antique et ténébreuse origine que la *Polymnie* d'Hérodote nous laisse soupçonner dans les armées de Xercès, que Sénèque le tragique rencontre en Égypte, que Thévenot retrouve en Perse après tant de siècles, et qui, traqués, jugés, pendus d'Allahabad à l'Himalaya, profiteraient déjà de l'oubli, cette amnistie de l'avenir, si le voyant n'eût voué leur mémoire à une infâme immortalité dans ses fables plus authentiques et plus lucides que les enquêtes circonstanciées de Sherwood, de Sleeman ou de Pringle. L'exhibition des magots et des laques de la Chine ouverte n'a que médiocrement étonné les Parisiens de 1864 : leur guide préféré les avait dès longtemps promené en *bateaux de fleurs* sur les canaux de l'Empire du Milieu; ses chinoiseries burlesques ou sinistres, Lotus et Mandragores triés d'abord dans l'herbier des diplomates et des missionnaires, puis trempés et revivifiés dans l'alambic du poëte, restituaient, voici déjà des années, à un spirituel ambassadeur les mandarins, les paysages, l'atmosphère de la terre d'où nous sont venus les proverbes et la feuille de thé, les romans et les feux d'artifice. Les belluaires de ces derniers lustres, — Jules Gérard, tueur des lions, — Gordon Cumming, fléau des girafes et des rhinocéros, — John Coulter, terreur des pumas et des ours gris, — ont emprunté leurs engins et leurs ruses de guerre à l'excentrique dandy de *la Floride*, sir Edward Klerbs, leur devancier et leur modèle. Plus d'une existence incertaine s'est réglée après lecture des *Damnés de l'Inde* et *du Paradis terrestre;* ces légendes heureuses des Salentes de Port-Natal et de Java ont encombré de passagers le pont démesuré des paquebots médiateurs qui peuplent de colons « les immenses jachères du soleil! » — Étudiez à ce point de vue les nombreux volumes du polygraphe : les hyperboles de sa fantaisie capricieuse, les pétulances de sa gaieté drolatique, les bigarrures de sa phraséologie désinvolte n'intercepteront pas à votre clairvoyance l'esprit d'opportunité, d'application, de découverte qui en a contrôlé toutes les pages. Redites-vous les mille et une notes fortuites, odes et discours, élégies et sonnets, galants madrigaux et apocalypses sibyllines, dont l'improvisateur, défrayé par les spectacles, les incidents, les émotions du matin et du soir, a retenu sur son clavier la fugitive mélodie, — par une de ces faciles vocalises n'est

et ne sera de longtemps lettre morte, malgré l'intérêt essentiellement transitoire de la plupart des thèmes, malgré la téméraire vélocité de la facture. Dans ces pièces pompeuses ou frivoles, le virtuose peint ce qu'il voit. C'est un témoin minutieux, c'est un historien animé de son époque et de lui-même; mais c'est aussi à l'ordinaire un inspiré qui sème les traits puissants, les expressions inattendues, les images parlantes; c'est souvent un praticien exclusif, un versificateur consommé, un tourneur de rhythmes chantants, un ciseleur soucieux, non du poids de son joyau, mais de l'excellence de sa taille; c'est partout et toujours un esprit à la fois prime-sautier et retors, un promoteur aguerri de ces paradoxes du présent qui deviennent les lieux communs de l'avenir.

Ai-je besoin de l'ajouter, jamais l'entraînement de ses passes d'armes n'a induit Méry à trancher du docteur, à ratiociner dans les nuées, à se murer dans la tour d'ivoire des théosophies spéculatives. Comme le délicat Joubert, « il n'aime la philosophie, et surtout la métaphysique, ni quadrupède, ni bipède; il la veut ailée et chantante. » L'église de l'épicurien catholique ne va pas sans chérubins et sans contre-point, sans Raphaël et Palestrina. Personne, — je constate et ne juge pas, — n'assiste plus indifférent et plus dédaigneux au mouvement idéaliste des élites contemporaines. L'homme du Midi laisse les théologiens, les herméneutes, les pâles néophytes des Éleusis recommençantes à leurs concepts géométriques, à leurs synthèses, à leurs antinomies, à leurs larmes; tandis qu'ils se désespèrent, il célèbre l'intégrité de son contentement, la magnifique économie du microcosme sublunaire, l'apanage humain élargi par l'émulation des activités individuelles, la science et l'industrie préparant dans leurs laboratoires une matière nouvelle aux transmutations d'un art civilisateur, et, sous les stations bénies du soleil, les félicités pastorales des modernes Bétiques variées par les copieuses bombances de Cocagne, par les devis pantagruéliques de Thélème. Autant que Montaigne, il déteste « les fantosmes à estonner les gents; » il s'en tient « au massif et au vraisemblable. » Nanti d'un capital de sagesse pratique et tempérée, fortifié dans les plus difficiles occurrences par les favorables témoignages d'une prescience presque infaillible, il ne transige pas avec la mélancolie transcendante des abstracteurs de quintessence; il les nargue, il les nie, il les bombarde de ses *incalculables éclats de rire*, ἀνήριθμον γέλασμα. Dissidences des caractères et des nationalités! le maître en *gai savoir* nourrit encore contre les ascètes du teutonisme le ressentiment des Gallo-Romains contre les Alains et les Goths. Les Allemands des livres de Méry

semblent moins les descendants d'Armin et de Luther que les grotesques rejetons d'Eulenspiegel ; malgré les précautions d'une politesse à double entente, les Anglais, automates engoncés, marionnettes maniaques, restent pour le conteur actuel ce qu'étaient les Bretons pour le courtisan d'Auguste, une cohue hybride, un ramas d'insulaires isolés, ou peu s'en faut, du monde : *penitus toto divisos orbe Britannos;* c'est la bienséance, j'en ai peur, et non la foi, qui retient parmi les féaux de Shakspeare l'humoriste irrévérent, qui, pour les commodités d'un roman ironique, ne s'est pas fait faute de bafouer l'ombre royale du père d'Hamlet!

Chateaubriand passa une fois un traité avec Chênedollé, trop enclin à marauder, pour en pailleter ses quatrains, des couleurs, des modulations, des membres de phrases, dans la prose géniale des *Martyrs;* il se réserva *ses brises, ses vagues, ses forêts,* et donna licence à l'emprunteur sur *ses vapeurs* et *ses nuées*. Méry, ce riche qui prête sans compter, n'a jamais eu pareil lot à céder. Vapeurs et nuées n'ont jamais obscurci la limpidité de son ciel où, sitôt qu'Hélios a décliné dans l'azur, circule autour de la blanche Phœbé la procession obéissante des étoiles, où la foudre ne retentit que pour éblouir le promeneur des éclairs de son innocente pyrotechnie. Il est loisible à l'Oreste danois d'examiner si « dans les cieux et sur la terre, il y a plus de choses que n'en a rêvé la philosophie ; » mais le verveux Provençal n'a pas ces témérités d'Icare et d'Ixion; il tourne dans une orbite plus certaine. Il saisit partout l'à-propos; il embrasse sous la lentille prestigieuse de son microscope à facettes les fétiches et les poupées de la saison, les modes de la semaine et les bagatelles du quart d'heure; puis il étiquette dans les vitrines chacun de ces atomes passagers, celui-ci, embaumé dans une larme d'encens, celui-là, injecté du venin conservateur de l'épigramme. Tout et rien, les catastrophes de la politique et les futilités de la fashion, les victoires d'Algérie ou de Crimée et le pas de la plus jeune étoile du ballet, l'obélisque qu'on débarque à Toulon et le premier chemin de fer parisien qu'on inaugure à Saint-Germain, les tourments de la Niobé du palais Rinuccini et les alternatives d'une partie de whist, la mise en train d'un atelier d'imprimerie et les géorgiques de ces États américains qui depuis... mais ils étaient encore unis [1], les frénésies du bagne

[1] L'ode *A l'Amérique* fut vite populaire dans toute l'Union. Je la retrouve, comme une sorte de glorieux mot d'ordre, en tête d'un recueil édité à la Nouvelle-Orléans en 1857. (*Fleurs d'Amérique*, par D. Rouquette.)

et les froideurs des raouts aristocratiques, Ruy-Blas qu'il faut proclamer et l'ail qu'il faut venger des iniquités séculaires d'un anathème prétentieux, le chapeau rond naturalisé chez les Turcs et la tragédie du bon sens intronisée à l'Odéon [1], voilà, et je les ai choisis au hasard de mes souvenirs, des prétextes suffisants à ces toasts, à ces prologues, à ces épîtres, à ces macaronées, à ces myriologues dont le recueil représente les sémillantes éphémérides de notre époque. « Mes pensées, mon encre, ma plume, tout vole ! » C'est un cri de Mme de Sévigné qu'a le droit de répéter le rédacteur de ces fastes mondains, alerte, inventif, phosphorescent, sonore, à l'égal de l'enlumineur du calendrier romain, le chevalier Ovide, son prototype et son ancêtre.

C'est bien d'Ovide en effet que descend le charmeur ! En vain un témoignage qui a force d'oracle lui confère la dignité d'une généalogie plus mémorable encore, en vain Hugo lui-même consacre

> ... Méry, le poëte charmant
> Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
> Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile;

je résiste cette fois seulement à l'autorité irrésistible. J'agrée Méry parmi les acolytes de la basilique virgilienne; je ne saurais me le figurer au foyer de Mantoue et sous la tutelle directe du doux maître. Virgile discret, embarrassé, timide, eût contrarié plutôt qu'aiguisé le talent de l'improvisateur; il transcrivait diligemment en vers ses plans d'abord élucubrés en prose, il ne s'en tint jamais à son premier jet; il fondait avec une lenteur scrupuleuse les aromes de sa vaste érudition et de sa mélancolique expérience dans les formes exquises de ses poëmes; épris de gloire et voulant la payer tout son prix, après les plus sérieux efforts, il doutait de ses chefs-d'œuvre, et, fuyant Mécène, Varius,

[1] En 1843, une coterie qui n'est plus à juger déchaîna, deux mois avant la représentation, ses furies admiratives autour d'une œuvre estimable et dès longtemps oubliée, la *Lucrèce* de M. Ponsard. Le public surexcité recueillait tous les bruits, quand le feuilleton du *Globe* publia deux prétendues scènes de la tragédie fameuse. L'assentiment fut unanime. Vint la grande épreuve. Les dilettanti s'apprêtaient à saluer de leurs bravos les deux admirables scènes : ils attendirent en vain. On dit que Nodier, rencontrant Méry, le questionna sur les motifs plausibles de cette mutilation injustifiable. Méry cependant détournait la tête et souriait. C'était lui qui s'était plu à dérouter l'intempérance des enthousiasmes préventifs, lui qui, en se jouant, avait donné à l'avocat dauphinois une leçon de latinité et de grâce.

Horace, il allait demander le suprême secret des nuances touchantes et des coupes déliées aux pénates rustiques de ces retraites où il entrevoyait des dieux nouveaux. Comment le chaste génie qui sut tout exprimer des égarements de sa Didon et des délires de ses pasteurs sans engraver d'une crudité la réserve instinctive de sa diction studieuse, comment le songeur maladif qui compta *les larmes des choses*, le poëte « entre tous fameux et excellent » que le fils de Monique, aux années de son orageuse adolescence, ne pouvait ouvrir sans frémissements et sanglots, le pythagoricien que l'évêque d'Hippone ne se hasardait pas à combattre sans le vanter en même temps, sans l'imiter, sans lui emprunter des traits et des tournures, l'initiateur augural que Dante choisit pour guide, l'Italien patriote devant qui recula, je veux croire la tradition, la haine incendiaire de Savonarole, exaspéré contre tout l'art; comment l'*âme blanche*[1] qui, dans ses excursions bienfaisantes, communiqua sa lumière à Pétrarque comme à Racine, à Tasse comme à Luther, à Corrége comme à Prudhon, comment le magicien théurgique en qui l'empereur Alexandre Sévère honorait le Platon de la poésie, en qui l'attendrissant anachronisme d'un âge de foi bénissait un patron dûment canonisé, comment Virgile enfin eût-il approuvé chez son héritier présomptif ces débordements d'une fluidité presque involontaire, ce sensualisme à outrance, ces répugnances à la tristesse, ces calcinantes lueurs d'un plein midi sans ombre, ces diversions d'une pensée ondoyante qui se disperse à tous les relais de son sinueux itinéraire, qui oscille sans relâche du scepticisme à la crédulité, de la grande éloquence au persiflage, de la vignette au tableau d'histoire, qui s'atténue parfois en s'éparpillant, et qui ne se soucie pas assez d'appliquer au devoir littéraire les étranges mathématiques du vieil Hésiode, en cet endroit *des Travaux et des Jours*, où il gourmande « les étourdis qui ignorent de combien la moitié l'emporte sur le tout, »

Νήπιοι· οὐδ' ἴσασιν ὅσῳ πλέον ἥμισυ παντός.

D'Ovide à Méry au contraire, c'est l'identité qui certifie la parenté.

[1] Plotius et Varius Sinuessæ Virgiliusque
Occurrunt, *animæ, quales neque candidiores*
Terra tulit...

Horace, *Satires*, v. 40-41.

Chez tous deux, l'art des vers est un don gratuit et naturel; pour tous deux, « diversité, c'est la devise; » ils courtisent en passant Melpomène; ils décorent leurs *impressions de voyage* des ornements de la métrique et du bel esprit; ils brassent et rebrassent en mille façons leurs imaginations amoureuses, et, dans leurs livres galants, comme dans les rues d'Abdère affolée, résonnent les litanies voluptueuses de « *Cupidon, prince des hommes et des dieux;* » diseurs raffinés, railleurs aisés, complimenteurs faciles, tous deux fuient la solitude, s'égayent à répandre leurs qualités aimables, et s'évertuent à propager, devant les assemblées brillantes, le mérite et la renommée de leurs contemporains et de leurs prédécesseurs : seul Ovide, sous Auguste, promet l'immortalité au labeur de Lucrèce, et il ne manque pas davantage à blasonner dans le libéral inventaire de ses louanges les noms des écrivains, ses aînés et ses émules; ainsi Méry a suspendu sa guirlande votive aux monuments des maîtres littéraires de notre âge, ainsi plus d'une jeune ambition lui a dû son premier essor; tous deux exercent la double séduction que le comte de Maistre, un grand juge, reconnaît à l'auteur des *Métamorphoses*, ils sont *doctes et élégants!* Ovide reste un des précepteurs accrédités de l'antiquité déclinante, et son astre plane sur tout le moyen âge; les érotiques du XVIe siècle, François Ier en tête, s'approvisionnent de gentillesses et de mignardises à ce grenier d'abondance; le judicieux Estienne Pasquier consulte l'exilé de Tomes sur l'horoscope de son fils nouveau-né; pour dire plus, un visiteur indiscret trouve à La Brède, sur la table de nuit de Montesquieu, les licencieuses élégies de l'amuseur de Corinne! Ne nous en étonnons pas! la fortune de Méry sera pareille. Comme Ovide, il englobe dans son œuvre toutes les curiosités de son époque; les historiens et les philosophes à venir l'interrogeront sur notre France; ils lui emprunteront des renseignements; ils s'électriseront à son contact, ils lui devront cette flamme sans laquelle languissent les narrations et les systèmes : *L'esprit des lois* de l'an trois mille profitera des plus folles créations de cet esprit perçant et clair. En attendant, jouissons sans arrière-pensée des dons quotidiens que ne nous ménagera jamais son ardent désir de plaire! « Je pourrais « enfanter des pièces graves; j'aime mieux écrire des pages amusantes; « c'est toi qui en es cause, cher lecteur, toi qui par toute Rome vas « lisant et fredonnant mes poëmes! »

Seria cum possim, quod delectantia malim
Scribere tu causa es, Lector amice, mihi,
Qui legis et tota cantas mea carmina Roma.

C'est un argument de Martial, *pro domo sua*, que Méry pourrait reprendre à son usage, vis-à-vis de certains Aristarques hargneux! Mais non! l'épigrammatiste de Bilbilis s'accommodait à la fantaisie de ses hôtes, et payait de la menue monnaie des distiques la sportule insolente des Trimalcions. Méry n'obéit pas au goût des foules; il le dirige et le change à sa guise. S'il tient à la Rome impériale par les attaches ténues et indissolubles de la filiation littéraire; si, bercé sur les roses sans plis du triclinium d'Ovide, il n'a pas été rétif à d'autres enseignements; s'il a conféré avec Pétrone, soulignant d'un sourire énigmatique ses ironies corrosives, ses historiettes libertines, ses digressions attiques, ses hexamètres musicaux, toutes les perfections, toutes les dépravations de ses fragments, attrayants et terribles comme une guirlande de roses empoisonnées; si, dans la salle de lecture de Stace, rebuté un moment par les bassesses du flagorneur de Domitien et les bouffissures de cette Thébaïde en vain limée et relimée, il a bientôt su compatir à la détresse du rhéteur nécessiteux, glaner les fleurettes des *prairies emperlées des sylves*[1] et recenser, dans sa mémoire reconnaissante, « ces « véritables accents de cœur, ces traits d'amitié sensible et d'amour des « lettres qui méritent de racheter bien des fautes[2]; » si l'*os rotundum* de Claudien a manqué rarement son effet sur l'oreille pipée du fin connaisseur; si même, je le confesse tout bas, le visiteur de la villa d'Ausone et du château de Sidoine s'est piqué de passer le consul et l'évêque dans la composition et décomposition des anagrammes, gryphes, acrostiches, distiques rétrogrades et centons nuptiaux, tours de force d'un art en décadence, minauderies de la seconde enfance de la Muse : — il n'est pas, Dieu merci, devenu Romain pour cela; par le droit de sa naissance, par l'ingénuité de son travail, par la fleur de son esprit et de son talent, il représente, il continue une famille plus sincère et plus libre, et c'est à lui qu'il a été donné de rouvrir par des coups d'éclat ce livre d'or de la poésie provençale dont les érudits, de Jehan de Nostredame à Fauriel, n'ont pas illustré toutes les pages. Osons en féliciter lui et nous. En Provence, aux aurores du Moyen-Age, comme chez les Hébreux, comme chez les Hellènes, comme chez les Espagnols du XVIe siècle, comme chez les Slaves d'aujourd'hui, la poésie n'est que l'expression impétueuse et irrésistible des sensations supérieures de la vie active, et les poëtes, j'oserai le dire, sont doublement les *auteurs* de leur époque. Les

[1] *Gemmea prata sylvularum.* C'est Sidoine qui dit cela. Mais qu'ai-je fait du gracieux diminutif? — [2] Sainte-Beuve. (*Portraits contemporains*, II, 264.)

tendres soupirs de la chanson, les acerbes cris du sirvente, les spirituelles alternatives du tenson, toutes les formes leur sont bonnes, qui dégagent les étincelles de leurs âmes embrasées, qui fascinent l'ennui des châtelaines, qui excitent et qui calment les animosités féodales, qui forcent les suzerains trop lents à s'élancer vers les croisades, qui lancent jusqu'au sommet des trônes les fiers défis des colères sans miséricorde, et qui, dans leurs mètres brûlants, popularisent au foyer transformé des manoirs et des chaumières les transports du divin amour trop longtemps étouffés sous les murs lourds des monastères! Méry est bien le légitime héritier de ces civilisateurs sans prétention. Dans cette nature étrangère à la cupidité, à l'ambition, aux puérils soucis des Machiavels ridicules qui encombrent toutes les classes de la société présente, jamais la fusion de l'homme et de l'écrivain ne s'est interrompue, fût-ce par le plus passager des désaccords. Ses propos, ses livres, ses poëmes n'ont pas cessé d'être les missionnaires ailés de sa pitié, de sa douceur, de son énergie bienfaisante. Avec cent vers adressés au duc d'Orléans, ce prince libéral, il arrache aux galères deux Arabes qu'une erreur retenait dans le séjour infâme. L'été, quand à Ems, à Wiesbaden, à Bade, il va « continuer ses chères orgies hydrauliques, » il ne permet pas à la maladie, à la pauvreté, à l'incendie même de le distraire; il les supprime tout bonnement. En une nuit, il mène à fin un prologue et une comédie en vers de sa façon charmante; en un jour il monte son théâtre, il instruit ses acteurs aristocratiques, il provoque le concert des sympathies opulentes, et le lendemain les malades goûtent ces délicatesses de régime qui sont une première convalescence, les pauvres font sonner haut l'argent magique qui leur est venu, les maisons consumées, les villages détruits se relèvent : tous les touristes de l'Europe élégante ont vu ces miracles, et ont dû s'associer à ces saintes conspirations de la charité du poëte... En vérité, quoi de plus touchant? ce grand contempteur du Nord a réconcilié le Palatinat avec la France; on ne se souvient plus outre-Rhin de Louvois et de Turenne, grâce au méridional Méry, l'intraitable avocat du pays du soleil! Il aurait rebâti le château d'Heidelberg, aux frais de sa Muse, si les ruines ne lui avaient semblé plus majestueuses que ne furent jamais les tourelles!

La Musique, ceux qui l'ignoreraient le pressentent, a présidé parallèlement avec la poésie aux évolutions de cette intelligence harmonieuse. Méry sait *son* Rossini deux fois par cœur, comme il sait *son* Virgile et *son* Hugo! Il a raconté *Sémiramide* dans un chapitre où se combinent

les ivresses de la symphonie et les intuitions d'une esthétique progressive; il l'a traduite, et la mâle vibration de sa prosodie s'est égalée aux notes formidables qui font trembler le temple de Bélus! Il ne se clôt pas sous de triples verrous pour entrelacer ses récitatifs et ses cavatines; il ne rend pas le souffle, à l'imitation du fade et vaniteux Métastase, quand il a pondu quatorze rimes; il jette des deux mains à la misère des maëstri les vers qu'il veut qu'on chante, parce qu'ils valent deux fois la peine d'être dits! Qu'on se souvienne de l'onctueux *Credo* d'*Herculanum*, un cantique ajouté à *Polyeucte*; qu'on relise ces strophes de *Christophe Colomb* où les angoisses de l'équipage, arrêté par le calme plat sur la route mouvante des continents inconnus, sont traduites avec un accent de morne terreur dont s'émerveillent même ces auditeurs à vive mémoire qui pourraient réciter sans faillir le premier chœur de l'*Agamemnon* d'Eschyle et le *Vieux Matelot* de Coleridge!

Je finis, mais non sans hasarder une requête et un vœu. Méry a donné beaucoup à la circonstance et à l'action extérieure; comme Doria, le héros de son plus excellent drame, il a vécu pour l'*univers* plus peut-être que pour la *maison*. Il s'est répandu en pleine joie, en pleine magnificence sur tous les sujets; il ne nous a pas trahi le secret de douleur qu'ont toujours à révéler les nobles âmes! Qu'il se décide à créer ce poëme intime, cette déclaration passionnée du Moi qui est presqu'un devoir pour les guides de la race incertaine et troublée. Nous le devinerions, quand le rhéteur Thémistius ne nous l'eût pas conté; pour communiquer à l'argile humaine la suprême étincelle de la vie, Prométhée eut besoin de laisser couler ses larmes! Homère *à jamais florissant*, évoqué par le vieil Ennius, *versait des pleurs salés, en débrouillant à son disciple les énigmes de la nature*[1]. Le sourire de Méry nous a été propice; ses mélancolies nous seront fortifiantes... Mais je m'arrête; un peu plus, je serais indiscret, et j'annoncerais à mes lecteurs que mon désir s'exauce, et que la confession poétique de Méry est déjà commencée.

PHILOXÈNE BOYER.

On ne prétend point donner ici une bibliographie des œuvres poétiques de Méry. Ce serait un long catalogue qui resterait nécessairement

[1] Inde mihi species semper florentis Homeri
Exoriens visa est lacrymas effundere salsas
Cœpisse, et rerum naturam expandere dictis.

incomplet, tant a été prodigue et diffuse la verve de l'improvisateur. Indiquons pourtant les quatre volumes in-12 publiés en 1831 chez Denain, où se trouvent rassemblés la plupart des poèmes et des satires de Méry et de son collaborateur, puis le recueil de 1853 (les *Mélodies poétiques*), où les soins d'un ami ont réuni des odes, des élégies, des fragments épiques. Mais tout n'est pas là. Pour tenir tous les vers de Méry, pour bien connaître le Méry moqueur et le Méry sentimental, il faudrait compulser tous les journaux, toutes les revues, tous les albums de ces trente dernières années. La tâche tentera quelque curieux du XXe siècle.

SUR LA TERRASSE DES AYGALADES

De ce haut perron où les roses
Montent pour toucher notre main,
On peut voir d'un coup d'œil trois choses :
La mer, la ville et le chemin.

La mer nous dit : Crains mes naufrages,
J'ai noyé mes meilleurs amis ;
Et ceux qui bravaient mes orages
Dans mon algue sont endormis.

La ville nous dit : Je suis pleine
De fracas, de brume et d'ennuis;
Mes jours sont voués à la peine,
Et je manque d'air pour mes nuits.

Le chemin nous dit : Mon ornière
Mène aux pâles climats du Nord;
On trouve à ma borne dernière
Les peuples assis dans la mort.

Or, la vie est ici dans l'ombre,
Pleine d'un air délicieux,
Au milieu de ces fleurs sans nombre,
Comme les étoiles des cieux;

Sous ces toits rougis par la tuile,
Baignés par un azur divin,
Où naît l'arbre qui donne l'huile,
Le pampre qui donne le vin;

Au pied des montagnes arides,
Dont les fleurs couvrent les sommets,
Où le printemps des Hespérides
Commence et ne finit jamais;

Sous ce ciel plein de mélodies,
Doux échos du divin séjour,
Sur ces collines arrondies
Comme les choses de l'amour;

Sous ces verdoyantes arcades
Qui conseillent le doux sommeil,
Dans l'arc-en-ciel de ces cascades
Qui pleuvent avec le soleil;

Sur ces bords où tout nous convie,
Vivons d'extase et de langueur;
Cet air est celui de la vie,
La fête des sens et du cœur;

Vivons dans ce limpide espace,
Et, sans songer au lendemain,
Laissons à la foule qui passe
La mer, la ville et le chemin.

PENSÉE

Hormis l'amour, dans ce monde,
L'amour, céleste démon,
Tout est vanité profonde,
Comme l'a dit Salomon.

LES HEURES

Les heures sont des fleurs l'une après l'autre écloses
Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour;
Il faut donc les cueillir comme on cueille des roses,
Et ne les donner qu'à l'amour.

Ainsi que de l'éclair, rien ne reste de l'heure
Qu'au néant destructeur le temps vient de donner;
Dans son rapide vol embrassez la meilleure,
Toujours celle qui va sonner.

Et retenez-la bien au gré de votre envie,
Comme le seul instant que votre âme rêva,
Comme si le bonheur de la plus longue vie
Était dans l'heure qui s'en va!

Vous trouverez toujours, depuis l'heure première,
Depuis l'heure de nuit qui sonne douze fois,
Les vignes sur les monts inondés de lumière,
Les myrtes à l'ombre des bois.

Aimez, buvez : le reste est plein de choses vaines.
Le vin, ce sang nouveau, sur la lèvre versé,
Rajeunit l'autre sang qui vieillit dans nos veines,
Et donne l'oubli du passé.

Que l'heure de l'amour d'une autre soit suivie!
Savourez le regard qui vient de la beauté :
Être seul, c'est la mort! être deux, c'est la vie!
L'amour, c'est l'immortalité!

AVANT L'HOMME

L'air est voilé de brume, et l'Océan inonde
La planète, volcan où doit fleurir le monde;
Aucun être ne voit ces bouleversements,
Ce globe désolé sous de lugubres teintes,
Ces montagnes en feu, ces montagnes éteintes,
Ces cratères morts ou fumants.

Combien a-t-il duré, cet âge de la terre
Quand la planète en deuil, l'Océan solitaire,
Ensemble mugissaient pour notre enfantement?
Dieu, pour qui jamais rien ne finit, ne commence,
Connaît seul la longueur de ce travail immense :
Mille siècles pour lui durent moins qu'un moment.

Mais un jour, Dieu souffla sur la terre embrasée;
Un nuage d'iris fit pleuvoir la rosée,
Et le roc s'amollit sous des panaches verts;
Et du nouveau limon, caressé par l'eau douce,
Jaillirent à la fois la fougère et la mousse,
Premiers joyaux de l'univers.

Et l'Océan fuyait, abandonnant aux plaines
Les rayons du soleil, et les fraîches haleines
Qui descendaient du haut des cratères éteints;
L'arbre, se révélant dans sa grâce première,
Déploya, sur un fond d'azur et de lumière,
Ses rideaux de verdure aux horizons lointains.

Sous les tièdes climats et sous l'ardente zone
Aucune voix encor dans les airs ne résonne,
Aucune plainte, aucun soupir d'être vivant;
L'Océan seul gémit aux grèves désolées,
La cataracte parle à l'écho des vallées :
Les arbres répondent au vent.

Tout à coup, des arceaux de la forêt profonde
Sort un cri, le premier qu'entendit notre monde!
Par un monstre géant le globe est habité,
La terre, qui s'émeut sous sa masse étouffante,
Regarde avec effroi le démon qu'elle enfante,
Et maudit les trésors de sa fécondité.

La vie est sur la terre, et les plus hautes cimes,
Les antres noirs, la mer aux lugubres abîmes,
Se peuplent d'animaux et de monstres géants;
Ils traversent la plaine au vol, l'onde à la nage,

Et, la nuit descendue, enivrés de carnage,
S'endorment sur les océans.

La terre, qui déjà semblait être engourdie,
Rouvrit ses arsenaux de lave et d'incendie;
La colère mugit, l'horizon s'embrasa;
Animaux et volcans étaient de même taille :
Les monstres et le roc se livrèrent bataille,
Et le roc, s'écroulant sur eux, les écrasa!

Lorsqu'on fouille aujourd'hui dans les flancs de la terre,
Ces monstres engloutis par le feu d'un cratère
Épouvantent encore avec leurs ossements;
Et nous croyons, devant le sombre reliquaire
Où vient les exposer un pieux antiquaire,
Entendre leurs mugissements!

Le grand travail se fait!... Que de siècles encore
Avant que l'univers se calme et se décore
Pour recevoir enfin l'homme qui doit venir
Et trouver, en naissant avec la race humaine,
Des arbres généreux pour son premier domaine,
Des fleurs pour l'embaumer et Dieu pour le bénir!

L'homme arrive! et bientôt à son côté se lève,
Avec toutes les fleurs, la fleur vivante d'Ève!
Alors les chants d'oiseaux, l'hymne des arbres verts,
Mélodie inconnue et soudain entonnée,
Annoncèrent partout que la femme était née,
Donnant l'amour à l'univers!

ENVOI A FÉLICIEN DAVID

Le rêve souriait à mon âme ravie,
Plein de sombres horreurs, de mirages charmants;
Il est mort dans ces vers : oh! donne lui la vie
Avec la voix des instruments!

A VIRGILE

Tibur, 1834.

Sous les pins de Tibur au feuillage sonore,
Toi, tu l'as bien connu, cet amour, qui dévore
A l'heure de midi, quand la flamme est dans l'air,
Quand le soleil, dorant le roc de la Sibylle,
Fait pleuvoir ses rayons sur le fleuve immobile,
Change la cascade en éclair;

Quand, sous les feux du ciel, la campagne se ride
Aux ardeurs du Lion et de l'été torride,
Et qu'un chaud zéphyr joue avec les épis blonds,
Et qu'on entend de loin, en notes inégales,
Sur l'écorce des pins retentir les cigales,
Mugir les bœufs dans les vallons;

A l'heure où le dieu Pan, sous les arceaux de lierre,
Enseigne un air d'amour à la nymphe écolière
Et chante, en alternant la flûte avec la voix;
Où l'Apollon berger abandonne ses chèvres,
Et va, la flamme au front et le baiser aux lèvres,
Embrasser Daphné dans les bois;

A l'heure où, vers Tibur, devant les cascatelles,
Les myrtes de l'amour, le thym, les immortelles,
Les genêts aux fleurs d'or, les clochettes d'iris,
Les sauvages œillets, les humbles violettes,
Exhalent sous les monts, immenses cassolettes,
Le parfum aimé de Cypris.

Il semble alors que tout, dans la zone agrandie,
Arbres, fleurs et gazons, couronnés d'incendie,
S'agitent dans les bras d'un invisible amant,

Et que, dans les sillons embrasés de l'espace,
Chaque étincelle d'or est un baiser qui passe
Chargé des feux du firmament.

Tant de siècles éteints, ô Virgile! ô mon maître!
Ces feux brûlent encor ton divin hexamètre,
Soit qu'il chante Phyllis, soit qu'il chante Didon;
Ou soit que, par l'erreur d'un caprice profane,
Il refuse la robe et le lin diaphane
A la bergère Corydon.

Oui, tous les aiguillons de la chair et de l'âme
Scandent, sous le soleil, tes dactyles de flamme,
Et notre corps glacé, dans la neige engourdi,
Se donne, avec tes vers, une amoureuse fête,
Et sent vibrer au cœur, comme dit le Prophète,
La flèche qui vole à midi[1]!

Aujourd'hui, toute chose ici s'est écroulée,
Mais la brise de feu par ton cœur exhalée,
Mais les divins amours que ton vers nous a peints,
Sous la roche où, brisé, le vieux temple s'incline,
Vivent avec l'écho, parlent sur la colline,
Chantent avec la voix des pins.

Et toujours à midi, quand, sous la verte arcade,
La voix des pins se mêle au bruit de la cascade,
Quand les grelots d'argent brillent sur les cyprès,
Si, joyeuse au soleil, une nymphe moderne,
Fille de Tivoli, vient fouler la luzerne
Et cueillir des fleurs dans les prés,

On croit la reconnaître; un jour tu l'as chantée.
Oui, c'est Chloé la brune, ou sa sœur Galatée,

[1] A sagitta volante in die, ab incursu et dæmonio meridiano.
(DAVID, *Psaumes.*)

Qui fuit quand on l'a vue; oui, c'est Amaryllis
Ou la blonde Aglaé, si chère au vieux Silène,
Aglaé, qui secoue en volant sur la plaine,
Une blanche gerbe de lis.

Oui, c'est bien une nymphe en robe de bergère,
Car elle a déposé sa tunique légère
Qu'elle livre flottante aux feuilles des roseaux,
Et l'on voit à travers les rideaux des vieux saules
L'ivoire savoureux de ses fraîches épaules
S'arrondir au-dessus des eaux.

En ce moment divin, si toute la nature,
Si la création, comme la créature,
S'agite sous le feu dont l'amour l'inonda,
C'est qu'une jeune fille, aux caresses de l'onde,
Toute nue, a livré sa tête brune ou blonde,
Cherchant le cygne de Léda;

C'est qu'après deux mille ans, cette nymphe romaine,
Fille de tes amours, naquit sur ton domaine,
Sous la treille où ta main cueillit les pampres verts,
Et que le frais Tibur aux vierges de ta race
Donne, sans l'épuiser, cette éternelle grâce,
Souvenir vivant de tes vers!

Mais tu n'as pas tout dit, ô prince des poëtes!
Tu n'as pas révélé, dans tes strophes discrètes,
D'autres baisers conquis à l'ombre des rameaux;
Car tu n'as pas toujours, avec ta main hardie,
Dénoué les tissus des nymphes d'Arcadie
Et des Phyllis de tes hameaux.

Que de fois, à midi, quand tes nobles convives
Avaient cueilli le lierre, et de ses fraîcheurs vives
Calmaient, dans le sommeil, les ivresses du vin,
Que de fois, t'éloignant de ces ignobles scènes,

Tu cherchais dans les pins du palais de Mécènes
Ta Muse au visage divin !

Celle-là n'était pas une obscure bergère
Cueillant pour ses brebis les fleurs de la fougère;
C'était une Léda du noble sang romain,
Avec tous les trésors de la chair et de l'âme,
Ses lèvres de corail pour tes lèvres de flamme,
Sa blanche gorge pour ta main!

Oh! quel hymne divin saluait sa venue!
Quel dactyle éclatait, quand tu la voyais nue
Sous le dôme embaumé du pin mélodieux,
Et que, la caressant sur les tièdes pelouses,
Tu chantais ton extase, et tu rendais jalouses
Toutes les amantes des dieux!

Moi seul, qui sais par cœur tes œuvres immortelles,
Un jour, j'ai recueilli devant les cascatelles
Cet antique parfum laissé par tes amours :
Tout s'est évaporé dans les déserts de Rome!
Au soleil de midi, ce merveilleux arome
Vit encore, et vivra toujours!

BRIZEUX

1803 — 1858

Dans un espace de vingt-sept ans, de 1831 à 1858, Auguste Brizeux, toujours fidèle à la poésie, n'a pas daigné offrir au public une page de vile prose; il reste le seul, parmi les poëtes contemporains, qui n'ait point demandé le succès ou la gloire au roman, au théâtre, au journal, à l'histoire, à la critique, à la politique. Né pour chanter dans la langue des dieux, il refusa obstinément de parler dans la langue des hommes. Craignait-il de déroger ou de faillir? obéissait-il à un sentiment d'orgueil olympien? ou quelque défaut angélique le tenait-il malgré lui suspendu entre ciel et terre? On ne peut que soupçonner ses fiertés; on ne peut que deviner ses impuissances. Nous savons qu'il frémissait d'indignation quand on osait comparer devant lui l'élément romanesque à l'élément poétique : c'était comme si on eût comparé le Berry, la Bourgogne, la Provence ou le Languedoc à son incomparable, à sa divine Bretagne. L'Apollon celtique aurait volontiers écorché de ses mains tous les Marsyas du roman moderne. Brizeux, dans ses accès de misanthropie sacrée, devait regarder comme des impies, des apostats, des athées, des hommes raisonnables et pratiques, Lamartine qui avait écrit les *Girondins* et *Graziella*, Alfred de Vigny, l'auteur de *Chatterton*, Alfred de Musset, le conteur de *Frédéric et Bernerette*, Sainte-Beuve enfin, le romancier de *Volupté*, le critique hebdomadaire du *Constitutionnel* et du *Moniteur*. Pardonnait-il à son ami Victor de Laprade de n'avoir pas professé en vers dans sa chaire de Lyon? Aurait-il toléré, s'il les avait connues, les rares excursions de son ami Barbier dans le plat pays de la prose? Enfant révolté d'un siècle de prosateurs, Auguste Brizeux (et c'est là le trait original de sa physionomie littéraire), le

platonique amant de *Marie* et de *la Fleur d'or*, a gardé tout à la fois à son pays et à sa muse une inviolable fidélité d'esprit, une religieuse soumission de cœur. Gardons-nous d'expliquer trop vite, par des motifs purement humains, l'adorable mystère de cette poétique sainteté.

Julien-Auguste-Pélage Brizeux naquit à Lorient dans les premières années du siècle :

> Dans notre Lorient tout est clair dès qu'on entre ;
> De la Porte de Ville on va droit jusqu'au centre :
> Ainsi marchent ses fils au sentier du devoir.

Sa famille, originaire d'Irlande, s'était fixée, dit-on, en Bretagne à la suite de la révolution de 1688. Les Brizeux ou *Brizeuk* (*Brizeuk* signifie *Breton*, de *Breiz*, Bretagne) ne changèrent donc point de patrie en se dépaysant : car l'Arvor et l'Érin sont deux rameaux sacrés de la même souche celtique. A l'âge de huit ans, le jeune Auguste fut confié aux soins d'un bon curé de village, le recteur d'Arzanno, M. Lenir ; il passa ensuite sous la direction de son grand-oncle, M. Sallentin, auprès duquel il termina ses études au collége d'Arras. Rentré à Lorient, il perdit chez un avoué deux belles années de jeunesse, et partit enfin, vers 1824, pour Paris, avec l'intention d'y faire son droit. Trois ans après, il donnait au Théâtre-Français une petite pièce anecdotique imitée d'Andrieux. Mais ce n'est qu'en 1831 que le nom de Brizeux commença à être connu des lettrés : le poëme idyllique de *Marie* venait de paraître. Il fut suivi, à divers intervalles, des *Ternaires* ou *la Fleur d'or*, du poëme intitulé : *les Bretons*, des *Histoires poétiques* et de la *Poétique nouvelle*. Quand on a relu *Marie* et *la Fleur d'or*, on connaît tout le talent et tout l'esprit de Brizeux. Après ces deux œuvres originales, le poëte aurait pu mourir. Il ne fit, en effet, que traîner sa vie depuis cette époque, et se consumer peu à peu en stériles efforts. Ce mystique amoureux des brumes de l'Armorique s'en alla expirer à Montpellier, loin de son pays, les yeux fixés sur le soleil.

En Bretagne, à Paris, à Marseille, à Florence, à Rome, à Venise, à Naples, Auguste Brizeux avait presque toujours vécu dans la solitude. L'ami dévoué qui l'a soutenu et assisté à ses derniers moments ne peut lui-même nous apprendre rien de nouveau sur l'existence du solitaire. Après nous avoir informés des menus détails de son enfance, après avoir rappelé que l'élève du curé d'Arzanno fit quatre séjours en Italie, M. Saint-René Taillandier se borne forcément à discuter cette question

biographique : Auguste Brizeux a-t-il connu, a-t-il aimé la chaste héroïne de son poëme,

« Cette grappe du Scorf, cette fleur du blé noir, »

la petite Marie aux pieds nus? L'a-t-il revue mariée et mère de famille? L'a-t-il, en un mot, peinte d'après nature? ou l'a-t-il imaginée dans ses rêves, d'après de vagues souvenirs? Le doute à ce sujet nous semble permis, car les témoignages contradictoires abondent. Marie n'a pas existé, dit un camarade d'école du poëte. Un frère de Brizeux affirme de son côté que Marie a vécu en chair et en os, qu'il l'a vue de ses yeux, et qu'il a été témoin des principales scènes racontées dans le poëme. *Marie*, tout bien considéré, n'est qu'une vision de la Bretagne à Paris. *Marie* ou *la Fleur d'or*, c'est tout un. Le symbole qu'elle représente est clairement exprimé dans une charmante petite pièce, *la Verveine*, que je veux citer tout entière :

Des bronzes, des cristaux, et des senteurs d'Asie!
Dans une existence choisie
Se plaît cet esprit délicat;
Il faut, plus qu'à toute autre femme,
Des parfums subtils pour son âme,
Et subtils pour son odorat.

Pourtant on a cueilli, loin des eaux de la Seine,
Cette humble tige de verveine
Destinée à ses cheveux bruns,
Afin qu'on respire autour d'elle,
Mêlée aux plus riches parfums,
Cette odeur fraîche et naturelle.

La vivante odeur de la nature bretonne, voilà bien certainement ce qui embaume dans le poëme de *Marie;* odeur délicate et aérienne dont on n'a que le souvenir concentré dans *la Fleur d'or*. Que Brizeux ait adoré sa Bretagne tout naïvement ou qu'il l'ait aimée par système et de parti pris, toujours est-il que cette passion de l'esprit ou cette *possession* du cœur a été poussée jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'au délire, jusqu'à l'idolâtrie. Brizeux ne s'est pas contenté d'être Breton et poëte, il a voulu être un barde celtique, un fils de l'Armorique, un Hindou de l'Arvor, un contemporain chevelu des Druides et des Eubages. Même à son retour d'Italie, tout frémissant encore de ses admirations classiques, il revendique en beaux vers l'honneur d'être un barbare :

Des villes d'Italie où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte,
J'arrivai plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré;
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale;
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare!
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux...

Un barbare, un homme de pur instinct, est-ce possible? Auguste Brizeux, un barbare? Non, ce serait plutôt un élégant d'Alexandrie, un raffiné de simplicité, un précieux de naturel, un aristocrate de rusticité naïve et de bonne sauvagerie. Avant que l'exagération de système ne devienne chez lui un défaut, Brizeux est dans le fond beaucoup plus Parisien que Bas-Breton. Le fils spirituel du curé d'Arzanno me semble encore plus le descendant d'un autre Breton, de René. Il en a les ennuis, les combats, les incertitudes, les dégoûts amers et les doutes, la mélancolie incurable. Ce qui le préserve parfois de cette peste du siècle, et ce qui par moments le rend enchanteur, c'est la puissance d'artiste consommé qui lui fait tout à coup retrouver son cœur sous les vapeurs noires de son esprit. Alors la Muse pastorale le porte dans ses bras et l'inspire. Le charme virgilien, le souffle de Théocrite passent en mouvements lumineux dans ses tableaux. Un rayon descend sur ses vers, et la rosée s'en élève: on songe sans s'en douter à quelque jeune Raphaël de la poésie. Mais dès qu'Auguste Brizeux, préoccupé de symboles, adopte le rhythme ternaire des vieilles proses de nos rituels, dès qu'à force de raffinement il croit être devenu un *vrai primitif*, tout charme s'évanouit, toute lumière et toute clarté disparaissent : il ne reste plus que des vers martelés, ternis, énigmatiques et vides. On ne peut plus songer à Raphaël ni même à Pérugin, à Giotto ou à Cimabué; on se rappelle involontairement je ne sais quelle famille étriquée de peintres qui ont fait école un instant de l'autre côté du détroit : Auguste Brizeux est devenu, en littérature, un *préraphaélite!*

HIPPOLYTE BABOU.

Poésies complètes d'Auguste Brizeux, en deux volumes, chez Michel Lévy, Notice de M. Saint-René Taillandier.

MARIE

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir sous l'eau limpide et bleue
Mille petits poissons, faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière;
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus, mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble! oh! pourquoi la tuer? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,

Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas! et bien des ans! dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

O maison du Moustoir! combien de fois, la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus, dans un champ
Une femme de loin appelant son enfant;
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton si plaintif et si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous. —
Oh! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir;
Et, dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre!
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin;

Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit: à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas
(Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie;
Et sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler elle me dit : « C'est vous! »

L'APPRENTISSAGE

Soit que ma pente aussi vers ce côté m'entraîne,
J'ai juré de fermer mon âme à toute haine,
A tout regret cuisant; ouverte à bien jouir,
De la laisser au jour libre s'épanouir;
De n'aimer d'ici-bas que les plus douces choses;
De me nourrir du Beau, comme du suc des roses
L'abeille se nourrit, sans chercher désormais
Quel mal on pourrait faire à qui n'en fit jamais :
Ainsi, les yeux au ciel ou la tête baissée,
D'aller droit mon chemin en suivant ma pensée,
Tout à mes souvenirs, à mes songes errants,
Qu'au hasard, tour à tour, je quitte et je reprends;
Tout au devoir, à l'art, à la philosophie;
Et calme, et solitaire au milieu de la vie,

De traverser les flots de ce monde moqueur,
Sans jamais y mêler ni ma voix ni mon cœur. —
Tel était mon projet : ce projet fut peu sage.
Lorsque de cette vie on fait l'apprentissage,
Non, ce n'est point assez de s'armer de candeur,
De baisser, en marchant, les yeux avec froideur;
Comme au creux d'un vallon le ruisseau qui s'écoule,
Il faut sur les deux bords toucher à cette foule,
Réfléchir dans son cours bien des objets hideux,
Parfois troubler ses eaux en passant trop près d'eux;
Pour quelques rossignols chantant sur vos rivages,
Vous entendrez gémir bien des oiseaux sauvages,
Et les torrents viendront, et le flux de la mer
Parmi vos douces eaux mêlant son sel amer.
Ce monde où l'on doit vivre, oh! jugeons-le, mon âme!
Partout haine, bassesse, ou jalousie infâme;
Nulle pitié, le sang, l'or dieu, la fausseté,
Et sous tous ses aspects l'ignoble lâcheté!
Non, ce n'est pas assez pour le chevreuil timide
De n'aimer que les bois et la feuillée humide;
Il a pour fuir les loups des pieds aériens,
Et deux rameaux aigus pour éventrer les chiens.

LE DOUTE

Souvent le front baissé, l'œil hagard, sur ma route,
Errant à mes côtés j'ai rencontré le Doute,
Être capricieux, craintif, qui chaque fois
Changeait de vêtements, de visage et de voix.

Un jour, vieillard cynique, au front chauve, à l'œil cave,
Le désespoir empreint sur son front blême et hâve,
Chancelant et boiteux, d'un regard suppliant,
Il se traînait vers moi tel qu'un vil mendiant

Qui de loin vous poursuit du cri de ses misères,
Et sous ses haillons noirs met à nu ses ulcères.
Ainsi l'affreux vieillard, sans honte, sans remords,
M'étalait chaque plaie et de l'âme et du corps:
Sa naissance sans but, sa fin sans espérance,
Comme il avait grandi pauvre et dans la souffrance,
Sa jeunesse écoulée, et puis, pour quelques fleurs,
Les épines sans nombre et d'amères douleurs;
Ces éternels combats d'une nature double,
La raison qui commande et l'âme qui se trouble;
Et le bien et le mal, vieux mots qu'on n'entend pas,
Pareils à deux geôliers attachés à nos pas.—
Et si je reculais devant un tel délire,
Il fuyait en jetant un grand éclat de rire;
Et moi, tel qu'un aveugle aux murs tendant la main,
A tâtons, dans la nuit, je cherchais mon chemin.

Une autre fois, paré comme pour un dimanche,
C'était un beau vieillard à chevelure blanche,
Ferme encor dans sa marche et vert, et cependant
S'avançant pas à pas d'un pied grave et prudent.
Il disait revenir de quelque long voyage,
De pays où souvent il avait fait naufrage;
Il avait vu les cours, les villes, les déserts,
Les peuples différents sous leurs soleils divers;
Hasards bons et mauvais, éprouvant toute chose,
Il arrivait enfin, non désolé, morose,
Mais mélangeant le bien et le mal par moitié,
Et plein pour nous, mortels, d'une tendre pitié;
Plaignant notre faiblesse, appelant l'indulgence
Sur ces fautes d'un jour, et jamais la vengeance.
Son accent était doux, mais dans ses actions
Perçait le feu d'un cœur riche d'émotions :
Cherchant la vérité, l'aimant, railleur honnête,
A toute foi trop vive il secouait la tête·
Souvent des pleurs brillaient à travers son souris,
Et tout en vous grondant il vous nommait son fils.

LES TROIS VOYAGES

Pour avoir rang parmi les Sages,
Tout homme, durant ses trois âges,
Doit faire ici-bas trois voyages.

Parcourir la terre et les mers,
S'imprégner des climats divers,
Sied aux jours florissants et verts.

Pour les jours virils, l'âme humaine
Ouvre son immense domaine
Où l'esprit entre et se promène.

Puis, on va calme au dernier jour;
Mais, jeune ou vieux, le seul séjour,
C'est le royaume de l'Amour.

A E.

Le jour naît; dans les prés et sous les taillis verts,
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
Tandis que la ville repose;
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,
Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur
A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir!
Sur sa tige oubliée, ah! ne laissons vieillir
Aucune des fleurs de ce monde.
Allons cueillir des fleurs! par un charme idéal,
Qu'avec l'encens des vers leur parfum matinal
Amoureusement se confonde.

Allons cueillir des vers! sous la fleur du buisson
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson?
Tout chante et fleurit, c'est l'aurore!
Je veux chanter aussi : blonde fille du ciel,
Ainsi de fleur en fleur va, butinant son miel,
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs! et puis, heureux de mon fardeau,
Je reviendrai m'asseoir près du léger rideau
Qui voile encor ma bien-aimée;
Et du bruit de mes vers dissipant son sommeil,
Je ferai sur ses yeux et sur son front vermeil
Tomber une pluie embaumée.

Riante et mollement soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs sur son front endormi
Sa blanche main suive la trace,
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs,
Elle doute longtemps, qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce.

En elle je n'aimai d'abord que la beauté,
La bouche humide et fraîche, ouverte à la gaîté,
Et l'or bruni de ses épaules,
Et les frêles contours de ce corps souple et fin
Qui plie à chaque pas, comme, à l'air du matin,
Le long des eaux tremblent les saules.

J'ai connu la beauté! que m'importait alors,
Si nulle âme, en parlant, n'animait ce beau corps,
Ces longues paupières d'Arabe?
Heureux de respirer ce souffle virginal,
Ou d'écouter, rêveur, de sa voix de cristal
Tomber quelque molle syllabe.

Pardon, si tu le peux! à tes genoux pardon!
Lorsque, le cœur brisé, pâle et dans l'abandon,
Plus faible que toi, faible femme,
Je vins, tout éploré, te dire mes douleurs,
Ta secrète beauté s'éveilla sous mes pleurs,
Et tu me révélas ton âme.

O larmes! ô soupirs! ô mystères d'amour!
Femmes, pour nous charmer, vous avez tour à tour
La beauté visible et cachée;
Êtres deux fois doués! Êtres puissants et doux!
Vous domptez notre force; elle marche après vous,
D'un double lien attachée.

LES FLEURS SOMBRES

A XAVIER MARMIER

Écrase à tes pieds la mélancolie,
Cette fleur du Nord et d'un ciel souffrant,
Dont le froid calice, inondé de pluie,
S'exhale en poison, et trouble Ophélie
Le long du torrent.

Mais aux bords latins si tu veux descendre,
La tristesse y croît, fleur bonne au plus fort,
Qui rend l'homme doux et la femme tendre,
Et calme l'esprit, quand il faut s'étendre
Aux draps de la mort.

AMÉDÉE POMMIER

NÉ EN 1804

Quand on considère l'œuvre d'Amédée Pommier, il est difficile de n'avoir pas beaucoup d'estime pour des efforts si nombreux et si divers, pour une telle persévérance, pour une si rigoureuse fidélité. Mais il est difficile aussi de ne pas s'étonner de tant d'incertitudes, de tant de marches et de contre-marches de l'ode à la satire, de l'épître à l'épopée, et de la parodie au discours académique; d'autant plus qu'en changeant de genre, M. Pommier change aussi de nature, de qualités et de défauts. Il est académicien à l'Académie, violent dans la satire, *pédestre* dans l'épître; et dans ses tours de force rhythmiques, qu'il appelle *Colifichets et Jeux de rimes*, il dépasse en audace les plus agiles gymnastes. A travers toutes ces transformations, la personnalité se perd. On oublie le poëte pour admirer l'habileté des travestissements.

M. Amédée Pommier appartient à la race des poëtes laborieux. De son premier recueil, publié en 1832, jusqu'au dernier, paru en 1860, on peut suivre à travers huit ou dix volumes l'action d'une volonté intrépide et conquérante. On le voit d'année en année passer du style métaphysique et abstrait des premières *Méditations* aux colorations les plus vives, à la rime rutilante et à la facture la plus compliquée. La volonté l'a fait rimeur; la volonté lui a donné le pittoresque et l'éclat de l'expression, et je dirais presque que c'est la volonté aussi qui lui a donné l'indignation et la violence de mots du satirique, si je ne craignais de blesser le poëte au vif de ses prétentions par ce soupçon sur la spontanéité de son inspiration dans ce genre, où il a été le plus fécond et où, dit-il, la *critique a reconnu qu'il excelle*.

Quant à moi, je ne suis de l'avis de la critique ni sur l'auteur, ni sur le genre. Je pense, qu'il est heureux pour M. Pommier qu'il ait excellé ailleurs que dans la satire; cela tient à des idées particulières que j'ai sur le genre et sur son rôle à notre époque, et que je puis résumer d'un mot : c'est que je n'y crois pas. Je ne nie pas au poëte le droit de s'indigner; je ne nie pas que l'indignation ne puisse faire un vers : je nie que de notre temps l'indignation puisse faire un poëte.

« Me tairai-je ? » s'écrie Juvénal. Et, en effet, pour lui le moment est solennel. Car s'il se tait, lui, le Poëte, nul ne parlera; et les vices qu'il veut stigmatiser resteront impunis. Mais en ce temps-ci, où vingt, où cent journaux font quotidiennement la satire, non-seulement des mœurs, mais des idées; quand chaque parti se fait l'accusateur public des partis contraires, et que chacun de nous peut chaque matin purger sa mauvaise humeur par la lecture de « l'organe » de son opinion, je doute qu'il y ait dans les âmes un assez grand fonds d'indignation pour allumer le courroux d'un poëte. Le versificateur, quelle que soit sa rapidité, sera toujours primé par le journaliste, qui n'a besoin ni de composition, ni d'art, et dont le poëme est un livre à jour où il ajoute chaque soir une strophe à la strophe de la veille. La *Némésis* de Barthélemy n'a dû son succès qu'au phénomène de sa périodicité : c'était un journal en vers. Et encore, qu'on la relise! on verra quel froid laissent aujourd'hui à l'esprit ces invectives contre des hommes disparus, et contre des griefs que le temps a effacés et que nous ne comprenons plus. La satire-discours de Régnier et de Despréaux était déjà hors de mise au XVIIIe siècle; et Gilbert, le satirique, ne nous a laissé à lire qu'une Ode imitée des Psaumes.

Auguste Barbier, instruit par André Chénier, l'avait compris; et ses premières satires, les mieux inspirées et les plus célèbres, ont le jet et la couleur lyriques. Quant à ses satires doctrinales et sermonneuses, Terpsychore, Melpomène, la Cuve, si je songe, après les avoir lues, à ce vers du prologue :

On dira qu'à plaisir je m'allume la joue,

je suis toujours tenté de répondre : C'est bien possible.

Les grands courroux, les rudesses, la franchise brutale sont aujourd'hui de vieilles armes à renvoyer au Musée d'artillerie. Le mot cru rebondit sur l'hypocrisie universelle, comme le boulet sur la coque des

navires cuirassés. Dites à une foule assemblée que tout n'est qu'hypocrisie, que perversité, simonie, brigandage, cupidité, mensonge, impudicité; dites que l'amour de la patrie est mort, que l'attachement des enfants pour leurs pères n'est plus que convoitise, la science que charlatanisme, la vertu que spéculation, l'amour que libertinage; ajoutez que tous les juges sont iniques, tous les soldats félons et ambitieux, tous les marchands voleurs et toutes les femmes prostituées; et finalement concluez qu'il n'y a plus pour cette société dissolue et gangrenée qu'un idéal, qu'une ambition, qu'un dieu : l'Or, le moyen d'acquérir bassement sans péril toutes les jouissances, tous les honneurs, tous les pouvoirs : le public tout entier sera de votre avis; et chacun applaudira en regardant son voisin; de même qu'au théâtre chacun salue son portrait dans le héros austère et magnanime dont l'indigence radieuse éclipse les soleils d'or des millionnaires. — « Des juges iniques? il y en a; des libertins? en voici; des concussionnaires? des simoniaques? j'en connais; des marchands voleurs? ils le sont tous... *excepté moi !* » Allez donc prêcher des innocents convaincus, décidés d'avance à prendre pour eux tout l'éloge et à laisser tout le blâme au prochain ! Dans les temps de civilisation avancée la satire indignée, énergique, directe, n'a plus rien à faire; d'ailleurs la police correctionnelle est là pour vous arrêter, si vous allez trop loin dans la censure des individus ou des corps constitués. Le châtiment à infliger au vice et à la lâcheté, ce n'est plus ni le fouet armé d'acier, ni le fer rouge, ni la morsure des vipères; c'est l'immortel et tout-puissant Ridicule, le ridicule, *plus tranchant que le fer de la guillotine,* comme le chantaient déjà nos pères en 93; et certes, l'argument était décisif, car ce refrain philosophique se chantait au pied de l'échafaud. Ce n'est plus le fouet qui corrige, c'est la plaisanterie; la plaisanterie la plus actuelle, la plaisanterie du jour, *la blague,* si un tel mot peut se risquer en bonne compagnie. Le premier qui l'ait dit clairement est un poëte dont on peut invoquer ici l'autorité; c'est l'auteur des *Odes funambulesques,* un des livres de satire les plus ingénieux et les plus délicats qui aient jamais été écrits.

M. Pommier paraît l'avoir compris dans celui de ses ouvrages qui a eu le plus de succès, et qui même a obtenu la popularité, j'entends la vraie popularité, la popularité parmi les gens qui s'y connaissent. On devine que je veux parler de la petite épopée burlesque intitulée *l'Enfer*. Quelle est, indépendamment du talent pratique, qui est très-grand dans cette œuvre de M. Pommier, quelle est l'idée, ou, si l'on

veut, la méthode qui a fait le succès de ce poëme? Depuis quelques années des idéalistes transcendants, jugeant qu'il était honteux à un Dieu de vouloir châtier le corps de ses créatures, et désireux de mettre les dogmes à la hauteur de la philosophie spiritualiste, avaient imaginé un enfer purement métaphysique, où l'homme ne souffrirait que par l'esprit : grande consolation pour ceux qui en manquent. La parole du Saint en extase : « *Ils souffriront parce qu'ils ne verront pas Dieu,* » avait été le texte de cette doctrine acceptée avec empressement par les pécheurs couards et lâches qui s'arrangeaient très-bien de ne jamais voir Dieu, pour unique punition de leurs méfaits. Le poëme d'Amédée Pommier est une réaction contre ces accommodements hérétiques : « Non! vous n'en serez pas quittes à si bon marché! gourmands, vous rôtirez dans vos rôtissoirs, vous bouillirez dans vos marmites et vous cuirez à petit feu dans vos chaudières; voluptueux, vous vous carboniserez sous des baisers de feu; égoïstes, on vous réchauffera sur la tôle; orgueilleux, scandaleux, impies, adultères, corrupteurs, hypocrites, menteurs, vous n'y échapperez point; vous saurez ce que c'est que la poix bouillante, le plomb en lave et la fonte en fusion! — Chaque vice a son supplice tiré principalement des instruments de son plaisir; et le plaisir et le châtiment ont parfois des rapports si exacts, les détails sont si précis et si actuels, que plus d'un, qui s'était flatté d'un enfer de contrariété et de mélancolie, après avoir ri de l'exagération du poëte, a pu dans la solitude se dire : Pourtant, s'il était vrai!

Une des inventions les plus frappantes du poëme est assurément celle du supplice des adultères, réunis ensemble, quoi qu'ils fassent:

Comparez leur destin au vôtre,
Époux enchaînés pour un jour!
Ils sont là, rivés l'un à l'autre,
Éternels forçats de l'amour.
Quelle souffrance et quel calice!
Le commerce intime, où se glisse
Un froid qui se change en supplice,
Ne date souvent que d'hier;
On maudit tout bas sa conquête.
On la trouve ennuyeuse et bête;
— *L'éternité du tête-à-tête*
Ne pouvait manquer à l'enfer!

Cette chute, poétiquement très-belle, est d'un effroi saisissant. Il était impossible de mieux remontrer aux gens la laideur de leur fait

que par cette perpétuité du lendemain plein de dégoûts d'un plaisir équivoque.

Le poëme d'Amédée Pommier est plein de ces arguments *ad hominem* et *ad horam*, qui, à travers la fantasmagorie demi-bouffonne, demi-terrible de ses démons, de ses tortures, de ses appareils de cuisine incandescents et gigantesques, vous fascinent et vous arrêtent. Il vous fait rire de vous-même et vous effraye. Ces rappels à la réalité, à l'actualité, achèvent de lui donner sa date; et c'est bien là en effet l'enfer rajeuni pour le dix-neuvième siècle. Il y a du faux et il y a du vrai, de la gausserie et de la terreur, de la caricature et du sérieux, de l'ironie et de la foi. Et malgré l'ironie répandue dans tout le livre, et qui éclate dès la préface où l'auteur avec une gravité d'emprunt flagelle l'école *des images à tous prix* et de l'*effet quand même*, et proclame au nez des gens, qui vont le lire, qu'il n'y a pas de poëte « sans la sensibilité du cœur et sans la dignité du style; » malgré ces outrances de comique, je ne répondrais pas que M. Pommier ne s'est pas plus d'une fois laissé prendre d'effroi pour son spectacle, et de frayeur pour ses héros. En somme, c'est là certainement une œuvre, une œuvre singulière, et qui restera parmi les productions les plus originales de la poésie contemporaine.

J'aurais pu sans doute, et sans difficulté, extraire encore quelques belles strophes des autres recueils de M. Pommier, *Océanides et Fantaisies*, *Crâneries et Dettes de cœur*, et surtout du *Livre de sang*. Mais cette appréciation de son ouvrage, selon moi le plus remarquable, à laquelle je me suis laissé entraîner, sera complétée par les citations qui doivent suivre cette notice. D'ailleurs, l'unité qui manque à l'œuvre de M. Pommier, on la retrouve à coup sûr dans ses sentiments. Il n'a pas deux amours, ni deux haines. Culte sincère de la poésie et de l'art, haine de la cafarderie bourgeoise et des hypocrisies révolutionnaires, ce sont là ses inspirations constantes, toutes les fois qu'il n'a à obéir qu'à lui-même. Il a l'horreur de la place publique et de ses mensonges, du patriotisme de commande, de la faconde boutiquière et des ambitions triviales; et la violence de ce sentiment, redoublée par la conscience d'une réelle valeur et d'une ambition haute, eût fait sans doute de M. Amédée Pommier un franc satirique, si, au lieu de répandre ses colères dans le vieux moule classique, il eût demandé aux ressources multiples de la poétique moderne une forme nouvelle, plus variée et moins traînante.

A travers sa vie laborieuse et vouée à un noble but, M. Pommier a

émis un jour ce vœu, dont il faut lui tenir compte, de produire, ne fût-ce qu'une seule fois, quelque œuvre délicate, élaborée, achevée, qui pût faire flotter son nom vers l'avenir, parmi les noms illustres, dans une de ces nefs parées et fleuries où vogue l'immortalité des poëtes. Ce noble souhait est aujourd'hui rempli : et par une rencontre heureuse, la pièce où M. Pommier confessait son *utopie* est une de celles qu'on a dû recueillir dans cette *anthologie*.

CHARLES ASSELINEAU.

V. *Premières armes*, 1 vol. in-16 ; *le Livre de sang*, 1 vol. in-8 ; *les Assassins*, 1 vol. in-8 ; *Océanides et Fantaisies*, in-8 ; *Crâneries et Dettes de cœur*, in-8 ; *Colères*, in-8 ; *Découverte de la vapeur* (pièce couronnée par l'Académie française, 1849), in-4 ; *Mort de monseigneur l'Archevêque*, (prix de versification, Académie française), in-4 ; *Sonnets sur le Salon de 1851*, in-8 ; *l'Enfer*, in-32 ; *les Russes*, in-16 ; *Colifichets*, in-8, 1860.

LE PAPILLON-ESPOIR

L'espérance ici-bas vaut mieux qu'un bien présent;
On regrette son rêve en le réalisant.
Seul, d'un éclat doré l'avenir se colore;
Demain, en devenant *aujourd'hui*, se déflore.
On atteint le bonheur : il ôte promptement
Son masque; on reconnaît le désenchantement.

Voyez ce papillon aux couleurs enflammées,
Avec quatre ailes d'or, d'yeux de pourpre semées!
Être agile, éthéré, folâtre, gracieux,
Promenant en zigzags son vol capricieux,
Il va, revient, repart, monte, descend, tournoie,
Baise, en passant, les fleurs où sa trompe se noie,
Joyau vivant que Dieu, qui l'a colorié,
A de riches fleurons partout armorié.

Qu'un brutal, sans pitié pour des membres si frêles,
Parvienne à le pincer par ses fragiles ailes,
Le prodige est détruit. Cet insecte charmant,
Cet être, vulnérable au moindre attouchement,
Pauvre souffre-douleur qui tremble, qui tressaille,
Effaré, comprimé par l'horrible tenaille,
Palpitant sous la main qui retient son essor,
Perd, en se débattant, son carmin et son or,
Se mutile, se froisse, et bientôt il ne reste
Du sylphe aérien, si splendide et si leste,
Qui semblait voltiger en vingt lieux à la fois,
Qu'un pastel impalpable estompé sous les doigts.

MON UTOPIE

A M. CUVILLIER-FLEURY

J'ai rêvé maintes fois de faire une élégie
Digne de trouver place en quelque anthologie,
Un de ces morceaux fins, longuement travaillés,
Polis, damasquinés, incrustés, émaillés;
Non point un monument ambitieux et vaste,
Pyramide, ou colonne, ou palais plein de faste,
Mais un rien, un atome, une création
Sublime seulement par sa perfection,
Œuvre de patience, œuvre humble, œuvre petite,
Formée avec lenteur comme la stalactite,
Valant un gros poëme en sa ténuité,
Et faite pour durer toute une éternité.
Oh! montrer ce que peut la constance et l'étude!
Créer avec amour, avec sollicitude!
Laisser un médaillon, relique dont le prix
Dans deux ou trois mille ans puisse être encor compris!

Vieux lapidaires grecs, dont la main délicate
Intaillait des Vénus, des Hébés sur l'agate,
Sculpteurs minutieux, artistes qui joutiez
A qui de vous seraient les plus fins bijoutiers!
Que n'ai-je aussi l'outil et la main qui burine
Quelque divin profil ou quelque figurine!
J'eusse fait un cachet richement ouvragé,
Grand comme l'ongle, fruit d'un labeur enragé.
Sur une pierre dure, ou sur un peu d'ivoire,
J'eusse mis tout mon art et mes chances de gloire,
Léguant aux temps futurs un immortel joyau,
Quand je n'aurais sculpté qu'un pepin, qu'un noyau.

Nous mourons par l'excès et par la redondance.
En flacon d'élixir heureux qui se condense!
J'aimerais recueillir cette perle, ce pleur
Filtrant d'un cœur souffrant qu'a fêlé la douleur;
Puis, comme un moucheron dont chaque frêle membre,
Saisi, momifié dans une goutte d'ambre,
— Sépulcre transparent, — se peut voir au travers,
J'embaumerais ce pleur dans l'ambre de mon vers.

Mais on n'a pas toujours de ces bonnes fortunes,
Comme Horace et Pétrarque en ont eu quelques-unes.
Le parfait, l'absolu, même en petit, n'est pas
Chose facilement accessible ici-bas.
Ce modèle idéal, qui dans notre esprit flotte,
De l'art qu'il décourage intangible asymptote,
On veut en vain l'atteindre et le réaliser.
Quand même notre cœur viendrait à se briser,
Nous ne pleurons pas tous de ces larmes divines
Que le temps cristallise et change en perles fines!

LA RIME

A LAURENT-PICHAT

La rime est un oiseau mouche
Qui pour un rien s'effarouche
Fuyant la main qui le touche
Et sujet au vertigo.
Mais on la rend familière,
On la met dans sa volière,
Quand on s'appelle Molière
Ou qu'on est Victor Hugo.

Comme un prisonnier tranquille
Ne voit rien de difficile,
Et, dans son noir domicile,
Fait venir, par lui nourris,
Dans sa main, sur son épaule,
Grâce aux loisirs de la geôle,
Ou l'insecte qu'il enjôle,
Ou la craintive souris,

Ainsi, par la patience,
On acquiert cette science
D'inspirer la confiance
A la rime qui vous craint,
Et si d'abord on la rate,
Avec le temps on la mate;
On la retient par la patte
Qu'on attache par un crin.

J'ai fait ce travail frivole
Pour l'oiseau dont je raffole,
Quoique parfois il s'envole
Quand je croyais le tenir.
Mais souvent, par la croisée,
Cette rime apprivoisée,
De la toiture ardoisée,
Daigne jusqu'à moi venir.

Rarement elle est rebelle.
Dès que ma bouche l'appelle,
Dès que j'ai dit : Viens, ma belle!
Elle descend à ma voix,
Et, de toute peur exempte,
Je la vois qui se présente
Et qui, douce et complaisante,
Fait l'échelle sur mes doigts!

Des rimes de toute sorte,
Que chaque brise m'apporte
Par ma fenêtre ou ma porte,
J'entends le sourd frôlement.
On dirait quelque prestige.
Quand leur troupe ainsi voltige,
C'est à donner le vertige,
De les ouïr seulement.

Cet essaim chez moi pullule.
Guêpe quittant sa cellule,
Frémissante libellule,
Que mon œil sait épier;
Nulle d'elles ne m'échappe
Au vol ma main les attrape,
D'un coup brusque je les happe
Et les fixe à mon papier.

J'en décore mes ballades;
J'en compose des roulades,
Je dispose en enfilades
Leur assortiment coquet.
En longs colliers je les noue,
Je leur dis : Faites la roue.
Avec elles je me joue
Comme avec un bilboquet.

Point d'obstacle qui résiste;
Téméraire équilibriste,
J'exécute à l'improviste
Des tours inconnus ailleurs.
Vers sur vers se précipite;
Je les pousse, les excite
Et les fais tourner plus vite
Que les boules des jongleurs.

De mes rimes l'assemblage
Me compose un attelage
Au luisant et fin pelage;
C'est mon char et mes chevaux.
Ma main experte les guide.
J'aime leur élan rapide
Et les fais à toute bride
Courir par monts et par vaux.

Rime! oh! combien je te goûte!
Quand la prose avec toi joute,
Combien ta musique ajoute
A l'enchantement des mots!
C'est toi qui sais nous séduire;
Qui, sur le dressoir, fais luire
Et le hanap et la buire
Et le vernis des émaux.

Tu dessines les acanthes
Et leurs courbes élégantes,
Et sur le front des bacchantes,
Les verts pampres que tu tords.
Tu sculptes, mieux que l'orfévre,
L'ægipan aux pieds de chèvre
Sur des coupes dont la lèvre
Presse avidement les bords.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Tu fais, sous l'archet qui passe,
Grommeler la contre-basse,
Mugir au loin dans l'espace
L'orgue aux longs tuyaux d'airain,

Nasiller le hautbois grêle,
Roucouler la tourterelle,
Ou pleurer la chanterelle
Aux attouchements du crin.

Grâce à toi, le vers des bardes
Fait mieux ronfler les bombardes
Mieux briller les hallebardes
En éclairs étincelants.
Tu sais aiguiser les haches;
Tu sais bomber les rondaches
Et planter les hauts panaches
Sur les casques rutilants.

O rime à piquant commerce,
Sois le seul art que j'exerce,
Sois la barque où je me berce,
Sois l'hippodrome où je cours,
Sois l'autel de ma détresse,
Sois le temple et la prêtresse,
Mon idole et ma maîtresse
Jusqu'au dernier de mes jours!

NE TOUCHEZ PAS A L'ENFANT

La foi, la loyauté, la pudeur, l'innocence,
Sont dans le cœur humain comme une exquise essence;
Que par le moindre choc le flacon soit fêlé,
Le précieux parfum est bien vite envolé!
Oh! laissons à l'enfant sa candeur jeune et fraîche,
Cette fleur qui veloute ou la prune ou la pêche,
Ce duvet délicat, virginité du fruit,
Qu'on ne saurait frôler sans que tout soit détruit;
Ce glacis de vapeur de la grappe dorée,
Cet éclat de pastel, poussière colorée,
Voile mince et subtil, à s'en aller tout prêt,
Réseau fin et ténu, qu'un souffle enlèverait,
Enveloppe si frêle et si bien nuancée
Qu'on tremble d'y toucher, même de la pensée.

BIEN PERDU

SONNET

Entre quinze et vingt ans, le cœur tout neuf, qui sort
De sa torpeur première et qui commence à vivre,
S'enflamme quelquefois tout de bon, et s'enivre,
Dans un profond secret, d'un amour grand et fort.

Honteux de laisser voir cette ardeur qui le mord,
C'est sous un dehors calme et serein qu'il s'y livre;
Et l'on se dit, craignant les troubles qui vont suivre:
N'éveillons pas trop tôt le cœur d'enfant qui dort.

Grâce aux cachets, fermoirs et scellés qu'on y pose,
Homme et femme, à cet âge, ont l'âme si bien close,
Qu'on n'en peut soupçonner les intimes combats.

On serait bien surpris, si l'on pouvait y lire: —
Combien, dans leur jeunesse, ont aimé sans le dire!
Combien furent aimés, qui ne le sauront pas!

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

(DELPHINE GAY)

1804 — 1855

Le jour où Molière donna son *Misanthrope* à Paris et au monde, l'attention du public fut plus d'une fois distraite par un spectateur du parterre, qui ne cessait de s'écrier : « Quel bonheur ! quel bonheur ! — Eh ! d'où vous vient ce transport ? » lui dit enfin son voisin assourdi. « Quoi ! Monsieur, reprit l'autre, ne concevez-vous pas que si ce chef-d'œuvre n'avait pas paru aujourd'hui, il ne devait jamais paraître ? » J'ai maintes fois médité le mot de ce logicien inconnu. Oui, comme les moissons de la terre, les pensées humaines ont leur saison d'éclore, et le génie ne suffit pas pour intervertir les dates; il faut la conjonction précise d'astres vagabonds et qui ne se rencontreront plus; il faut l'affinité passagère d'éléments bientôt désagrégés pour produire les fleurs rares des lettres et de la poésie. Qui oserait compter les beaux germes avortés, les généreuses créations étouffées faute d'avoir eu le bénéfice de ces sympathiques influences? Et, par contre, qui ne s'arrêterait avec charme à contempler la riche croissance de ces natures privilégiées qui ont épuisé toute la fortune de leur talent, et qui sont arrivées à l'heure ? Madame de Girardin appartenait à cette famille heureuse.

Née à la veille d'Austerlitz, au lendemain du *Génie du christianisme*, dans une maison brillante et bruyante, élevée au milieu d'une société qui s'associait aux douloureuses ardeurs de Corinne et de René, mais sans renoncer aux galants délires de Parny, Delphine Gay, qui faillit être baptisée sur le tombeau de Charlemagne, n'attendit pas ses vingt ans pour

s'armer guerrière dans cette croisade lyrique dont les premiers chants s'éveillèrent au bruit du suprême combat de Napoléon. Un critique trop sévère, mais bien spirituel, a décrit à merveille cette minute de notre histoire littéraire : « Il y eut, sous la Restauration, une époque où il se « fit une étrange confusion des sentiments les plus divers d'origine « et de nature. Le souvenirs de l'émigration et ceux de l'empire se « mêlaient, dans certains esprits, de la façon la plus bizarre. On ne « voulait pas répudier les quatorze années que notre nation, devenue « un peuple nomade de héros, avait passées sur les champs de bataille ; « on ne voulait pas non plus rejeter dans une nuit éternelle les quatorze « siècles qui ressuscitaient avec l'antique royauté. On rêva l'alliance « de la passion chevaleresque avec le patriotisme de 89. On vit dans « les poésies un incroyable mélange de preux, de troubadours, de « châtelaines et de grenadiers de la vieille garde. On maria Clotilde de « Surville à Béranger. » Jugez, si dans un tel monde on fêta l'éloquente Delphine, quand elle apparut, avec sa démarche légère, ses yeux bleus, et les ondes de ses cheveux d'or mollement effilés sur l'albâtre d'un front délicat. Elle ne portait pas de cocarde ; elle était toute à la France, à toutes ses gloires, à tous ses deuils ! Elle chantait sainte Geneviève et les druidesses, les Grecs et le général Foy, Jeanne Darc et la prise d'Alger ! Les libéraux l'admiraient au Père-Lachaise, debout sur un cercueil, et jetant à l'écho, dans ses vers animés, les regrets de la patrie en larmes ; le roi lui souriait au Louvre, quand, devant le portrait d'Hersent, elle semblait accuser le peintre d'avoir affadi quelque peu la grâce superbe de son modèle ! Elle portait aisément sa renommée, comme une jeune fille qui avait vu de bonne heure chez sa mère les auteurs fameux à côté des vaillants colonels, et qui était au courant de tous les triomphes :

. . . . . .
Elle avait tant d'espoir en entrant dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés.

Elle se savait belle à souhait, et faisait avec une savante candeur les honneurs de sa beauté :

Belle comme la gloire, elle en était l'image !
. . . . . .
Quel bonheur d'être belle alors qu'on est aimée !
. . . . . .
Oui, je veux lui paraître aussi belle qu'un ange !

On battait des mains à cette Clorinde, à cette *Muse de la Patrie*, (ainsi elle se nommait elle-même!) qui, le jour où elle abordait une haute entreprise, le poëme de *Madeleine*, par exemple, y mêlait encore, par un contre-sens dont on lui savait gré, et son portrait, et mille allusions aux prédicateurs à la mode, à la politique de la semaine. N'a-t-elle pas trouvé moyen de comparer le désespoir de Satan exilé du ciel à l'ennui de Bernadotte, *ce tyran fondateur*, sur le trône de Suède? Ce n'est pas tout à fait ainsi que procédait Milton. Mais qu'importe? La corde de la harpe vibrait au vent de l'occasion, l'auditoire comprenait à demi-mot, et le succès était gagné. D'ailleurs, en dépit de la fausse pompe, de la religiosité convenue et des perpétuels sacrifices à la mode, le talent du poëte se décelait jusque dans les faciles à-propos d'un soir, jusque dans les romances qu'embellissaient les mélodies passionnées de Pauline Duchambge, jusque dans les amplifications académiques qui ravissaient M. Villemain. « Les vers de jeunesse de madame de Girardin ont, » a dit parfaitement M. de Lamartine, « tout ce que l'atmosphère dans la-« quelle elle vivait comporte; c'est de la poésie à mi-voix, à chastes « images, à intentions fines, à grâces décentes, à pudeur voilée de style. « Le seul défaut de ces vers, c'est l'excès de l'esprit; l'esprit, ce grand « corrupteur du génie, est le fléau de la France. »

L'ennemi, c'est l'esprit que je veux dire, ne déserta guère le toit de madame de Girardin, après juillet, quand « la Muse brisa sa lyre par « *raison*, » quand elle entra dans la lutte quotidienne avec une audace martiale, quand chacun de ses vers, chacun de ses feuilletons siffla entre ses mains comme le javelot d'une Bradamante gauloise. Il devint plutôt le maître absolu. C'est lui qui fait tort au sentiment profond de *Napoline*, cette tentative de *Don Juan* féminin, où Delphine désabusée déjà se peint encore, mais cette fois sous un voile:

« Le matin exaltée, et moqueuse le soir,
« Puis tour à tour coquette, impérieuse et tendre,
« Du grand homme et du sot sachant se faire entendre,
. . . . . .
« Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,
« Mais femme de génie et femme comme il faut. »

C'est lui qui glace par endroits ces essais d'une sagesse aiguisée, ces romans d'une analyse si délicate, ces comédies d'une invention si touchante ou d'une bonne humeur si robuste; c'est lui qui gâte même ces tragédies élégamment fastueuses, « où le souvenir d'*Esther* et « d'*Athalie*, » c'est M. de Lamartine qui parle, « avait rendu à madame

« de Girardin quelque retentissement lointain de la déclamation de Racine. » Hélas! l'esprit est un tyran plus jaloux que Satan ou que Bernadotte, et ce n'est pas impunément qu'on est une reine de salon.

Nous ne nous arrêterions pas ici sans injustice. Comme l'a proclamé la raison sublime de madame de Staël, « nul ne peut sortir de la région « intellectuelle qui lui a été assignée, et les qualités sont encore plus « indomptables que les défauts. » Malgré l'envahissement de l'esprit dans ses œuvres et dans sa vie, madame de Girardin préserva toujours en elle la faculté d'un fidèle enthousiasme; courageuse, dévouée, parfois clémente, la complice fraternelle de Lamartine et de Victor Hugo ne se désenchanta que des petitesses auxquelles son goût d'abord et plus tard la fatalité de l'habitude l'avaient misérablement enchaînée. Qu'on lise la *Nuit*, cette plainte admirable que nous confions à tous les cœurs touchés par les mélancolies sincères, et l'on devinera le secret de cette âme navrée souvent sous l'éternel éclat et le constant sourire. Un jour Bossuet sortait d'un couvent où il venait de finir sa visite pastorale: « Priez pour moi, mes sœurs, dit-il aux religieuses. — Et que demander à Dieu, Monseigneur? — Qu'il ne me laisse pas tant de complaisance pour le monde. » Ce devrait être là le mot d'ordre et le mémento de toutes les femmes qui ont reçu le don de poésie. Au début, le monde encourage, il excite, il enlève; un peu plus tard, il rapetisse; puis, enfin, il précipite tout l'être dans les profonds abîmes de ces tristesses incurables dont une femme adulée n'a pas le droit de multiplier les témoignages. Et si je me ressouviens, en ce siècle seul, de Thomas Moore, en Angleterre, ici de plus d'un gracieux talent, dégradé par la vie mondaine jusqu'à la sécheresse ou jusqu'à la fadeur, ce n'est pas à l'intention des femmes seulement que je réciterai l'oraison dont le saint évêque lui-même sentait le besoin et réclamait l'appui.

PHILOXÈNE BOYER.

Le dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille, 1822; *Essais poétiques*, 1824; *Ourika*, 1824; *Hymne à sainte Geneviève; la Quête pour les Grecs; la Vision*; *Nouveaux essais poétiques; Vers sur la mort du général Foy*, 1825; *le Retour*, 1828; *le Dernier jour de Pompéi*, 1828; *Napoline*, 1833; *Poésies complètes*, 1842 (chez Charpentier), nouvelle édition très-augmentée (chez Michel Lévy; 1856). — *Œuvres complètes*, chez Plon, 1860, avec introduction par Th. Gautier.

On peut lire sur madame de Girardin une étude de M. Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, III), et le portrait étendu qu'a donné M. de Lamartine (*Cours de Littérature*). On a d'ailleurs réuni dans un petit volume in-18 (imprimerie de Serrière, 28 juin 1856,) les divers jugements de la presse sur madame de Girardin. Pour contraste à ces panégyriques et à ces oraisons funèbres, je renverrai les curieux à deux articles de la *Revue des Deux Mondes* (*le Feuilleton*, *Lettres parisiennes*, par F. de Lagenevais, 1er octobre 1843 ; *les Femmes poètes*, par G. de Molènes, 1er juillet 1842.)

DÉBUT

DU POËME INTITULÉ : *NAPOLINE*

Elle était mon amie, — et j'aimais à la voir,
Le matin exaltée, et moqueuse le soir;
Puis tour à tour coquette, impérieuse et tendre,
Du grand homme et du sot sachant se faire entendre,
Sachant dire à chacun ce qui doit le ravir,
Des vanités de tous sachant se bien servir;
Naïve en sa gaîté, rieuse et point méchante;
Sublime en son courage, en sa douleur touchante;
Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,
Mais femme de génie et femme comme il faut.

Combien nous avons ri quand nous étions petites!
De ce rire bien fou, de ces gaîtés subites
Que rien n'a pu causer, que rien ne peut calmer,
Riant pour rire, ainsi qu'on aime pour aimer.
Je plains l'être sensé qui cherche à tout sa cause,
Qui veut aimer quelqu'un, rire de quelque chose :
Mes grands bonheurs, à moi, n'eurent point de sujets;
Mes plus vives amours se passèrent d'objets.
La perruque de mon vieux maître d'écriture,
Pendant plus de deux ans, a servi de pâture
A ma gaîté; — parfois je me rappelle encor
Ses reflets ondoyants, mêlés de pourpre et d'or.
Cette perruque-là, c'était tout un poëme;
Ses malheurs surpassaient ceux d'Hécube elle-même.
Perruque de hasard, achetée à vil prix,
Elle était pour son maître un objet de mépris.
Soumise au même sort que la reine de Troie,
D'un fatal incendie elle se vit la proie,
Un soir que, fatigué d'un parafe en oiseau,
L'imprudent s'endormit sur les bords d'un flambeau!

Elle avait été belle au temps de sa jeunesse;
Les cheveux en étaient d'une extrême finesse,
Mais rares, attestant la marche des hivers :
Partout ravins profonds, partout sentiers déserts;
De leurs fils espacés on eût compté le nombre.
Jadis peut-être un sage a rêvé sous son ombre;
Dans ses anneaux bouclés, peut-être bien des fois,
Un poëte rêveur a promené ses doigts;
Et peut-être elle avait — qu'un roi me le pardonne! —
De nobles souvenirs qu'envierait la couronne.
Vaut mieux être, à mon sens, neige sur le Mont-Blanc,
Que panache orgueilleux sur un guerrier tremblant;
Mieux vaut, dans la forêt, être le gui du chêne,
Que l'aigrette qui pare un chardon dans la plaine,
Perruque de Rousseau! tu vaux mieux, selon moi,
Qu'une couronne d'or au front d'un mauvais roi.

LA NUIT

Voici l'heure où tombe le voile
Qui, le jour, cache mes ennuis;
Mon cœur à la première étoile
S'ouvre comme une fleur des nuits.

O nuit solitaire et profonde,
Tu sais s'il faut ajouter foi
A ces jugements que le monde
Prononce aveuglément sur moi!

Tu sais le secret de ma vie,
De ma courageuse gaîté;
Tu sais que ma philosophie
N'est qu'un désespoir accepté.

Pour toi je redeviens moi-même;
Plus de mensonges superflus;
Pour toi je vis, je souffre, j'aime,
Et ma tristesse ne rit plus.

Plus de couronne rose et blanche!
Mon front pâle reprend son deuil,
Ma tête sans force se penche
Et laisse tomber son orgueil.

Mes larmes, longtemps contenues,
Coulent lentement sous mes doigts,
Comme des sources inconnues
Sous les branches mortes des bois.

Après un long jour de contrainte,
De folie et de vanité,
Il est doux de languir sans feinte
Et de souffrir en liberté.

Oh! oui, c'est une amère joie
Que de se jeter un moment,
Comme une volontaire proie,
Dans les serres de son tourment;

Que d'épuiser toutes ses larmes,
Avec le suprême sanglot;
D'arracher, vaincue et sans armes,
Au désespoir son dernier mot!

Alors la douleur assouvie
Vous laisse un repos vague et doux;
On n'appartient plus à la vie,
L'idéal s'empare de vous.

On nage, on plane dans l'espace,
Par l'esprit du soir emporté;
On n'est plus qu'une ombre qui passe,
Une âme dans l'immensité.

L'élan de ce vol solitaire
Vous délivre comme la mort;
On n'a plus de nom sur la terre,
On peut tout rêver sans remord.

D'un monde trompeur rien ne reste,
Ni chaîne, ni loi, ni douleur;
Et l'âme, papillon céleste,
Sans crime peut choisir sa fleur.

Sous le joug de son imposture
On ne se sent plus opprimé,
Et l'on revient à sa nature
Comme à son pays bien-aimé.

O nuit! pour moi brillante et sombre,
Je trouve tout dans ta beauté;
Tu réunis l'étoile et l'ombre,
Le mystère et la vérité.

Mais déjà la brise glacée
De l'aube annonce le retour:
Adieu, ma sincère pensée;
Il faut mentir!... voici le jour.

SONNETS

LA MARGUERITE

Je suis la marguerite, et j'étais la plus belle
Des fleurs dont s'étoilait le gazon velouté;
Heureuse, on me cherchait pour ma seule beauté,
Et mes jours se flattaient d'une aurore éternelle.

Hélas! malgré mes vœux, une vertu nouvelle
A versé sur mon front la fatale clarté;
Le sort m'a condamnée au don de vérité;
Et je souffre et je meurs... la science est mortelle!

Je n'ai plus de silence et n'ai plus de repos;
L'amour vient m'arracher l'avenir en deux mots,
Il déchire mon cœur pour y lire qu'on l'aime.

Je suis la seule fleur qu'on jette sans regret:
On dépouille mon front de son blanc diadème,
Et l'on me foule aux pieds dès qu'on a mon secret.

LE CHARDON

Je suis, à parler franc, une assez pauvre plante;
Je n'ai point de parfum, je n'ai pas de beauté;
Je ne suis bon à rien, et je suis détesté,
Et je maudis l'éclat de la rose insolente.

Comme elle, je possède une épine méchante,
Mais un don de souffrance, hélas! sans volupté.
Je n'ai qu'un seul ami que l'on dit entêté:
On le bat quand il dort, on le fuit quand il chante.

Je grandis, je fleuris dans des endroits impurs,
Sur le bord des fossés, à l'angle des vieux murs;
On me traite partout comme un être inutile;

Pour moi jamais de soins, pour moi point de pardon:
On m'arrache aussitôt que la terre est fertile.
Je suis, enfin, la fleur des ânes... le chardon.

SAINTE-BEUVE

NÉ EN 1804

« Le poëte en moi, l'avouerai-je? a quelquefois souffert de toutes les indulgences mêmes qu'on avait pour le prosateur. »

Oui, le prosateur et le critique ont fait tort au poëte; nous comprenons à merveille les délicates souffrances de M. Sainte-Beuve. On s'est trop habitué, vraiment, à ne voir dans l'auteur ingénieux de tant de *Portraits littéraires* qu'un agile naturaliste traversant à pied l'immense domaine de la littérature, et composant à loisir avec les souvenirs de son herbier un album pittoresque et vivant de la poésie et de la prose modernes. Le Sainte-Beuve de la *Revue des Deux Mondes*, le Sainte-Beuve du *Constitutionnel* et du *Moniteur*, qui de nous, en effet, n'a eu perpétuellement affaire à lui, dans cette mêlée de plus en plus confuse du monde intellectuel? Il nous a cent fois charmés ou blessés, avertis ou égarés, irrités ou consolés. Sa voix et son geste, nous les connaissons; ses mystérieuses confidences, coupées çà et là de cris de triomphe ou d'alarme, nous les avons entendues à chaque relais de la vie littéraire. Son pas hésitant ou délibéré, nous en avons toujours l'écho dans l'oreille, soit que l'infatigable marcheur coure avec élan devant nous, soit qu'il ait par moments la fantaisie de boiter sur nos talons. En voyant passer ce grand curieux des choses de l'esprit, l'Académie et les journaux, le salon et la rue, tout le public, lecteur et spectateur, s'écrie d'une seule voix : « C'est lui! » Mais parlez à tous ces affairés, qui ne lisent jamais que du coin de l'œil et qui ne savent l'histoire littéraire que par ouï-dire, parlez-leur sérieusement de l'éditeur des poésies de Joseph Delorme, de l'auteur des *Consolations*, de l'auteur des *Pensées d'Août*, vous les verrez tout à coup ouvrir de grands yeux et sourire, vous les entendrez peut-être ricaner vulgairement à

propos des *Rayons jaunes*, et citer de mémoire, avec un accent de suprême ironie, quelques vers malheureux qui ont défrayé sous Louis-Philippe la gaieté routinière des petits journaux :

> Assis sur le penchant des coteaux modérés.
> . . . . . .
> Pour trois ans seulement, oh! que je puisse avoir
> Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil noir!

Les *coteaux modérés*, on vous les abandonne, ô grands censeurs bêlants de l'éternel troupeau de Panurge, et l'on vous permet d'épiloguer tout à votre aise sur la *table au lait pur*, sur le *lit à l'œil noir*. Mais M. Sainte-Beuve n'en reste pas moins un vrai poëte, et peut-être le plus nouveau et le moins académique, le plus actuel et le plus distinct de tous les poëtes contemporains. Loin de nous la pensée de vouloir diminuer en rien le mérite d'une intelligence si variée et si active; nous apprécions et nous aimons librement l'œuvre critique de M. Sainte-Beuve. Cependant, elle nous paraît tout à fait subordonnée à son œuvre poëtique. Celle-ci est moins extérieure, elle dépend moins de la circonstance et de l'accident, elle garde dans sa variété même un plus grand caractère d'unité; elle livre enfin, plus complétement et plus sincèrement, le secret d'une figure originale que les masques de la vie n'ont jamais fait qu'effleurer. Poëte, romancier, et même critique, le véritable Sainte-Beuve s'est révélé il y a déjà trente ans dans les poésies de Joseph Delorme.

Ce Joseph Delorme débuta singulièrement. Il ne se donna pas de prime abord pour un enfant sublime, pour un archange de génie tombé des cieux, pour un poëte volcanique sorti de l'enfer. Non, c'était un malade, un mort! ses chants interrompus n'étaient que le vague écho d'une voix d'outre-tombe; il avait vécu dans l'obscurité, dans la pauvreté, dans le doute; il avait expiré dans l'isolement et le désespoir. Un ami venait de recueillir les tristes reliques de ce malheureux fils de René, de ce frère ou cousin de Werther, d'Adolphe, d'Oberman; et il les offrait timidement aux fidèles du cénacle, non pas entourées du laurier triomphal, mais protégées et consacrées par la palme du martyr. Oui, Josoph Delorme était un martyr de la vie et de la poésie. Mais pendant qu'on psalmodiait le *de Profundis* sur le cercueil entr'ouvert, on s'aperçut que le cercueil était vide, que le mort était ressuscité, qu'il assistait à ses propres funérailles, et même qu'il en avait très-largement payé les frais. Mise en scène savante d'un

talent modeste et fier qui jouait au moribond pour conquérir sans danger le droit de vivre! Personne, en ce moment, n'eut le mauvais goût de reprocher à M. Sainte-Beuve d'avoir pris le pseudonyme de Joseph Delorme. L'important, c'était que l'auteur des nouvelles poésies, pour s'être déguisé en spectre, ne fût pas devenu un revenant.

Le jeune Sainte-Beuve, heureusement, était habillé à la dernière mode romantique. Il appartenait bien, cela se devinait tout de suite, à la génération littéraire de la Restauration; pourtant il avait su, grâce aux mille ressources d'un génie précoce et d'un art compliqué, se faire du premier coup une place distincte parmi ces immortels de la veille qui le conviaient au plaisir de contempler leurs statues. « O mes maîtres, mes maîtres! » s'écriait pieusement Sainte-Beuve, en composant les poésies de Joseph Delorme; et déjà le coq chantait dans son esprit; et déjà il était averti que, semblable à tous les disciples prédestinés à l'autorité, il reniait fatalement ou volontairement ses maîtres : André Chénier, Vigny, Hugo, Lamartine. Oh! que ce chant du coq est doux à entendre, dans l'air frémissant du matin, quand on a longtemps porté la chaîne de la servitude mystique! L'heure du reniement, c'est l'heure de l'émancipation, l'heure de la liberté consciente et féconde, l'heure décisive de toutes les nativités intellectuelles. On se repent le lendemain de son péché, on revient tôt ou tard vers ses maîtres; mais non plus en disciple : en égal! Dans les poésies de Joseph Delorme, M. Sainte-Beuve adore encore le romantisme, et déja il le renie. Je le vois, ce jeune impatient, élevé sous les tourelles et dans les grands parcs, je le vois tout à coup glisser sur les pentes des glacis, et s'échapper dans la campagne immense par de petits sentiers déserts et profonds. S'il lève la tête pourtant, il peut encore voir le parc et saluer le château.

Où va-t-il? Dans les solitudes rebutantes, dans les vallons poudreux, dans les coins de nature mal famés et suspects, dans les cellules d'ermite enfiévré, que la muse romantique ne connait pas, et qu'elle n'oserait visiter, la délicate patricienne! C'est là que, pour provoquer la gloire, il la fuit; c'est là que, pour enraciner sa vocation poétique, il la secoue et l'ébranle à tous les vents; c'est là que, par dédain des modernes lieux communs sur la religion, sur l'humanité, sur la nature, sur l'infini, sur le grand Tout et le grand Rien, il s'interpelle lui-même avec l'inquiétude d'un moine évadé, lève le poing vers le ciel étincelant, cherche querelle aux plus humbles paysages, et trouble les plus belles eaux en y jetant les poussières malsaines de son incu-

rable et cher ennui. Peut-être va-t-il se tuer, sérieusement, pour railler les suicides de théâtre. Non, mais ce qu'il essayera de tuer à jamais, ce sont les conventions et les exagérations de la muse moderne, déjà menacée par l'éternel esprit de ruelle et d'académie. Ce qu'il voudra énergiquement abolir en lui, c'est le vieil homme romantique avec ses généralités exclusives, c'est le vieil art romantique avec ses enfantillages de petit orfévre ou de petit ciseleur. M. Sainte-Beuve ne consentira jamais comme l'ont fait tant d'autres à devenir le M. Josse du romantisme. Il connaît sans doute, mieux que personne, les finesses délicates de son métier d'artiste. Le sonnet, ce bijou de poëte, n'a-t-il pas été divinement remanié par lui? Qui donc a célébré avec une passion plus intelligente la mystérieuse et charmante nécessité de la rime, ce frein d'or du coursier emporté dans l'espace, cet éperon du navire errant à la crête des flots, cette agrafe qui presse l'écharpe enchantée autour du sein de Vénus, cet anneau de diamant qui suspend la lampe mystique à la voûte du sanctuaire, ce baudrier du soldat, cette clef du tabernacle, cette colombe qui demande amoureusement sa moitié pour s'envoler avec elle aux sacrés bocages? Rien ne lui fera négliger, soyez-en sûr, les conditions extérieures et presque matérielles de son art; mais aussi, rien ne le fera renoncer au privilége complet de la nature humaine, à la fois douée d'intuition et de réflexion, à la fois capable d'inspiration et de volonté, à la fois expansive et intime, à la fois contemplative et studieuse, et pour tout dire en trois mots, également pourvue du sens de la réalité visible et du sentiment de l'invisible idéal.

Ainsi s'expliquent, dans ces poésies vraiment nouvelles, les éblouissements de la chair et du sang interrompant tout à coup la blanche lueur des extases mystiques; ainsi, ses continuels essais de volonté personnelle au sein même de la fatalité poétique; ainsi cette communion renouvelée de l'esprit moderne avec une multitude d'esprits élevés de tous les temps et de tous les pays; ainsi, ces voyages inquiets de la pensée au désert des pères de l'Église, à la solitude austère et mondaine de Port-Royal, aux petites chapelles doctrinaire, saint-simonienne, radicale, et, d'un autre côté, aux plaines crayeuses de Montrouge, aux fourmilières populaires des faubourgs de Paris, à quelque vallée lointaine et inconnue dont nulle imagination n'a interprété la beauté sommeillante : *Homo duplex, homo duplex!* J'ai déjà dit que l'auteur des poésies de Joseph Delorme s'était donné d'abord pour un fils de René, un frère ou cousin de Werther, d'Adolphe, d'Oberman; il faut ajouter à ces titres de

famille une parenté directe avec Montaigne, dont il a hérité la nature ondoyante et l'insatiable curiosité qui, d'ailleurs, s'est étrangement enfiévrée, en passant du XVIe siècle au XIXe. On se souviendra peut-être de ce fragment des *Pensées d'Août*, adressé à l'abbé Eustache B..., où le poëte se caractérise lui-même :

Je vais donc et j'essaye, et le but me déjoue,
Et je reprends toujours, et toujours, je l'avoue,
Il me plaît de reprendre et de tenter ailleurs,
Et de sonder au fond, même au prix des douleurs;
D'errer et de muer en mes métamorphoses;
De savoir plus au long, plus d'hommes et de choses,
Dussé-je au bout de tout ne trouver presque rien :
C'est mon mal et ma peine, et mon charme aussi bien.
Pardonne, je m'en plains, souvent je m'en dévore,
Et j'en veux mal guérir... Plus tard, plus tard encore!

On peut lui prédire qu'il n'en guérira jamais! C'est au fond la maladie et la faculté de notre temps. Par cette inexorable inquiétude de l'esprit, toujours étudiant à travers ses passions, toujours analysant à travers ses élans, toujours croyant à travers ses doutes, et toujours enthousiaste malgré ses langueurs, l'auteur des *Poésies de Joseph Delorme*, et par suite l'auteur des *Consolations* ou des *Pensées d'Août*, a réalisé bien plus complétement qu'Alfred de Musset le type de l'*Enfant du Siècle*.

Les confessions publiques de ce véritable Enfant du Siècle (ses trois volumes de poésies) ont été entendues de la génération romantique aussi bien que de la nôtre. Les aînés et les cadets, les pères et les fils, et même les petits-neveux en ont largement profité. Sans les pièces familières et toujours lyriques pourtant de cet étrange Joseph Delorme, qui sait si Lamartine n'aurait pas écrit un Jocelyn trop solennel? Et les sonnets de Joseph, si concentrés et si souples, si remplis et si fins, croit-on qu'ils aient été inutiles à Barbier, à Brizeux, à Musset, à Baudelaire, qui a trouvé peut-être dans l'admirable pièce intitulée *la Veillée*, ou dans les sataniques vers du *Rendez-vous*, la monade de ses *Fleurs du mal*? Poëtes et prosateurs, nous devons tous quelque chose, en ce temps-ci, au plus inquiet et au plus actif de nos ancêtres contemporains, à cet irritant, à ce charmant, à ce puissant Sainte-Beuve. Mais nous le prions de se souvenir qu'il s'est plaint autrefois pour sa génération des grosses remontrances du bon Nisard comme des malices du fin Villemain. Nous avons le droit de ne pas

rencontrer en lui un Villemain-Nisard pour nous-même. Sainte-Beuve le critique, non, Sainte-Beuve le poëte, dans l'Introduction de ce livre et ailleurs, semble disposé à croire que tout est fini désormais en poésie et en littérature jusqu'à l'avénement, toujours problématique, de quelque homme de génie. S'il faut nécessairement un homme de génie pour ranimer la vie poétique, je l'appelle sincèrement de tous mes vœux. J'imagine pourtant que c'est là une théorie trop napoléonienne, et que le salut de notre génération n'est point à ce prix.

HIPPOLYTE BABOU.

Voici, dans leur ordre de publication, les titres et les dates des recueils de poésies publiés par M. Sainte-Beuve : *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, Delangle frères, 1829; les *Consolations* (sans nom d'auteur), Urbain Canel et Levavasseur, 1830; *Pensées d'août* (sans nom d'auteur), Renduel, 1837.

Ces divers recueils, réunis en un volume et grossis de pièces nouvelles, sous le titre de *Poésies complètes*, sont entrés, vers 1840, dans la *Bibliothèque Charpentier*. En 1860, M. Poulet-Malassis, l'éditeur spécial des poëtes contemporains, a publié une deuxième édition des *Poésies de Joseph Delorme*, considérablement augmentée.

Parmi les diverses appréciations que toute la critique contemporaine a faites des poésies de M. Sainte-Beuve, nous tenons à signaler l'excellent travail publié récemment par M. Charles Asselineau dans la *Revue de l'Instruction publique*. — (*Note de l'éditeur.*)

A LA RIME

Rime, qui donnes leurs sons
Aux chansons,
Rime, l'unique harmonie
Du vers, qui, sans tes accents
Frémissants,
Serait muet au génie;

Rime, écho qui prends la voix
Du hautbois
Ou l'éclat de la trompette,
Dernier adieu d'un ami
Qu'à demi
L'autre ami de loin répète;

Rime, tranchant aviron,
Éperon,
Qui fends la vague écumante;
Frein d'or, aiguillon d'acier
Du coursier
A la crinière fumante;

Agrafe, autour des seins nus
De Vénus,
Pressant l'écharpe divine,
Ou serrant le baudrier
Du guerrier
Contre sa forte poitrine;

Col étroit, par où saillit
Et jaillit
La source au ciel élancée,
Qui, brisant l'éclat vermeil
Du soleil,
Tombe en gerbe nuancée;

Anneau pur de diamant,
Ou d'aimant,
Qui, jour et nuit, dans l'enceinte
Suspends la lampe, ou le soir
L'encensoir
Aux mains de la vierge sainte;

Clef, qui, loin de l'œil mortel,
Sur l'autel
Ouvres l'arche du miracle;
Ou tiens le vase embaumé
Renfermé
Dans le cèdre au tabernacle;

Ou plutôt, fée au léger
Voltiger,
Habile, agile courrière,
Qui mènes le char des vers
Dans les airs
Par deux sillons de lumière;

O Rime! qui que tu sois,
Je reçois
Ton joug; et longtemps rebelle,
Corrigé, je te promets
Désormais
Une oreille plus fidèle.

Mais aussi devant mes pas
Ne fuis pas;
Quand la muse me dévore,
Donne, donne par égard
Un regard
Au poëte qui t'implore!

Dans un vers tout défleuri,
Qu'a flétri

L'aspect d'une règle austère,
Ne laisse point murmurer,
Soupirer,
La syllabe solitaire.

Sur ma lyre, l'autre fois,
Dans un bois,
Ma main préludait à peine :
Une colombe descend,
En passant,
Blanche sur le luth d'ébène.

Mais au lieu d'accords touchants,
De doux chants,
La colombe gémissante
Me demande par pitié
Sa moitié,
Sa moitié loin d'elle absente.

Ah ! plutôt, oiseaux charmants,
Vrais amants,
Mariez vos voix jumelles;
Que ma lyre et ses concerts
Soient couverts
De vos baisers, de vos ailes;

Ou bien, attelés d'un crin,
Pour tout frein,
Au plus léger des nuages,
Traînez-moi, coursiers chéris
De Cypris,
Au fond des sacrés bocages.

STANCES

IMITÉ DE KIRKE WHITE

Puisque, sourde à mon vœu, la fortune jalouse
Me refuse un toit chaste ombragé d'un noyer,
Quelques êtres qu'on aime et qu'on pleure, une épouse,
Et des amis, le soir, en cercle à mon foyer,

O nobles facultés, ô puissances de l'âme,
Levez-vous, et versez à ce cœur qui s'en va
L'huile sainte du fort, et ranimez sa flamme ;
Qu'il oublie aujourd'hui ce qu'hier il rêva !

Lorsque la nuit est froide, et que seul, dans ma chambre,
Près de mon poêle éteint j'entends siffler le vent,
Pensant aux longs baisers qu'en ces nuits de décembre
Se donnent les époux, mon cœur saigne, et souvent,

Bien souvent je soupire, et je pleure, et j'écoute.
Alors, ô saints élans, ô prière, arrivez ;
Vite, emportez-moi haut sous la céleste voûte,
A la troisième enceinte, aux parvis réservés !

Que je perde à mes pieds ces plaines nébuleuses,
Et l'hiver, et la bise assiégeant mes volets ;
Que des sphères en rond les orgues merveilleuses
Animent sous mes pas le jaspe des palais ;

Que je voie à genoux les anges sans paroles ;
Qu'aux dômes étoilés je lise, triomphant,
Ces mots du doigt divin, ces mystiques symboles,
Grands secrets qu'autrefois connut le monde enfant ;

Que lisaient les vieillards des premières années,
Qu'à ses fils en Chaldée enseignait chaque aïeul...
Sans plus songer alors à mes saisons fanées,
Peut-être j'oublierai qu'ici-bas je suis seul.

Tacendo il nome di questa gentilissima.
DANTE. *Vita nuova.*

Toujours je la connus pensive et sérieuse :
Enfant, dans les ébats de l'enfance joueuse
Elle se mêlait peu, parlait déjà raison ;
Et, quand ses jeunes sœurs couraient sur le gazon,
Elle était la première à leur rappeler l'heure,
A dire qu'il fallait regagner la demeure ;
Qu'elle avait de la cloche entendu le signal ;
Qu'il était défendu d'approcher du canal,
De troubler dans le bois la biche familière,
De passer en jouant trop près de la volière :
Et ses sœurs l'écoutaient. Bientôt elle eut quinze ans,
Et sa raison brilla d'attraits plus séduisants :
Sein voilé, front serein où le calme repose,
Sous de beaux cheveux bruns une figure rose,
Une bouche discrète au sourire prudent,
Un parler sobre et froid, et qui plaît cependant ;
Une voix douce et ferme, et qui jamais ne tremble,
Et deux longs sourcils noirs qui se fondent ensemble.
Le devoir l'animait d'une grave ferveur ;
Elle avait l'air posé, réfléchi, non rêveur :
Elle ne rêvait pas comme la jeune fille,
Qui de ses doigts distraits laisse tomber l'aiguille,
Et du bal de la veille au bal du lendemain
Pense au bel inconnu qui lui pressa la main.
Le coude à la fenêtre, oubliant son ouvrage,
Jamais on ne la vit suivre à travers l'ombrage

Le vol interrompu des nuages du soir,
Puis cacher tout d'un coup son front dans son mouchoir.
Mais elle se disait qu'un avenir prospère
Avait changé soudain par la mort de son père;
Qu'elle était fille aînée, et que c'était raison
De prendre part active aux soins de la maison.
Ce cœur jeune et sévère ignorait la puissance
Des ennuis dont soupire et s'émeut l'innocence.
Il réprima toujours les attendrissements
Qui naissent sans savoir, et les troubles charmants,
Et les désirs obscurs, et ces vagues délices,
De l'amour dans les cœurs naturelles complices.
Maîtresse d'elle-même aux instants les plus doux,
En embrassant sa mère, elle lui disait *vous*.
Les galantes fadeurs, les propos pleins de zèle
Des jeunes gens oisifs étaient perdus chez elle;
Mais qu'un cœur éprouvé lui contât un chagrin,
A l'instant se voilait son visage serein :
Elle savait parler de maux, de vie amère,
Et donnait des conseils comme une jeune mère.
Aujourd'hui la voilà mère, épouse, à son tour;
Mais c'est chez elle encor raison plutôt qu'amour.
Son paisible bonheur de respect se tempère;
Son époux déjà mûr serait pour elle un père;
Elle n'a pas connu l'oubli du premier mois,
Et la lune de miel qui ne luit qu'une fois,
Et son front et ses yeux ont gardé le mystère
De ces chastes secrets qu'une femme doit taire.
Heureuse comme avant, à son nouveau devoir
Elle a réglé sa vie... Il est beau de la voir,
Libre de son ménage, un soir de la semaine,
Sans toilette, en été, qui sort et se promène
Et s'asseoit à l'abri du soleil étouffant,
Vers six heures, sur l'herbe, avec sa belle enfant.
Ainsi passent ses jours depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,

D'un cours lent, uniforme, et pourtant solennel;
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Et moi qui vois couler cette humble destinée
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparents, calmes, silencieux,
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas! je retombe en tristesse;
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir,
Et je pense, ô mon Dieu! qu'il sera bientôt soir!

ESPÉRANCE

A MON AMI FERDINAND D...

> Ce soleil-ci n'est pas le véritable;
> je m'attends à mieux.
>
> DUCIS.

Quand le dernier reflet d'automne
A fui du front chauve des bois;
Qu'aux champs la bise monotone
Depuis bien des jours siffle et tonne,
Et qu'il a neigé bien des fois;

Soudain une plus tiède haleine
A-t-elle passé sous le ciel :
Soudain, un matin, sur la plaine,
De brumes et de glaçons pleine,
Luit-il un rayon de dégel :

Au soleil, la neige s'exhale;
La glèbe se fond à son tour;
Et sous la brise matinale,
Comme aux jours d'ardeur virginale,
La terre s'enfle encor d'amour.

L'herbe, d'abord inaperçue,
Reluit dans le sillon ouvert;
La séve aux vieux troncs monte et sue;
Aux flancs de la roche moussue
Perce déjà le cresson vert.

Le lierre, après la neige blanche,
Reparaît aux crêtes des murs;
Point de feuille, au bois, sur la branche;
Mais le suc en bourgeons s'épanche,
Et les rameaux sont déjà mûrs.

Le sol rend l'onde qu'il recèle;
Et le torrent longtemps glacé
Au fond des collines ruisselle,
Comme des pleurs aux yeux de celle
Dont le désespoir a passé.

Oiseaux, ne chantez pas l'aurore,
L'aurore du printemps béni;
Fleurs, ne vous pressez pas d'écloro;
Février a des jours encore,
Oh! non, l'hiver n'est pas fini.

Ainsi, dans l'humaine vieillesse,
Non loin de l'éternel retour,
La brume par moments nous laisse,
Et notre œil, malgré sa faiblesse,
Entrevoit comme un nouveau jour;

Étincelle pâle et lointaine
De soleils plus beaux et meilleurs,
Reflet de l'ardente fontaine,
Aurore vague, mais certaine,
Du printemps qui commence ailleurs!

A M. AUGUSTE LE PRÉVOST

Quis memorabitur tui post mortem
et quis orabit pro te?
De Imit. Christi, lib. I, cap. 23.

Dans l'île Saint-Louis, le long d'un quai désert,
L'autre soir je passais; le ciel était couvert,
Et l'horizon brumeux eût paru noir d'orages,
Sans la fraîcheur du vent qui chassait les nuages;
Le soleil se couchait sous de sombres rideaux;
La rivière coulait verte entre les radeaux;
Aux balcons çà et là quelque figure blanche
Respirait l'air du soir, — et c'était un dimanche.
Le dimanche est pour nous le jour du souvenir;
Car, dans la tendre enfance, on aime à voir venir,
Après les soins comptés de l'exacte semaine
Et les devoirs remplis, le soleil qui ramène
Le loisir et la fête, et les habits parés,
Et l'église aux doux chants, et les jeux dans les prés;
Et plus tard, quand la vie, en proie à la tempête,
Ou stagnante d'ennui, n'a plus loisir ni fête,
Si pourtant nous sentons, aux choses d'alentour,
A la gaîté d'autrui qu'est revenu ce jour,
Par degrés attendris jusqu'au fond de notre âme,
De nos beaux ans brisés nous renouons la trame
Et nous nous rappelons nos dimanches d'alors,
Et notre blonde enfance, et ses riants trésors.
Je rêvais donc ainsi, sur ce quai solitaire,
A mon jeune matin si voilé de mystère,
A tant de pleurs obscurs en secret dévorés,
A tant de biens trompeurs ardemment espérés,
Qui ne viendront jamais,.. qui sont venus peut-être!
En suis-je plus heureux qu'avant de les connaître?

Et, tout rêvant ainsi, pauvre rêveur, voilà
Que soudain, loin, bien loin, mon âme s'envola,
Et d'objets en objets, dans sa course inconstante,
Se prit aux longs discours que feu ma bonne tante
Me tenait, tout enfant, durant nos soirs d'hiver,
Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer.
Elle m'y racontait souvent, pour me distraire,
Son enfance et les jeux de mon père, son frère,
Que je n'ai pas connu; car je naquis en deuil,
Et mon berceau d'abord posa sur un cercueil.
Elle me parlait donc et de mon père et d'elle;
Et ce qu'aimait surtout sa mémoire fidèle,
C'était de me conter leurs destins entraînés
Loin du bourg paternel où tous deux étaient nés.
De mon antique aïeul je savais le ménage,
Le manoir, son aspect et tout le voisinage;
La rivière coulait à cent pas près du seuil;
Douze enfants (tous sont morts!) entouraient le fauteuil;
Et je disais les noms de chaque jeune fille,
Du curé, du notaire, amis de la famille,
Pieux hommes de bien, dont j'ai rêvé les traits,
Morts pourtant sans savoir que jamais je naîtrais.

Et tout cela revint en mon âme mobile,
Ce jour que je passais le long du quai, dans l'île.

Et bientôt, au sortir de ces songes flottants,
Je me sentis pleurer, et j'admirai longtemps
Que de ces hommes morts, de ces choses vieillies,
De ces traditions par hasard recueillies,
Moi, si jeune et d'hier, inconnu des aïeux,
Qui n'ai vu qu'en récit les images des lieux,
Je susse ces détails, seul peut-être sur terre,
Que j'en gardasse un culte en mon cœur solitaire,
Et qu'à propos de rien, un jour d'été, si loin
Des lieux et des objets, ainsi j'en prisse soin.

Hélas ! pensai-je alors, la tristesse dans l'âme,
Humbles hommes, l'oubli sans pitié nous réclame,
Et sitôt que la mort nous a remis à Dieu,
Le souvenir de nous ici nous survit peu ;
Notre trace est légère et bien vite effacée ;
Et moi, qui de ces morts garde encor la pensée,
Quand je m'endormirai comme eux, du temps vaincu,
Sais-je, hélas ! si quelqu'un saura que j'ai vécu ?
Et poursuivant toujours, je disais qu'en la gloire,
En la mémoire humaine, il est peu sûr de croire,
Que les cœurs sont ingrats, et que bien mieux il vaut
De bonne heure aspirer et se fonder plus haut,
Et croire en Celui seul qui, dès qu'on le supplie,
Ne nous fait jamais faute, et qui jamais n'oublie.

REFRAIN

Désert du cœur, en ces longues soirées
Qu'Automne amène à notre hiver sans fleur,
Que vous avez de peines ignorées,
De sourds appels, de plaintes égarées,
Désert du cœur !

Dans la jeunesse, alors que tout commence,
Avant d'aimer, l'impatiente ardeur
S'en prend au sort et parle d'inclémence ;
Alors aussi vous paraissez immense,
Désert du cœur !

On veut l'amour ; on croit le Ciel barbare ;
Tout l'avenir n'est qu'orage et rigueur ;
Et l'on demande à l'horizon avare
Quel infini du bonheur vous sépare,
Désert du cœur !

Illusion! Courez, Jeunesse franche;
Rien qu'à deux pas, c'est le buisson en fleur;
Plus de désert! — Mais à l'âge où tout penche,
Est-il encor buisson ou rose blanche,
Désert du cœur?

Lenteur amère! attente inconsolée!
Oh! par delà ce sable au pli trompeur,
N'est-il donc plus de secrète vallée,
Quelque Vaucluse amoureuse et voilée,
Désert du cœur?

Quand de la jeune amante, en son linceul couchée,
Accompagnant le corps, deux Amis d'autrefois,
Qui ne nous voyons plus qu'à de mornes convois,
A cet âge où déjà toute larme est séchée

Quand, l'office entendu, tous deux silencieux,
Suivant du corbillard la lenteur qui nous traîne,
Nous pûmes, dans le fiacre où six tenaient à peine,
L'un devant l'autre assis, ne pas mêler nos yeux,

Et ne pas nous sourire, ou ne pas sentir même
Une prompte rougeur colorer notre front,
Un reste de colère, un battement suprême
D'une amitié si grande, et dont tous parleront;

Quand, par ce ciel funèbre et d'avare lumière,
Le pied sur cette fosse où l'on descend demain,
Nous pûmes jusqu'au bout, sans nous saisir la main,
Voir tomber de la pelle une terre dernière;

Quand chacun, tout fini, s'en alla de son bord,
Oh! dites! du cercueil de cette jeune femme,
Ou du sentiment mort, abîmé dans notre âme,
Lequel était plus mort?

SONNETS

A RONSARD

POUR UN AMI QUI PUBLIAIT UNE ÉDITION DE CE POETE

A toi, Ronsard, à toi, qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles livre au mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux.

Non que j'espère encore, au trône radieux
D'où jadis tu régnais, replacer ta mémoire;
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire :
Vulcain impunément ne tomba pas des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur!

Qu'on dise : Il osa trop, mais l'audace était belle;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et de moins grands, depuis, eurent plus de bonheur.

SONNET

IMITÉ DE WORDSWORTH

Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries,
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries,

Et des fermiers causant jachères et prairies,
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh! combien je préfère à ce caquet si vain,
Tout le soir, du silence, — un silence sans fin;
Être assis sans penser, sans désir, sans mémoire;

Et, seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
Écouter le vent battre, et gémir les cloisons,
Et le fagot flamber, et chanter ma bouilloire!

L'autre nuit, je veillais dans mon lit sans lumière,
Et la verve en mon sein à flots silencieux
S'amassait, quand soudain, frappant du pied les cieux,
L'éclair, comme un coursier à la pâle crinière,

Passa; la foudre en char retentissait derrière,
Et la terre tremblait sous les divins essieux;
Et tous les animaux, d'effroi religieux
Saisis, restaient chacun tapis dans leur tanière.

Mais, moi, mon âme en feu s'allumait à l'éclair;
Tout mon sein bouillonnait, et chaque coup dans l'air
A mon front trop chargé déchirait un nuage.

J'étais dans ce concert un sublime instrument;
Homme, je me sentais plus grand qu'un élément,
Et Dieu parlait en moi plus haut que dans l'orage.

AUGUSTE BARBIER

NÉ EN 1805

La Liberté était victorieuse, et, pour célébrer son triomphe, elle n'avait que de plats couplets adaptés à une plate musique, une musique d'occasion, qui avait déjà servi, et, sans nous consulter, le père de cet avorton lymphatique s'était permis de lui donner notre grande et glorieuse cité pour marraine, comme s'il eût voulu humilier Paris devant Marseille. Jugez de l'effet, quand la *Curée* parut!

L'effet fut immense. Il est des circonstances qui, comme on l'a dit des rivières, sont des chemins qui marchent et vous mènent où vous voulez aller. Il suffit d'entrer dans leur courant. La révolution de Juillet fut pour Auguste Barbier une de ces circonstances-là. Tous les esprits électrisés étaient montés au ton de l'enthousiasme; l'acclamation fut unanime. Nul ne songea à marchander au nouveau venu son succès. Son apparition répondait si bien au besoin du moment! La foule, incapable d'abstraction, tend toujours à personnifier une époque dans un homme; le jeune poëte eut le bénéfice de cette disposition. 1830 avait trouvé sa Marseillaise, et combien supérieure! une poésie, celle-là, qui savait ravir les cœurs sans mendier le secours de la musique!... une robuste et vivace fleur de poésie, aux couleurs éclatantes, aux enivrantes senteurs, poussée en trois jours sur un tas de pavés, dans ce sang chauffé du soleil!

Laissons en paix les vers de Rouget de l'Isle: les *Iambes* peuvent se passer de repoussoir.

Le succès d'Auguste Barbier fut si rapide que bien des gens, le premier éblouissement passé, ont cru pouvoir l'appeler facile; mais facile est un mot sans application possible à cet instinct poétique: demandez-

le à ceux qui, faute de ce don de nature, ont essayé, pour consoler leur amour-propre, d'ériger la patience en génie.

Il n'était pas facile d'agrandir, de purifier à ce point ce genre scabreux de la satire en lui interdisant toute personnalité, toute question mesquine; il n'était pas facile à un satirique d'avoir ce lyrisme: demandez-le à celui qu'on nomme emphatiquement chez nous l'auteur des *Satires*. Que dis-je? demandez-le à Horace lui-même, un Latin, cependant, et un faiseur d'odes!

Il n'était pas facile de mêler si heureusement le trivial au grandiose, et de créer cette langue à part, si parfaitement caractéristique de l'époque.

Il n'est jamais facile d'avoir cette droiture de cœur et d'esprit, cette indépendance de caractère, cette sympathie pour le bon, pour le vrai, pour le beau. Il n'est jamais facile d'avoir cet enthousiasme et cette indignation, cette chaleur et cette verve, au service de tant de sages idées, de tant d'honnêtes sentiments, de tant de vertueuses passions; demandez-le à ces maîtres mosaïstes si experts dans l'art méticuleux d'enchâsser les rimes et d'assortir les couleurs! demandez-le à ces exagérés qui attendent des mots ce que le sentiment leur refuse, et dont le vide qu'ils ont au cœur fait la bouche si sonore! demandez-le

> A tous ces charlatans qui donnent de la voix,
> Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase,
> Et tous les baladins qui dansent sur la phrase!

Mais si grande avait été la surprise, et le suffrage tellement emporté d'assaut, qu'il devait nécessairement s'opérer une réaction dans les esprits. La Fontaine a bien raison de dire

> Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne;

et combien de bonheurs feraient moins de jaloux si l'on savait tout ce qu'ils coûtent! Il y avait dans la *Curée* de quoi plaire aux deux partis hostiles. La fameuse peinture de la Liberté — je ne la cite pas, elle est restée dans toutes les mémoires, et d'ailleurs vous trouverez la pièce tout entière à la suite de cette notice, — ce vigoureux passage satisfaisait les plus révolutionnaires, mais l'ensemble de l'œuvre était une attaque aux vainqueurs. Dans ce premier instant d'optimisme qui suit toute victoire et toute défaite, par besoin d'enthousiasme ou besoin de

consolation, chacun prit ce qui lui convenait sans s'occuper du reste. Mais lorsqu'on se fut donné le temps de la réflexion, l'effet inverse se produisit.

Je n'ai parlé que des partis politiques, et en littérature donc! La surprise, la fascination n'avaient pas été moindres, et il fallut du temps également pour que les plus vigilants défenseurs des saines traditions pussent se reconnaître et se dire que le chantre de cette Révolution était un révolutionnaire aussi en poésie; que ce jeune fougueux, à peine un pied dans le Parnasse, avait culbuté toutes sortes d'autorités, dressé, en guise de barricades, toutes sortes d'hérésies, mené le pâle voyou à l'assaut de l'Institut, et fait litière de la dignité, de l'orthodoxie, de l'étiquette académique. Une révolution politique, passe encore, un bon nombre l'acceptait; mais littéraire! *bone Deus*.

Chacun donc, après avoir eu un motif pour élever ce jeune intrus sur le pavois, en eut plus tard un pour l'en faire descendre.

Par malheur, à la suite des connaisseurs, la masse du public avait applaudi les *Iambes*, et, n'en déplaise aux lieux communs qu'on a débités sur l'inconstance de la faveur populaire, quand elle a réellement adopté un homme, elle ne l'abandonne pas aisément. On ne parvint donc pas à détrôner les *Iambes*. Il serait même plus vrai de dire qu'on ne le tenta guère; mais au premier ouvrage que publierait l'auteur, il ne perdrait rien pour attendre.

Ce premier ouvrage, ce fut le *Pianto*, une œuvre moitié élégiaque et moitié satirique, où comme un vrai poëte qu'il est, accessible à tout ce qui émeut le cœur et l'esprit, Barbier a des chants sympathiques pour toutes les misères et pour toutes les grandeurs de cette douloureuse et glorieuse contrée, et où tous les vœux de concorde, toutes les espérances de résurrection qu'elle est en train, Dieu merci! de réaliser, sont émis avec cet instinct de divination qui, de temps immémorial, fut un des attributs du poëte.

Divine Juliette au cercueil étendue,
Toi qui n'es qu'endormie et que l'on croit perdue,
Italie, ô beauté. . . . . .
. . . Quelque beau jour, tu lèveras la tête,
Et, privés bien longtemps du soleil, tes grands yeux
S'ouvriront pour revoir le pur éclat des cieux.
Puis ton corps, ranimé par la chaude lumière,
Se dressera tout droit sur la funèbre pierre.
Alors, être plaintif, ne pouvant marcher seul,
Et tout embarrassé des longs plis du linceul.

Tu chercheras dans l'ombre une épaule adorée...
Belle ressuscitée, ô princesse chérie,
N'arrête tes yeux noirs qu'au sol de la patrie;
Dans tes fils réunis cherche ton Roméo,
Noble et douce Italie, ô mère du vrai beau !

Un sincère amour du vrai beau respire dans tout ce poème, où avec une souplesse dont on ne lui a pas su assez de gré, l'auteur a considérablement épuré son style de cet alliage de trivialité d'un effet si neuf, si piquant, si bien approprié au sujet lorsqu'il s'était agi de célébrer

La grande populace et la sainte canaille
Se ruant à l'immortalité. . .
. . . Ce colosse à la mâle carrure,
Ce vigoureux porte-haillons;
Ce sublime manœuvre à la veste de bure,
Teinte du sang des bataillons;
Ce maçon qui d'un coup vous démolit des trônes,
Et qui, par un ciel étouffant,
Sur les larges pavés fait bondir les couronnes
Comme le cerceau d'un enfant...

Mais à quoi songeait Auguste Barbier de se passionner pour le beau et pour l'Italie? La France était jalouse de son poëte et n'entendait pas qu'il lui fût infidèle. Les idées qu'il s'est faites, le public n'aime pas qu'on les lui brouille: de quoi s'avisait-il de vouloir civiliser son langage, ce sublime gamin de Paris? Que signifiaient ces prétentions aristocratiques?

Lazare, à plus forte raison, souleva les mêmes plaintes. Si on avait reproché à Barbier d'aller chercher ses inspirations en Italie, ce n'était pas apparemment pour qu'il allât les demander à l'Angleterre, même avec une intention de satire.

Mais le grief le plus réel était celui qu'on n'articulait pas, peut-être faute de bien s'en rendre compte. Le plus grand ennemi de ces deux livres, c'était le premier. Tout ce qu'avait écrit le poëte depuis les *Iambes,* tout ce qu'il écrirait encore, *Pot-de-vin,* cette censure aristophanesque du système de corruption qui déjà tendait à engourdir la conscience du pays, à paralyser son sens moral et ses instincts généreux; *Érostrate,* cette leçon donnée d'un ton plus grave à la médiocrité ambitieuse, et, à plus forte raison, comme leur titre seul le fait pressentir, les *Chants civils et religieux,* tout devait inévitablement paraître froid à

côté de cette lave ardente sortie du volcan populaire. C'était bien de lui vraiment qu'on attendait cette poésie domestique, cette poésie de pot-au-feu! La belle idée qu'il avait là de descendre de son trépied pour monter en chaire! On aurait voulu retrouver en lui et par lui les douloureuses, les délicieuses impressions de cette époque de fièvre et d'héroïsme, cet état d'exaltation, cet excès de vitalité qu'on ne se sentait plus soi-même. Le parallèle qu'il fait entre les deux Révolutions de 1793 et de 1830, on était tout près de l'appliquer à ses poésies de la première heure et à celles de la seconde :

Sombre Quatre-Vingt-Treize, épouvantable année,
De lauriers et de sang grande ombre couronnée,
Du fond des temps passés ne te relève pas!
Ne te relève pas pour contempler nos guerres,
Car nous sommes des nains à côté de nos pères,
Et tu rirais vraiment de nos maigres combats.

Oh! nous n'avons plus rien de ton antique flamme,
Plus de force au poignet, plus de vigueur dans l'âme,
Plus d'ardente amitié pour les peuples vaincus;
Et quand parfois au cœur il nous vient une haine,
Nous devenons poussifs et nous n'avons d'haleine
Que pour trois jours au plus.

De dépit on a été jusqu'à l'accuser d'avoir failli à sa mission, d'avoir déserté la cause qui avait fait sa gloire; et cependant si vous examinez de sang-froid les pièces de ce procès, vous verrez que le poëte est demeuré parfaitement d'accord avec lui-même, parfaitement fidèle à ses antécédents. Quelques vers empreints de l'énergique enthousiasme du moment ont fait illusion sur l'esprit général de son œuvre; mais il a eu beau chanter la Liberté aux bras rouges de sang, écraser 1830 sous 1793, Barbier n'en est pas moins un homme de juste milieu, non pas dans le sens faussé que la politique, qui se fait un masque de tout, donna à ce mot sous Louis-Philippe, mais ce vrai juste milieu qui n'aurait jamais dû être que le symbole de l'équilibre et de la modération. Les preuves de cette modération abondent dans les *Iambes*. Avec une impartialité de moraliste, le fouet de sa satire tombe de droite et de gauche, et sa jeune plume, comme il le dit,

Sur le peuple et les rois frappe avec amertume.

S'il a, sur les barricades, respiré l'ivresse de la poudre, s'il jette un amer éclat de rire en nous montrant le lion populaire, qu'on avait vu

De sa croupe géante
Inondant le velours du trône culbuté,
Y vautrer tout du long sa fauve majesté,

muselé par les nains grelottants qui lui baisaient le poil en le nommant leur lion, leur sauveur et leur roi, il n'a pas moins d'énergie pour réprouver l'émeute aux mille fronts, qui,

. . . Le long des grands quais, où son flot se déroule,
Hurle en battant les murs comme une femme soûle;

il n'a pas des accents moins émus pour déplorer le sac de l'archevêché, témoin cette sublime apostrophe :

O ma mère patrie, ô déesse plaintive,
Verrons-nous donc toujours dans la ville craintive
Les pâles citoyens déserter leurs foyers?
Toujours les verrons-nous, implacables guerriers,
Se livrer dans la paix des guerres intestines?
Les temples verront-ils aux pieds de leurs ruines,
Comme le marc impur échappé du pressoir,
Des flots de sang chrétien couler matin et soir?
Patrie, ah! si les cris de ta voix éplorée
N'ont plus aucun pouvoir sur la foule égarée;
Si tes gémissements ne sont plus entendus,
Les mamelles au vent et les bras étendus,
Mère désespérée, à la face publique
Viens, déchire à deux mains ta flottante tunique,
Et montre aux glaives nus de tes fils irrités
Les flancs, les larges flancs qui les ont tous portés!

Si dans l'*Idole*, son vrai chef-d'œuvre, bien plus que la *Curée*, qui n'est la première que par la date, il a porté au despotisme et à l'esprit de conquête un coup dont ils garderont toujours la marque au front, il ne ménage pas davantage les masses si stupidement éprises de la force, ces esclaves si bénévolement complices de leur servitude :

Ainsi passez, passez, monarques débonnaires,
Doux pasteurs de l'humanité;

Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires
Sans reflet d'immortalité!
Du peuple vainement vous allégez la chaîne
Vainement, tranquille troupeau,
Le peuple sur vos pas, sans sueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau :
Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
Épanche son dernier rayon,
Votre nom qui s'éteint sur le flot populaire
Trace à peine un léger sillon.
Passez, passez, pour vous point de haute statue,
Le peuple perdra votre nom;
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon;
Il n'aime que le bras qui dans des champs humides
Par milliers fait pourrir ses os;
Il aime qui lui fait bâtir des pyramides,
Porter des pierres sur le dos;
Passez! . . .

Et dans la *Popularité* avec quelle tristesse contagieuse il revient sur ce douloureux sujet de la servilité et de la corruption :

Est-ce donc un besoin de la nature humaine
Que de toujours courber le dos?
Faut-il du peuple aussi faire une idole vaine,
Pour l'encenser de vains propos?
A peine relevé faut-il qu'on se rabaisse?
Faut-il oublier, avant tout,
Que la Liberté sainte est la seule déesse
Que l'on n'adore que debout?
Hélas! nous vivons tous dans un temps de misère,
Un temps à nul autre pareil,
Où la corruption mange et ronge sur terre
Tout ce qu'en tire le soleil;
Où dans le cœur humain l'égoïsme déborde,
Où rien de bon ne fait séjour,
Où partout la vertu montre bientôt la corde,
Où le héros ne l'est qu'un jour;
Un temps où les serments et la foi politique
Ne soulèvent plus que des ris;
Où le sublime autel de la pudeur publique
Jonche le sol de ses débris;
Un vrai siècle de boue, où, plongés que nous sommes,
Chacun se vautre et se salit;
Où comme en un linceul, dans le mépris des hommes
Le monde entier s'ensevelit!

Si Auguste Barbier était né à la poésie dans un temps paisible, la recherche du beau, dont il se rapproche de plus en plus avec les années, l'eût peut-être attiré exclusivement; mais venu en 1830, à une époque où la poésie était descendue dans la rue, où l'héroïsme allait en guenilles, où c'était le trivial qui était le grand, — *fair is foul and foul is fair,* — l'impression si vive de cet étrange spectacle a décidé de sa direction.

Et, d'autre part, si vive aussi a été l'impression de son début sur le public, que cette direction, il ne devait plus lui être permis de la changer. Ainsi procède la passion. On l'a aimé sous cet aspect, on ne veut pas, fût-il cent fois mieux, qu'il se présente sous un autre.

C'est là son histoire. Lorsqu'il crut pouvoir se calmer avec les événements, on fut tout désappointé, et malgré les démentis donnés à cette prévention défavorable, on déclara que son talent baissait. De même qu'on avait tout admiré pêle-mêle, on désapprouva tout en masse. De ces démentis, j'en pourrais citer de bien éclatants, tels que le *Campo santo* et *Bianca* du *Pianto;* mais je me contenterai d'indiquer la grande pièce qui précède l'épilogue de *Lazare,* celle qui a pour titre *la Nature.* Dites-moi si dans les *Iambes* mêmes vous trouverez quelque chose d'un souffle plus large, plus puissant, un plus « plein déroulement de toutes les semences » de la poésie que ce début si grandiose :

> Invisibles pouvoirs, souffles impérieux,
> Monarques qui tenez l'immensité des cieux,
> Vents qui portez le frais aux ondes des fontaines,
> Les ondes aux grands bois, les semences aux plaines,
> Et jetez à longs flots les flammes de l'amour
> A tout ce qui respire et ce qui voit le jour,
> Défendez vos forêts, vos lacs et vos montagnes! . . .

et que cette magnifique apostrophe du poëte à la nature:

> O Nature, Nature, amante des grands cœurs,
> Mère des animaux, des pierres et des fleurs,
> Inépuisable flanc et matrice féconde
> D'où s'échappent sans fin les choses de ce monde ! . . .

L'œuvre d'Auguste Barbier est plein de ces vers coulés d'un jet, de ces vers inspirés, je dirais presque involontaires, où l'instinct et le génie ont, il semble, seuls mis la main. Versificateur, il ne l'est point. Ses vers, ses rimes, son style même, sont pleins de négligences,

d'incorrections. Je ne m'étonne point qu'il ait réussi du premier coup; il n'est pas de ceux qui font leur chemin pas à pas. Il est de l'espèce des grands carnassiers qui fondent d'un bond sur leur proie, et l'enlèvent ou la manquent, mais qui, une fois manquée, ne reviennent point à la charge. D'un bond aussi, il enlève l'*Idole*, la *Nature*, la *Curée*; mais s'y reprendre à plusieurs fois, mais les limer à loisir, il en est incapable: *Sint ut sunt, aut non sint.*

Chez les écrivains proprement dits, quand le sujet ne les porte pas, le savoir-faire supplée dans une certaine mesure à l'inspiration; mais il faut de toute nécessité que Barbier soit inspiré. D'autres doivent à cette facilité, à cette flexibilité de talent, bien des déviations d'idées, bien des capitulations de conscience. Barbier est à l'abri de ces égarements-là. Ses vers n'ont jamais été que l'expression naïve de ses émotions du moment.

Ah! si cette destinée, si cette fortune était tombée aux mains d'un poëte homme d'affaires, comme nous en connaissons, quel parti il aurait su tirer d'une position si belle! Averti par son succès même du rôle qu'il devait jouer, il se serait posé en Tyrtée. Pénétré de son importance, il n'aurait pris la parole qu'à bon escient, à de longs intervalles, dans un de ces moments solennels où l'attente excitée rend l'attention certaine. Quoi qu'il advînt surtout, il se serait bien gardé de changer de ton, de modifier en rien ses idées, dût-il immoler à cette précieuse unité quelque chose de ses convictions précédentes, et vous auriez vu comme la popularité l'aurait dédommagé des petits sacrifices qu'il eût été dans l'obligation d'imposer à sa conscience!

Mais pour Auguste Barbier, la popularité, c'est la grande impudique... Vous savez ce qu'il en pense, et c'est à sa conscience, au contraire, qu'il a demandé le dédommagement des sacrifices qu'il a faits de sa popularité, le jour où il a cru devoir, par exemple, écrire les *Chants civils et religieux.*

Ce n'est pas un poëte homme d'affaires qui eût jamais songé, après les *Ïambes*, à publier un recueil aussi paisible, aussi vertueux, aussi bourgeois. Dans ce siècle où la matière est si fort en honneur, dans ce siècle où l'on a inventé le *crescendo* en musique, il se serait bien gardé surtout, cet habile homme, de finir par les *Rimes héroïques* et par les *Odelettes*, deux petits volumes sans prétention, le dernier principalement, qui n'est qu'une sorte de mise en ordre de ses papiers, et où, après avoir si largement moissonné les jours précédents, l'auteur, par esprit d'économie, descend au rôle modeste de glaneur.

Que voulez-vous? occupé qu'il était de composer ses œuvres, il n'est pas venu à l'idée d'Auguste Barbier de composer sa vie. Ç'a été son tort, et c'est aussi son mérite, un mérite qu'il a payé cher; mais où serait celui de la vertu, si elle était toujours assurée de sa récompense?

Du reste, je le connais, il est homme à n'en avoir aucun regret; et, ma foi, je suis moi-même tenté de ne point non plus le regretter pour lui. L'esprit de conduite est de tous les genres d'esprit le plus fréquent dans la carrière des lettres, et cela rafraîchit le sang de rencontrer de temps à autre de ces aimables et estimables maladroits. Pardonnez-leur, ô vous qui avez le bénéfice d'une autre pratique, si la leur fait un peu votre satire! La satire, c'est la vocation d'Auguste Barbier, tellement sa vocation, qu'il en fait, vous le voyez, sans le vouloir, sans le savoir:

Quidquid tentabam scribere, versus erat;

il dépasse même Ovide, car il en fait sans écrire.

Au surplus, ne nous exagérons pas la vertu d'Auguste Barbier. Avec un homme aussi sincère, on se sent piqué d'émulation, et on redouble de sincérité soi-même. Il n'est pas aussi à plaindre qu'on pourrait le croire, car le public n'est pas si coupable envers lui. L'admiration ne s'est jamais ralentie pour les *Iambes*, et chaque année en voit paraître une édition nouvelle. Si ses autres œuvres n'ont pas jeté autant d'éclat, la faute en est à la splendeur de la première, et si son astre a subi une éclipse partielle, le poëte a cette consolation: que c'est par lui-même, c'est par lui seul, s'il est permis de le dire, qu'il a été éclipsé.

LÉON DE WAILLY.

Voy. *Iambes*, Urbain Canel et Adolphe Guyot, 1831; une préface de trente-deux pages, un poëme tout entier, la *Tentation*, et un ïambe très-remarquable, l'ïambe IX, faisaient partie de cette édition depuis longtemps épuisée, et n'ont pas été compris dans les réimpressions.

Il Pianto, Lazare, Urbain Canel et Auguste Guyot, 1832-1833, in-8; *Satires et Poëmes*, Delloye, 1837; *Chants civils et religieux*, Masgana, 1841, in-8; *Rimes héroïques* (sans nom d'auteur), 1843, in-18; *Odelettes*, 1851, deuxième édition in-18.

Les trois premiers recueils se trouvent réunis dans les dernières éditions des *Iambes*, Dentu, 1859.

LA CURÉE

I

Oh! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait,
Certe, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois;
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes,
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons!

II

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant,
Ces hommes en corset, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille,
Et sous le sabre détesté,
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau.

III

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin :
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds;
Qui ne prend ses amours que dans la populace,
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.

IV

C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu'elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille,
Cinq ans mit tout le peuple en rut;
Qui, plus tard, entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amants,
Jeta là son bonnet, et devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans :
C'est cette femme, enfin, qui, toujours belle et nue,
Avec l'écharpe aux trois couleurs,
Dans nos murs mitraillés tout à coup reparue,
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne
Aux mains des Français soulevés,

D'écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés.

V

Mais, ô honte! Paris, si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté;
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux,
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelque bout de galons;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin des guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

VI

Ainsi, quand désertant sa bauge solitaire,
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord;

Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute, alors, comme une vague immense,
Bondit; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons;
Chiens courants et limiers, et dogues, et molosses,
Tout s'élance, et tout crie : Allons!
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons! allons! les chiens sont rois!
Le cadavre est à nous; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou :
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre soûl!
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ces flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
« Voici ma part de royauté! »

(*Les Iambes.*)

Août 1830

DANTE

Dante, vieux Gibelin! quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poëte!
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur.
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles,
Est-ce le pli des ans ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front si laborieusement?
Est-ce au champ de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire?
Ta dernière pensée est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains?
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains?
Ah! le mépris va bien à la bouche de Dante,
Car il reçut le jour dans une ville ardente,
Et le pavé natal fut un champ de graviers
Qui déchira longtemps la plante de ses pieds :
Dante vit, comme nous, les passions humaines
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines;
Il vit les citoyens s'égorger en plein jour,
Les partis écrasés renaître tour à tour;
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes;
Il vit pendant trente ans passer des flots de crimes,
Et le mot de patrie à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté.
O Dante Alighieri, poëte de Florence,
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance;
Amant de Béatrice, à l'exil condamné,
Je comprends ton œil cave et ton front décharné,
Le dégoût qui te prit des choses de ce monde,
Ce mal de cœur sans fin, cette haine profonde,

Qui, te faisant atroce en te fouettant l'humeur,
Inondèrent de bile et ta plume et ton cœur.
Aussi, d'après les mœurs de ta ville natale,
Artiste, tu peignis une toile fatale,
Et tu fis le tableau de sa perversité
Avec tant d'énergie et tant de vérité,
Que les petits enfants qui le jour, dans Ravenne,
Te voyaient traverser quelque place lointaine,
Disaient en contemplant ton front livide et vert :
Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer !

(*Les Iambes.*)

1831.

MICHEL-ANGE

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière :
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui :

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

(*Il Pianto.*)

CHARLES DOVALLE

1807 — 1829

Charles Dovalle n'est point une des étoiles radieuses de la poésie moderne, c'est plutôt une nébuleuse au reflet doux qui se mêle, sans s'y confondre, à la trace lactée des poëtes de la première phase de notre Renaissance poétique. Dans cette période où la poésie française cherchait à se régénérer par l'étude du sentiment, en attendant la rénovation puissante de forme et d'expression que devait lui donner l'auteur des *Orientales*, Charles Dovalle eut son heure : sa voix a été entendue, écoutée, et méritait de l'être. Il a eu même son jour de gloire, et ce jour-là, malheureusement, a été le lendemain de sa mort. Les œuvres de Dovalle ont le caractère de la poésie du temps où il apparut, ce caractère un peu vague, cette forme un peu voilée, un peu abstraite de la poésie des Edmond Géraud, des Loysons, des Brugnot, et des premières œuvres de Rességuier, de Fontaney et de Labinsky, de tout ce chœur en un mot qui procédait plutôt de Lamartine que de Victor Hugo, mais que la publication des *Ballades* et des *Orientales* allait pousser vers une facture plus sévère et plus savante.

L'œuvre de Charles Dovalle, interrompue à sa vingt-deuxième année par un événement sinistre, a conservé toutes les incertitudes d'un art qui bégaie. Mais ces incertitudes même d'une muse de vingt ans sont-elles sans grâce ? « Une poésie toute jeune, a écrit M. Hugo, enfantine parfois; tantôt les désirs de Chérubin, tantôt une sorte de nonchalance créole ; un vers à gracieuse allure, trop peu métrique, trop peu rhythmique parfois, mais toujours plein d'une harmonie plutôt naturelle que musicale; la joie, la volupté, l'amour, la femme surtout, la femme divinisée, la femme faite muse ; et puis partout des fleurs, des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse, voilà ce qu'on trouve dans ce

portefeuille d'élégies déchirées par une balle de pistolet. » Ajoutons seulement que la poésie de Dovalle a souvent des cris, un mouvement, un sentiment, ou plutôt un appétit de la forme rhythmique qui permettent d'affirmer qu'il eût facilement acquis de lui-même la fermeté d'exécution qui manque aux œuvres de sa jeunesse. Son œuvre est une aurore pâle comme toutes les aurores, mais qui eût pu avoir son midi rayonnant.

Les poésies de Dovalle, publiées par ses amis l'année même de sa mort, sont devenues fort rares. On a respecté sur la dernière pièce trouvée dans le portefeuille qu'il portait le jour du combat, la trace de la balle qui l'a traversée. C'est à propos de cette publication que M. Victor Hugo écrivit cette lettre mémorable, insérée plus tard dans les deux volumes de *Littérature et philosophie mêlées*, et qui sera le passe-port de Dovalle pour la postérité.

La vie de Dovalle ressemble à son œuvre : une enfance douce et laborieuse, se développant joyeusement dans la liberté de la vie de campagne, et d'une campagne pittoresque, toute pleine de vieux souvenirs et hérissée de vieux châteaux ; succès précoces, amours timides, excursions poétiques, vol de papillon sur les fleurs et sur les ruines ; il arrive à Paris à vingt ans, le portefeuille et le cerveau pleins de rimes, et de ce premier choc avec la réalité de la vie le poëte est écrasé. Il mourut, tué en duel, et pour quelle cause? Une querelle de journalistes !

Il y a deux ans seulement, un ami posthume et un compatriote de Charles Dovalle, M. Émile Grimond, lui a consacré dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (n° d'octobre 1857) une notice biographique qui aurait besoin d'être complétée par l'histoire de sa vie à Paris. Dovalle était né à Montreuil-Bellay, petite ville du département de Maine-et-Loire, le 23 juin 1807. Il mourut à Paris le 30 novembre 1829. Ses amis lui ont élevé un tombeau dans le cimetière Montmartre.

CHARLES ASSELINEAU.

Voy. *le Sylphe*, poésies de feu Charles Dovalle, précédées d'une notice par M. Louvet et d'une préface par M. V. Hugo. Paris, Ladvocat, 1830 in-8°. — On pourrait rechercher ses articles en prose dans les journaux de l'époque, notamment dans le *Figaro*, dans le *Journal* et l'*Écho des Salons*.

QU'AIMEZ-VOUS?

J'aime un œil noir sous un sourcil d'ébène,
Sur un front blanc j'aime de noirs cheveux :
Et vous avez de longs cheveux d'ébène
Sur un front blanc, et le jais est à peine
Aussi noir que vos yeux.

J'aime un beau corps qui se penche avec grâce,
Sur un sofa négligemment porté;
Et savez-vous avec combien de grâce
Sur un sofa vous vous inclinez, lasse
Et brûlante de volupté?

Et puis, quand là, plaintive et paresseuse,
Le cœur ému, l'œil à moitié fermé,
Vous soupirez... J'aime une paresseuse,
Un long soupir, une voix langoureuse,
Un regard enflammé.

J'aime à trouver un mélange de joie,
De rêverie et de douce langueur :
Pourquoi, chez vous, ces chagrins, cette joie,
Ce sein qui bat contre un fichu de soie,
Ce sourire triste et moqueur?...

Parfois un mot, un songe, une pensée,
De votre joue efface la pâleur :
Souvent un songe, un mot, une pensée,
Une pâleur lentement effacée
Me fait battre le cœur!

Vienne un caprice, une idée indécise,
Comme un oiseau loin de moi vous volez...
J'aime un caprice, une idée indécise,
J'aime la place où vous étiez assise,
J'aime la place où vous allez...

Un ange..., un ange aussi beau que vous-même,
Dont le parler comme le vôtre est doux...,
Qui rit aussi, dont le nom est le même
Que votre nom..., oui, voilà ce que j'aime,
Tout ce que j'aime!... — Et vous?...

LA HALTE AU MARAIS

Triste comme l'attente,
Quand on n'espère plus.
MADAME TASTU.

J'ai perdu la meute et la chasse;
Je jette ma voix dans l'espace...
Nul ne répond... j'appelle en vain!...
Je vais attendre sous les aunes,
Près de ces joncs pliants et jaunes,
Mon fusil couché sous ma main.

Après les stériles fougères,
Après les arides bruyères,
Après l'épaisseur des forêts,
Quand un air frais vient me surprendre,
Sous mes yeux j'aime à voir s'étendre
Le morne aspect d'un grand marais.

J'aime ces herbes qui s'enlacent
Et ces roseaux qui s'embarrassent,
Courbés sous le poids d'un oiseau;
Et ces débris tachés de rouille,
Où saute la verte grenouille
Dont chaque bond s'entend dans l'eau;

J'aime les corsets bleus et frêles
Des innombrables demoiselles

Qui vont bourdonnant sur les fleurs,
Et qui mêlent au vert des plantes
Leurs paillettes étincelantes
Et leurs diaphanes couleurs.

Souvent, alors, mon front se penche,
Docile au vent comme la branche
Du saule qui frémit là-bas;
Et, las des plaisirs éphémères
Je rêve de douces chimères
Que l'avenir ne verra pas.

Là, nul bruit ne vient me distraire;
Mélancolique et solitaire,
Je me hâte de sommeiller;
Là, je peux rêver tout mon rêve,
Sans craindre qu'avant qu'il s'achève
La raison vienne m'éveiller.

Là, quand je relève ma tête,
Que j'entends siffler la tempête
Au front des arbres agités;
Pendant que des lueurs livides
Tombent du ciel, éclairs rapides
Dans l'eau dormante répétés;

J'aime à sentir, bientôt chassées,
D'errantes et tristes pensées
Sur mon cœur passer en glissant,
Comme de noires hirondelles
Qui frappent du bout de leurs ailes
Les flots paisibles de l'étang.

Là, par des routes inconnues,
Qu'un héron, perdu dans les nues,
Vienne s'offrir à mes regards:
Si son vol, lent et monotone,
S'égare sous un ciel d'automne,
Parmi la brume et les brouillards;

Par un temps nébuleux et sombre,
Toujours errant, ainsi qu'une ombre,
S'il semble fuir un long ennui;
Mon œil terne, dans son voyage,
Le suit de nuage en nuage,
Et mon âme vole avec lui :

Mon âme qui gémit sans cesse,
Et qu'une invincible tristesse
Engourdit dans un froid sommeil;
Mon âme toujours déchirée,
Et qui languit décolorée,
Comme une plante sans soleil.

GÉRARD DE NERVAL

1808 — 1855

A présent que le silence s'est fait autour de sa tombe, et que la rumeur soulevée par la curiosité et par l'indiscrétion s'est peu à peu apaisée, le moment est venu pour ceux qui l'ont vraiment aimé et respecté, comme il méritait de l'être, de parler avec calme de son œuvre et de son talent. Il eût été à désirer que chacun, en cette circonstance, imitât la réserve si honorable de M. Théophile Gautier, et nous pensons comme lui (feuilleton de *la Presse* du 27 janvier 1855), « qu'il eût été plus convenable de taire les détails de cette triste fin, » et de ne pas livrer aux commentaires de la malveillance le secret d'une âme si précieuse. Il est vrai que cette réserve était difficile à obtenir dans un temps où trente plumes altérées attendent chaque matin le moindre événement comme la rosée; mais encore pouvait-on souhaiter qu'on mît plus de ménagement dans le récit d'un événement si douloureux, et qu'à propos de la mort d'un écrivain à jamais regrettable, il ne fût question que de littérature. Malheureusement, la vie de Gérard de Nerval, sa vie et sa mort n'ont pas seules été *romancisées* dans ces commentaires improvisés; sa pensée et son œuvre ont subi des métamorphoses, des torsions étranges de la part de gens qui ne l'ayant ni connu ni lu, ou du moins compris, se creusaient la tête tous les soirs pour se tenir à la hauteur de la curiosité publique en parant à l'envi le phénomène et en embrouillant l'énigme à qui mieux mieux. A force de représenter Gérard rêvant à la lune, tantôt bercé par les Valkiries, tantôt causant avec les Sphinx, peut-être a-t-on fini par persuader au public que ce malheureux homme n'avait rien d'humain. Volontiers en eût-on fait un personnage fantastique, un vampire bon à effrayer les femmes et à donner le vertige aux bons esprits. N'était-ce

point assez du malheur qui a affligé sa vie, sans en faire tomber le contre-coup sur son œuvre? Grâce à Dieu, les qualités du talent de Gérard de Nerval étaient tout l'opposé : ses douleurs n'ont été que pour lui; ses écrits sont sains. C'était un esprit merveilleusement net et délié, se servant avec un art infini d'une langue claire et rigoureuse, et qui, même dans ses écarts de raisonnement, n'était jamais obscur.

Il eût été facile cependant, sans tant d'efforts de fantasmagorie, de dire que Gérard était tout simplement un poëte.

Un poëte en qui le poëte absorbait tout : le voyageur, l'historien, le romancier, le dramaturge, le critique et le savant même. Quels poëmes et quelles poésies charmantes que ses études sur l'Orient, *les Femmes du Caire* et *les Nuits du Ramazan?* Quelles idylles, quelles églogues, souvent terribles à la façon de la *Magicienne* de Théocrite, que ces nouvelles qu'il a si bien intitulées *les Filles du Feu,* et qui, en effet, n'étaient que les flammes d'un foyer toujours flamboyant : *Sylvie, Isis, Octavie, Aurélia, Corilla, les Amours de Vienne!* Examinez ses drames : *le Chariot d'enfant, l'Imagier de Harlem,* et même *Léo Burckhart,* ce duel mystérieux à la manière de l'auteur de *Faust,* où l'Oromaze et l'Ahriman des sociétés modernes, le *pouvoir* et l'*opposition,* ou, si vous l'aimez mieux, l'idéal et la nécessité, n'entrent en action que pour évoquer une séance de la Tugendbund, et dites si ce ne sont pas là surtout des rêves de poëte? Ses opéras-comiques même, *Piquillo* et *les Monténégrins* sont des légendes! *Le Voyageur enthousiaste!* c'est ainsi qu'il a signé les relations merveilleuses de ses excursions en Allemagne et en Hollande; et ce qu'il était sur les bords du Rhin et de l'Escaut, il l'était encore aux environs de Paris, à Saint-Germain, à Meaux, à Ermenonville et dans tout ce charmant pays du Valois où il était né, et dont il a fait à travers les brumes de l'automne et les prismes du souvenir tant de charmantes peintures, pareilles à des éventails de Watteau. Il l'était encore au cœur de Paris même, dans ses expéditions nocturnes, où il évoquait, comme en un Walpurgis, les fantômes des temps anciens, les mythes de la société moderne. Ce qui l'attirait dans les littératures étrangères, c'était la légende, le mystère, le charme poétique et surnaturel. Il savait par cœur la *Symbolique* de Kreutzer et les lettres de Jacobi, et il ne les traduisait pas; il traduisait le *Faust* de Gœthe et les ballades de Bürger et de Kœrner. Il possédait sa *Bibliothèque orientale* et eût pu facilement prétendre à la réputation d'érudit profond dans les lettres orientales et hébraïques; il préférait traduire Calidasa et le *Cantique des cantiques.* Cazotte, Caglios-

tro, Spifame, Quintus Auclerc, Rétif de La Bretonne, héros de sa fantaisie plutôt que sujets de ses études historiques! études dont il nous a livré la méthode au premier chapitre de ses *Filles du Feu,* dans le récit contrasté des amours d'*Angélique* et de la poursuite accidentée des *Mémoires de l'abbé de Bucquoy.*

C'est peut-être ici le lieu d'examiner pourquoi cet esprit si éminemment, si essentiellement poétique a laissé si peu de vers, comparativement au nombre de ses écrits en prose. Je crois que Gérard écrivait difficilement en vers et que cette difficulté tenait à sa première éducation littéraire. Quoiqu'il eût, dès 1828, communié avec la nouvelle école, Gérard était, comme forme et comme idées, un fils du XVIIIe siècle. Il a raconté lui-même, en divers endroits de ses œuvres (V. *Aurélia, ou le Rêve et la vie, la Bohème galante* et *les Filles du Feu*), quelles influences avaient agi sur son enfance. Il parle, dans *Aurélia,* d'un vieil oncle philosophe et archéologue dont le cabinet était rempli de figures païennes, « que son admiration lui faisait vénérer », et dont il absorba, tout jeune, la bibliothèque formée de livres athées et mystiques, publiés à l'époque de la Révolution. Un jour l'enfant demande à cet oncle : Qu'est-ce que Dieu? et le vieillard lui répond : Dieu, c'est le soleil! — Gérard, c'est un fait dont il faut tenir compte en le lisant, avait commencé le catalogue des religions et des philosophies par l'article *Curiosités.* Il avoue que, plus avancé dans la vie, son jugement a eu à se défendre contre ces impressions primitives.

Ses premières idées en poésie sont de la même date. Il parvint plus tard (V. *les Filles du Feu*) à la facture savante et régulière de l'école moderne [1]. Mais ses premiers vers, publiés en 1826 et 1827, sont, comme ton et comme style, dans la manière des poëtes de l'école *libérale*

[1] Il y a dès à présent de l'intérêt à indiquer les premières publications de Gérard de Nerval; la première a pour titre : *Napoléon, ou la France guerrière,* élégies nationales, par Gérard Labrunie; Paris, Ladvocat, 1826, in-8° mss., et contient quatre morceaux (sans table) : *la Russie, Waterloo, les Étrangers à Paris* et *la Mort de l'Exilé.* — L'année suivante, parurent les *Élégies nationales, suivies de Poésies diverses et de Satires politiques;* Paris, chez les libraires du Palais-Royal, in-8° de 130 pages. Quoique cette brochure porte en sous-titre : *seconde édition,* pas une des pièces publiées l'année précédente ne se retrouve dans le nouveau recueil. M. Théophile Gautier, qui avait été le condisciple de Gérard, a dit dans le feuilleton de *la Presse* déjà cité : « La célébrité, sinon la « gloire, l'avait visité sur les bancs de la classe où l'on nous proposait comme « modèle le jeune Gérard, auteur des *Élégies nationales* et l'honneur du collége « Charlemagne. »

d'alors, tous plus ou moins imitateurs de Casimir Delavigne et de Béranger. Gérard garda toute sa vie un *faible* pour Casimir Delavigne, qu'il considérait comme le dernier représentant de l'inspiration et du goût français en vers, par opposition à M. de Lamartine, qu'il appelait un *Lakiste*, et à Victor Hugo qu'il appelait un Espagnol. On reconnaît là le goût d'un Français du XVIIIe siècle, d'un poëte qui avait eu pour premiers modèles les *Stances à madame Du Châtelet* et *la Confession de Zulmé*. Les mélancolies à style perdu de Lamartine, les outrances passionnées de Victor Hugo l'inquiétaient, le troublaient. Non pas qu'il détestât la subtilité ni le vaporeux dans la pensée; mais il aimait la netteté et, si j'ose dire, le positif dans l'expression. Ses premières odelettes, réimprimées dans *la Bohème galante*, ont une grâce molle, un style tempéré qui se prêtent également aux sourires et aux larmes, mais aussi éloignés de la passion exaltée que de l'ironie violente. M. Théophile Gautier a fort bien remarqué que Gérard s'était toujours tenu, en écrivant, dans une gamme de tons doux et argentins, et qu'il s'abstint toujours des violentes colorations dont tout le monde en ce temps-là a plus ou moins abusé. Le poëte, pour être franchement poëte, a besoin de ne jamais douter de la passion qui l'émeut; Gérard, fils d'un siècle douteur et toujours en crainte du ridicule, n'aurait jamais osé se permettre une exagération. Plus d'une fois, il lui est arrivé de se moquer de lui-même en vers, et d'atténuer par une plaisanterie l'expansion d'un sentiment intime; c'était une nature pudique à la façon allemande.

Gérard avait d'ailleurs des idées particulières sur la poétique. Il s'inquiétait beaucoup de la prosodie des peuples étrangers, de ceux surtout qui ont une langue accentuée, notée, comme les Allemands, les Arabes, etc. L'application de la poésie à la musique le tourmentait aussi beaucoup. Les vers chantés dans ses opéras-comiques sont très-travaillés. Toutefois on peut conclure du soin avec lequel il recueillait les chants populaires de sa province (le Valois), tous ces petits poëmes où les soldats, les forestiers, les matelots ont exprimé leurs passions ou leurs rêves, qu'il faisait plus de cas en poésie du *sentiment* que de l'art. Il prétendait que l'assonance peut suppléer la rime. Il a même écrit que la rime — la rime riche surtout — était un *grand obstacle à la popularité des poésies, en ce qu'elle rendait le récit poétique lourd et ennuyeux*.

Gérard a eu besoin, pour oser être vraiment poëte, de l'exaltation fébrile de la maladie. Les sonnets mystiques qu'il composa dans les

dernières années de sa vie, obscurs pour qui n'en a pas la clef, sont d'une plénitude, d'une richesse de forme incomparable. « Leur obscurité, a dit Théophile Gautier, s'illumine de soudains éclats, comme une idole constellée d'escarboucles et de rubis dans l'ombre d'une crypte. »

CHARLES ASSELINEAU.

Les Filles du feu, nouvelles (suivies de poésies). Paris, D. Giraud. 1854. — *La Bohème galante*, Michel Lévy, 1855. — *V.* la préface d'*Aurélia ou le rêve et la vie*, par Théophile Gautier. Paris, V. Lecou, 1855; et dans l'*Athenæum français* du 27 octobre de la même année, l'article intitulé : *Le dernier livre de Gérard de Nerval.*

FANTAISIE

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber [1];
Un air très-vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis treize... et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit;

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs;

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue! — et dont je me souviens!

LE POINT NOIR

Quiconque a regardé le soleil fixement
Croit voir devant ses yeux voler obstinément
Autour de lui, dans l'air, une tache livide.

Ainsi, tout jeune encore et plus audacieux,
Sur la gloire un instant j'osai fixer les yeux :
Un point noir est resté dans mon regard avide.

[1] On prononce Vebre.

Depuis, mêlée à tout comme un signe de deuil,
Partout, sur quelque endroit que s'arrête mon œil,
Je la vois se poser aussi, la tache noire!

Quoi, toujours? Entre moi sans cesse et le bonheur!
Oh! c'est que l'aigle seul — malheur à nous, malheur! —
Contemple impunément le Soleil et la Gloire.

LES PAPILLONS

I

Le papillon! fleur sans tige,
Qui voltige,
Que l'on cueille en un réseau;
Dans la nature infinie
Harmonie
Entre la plante et l'oiseau!...

Quand revient l'été superbe,
Je m'en vais aux bois tout seul:
Je m'étends dans la grande herbe,
Perdu dans ce vert linceul.
Sur ma tête renversée,
Là, chacun d'eux, à son tour,
Passe, comme une pensée
De poésie ou d'amour!

Voici le papillon *Faune*,
Noir et jaune;
Voici le *Mars* azuré,
Agitant des étincelles
Sur ses ailes,
D'un velours riche et moiré.

Voici le *Vulcain* rapide,
Qui vole comme un oiseau :
Son aile noire et splendide
Porte un grand ruban ponceau.
Dieux! le *Soufré*, dans l'espace,
Comme un éclair a relui...
Mais le joyeux *Nacré* passe,
Et je ne vois plus que lui!

II

Comme un éventail de soie,
Il déploie
Son manteau semé d'argent;
Et sa robe bigarrée
Est dorée
D'un or verdâtre et changeant.

Voici le *Machaon-Zèbre*,
De fauve et de noir rayé;
Le *Deuil*, en habit funèbre,
Et le *Miroir* bleu strié :
Voici l'*Argus*, feuille morte,
Le *Morio*, le *Grand-Bleu*,
Et le *Paon-de-Jour* qui porte
Sur chaque aile un œil de feu!

Mais le soir brunit nos plaines;
Les *Phalènes*
Prennent leur essor bruyant,
Et les *Sphinx* aux couleurs sombres
Dans les ombres
Voltigent en tournoyant.

C'est le *Grand-Paon*, à l'œil rose
Dessiné sur un fond gris,
Qui ne vole qu'à nuit close,
Comme les chauves-souris :
Le *Bombice* du troëne,
Rayé de jaune et de vert,
Et le papillon du chêne,
Qui ne meurt pas en hiver!...

III

Malheur, papillons que j'aime,
Doux emblème,
A vous pour votre beauté!...
Un doigt de votre corsage,
Au passage,
Froisse, hélas! le velouté!...

Une toute jeune fille,
Au cœur tendre, au doux souris,
Perçant vos cœurs d'une aiguille,
Vous contemple, l'œil surpris :
Et vos pattes sont coupées
Par l'ongle blanc qui les mord,
Et vos antennes crispées
Dans les douleurs de la mort!...

Il était heureux alors, et s'écriait avec la naïve hardiesse d'un roué d'imagination :

> Amour, fléau du monde, exécrable folie,
> Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
> Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur,
> Si jamais par les yeux d'une femme sans cœur
> Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,
> Ainsi que d'une plaie on arrache une lame,
> Plutôt que comme un lâche on me voie en souffrir,
> Je t'en arracherai quand j'en devrais mourir.

Comme son Raffaël Garucci, après cette éloquente apostrophe, il aurait très-bien pu se dire à lui-même, en se mirant dans sa glace de Venise :

> . . . . . « C'est du don Juan, ceci ! »

Mais lui, qui s'était si fièrement cru invulnérable, ce pauvre don Juan-Chérubin, on le vit tomber tout sanglant, tout en larmes ; le chant du désespoir éclata, le cri du jeune aigle frappé à mort :

> *De cet* aigle blessé qui meurt dans la poussière,
> L'aile ouverte, et les yeux fixés sur le soleil.

La douleur invincible atteignit du même coup l'imagination et le cœur : elle avait rebondi de l'un à l'autre, et brisé pour toujours les ressorts si fragiles du génie poétique. Il resta peut-être en ce monde le spectre physique d'Alfred de Musset : son génie poétique n'existait plus :

> J'ai perdu ma force et ma vie,
> Et mes amis et ma gaîté,
> J'ai perdu jusqu'à la fierté
> Qui faisait croire à mon génie...

Comment avait-il été frappé ? D'où venait cette plaie ouverte, cette blessure mortelle ? Ah ! malgré tant de plaintes véhémentes, tant de reproches attendris, tant d'élans de vengeance, tant de pathétiques invocations à la pitié, à l'oubli, à la bienfaisante nature qui sème parmi ses morts des germes de résurrection, au milieu de ses plus terribles expansions et de ses plus profonds abattements, toujours la victime

poétique a gardé fièrement dans son cœur le mystère de son supplice. Pas une confidence, pas une indiscrétion, pas un aveu involontaire de la douleur ! Les *Nuits*, ces admirables *Nuits*, ne renferment pas même un portrait, pas même un nom de femme! Et pourtant la légende d'Alfred de Musset, cette émanation poétique de ses œuvres, ne nous le représente-t-elle pas désormais avec sa blessure au flanc, comme un autre Paolo dans un nouveau cercle du Dante, éternellement enlacé par une Francesca meurtrière ?

Toute une génération l'avait adoré, ce poëte déjà consacré par la légende. Il s'en est allé presque seul dans sa tombe, au milieu des passants distraits d'une nouvelle génération qui ne l'avait pas regardé mourir. L'avions-nous oublié? Pas plus qu'il ne s'était oublié lui-même. Il se survivait, hélas! et nous essayions de vivre. Maintenant il nous apparaît dans les lointains du passé comme le héros et le martyr d'une vie de passion ardente, de cette vie de tempête dont Pascal a tracé le sillon par un éclair. Sa gaieté, si franche parfois, n'a jamais été que l'impatience de souffrir, ou quelque réaction nerveuse contre la douleur, ou le sourire héroïque du courage français en face de la hache et de l'épée. Il était, malgré les vapeurs de notre siècle, l'enfant légitime de cette race galante et guerrière qui dit aux ennemis : « tirez les premiers, » qui danse et marivaude au fond des prisons, qui nargue d'un bon mot les Laffemas et les Fouquier-Tinville, qui chante cavalièrement sur les marches de l'échafaud le refrain de *Landerirette, landeriri*. Percé des sept glaives de la passion, Alfred de Musset était capable de persifler en gai Parisien le lourd patriotisme de Becker, l'auteur du *Rhin allemand :*

> Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
> Il a tenu dans notre verre,

ou de faire voler par-dessus les lustres dans une chanson de table, le bonnet affolé de Mimi Pinson :

> Mimi Pinson est une blonde,
> Une blonde que l'on connaît,
> Elle n'a qu'une robe au monde
> Et qu'un bonnet.

C'est qu'il avait de l'esprit, malgré son cœur et malgré son imagination, ce poëte naïf et roué, marivaudeur et sincère! Il faut bien la

prendre comme elle est, cette tête française, et ne pas lui reprocher de n'être ni britannique, ni germanique, ni américaine, ni hottentote, ni régulièrement classique, ni servilement romantique.

Oui, disons-le bien haut, Alfred de Musset avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, trop d'esprit. Il en usait donc et il en abusait, comme un prodigue, et c'est là son grand crime, à ce qu'il paraît, aux yeux de certains quakers de la poésie, qui voudraient que la Muse n'eût jamais sur la lèvre le plus petit mot pour rire. Hé! pédants que vous êtes, hé! badauds ruminants et solennels, vous oubliez donc qu'on riait sur l'Olympe, et que sur le Parnasse on peut rire, et que le plus souvent la déesse de la Jeunesse, le bel échanson de nos vingt ans, verse de la même main la tristesse et la joie dans la même coupe de cristal. Reprocher à Musset son esprit, c'est reprocher son esprit à Horace qui fut aussi, pour avoir trop fréquenté le génie grec, un poëte trop spirituel. Mais Horace est aujourd'hui un poëte suspect! Je citerai donc les jeux d'esprit de Shakspeare, et ceux de Corneille, et ceux de Racine, et ceux de lord Byron. Point de pédantisme et point d'envie, ô poëtes sereins! ô critiques moroses! ô pénibles rimeurs de vers concentrés avec effort par une pression de cent atmosphères! avouez que vous détestez l'esprit, comme un renard sans queue détesterait les plumets, les marabouts, les houppes et les panaches. Ayons de l'esprit tant que nous pourrons, fussions-nous poëtes; de cet esprit vivant et mobile comme un parfum, léger comme la lumière, ailé comme l'oiseau, brûlant comme la flamme. C'est l'esprit qui garantit du pathos, qui chasse les vapeurs malsaines de la pensée, qui rabat à propos le vol des cygnes, et qui leur apprend à cacher parfois leurs pattes noires sous le fin duvet de leurs ailes blanches. Ne disons pas de mal de l'esprit en France, nous qui sommes les fils de l'esprit, c'est-à-dire du génie aiguisé en flèche et en rayon, monté en épingle, effilé en baïonnette; n'en disons pas de mal, cela porte malheur; cela fait tourner au germanisme, à l'américanisme, au pédantisme, au barbarisme, et, qui plus est, au réalisme. Serait-il question, par hasard, du faux esprit? Oh! sans être tailleurs de pierres précieuses, nous savons le prix des faux diamants.

Mais est-ce donc le diamant faux de l'esprit qui éclate dans *Namouna*, les *Nuits*, le *Souvenir*, l'*Espoir en Dieu*, *une Soirée perdue*, dans les *Stances à la Malibran* ou *à mon frère revenant d'Italie*, la *Lettre à Lamartine*, les *Trois Marches de marbre rose*, dans le magnifique début de *Rolla* ou les admirables vers sur la *Paresse*? Quand on aura reconnu,

avec moi, dans Musset, un don éclatant qui devient de plus en plus rare en poésie, l'éloquence de la passion, et, pour me servir d'un vieux mot, la puissance du pathétique; lorsqu'on aura senti la chaleur de ses larmes ou salué la pourpre de son sang, je conviendrai volontiers qu'il y a en effet, dans ces œuvres vivantes d'un génie sympathique et pathétique, des lueurs de faux diamant, des étincelles et des paillettes de faux esprit.

Tel qu'il est, avec sa verve débordante, son esprit étincelant, sa passion vraie, son imagination brillante et mobile, Alfred de Musset restera certainement comme un des classiques de la poésie contemporaine. Je laisse aux idolâtres défenseurs de la prosodie nouvelle le facile plaisir de noter ses rimes faibles; je consens que les forgerons de vers en métal galvanisé trouvent dans les siens des rouilles de bronze; je n'empêche pas que les *thugs* indous, qui professent le dogme de l'originalité compassée, je n'empêche pas que ces étrangleurs de rossignols soutiennent, avec la mauvaise foi du sectaire, qu'Alfred de Musset a copié tour à tour Byron, André Chénier, La Fontaine, et Boccace, et Marivaux. Pour moi, je chercherai dans un autre art, en musique, les parents et les équivalents de notre poëte. Des accents de Schubert, des mélodies de Weber, quelques notes idéales et profondes de Beethoven planent dans le ciel de Musset; mais l'âme musicale et romanesque qui ressemble le plus à son âme romanesque et poétique, c'est celle de ce fou passionné, si éloquemment douloureux, et parfois si lumineusement gai, celle de Donizetti.

HIPPOLYTE BABOU.

V. *Contes d'Espagne et d'Italie*, A. Le Vavasseur et Urbain Canel, 1830. Cette première édition contient, outre une courte et cavalière préface qui a disparu dans les éditions suivantes, *Don Paez, les Marrons du feu, Portia, Chansons et Fragments, Mardoche. — Un Spectacle dans un fauteuil*, Renduel, 1833. (*La Coupe et les Lèvres, A quoi rêvent les jeunes filles, Namouna*). Les diverses éditions publiées depuis ont paru dans la *Bibliothèque Charpentier*. Les poésies complètes d'Alfred de Musset forment aujourd'hui deux volumes : *Premières Poésies* et *Poésies nouvelles*.

A LA MALIBRAN

STANCES

I

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle?
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés,
Et dans ce pays-ci quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

II

O Maria-Félicia! le peintre et le poëte
Laissent, en expirant, d'immortels héritiers;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.
A défaut d'action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers.

III

Celui-là sur l'airain a gravé sa pensée;
Dans un rhythme doré l'autre l'a cadencée;
Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami.
Sur sa toile, en mourant, Raphaël l'a laissée;
Et, pour que le néant ne touche point à lui,
C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

IV

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle,
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.

V

Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois;
Ainsi le vaste écho de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix...
Et de toi, morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix!

VI

Une croix! et l'oubli, la nuit et le silence!
Écoutez! c'est le vent, c'est l'Océan immense;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin.
Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain.

VII

Une croix, et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre;
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

VIII

O Ninette! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur?

IX

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,
Que ta verve railleuse animait Corilla,
Et que tu nous lançais avec la Rosina
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantais le *Saule*,
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona?

X

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge
Tu traversais l'Europe, une lyre à la main,
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain?

XI

N'était-ce pas hier qu'enivrée et bénie
Tu traînais à ton char un peuple transporté,
Et que Londre et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité,
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie,
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité?

XII

Qu'as-tu fait pour mourir, ô noble créature!
Belle image de Dieu, qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain?
Ah! qui donc frappe ainsi dans la mère nature,
Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main?

XIII

Ne suffit-il donc pas à l'ange des ténèbres
Qu'à peine de ce temps il nous reste un grand nom?
Que Géricault, Cuvier, Schiller, Gœthe et Byron
Soient endormis d'hier sous les dalles funèbres,
Et que nous ayons vu tant d'autres morts célèbres
Dans l'abîme entr'ouvert suivre Napoléon?

XIV

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux?
Le ciel de ses élus devient-il envieux?
Ou faut-il croire, hélas! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune on est aimé des dieux?

XV

Ah! combien, depuis peu, sont partis pleins de vie!
Sous les cyprès anciens que de saules nouveaux!
La cendre de Robert à peine refroidie,
Bellini tombe et meurt! — Une lente agonie
Traîne Carrel sanglant à l'éternel repos.
Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux.

XVI

Que nous restera-t-il si l'ombre insatiable,
Dès que nous bâtissons, vient tout ensevelir?
Nous qui sentons déjà le sol si variable
Et sur tant de débris marchons vers l'avenir,
Si le vent sous nos pas balaye ainsi le sable,
De quel deuil le Seigneur veut-il donc nous vêtir?

XVII

Hélas! Marietta, tu nous restais encore.
Lorsque, sur le sillon, l'oiseau chante à l'aurore,
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

XVIII

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets :
Quelque autre étudiera cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

XIX

Ah! tu vivrais encor sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul mal, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable.
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la Muse implacable
Qui dans ses bras en feu t'a portée au tombeau.

XX

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir!
Tu vivrais, tu verrais te suivre et t'applaudir
De ce public blasé la foule indifférente,
Qui prodigue aujourd'hui sa faveur inconstante
A des gens dont pas un, certes, n'en doit mourir.

XXI

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine?
Quel rêve as-tu donc fait de te tuer pour eux?
Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux?

XXII

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému?
Hélas! on t'aimait tant, qu'on n'en aurait rien vu.
Quand tu chantais le *Saule*, au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter ta lyre?
La Pasta fait ainsi : que ne l'imitais-tu?

XXIII

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur,
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur?
Ne savais-tu donc pas que sur ta tempe ardente
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur?

XXIV

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux?

XXV

Oui, oui, tu le savais, qu'au sortir du théâtre,
Un soir, dans ton linceul il faudrait te coucher.
Lorsqu'on te rapportait plus froide que l'albâtre,
Lorsque le médecin, de ta veine bleuâtre,
Regardait goutte à goutte un sang noir s'épancher,
Tu savais quelle main venait de te toucher.

XXVI

Oui, oui, tu le savais, et que, dans cette vie,
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir dans tes chants tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde, et la foule et l'envie,
Et, dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

XXVII

Meurs donc! ta mort est douce et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer; hors de là tout est vain.
Et, puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin [1]!

[1] Nous ne sommes autorisé par l'éditeur, M. Charpentier, à qui appartiennent en toute propriété les œuvres d'Alfred de Musset, qu'à citer cette pièce qu'il nous a lui-même désignée. Mais quel est celui de nos lecteurs qui ne possède et qui ne sait par cœur les deux volumes du poëte de *Namouna* et des *Nuits?* (*Note de l'éditeur.*)

HÉGÉSIPPE MOREAU

1810 — 1838

Deux ou trois fois par siècle la poésie compte ses morts, et alors la foule s'arrête stupéfaite en voyant que l'horrible Faim a fauché les têtes les plus jeunes, les plus pures, les plus charmantes, et le siècle, avant d'être accusé, se défend et lave ses mains comme Pilate, et s'écrie comme Caïn . Étais-je donc le gardien de mon frère? — Oui, tu l'étais, puisque déjà tu plaides. Tu comprends bien qu'il y a un criminel en cette affaire, puisque déjà tu murmures : « Ce n'est pas moi ! » Tu sens bien que tu as aux mains des taches de sang, puisque tu les caches sous ton manteau. La mort des poëtes qui succombent littéralement à la faim, comme Chatterton, comme Gilbert, comme Malfilâtre, n'est pas seulement un fait, car le fait en lui-même aurait peu d'importance, mais, comme la vie même des prophètes, elle est à la fois réelle et symbolique. Non-seulement elle porte avec elle, comme tout drame, son épouvante, mais elle est le mythe, l'incarnation, la représentation sensible de la passion subie par tous les autres poëtes. C'est pourquoi ces quelques noms demeureront immortels, car le trépas des chanteurs qui ont succombé exprime aussi les souffrances des chanteurs dont le monde a seulement vu l'apparence triomphale, et ces figures seront vues à jamais sanglantes et couronnées d'épines, pour faire comprendre au peuple que des épines aussi se cachent sous les lauriers dont le feuillage couronne les fronts les plus augustes. Après tout, répond le siècle traduit à une barre invisible et pourtant menaçante, interrogé par des juges qu'il ne voit pas mais dont il sent la présence terrible et dont il entend la voix silencieuse, que devais-je à ce jeune homme qui est tombé là à mes pieds, avant que j'aie eu seulement le temps d'apprendre son nom ? Et d'ailleurs comment pouvais-

je deviner s'il était en effet un poëte? — Raisons frivoles, dont celui-là même qui les invoque sent avec horreur l'inanité puérile. Comment reconnaître le poëte, le vrai poëte? A un signe plus certain que le rayon précurseur de l'étoile et que l'éclair enflammé dont la présence annonce la foudre. A quoi? Au mépris, à la haine, à l'invincible antipathie du philistin qui dans la foule innombrable devine le poëte, avec un flair que rien n'égare. Le gibier qu'il a fait lever, soyez tranquilles, c'est bien l'agneau, ou le cygne, ou la colombe, et non pas un autre. Au contraire vous pouvez donner à ces passants des récompenses, des titres enviés, des fauteuils à l'Académie; saluez-les avec impudence successeurs de Corneille et de Molière, le tendre amour dont le philistin brûle pour eux est la preuve directe et irréfutable qu'ils ne sont pas des poëtes. Quiconque n'a pas été condamné comme Corneille ou sifflé comme Racine, quiconque n'a pas été appelé impie comme Molière, immoral comme La Fontaine, sauvage comme Shakspeare, barbare comme Victor Hugo, libertin comme Alfred de Musset, n'est pas un poëte. Et l'autre argument: «Que lui devais-je?» est-il nécessaire d'y répondre une fois encore? Vous lui deviez les millions que rapportent chaque année à la France Molière et La Fontaine, dont ce mort était l'héritier légitime; vous lui deviez l'Europe conquise aux idées chevaleresques, initiée à la liberté, préparée au succès de nos armes par les seuls vers de Racine! Mais en ces pages rapides, je n'ai pas le loisir de combattre le lieu commun et la sottise; ici mon devoir se borne à saluer en passant une mémoire fraternelle. Malgré l'exagération des louanges qu'on lui a décernées, malgré l'injustice des attaques auxquelles il est en butte, et, chose plus grave, malgré lui-même, car la moitié du temps il se trompa de chemin et ne sut pas se trouver, Moreau restera un charmant poëte au cœur tendre, à la voix pleine de grâce, un aimable et riant murmure, un chant de flûte en Arcadie au temps du myrte et des roses. Le seul, le vrai Moreau, c'est celui de *la Fermière*, des *Contes*, de *l'Oiseau que j'attends*, du *Hameau incendié* et de l'ode *A mes Chansons*. Une tendre note élégiaque, un soupir d'amour, un sourire mêlé de pleurs, c'est tout ce qu'il lui faut pour être lui-même et pour être parfait. Qu'il invoque le lis et la vierge Marie, que du même coup de pinceau si légèrement suave il montre les beaux enfants souriants et les fils blancs égarés dans l'azur, que son âme blessée se rafraîchisse au murmure de la Voulzie dans un paradis de calmes gazons et de fleurettes, il marche dans sa destinée; et, croyez-le bien, le seul amour qu'il a su chanter, c'est l'amour pur, platonique, presque

fraternel! J'enviais le sort d'Alain Chartier! s'écrie-t-il dans la préface de son *Diogène*, et, pour qui sait le lire, il est tout entier dans ce mot. Des buissons, une rivière, la douce brise chargée du parfum des roses de Provins et de Jérusalem, et, dans cette solitude où le rossignol chante, où passent des femmes inconnues mais belles et souriantes, une amie, une sœur non de sang mais de cœur, chaste et respectée comme une sœur, passionnément adorée comme une amante et qui baise le front du poëte endormi : voilà l'Éden où se complaisait ce jeune homme qui mourut sur un grabat d'hôpital. Il était un de ces pauvres oiseaux frissonnants qui ont besoin d'être échauffés dans un sein de femme, un de ces hommes éternellement enfants qui, jusqu'à l'heure de la mort, ont besoin d'une jeune mère toujours belle qui les rafraîchisse de son souffle, qui, malades, les soigne et les endorme, qui tienne leurs mains glacées dans les siennes, et qui même leur conte des histoires de fées et d'enchantements pour les consoler du spectacle de la vie. Mais ceux-là puisqu'ils ne peuvent pas être hommes et grandir, puisqu'ils sont impuissants à vivre, il est donc juste qu'ils meurent! C'est donc avec raison que nous les avons tués! Hélas, je ne sais que répondre au pas de vis et aux roues d'engrenage; un rail est un rail; je connais l'art de faire pleurer les tigres, mais non celui d'attendrir les locomotives. Si l'homme n'a pas mérité le nom d'homme à moins d'avoir été un mécanicien ou un marchand, si l'on n'est pas quitte envers son pays en créant des œuvres qui l'enrichissent après la mort de l'ouvrier, condamnez les rêveurs, les chanteurs, les inutiles! Ainsi les diamants et les pierres précieuses, du temps qu'ils vivaient dans la terre, ne rapportaient rien et tenaient une place usurpée; à présent que le lapidaire les a polis et sertis, ils rayonnent de gloire, ils sont joie, orgueil et parure, ils font ruisseler l'or sur les comptoirs; mais cela peut-il les absoudre de n'avoir pas germé dans la terre et de n'avoir pas produit des fruits qui se mangent? Condamnez les rêveurs; et pourtant, près des flots bleus de la douce mer Tyrrhénienne, il y a, comme ici des champs de blé et de pommes de terre, des champs de violettes, de jasmins et de géraniums; on leur permet de vivre à ces belles fleurs inutiles, parce qu'un chimiste exprimera leurs âmes de leurs corolles brisées, et les enfermera dans de précieux flacons où elles renaîtront parfums! Le poëte est pour lui-même ce chimiste; lui-même il déchire son cœur et en exprime un parfum de vie et d'amour; sans doute, hélas! il n'a pas le droit de tenir ici-bas autant de place qu'une violette! Mais non, haleine, parfum, pensée, tu ne peux mourir; celle que Moreau nommait sa sœur, celle dont il a

peint tant de fois le visage idéal en lui donnant les traits d'une vierge et d'un ange vivra à jamais, humble et radieuse Béatrice, seulement parce qu'elle aura eu pitié de l'enfant malade, et que sur le cœur saignant elle aura versé une larme. Elle vivra, et son enfant, qui puisait la force dans ses yeux, le Moreau des élégies et des odes chastes, vivra aussi, parce qu'elle a étendu sur lui une main tutélaire. Quant à l'autre Moreau, celui des satires politiques et des chansons libertines, mérite-t-il même un blâme? Disons franchement la vérité, il n'existe pas. Lui, chanter les bas et les bottines, les Rose, les Laure et les Hortense, et le vin, et l'orgie, y pensez-vous! lui qui porte en son cœur, et cachée aux yeux de tous la divinité adorée, lui qui la voit vêtue d'un pan de ciel et effleurant à peine de ses pieds délicats les étoiles et les nuées! Autant dire que c'est lui-même et non un passant, et non pas un inconnu qui dans cette horrible chanson des *Noces de Cana* nous montre l'homme Dieu *détonnant un hymne d'Horace sur le falerne et les amours!* Oh! savoir trouver sa voie! se connaître soi-même! Lui, un chansonnier grivois! Lui, un poëte satirique! Parce que le pauvre Moreau s'est battu en Juillet sur les barricades, parce qu'il rentre dans sa mansarde les mains noires de poudre et rouges de sang, parce qu'il laisse les égoïsmes se ruer sur les places, parce qu'il s'afflige de voir la jeune Liberté si vite retrouvée et perdue, parce qu'il honore comme des martyrs Barbaroux, Vergniaud et Camille Desmoulins, il se croit devenu un poëte satirique et le voilà qui de sa main débile veut toucher à la strophe de Tyrtée et à l'ïambe furieux d'Archiloque! Lui, l'enfant qui a besoin d'une main blanche pour le bercer! lui, le rêveur oisif des solitudes, le patient écouteur des fontaines murmurantes! Hélas! hélas! à présent Barthélemy l'égare comme Béranger tout à l'heure; lui, tendresse, pitié, amour, il veut boire au breuvage de haine et de fiel, et sa lèvre refuse ce breuvage amer, comme elle refusait le vin brûlant de l'orgie et des amours faciles! Va, quoique tu en aies cru, tu n'étais qu'un ange, et tu es mort avec la pureté du lis, et avec l'âme toute blanche. Mais, que dis-je? il le savait bien que rien n'avait pu souiller sa pureté native, celui qui chantait ainsi, déjà touché par le doigt glacé de la mort :

Fuis sans trembler : veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'ai senti le besoin,
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé!);

Mais toi, mon âme, à Dieu, ton fiancé,
Tu peux demain te dire vierge encore.
Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

Il y eut en Moreau un poëte très-délicieusement attendri, un artiste très-exquisement délicat; mais il n'y eut rien du grand poëte ni du grand artiste, rien de l'homme-aigle dont le regard impérieux déchire les nues, dont l'aile suit la muse sur les pics inaccessibles, et qui impose sa joie, son courroux et son épouvante; rien du machiniste sublime qui dans la nature transformée plante son décor, et prend pour ses comédiens le lis et les étoiles auxquels il communique une âme humaine. D'ailleurs, et par quelle raison misérable! le poëte de Provins visa bien moins haut que son vrai génie, car, oubliant qu'il était de ceux pour qui l'humanité n'est qu'une famille, il dépensa le meilleur de lui-même à célébrer les agitations et les frivolités de la place publique. Il faut se reporter aux jours de 1830 pour se figurer comment les hommes les plus supérieurs mêlaient alors puérilement la politique à la poésie. A l'époque où *le National* défendait la république française qui n'existait pas et Racine que personne n'avait attaqué, un écrivain libéral aurait cru trahir ses opinions en acceptant la révolution romantique, dont l'ardeur seule pouvait sauver la langue et la poésie nationales. Car, par un singulier antagonisme d'idées, les révolutionnaires en politique étaient alors les réactionnaires en poésie, et réciproquement. Si je reviens sur de tels enfantillages de la pensée publique, c'est qu'ils peuvent expliquer pourquoi Hégésippe Moreau, poëte si enthousiaste, si jeune, d'aspirations si ardentes, se refusa à suivre le mouvement romantique par lequel il eût été agrandi, entraîné et sauvé. La poésie inaugurée par Émile Deschamps, Alfred de Vigny et Victor Hugo, l'outil puissant qu'ils surent forger en amalgamant comme des métaux précieux la poésie du XIVe siècle, celle du XVIe, et les productions lyriques de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Allemagne, eut ce grand caractère et tout spécial, qu'elle força chaque homme à donner ce qui était en lui, et souvent davantage. En perpétuant des tournures, des traditions de langage et une versification affadies, énervées tout le long du XVIIIe siècle, et nécessairement frappées de mort, en galvanisant une momie de carton, la gaieté des Collé et des Panard, Béranger eut l'astuce de persuader à ses écoliers qu'il défendait contre les barbares la grande tradition française, c'est-à-dire Villon, Marot, Rabelais et La Fontaine! Enveloppé dans cette réaction fatale et stérile, dupé

comme tous ceux qui avaient suivi le rusé vieillard de Passy, Hégésippe Moreau y perdit la belle moisson lyrique dont ses premiers essais contenaient le germe assuré. Faute d'avoir relu à temps la fable du *Renard qui a la queue coupée*, il usa et ébrécha sa plume d'or, cette plume enchantée qui pouvait écrire l'élégie de *la Voulzie*, à célébrer la bohème du quartier Latin, tout cet horrible monde de jupes retroussées, de vin répandu, de miroirs cassés et de châles aux fenêtres, que Béranger, homme d'ordre et bourgeois par excellence, détestait certainement au fond plus que personne. Mais pourquoi appuyer là-dessus? Quel homme à l'âme délicate ne rêve pour la bien-aimée les tapis moelleux et les riches tentures, les maisons de marbre au bord des lacs, les meubles d'ébène et d'ivoire, et l'ombre parfumée des lauriers-roses? Et la muse, l'amante inviolée et vierge, mille fois plus adorée que la plus belle des femmes, vous la condamneriez à cet enfer de chambre carrelée, de pots à eau égueulés, de pâtés de quinze sous mangés sur des feuilles de papier à lettres; et vous pensez qu'elle ne mourrait pas de dégoût dans cette atmosphère de vin bleu, de fumée de pipe et de chansons grivoises! Mais, je le répète, Moreau n'est pas là. Gravissez les coteaux de Provins où Thibaut de Champagne, souvent chanté par notre poëte, apporta les roses de Jérusalem; asseyez-vous au bord de cette Voulzie, que, selon l'expression charmante d'Hégésippe, le nain vert Obéron franchirait sans mouiller ses grelots; cherchez les bois noirs de mûres; trouvez « l'imprimerie proprette » où le poëte reçut une hospitalité si noble; trouvez la ferme à jamais bénie où le lait et le pain bis et les caresses fraternelles étaient prodigués au pauvre deshérité; parcourez cette contrée amie et parfumée où M. Lebrun encouragea les premiers essais de Moreau, où une femme d'une sensibilité exquise, madame Caroline Angebert, répandit les derniers éloges comme une pluie de fleurs sur la tombe déjà fermée : là, tout vous parlera de notre martyr, vous le rencontrerez à chaque pas, tout le monde sait et répète son nom, le rossignol qui chante pour la fermière comme l'humble ruisseau au nom célèbre, qu'un géant altéré boirait d'une haleine. Son nom, sa mémoire vivent aussi dans le cœur des amants ivres de la vingtième année, chez toute cette adorable et éternelle jeunesse pour qui ont été écrits les plus beaux vers d'Horace, et les meilleures chansons d'Alfred de Musset. Il fut un poëte de l'amour, et il fut un élégiaque inspiré à la grande source de Théocrite; aussi est-il de ceux dont le nom se ravive et dont la fête revient chaque année au temps où fleurit l'aubépine, et où les arbres fruitiers se cou-

vrent d'une neige blanche et rose. Sa vraie sœur, la Poésie, sa maîtresse idolâtrée, la Liberté, il les a enfin trouvées où elles sont, dans la mort, dans le silence, dans la solitude, au sein de la nature luxuriante. Car partout où croissent la pervenche et l'églantine, partout où jase le ruisseau clair, les enfants amoureux, qui s'entendent à faire la fortune de leurs poëtes, ont répandu sa gloire et porté son nom. Ce nom redevenu si pur, les petits oiseaux du ciel et les blanches étoiles le savent; au besoin l'abeille le rappellerait au petit sentier caché sous les feuilles, mais le petit sentier ne l'a pas oublié. L'oubli ne prendra à Hégésippe Moreau que sa politique, ses regains de Béranger, et ces cruelles *Noces de Cana* que je voudrais pouvoir tout de suite effacer d'un trait de plume; mais il lui reste tout ce que ne flétrissent pas la terre et ses fanges, tout ce que peut voir la fauvette du Calvaire bercée de ses propres chants, avide d'azur, et mordant pieusement la blanche épine qu'a tachée le sang divin.

THÉODORE DE BANVILLE.

Voyez les Œuvres d'Hégésippe Moreau, nouvelle édition précédée d'une notice par M. Sainte-Beuve. Paris, Garnier frères, 1860.

LE BAPTÊME [1]

Je méditais une ode, ou pis peut-être,
Quand tout à coup grand bruit dans le quartier :
« A l'entre-sol, un garçon vient de naître ;
« Notre portière accouche d'un portier !... »
Ornant de fleurs ses langes un peu sales,
Je l'ai vu beau, beau comme un fils de roi,
Pleurer au bruit des cloches baptismales :
Dors, mon enfant, rien n'a sonné pour toi.

A ton baptême un curé bon apôtre,
Quelques voisins, quelques brocs de vin vieux,
Cela suffit : te voilà, comme un autre,
Cohéritier du royaume des cieux.
Convive ailleurs d'un plus friand baptême,
Si quelque saint, gras martyr de la foi,
Bénit tout haut, puis murmure : Anathème !
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas sur toi.

Tu n'as point vu la robe et la finance
Crier bravo lorsque tu vagissais ;
Tu n'as point eu, comme un enfant de France,
A digérer maint discours peu français.
Pour premiers bruits le monde à ton oreille
N'a point jeté des paroles sans foi,
Près d'un berceau si la trahison veille,
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas chez toi.

[1] Il serait superflu de signaler les allusions aux événements contemporains dont fourmille cette pièce écrite vers 1837, et qui n'est au fond qu'une satire politique.

Dors, fils du pauvre : on dit qu'il est une heure
Lente à passer sur les fronts criminels;
Le fils du riche alors s'éveille et pleure
Au bruit que font les remords paternels.
Lorsque minuit descend plaintif des dômes,
En secouant leur linceul et l'effroi,
On dit qu'au Louvre il revient des fantômes :
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.

A l'hôpital, sur le champ de bataille,
Chair à scalpel, chair à canon, partout,
Tu souffriras, et, lorsque sur la paille
Tu dormiras, la Faim crîra : Debout!
Tu seras peuple, enfin; mais bon courage!
Souffrir, gémir, c'est la commune loi.
Sur un palais j'entends gronder l'orage :
Dors, mon enfant, il glissera sur toi.

LA VOULZIE

ÉLÉGIE

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.

Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère! aux mauvais jours,
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours!
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère!
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » — Chimère!
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin, dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis, de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré!
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

LA FERMIÈRE

ROMANCE

Étrennes à Madame G***

Amour à la fermière! elle est
  Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
  Loin du bruit dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
  Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
  La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer,
  Là, le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
  Pour lui n'est point avare;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
  Les pieds blancs de poussière;
Un jour..., puis en marche! et bonsoir
  La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
  Finir dès son aurore;
Mais pour moi ce doux souvenir
  Est du bonheur encore :
En fermant les yeux, je revois
  L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
  La ferme et la fermière!

Si Dieu, comme notre curé
  Au prône le répète,
Paye un bienfait (même égaré),
  Ah! qu'il songe à ma dette!
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
  La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
  La ferme et la fermière!

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
  A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
  De la Vierge Marie!
Que tous, par la main, pas à pas,
  Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
  La ferme et la fermière!

ENVOI

Ma chansonnette, prends ton vol!
  Tu n'es qu'un faible hommage;
Mais qu'en avril le rossignol
  Chante, et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
  L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps, se taise pour
  La ferme et la fermière!

THÉOPHILE GAUTIER

NÉ EN 1811

Le cri du sentiment est toujours absurde ; mais il est sublime, parce qu'il est absurde. *Quia absurdum!*

Que faut-il au républicain?
Du cœur, du fer, un peu de pain!
Du cœur pour se venger [1] !
Du fer pour l'étranger!
Et du pain pour ses frères!

Voilà ce que dit la *Carmagnole;* voilà le cri absurde et sublime.

Désirez-vous, dans un autre ordre de sentiments, l'analogue exact? Ouvrez Théophile Gautier : l'amante courageuse et ivre de son amour veut enlever l'amant, lâche, indécis, qui résiste et objecte que le désert est sans ombrage et sans eau, et la fuite pleine de dangers. Sur quel ton répond-elle? Sur le ton absolu du sentiment :

Mes cils te feront de l'ombre!
Ensemble nous dormirons
Sous mes cheveux, tente sombre.
Fuyons! fuyons!

Sous le bonheur mon cœur ploie!
Si l'eau manque aux stations,
Bois les larmes de ma joie!
Fuyons! fuyons!

Il serait facile de trouver dans le même poëte d'autres exemples de la même qualité :

[1] Variante : *Pour le danger.* — *Pour se venger* est plus dans le ton de ce chant, que Gœthe aurait pu appeler, plus justement que la *Marseillaise*, l'hymne de la canaille.

J'ai demandé la vie à l'amour qui la donne!
Mais vainement; . . . . . .

s'écrie don Juan, que le poëte, dans le pays des âmes, prie de lui expliquer l'énigme de la vie.

Or, j'ai voulu tout d'abord prouver que Théophile Gautier possédait, tout aussi bien que s'il n'était pas un parfait artiste, cette fameuse qualité que les badauds de la critique s'obstinent à lui refuser : le sentiment. Que de fois il a exprimé, et avec quelle magie de langage! ce qu'il y a de plus délicat dans la tendresse et dans la mélancolie! Peu de personnes ont daigné étudier ces fleurs merveilleuses, je ne sais trop pourquoi, et je n'y vois pas d'autre motif que la répugnance native des Français pour la perfection. Parmi les innombrables préjugés dont la France est si fière, notons cette idée qui court les rues, et qui naturellement est écrite en tête des préceptes de la critique vulgaire, à savoir qu'un ouvrage *trop bien* écrit *doit* manquer de sentiment. Le sentiment, par sa nature populaire et familière, attire exclusivement la foule, que ses précepteurs habituels éloignent autant que possible des ouvrages bien écrits. Aussi bien avouons tout de suite que Théophile Gautier, feuilletoniste très-accrédité, est mal connu comme romancier, mal apprécié comme conteur de voyages, et presque inconnu comme poëte, surtout si l'on veut mettre en balance la mince popularité de ses poésies avec leurs brillants et immenses mérites.

Victor Hugo, dans une de ses odes, nous représente Paris à l'état de ville morte, et dans ce rêve lugubre et plein de grandeur, dans cet amas de ruines douteuses lavées par une eau *qui se brisait à tous les ponts sonores, rendue* maintenant *aux joncs murmurants et penchés*, il aperçoit encore trois monuments d'une nature plus solide, plus indestructible, qui suffisent à raconter notre histoire. Figurez-vous, je vous prie, la langue française à l'état de langue morte. Dans les écoles des nations nouvelles on enseigne la langue d'un peuple qui fut grand, du peuple français. Dans quels auteurs supposez-vous que les professeurs, les linguistes d'alors, puiseront la connaissance des principes et des grâces de la langue française? Sera-ce, je vous prie, dans les capharnaüms du sentiment ou de ce que vous appelez le sentiment? Mais ces productions, qui sont vos préférées, seront, grâce à leur incorrection, les moins intelligibles et les moins traduisibles; car il n'y a rien qui soit plus obscur que l'erreur et le désordre. Si dans ces époques, situées moins loin peut-être que ne l'imagine l'orgueil moderne, les

poésies de Théophile Gautier sont retrouvées par quelque savant amoureux de beauté, je devine, je comprends, je vois sa joie. Voilà donc la langue française! la langue des grands esprits et des esprits raffinés! Avec quel délice son œil se promènera dans tous ces poëmes si purs et si précieusement ornés! Comme toutes les ressources de notre belle langue, incomplétement connues, seront devinées et appréciées! Et que de gloire pour le traducteur intelligent qui voudra lutter contre ce grand poëte, immortalité embaumée dans des décombres plus soigneux que la mémoire de ses contemporains! Vivant, il avait souffert de l'ingratitude des siens; il a attendu longtemps; mais enfin le voilà récompensé. Des commentateurs clairvoyants établissent le lien littéraire qui nous unit au XVIe siècle. L'histoire des générations s'illumine. Victor Hugo est enseigné et paraphrasé dans les universités; mais aucun lettré n'ignore que l'étude de ses resplendissantes poésies doit être complétée par l'étude des poésies de Gautier. Quelques-uns remarquent même que pendant que le majestueux poëte était entraîné par des enthousiasmes quelquefois peu propices à son art, le poëte précieux, plus fidèle, plus concentré, n'en est jamais sorti. D'autres observent qu'il a même ajouté des forces à la poésie française, qu'il en a agrandi le répertoire et augmenté le dictionnaire, sans jamais manquer aux règles les plus sévères de la langue que sa naissance l'obligeait à parler.

Heureux homme! homme digne d'envie! il n'a aimé que le beau; il n'a cherché que le beau; et quand un objet grotesque ou hideux s'est offert à ses yeux, il a su encore en extraire une mystérieuse et symbolique beauté! Homme doué d'une faculté unique, puissante comme la fatalité, il a exprimé, sans fatigue, sans effort, toutes les attitudes, tous les regards, toutes les couleurs qu'adopte la nature, ainsi que le sens intime contenu dans tous les objets qui s'offrent à la contemplation de l'œil humain.

Sa gloire est double et une en même temps. Pour lui l'idée et l'expression ne sont pas deux choses contradictoires qu'on ne peut accorder que par un grand effort ou par de lâches concessions. A lui seul peut-être il appartient de dire sans emphase : *il n'y a pas d'idées inexprimables*. Si, pour arracher à l'avenir la justice due à Théophile Gautier, j'ai supposé la France disparue, c'est parce que je sais que l'esprit humain, quand il consent à sortir du présent, conçoit mieux l'idée de justice. Tel le voyageur, en s'élevant, comprend mieux la topographie du pays qui l'environne. Je ne veux pas crier, comme les prophètes

cruels : ces temps sont proches ! je n'appelle aucun désastre, même pour donner la gloire à mes amis. J'ai construit une fable pour faciliter la démonstration aux esprits faibles ou aveugles. Car parmi les vivants clairvoyants, qui ne comprend qu'on citera un jour Théophile Gautier comme on cite La Bruyère, Buffon, Chateaubriand, Hugo, c'est-à-dire comme un des maîtres les plus sûrs et les plus rares en matière de langue et de style ?

CH. BAUDELAIRE.

Poésies, Ch. Mary et Rignoux, 1 vol. in-18, 1830; *Albertus,* ou *l'Ame et le Péché,* légende théologique, 1 vol. in-18, Paulin, 1833; *la Comédie de la mort,* 1 vol. gr. in-8, Desessart, 1838. Ces trois recueils ont été réunis et augmentés de pièces nouvelles dans l'édition qui fait partie de la *Bibliothèque Charpentier.*

Émaux et Camées, 1re édition, 1 vol. in-18, Didier, 1853; 2me édition augmentée, Poulet-Malassis et De Broise, 1858.

PANTOUM

Les papillons couleur de neige
Volent par essaims sur la mer;
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je
Prendre le bleu chemin de l'air?

Savez-vous, ô belle des belles,
Ma bayadère aux yeux de jais,
S'ils me pouvaient prêter leurs ailes,
Dites, savez-vous où j'irais?

Sans prendre un seul baiser aux roses,
A travers vallons et forêts,
J'irais à vos lèvres mi-closes,
Fleur de mon âme, et j'y mourrais.

LA CHIMÈRE

Une jeune Chimère, aux lèvres de ma coupe,
Dans l'orgie, a donné le baiser le plus doux;
Elle avait les yeux verts, et jusque sur sa croupe
Ondoyait en torrent l'or de ses cheveux roux.

Des ailes d'épervier tremblaient à son épaule,
La voyant s'envoler, je sautai sur ses reins,
Et, faisant jusqu'à moi ployer son cou de saule,
J'enfonçai, comme un peigne, une main dans ses crins.

Elle se démenait hurlante et furieuse,
Mais en vain. Je broyais ses flancs dans mes genoux;
Alors, elle me dit d'une voix gracieuse,
Plus claire que l'argent: Maître, où donc allons-nous?

Par delà le soleil et par delà l'espace,
Où Dieu n'arriverait qu'après l'éternité;
Mais, avant d'être au but, ton aile sera lasse :
Car je veux voir mon rêve en sa réalité.

PASTEL

J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
Portraits jaunis des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles,
Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Le vent d'hiver, en vous touchant la joue,
A fait mourir vos œillets et vos lis;
Vous n'avez plus que des mouches de boue,
Et sur les quais vous gisez tout salis.

Il est passé, le doux règne des belles;
La Parabère, avec la Pompadour,
Ne trouveraient que des sujets rebelles,
Et sous leur tombe est enterré l'Amour.

Vous, cependant, vieux portraits qu'on oublie,
Vous respirez vos bouquets sans parfums,
Et souriez avec mélancolie
Au souvenir de vos galants défunts.

CHINOISERIE

Ce n'est pas vous, non, madame, que j'aime,
Ni vous non plus, Juliette, ni vous,
Ophélia, ni Béatrix, ni même
Laure la blonde, avec ses grands yeux doux.

Celle que j'aime, à présent, est en Chine:
Elle demeure avec ses vieux parents,
Dans une tour de porcelaine fine,
Au fleuve jaune, où sont les cormorans.

Elle a des yeux retroussés vers les tempes,
Un pied petit à tenir dans la main,
Le teint plus clair que le cuivre des lampes,
Les ongles longs et rougis de carmin.

Par son treillis elle passe sa tête
Que l'hirondelle, en volant, vient toucher,
Et chaque soir, aussi bien qu'un poëte,
Chante le saule et la fleur du pêcher.

L'HORLOGE

Vulnerant omnes, ultima necat.

La voiture fit halte à l'église d'Urrugne
Nom rauque, dont le son à la rime répugne,
Mais qui n'en est pas moins un village charmant,
Sur un sol montueux perché bizarrement.
C'est un bâtiment pauvre, en grosses pierres grises,
Sans archanges sculptés, sans nervures ni frises,
Qui n'a pour ornement que le fer de sa croix,
Une horloge rustique et son cadran de bois,
Dont les chiffres romains, épongés par la pluie,
Ont coulé sur le fond que nul pinceau n'essuie.
Mais sur l'humble cadran, regardé par hasard,
Comme les mots de flamme aux murs de Balthazar,
Comme l'inscription de la porte maudite,
En caractères noirs une phrase est écrite;
Quatre mots solennels, quatre mots de latin,
Où tout homme en passant peut lire son destin:
« Chaque heure fait sa plaie et la dernière achève. »

Oui, c'est bien vrai, la vie est un combat sans trêve,
Un combat inégal, contre un lutteur caché
Qui d'aucun de nos coups ne peut être touché;
Et dans nos cœurs criblés, comme dans une cible,
Tremblent les traits lancés par l'archer invisible.
Nous sommes condamnés, nous devons tous périr.
Naître, c'est seulement commencer à mourir,
Et l'enfant, hier encor, chérubin chez les anges,
Par le ver du linceul est piqué sous les langes.
Le disque de l'horloge est le champ du combat,
Où la mort, de sa faux, par milliers, nous abat:
La mort, rude jouteur qui suffit pour défendre
L'éternité de Dieu, qu'on voudrait bien lui prendre.
Sur le grand cheval pâle, entrevu par saint Jean,
Les heures, sans repos, parcourent le cadran;
Comme ces inconnus des chants du moyen âge
Leurs casques sont fermés sur leur sombre visage,
Et leurs armes d'acier deviennent tour à tour
Noires comme la nuit, blanches comme le jour.
Chaque sœur, à l'appel de la cloche, s'élance,
Prend aussitôt l'aiguille ouvrée en fer de lance,
Et toutes, sans pitié, nous piquent en passant,
Pour nous tirer du cœur une perle de sang,
Jusqu'au jour d'épouvante où paraît la dernière
Avec le sablier et la noire bannière;
Celle qu'on n'attend pas, celle qui vient toujours,
Et qui se met en marche au premier de nos jours!
Elle va droit à vous, et, d'une main trop sûre,
Vous porte dans le flanc la suprême blessure,
Et remonte à cheval, après avoir jeté
Le cadavre au néant, l'âme à l'éternité!

A ZURBARAN

Moines de Zurbaran, blancs chartreux qui, dans l'ombre,
Glissez silencieux sur les dalles des morts,
Murmurant des *Pater* et des *Ave* sans nombre,

Quel crime expiez-vous par de si grands remords?
Fantômes tonsurés, bourreaux à face blême,
Pour le traiter ainsi, qu'a donc fait votre corps?

Votre corps modelé par le doigt de Dieu même,
Que Jésus-Christ, son fils, a daigné revêtir,
Vous n'avez pas le droit de lui dire : « Anathème! »

Je conçois les tourments et la foi du martyr,
Les jets de plomb fondu, les bains de poix liquide,
La gueule des lions prête à vous engloutir;

Sur un rouet de fer les boyaux qu'on dévide,
Toutes les cruautés des empereurs romains :
Mais je ne comprends pas ce morne suicide.

Pourquoi donc, chaque nuit, pour vous seuls inhumains,
Déchirer votre épaule à coup de discipline,
Jusqu'à ce que le sang ruisselle sur vos reins?

Pourquoi ceindre toujours la couronne d'épine
Que Jésus sur son front ne mit que pour mourir,
Et frapper à plein poing votre maigre poitrine?

Croyez-vous donc que Dieu s'amuse à voir souffrir,
Et que ce meurtre lent, cette froide agonie,
Fassent pour vous le ciel plus facile à s'ouvrir?

Cette tête de mort, entre vos doigts jaunie,
Pour ne plus en sortir, qu'elle rentre au charnier,
Que votre fosse soit par un autre finie!

L'esprit est immortel, on ne peut le nier;
Mais dire, comme vous, que la chair est infâme,
Statuaire divin, c'est te calomnier.

Pourtant quelle énergie et quelle force d'âme
Ils avaient, ces chartreux, sous leur pâle linceul,
Pour vivre sans amis, sans famille, et sans femme,

Tout jeunes, et déjà plus glacés qu'un aïeul,
N'ayant pour horizon qu'un long cloître en arcades,
Avec une pensée, en face de Dieu seul!

Tes moines, Lesueur, près de ceux-là sont fades.
Zurbaran de Séville a mieux rendu que toi
Leurs yeux plombés d'extase et leurs têtes malades;

Le vertige divin, l'enivrement de foi,
Qui les fait rayonner d'une clarté fiévreuse,
Et leur aspect étrange, à vous donner l'effroi.

Comme son dur pinceau les laboure et les creuse
Aux pleurs du repentir comme il ouvre des lits
Dans les rides sans fond de leur face terreuse!

Comme du froc sinistre il allonge les plis!
Comme il sait lui donner les pâleurs du suaire,
Si bien que l'on dirait des morts ensevelis!

Qu'il vous peigne en extase au fond du sanctuaire,
Du cadavre divin baisant les pieds sanglants,
Fouettant votre dos bleu comme un fléau bat l'aire,

Vous promenant, rêveurs, le long des cloîtres blancs,
Par file assis à table au frugal réfectoire,
Toujours il fait de vous des portraits ressemblants.

Deux teintes seulement, clair livide, ombre noire,
Deux poses, l'une droite, et l'autre à deux genoux,
A l'artiste ont suffi pour peindre votre histoire.

Forme, rayon, couleur, rien n'existe pour vous;
A tout objet réel vous êtes insensibles,
Car le ciel vous enivre et la croix vous rend fous;

Et vous vivez muets, inclinés sur vos bibles,
Croyant toujours entendre aux plafonds entr'ouverts
Éclater brusquement les trompettes terribles!

O moines! maintenant, en tapis frais et verts,
Sur les fosses, par vous à vous-mêmes creusées,
L'herbe s'étend : eh bien! que dites-vous aux vers?

Quels rêves faites-vous? quelles sont vos pensées?
Ne regrettez-vous pas d'avoir usé vos jours
Entre ces murs étroits, sous ces voûtes glacées?

Ce que vous avez fait, le feriez-vous toujours?

TÉNÈBRES

Taisez-vous, ô mon cœur! taisez-vous, ô mon âme!
Et n'allez plus chercher de querelles au sort;
Le néant vous appelle et l'oubli vous réclame.

Mon cœur, ne battez plus, puisque vous êtes mort;
Mon âme, repliez le reste de vos ailes,
Car vous avez tenté votre suprême effort.

Vos deux linceuls sont prêts, et vos fosses jumelles
Ouvrent leur bouche sombre au flanc de mon passé,
Comme au flanc d'un guerrier deux blessures mortelles.

Couchez-vous tout du long dans votre lit glacé.
Puisse avec vos tombeaux, que va recouvrir l'herbe,
Votre souvenir être à jamais effacé!

Vous n'aurez pas de croix, ni de marbre superbe,
Ni d'épitaphe d'or, où quelque saule en pleurs
Laisse les doigts du vent éparpiller sa gerbe.

Vous n'aurez ni blasons, ni chants, ni vers, ni fleurs;
On ne répandra pas les larmes argentées
Sur le funèbre drap, noir manteau des douleurs.

Votre convoi muet, comme ceux des athées,
Sur le triste chemin rampera dans la nuit :
Vos cendres, sans honneur, seront au vent jetées.

La pierre, qui s'abîme, en tombant fait son bruit;
Mais vous, vous tomberez, sans que l'onde s'émeuve,
Dans ce gouffre sans fond où le remords nous suit.

Vous ne ferez pas même un seul rond sur le fleuve.
Nul ne s'apercevra que vous soyez absents,
Aucune âme ici-bas ne se sentira veuve;

Et le chaste secret du rêve de vos ans
Périra tout entier sous votre tombe obscure
Où rien n'attirera le regard des passants.

Que voulez-vous? hélas! notre mère Nature,
Comme toute autre mère, a ses enfants gâtés,
Et pour les malvenus elle est avare et dure !

Aux uns tous les bonheurs et toutes les beautés!
L'occasion leur est toujours bonne et fidèle :
Ils trouvent au désert des palais enchantés.

Ils tettent librement la féconde mamelle;
La chimère à leur voix s'empresse d'accourir,
Et tout l'or du Pactole entre leurs doigts ruisselle.

Les autres, moins aimés, ont beau tordre et pétrir
Avec leurs maigres mains la mamelle tarie,
Leur frère a bu le lait qui les devait nourrir.

S'il éclôt quelque chose au milieu de leur vie,
Une petite fleur sous leur pâle gazon,
Le sabot du vacher l'aura bientôt flétrie.

Un rayon de soleil brille à leur horizon,
Il fait beau dans leur âme; à coup sûr, un nuage
Avec un flot de pluie éteindra le rayon.

L'espoir le mieux fondé, le projet le plus sage,
Rien ne leur réussit; tout les trompe et leur ment,
Ils se perdent en mer sans quitter le rivage.

L'aigle, pour le briser, du haut du firmament,
Sur leur front découvert lâchera la tortue:
Car ils doivent périr inévitablement.

L'aigle manque son coup; quelque vieille statue,
Sans tremblement de terre, on ne sait pas pourquoi,
Quitte son piédestal, les écrase et les tue.

Le cœur qu'ils ont choisi ne garde pas sa foi;
Leur chien même les mord et leur donne la rage;
Un ami jurera qu'ils ont trahi le roi.

Fils du Danube, ils vont se noyer dans le Tage;
D'un bout du monde à l'autre, ils courent à leur mort:
Ils auraient pu du moins s'épargner le voyage.

Si dur qu'il soit, il faut qu'ils remplissent leur sort;
Nul n'y peut résister, et le genou d'Hercule
Pour un pareil athlète est à peine assez fort.

Après la vie obscure, une mort ridicule;
Après le dur grabat, un cercueil sans repos,
Au bord d'un carrefour où la foule circule.

Ils tombent inconnus, de la mort des héros,
Et quelque ambitieux, pour se hausser la taille,
Se fait effrontément un socle de leurs os.

Sur son trône d'airain, le Destin qui s'en raille
Imbibe leur éponge avec du fiel amer,
Et la Nécessité les tord dans sa tenaille.

Tout buisson trouve un dard pour déchirer leur chair,
Tout beau chemin pour eux cache une chausse-trape,
Et les chaînes de fleurs leur sont chaînes de fer.

Si le tonnerre tombe, entre mille il les frappe,
Pour eux l'aveugle nuit semble prendre des yeux;
Tout plomb vole à leur cœur et pas un seul n'échappe.

La tombe vomira leur fantôme odieux.
Vivants, ils ont servi de bouc expiatoire;
Morts, ils seront bannis de la terre et des cieux.

Cette histoire sinistre est votre propre histoire,
O mon âme! ô mon cœur! peut-être même, hélas!
La vôtre est-elle encor plus sinistre et plus noire.

C'est une histoire simple où l'on ne trouve pas
De grands événements et des malheurs de drame,
Une douleur qui chante et fait un grand fracas.

Quelques fils bien communs en composent la trame,
Et cependant elle est plus triste et sombre à voir
Que celle qu'un poignard dénoue avec sa lame.

Puisque rien ne vous veut, pourquoi donc tout vouloir:
Quand il vous faut mourir, pourquoi donc vouloir vivre.
Vous qui ne croyez pas et n'avez pas d'espoir?

O vous, que nul amour et que nul vin n'enivre,
Frères désespérés, vous devez être prêts
Pour descendre au néant où mon corps vous doit suivre!

Le néant a des lits et des ombrages frais.
La mort fait mieux dormir que son frère Morphée,
Et les pavots devraient jalouser les cyprès.

Sous la cendre à jamais, dors, ô flamme étouffée!
Orgueil, courbe ton front jusque sur tes genoux,
Comme un Scythe captif qui supporte un trophée!

Cesse de te roidir contre le sort jaloux,
Dans l'eau du noir Léthé plonge de bonne grâce,
Et laisse à ton cercueil planter les derniers clous.

Le sable des chemins ne garde pas ta trace,
L'écho ne redit pas ta chanson, et le mur
Ne veut pas se charger de ton ombre qui passe.

Pour y graver un nom ton airain est bien dur,
O Corinthe! et souvent, froide et blanche Carrare,
Le ciseau ne mord pas sur ton marbre si pur.

Il faut un grand génie avec un bonheur rare
Pour faire jusqu'au ciel monter son monument,
Et de ce double don le destin est avare.

Hélas! et le poëte est pareil à l'amant,
Car ils ont tous les deux leur maîtresse idéale,
Quelque rêve chéri caressé chastement:

Eldorado lointain, pierre philosophale
Qu'ils poursuivent toujours sans l'atteindre jamais;
Un astre impérieux, une étoile fatale.

L'étoile fuit toujours, ils lui courent après,
Et, le matin venu, la lueur poursuivie,
Quand ils la vont saisir, s'éteint dans un marais.

C'est une belle chose et digne qu'on l'envie
Que de trouver son rêve au milieu du chemin,
Et d'avoir devant soi le désir de sa vie.

Quel plaisir, quand on voit briller, le lendemain,
Le baiser du soleil aux frêles colonnades
Du palais que la nuit éleva de sa main!

Il est beau qu'un plongeur, comme dans les ballades,
Descende au gouffre amer chercher la coupe d'or,
Et perce triomphant les vitreuses arcades.

Il est beau d'arriver où tendait son essor,
De trouver sa beauté, d'aborder à son monde,
Et, quand on a fouillé, d'exhumer un trésor;

De faire, du plus creux de votre âme profonde,
Jaillir votre pensée ou votre passion,
D'être l'oiseau qui chante et la foudre qui gronde;

D'unir heureusement le rêve à l'action,
D'aimer et d'être aimé, de gagner quand on joue,
Et de donner un trône à son ambition;

D'arrêter, quand on veut, la Fortune et sa roue,
Et de sentir, la nuit, quelque baiser royal
Se suspendre en tremblant aux fleurs de votre joue.

Ceux-là sont peu nombreux dans notre âge fatal.
Polycrate aujourd'hui pourrait garder sa bague :
Nul bonheur insolent n'ose appeler le mal.

L'eau s'avance et nous gagne, et, pas à pas, la vague,
Montant les escaliers qui mènent à nos tours,
Mêle aux chants du festin son chant confus et vague.

Les phoques monstrueux, traînant leurs ventres lourds,
Viennent jusqu'à la table, et leurs larges mâchoires
S'ouvrent avec des cris et des grognements sourds.

Sur les autels déserts des basiliques noires,
Les saints, désespérés et reniant leur Dieu,
S'arrachent à pleins poings l'or chevelu des gloires.

Le soleil désolé, penchant son œil de feu,
Pleure sur l'univers une larme sanglante;
L'ange dit à la terre un éternel adieu.

Rien ne sera sauvé, ni l'homme ni la plante;
L'eau recouvrira tout: la montagne et la tour;
Car la vengeance vient, quoique boiteuse et lente.

Les plumes s'useront aux ailes du vautour,
Sans qu'il trouve une place où rebâtir son aire,
Et du monde, vingt fois, il refera le tour:

Puis, il retombera dans cette eau solitaire
Où le rond de sa chute ira s'élargissant:
Alors, tout sera dit pour cette pauvre terre.

Rien ne sera sauvé, pas même l'innocent.
Ce sera, cette fois, un déluge sans arche;
Les eaux seront les pleurs des hommes, et leur sang.

Plus de mont Ararat où se pose, en sa marche,
Le vaisseau d'avenir qui cache en ses flancs creux
Les trois nouveaux Adams et le grand patriarche.

Entendez-vous là-haut ces craquements affreux?
Le vieil Atlas, lassé, retire son épaule
Au lourd entablement de ce ciel ténébreux.

L'essieu du monde ploie ainsi qu'un brin de saule;
La terre ivre a perdu son chemin dans le ciel;
L'aimant déconcerté ne trouve plus son pôle.

Le Christ, d'un ton railleur, tord l'éponge de fiel
Sur les lèvres en feu du monde à l'agonie,
Et Dieu, dans son Delta, rit d'un rire cruel.

Quand notre passion sera-t-elle finie?
Le sang coule avec l'eau de notre flanc ouvert;
La sueur rouge teint notre face jaunie.

Assez comme cela! nous avons trop souffert;
De nos lèvres, Seigneur, détournez ce calice,
Car pour nous racheter votre Fils s'est offert.

Christ n'y peut rien : il faut que le sort s'accomplisse.
Pour sauver ce vieux monde, il faut un Dieu nouveau,
Et le prêtre demande un autre sacrifice.

Voici bien deux mille ans que l'on saigne l'Agneau;
Il est mort à la fin, et sa gorge épuisée
N'a plus assez de sang pour teindre le couteau.

Le Dieu ne viendra pas. L'Église est renversée.

INÈS DE LAS SIERRAS

A LA PETRA CAMARA

Nodier raconte qu'en Espagne
Trois officiers, cherchant un soir
Une vanta dans la campagne,
Ne trouvèrent qu'un vieux manoir;

Un vrai château d'Anne Radcliffe,
Aux plafonds que le temps ploya,
Aux vitraux rayés par la griffe
Des chauves-souris de Goya,

Aux vastes salles délabrées,
Aux couloirs livrant leur secret,
Architectures effondrées
Où Piranèse se perdrait.

Pendant le souper, que regarde
Une collection d'aïeux
Dans leurs cadres montant la garde,
Un cri répond aux chants joyeux ;

D'un long corridor en décombres,
Par la lune bizarrement
Entrecoupé de clairs et d'ombres,
Débusque un fantôme charmant;

Peigne au chignon, basquine aux hanches,
Une femme accourt en dansant,
Dans les bandes noires et blanches
Apparaissant, disparaissant.

Avec une volupté morte,
Cambrant les reins, penchant le cou,
Elle s'arrête sur la porte,
Sinistre et belle à rendre fou.

Sa robe, passée et fripée
Au froid humide des tombeaux,
Fait luire, d'un rayon frappée,
Quelques paillons sur ses lambeaux;

D'un pétale découronnée
A chaque soubresaut nerveux,
La rose, jaunie et fanée,
S'effeuille dans ses noirs cheveux.

Une cicatrice, pareille
A celle d'un coup de poignard,
Forme une couture vermeille
Sur sa gorge d'un ton blafard;

Et ses mains, pâles et fluettes,
Au nez des soupeurs pleins d'effroi
Entrechoquent les castagnettes,
Comme des dents claquant de froid.

Elle danse, morne bacchante,
La cachucha sur un vieil air,
D'une grâce si provoquante,
Qu'on la suivrait même en enfer.

Ses cils palpitent sur ses joues
Comme des ailes d'oiseau noir,
Et sa bouche arquée a des moues
A mettre un saint au désespoir.

Quand de sa jupe, qui tournoie,
Elle soulève le volant,
Sa jambe, sous le bas de soie,
Prend des lueurs de marbre blanc.

Elle se penche jusqu'à terre,
Et sa main, d'un geste coquet,
Comme on fait des fleurs d'un parterre,
Groupe ses désirs en bouquet.

Est-ce un fantôme? est-ce une femme,
Un rêve, une réalité,
Qui scintille comme une flamme
Dans un tourbillon de beauté?

Cette apparition fantasque,
C'est l'Espagne du temps passé,
Aux frissons du tambour de basque,
S'élançant de son lit glacé;

Et brusquement ressuscitée
Dans un suprême boléro,
Montrant sous sa jupe argentée
La *divisa* prise au taureau.

La cicatrice qu'elle porte,
C'est le coup de grâce donné
A la génération morte
Par chaque siècle nouveau-né.

J'ai vu ce fantôme au *Gymnase*,
Où Paris entier l'admira,
Lorsque, dans son linceul de gaze,
Parut la Petra Camara,

Impassible et passionnée,
Fermant ses yeux morts de langueur,
Et, comme Inès l'assassinée,
Dansant, un poignard dans le cœur.

VICTOR DE LAPRADE

NÉ EN 1812

En ce temps-là, on aimait la poésie; il y a longtemps comme vous voyez. Un soir de décembre, dans une réunion d'amis, un critique lyrique, Pelletan, annonça une bonne nouvelle, l'apparition d'un jeune maître. Il parlait d'un poëte descendu des montagnes, avec un sentiment nouveau de la nature : c'était Laprade.

La mémoire fidèle du critique fit vibrer l'auditoire au large souffle des strophes *à un grand arbre*, cette haute poésie qui se dresse, comme le chêne même des œuvres de Laprade. Lamartine, qui se trouvait là, applaudit, et salua ce nouveau maître.

Avait-il reconnu dans ce poëte la poésie nouvelle qu'il prédisait dans *les destinées de la poésie?* « La poésie sera de la raison chantée. » Laprade réalisait sa prophétie. Il semble que Lamartine écrivait pour lui ces paroles : « A mesure que tout s'est spiritualisé dans le monde, « la poésie aussi se spiritualise. »

Le spiritualisme, c'est là le caractère des œuvres de Laprade; il inspire son culte audacieux de la nature. Elle est plus qu'un amour pour lui; c'est une religion. Sa poésie est faite moins de la chair que de l'âme des choses. Poëte philosophique de la nature, il habite les forêts comme les Gaulois, il écoute leurs vagues oracles; il a cueilli le gui sacré. On dirait un druide de la poésie française. Il a le pas lent, le chant grave, l'inspiration solennelle. Sa muse est d'une jeunesse austère; elle n'est pas fille du printemps, mais de cette saison où la terre, délivrée des flammes et des ivresses de l'été, se recueille, s'apaise, se spiritualise pour ainsi dire, et répand dans toutes ses brises l'âme confuse des éléments. C'est un poëte d'automne.

Il vient des montagnes, de cette partie du Forez où d'Urfé a placé les scènes de l'*Astrée*. Pierre-Marie-Victor-Richard de Laprade est né

à Montbrison, le 13 janvier 1812. Sa famille, décimée par la Révolution, pleurait la famille royale. Sa mère était une femme de prière, une âme d'une ardente piété, mais large, toute poétique, et d'une héroïque abnégation. Son père, médecin fort lettré, d'une sérénité aimable, presque sans fortune, refusa le serment en 1830, et sacrifia sa chaire de clinique à Lyon, et ses fonctions de médecin du collége. Voilà les nobles origines du poëte. Le sang de sa famille circule dans sa poésie.

Tout enfant, il fut arraché à sa vie demi-rustique du Forez, et transplanté à Lyon. Son père vint y vivre. Dans une lettre charmante, il nous redit avec émotion tout l'ennui de sa vie au collége, ses premières lectures de poésie, ses études de philosophie sous l'abbé Noirot, ses trois années de maladie nerveuse, de rêveuse jeunesse : « J'adorais « les vers, dit-il, je n'osais pas en faire un seul, me considérant comme « indigne de toucher au vase sacré. »

Il tenta les études médicales à Lyon. Forcé d'y renoncer par faiblesse de santé, il alla se guérir à Aix en Provence où on l'envoya, dit-il, beaucoup pour le soleil, un peu pour l'école de droit. Le soleil fit éclore ses premiers vers. Ils chantaient avec un éloquent enthousiasme, malgré leur forme fruste encore, la patrie absente, la Pologne, aux exilés, à des jeunes membres de l'émigration polonaise; entre autres à un poëte tendrement aimé, Constantin Goslyuski. Ces vers enflammèrent le petit cénacle de l'école d'Aix. On les déclamait dans les soirées, et les amis polonais portaient parfois le poëte en triomphe. Que la jeunesse a changé! En ce temps-là Laprade croyait aux *Paroles d'un Croyant* et à la devise de *l'Avenir :* Dieu, la liberté.

Il revint à Lyon en 1836, comme avocat, plaida peu, rima beaucoup, connut Ballanche, publia en 1839 *les Parfums de Madeleine* dans la revue du Lyonnais. Un article d'admiration lui donna l'amitié d'Edgar Quinet, qui professait à la faculté de Lyon en 1839. Quinet fut le premier maître de Laprade. Le maître écouta ses vers, les encouragea, lui conseilla de renoncer au barreau, et le tenta en lui offrant la suppléance de sa chaire; il fut bon. Laprade a gardé toujours une fidèle admiration pour ce grand cœur.

Pendant qu'il composait *Psyché,* il fit le discours de rentrée à la conférence du barreau de Lyon. Ce discours avait pour sujet les *Habitudes intellectuelles de l'avocat,* et disait tout le mal possible de la profession. Il eut un grand succès. Un président de la cour voulut faire du poëte un substitut. « Psyché le sauva, » comme il dit. Publié en août 1841, ce beau poëme avait la grâce de *Psyché* elle-même; il séduisit, il fit pen-

ser. Comme ses maîtres Ballanche, dans *Orphée,* et Quinet, dans *Prométhée*, il éclaira la légende antique avec l'idée chrétienne, avec la lampe de l'Église. Psyché est l'Ève païenne. Il en raconta dans trois chants la chute, l'épreuve et la réhabilitation. Une préface et des arguments ajoutés depuis ont dévoilé la pensée un peu vague du poëme, et l'ont réhabilité de l'accusation de panthéisme. C'est la conquête de la liberté morale par la douleur. Le premier chant surtout est d'une fraîcheur suave. On tressaille de ravissement comme les oiseaux, les plantes, les sources même à la venue de Psyché.

Le matin rougissant dans sa fraîcheur première
Change les pleurs de l'aube en gouttes de lumière,
Et la forêt joyeuse, au bruit des flots chanteurs,
Exhale, à son réveil, les humides senteurs.
La terre est vierge encor, mais déjà dévoilée,
Et sourit au soleil sous la brume envolée.
Entre les fleurs, Psyché, dormant au bord de l'eau,
S'anime, ouvre les yeux à ce monde nouveau;
Et baigné des vapeurs d'un sommeil qui s'achève,
Son regard luit pourtant comme après un doux rêve.
La terre avec amour porte la blonde enfant;
Des rameaux par la brise agités doucement
Le murmure et l'odeur s'épanchent sur sa couche;
Le jour pose, en naissant, un rayon sur sa bouche.
D'une main supportant son corps demi-penché,
Rejetant de son front ses longs cheveux, Psyché
Écarte l'herbe haute et les fleurs autour d'elle,
Respire, sent la vie, et voit la terre belle;
Et blanche, se dressant dans sa robe aux longs plis,
Hors du gazon touffu monte comme un grand lis.

Ballanche, Quinet l'avaient initié à l'antiquité; mais sa grande initiation fut son voyage aux Alpes en 1837. La nature l'enivra sur les hautes cimes. Il refit souvent le voyage seul, presque toujours à pied, avec le sac et le bâton, comme un montagnard. Le Forey l'avait fait poëte rustique et domestique; la famille, poëte religieux du passé; la Provence, poëte athénien; la Suisse le fit poëte de la nature

Il descendit des Alpes tout transfiguré.

Ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline
Ne reconnaîtront plus l'homme qui descendra.

Il apportait une œuvre de fraîcheur et de force, les *Odes et Poëmes,* qui parurent en janvier 1843. Divers fragments publiés dans la *Revue*

Indépendante et la *Revue des Deux Mondes* avaient recueilli l'admiration de la jeunesse sérieuse du temps. Laprade est là, lui-même, nouveau. La nature n'a jamais été chantée ainsi. Weber, en musique, a seul, cette amitié étrange pour les éléments. C'est une sorte de poésie végétale et marmoréenne; elle a la blancheur du marbre et la séve du chêne. Il chante la Grèce, la nature et l'amitié; ces trois Grâces. Le livre est dédié à un ami perdu. Une préface émue sert de portique au poëme. Entrons; voici : *Antée*, *les Corybantes*, *Éleusis*, *les Argonautes*, *Sunium*, une frise de bas-reliefs antiques; voici *Alma parens*, *A un grand arbre*, *la Mort d'un Chêne*, des poésies qui se dressent avec la puissance de jet et la grandeur mystérieuse des arbres religieux du Poussin. Voici les souvenirs à l'ami qui se promenait avec lui, sous les forêts : *Amitié*, *Invocation*, *Adieux sur la montagne*.

Là, nous avons vécu de divines journées,
Parlant des vérités et des biens éternels;
De célestes lueurs nous y furent données:
La sagesse descend dans les cœurs fraternels.

Je partis le premier, rappelé dans les villes,
Et lui, pour prolonger notre cher entretien,
Me suivit jusqu'au bout de ces forêts tranquilles;
Et son bras ne pouvait se détacher du mien.

Il nous fallut enfin rompre la douce chaîne.
Alors restant, malgré le soleil lourd et chaud,
Debout au bord des pins, et tourné vers la plaine,
Il me voyait descendre et me parlait d'en haut.

Longtemps, sur ce trépied de mousse et de bruyère,
— Cette image à jamais vit dans mon souvenir; —
Je l'aperçus baigné d'une ardente lumière,
Tenant son bras levé comme pour me bénir.

Et Dieu m'a retiré cette main forte et pure,
Ce rayon tout-puissant qui m'aurait rajeuni!
Dans ces bois, altérés de ton souffle, ô Nature!
Nous n'irons plus tous deux respirer l'infini.

Voilà l'hymne à l'amitié. L'hymne à Platon est digne de ce suave génie; Laprade l'a chanté dans *Sunium* avec la langue même de Platon. C'est un Grec d'Alexandrie qui a quitté Athènes, et entrera à Jérusalem. On a imité depuis cette poésie platonicienne, ce *genre* antique créé par Laprade, mais sans l'égaler:

Sagesse des vieux jours, vierge mélodieuse,
Muse vêtue encor de la pourpre du ciel,
Manne que distillait une bouche pieuse,
Science des enfants faite d'ambre et de miel!

La lumière et l'amour ruisselaient, ô déesse,
Sur ta chaste poitrine en un même ruisseau,
Et l'homme, entre tes bras, buvait avec ivresse
Le breuvage du vrai dans la coupe du beau...

Je vous vois, ô vieillard, assis sous les portiques,
Et marchant lentement sous les platanes verts,
Et sur un lit d'ivoire en ces festins antiques,
Où coulaient à la fois le nectar et les vers.

Là, couronné de fleurs, ô hiérophante, ô prêtre!
Vous découvriez le seuil d'un monde radieux;
Vos amis se pressaient, beaux comme leur beau maître,
Et leurs regards suivaient le chemin de vos yeux.

Ainsi qu'un vin bénit que l'on boit à la ronde,
Vous répandiez sur eux un discours embaumé,
En flattant sous vos doigts la chevelure blonde
D'un jeune Athénien immobile et charmé.

Après venait un chœur de femmes d'Ionie;
La flûte cadençait leurs pas mélodieux;
Puis, ô Grecs! enivrés d'amour et d'harmonie,
Vous chantiez sur la lyre un hymne pour les dieux.

Mais le poëte a entendu la chute du chêne qu'il aimait; il le pleure comme un frère. Il a déjà dans *Hermia*, cette vague jeune fille, qui aime la nature, et qui en est aimée, personnifié son amour indien pour la terre, amour flottant qui se précise avec la virilité celtique dans *la Mort d'un Chêne*. On lira à la suite de notre notice cette superbe poésie, qui est une des gloires de la poésie moderne, ce chant de mort et d'immortalité, ce long cri d'amour d'un poëte pour un chêne, qu'on ne peut entendre sans gémir et espérer avec lui. *Sunt lacrymæ rerum.*

Le poëte alla jouir de son succès à Paris, et connaître les grands maîtres du temps. Il pénétra à l'Abbaye-au-Bois, guidé par Ballanche, connut Lamartine, Lamennais, George Sand. Il était affamé de contempler nos grands poëtes. En 1835, ne pouvant voir Victor Hugo, de la place Royale, où il s'était posté devant sa maison, il s'empara d'un clou de la porte, comme d'une relique. Il l'a encore. Vive l'enthousiasme!

Il eut une mission en Italie en 1845, revint à Paris en juin 1847, pour assister à la mort de son maître, Ballanche, et veiller la chère

dépouille pendant la nuit funèbre. En octobre 1847, il fut nommé à la fois bibliothécaire du palais des arts à Lyon, et professeur de littérature française à la faculté des lettres; puis docteur ès-lettres à Aix, en 1849. Sa thèse traitait *du sentiment de la nature dans Homère*. En 1852, il publia les *Poëmes évangéliques*. C'est un retour à la foi de sa mère; ils sont dédiés à cette sainte femme. On pouvait pressentir ce poëme de conversion; à la fin des *Odes et Poëmes*, il avait placé le *Baptême de la Cloche*, comme un appel de l'Église. Fatigué avec raison de la poésie symbolique, découragé à tort de la raison et de la foi dans le progrès, il abandonna la sagesse du *Sunium* pour la religion du Calvaire.

Les *Poëmes évangéliques* semblèrent inutiles après l'Évangile. On fut injuste pour ce saint pèlerinage à Jérusalem. Il y a pourtant de belles parties. On aimerait à suivre avec le poëte ces saintes figures, peintes avec un art pieux; elles rappellent les fresques de Flandrin. C'est la légende de l'Évangile entrecoupée d'émotions toutes modernes. Arrêtons-nous à la *Résurrection de Lazare*. Il faut lire cette éloquente apostrophe où le poëte dit au Christ, avec une audace toute humaine, qu'il n'a pas épuisé le calice de la douleur. Écoutez :

Eh bien! pourtant, Seigneur, même au jour du supplice,
Vous n'avez pas à fond vidé votre calice!
Vos lèvres n'ont pas bu le flot le plus amer
Qui monte en bouillonnant comme une vaste mer...

Vous n'avez pas en vain pleuré sur une tombe,
Écueil où des élus la foi même succombe;
Vous n'avez pas en vain rappelé votre ami
Du sommeil éternel en vos bras endormi!
La mort, qui pour jamais nous brise et nous sépare,
A votre premier pleur vous a rendu Lazare.
Vous n'avez pas connu le sombre désespoir
D'invoquer ceux qu'on aime et de ne plus les voir,
D'appeler sans réponse un compagnon de route,
Qui vous suivait de près, n'ayant tiédeur ni doute,
Et qui, dans vos ennuis, vous cherchait, sûr et prompt,
Comme pour l'appuyer la main cherche le front!
L'avare mort n'a pas, avant que vînt votre heure,
Des parts de votre cœur emporté la meilleure;
Nul éternel adieu ne vous a laissé seul;
Vous n'avez point fermé de funèbre linceul;
Vos amis assistaient à votre fin bénie;
Surtout! vous avez eu, douce à votre agonie,
— Quand vous dites : Ély, vainement, par trois fois, —
Votre mère priant au pied de votre croix!

Le poëte n'avait plus sa mère; il dédia à son père les *Symphonies*. Elles parurent en 1855. La dédicace était sombre, amère:

Je n'ai vu de progrès que dans l'ignominie,
Et n'attends rien, pour fruit des âges qui naîtront,
Que des hontes de plus à porter sur le front.

On le voit, le poëte n'a plus d'espérance, il est loin des *clartés sereines* des *Odes et Poëmes*. Il aime toujours la nature, mais il y introduit l'homme. Sa poésie gagne en humanité. *Adah* chante dans la *Symphonie des saisons*; le pâtre et le poëte font le duo du rêve et de l'action dans la *Symphonie du torrent*; *Édith* pleure avec les vents d'automne dans la *Symphonie des morts*. *Franz* maudit le monde, bondit aux Alpes, et s'enrôle dans la légion des hospitaliers du Saint-Bernard; c'est le Manfred de la charité qui apparaît dans la *Symphonie alpestre*, poésie magnifique, à grandes ailes, qu'on voudrait citer; mais la force du poëte est connue, il vaut mieux faire connaître sa grâce dans ces suaves conseils *à une jeune fille poëte*:

Si j'étais jeune fille, et si, dans ma saison,
J'étais belle et poëte,
Pour chanter, j'aimerais mieux un nid de pinson
Qu'un trépied de prophète;
Je saurais peu quel vent pousse l'humanité,
Et quel trône vacille;
Mais je dirais son nom à chaque fleur, l'été,
Si j'étais jeune fille...
L'air des champs me ferait rêver, rire ou sauter,
Toute heureuse de vivre;
La fauvette serait mon seul maître à chanter,
Les prés seraient mon livre;
Comme en un frais écrin je ferais là mon choix;
Et, sous une charmille,
J'irais parer ma lyre avec les fleurs des bois,
Si j'étais jeune fille.
La cigale aux bluets parle dans les sillons,
Aux grands prés l'alouette;
L'âtre se réjouit d'écouter les grillons;
Car tout a son poëte.
Mais je serais, — bien mieux qu'un écho des docteurs —
La voix de la famille,
Et mes vers chanteraient ce que rêvent nos sœurs,
Si j'étais jeune fille...
Mais je donnerais tout, renom déjà fondé,
Peuple ému de m'entendre,
Pour un seul mot de l'être à qui j'aurais gardé
Ma chanson la plus tendre;

Je jetterais mon luth pour tenir tout le jour,
Sa main sous ma mantille...
Le génie est bien beau! — J'aimerais mieux l'amour,
Si j'étais jeune fille.

Les *Symphonies* furent couronnées comme les *Poëmes évangeliques* par l'Académie française. Un poëte nouveau y manquait. On songea à Laprade. Après la mort de M. de Salvandy, il fut ballotté avec M. Émile Augier; il obtint 18 voix contre 19. Enfin, en 1857, il remplaça Alfred de Musset, ne s'endormit pas dans son fauteuil, et publia les *Idylles héroïques*. Ce sont encore des *Symphonies*. Passons une longue préface pleine de nobles théories sur l'art; c'est du Chenavard écrit, a-t-on dit spirituellement. Courons aux vers. Il y a trois poëmes; *Frantz* est le rêveur sauvé par le travail rustique; *Rosa mystica* est la légende du sacrifice. Elle luit comme une rosace au soleil couchant. *Herman* est le poëme de l'héroïsme. Il est précédé d'une virile dédicace à la jeunesse; écoutez ce cor des Alpes :

Qu'importe un jour d'attente, une heure inoccupée :
Tous vos lauriers d'hier peuvent encor fleurir;
Vous qui portiez si bien et la lyre et l'épée,
Vous qui saviez aimer, vous qui saviez mourir!

Hier, une étincelle éveillait tant de flamme!
Hier, c'était l'espoir et non le doute amer;
Un seul mot généreux, tombé d'une grande âme,
Vous soulevait au loin comme une vaste mer...

Aimez votre jeunesse, aimez, gardez-la toute!
Elle est de vos aînés l'espoir et le trésor;
Portez-la fièrement, sans en perdre une goutte;
Portez-la devant vous, comme un calice d'or...

Venez donc! je vous suis, et nous volons ensemble;
Nous remontons le cours du temps précipité;
Vous me faites revoir tout ce qui vous ressemble,
Toute chose où rayonne un éclair de beauté.

Avec vous, je suis jeune; avec vous, j'ai des ailes,
Vos ailes de vingt ans, l'espérance et la foi!
Ces deux vertus des forts, qui vous restent fidèles,
Me rouvrent votre Éden, déjà trop loin de moi...

Puis, sans vous arrêter même à ces temps sublimes,
Au réel trop étroit par votre essor ravis,
Toujours plus haut, toujours plus avant sur les cimes,
Lancez dans l'idéal vos cœurs inassouvis.

Plus haut! toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines
Où nos désirs n'ont plus de flux et de reflux,
Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus!

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours! montez, montez encore,
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

Herman s'élance, et son ascension est d'un héros. Il joue sa vie dans ces bonds sur les abîmes. Il monte, voici les faucheurs de la Suisse qui chantent leur ranz de guerre, voici le chasseur; il monte toujours, la nature, la course, le péril le fortifient. Il écoute les brises austères des dernières cimes; d'autres cimes apparaissent dans le ciel, les figures des héros, puis sa mère. Il est béni, et descend. Où va-t-il? Laissons le poëte saluer à l'Académie l'ombre d'Alfred de Musset, et en faire presque un converti; laissons le grave poëte des *Symphonies* serrer la main au poëte passionné, à l'enchanteur des *Nuits*, et marchons avec *Herman*.

Sursum corda! C'est le mot qui caractérise la poésie de Laprade. Elle se dresse toujours au ciel. Poésie à longue haleine, d'une élévation et d'une ampleur souveraines, elle sonne à pleine volée. Elle chante, dans la nature visible, l'invisible esprit:

L'ineffable habitant qu'enveloppe le monde.

Son harmonie est grave, recueillie comme un chant de violoncelle, c'est une sorte de poésie instrumentale, interrompue par la voix humaine, un récitatif plus qu'un chant. Ses strophes se déroulent avec la lenteur solennelle des panathénées. Si l'homme est chrétien, l'artiste est resté Grec. Il a admirablement peint ses deux natures dans ce vers:

Beau vase athénien, plein des peurs du calvaire!

Une autre image nous peindra cette poésie religieuse d'une si grande beauté. Je la trouve dans la ville qu'il habite. Montez vers le soir sur la colline de Fourvières, et regardez. La vierge debout sur le clocher, en face des Alpes, domine la ville, et s'éclaire aux rayons du couchant. La Saône coule au bas avec lenteur. Cette heure, ce fleuve recueilli, cette vierge rêveuse regardant la nature, écoutant d'en haut les bruits du monde, n'est-ce pas la poésie de Laprade?

Qu'elle descende des froides hauteurs, qu'elle aille, sœur de charité

populaire, consoler les misères de la Croix-Rousse; qu'elle se *fasse peuple*, comme a dit Lamartine, cette poésie de tête deviendra ainsi une poésie d'entrailles. Son inspiration se renouvellera, perdra sa monotonie en palpitant avec la foule; qu'il lutte pour réaliser l'idéal qu'il a chanté, la justice nouvelle. Restons jeunes, quand tout vieillit autour de nous. Croyons à l'avenir comme au temps où le poëte chantait dans *la Mort d'un Chêne* des prophéties d'allégresse! Le progrès de son talent est un superbe démenti à ses désillusions. Son magnifique appel à la jeunesse, son poëme héroïque d'*Herman;* ces dernières œuvres sont les premières. Il a une grande langue, digne de porter les grandes espérances! *Il a le fleuve de l'expression*, a dit Sainte-Beuve. C'est bien, mais qu'il resserre un peu ses rives pour précipiter son courant. Qu'il soit plus sobre de ses mots familiers: l'*idéal*, les *sommets*, qui reviennent sans cesse, comme les notes favorites de sa poésie. Voilà pour la forme; mais le fond, cet amour des solitudes, ce découragement des hommes, cette foi sans allégresse, cette immobilité solennelle, cette poésie de brahmane qui contemple et qui n'agit pas, cet esprit de lassitude, ne doit-il pas changer? Si j'en crois une poésie récente, M. de Laprade va se renouveler. Tout le monde a lu et applaudi cette satire sereine qui s'apaise dans la famille, cette superbe poésie: *pro aris et focis*, qui a révélé en lui une puissance nouvelle de poésie, l'ironie, et montré sous le rêveur un gladiateur. Ce Lucrèce chrétien qu'on croyait enseveli dans la nature des choses, *in natura rerum*, est devenu tout-à-coup un Juvénal. *Fecit indignatio versum*. Un poëte nouveau, plus viril, plus humain, s'est élancé des solitudes et a combattu dans l'arène. Qu'il y reste et qu'il nous venge!

Un grand maître, un peintre philosophe, s'est tenu ainsi à l'écart de son siècle, sur les hauteurs de l'art; c'est le Poussin. Les strophes du poëte ont plus d'un rapport avec les tableaux de l'artiste. Laprade a peint aussi son Arcadie gauloise, les figures sacrées de la Bible, avec cette gravité de pensée et de style, cette couleur sévère; il a uni la beauté de la Grèce à la sainteté de la Judée; ses paysages ont la grandeur antique et la sérénité religieuse des paysages du Poussin; il a eu des poésies désolées, sans espoir et sans lumière, comme le *déluge* de l'artiste; enfin, comme lui, dans toutes ses œuvres, Laprade a chanté l'idéal. Grand poëte philosophe, il sera le Poussin de la poésie française.

CH. ALEXANDRE.

LA MORT D'UN CHÊNE

I

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,
Mon âme, au premier coup, retentit indignée,
Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles;
J'entendis des sanglots et des bruits menaçants;
Je vis errer des bois les hôtes invisibles,
Pour te défendre, hélas! contre l'homme impuissants.

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,
Et mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,
Planèrent sur ton front comme un pâle nuage,
Perçant de cris aigus tes gémissements sourds.

Le flot triste hésita dans l'urne des fontaines;
Le haut du mont trembla sous les pins chancelants,
Et l'aquilon roula dans les gorges lointaines
L'écho des grands soupirs arrachés à tes flancs.

Ta chute laboura, comme un coup de tonnerre,
Un arpent tout entier sur le sol paternel;
Et quand son sein meurtri reçut ton corps, la terre
Eut un rugissement terrible et solennel :

Car Cybèle t'aimait, toi l'aîné de ses chênes,
Comme un premier enfant que sa mère a nourri;
Du plus pur de sa séve elle abreuvait tes veines,
Et son front se levait pour te faire un abri.

Elle entoura tes pieds d'un long tapis de mousse,
Où toujours en avril elle faisait germer
Pervenche et violette à l'odeur fraîche et douce,
Pour qu'on choisît ton ombre et qu'on y vînt aimer.

Toi, sur elle épanchant cette ombre et tes murmures,
Oh! tu lui payais bien ton tribut filial!
Et chaque automne à flots versait tes feuilles mûres,
Comme un manteau d'hiver, sur le coteau natal.

La terre s'enivrait de ta large harmonie;
Pour parler dans la brise, elle a créé les bois:
Quand elle veut gémir d'une plainte infinie,
Des chênes et des pins elle emprunte la voix.

Cybèle t'amenait une immense famille;
Chaque branche portait son nid ou son essaim:
Abeille, oiseaux, reptile, insecte qui fourmille,
Tous avaient la pâture et l'abri dans ton sein.

Ta chute a dispersé tout ce peuple sonore;
Mille êtres avec toi tombent anéantis;
A ta place, dans l'air, seuls voltigent encore
Quelques pauvres oiseaux qui cherchent leurs petits.

Tes rameaux ont broyé des troncs déjà robustes;
Autour de toi la mort a fauché largement.
Tu gis sur un monceau de chênes et d'arbustes;
J'ai vu tes verts cheveux pâlir en un moment.

Et ton éternité pourtant me semblait sûre!
La terre te gardait des jours multipliés...
La séve afflue encor par l'horrible blessure
Qui dessécha le tronc séparé de ses pieds.

Oh! ne prodigue plus la séve à ces racines,
Ne verse pas ton sang sur ce fils expiré,
Mère! garde-le tout pour les plantes voisines:
Le chêne ne boit plus ce breuvage sacré.

Dis adieu, pauvre chêne, au printemps qui t'enivre:
Hier, il t'a paré de feuillages nouveaux;
Tu ne sentiras plus ce bonheur de revivre:
Adieu, les nids d'amour qui peuplaient tes rameaux!

Adieu, les noirs essaims bourdonnant sur tes branches,
Le frisson de la feuille aux caresses du vent,
Adieu, les frais tapis de mousse et de pervenches
Où le bruit des baisers t'a réjoui souvent!

O chêne! je comprends ta puissante agonie!
Dans sa paix, dans sa force, il est dur de mourir;
A voir crouler ta tête, au printemps rajeunie,
Je devine, ô géant! ce que tu dois souffrir.

Ainsi jusqu'à ses pieds l'homme t'a fait descendre;
Son fer a dépecé les rameaux et le tronc;
Cet être harmonieux sera fumée et cendre,
Et la terre et le vent se le partageront!

Mais n'est-il rien de toi qui subsiste et qui dure?
Où s'en vont ces esprits d'écorce recouverts?
Et n'est-il de vivant que l'immense nature,
Une au fond, mais s'ornant de mille aspects divers?

Quel qu'il soit, cependant, ma voix bénit ton être
Pour le divin repos qu'à tes pieds j'ai goûté.
Dans un jeune univers, si tu dois y renaître,
Puisses-tu retrouver la force et la beauté!

Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles;
Poëte vêtu d'ombre, et dans la paix rêvant,
Je vis avec lenteur, triste et calme, et, comme elles,
Je porte haut ma tête, et chante au moindre vent.

Je crois le bien au fond de tout ce que j'ignore;
J'espère malgré tout, mais nul bonheur humain :
Comme un chêne immobile, en mon repos sonore,
J'attends le jour de Dieu qui nous luira demain.

En moi de la forêt le calme s'insinue;
De ses arbres sacrés, dans l'ombre enseveli,
J'apprends la patience aux hommes inconnue,
Et mon cœur apaisé vit d'espoir et d'oubli.

Mais l'homme fait la guerre aux forêts pacifiques;
L'ombrage sur les monts recule chaque jour;
Rien ne nous restera des asiles mystiques
Où l'âme va cueillir la pensée et l'amour.

Prends ton vol, ô mon cœur! la terre n'a plus d'ombres
Et les oiseaux du ciel, les rêves infinis,
Les blanches visions qui cherchent les lieux sombres,
Bientôt n'auront plus d'arbre où déposer leurs nids.

La terre se dépouille et perd ses sanctuaires;
On chasse des vallons ses hôtes merveilleux.
Les dieux aimaient des bois les temples séculaires,
La hache a fait tomber les chênes et les dieux.

Plus d'autels, plus d'ombrage et de paix abritée,
Plus de rites sacrés sous les grands dômes verts!
Nous léguons à nos fils la terre dévastée;
Car nos pères nous ont légué des cieux déserts.

II

Ainsi tu gémissais, poëte, ami des chênes,
Toi qui gardes encor le culte des vieux jours.
Tu vois l'homme altéré sans ombre et sans fontaines;
Va! l'antique Cybèle enfantera toujours!

Lève-toi! c'est assez pleurer sur ce qui tombe;
La lyre doit savoir prédire et consoler;
Quand l'esprit te conduit sur le bord d'une tombe,
De vie et d'avenir c'est pour nous y parler.

Crains-tu de voir tarir la séve universelle,
Parce qu'un chêne est mort et qu'il était géant?
O poëte! âme ardente en qui l'amour ruisselle,
Organe de la vie, as-tu peur du néant?

Va! l'œil qui nous réchauffe a plus d'un jour à luire;
Le grand semeur a bien des graines à semer.

La nature n'est pas lasse encor de produire :
Car, ton cœur le sait bien, Dieu n'est pas las d'aimer.

Tandis que tu gémis sur cet arbre en ruines,
Mille germes là-bas, déposés en secret,
Sous le regard de Dieu, veillent dans ces collines,
Tout prêts à s'élancer en vivante forêt.

Nos fils pourront aimer et rêver sous leurs dômes;
Le poëte adorer la nature et chanter :
Dans l'ombreux labyrinthe où tu vois des fantômes,
Un idéal plus pur viendra les visiter.

Croissez sur nos débris, croissez, forêts nouvelles!
Sur vos jeunes bourgeons nous verserons nos pleurs;
D'avance je vous vois, plus fortes et plus belles,
Faire un plus doux ombrage à des hôtes meilleurs.

Vous n'abriterez plus de sanglants sacrifices;
L'âge emporte les dieux ennemis de la paix.
Aux chants, aux jeux sacrés, vos séjours sont propices;
Votre mousse aux loisirs offre des lits épais.

Ne penche plus ton front sur les choses qui meurent;
Tourne au levant tes yeux, ton cœur à l'avenir.
Les arbres sont tombés, mais les germes demeurent;
Tends sur ceux qui naîtront tes bras pour les bénir.

Poëte aux longs regards, vois les races futures,
Vois ces bois merveilleux à l'horizon éclos;
Dans ton sein prophétique écoute les murmures;
Écoute! au lieu d'un bruit de fer et de sanglots,

Sur des côteaux baignés par des clartés sereines,
Où des peuples joyeux semblent se reposer,
Sous les chênes émus, les hêtres et les frênes,
On dirait qu'on entend un immense baiser.

MADAME ACKERMANN

NÉE EN 1813

Le poëte que nous avons l'honneur de présenter au public, et dont le nom même lui est encore inconnu, offre assurément le plus étonnant exemple de l'alliance des facultés les plus contradictoires : l'auteur des contes auxquels nous allons faire de larges emprunts; ce poëte d'une imagination si gracieuse et si vive, cet écrivain d'une plume si légère, est avant tout un érudit de premier ordre. Elle possède toutes les langues savantes, tant anciennes que modernes, le sanscrit comme le latin, l'hébreu comme le grec; elle sait tout ce que les ouvrages spéciaux publiés jusqu'à ce jour permettent de savoir sur la littérature chinoise, et, chemin faisant, elle a trouvé le temps de pénétrer assez avant dans l'étude des sciences exactes!

Nous sommes heureux de pouvoir donner sur cette belle intelligence et cette singulière destinée quelques détails intimes qui auront certainement pour le lecteur plus d'intérêt qu'une appréciation littéraire, d'ailleurs à peu près inutile, les traits caractéristiques de ce charmant talent se révélant d'eux-mêmes à la lecture de ces poésies où tant de mélancolie, gracieuse et profonde tour à tour, s'allie à un vif et malin enjouement.

Les premières années de Mlle Louise-Victoire Choquet ne firent nullement pressentir ce qu'elle serait un jour. Ce ne fut que vers dix ans que l'*échevelet* de sa pensée se débrouilla, suivant l'expression d'un poëte dont elle devait devenir l'émule, Clotilde de Surville. Elle commença à rimer, et, soutenue par les éloges des professeurs, elle sentit tout à coup la lumière poétique se faire en elle. Déjà elle se croyait

appelée à quelque gloire, quand de cruels malheurs domestiques vinrent changer le cours de ses pensées et la forcèrent de renoncer à la poésie. Elle avait vingt ans quand elle accomplit ce douloureux sacrifice.

C'est alors que, pour s'étourdir et se consoler, elle se plongea, avec une vigueur et une ténacité toutes viriles, dans l'étude des langues, qu'elle apprit seule. Mais, comme les victimes d'une passion malheureuse recherchent encore ce qui leur rappelle leur ancien amour, elle n'eut de commerce qu'avec les poëtes. Les prosateurs furent entièrement négligés. Elle s'absorba dans la contemplation des beautés poétiques de tous les pays et de tous les âges. Elle s'enivra d'images et d'harmonie, oubliant qu'elle aussi pouvait fournir sa note au divin concert.

Cependant la curiosité de son esprit allait toujours croissant. Elle se persuada qu'elle ne pourrait la satisfaire à son gré qu'en Allemagne, sur cette terre classique des fortes études et des patients travaux. Ce désir devint peu à peu une passion impérieuse, une idée fixe, et sa famille finit par céder à ses instances.

A Berlin, la jeune fille trouva, dans la société de savants éminents, l'aliment que réclamait l'insatiable avidité de son esprit. Ce fut là aussi qu'au bout de quelques années elle rencontra M. Ackermann, précepteur des neveux du roi de Prusse, et chargé à cette époque de la partie française et littéraire dans la publication des œuvres de Frédéric le Grand. La conformité parfaite des goûts, une égale passion pour les mêmes études devaient amener entre elle et lui un lien plus étroit; et dans cette union si bien assortie, que d'œuvres intéressantes poursuivies, entreprises ou achevées en commun! Quelle séduisante perspective de nobles labeurs pour ces deux intelligences qui se fécondaient mutuellement, qui se complétaient l'une par l'autre! Mme Ackermann prêtait à son mari le plus actif, le plus utile concours; c'était elle qui se réservait de fouiller les bibliothèques, de faire les recherches les plus pénibles et les plus savantes. C'était elle aussi dont la plume facile prenait souvent la plus grande part à leurs travaux écrits. A quoi ne pouvait prétendre ce couple si rare et si privilégié! Mais cet ineffable bonheur ne devait durer que peu d'années. Une mort prématurée enleva M. Ackermann en 1846.

Cette douloureuse époque de sa vie a laissé dans ses poésies un long et profond retentissement. Que n'a-t-elle pu sauver cette vie si chère au prix de la sienne! Elle pensait sans doute à sa propre destinée, quand, à propos du dévouement d'un de ses héros qui rachète la vie

de sa maîtresse par le sacrifice de la sienne, cette pathétique exclamation lui échappe :

Ah! l'heureux sort! mourir pour ce qu'on aime!
Après son cœur offrir ses jours encor,
Un pareil don ne va-t-il de lui-même?
Et nous aussi nous avons vu la Mort
Assise auprès d'une couche bien chère.
Plainte ni vœux, désespoir ni prière,
Rien n'arrêta son bras; il nous fallut
Livrer l'objet d'une tendresse extrême.
Ce n'est l'amour à cette heure suprême
Qui nous manqua... La Mort n'a pas voulu!

Dans la studieuse retraite où elle s'est depuis confinée, près de Nice, Mme Ackermann ne vit qu'avec ses souvenirs. Ne lui conseillez pas de s'en distraire, elle vous répondrait :

Quoi! me ravir le plus cher de moi-même!
Amer ou doux, ô mon passé, je t'aime.
Toi seul m'es tout. Hélas! le présent fuit.
Qu'il pleure ou rie au moment qu'il s'éveille,
Un souvenir a douceur non pareille.
Sans ses hiers c'est peu qu'un aujourd'hui.
A ne les perdre il est donc bien qu'on veille.
La mémoire est le coffret parfumé
Où tient notre âme un trésor enfermé;
Encore émue, en hâte elle y dépose
Joie et douleur, amour et toute chose,
Cendres, hélas! mais cendres de grand prix...

N'a-t-elle pas dit encore .

Autour des cœurs qui vous servaient de tombe,
Vous retourniez errer à certains jours,
Chers revenants, ô défuntes amours?

Le seul adoucissement qu'elle admette, c'est la contemplation de ce beau ciel de Nice, dont elle repaît ses yeux et son âme .

Car la nature est vraiment souveraine
Contre nos maux qu'elle calme et guérit.
La retrouvant toujours belle et sereine,
Le cœur s'apaise; encore endolori,
Il se rentr'ouvre aux douceurs de ses charmes.
Ainsi l'enfant qui jetait cris et larmes
Se tait devant sa mère qui sourit.

Mais si son cœur est resté fidèle au culte sacré du souvenir, sa haute intelligence n'a pas voulu s'ensevelir dans d'inertes regrets. Fidèle à sa devise : *Vivens falle*, entraînée par la persistante activité de sa nature, Mme Ackermann a cherché des distractions utiles, non-seulement dans ses chères études, mais aussi dans les travaux variés d'une exploitation rurale. C'est là que la passion de ses premières années, la poésie, qu'elle croyait ne devoir jamais se réveiller, s'est emparée d'elle avec une nouvelle force, et elle n'y a pas plus longtemps résisté. Elle s'est mise à chanter, non pour la gloire d'être écoutée, mais pour le seul bonheur de chanter, comme elle s'en explique gracieusement dans la spirituelle préface en vers qui ouvre le recueil des *Contes*. Elle ne se dissimule ni l'indifférence du public :

Ah! si la Muse était tant soit peu fée,
Chanter, vraiment, serait emploi des dieux;...
. . . . . .
Il n'en va point ainsi. Pour ceux qu'attire
La Muse au fond de ses bosquets déserts,
Les temps sont durs; de l'aveu de la lyre,
Ce charme a fui, qui lui livrait les cœurs;

ni surtout la difficulté d'atteindre à une originalité sincère :

. . . . . Même il se peut parfois
Qu'en mon chant simple une note rappelle
Quelque vieux maître, et plût à Dieu, vraiment,
Que cela fût; car cela serait charme.
Depuis longtemps il n'est rire ni larme
Qui soient nouveaux sous notre firmament.
Redite, hélas! et regazouillement,
C'est tout notre œuvre, et qui rime s'expose
A faire ouïr des sons déjà connus;
Heureux encor, parmi les tard venus,
Ceux dont le chant ressemble à quelque chose!

Nous l'avons dit en commençant : le caractère distinctif du talent de Mme Ackermann, c'est l'alliance d'une veine poétique très-sincère avec une prodigieuse érudition, sans que ces qualités si diverses d'un même esprit se confondent jamais. C'est là un exemple de bon goût bien rare et vraiment remarquable. Ce n'est pas que le poëte ne tire parti même pour ses vers de tant de savantes études. C'est aux poëmes et aux tra-

ditions de l'Inde qu'elle a demandé les thèmes de ses principaux contes. Elle-même en a dit la raison :

> L'Inde me plaît, non pas que j'aie encore
> De mes yeux vu ce rivage enchanteur ;
> Mais on sait lire, et même, sauf erreur,
> On a du lieu déchiffré maint auteur.

Si la poésie emprunte à son érudition le cadre et les inspirations principales de ses compositions, elle sait se garder des réminiscences pédantesques et des doctes allusions qu'il lui serait si facile de prodiguer. Peut-être même, à ce propos, une critique rigoureuse lui reprocherait-elle l'absence complète de cette couleur locale qu'on s'attend à rencontrer dans de pareils sujets. Elle-même semble aller au-devant de ce reproche, quand, s'adressant à ces fictions exotiques, elle semble leur demander pardon de les avoir ainsi travesties :

> . . . On le voit bien, dans ces robes nouvelles
> Vos doux attraits sont tout dépaysés;
> Vous regrettez la largeur de vos voiles.
> Vos habits pleins de perles et d'étoiles
> A ce point-là vous tiendraient-ils au cœur ?
> De leurs longs plis j'ai retranché l'ampleur,
> Taillé, rogné, selon qu'il m'accommode...

On chercherait vainement dans ces spirituels récits une image de la magnifique nature dont quelques romanciers et poëtes de ce temps, Méry et Leconte de Lisle, par exemple, nous ont donné de si éclatantes descriptions ; mais peut-être faut-il savoir gré à notre poëte d'avoir gardé l'originalité de sa manière dans un sujet qui prêtait tellement aux lieux communs.

En revanche, ces poésies, si peu riches au point de vue de la couleur locale, abondent en impressions personnelles. On sent à chaque instant que le poëte fait un retour involontaire sur lui-même et sur son passé, et que ces abondantes variations sur un thème unique, les joies et les douleurs de l'amour, prennent leur source dans l'expérience profonde d'un sentiment passionné.

> Le premier mois que l'on passe en ménage
> Est très-friand et porte un nom fort doux.
> Sur ses cadets que l'aîné s'avantage,
> Ce n'est pas juste, amants, qu'en dites-vous?

Il aurait seul et la fleur et la crème?
Moi j'en réserve aussi pour les derniers,
Et toute lune, en fût-il des milliers,
Me serait miel auprès de ce que j'aime.

Que dire encore de cette observation d'une si pénétrante justesse, où la délicatesse de l'expression le dispute à la justesse de la pensée?

Le don charmant que l'on fait de soi-même
Est défloré si celle qui vous aime
Sait ne l'avoir que de seconde main.
En fait d'aimer la primeur est exquise;
Mais toute femme, alors qu'elle est éprise,
A la tromper vous ouvre le chemin.
Rien n'est d'ailleurs si vrai que ce mensonge.
Quand la jeunesse, en quête d'un beau songe,
Dans les plaisirs se jette à cœur perdu,
Brûler parfois pour d'insignes coquettes
Un grain d'encens, ce n'est point défendu.
C'est en passant par bien des amourettes
Que l'on arrive à l'amour sous les cieux.
Jeunes beautés, lorsqu'aux pieds de vos charmes
Un tendre amant vient déposer les armes,
Jusqu'à ce jour vous attestant ses dieux
Qu'il n'aima point, croyez-le sur parole.
Tout le passé n'était qu'ivresse folle,
Essai d'aimer, sens un moment surpris,
Désirs cherchant leur véritable reine,
Et de ce cœur, cent fois pris et dépris,
Un amour vrai vous réservait l'étrenne.

N'est-ce pas une bonne fortune pour l'éditeur et pour le public que de mettre en lumière des vers si frais, si élégants, si délicieux? On reconnaît aisément que le modèle dont Mme Ackermann s'est comme imprégnée avec le plus de prédilection, c'est La Fontaine. Elle remonte aussi volontiers à Montaigne et à Marot. Elle aime à leur emprunter quelques-uns de ces tours ou de ces mots de l'ancienne langue, qui donnent du relief à sa pensée et à son style une sorte de saveur gauloise. On peut dire, sans rien exagérer, qu'elle continue la tradition de nos vieux poëtes. Chez elle, la grâce est sincère et la naïveté n'est pas une grimace. Sa manière n'a rien de commun avec celle de la plupart de nos Saphos modernes, qui ne reproduisent guère que de pâles copies de Lamartine et de Victor Hugo. Point de sensiblerie rêveuse; point de banales métaphores; point de cette phraséologie vaporeuse et

diffuse, dont la forme éblouit quelquefois, mais qui ne laisse qu'un vain son, plus ou moins harmonieux, dans l'oreille, sans pénétrer jamais jusqu'au cœur. Le vers de Mme Ackermann est plus net et plus précis; il ne vise point seulement à l'éclat extérieur d'un vernis poétique; il se distingue par la vivacité de ses images souvent pittoresques, et par une singulière propriété d'expression que le poëte doit à la lecture assidue de ses maîtres favoris.

Mme Ackermann n'a jamais eu la pensée de s'adresser au public. Elle a voulu seulement donner sa mesure à quelques amis, et il lui a semblé que pour cela quelques morceaux suffisent. Nous espérons que les suffrages qu'elle ne peut manquer d'obtenir l'encourageront à sortir de son obscurité volontaire, et à justifier de plus en plus la place si méritée que nous lui avons assignée dans notre galerie contemporaine.

PAUL BARBET-MASSIN.

Les poésies de Mme Ackermann composent un petit volume imprimé à Nice, chez Caisson et Ce, en 1861; mais cet ouvrage, tiré seulement à cent cinquante exemplaires, n'a pas été mis dans le commerce.

PENSÉES DIVERSES

Pour des sonnets en fasse qui les aime :
Chacun son goût, mais ce n'est pas le mien.
Un bon, dit-on, vaut seul un long poëme;
Heureux qui peut en amener à bien.
Mon vers, hélas! a l'humeur vagabonde;
Ne lui parlez d'entraves seulement.
Un peu de rime, — encor Dieu sait comment! —
S'il peut souffrir, c'est tout le bout du monde.
Ruisseau furtif, je le laisse courir
Parmi les prés, le livrant à sa pente;
Il saute, il fuit, il gazouille, il serpente,
Chemin faisant, il voit ses bords fleurir.
Qu'un voyageur parfois s'y désaltère,
Et d'un merci le salue en partant,
Ou ses attraits qu'une jeune bergère
Vienne y mirer, c'est un ruisseau content.

Sous mes oliviers verts, en mon riant séjour,
Quand vous me croyez seul, j'ai bonne compagnie,
Bons livres; à ces gens d'aimable et doux génie
Je fais parfois un doigt de cour.
Les poëtes légers descendent sur ma plage,
Leur esquif est à mon rivage
Amarré depuis plus d'un jour.
Oui, de tous lieux, chez moi s'empresse
La foule des chantres aimés;
Mais par aucun, dans ma tendresse,
Certains Français ne sont primés;
Ceux-là, ce sont mes rois, mes dieux et davantage.
Je suis à deux genoux devant leur bon langage

Net et sain, pur bon sens de grâce revêtu.
Que d'agréments dans leur sourire!
Le temps n'en a rien rabattu.
Ces tours charmants, fines fleurs du bien-dire,
Ont des beautés encor dont on est amoureux.
Veuille Dieu qu'en ce présent livre
Ait laissé trace au moins ma passion pour eux!
Contes y sont, lecteur, je te les livre;
Dis-nous-en ton avis quand tu les auras lus.
Si je n'ai su d'attraits et grâces assorties
A ton gré les parer, il ne me reste plus
Qu'à jeter la lyre aux orties.

Une princesse, au fond des bois,
A dormi cent ans autrefois;
Oui, cent beaux ans, tout d'une traite.
L'enfant, dans sa fraîche retraite,
Laissait courir le Temps léger.
Tout sommeillait alentour d'elle;
La brise n'eût pas de son aile
Fait la moindre feuille bouger.
Le flot dormait sur le rivage;
L'oiseau, perdu dans le feuillage,
Était sans voix et sans ébats.
Sur sa tige fragile et verte
La rose restait entr'ouverte;
Cent printemps ne l'effeuillaient pas.
Le charme eût duré, je m'assure,
A jamais, sans le fils du roi.
Il pénétra dans cet endroit,
Et découvrit, par aventure,
Le trésor que Dieu lui gardait.

Un baiser bien vite il dépose
Sur la bouche qui, demi-close,
Depuis un siècle l'attendait.
La dame, confuse et vermeille,
A cet inconnu qui l'éveille
Sourit dans son étonnement;
O surprise toujours la même!
Sourire ému! Baiser charmant!
L'Amour est l'éveilleur suprême,
L'âme, la Belle au bois dormant.

Au pied des monts voici ma colline abritée,
Mes figuiers, ma maison,
Le vallon toujours vert, et la mer argentée
Qui m'ouvre l'horizon.

Pour la première fois sur cette heureuse plage,
Le cœur tout éperdu,
Quand j'abordai, c'était après un grand naufrage
Où j'avais tout perdu

Déjà, depuis ce temps de deuil et de détresse,
J'ai vu bien des saisons
Courir sur ces coteaux que la brise caresse,
Et parer leurs buissons.

Si rien n'a refleuri, ni le présent sans charmes,
Ni l'avenir brisé,
Du moins mon pauvre cœur, fatigué de mes larmes,
Mon cœur s'est apaisé,

Et je puis, sous ce ciel que l'oranger parfume,
Et qui sourit toujours,
Rêver aux temps aimés, et voir sans amertume
Naître et mourir les jours.

Les yeux baissés, rougissante et candide,
Vers leur banquet quand Hébé s'avançait,
Les dieux charmés tendaient leur coupe vide,
Et de nectar l'enfant la remplissait.
Nous tous aussi, quand passe la Jeunesse,
Nous lui tendons notre coupe à l'envi.
Quel est le vin qu'y verse la déesse?
Nous l'ignorons; il enivre et ravit.
Ayant souri dans sa grâce immortelle,
Hébé s'éloigne; on la rappelle en vain.
Longtemps encor sur la route éternelle
Notre œil en pleurs suit l'échanson divin.

CHARLES CORAN

NÉ EN 1814

M. Charles Coran appartient à cette génération intermédiaire de poëtes contemporains qui eut à continuer, en les modifiant, les traditions de la première époque du romantisme. Pour caractériser par un exemple ce petit groupe, il suffit de nommer le plus connu, sinon le plus éminent, Brizeux, à qui sont adressées plusieurs pièces du premier recueil de M. Coran, et qui lui a dédié, en retour, un de ses *Ternaires*. Ce n'est pas qu'entre les deux amis la ressemblance soit bien étroite; ils se touchent pourtant par un point commun dans leur conception de la beauté poétique : une sobriété dans la forme, qui vise au délicat et à l'exquis.

Le premier recueil de M. Coran parut à un moment défavorable, dans cette période de lassitude et de satiété qui suivit la ferveur littéraire de la Restauration. Les poëtes, déjà en possession de la renommée, agrandissaient et complétaient leur œuvre : Lamartine avait donné, quatre ans auparavant, *Jocelyn*, et tout récemment *la Chute d'un ange;* Victor Hugo préparait *les Rayons et les Ombres;* Alfred de Musset écrivait *Rolla;* mais, en fait de nouveaux venus, on n'avait eu guère à signaler depuis dix ans que Théophile Gautier et Brizeux. *Onyx* révéla un poëte aux juges compétents. A travers les tâtonnements inséparables d'un début, une originalité de franc aloi se faisait jour dans ces vers faciles, élégants, pleins de naturel et de grâce. La Fantaisie, à qui la pièce finale est dédiée, et que le poëte a prise pour sa muse, lui souffle les inspirations les plus diverses; il chante, comme il le dit lui-même, l'art, les vers, la nature. Les élégies amoureuses alternent avec les sonnets philosophiques dans la seconde manière d'Auguste Barbier. Les vers de galanterie légère et passionnée succèdent aux graves dia-

logues où conversent des personnages allégoriques et typiques : la Philanthropie et la Charité, Don Juan et Leporello; des études sur l'art se mêlent aux premières extases de la passion : mais que le poëte s'adresse à Raphaël ou *à un Moine de Zurbaran que copiait une dame*, qu'il s'inspire du vase Borghèse ou de sa maîtresse, qu'il célèbre M. Ingres ou sa Muse, partout, dans ce recueil plein de disparates, en dépit des défauts et des lacunes, on sent ce souffle de jeunesse et de vie sans lequel tout livre de poésie est un livre mort-né.

Le second recueil, publié sept ans plus tard, est en remarquable progrès sur le premier. L'imitation, cette irrésistible sirène des débutants, n'inspire plus au jeune poëte qu'un effroi salutaire. Dans *Onyx*, il cherchait sa voie; dans les *Rimes galantes*, il l'a trouvée. Aux ambitions multiples du début a succédé la calme décision d'un esprit en pleine possession de lui-même, qui connaît ses forces et saura les employer. Des deux inspirations qui se partageaient le précédent recueil, l'art et la galanterie, le poëte a choisi délibérément la seconde. A peine y noterait-on quelques retours à l'art, encore les deux seuls maîtres qui y soient célébrés, Brauwer et Watteau, le peintre des *kermesses* et le peintre des *fêtes galantes*, rentrent-ils, chacun à sa manière, dans le ton du sujet. Mais le domaine que s'est attribué le poëte est assez étendu pour qu'il puisse s'y mouvoir en toute liberté. La galanterie, telle qu'il l'entend, dans le sens le plus vaste et à la fois le plus délicat du mot, n'embrasse pas moins que la vie élégante en sa variété. C'est un panorama brillant et rapide, déployé avec tout son changeant décor. L'Opéra et le corps de ballet, la vie des eaux et la vie de château, les joies bruyantes du carnaval, les fêtes intimes du boudoir, tout le cortège et tout l'accompagnement du plaisir, selon les mœurs du XIXe siècle : voilà l'inépuisable thème que ces vers spirituels et légers brodent de variations avec une verve de bon ton et le libre enjouement d'un esprit que n'a pas entamé la pruderie contemporaine.

La finesse de son goût l'avertit, de reste, des écueils qu'il côtoie. S'il va jusqu'à la sensualité délicate, il sait se garder de toute grossièreté grivoise, et ses plus vives débauches d'imagination n'excèdent pas les limites de l'art. Il se sauve des pas scabreux par la légèreté de son allure. Il n'ignore pas d'ailleurs que l'hypocrite délicatesse de nos mœurs et de notre langue a singulièrement rétréci le champ de la poésie érotique. S'il eût eu ses coudées franches, il eût chanté l'amour avec toute la hardiesse des poëtes antiques : il nous eût rendu un écho de Properce et de Catulle; ne pouvant renouer même les traditions du XVIIIe siècle,

il s'est tenu à égale distance de la grâce froide et pompeuse de Gentil Bernard et de la sensiblerie égrillarde ou mélancolique de Parny. Bertin est de tous ses prédécesseurs celui avec lequel il a le plus d'affinité. Chez tous les deux, l'élégance et l'amour de la beauté ennoblissent et relèvent le culte de la volupté. Un arrière-goût de l'art antique se mêle à un sentiment tout moderne. Seulement, M. Coran est plus original, parce qu'il est plus vrai, et que sa verve poétique s'inspire plus directement de son ardeur pour le plaisir. Il est peut-être le seul poëte contemporain qui ait porté cette parfaite sincérité dans un genre trop sacrifié par la nouvelle école littéraire. C'était, disons-le, une entreprise vraiment périlleuse que de ressusciter de notre temps le vers léger et badin du dernier siècle, et celui qui l'a fait avec le plus de succès, Alfred de Musset, n'échappa aux écueils du genre, la monotonie et les négligences de la forme, que par des élans lyriques qui font souvent disparate. M. Coran, lui, a le mérite de ne jamais détonner. C'est aux avantages et aux priviléges du genre, la mobilité de l'idée, la variété du rhythme, la désinvolture du vers, qu'il demande les ressources nécessaires. Sa langue, vive et précise, souple et ferme, est d'une remarquable qualité. On n'y trouve guère à reprendre qu'une pointe de marivaudage. Mais dans le temps morose où nous vivons, le badinage est devenu un art si difficile!

Malgré les encouragements dont les juges compétents accueillirent ses débuts, M. Coran n'a rien publié depuis quinze ans, et de ce qu'il s'est tu, bien de gens concluront qu'il n'avait rien à dire. Nous croyons qu'il y a une explication meilleure et plus vraie à donner de ce silence obstiné. C'est de son plein gré que le poëte a renoncé, sinon à écrire, du moins à publier. En voyant dans quel discrédit croissant est tombée la poésie, peut-être ne s'est-il pas senti le courage de braver l'indifférence systématique du public. L'anathème à la célébrité, *l'Odi profanum*, tente vite, de notre temps, les esprits délicats. M. Coran a tenu à se retirer de bonne heure de ce bruyant concours des réputations où la palme est aux grosses voix, de cette mêlée où les poumons d'airain se font seuls entendre. Il s'est réfugié de plus en plus dans la délicieuse paix du dilettante, délicieuse en effet, s'il ne sent jamais s'éveiller en lui le poignant regret de n'avoir pas poursuivi plus longtemps cet idéal que tout vrai poëte porte en soi, pour sa félicité et son tourment.

E. C.

V. *Onyx*, in-18, Masgana, 1844; *Rimes galantes*, in-8, Amyot, 1847.

UNE FLAMME

Chasseurs pris par la nuit, chasseurs lourds de gibier,
Nous rentrons au pays par un même sentier.
— Mais là-bas quelle flamme brille!...

L'un de nous, fermier, dit : — « Au sommet du coteau,
C'est Lucas, le berger, gardien de mon troupeau,
Dont le feu de sarment pétille. »

Un marguillier répond : — « Voisin, sans vous fâcher,
C'est la lune qui frappe, au faîte du clocher,
Notre coq perché sur l'aiguille. »

Le maire de l'endroit poursuit : — « C'est un brûlot;
C'est un brandon d'émeute, un signal de complot.
Çà, gendarmes, qu'on les fusille! »

— « Erreur, mes bons Messieurs, reprend un magister;
Regardez-le marcher; c'est le grand Jupiter :
L'astre errant à vos yeux scintille. »

Moi, tout bas, à mon cœur j'ai dit : — « C'est un flambeau;
C'est la cire qui brûle au balcon du château,
Dans les mains de la jeune fille. »

Le nocturne fanal, complice de l'amour,
Annonce au gai chasseur qu'on l'attend au retour,
Minuit sonnant, près de la grille.

RONDEAU

Bergère rose, à jupe de crépon,
Cambrez vos reins; que la gaze en tampon
Fasse bouffer vos hanches de dentelle.
Voici la houppe : allons, mademoiselle,
Dans vos cheveux noués comme au Japon,
Poudrez le cœur de la rose pompon,
Mettez du fard près de cet œil fripon,
Puis une mouche,... et soyez naturelle,
Bergère rose.
Sur l'éventail une colombe pond
Un œuf d'où sort Amour, le frais poupon.
Armez d'un trait du dieu votre prunelle,
Et que la mule à rubans ait son aile,
Quand la gavotte enfle votre jupon,
Bergère rose.

ÉCRIT SUR UN ALMANACH DES MUSES

Bouts rimés, impromptus, quatrains et triolets,
Vous avez eu vos jours de gloire et de conquêtes;
Vous avez illustré des hôtels, des palais,
Versaille et Trianon vous ont donné des fêtes.

Mais il n'est plus, le temps où vous suiviez la cour,
Où les petits marquis vous ouvraient les ruelles,
Où les petits abbés pour vous plumaient l'Amour,
Et trempaient dans le musc d'érotiques bouts d'ailes.

Vous revêtiez alors l'éclatant maroquin;
Vous portiez des signets en faveur rose et blanche :
Au rebut maintenant, vous mourez en bouquin,
Près de la houppe à poudre oubliés sur la planche.

Pourtant si vous voulez revivre en un placet,
Hanter les bals de nuit sous forme de message,
Sortir furtivement du fond de mon gousset,
Sans être vus, glisser dans l'ombre d'un corsage;

Chanteur et plus encore esclave des amours,
Je veux vous retrouver dans l'écrin de mes rimes,
De vos séductions emprunter le secours,
Et tramer avec vous les plus beaux de mes crimes.

Vos modes ont passé, mais vos propos sont doux;
Vous savez les secrets de la galanterie :
La dame qui reçoit une épître de vous
Laisse ses cruautés tourner en rêverie.

SONNET [1]

Pour si fou qu'il se donne, est-il un chansonnier
Qui n'ait ses jours d'élan vers la beauté suprême?
Quel rimeur de couplets ne médite un poëme,
Vingt-quatre chants de gloire et la sienne au dernier?

Chacun a son Achille, et moi tout le premier.
Entre bien des projets c'est celui-là qu'on aime.
On rêve grands combats, fiers trépas, et moi-même
J'adresse plus d'un mort au sombre nautonier.

Que dis-je! on prend la lyre, on invoque Thalie :
— Muse, soyons sublime!... — Et voilà qu'on oublie
La marotte à laquelle on doit d'être un esprit.

Fantastique dessein que berce une chimère,
Et qui sommeille en paix sous les lauriers d'Homère,
Heureux qui vous conçoit, bien sot qui vous écrit!

[1] Nous devons à l'obligeance de M. Charles Coran de pouvoir citer les pièces qui suivent, et qui sont destinées à faire partie d'un recueil encore inédit.

LE VIN DE JURANÇON

Petit vin doux de Jurançon,
Êtes-vous gai dans ma mémoire!
Avec mon hôte et sa chanson,
Sous les rosiers j'allais vous boire.

Passant par là, vingt ans après,
J'ai retrouvé sous la tonnelle
Mon hôte, assis toujours au frais,
Chantant la même ritournelle.

Le Jurançon, d'hier pressé,
Me traite en ami de la veille :
Les souvenirs du temps passé
Coulent déjà de la bouteille.

Le verre en main, rubis dans l'œil,
On trinque, on boit... Mais quel vinaigre!
Jamais piquette d'Argenteuil
A mon palais ne fut plus aigre.

Pourtant c'est le cru du bon temps,
Le jus pareil, la même tonne...
C'est vous, gaîté de mon printemps,
Qui manquez au vin de l'automne.

J'ai négligé de façonner ma vigne;
Comme un lézard le cep libre a couru.
Quand le fruit mûr sous la feuille a fait signe,
Sans compagnon j'ai vendangé mon cru.

Sous le pressoir je n'ai pas mis la grappe
Pour lui donner en cuve un titre vain.
A la façon des suivants de Priape,
Entre mes doigts j'ai fait jaillir le vin.

Je n'ai rempli qu'à peine une bouteille.
On sait le prix du petit vin nouveau ;
Cela se verse aux passants, sous la treille,
Et coule au cœur sans monter au cerveau.

A mon clairet indiquant cette route,
De vigneron je me fis sommelier,
Et je l'offrais... Mais quoi ! pas un n'y goûte,
Que faire alors? Le coucher au cellier.

Sous le cachet de l'oubli bien fermée,
Jeune bouteille, endormez vos glouglous ;
Comme un flacon de haute renommée,
Dans la poussière encroûtez le vin doux.

Mais dans trente ans qu'un gourmet vous découvre;
Vieille bouteille à des respects a droit :
Avec égard lentement il vous ouvre ;
Il flaire, il goûte, il vous vante : on vous boit.

D'un nom flatteur la mode vous baptise ;
La sotte alors tend son verre au flacon.
Autre travers de l'humaine bêtise,
De mon clairet on fera du mâcon.

Pour aujourd'hui, la vigne est encor verte ;
Sous mon berceau j'irai, sans plus de frais,
A la gaîté tenir mon âme ouverte
Et savourer l'indifférence au frais.

JOSÉPHIN SOULARY

NÉ EN 1815

Chaque époque a sa physionomie; le trait caractéristique de la nôtre sera la célérité. La célérité a du bon; le contester, ce serait méconnaître le prix du temps; ce serait bien de la modestie, ou bien de l'ingratitude, au siècle des chemins de fer, de la télégraphie électrique et de la photographie. Mais il ne suffit pas de faire vite; l'essentiel, on l'oublie trop, est de bien faire: il faut le rappeler à ceux qui manipulent la matière; il faut surtout le rappeler à ceux qui manipulent l'esprit.

La liberté de la presse et la liberté de la parole — Dieu me préserve de les blasphémer pour cela! — ont rendu ce mauvais service aux lettres de leur faire ériger, elles aussi, en mérite suprême, deux qualités très-secondaires: la facilité et l'abondance. De par le journal et de par la tribune, la palme aujourd'hui est à l'improvisation. Il s'agit bien, vraiment, de méditer, de combiner, de peser les termes! Idées, style et composition, votre plume trouvera tout cela d'elle-même au fond de votre écritoire: fiez-vous aux hasards de l'inspiration. L'important est de faire vite et de faire beaucoup. Point de succès, si l'on n'occupe incessamment le public de soi, et l'esprit se vend au mètre, comme une étoffe.

Aussi, aucun genre n'échappe à cette *influenza,* pas plus le livre que le journal, pas plus les vers que la prose. Le premier de nos poëtes n'est, à proprement parler, qu'un improvisateur. Le choix de l'exemple doit m'absoudre de l'intention de dénigrer cette agréable faculté; mais permettez aux délicats — qui ne sont point aussi malheureux qu'a bien voulu le dire La Fontaine ce Janus des moralistes, — de réserver

un coin à part dans leur cœur aux talents scrupuleux qui savent résister à ce profitable entraînement.

Au premier rang de ces scrupuleux, la justice veut que je place M. Joséphin Soulary.

Évidemment, M. Soulary n'a aucune prétention à la fécondité, cette qualité si recherchée de nos jours et qui se paye si cher. Quoiqu'il soit dans sa quarante-septième année, sauf quelques publications de peu d'importance et qui ne doivent guère être considérées que comme des essais, des tâtonnements, il n'apporte à cette exposition des produits de la poésie française qu'un seul volume de vers, mais un volume déjà par trois fois amoureusement retouché, complété, et qui, de réimpressions en réimpressions et de perfectionnement en perfectionnement, pourrait bien fournir, quelque jour, à la bibliothèque des connaisseurs, des délicats, un digne pendant aux sept éditions des *Caractères de notre siècle*, que Labruyère, ce semble, ne doit pas regretter pour sa gloire d'avoir passé sa vie entière à améliorer et à grossir.

Mais avant de parler de l'œuvre, commençons, logiquement et chronologiquement, par dire quelques mots de l'homme.

M. Joséphin Soulary est né le 23 février 1815, de Jean-Baptiste Soulary et de dame Anne-Joséphine-Constance Deléglise. Sa famille est d'origine génoise. Elle s'expatria pour échapper aux Guelfes ou aux Gibelins, peut-être à tous les deux, et vint porter à Lyon l'industrie des velours brochés d'or et d'argent. Pendant la révolution, en 1793, le grand-père du poëte se maria à demoiselle Jeanne, comtesse de Barancy de Sandar, dont les parchemins, même alors, ne furent pas inutiles à sa nouvelle famille, car ils paraissent avoir servi pendant longtemps à couvrir des pots de confitures.

Il existe encore à Simonest, près de Lyon, un château historique du nom de Sandar.

Des enfants issus de cette union, deux, le père du poëte et un de ses frères, ont continué les traditions paternelles dans le commerce des soieries; un troisième, aujourd'hui directeur de l'École des beaux-arts de Saint-Étienne, ancien élève de David et de Gros, n'est pas sans réputation comme peintre d'histoire, et le musée de Lyon a de lui un tableau estimé, représentant le comte Ugolin dans sa prison.

Après ces détails consciencieux que le *Bulletin du bouquiniste* recueillera peut-être avec avidité dans quelques siècles, arrivons enfin au poëte qui est l'objet de cette notice.

Un poëte, vraiment poëte, quel don de la nature ! Mais on se tromperait fort si l'on s'imaginait que la nature n'a pas besoin d'être secondée pour mener à bien ce difficile enfantement. Il y a des procédés pour cela. Voulez-vous savoir comment se fait un poëte ? Prenons pour exemple M. Joséphin Soulary. La recette que je vais vous donner n'est pas la seule ; mais je vous la garantis bonne : la preuve en est dans les résultats.

Vous enlevez, dès sa naissance, un enfant à sa famille et vous l'envoyez en nourrice : on ne saurait s'y prendre trop tôt. Là, vous le laissez pendant sept ans. C'est bien long, penserez-vous ; et, en effet, l'on pourrait faire à moins ; mais le cas que je cite a si bien réussi qu'il vaut mieux s'y tenir comme modèle, que de se lancer dans la voie aventureuse des conjectures.

Je ne sais pas si, d'ores et déjà, vous avez compris quel est le système de culture qui doit donner à ce précieux germe tout le développement qu'il comporte. Comme je ne suis pas ici pour vous proposer des énigmes, je veux supposer que non et vous l'expliquer à tout hasard. Ce système, c'est celui de la privation. La privation ! Quelle admirable méthode ! Voyez l'instruction publique : comme elle stimule nos appétits intellectuels par la sobriété de ses enseignements ! Et en politique donc ! C'est là, plus encore qu'ailleurs, qu'éclatent les merveilleux effets de l'éducation négative. Est-il rien comme l'arbitraire pour donner le goût de la liberté ?

Dans cet exil de sept ans loin des siens, entre des mains mercenaires, l'enfant avait dû apprendre à apprécier tout ce que vaut la famille ; mais à sept ans, à cet âge qu'on appelle de discrétion, le laisser à la campagne, au milieu des fleurs et des animaux, il y avait là un danger, un grand danger. S'il allait se blaser sur tout cela, comme un paysan ! Heureusement la Muse veillait avec un soin maternel sur cette fleur naissante de poésie, et, avec cette intelligente sévérité qui est, à ce qu'on nous dit, la meilleure marque d'affection, elle la transplante dans une sombre école dont le maître va se charger de lui inspirer, toujours par la même méthode, l'amour de l'air et du soleil.

Victor Hugo a comparé l'âme du poëte à un écho sonore placé au centre de l'univers. L'image est belle et juste ; la sonorité a son prix en musique, et même en poésie, pourvu qu'on n'en abuse pas et qu'elle ne soit pas le symptôme d'un vide fâcheux. Shakspeare voit dans l'art un miroir, ce qui est toujours la même idée. Le fait est — image à part et tout prosaïquement — que le poëte doit être très-

impressionnable, tout sensibilité et tout appétence; et que, pour éveiller, pour surexciter en lui cette indispensable susceptibilité d'organes, ce besoin de s'emparer, comme la *Marie Stuart* de M. Lebrun, de la nature entière, rien ne vaut la souffrance et la privation.

Il était si convaincu de l'efficacité de cette méthode d'éducation pour l'avoir souvent appliquée, ce digne instituteur, et il avait si bien deviné la vocation de son élève et la nécessité des rigueurs salutaires dont cette charge d'une âme d'élite lui faisait un devoir, qu'au risque d'être méconnu par l'objet de ses soins pieux — et aussi par quelques autres — il n'hésita point à faire jaillir de ce jeune cœur l'étincelle poétique par le procédé, aujourd'hui suranné, dont on faisait jaillir alors le feu des cailloux. Et c'était, en effet, bien du désintéressement; car, à présent même qu'il en recueille le bénéfice, son ingrat élève ne sent pas encore le prix de ce mode d'enseignement. « De sept ans, époque où l'on m'a retiré de nourrice, jusqu'à onze ans, époque de ma fuite de l'école, m'écrit-il en réponse à ma demande de quelques renseignements biographiques, ma vie a été un véritable martyre. Comme j'étais un enfant sauvage, incapable de m'expliquer pourquoi ma nourrice n'était pas ma mère, et pourquoi l'on m'enlevait ma grande liberté des champs, ma vache noire et ma blonde sœur de lait, pour me faire étudier une langue barbare dans le livre détesté de M. Lhomond, le principal du collége de Montluel (Ain), homme des vieux principes, m'avait pris en aversion singulière, et se vengeait sur moi, par des supplices inouïs, de ma paresse à l'endroit du *que retranché*, et de mon extrême passion pour les lézards, les cerfs-volants et les tithymales. Il m'écrasait le bout des ongles avec une énorme férule de buis; il me couperosait les bras à grands coups d'une corde à neuf queues armées de nœuds; de son pied bot, dont le soulier, véritable engin orthopédique, était armé d'une membrure de fer, il me roulait par terre en me contondant les côtes et l'estomac; il me tenait des heures entières droit sur un pied, les bras en croix et un vocabulaire sur chaque main, et, pour varier, il me faisait mettre à genoux, les mains sous les genoux et des mâchefers sous les mains. Ces mauvais traitements, qui pouvaient me rendre idiot, m'ont laissé dans le caractère un grand fond de tristesse dont mon existence entière s'est ressentie. »

Et sa poésie aussi, heureusement : béni soit le principal du collége de Montluel (Ain)! L'intelligent instituteur savait ce qu'il faisait. Pour que ce prédestiné eût l'auréole au front, il fallait bien qu'il fût martyr; et, quitte à être calomniée, la digne âme s'était vouée à cette tâche.

« Périsse ma mémoire, s'il le faut ! » s'était-il écrié comme les Montagnards. Il s'agissait bien d'enseigner à cet enfant la grammaire de Lhomond et le *que retranché !* Il s'agissait de lui implanter au cœur un amour passionné de la nature, un amour passionné de l'indépendance et de la liberté.

Il les lui implanta si bien, ces amours, qu'un beau matin, en compagnie d'un autre amoureux de son espèce, maître Joséphin s'enfuit de son collége pour aller pratiquer *sub dio* les excellentes leçons qu'on lui avait données. Ils passèrent huit jours dans les bois. O les bienheureux jours ! la vie de sauvage sous les grands arbres ! Quel poëme en action !

Les grands bois sont toujours un peu des temples : demandez aux druides, demandez aux architectes. A ces goûts silvestres de notre écolier se mêlaient quelques aspirations ascétiques, et cette disposition d'esprit pouvait être préjudiciable au germe qu'on voulait faire éclore : les poëtes ont toujours besoin d'être à moitié païens. Ce fut pour combattre cette disposition, sans doute, qu'au lieu de ramener le vagabond à son collége, on le fit entrer au séminaire, au séminaire de Saint-Jean.

L'amour de la nature, d'ailleurs, n'aurait point suffi à former le futur auteur des *Sonnets humouristiques ;* il le fallait artiste au suprême degré, artiste avant toute chose, imprégné d'atticisme, amoureux du grec, du latin, de l'antiquité : il lui fallait donc le séminaire, quatre ans de séminaire, au régime des petits traités du père Loriquet. Si quatre ans de ce régime-là ne lui inspiraient pas un désir effréné de s'instruire, si quatre années de ce bouillon d'hôpital ne lui donnaient pas le goût d'une nourriture substantielle, ce serait à désespérer de lui.

Si la Muse n'avait pas eu sur son nourrisson des vues toutes particulières, tout exceptionnelles, elle aurait pu s'en tenir là, c'était de quoi former un talent très-présentable. Mais elle avait fondé sur lui des espérances qui exigeaient un surcroît de précautions, d'autres marques de sa prudente sollicitude, et elle lui en réservait deux bien signalées : une temporaire, qui dura six ans ; une autre, que je ne veux pas dire éternelle ; mais toujours est-il que voilà plus de vingt ans qu'elle dure.

A quinze ans, elle l'enleva à la rhétorique de l'abbé Loriquet, pour le transporter du séminaire dans une caserne. C'était en 1830 ; sous prétexte qu'il avait un parent colonel, colonel de l'Empire, qui, les Bourbons partis, avait repris du service, elle en fit un enfant de troupe.

Ce fut à la caserne que la jeune plante commença de porter, ne disons pas ses premiers fruits, ce serait trop, mais ses premières fleurs. Les goûts littéraires du futur poëte, qui déjà se faisaient pressentir au séminaire, prennent ici leur essor, et l'*Indicateur de Bordeaux*, ville où il fait sa première garnison, accueille diverses pièces que l'imberbe enfant de troupe signe crânement de cette qualification osée : « Grenadier au 48e de ligne. »

Au bout de six années, en 1836, notre grenadier, malgré la séduisante perspective que lui ouvrent ses galons de sous-officier, quitte les drapeaux et revient au pays avec une fièvre lente, dont heureusement l'air natal le débarrassa, et avec un grand fonds de philosophie à l'endroit de la gloire militaire, dont la carrière civile, heureusement aussi, ne l'a jamais débarrassé.

Mais au retour, rassurez-vous, d'autres misères l'attendent pour continuer son éducation. Pendant quatre ans il aura à lutter contre les brutales nécessités de l'existence dans des positions subalternes, de ces positions dont le salaire permet tout juste de manger sans se vêtir, ou de se vêtir sans manger.

Aussi, voyez comme déjà les résultats se produisent! C'est dans cet intervalle qu'il publie successivement :

A travers Champs;

Les cinq Cordes du Luth;

Une Mendiante au Congrès scientifique;

Le Chemin de fer, etc., etc.

C'est alors que comme dernier gage de tendresse, comme dernière main mise à son œuvre, la Muse, pour entretenir à tout jamais dans son poëte le goût de l'indépendance, eut l'ingénieuse idée de faire de lui, par l'entremise de M. Jayr, alors préfet du Rhône, auprès duquel il paraît qu'elle avait quelque crédit, de faire de lui, quoi?... Un bureaucrate. Ne riez pas : rien n'est propre à l'inspiration comme de copier des circulaires et de gratter du papier.

Et puis, n'est-ce donc rien que de pouvoir, après plus de quatre lustres d'exercice, remplacer au bas de ses vers son titre de grenadier au 48e de ligne par celui de chef de division à la préfecture du Rhône?

Songez donc, en outre, quel juste sujet d'orgueil pour notre cher pays, qu'un mérite aussi rare soit à sa place dans une condition aussi subalterne! Comme il faut que la France soit riche en capacités! Et quelle satisfaction, d'autre part, ce doit être pour ses supérieurs dans la hiérarchie administrative de pouvoir se dire qu'ils sont au-dessus

de ce poëte dont les connaisseurs font si grand cas; que, tous les jours, de dix heures à quatre, ils disposent de sa plume; que ce sont eux qui dictent, et que c'est lui qui écrit! Et ne perdez point de vue les bienfaisants effets du système privatif: quelle satisfaction de pouvoir se dire, de pouvoir faire tout cela, sans remords, sans scrupule! Au contraire, le poëte, son livre est là pour le prouver, n'en fait que de meilleurs vers à ses heures de loisir. Il n'est pas de stimulant pour la poésie comme la prose administrative.

Maintenu dans cette ombre propice, il est comme ces pinsons auxquels d'industrieux professeurs de chant ont crevé les yeux pour les préserver de toute distraction, pour concentrer toute leur attention sur leur art. Malheureusement, la loi inintelligente ne permet pas à l'homme d'exercer sur l'homme le pouvoir sans bornes qu'elle lui laisse sur les animaux dits inutiles, et l'on ne peut appliquer cette ingénieuse méthode de chant à cette autre espèce d'oiseaux mélodieux qu'on nomme les poëtes; mais l'art n'y perd rien, soyez tranquilles, et l'on y revient, comme vous voyez, par un détour.

Nous venons de nous rendre compte du système de culture; maintenant passons aux produits.

Je ferai bon marché des premiers pas de M. Soulary dans la carrière. Jusqu'aux *Sonnets humouristiques*, il n'avait point encore bien trouvé sa voie; mais cette fois le but est touché. Il a fait son chef-d'œuvre, il est passé maître.

J'ai raconté ailleurs, dans une feuille qui veut bien accueillir périodiquement ma prose, quelle agréable surprise ce fut pour moi, il y a de cela trois ans, de rencontrer au milieu d'un amas de poésies signées de noms connus, trop connus ou trop peu dignes de l'être, un volume n'appartenant à aucune de ces deux catégories, un volume édité avec goût, avec coquetterie, et dont le fond valait encore mieux que la forme. Ce volume, c'étaient les *Sonnets humouristiques* de M. Joséphin Soulary. Sous le coup de cette surprise, voici quelle fut alors mon impression : « Il n'est pas besoin d'être du métier, disais-je après avoir cité, comme spécimen, quatre sonnets, pour apprécier tout ce qu'il y a de sentiment, de grâce et de délicatesse dans ces compositions; je me sers à dessein de ce terme beaucoup trop prodigué, car M. Soulary compose, chose rare, et compose très-bien. Il est tout à fait dans les conditions de son art, *ut pictura poesis*. Chacune de ses idées a subi l'opération qui transforme la prose en poésie; elle a revêtu un corps, le verbe est devenu chair. La plupart de ses sonnets forment un petit

tableau, un petit drame, et cela avec une mesure parfaite, sans jamais tomber dans le théâtral, dans le romanesque.

« M. Soulary a deux mérites à mes yeux, deux grands mérites, quoique négatifs : il n'est pas éloquent, et il n'est pas abondant. On s'est plaint, jadis, des avocats en politique : et en poésie, donc!... Dieu merci, les vers chez lui ne coulent pas de source. Ce qui coule de source, c'est de l'eau claire, et ses vers à lui sont nourris de pensées. Il n'est pas un mot qui n'ait sa valeur, qui n'ait été soigneusement, curieusement cherché, mais presque toujours heureusement trouvé. M. Soulary est un fin ciseleur; ce sera le Benvenuto Cellini du sonnet. Y a-t-il dans le ciseleur l'étoffe d'un statuaire? Pourquoi pas? Mais qu'importe? il fait admirablement bien ce qu'il fait : qu'est-ce que le *Persée* a ajouté à la gloire de Cellini? Qu'on dise, si l'on veut, que M. Soulary ne fait que des statuettes; je répondrai que ces statuettes-là survivront à bien des statues de ma connaissance. Au surplus, il me fait l'effet d'avoir trop de sens pour se laisser tenter hors de sa voie. S'il en sort, ce ne sera qu'à bon escient, et je gage pour le succès. »

Là-dessus venait une dernière citation, *Primula veris*, que je n'insère point ici, mais que je n'aurai garde d'omettre dans les extraits donnés à la suite de cette notice; car aujourd'hui comme alors, cette gracieuse bacchanale me paraît d'un goût exquis, et cette espèce de sonnet-ritournelle, ou redoublé, dont la forme lui appartient en propre, convient merveilleusement au sujet. Il y a dans le retour périodique des vers qui s'entre-croisent comme les boules aux mains d'un jongleur indien, quelque chose d'enivrant et de vertigineux qui rend bien le pétillement de la séve humaine aux premiers effluves du printemps; et dans tout ce morceau bouillonne une verve contenue qui n'en a pas moins d'effet pour ne pas déborder, comme fait trop souvent l'art moderne.

« Quant à une certaine obscurité, disais-je enfin, qu'on pourrait être tenté de reprocher à quelques-uns de ses sonnets, elle a pour moi plutôt du charme. Son idée, même alors, est toujours juste, et, pour la trouver claire, il ne s'agit que de regarder d'un peu plus près. Or, la poésie est un plaisir raffiné, et je ne hais pas de la voir, comme une déesse qu'elle est, s'envelopper parfois d'un léger nuage pour échapper au vulgaire profane. »

Je demande pardon de répéter ainsi mes paroles; mais en vérité, à quoi bon varier les termes, quand le sentiment n'a point changé, quand un examen répété n'a fait que me confirmer dans ma première impres-

sion? Je viens de lire et de relire les *Sonnets humouristiques*. Tenez, dispensez-moi de toute analyse; j'aime trop ce livre pour me résoudre à le disséquer. Je n'ai même nulle envie de faire de la propagande en sa faveur; j'éprouve à le lire une jouissance de gourmet, un plaisir d'égoïste, une satisfaction de jaloux qui répugne à la promiscuité. D'ailleurs, quel meilleur éloge en faire que de le citer? Ma prose n'a déjà que trop envahi de l'espace que le nombre des concurrents nous force à mesurer d'une main avare.

Je procède donc, sans plus de paroles, aux citations, mais non toutefois avant de vous avoir appris que l'an dernier Pétrarque, qui a ses raisons pour être difficile en fait de sonnets, a envoyé à M. Soulary, de l'autre côté des Alpes, par l'intermédiaire du prince de Carignan, une très-belle médaille d'or portant cette inscription italienne :

GIUSEPPE SOULARY

Le Muse francesi guidò ad attingere alle itale fonti

LÉON DE WAILLY.

Voy. *Sonnets humouristiques*, par Joséphin Soulary. Lyon, Scheuring, 1859.— Nouvelle édition considérablement augmentée, précédée d'une préface en vers par Jules Janin. *Figulines*, in-12, 1861.

SONNETS

RÊVES AMBITIEUX

Si j'avais un arpent de sol, mont, val, ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source, ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule, ou chêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile, ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet, ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle, ou moineau.
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte, ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune, ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
« Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève;

« Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
« Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
« Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve ! »

LES DEUX CORTÉGES

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend,
Un nourrisson bégaye une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, — merveilleux retour qu'inspire la prière, —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né!

LE FOSSOYEUR

Pour chaque enfant qui naît ici-bas Dieu fait naître
Un petit fossoyeur expert en son métier,
Qui creuse incessamment sous les pieds de son maître
La place où l'homme un jour s'abîme tout entier.

Connaissez-vous le vôtre? Il est hideux peut-être,
Et vous tremblez de voir à l'œuvre l'ouvrier;
Par un regard si doux le mien s'est fait connaître,
Qu'à sa merci mon cœur m'a livré sans quartier.

C'est un bel enfant rose et blanc, sa lèvre est douce,
De caresse en caresse à ma fosse il me pousse;
On ne saurait aimer d'assassin plus charmant!

Espiègle, as-tu fini? Dépêchons! l'heure approche!
Donne avec un baiser ton dernier coup de pioche,
Et dans ma tombe en fleurs pose-moi doucement!

OARYSTIS

Ils vont, beaux amoureux, côte à côte, en silence,
Les yeux baissés à terre, et la main dans la main,
Sans songer qu'ils sont seuls, éloignés du chemin,
Et que la nuit s'abat sur la forêt immense.

Où vont-ils? Où le cœur les conduit sans défense,
Impatients et doux sous l'aiguillon divin;
Lui, du désir d'oser tout ému dans son sein,
Elle, tremblant qu'il n'ose et se livrant d'avance.

Ils n'ont rien dit encore, et tout est dit entre eux,
La nature est discrète. Enfants! soyez heureux!
Et toi, barde de Cô, souris, vieux Théocrite!

Vois! ton drame d'amour dure éternellement;
C'est, depuis deux mille ans, la seule page écrite
Où le temps ait passé sans aucun changement!

RIMEMBRANZA

Dis-moi tes premiers jours et leurs fraîches pensées,
Les beaux anges ailés qui planaient sur tes nuits,
Tes grands bonheurs d'enfant, tes grands petits ennuis,
Et tes illusions, fleurs au berceau laissées,

Et ces luttes du cœur, timides odyssées
Dont Clorinde plus mûre a souvent ri depuis,
Et ces amours craintifs, à regret éconduits,
Folles ombres du Dieu par le Dieu remplacées.

Des choses d'autrefois ne me dérobe rien;
J'aime à recomposer fil à fil ce lien
Qui, jusqu'à l'infini, me fait suivre ton âme.

Je suis comme l'avare au désir frémissant,
Qui, la main sur son or, étreint l'argent absent :
Moi, j'ai soif de l'enfant en possédant la femme.

DEUS EX MACHINA

J'aime le parc ouvert aux longues perspectives,
Inondé de senteurs, de sons et de clarté,
Où, dans la solitude et la sérénité,
Passent d'un pied discret les heures fugitives.

J'aime le livre d'or, le poëme enchanté,
Où le rhythme du cœur éclate en notes vives,
Où, comme une alouette en pleine liberté,
L'âme attire d'en haut ses sœurs au nid captives.

Mais dans la page ardente ou sous les massifs verts,
Que le maître du sol ou le maître du vers,
Comme un paon vaniteux, surgisse à l'improviste,

Adieu les beaux aspects, mensonges du regard !
Où j'admirais le vrai, je ne vois plus que l'art,
Et le dieu disparaît devant le machiniste.

PRIMULA VERIS

Que tout cœur aimant soit aimé !
Du bonheur féconde semence,
Le désir a partout germé ;
La saison des baisers commence.

La saison des baisers commence;
Pour calmer le sang enflammé
Qui fait battre l'artère immense,
Agitez le thyrse embaumé!

Agitez le thyrse embaumé
Dont l'odeur grise l'Innocence;
Domptés par le sceptre charmé,
Les dieux mêmes sont en démence!

Que tout cœur aimant soit aimé!
La saison des baisers commence;
Agitez le thyrse embaumé,
Les dieux mêmes sont en démence!

Les dieux mêmes sont en démence,
L'Amour s'offre tout désarmé;
Agitez le thyrse embaumé!

Agitez le thyrse embaumé
Sur le front de l'adolescence;
La saison des baisers commence.

La saison des baisers commence;
Pour qu'il en soit beaucoup semé,
Que tout cœur aimant soit aimé!

Pour qu'il en soit beaucoup semé,
Sur le front de l'adolescence
L'Amour s'offre tout désarmé.

AUGUSTE VACQUERIE

NÉ EN 1818

Celui-ci peut écrire à la première page de son livre le beau mot : *Sincérité*. Enthousiaste, ému, déchiré de pitié pour la souffrance humaine, préoccupé à toute heure de la vie terrestre et de la vie future, profondément sensible aux beautés de la nature et de l'art, plein de respect vis-à-vis de l'amour, plein d'aspirations pour la liberté, chérissant la salutaire et fortifiante douleur, mais comprenant la joie; admettant d'ailleurs le rire de l'ironie à faire sa partie dans l'orchestre où domine le bruit de nos gémissements et de nos sanglots, Auguste Vacquerie est un poëte complet, et, selon le beau mot de Shakspeare, on peut dire aussi de lui : c'est un homme! Je ne crois pas en effet qu'il y ait un seul poëte moderne en qui l'artiste et l'homme soient aussi profondément identiques et aussi parfaitement dignes l'un de l'autre. Ils sont, l'un et l'autre, spirituels jusque dans l'expression des sentiments tragiques et lyriques, sérieux jusque dans la bouffonnerie le plus poussée au vif, bienveillants sans mensonge et sans flatterie, car ils connaissent bien la nature humaine et ne la haïssent pas. Cette sérénité dans l'œuvre et dans la vie d'Auguste Vacquerie est facile à expliquer, si l'on songe que l'idée de Dieu toujours présente l'empêche de s'égarer dans le faux et dans le mal; s'il se trompe, c'est dans la forme seulement, et il se trompe avec tant d'honnêteté et tant de conscience, qu'il force ses ennemis les plus déclarés à l'estimer toujours. A dessein,

je parle ici de l'homme en parlant de l'écrivain, car je ne pense pas et Auguste Vacquerie ne pense pas non plus que la vie privée d'un poëte lyrique doive être murée. Du moment que mon âme avec ses passions, ses doutes, ses espérances, est le sujet même de mon poëme, du moment que je la raconte et que je la montre nue, tout passant a le droit de vérifier la fidélité de la peinture que je lui présente, et de comparer l'image au modèle. Si le poëte vivant en chair et en os n'est pas absolument semblable à celui qui me montre son ode, sa vie de tous les jours est un faux en action, et je n'ai plus sous les yeux qu'un vil histrion masqué, travesti, poussant des sanglots imités et versant des larmes feintes. Mais ici rien de pareil, pas un mot qui n'exprime une sensation réellement éprouvée, une idée réellement pensée, une opinion réellement acquise, un songe véritablement rêvé. Aussi quand je tiens le livre à la main, j'y lis non pas une froide tragédie, mais l'histoire d'un esprit, l'histoire d'une âme que je puis juger en toute sûreté de cause. Aussi, que je parle du poëte ou de l'homme, c'est tout un, et ce qui s'applique à l'un s'applique rigoureusement à l'autre. Liberté absolue dans le choix d'une règle, fidélité absolue à la règle adoptée, ainsi peut se résumer toute la vie, toute l'œuvre d'Auguste Vacquerie. Il se révolte violemment et généreusement contre tout ce qui usurpe indûment l'apparence du devoir, et il obéit scrupuleusement à ce qui est en effet le devoir. La langue française a été si cruellement violentée en ce temps misérable que, parmi les mots qui pourraient me servir à caractériser le rare talent du poëte de *l'Enfer de l'Esprit* et des *Demi-Teintes*, il n'en est pas un seul qui, pendant ces dernières années, n'ait été entièrement détourné de son sens propre. Ainsi je dirais, j'aurais raison de dire que Vacquerie est un *réaliste*, puisqu'il prend pour son modèle de chaque instant l'homme sorti des mains de Dieu et non pas l'homme factice créé par les dessins d'expression et par les cours de littérature, puisqu'il ne décrira pas une impression d'après un livre et sans l'avoir ressentie, puisqu'il ne traitera pas une question historique ou philosophique d'après un autre écrivain et sans l'avoir étudiée lui-même, et puisque, s'il a à représenter un monument ou un paysage, il voudra auparavant l'avoir vu de ses yeux. Enfin, s'il entreprend de ressusciter une époque ou un personnage, il voudra auparavant avoir consulté tous les renseignements authentiques, portraits, mémoires, costumes, légendes, et s'être approprié jusqu'aux plus minutieux détails de l'histoire. J'aurais surtout le droit de dire qu'il est un *réaliste*, puisqu'il ne croit pas utile d'embellir la nature par des agré-

nients de convention, car on peut à merveille le retrouver dans ce portrait célèbre :

> L'un, comme Caldéron ou comme Mérimée,
> Incruste un plomb brûlant sur la réalité.....

Mais comment appliquer à un artiste délicat, épris d'élégance, le mot *réaliste*, depuis que ce mot, devenu un terme d'argot, signifie un artiste à conception médiocre, représentant des objets vulgaires avec un dédain complet du style? Je dirais et j'aurais raison de dire qu'Auguste Vacquerie est un éclectique, car il ne se parque pas dans une école et dans une nationalité, il admet tous les chefs-d'œuvre de quelque part qu'ils viennent, et il admire tout ce qui est admirable, Dante comme Homère, et Eschyle comme Shakspeare; mais comment employer dans son sens véritable le mot *éclectique*, exclusivement voué désormais à représenter le système philosophique d'un professeur célèbre? Enfin, je dirais surtout qu'Auguste Vacquerie est un ROMANTIQUE, si, grâce aux abus de tout genre qu'on en a fait, ce mot, aujourd'hui vaguement pris en mauvaise part, n'avait d'ailleurs perdu toute espèce de sens? A l'origine, poëte romantique voulait dire un poëte qui regarde comme son premier devoir le devoir de rester original, fidèle à sa propre nature et de ne pas se consacrer à imiter des imitations. N'admettre d'autres modèles que l'homme et la nature, d'autres sources d'inspiration que les œuvres primitives et originales des grands génies, tel fut dans sa simplicité le code du romantisme; aujourd'hui le mot *romantique* a reçu tant de sens divers, qu'il serait long et difficile de les énumérer, même dans un travail où ces détails de linguistique pourraient trouver place. Pour l'usurier enrichi par des vols éhontés, un romantique est un homme qui se résigne au travail et à la misère dans l'espoir d'une vaine renommée et par amour pour un arbuste des pays chauds, nommé laurier, c'est-à-dire le plus scélérat des hommes, un conspirateur dangereux dont il faut se défaire à tout prix. Pour le libraire économe, tranchons le mot, avide, qui, grâce à l'indifférence si justifiée des vaudevillistes pour leur prose, s'est habitué à ne pas payer un sou de corrections d'épreuves, un romantique est un écrivain ruineux qui exige des points, des virgules et des accents où il en faut, et qui, par conséquent, en veut à la caisse! Pour les vaudevillistes et pour les romanciers à la douzaine, un romantique est un homme imbu de vieux préjugés, qui s'obstine à écrire correctement le français, et à faire des

vers bien rimés et conformes aux règles de la prosodie, quand ces puérilités sont depuis longtemps passées de mode. Pour les sociétaires de la Comédie-Française, un romantique est un homme d'un puritanisme excessif, qui ne retire pas un rôle à l'artiste qui l'a créé, sous prétexte de servir de petites rancunes, dût cette lâcheté le faire rester six mois sur l'affiche; en un mot, un *mauvais coucheur*. Enfin, pour les montreurs d'ours qui ont installé sur l'autel même de Thalie les lapins à deux têtes et les veaux à deux croupes, un romantique est purement et simplement un ennemi, puisqu'il préfère Shakspeare à Bobèche et Corneille à Mlle Malaga. J'ai dit ce que c'était avant la confusion des langues; Racine demandant à Euripide le secret d'émouvoir les cœurs, et à Aristophane les moyens d'exciter le rire, était un romantique, puisqu'il remontait directement aux sources de son art, au lieu de copier par-dessus l'épaule de son voisin. Je demande pardon de ce long préambule; mais, en ce qui touche certaines questions, rien n'est tel que de s'entendre d'abord sur la valeur des mots. Si donc on veut bien rendre un instant par la pensée au mot romantique sa signification primitive, et entendre par là un artiste original, prime-sautier, répudiant l'imitation servile et par-dessus tout l'imitation de l'imitation, ce mot s'appliquera par excellence à Auguste Vacquerie. Il est romantique plus que personne, et assurément plus que Victor Hugo, son ami illustre et vénéré, quelque bizarre que cette assertion puisse sembler au premier abord. La raison en est simple et facile à expliquer. *Il faut une Allemagne au monde;* pour que la poésie, si cruellement attaquée et méconnue, ne meure pas, il faut quelque part une main valeureuse et triomphante qui tienne ses destinées. Cela, dès le premier jour, Victor Hugo l'a compris comme nous le comprenons nous-mêmes, et dès lors il savait bien que cette main ne pouvait être autre que la sienne. Or, ceci admis, il n'avait plus le droit d'être l'Église martyre, et comme, au contraire, il avait le devoir d'être l'Église triomphante, comme tous les conquérants, comme tous les législateurs, il a dû, pour assurer son triomphe, faire souvent des concessions, nécessaires sans doute, ingénieusement dissimulées, mais très-réelles. Plus heureux que ce demi-dieu de la lyre, les artistes plus humbles, qui n'avaient qu'à suivre ses pas et qui n'avaient pas charge d'âmes, ont pu quelquefois ne rien sacrifier de leurs convictions, en risquant l'insuccès, l'obscurité, l'oubli, enfin tout ce qui est l'enfer du poëte; mais il faut aimer son dieu jusqu'à souffrir l'enfer pour l'amour de lui! Ainsi a fait Auguste Vacquerie; il a dédaigné, il a fui la popularité aussi sincère-

ment qu'il a aimé le beau, mais il a déjà, dans l'époque présente, les suffrages qui assurent et garantissent la gloire future. Dans ces cours que Paris écoute avidement, Philoxène Boyer développait un jour, de sa voix si éloquente, une thèse dont la justesse m'a frappé. L'admiration du génie, disait-il, porte avec elle de tels trésors de grâce, qu'il suffit de se vouer ardemment au culte d'un grand homme pour ne plus pouvoir être soi-même un homme médiocre. Et il citait à ce sujet des exemples décisifs, rassemblés avec le rare bonheur d'érudition qui le distingue. Si cette règle est vraie, Vacquerie, déjà organisé lui-même comme un maître, a de qui tenir; le culte dévoué, fidèle, infatigable, qu'il professe pour Shakspeare, suffirait à maintenir son âme dans une région supérieure, et l'amitié qui l'unit au divin poëte de *la Légende des siècles* est devenue historique. A ce sujet, il importe de signaler une fois pour toutes un des principes admis par la niaiserie contemporaine; certes il est pénible de passer son temps à mettre les points sur les *i;* mais si patient qu'on soit, on se lasse à la fin de voir tous les *i* d'un côté et tous les points de l'autre! Ce chœur, ce fatal chœur de bourgeois imbéciles, dont la chanson remplit les entr'actes de la tragédie humaine, a inscrit une fois pour toutes dans son répertoire : Vacquerie, imitateur de Victor Hugo, et l'éternel Polonius qui répond si complaisamment à Hamlet :

> En effet
> Un chameau véritable, un chameau tout à fait!

l'éternel Polonius qui vit d'opinions toutes faites, comme il vit de pain acheté chez le boulanger, n'a cessé de répéter sur tous les tons : en effet, voilà tout à fait la manière de Victor Hugo; c'est bien Victor Hugo lui-même! Or, si Auguste Vacquerie peut se glorifier, à juste titre, d'avoir aimé avec un dévouement passionné, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, celui qui l'en a récompensé par la page immortelle où il le nomme *le frère de ses fils,* d'autre part, je ne sache pas deux natures poétiques plus différentes l'une de l'autre que celles de Victor Hugo et d'Auguste Vacquerie. Même au théâtre, où nul poëte contemporain n'a d'autre modèle à étudier que les poëmes de l'auteur de *Marion Delorme,* de *Ruy-Blas* et des *Burgraves,* Vacquerie se sépare violemment, absolument, du plus grand poëte de ce siècle. Quel que soit son thème, à quelque péripétie violente qu'il soit arrivé, et lors

même que la situation tout à fait tendue est près d'éclater, Hugo reste avant tout artiste et *descripteur;* il ne fera pas grâce et il ne se fera pas grâce de la ciselure d'une coupe ou d'un manche de poignard. Au moment où le duc d'Este veut assassiner l'amant de sa femme par les mains de sa femme, s'il envoie un serviteur chercher le poison dans une armoire cachée derrière un panneau représentant Hercule, il ne négligera pas de dire, en parlant à ce serviteur : *Hercule, fils de Jupiter, un de mes ancêtres!* Où Hugo a mis des lignes, des lignes admirables, dont je ne voudrais pas supprimer une virgule, Vacquerie se contenterait d'un mot, peut-être d'un geste. Fût-ce au moment du coup de couteau décisif, Hugo n'omettra jamais le mot qui achève de peindre un caractère, tandis que Vacquerie tâche de faire saillir les caractères par les seules évolutions de l'action. Et si je ne rougissais de continuer un parallèle si puéril, je montrerais dans la poésie lyrique la même différence de système encore bien plus visiblement accusée. Victor Hugo, avec la certitude d'un artiste impeccable, à qui tout développement fournit un chef-d'œuvre, saisit invariablement au passage toute occasion de développement. Chez Auguste Vacquerie, au contraire, le plus sentimental des morceaux lyriques affecte la forme d'un raisonnement carré et solide, où tout court à la conclusion et la prépare; il n'écrit pas un mot qu'on pourrait supprimer, ce mot dût-il être dix fois sublime. Non-seulement il ne se baisse pas en chemin pour ramasser une fleurette, mais il ne s'arrêterait pas pour cueillir la fleur de l'aloès qui s'ouvre tous les cent ans avec un éclat de tonnerre. Le seul point de contact, le seul rapport positif que je voie entre le poëte des *Demi-Teintes* et son vénéré maître, c'est la fusion perpétuelle des moyens du Drame et de ceux de l'Ode. Mais ceci est un caractère commun à tous les lyriques contemporains. Quand le génie surhumain de Hugo eut dramatisé l'Ode, un poëte nouveau n'eût pas pu songer à lui ôter cette vie qu'elle avait reçue avec des transports de joie. Oui, chacun s'efforce de rendre l'ode vivante et agissante; si Auguste Vacquerie a pu y réussir mieux que beaucoup d'autres, c'est qu'il est né et organisé poëte dramatique, et qu'il possède ce que l'imitation ne donnera jamais. Même en ses plus intimes confidences, il sait faire voir au lecteur un personnage, un homme agissant, aimant, souffrant, et quand c'est lui-même qu'il met en scène, loin de tomber dans la plate et écœurante élégie dont tant de froids rimeurs nous ont fait un épouvantail, il nous donne un drame en quelques vers, puissant, saisissant, brutal comme la vie. Dans le plus court de ses ouvrages, vous trouverez toujours Dieu,

l'homme, la nature, ces trois termes sans lesquels il n'y a rien dans l'art. Sans cesse il a les yeux sur l'homme qui s'agite, qui lutte, qui s'impatiente dans sa prison d'un jour ; l'homme, il le regarde en lui-même ou hors de lui ; mais près de cette victime sacrée, il entend gémir la forêt profonde et la mer tumultueuse ; au-dessus d'elle, il regarde flamboyer les saphirs et les diamants du ciel ; il écoute le chant silencieux des sphères, et dans l'histoire sans cesse fouillée, dans la nature épelée religieusement, dans l'humanité déchirée par la misère et par la haine, dans la rose au cœur vermeil qui frémit d'amour, dans le lis qui semble un baiser céleste, il voit la main et le sourire du grand ouvrier qui travaille toujours. Oui, ce poëte croit en Dieu ; ai-je besoin d'ajouter qu'il aime sa mère et qu'il respecte l'amour ? A chaque page de son livre, la femme est consolée, vénérée, adorée. Grâce au ciel, la mauvaise compagnie, le demi-monde, la fille éhontée, que certains poëtes n'ont pas craint d'aller chercher dans la comédie à la mode, n'ont pas déshonoré une seule ligne du livre d'Auguste Vacquerie. Ce triste troupeau des *antres malsains*, il ne le connaît pas et n'en parle pas : il a toujours vécu dans la famille, dans le monde, et pourquoi n'ajouterais-je pas ingénument dans l'amour ? Heureux le poëte qui ne livre son cœur qu'à de nobles affections ! Comme celui-ci, il laissera une œuvre que toute femme pourra tenir dans ses mains délicates, un livre que toute jeune fille pourra fermer à demi pour songer à l'absent qui remplit ses pensées. Ce n'est pas parce que Vacquerie a imité Victor Hugo que l'avenir unira ces deux noms déjà joints par l'amitié et chers à la muse ; c'est parce que le poëte des *Funérailles de l'Honneur* est, comme le cher absent à qui il a voué le meilleur de sa vie, un noble cœur, une âme libre, un esprit avide du vrai. Cette rigidité castillane qu'il a donnée au héros de son drame, elle est en lui aussi ; mais il y joint la résignation et la simplicité d'allure que commande notre vie actuelle. Tout le monde connaît les œuvres d'Auguste Vacquerie ; on me permettra pourtant de rappeler ici les principales d'entre elles. Ce sont, en poésie, *l'Enfer de l'Esprit* et *Demi-Teintes ;* au théâtre, *l'Antigone*, d'après Sophocle ; *Falstaff* et *le Capitaine Paroles*, d'après Shakspeare, ces trois traductions écrites en collaboration avec Paul Meurice, avec lequel Auguste Vacquerie est lié par une affection fraternelle, puis *Tragaldabas*, cet UNIQUE chef-d'œuvre comique de notre temps, *Souvent Femme varie*, et enfin *les Funérailles de l'Honneur ;* en critique, *Profils et Grimaces*, un volume étincelant d'esprit, de gaieté et de bon sens. De nombreux travaux disséminés dans les revues, et

une collaboration active à l'*Événement* de 1848 constituent déjà, avec les œuvres précédentes, une carrière dignement et magnifiquement remplie; mais Vacquerie n'a pas le droit de se reposer, car le Drame agonisant n'espère plus qu'en lui. Après tant de luttes, il ne se sent pas lassé; il est jeune, et il a devant lui tout un monde d'œuvres nouvelles.

THÉODORE DE BANVILLE.

Voy. *l'Enfer de l'Esprit*, 1 vol. in-18, 1843; *Demi-Teintes*, 1 vol. in-18, Garnier frères, 1845.

SOLIDARITÉ

Le brouillard cachait l'eau comme un voile de prude;
Le jour ne venait pas ; moi, qu'une inquiétude
Loin de toi toujours mord,
Je marchais tristement sous les branches moroses;
Le ciel était aussi sombre que moi, les roses
Croyaient le soleil mort.

Ta lettre arrive!—Oh! quand, des pleurs plein les paupières,
Je la lisais, tout haut, tout bas, de cent manières,
Ivre à risquer de choir,
Oh! quand, sentant mon cœur revivre à chaque ligne,
Je la lisais aux fleurs, aux arbres, à la vigne,
Aux flots joyeux de voir

Que tous n'ont pas encore renié la nature
Et qu'il existe encore, après tant de torture,
Deux cœurs non soucieux
De l'argent, des contrats et des calculs de l'homme,
Qui s'aiment comme l'eau filtre des monts, et comme
L'oiseau va dans les cieux,

Voilà que tout à coup, et comme si, pour naître,
L'aube avait attendu le secours de ta lettre,
La brume a fui! le jour
Qui ressuscite a fait chanter la terre veuve!
Et je me remplissais de soleil, et le fleuve
Se remplissait d'amour!

L'ESPRIT ET LE CŒUR

L'esprit est vieux. L'esprit a l'âge de la terre.
L'esprit, grave, pensif, laborieux, austère,
Complète par ses gains incessamment accrus
Le legs prodigieux des siècles disparus.
Ainsi que l'Océan dans une anse profonde,
Le passé monstrueux dans sa raison abonde.
Il est contemporain du temps. Il a sondé
Tout le bonheur humain, qui tiendrait dans un dé!
Que de fois il a vu la réalité nue!
Comme il sait le néant de la joie obtenue!
O furieux désir, dévoreur de chemin,
Qui fais tenir un monde entre hier et demain,
Comme il prend en pitié tes rudes exercices,
Et comme il craint pour toi que tu ne réussisses!
Il montre au cœur, sachant par où tout doit finir,
Sous la chair du présent le squelette avenir,
Et, lorsque le navire est près de la sirène,
De peur que la douceur des chants ne nous entraîne,
Il nous conseillera de nous faire lier,
Comme un maître prudent enseigne un écolier.
Conseils perdus!

Le cœur, qui n'a, lui, que notre âge,
Croit en sa force, prend l'avis pour un outrage,
Ne sait que l'avenir, dit que le passé ment,
Et, pendant que l'esprit lui parle amèrement
De tout ce qui rayonne un jour, amour et gloire,
Des empires géants naufragés dans l'histoire,
Des morts, et des vivants qui, traînant le lambeau
D'un rêve détruit, sont eux-mêmes leur tombeau,
Il va, vient, saute, rit, pleure, chante, délire,
Voit la voûte étoilée et ne veut pas la lire,

Cause avec les oiseaux, prête sa joie à Mai,
Cueille une marguerite et lui dit : Suis-je aimé?
Et, pour qu'elle réponde ainsi qu'il veut, la baise.

L'esprit a six mille ans et le cœur en a seize.

Ami, regarde l'art et non pas le succès.
Je douterais de toi si tu réussissais
Dès le commencement, sans lutte et sans bataille.
Ils n'entrent pas partout, ceux de la grande taille !
La vogue est peu. Les noms qu'hier elle allumait
Sont aujourd'hui le fer où la rouille se met.
La vogue à chaque instant veut une autre merveille,
Et ne reconnaît pas ses amants de la veille,
Idoles dont la mode a tenu l'encensoir,
Dieux qui sont quelquefois éternels tout un soir!
Toi donc, sans prendre garde à la tourbe insensée,
Que toutes tes amours soient avec ta pensée.
Fais sans cesse, ta plume ou ton front à la main,
De tes sueurs ton œuvre, et d'aujourd'hui demain.
Et tu l'auras aussi, le fracas populaire,
Plus tard, mais plus longtemps. Passe-toi sans colère
Des applaudissements prompts, parce qu'ils sont courts.
Aujourd'hui, c'est un jour, et demain, c'est toujours!

Vous ne vous doutiez pas tout à l'heure, en passant
Dans le charmant sentier qui du coteau descend,
Qu'un jeune homme était là qu'enivrait votre grâce.
La haie, où quelque merle en fuyant s'embarrasse,
Me dérobait, tenant un livre interrompu,
Et vous avez passé si près que j'aurais pu,

O chaste et simple enfant qu'un regard effarouche!
Porter avec ma main votre main à ma bouche.
Tout le bois, source, oiseaux, brise, bourdonnements,
Accompagnait le chant de tous vos mouvements,
Et votre ange en ses mains sentait trembler ses palmes
A voir mes yeux de feu fixés sur vos yeux calmes.

Les fleurs et les cœurs craignent le grand jour.
Dans la rose, il sèche
La goutte d'argent qui la tenait fraîche;
Dans l'âme, l'amour.

Quel parfum encor, ma fleur adorée,
Ton cœur et tes sens
Auront-ils pour moi, quand tous ces passants
T'auront respirée?

Ah! que ne peux-tu, triplant tes rideaux,
Secrète, profonde,
Lointaine, impossible, apparaître au monde,
Des ailes au dos,

Chaste oiseau perdu dans l'idéal, comme
Dans une forêt;
Colombe au cou blanc qu'effaroucherait
Le pas de tout homme;

Ame qu'on pourrait parfois contempler
Touchant notre sphère,
Contempler de loin, de peur de te faire
Soudain envoler?

Que n'es-tu pour tous un ange de flamme
Dans la nue enfui?
Ah! quel don alors à l'élu pour qui
Tu te ferais femme!

Comprends-tu — trésor plus grand qu'aucun mot —
Ce qu'alors la femme
Dévoue à celui pour qui seul son âme
Descend de si haut?

Comprends-tu qu'alors c'est une madone
Dans l'azur trônant
Qui s'éprend d'un homme, et qu'en se donnant
C'est le ciel qu'on donne?

Mais quel paradis me donneras-tu
Si ta vie à terre
N'est, à tous les pieds ouvrant son mystère,
Qu'un chemin battu?

Ton cœur dans tes yeux, à l'astre infidèles,
Pour tous resplendit,
Et, montrant ton dos, ta robe leur dit
Que tu n'as pas d'ailes.

L'ENFANT

La falaise est à pic et donne le vertige;
Et puis, de tous côtés, la mer. Aucun vestige
D'une existence humaine en ces rocs redoutés.
Seul, dans ce lieu sinistre où le monde s'achève,
Un tout petit enfant est assis sur la grève,
Grain de sable englouti dans deux immensités.

Seul, débile, impuissant, — mais où donc est sa mère?
Ces deux éternités tiennent cet éphémère!
S'il voulait que l'enfant à cette heure périt,
Le mont n'a qu'à lâcher une miette de roche
Le farouche Océan, qui pas à pas s'approche,
N'a qu'à pousser encore un flot; — l'enfant sourit.

En effet, la falaise au flanc terrible et sombre
Se penche avec douceur pour lui faire un peu d'ombre
Et l'abriter du vent; l'Océan monstrueux
Lèche timidement les pieds du jeune maître.
Falaise, ta fierté fait bien de se soumettre
Océan, tu fais bien d'être respectueux.

Car ce petit enfant, c'est l'homme! Oui, double gouffre,
C'est celui qui domine et c'est celui qui souffre.
L'aigle est dans son esprit, dans son cœur le vautour.
C'est le fier pic battu de la vague infinie.
Qu'est ta hauteur, falaise, auprès de son génie?
Mer, qu'est ton amertume auprès de son amour?

A UN RESSUSCITÉ

Vous voilà donc guéri, c'est la grande nouvelle,
De cette maladie éternelle et cruelle
Qui, pendant dix-huit mois, a sonné votre glas,
Et vous êtes vraiment très-bien portant. Hélas!
— Luttant et, comme un poids qu'on lève et qui retombe,
Descendant chaque jour plus avant dans la tombe
Où le sol vous étreint avec de sourds transports,
Vous en aviez déjà jusqu'au milieu du corps;
Et voilà tout à coup que vous sortez de terre,
Sauvé, ravi, criant aux cloches de se taire,

Frais, souple, rajeuni, triomphant! Je vous plains.
— La vie est revenue, et vos yeux en sont pleins,
Vous allez embrassant tout ce qui vous rencontre,
Vous ne vous lassez pas de tirer votre montre,
Et vous étudiez, d'un regard hébété,
Le peu de temps que dure une heure de santé.
Le monde autour de vous est comme un gai poëme!
Vous êtes! Vous venez de vaincre la mort même!
Ami, je vous plains. — Si vous aviez entendu,
Lorsque le médecin jadis vous crut perdu,
Votre femme éclater en un sanglot terrible,
Et vos enfants! Ce fut une journée horrible;
Tous juraient de vous suivre, ils avaient trop besoin
De vous, et leurs serments prenaient tout à témoin.
Vous mort! vous enfoui sous la terre glacée!
Qui donc aurait pu vivre avec cette pensée?
Mais vous étiez toujours mourant et jamais mort.
Au lieu de profiter de leur premier transport,
Votre hésitation tenace et singulière
A vous faire clouer pour de bon dans la bière
Leur a donné le temps d'attendre, d'espérer;
On se lasse de tout, et même de pleurer!
Et puis, vos chers amis sonnaient à votre porte,
Et parlaient. Chaque jour la tombe nous emporte;
C'est le père aujourd'hui, c'est la mère demain;
Puisque c'est à ce but qu'aboutit tout chemin,
Puisque nous sommes sûrs d'y rejoindre les nôtres,
Qu'importe qu'un de nous arrive avant les autres?
Faut-il donc tant pleurer ceux qui marchent devant?
Hélas! ce sont encor les plus heureux souvent!
Hélas! ne pleurons pas, envions ceux qui meurent.
Le poids le plus pesant est pour ceux qui demeurent.
Les mois passaient. Il vint un jour où l'on se dit
Qu'en proie à ce dur mal qui sans cesse grandit,
Vous souffriez depuis dix-huit mois, de bon compte,
Et qu'il vaudrait bien mieux pour vous une mort prompte

Qu'une telle agonie, et de ce moment-là
C'en fut fini de vous, la pitié s'en mêla!
Dès lors on souhaita votre mort à voix haute,
Et l'on vous trouva lent, et nul ne se fit faute
D'aller dans son chemin, de rouvrir son sillon;
Ce n'était plus de vous qu'il était question;
On ne pensait plus même à la tombe entr'ouverte;
Vous viviez, qu'on avait oublié votre perte!
Et c'est à ce moment que vous ressuscitez!
C'est lorsque vos enfants vivent de tous côtés
Que vous les rappelez du fond du tombeau sombre
Afin de vous ouvrir! Que demande votre ombre?
Vous a-t-on mal pleuré? n'êtes-vous pas content?
Plus d'un beau mort se tait, qui n'en a pas eu tant.
Donc, tu ris, croyant vivre; et moi, ta mort me navre.
Ah! la froideur des tiens, voilà ton vrai cadavre!
O malheureux guéri qui prends des airs vainqueurs,
Ressusciter les morts, ce n'est rien, mais les cœurs?

GUSTAVE LE VAVASSEUR

NÉ EN 1819

Il y a bien des années que je n'ai vu Gustave Le Vavasseur; mais ma pensée se reporte toujours avec jouissance vers l'époque où je le fréquentais assidûment. Je me souviens que plus d'une fois, en pénétrant chez lui le matin, je le surpris presque nu, se tenant dangereusement en équilibre sur un échafaudage de chaises. Il essayait de répéter les tours que nous avions vu accomplir la veille par des gens dont c'est la profession. Le poëte m'avoua qu'il se sentait jaloux de tous les exploits de force et d'adresse, et qu'il avait quelquefois connu le bonheur de se prouver à lui-même qu'il n'était pas incapable d'en faire autant. Mais, après cet aveu, croyez bien que je ne trouvai pas du tout que le poëte en fût ridicule ou diminué; je l'aurais plutôt loué pour sa franchise et pour sa fidélité à sa propre nature; d'ailleurs, je me souvins que beaucoup d'hommes, d'une nature aussi rare et aussi élevée que la sienne, avaient éprouvé des jalousies semblables à l'égard du torero, du comédien et de tous ceux qui, faisant de leur personne une glorieuse pâture publique, soulèvent l'enthousiasme du cirque et du théâtre.

Gustave Le Vavasseur a toujours aimé passionnément les tours de force. Une difficulté a pour lui toutes les séductions d'une nymphe. L'obstacle le ravit, la pointe et le jeu de mots l'enivrent; il n'y a pas de musique qui lui soit plus agréable que celle de la rime triplée, quadruplée, multipliée. Il est *naïvement compliqué*. Je n'ai jamais vu d'homme si pompeusement et si franchement Normand. Aussi Pierre Corneille, Brébeuf, Cyrano, lui inspirent plus de respect et de tendresse qu'à tout autre, qui serait moins amateur du subtil, du contourné, de la pointe faisant résumé et éclatant comme une fleur pyrotechnique. Qu'on se figure, unies à ce goût candidement bizarre, une rare distinction de

sentiment et d'esprit et une instruction aussi solide qu'étendue, on pourra peut-être attraper la ressemblance de ce poëte qui a passé parmi nous, et qui, depuis longtemps installé dans son pays, apporte sans aucun doute dans ses nouvelles et graves fonctions le même zèle ardent et minutieux qu'il mettait jadis à élaborer ses brillantes strophes, d'une sonorité et d'un reflet si métalliques. *Vire et les Virois* sont un petit chef-d'œuvre et le plus parfait échantillon de cet esprit précieux, rappelant les ruses compliquées de l'escrime, mais n'excluant pas, comme on le voit, la rêverie et le balancement de la mélodie. Car, il faut le répéter, Le Vavasseur est une intelligence très-étendue, et, gardons d'oublier ceci, un des plus délicats et des plus exercés causeurs que nous ayons connus dans un temps et un pays où la causerie peut être comparée aux arts disparus. Toute bondissante qu'elle est, sa conversation n'en est pas moins solide, nourrissante, suggestive, et la souplesse de son esprit, dont il peut être aussi fier que de celle de son corps, lui permet de tout comprendre, de tout apprécier, de tout sentir, même ce qui a l'air, à première vue, le plus éloigné de sa nature.

CH. BAUDELAIRE.

Voy. *Poésies fugitives*, 1 vol. in-16, Dentu, 1846; *Dix mois de révolution, Sylves politiques*, en collaboration avec Ernest Prarond, 1 vol. in-24, Michel Lévy frères, 1849; *Farces et Moralités*, 1 vol. in-16, Michel Lévy frères, 1850.

VIRE ET LES VIROIS

TRIOLETS

Je crois que quelquefois cherchant ses aventures,
Ayant en Thessalie été pâtre Apollon,
Qu'il vint se promener jusqu'aux monts de Beslon,
Et jusqu'aux vaux de Vire et jusqu'aux vaux de Bures.

LA FRESNAYE-VAUQUELIN. (*Art poétique*, ch. II.)

Qu'il fait bon aller, en rimant,
Des vaux de Vire aux vaux de Bures!
Pour un poëte Bas-normand,
Qu'il fait bon aller en rimant!
On s'inspire du sentiment
Des vieux chantres aux voix si pures.
Qu'il fait bon aller, en rimant,
Des vaux de Vire aux vaux de Bures!

Connaissez-vous Thomas Sonnet?
— C'était un médecin de Vire;
Il tournait fort bien un sonnet:
Connaissez-vous Thomas Sonnet?
Aux malades il ordonnait
De ne jamais boire du pire.
Connaissez-vous Thomas Sonnet?
— C'était un médecin de Vire.

Connaissez-vous maître Le Houx?
— C'était un avocat de Vire;
Il buvait du sec et du doux:
Connaissez-vous maître Le Houx?
Il avait pris son nom du houx
Qu'aux cabarets on voit reluire.
Connaissez-vous maître Le Houx?
— C'était un avocat de Vire.

Connaissez-vous maître Olivier?
— C'était un vieux foulon de Vire.
Il ne foulait que son cuvier :
Connaissez-vous maître Olivier?
Quant aux finesses du métier,
Il savait chanter, boire et rire.
Connaissez-vous maître Olivier?
— C'était un vieux foulon de Vire.

— L'Olivier, le Houx, le Sonnet
Sont Paix, Cabaret, Poésie :
Tout bon rimeur aime et connaît
L'Olivier, le Houx, le Sonnet.
Dame Raison perd son bonnet
Lorsque la rime est bien choisie :
L'Olivier, le Houx, le Sonnet
Sont Paix, Cabaret, Poésie.

Vire est un lieu délicieux,
Vire est une ville normande.
Ce n'est pas le séjour des dieux,
Vire est un lieu délicieux;
Mais ce que j'aime beaucoup mieux,
La paix que l'on y trouve est grande.
Vire est un lieu délicieux,
Vire est une ville normande.

Les cabarets y sont nombreux
Et les buveurs y sont solides.
Bien plus qu'autrefois dans Évreux,
Les cabarets y sont nombreux.
On n'y voit point de cerveaux creux,
Mais on y voit des verres vides.
Les cabarets y sont nombreux
Et les buveurs y sont solides.

C'est le frais berceau des chansons
Et la mère du Vaudeville ;
Les plaideurs s'y font échansons,
C'est le frais berceau des chansons.
Les foulons percent les poinçons,
Les médecins boivent en ville :
C'est le frais berceau des chansons
Et la mère du Vaudeville.

Qu'il fait bon aller, en rimant,
Des vaux de Vire aux vaux de Bures!
Pour un poëte Bas-normand,
Qu'il fait bon aller en rimant!
On s'inspire du sentiment
Des vieux chantres aux voix si pures.
Qu'il fait bon aller, en rimant,
Des vaux de Vire aux vaux de Bures!

A NICOLAS LE VAVASSEUR

POETE DU XVIIe SIÈCLE

Cher Bardou, je fus hier te rendre une visite.
. . . . . .
. . . . . Alors que j'entrai,
Mon cœur d'un coup mortel se sentit pénétré,
Voyant auprès de toi le cierge et l'eau bénite....
. . . . . .
Comme toi, je me vis à deux doigts du trépas,
Et si dans cet instant je n'ai pas rendu l'âme,
C'est, cher ami Bardou, que tu n'en mourus pas.

LE VAVASSEUR. (*Sonnet à Bardou.*)

Comment se fait-il donc, mon obscur homonyme,
Qu'en un recueil de vers fait par un anonyme,
Dont je me trouve possesseur,

Frondant de ses voisins la grasse platitude,
Se trouve ce sonnet d'une fière attitude,
O Nicolas Le Vavasseur?

Plus gueux que Colletet, tes muses peu savantes,
Comme lui, te portaient à l'amour des servantes,
Et tu nous laisses deviner
Que le chétif espoir de quelque os médullaire
Te fit assez souvent louer l'œil séculaire
De la prêtresse du dîner.

A grand'peine parfois tu gardais l'équilibre
Entre le sel attique et l'epigramme libre,
Et pour le docte Chapelain
En vain dans ton esprit cherchas-tu l'étincelle :
Tu ne pus rencontrer, pour louer la *Pucelle*,
Qu'un coq-à-l'âne fort vilain.

Mais ce plat bel esprit aux pointes incongrues,
Ce poëte crotté, mendiant par les rues,
Tombé si bas on ne sait d'où,
Un matin qu'il flairait l'odeur d'une cuisine,
Trouva dans son fumier une perle assez fine
Pour louer son ami Bardou.

C'est qu'avec ton esprit, pauvre grelot, semblable
A celui des troupeaux au sortir de l'étable,
Et que tous les vents font tinter,
Auprès de l'estomac, heureux en perspective,
Géant embarrassé de sa force inactive,
Tu sentais un cœur palpiter.

Aussi tu protestas, en rimes assez riches,
Pour ton ami Bardou, contre les hémistiches
De l'hypercritique Boileau ;
Mais la postérité n'en tint pas plus de compte

Que ce fat de tailleur qui refusa l'escompte
De dix rimes pour un manteau[1].

Étais-tu de Paris, de Falaise ou de Rome,
Famélique rimeur, pauvre tête et pauvre homme,
Des belles ni des grands chéri,
Toi que j'ai vu jadis à la tête d'un livre,
Au milieu des lauriers, inhumé pour revivre
Côte à côte de Scudéri?

C'est au commencement de l'Histoire normande
De l'abbé Du Moulin. Dans ta vanité grande,
Tu promets l'immortalité :
Réalisant pour toi ta promesse candide,
L'illustre et bon curé dans son manteau splendide,
T'a, comme un enfant, emporté.

Ce qui fait que je crois que le feu poétique
S'attisa ce jour-là du feu patriotique
Pour te mettre en un doux émoi,
Et que, t'apercevant tout joufflu sous ton masque,
Je te crois simplement un Bas-Normand fantasque,
Comme Jean de Falaise et moi.

1 Toi qui passes sans contredit
Pour un des marchands le plus riche,
Et qui de tes draps n'es point chiche
Quand on t'en demande à crédit;
Si, me traitant en philosophe,
Robin, tu veux pour ton étoffe
De moi ne prendre jamais rien,
Mon art te fera toujours vivre,
Et je te peindrai dans mon livre,
Si tu veux m'effacer du tien.

BARDOU.

Je n'ai point comme toi, pressé par la famine,
Traîné ma muse, hélas! de cuisine en cuisine,
Mais le critique impartial
Trouvera qu'en mes vers, nés, naissants, comme à naître,
Il en est de mauvais, de pires, et peut-être
De bons, comme dans Martial.

Je ne connais point d'aigle à la force éternelle
Qui me puisse emporter sur le bout de son aile
Dans l'air de la postérité,
Et le Saumaise, à qui j'amasse des tortures,
M'exposera vraiment aux critiques futures
Honteux comme un ressuscité;

Mais si quelque poëte à figure hautaine
Fait sonner notre nom dans la poussière humaine
Plus haut que ses deux devanciers,
Et que son pied nous heurte au milieu des décombres,
Peut-être tendra-t-il la main à nos deux ombres
Avec des sourires princiers.

Et, traînant après lui ma muse réveillée
Devant la grande foule alors émerveillée,
On m'admirera sur sa foi,
Et ce jour envié d'illusion future
Pourra dans un moment me rendre avec usure
Ce qu'aujourd'hui je fais pour toi.

ÉPILOGUE

DES POÉSIES FUGITIVES

Lorsque je serai mort, oh! je vous en convie,
Si vous vous rappelez une heure de ma vie,
Amis, où d'amitié j'aie oublié la loi, —
Oubliez-moi.

Mais si quelqu'un de vous, entonnant ma louange,
Vient à dire : Il n'est plus, celui dont l'âme étrange
Parfois pour consoler avait des mots si doux, —
Souvenez-vous.

Si l'on vous dit : C'était un bizarre égoïste,
Un damné misanthrope, un pédagogue triste,
Pas plus qu'en son génie, en quelque autre il n'eut foi, —
Oubliez-moi.

Mais s'il en est un seul qui, creusant mon histoire,
Vous dise : O mes amis, respectons sa mémoire :
Quand nous avions raison, se moquait-il de nous? —
Souvenez-vous.

Si jamais quelque Hamlet, heurtant mes os livides,
Dit : Hélas! Yorick, pauvre crâne aux yeux vides!
Tu sonnais toujours creux quand on frappait sur toi, —
Oubliez-moi.

Si quelque autre, arrêtant le pied qui me condamne,
Dit : Vous ne savez pas ce qui fut dans ce crâne
Dieu cache la sagesse aux cervelles des fous. —
Souvenez-vous.

Si l'on vous dit : Ici repose un homme impie
Qui là-bas, en enfer, dans les tourments expie
Les hommages cafards qu'il rendait à son roi, —
Oubliez-moi.

Mais si quelqu'un de vous se lève et dit : Mensonges!
Il croyait au grand Dieu qu'il voyait dans ses songes,
Et quand il était seul, il priait à genoux, —
Souvenez-vous.

LECONTE DE LISLE

NÉ EN 1820

Je me suis souvent demandé, sans pouvoir me répondre, pourquoi les créoles n'apportaient, en général, dans les travaux littéraires aucune originalité, aucune force de conception ou d'expression. On dirait des âmes de femmes, faites uniquement pour contempler et pour jouir. La fragilité même, la gracilité de leurs formes physiques, leurs yeux de velours qui regardent sans examiner, l'étroitesse singulière de leurs fronts, emphatiquement hauts, tout ce qu'il y a souvent en eux de charmant les dénonce comme des ennemis du travail et de la pensée. De la langueur, de la gentillesse, une faculté naturelle d'imitation, qu'ils partagent d'ailleurs avec les nègres, et qui donne presque toujours à un poëte créole, quelle que soit sa distinction, un certain air provincial, voilà ce que nous avons pu observer généralement dans les meilleurs d'entre eux.

M. Leconte de Lisle est la première et l'unique exception que j'aie rencontrée. En supposant qu'on en puisse trouver d'autres, il restera, à coup sûr, la plus étonnante et la plus vigoureuse. Si des descriptions, trop bien faites, trop enivrantes, pour n'avoir pas été moulées sur des souvenirs d'enfance, ne révélaient pas de temps en temps à l'œil du critique l'origine du poëte, il serait impossible de deviner qu'il a reçu le jour dans une de ces îles volcaniques et parfumées, où l'âme humaine, mollement bercée par toutes les voluptés de l'atmosphère, désapprend chaque jour l'exercice de la pensée. Sa personnalité physique même est un démenti donné à l'idée habituelle que l'esprit se fait d'un créole. Un front puissant, une tête ample et large, des yeux clairs et froids, fournissent tout d'abord l'image de la force. Au-dessous de ces traits dominants, les premiers qui se laissent apercevoir, badine une bouche souriante animée d'une incessante ironie. Enfin, pour com-

pléter le démenti au spirituel comme au physique, sa conversation, solide et sérieuse, est toujours, à chaque instant, assaisonnée par cette raillerie qui confirme la force. Ainsi non-seulement il est érudit, non-seulement il a médité, non-seulement il a cet œil poétique qui sait extraire le caractère poétique de toutes choses, mais encore il a de l'esprit, qualité rare chez les poëtes, de l'esprit dans le sens populaire et dans le sens le plus élevé du mot. Si cette faculté de raillerie et de bouffonnerie n'apparaît pas (distinctement, veux-je dire) dans ses ouvrages poétiques, c'est parce qu'elle veut se cacher, parce qu'elle a compris que c'était son devoir de se cacher. Leconte de Lisle, étant un vrai poëte, sérieux et méditatif, a horreur de la confusion des genres, et il sait que l'art n'obtient ses effets les plus puissants que par des sacrifices proportionnés à la rareté de son but.

Je cherche à définir la place que tient dans notre siècle ce poëte tranquille et vigoureux, l'un de nos plus chers et de nos plus précieux. Le caractère distinctif de sa poésie est un sentiment d'aristocratie intellectuelle, qui suffirait, à lui seul, pour expliquer l'impopularité de l'auteur, si, d'un autre côté, nous ne savions pas que l'impopularité, en France, s'attache à tout ce qui tend vers n'importe quel genre de perfection. Par son goût inné pour la philosophie et par sa faculté de description pittoresque, il s'élève bien au-dessus de ces mélancoliques de salon, de ces fabricants d'albums et de keepsakes où tout, philosophie et poésie, est ajusté au sentiment des demoiselles. Autant vaudrait mettre les fadeurs d'Ary Scheffer ou les banales images de nos missels en parallèle avec les robustes figures de Cornélius. Le seul poëte auquel on pourrait, sans absurdité, comparer Leconte de Lisle, est Théophile Gautier. Ces deux esprits se plaisent également dans le voyage; ces deux imaginations sont naturellement cosmopolites. Tous deux ils aiment changer d'atmosphère, et habiller leur pensée des modes variables que le temps éparpille dans l'éternité. Mais Théophile Gautier donne au détail un relief plus vif et une couleur plus allumée, tandis que Leconte de Lisle s'attache surtout à l'armature philosophique. Tous deux ils aiment l'Orient et le désert; tous deux ils admirent le repos comme un principe de beauté. Tous deux ils inondent leur poésie d'une lumière passionnée, plus pétillante chez Théophile Gautier, plus reposée chez Leconte de Lisle. Tous deux sont également indifférents à toutes les piperies humaines et savent, sans effort, n'être jamais dupes. Il y a encore un autre homme, mais dans un ordre différent, que l'on peut nom-

mer à côte de Leconte de Lisle, c'est Ernest Renan. Malgré la diversité qui les sépare, tous les esprits clairvoyants sentiront cette comparaison. Dans le poëte comme dans le philosophe, je trouve cette ardente mais impartiale curiosité des religions, et ce même esprit d'amour universel, non pas pour l'humanité prise en elle-même, mais pour les différentes formes dont l'homme a, suivant les âges et les climats, revêtu la beauté et la vérité. Chez l'un non plus que chez l'autre, jamais d'absurde impiété. Peindre en beaux vers, d'une nature lumineuse et tranquille, les manières diverses suivant lesquelles l'homme a, jusqu'à présent, adoré Dieu et cherché le beau, tel a été, autant qu'on en peut juger par son recueil le plus complet, le but que Leconte de Lisle a assigné à sa poésie.

Son premier pèlerinage fut pour la Grèce; et tout d'abord ses poëmes, écho de la beauté classique, furent remarqués par les connaisseurs. Plus tard, il montra une série d'imitations latines, dont, pour ma part, je fais infiniment plus de cas. Mais pour être tout à fait juste, je dois avouer que peut-être bien le goût du sujet emporte ici mon jugement, et que ma prédilection naturelle pour Rome m'empêche de sentir tout ce que je devrais goûter dans la lecture de ses poésies grecques.

Peu à peu, son humeur voyageuse l'entraîna vers des mondes de beauté plus mystérieux. La part qu'il a faite aux religions asiatiques est énorme, et c'est là qu'il a versé à flots majestueux son dégoût naturel pour les choses transitoires, pour le badinage de la vie, et son amour infini pour l'immuable, pour l'éternel, pour le *divin Néant*. D'autres fois, avec une soudaineté de caprice apparent, il émigrait vers les neiges de la Scandinavie et nous racontait les divinités boréales, culbutées et dissipées comme des brumes par le rayonnant enfant de la Judée. Mais quelles que soient la majesté d'allures et la solidité de raison que Leconte de Lisle a développées dans ces sujets si divers, ce que je préfère parmi ses œuvres, c'est un certain filon tout nouveau qui est bien à lui et qui n'est qu'à lui. Les pièces de cette classe sont rares, et c'est peut-être parce que ce genre était son genre le plus naturel, qu'il l'a plus négligé. Je veux parler des poëmes, où, sans préoccupation de la religion et des formes successives de la pensée humaine, le poëte a décrit la beauté, telle qu'elle posait pour son œil original et individuel; les forces imposantes, écrasantes de la nature; la majesté de l'animal dans sa course ou dans son repos; la grâce de la femme dans les climats favorisés du soleil, enfin la divine sérénité du désert ou la redoutable magnificence de l'Océan. Là Leconte de Lisle est pour

moi un maître et un grand maître. Là la poésie triomphante n'a plus d'autre but qu'elle-même. Les vrais amateurs savent que je veux parler de pièces telles que *les Hurleurs, les Éléphants, le Sommeil de Condor*, etc..., telles surtout que *le Manchy*, qui est un chef-d'œuvre hors ligne, une véritable évocation, où brillent, avec toutes leurs grâces mystérieuses, la beauté et la magie tropicales, dont aucune beauté méridionale, grecque, italienne ou espagnole, ne peut donner l'analogue.

J'ai peu de choses à ajouter. Leconte de Lisle possède le gouvernement de son idée; mais ce ne serait presque rien s'il ne possédait aussi le maniement de son outil. Sa langue est toujours noble, décidée, forte, sans notes criardes, sans fausses pudeurs; son vocabulaire, très-étendu; ses accouplements de mots, toujours distingués, et cadrant nettement avec la nature de son esprit. Il joue du rhythme avec ampleur et certitude, et son instrument a l'accent doux mais large et profond de l'alto. Ses rimes, toujours exactes sans trop de coquetterie, remplissent la condition de beauté voulue et répondent régulièrement à cet amour contradictoire et mystérieux de l'esprit humain pour la surprise et la symétrie.

Quant à cette impopularité dont je parlais au commencement, je crois être l'écho de la pensée du poëte lui-même en affirmant qu'elle ne lui cause aucune tristesse, et que le contraire n'ajouterait rien à son contentement. Il lui suffit d'être populaire parmi ceux qui sont dignes eux-mêmes de lui plaire. Il appartient d'ailleurs à cette famille d'esprits qui ont pour tout ce qui n'est pas supérieur un mépris si tranquille qu'il ne daigne même pas s'exprimer.

CHARLES BAUDELAIRE.

V. *Poëmes antiques*, 1 vol. in-12, Marc Ducloux, 1852; *Poëmes et Poésies*, Dentu, 1855; *Poésies complètes de Leconte de Lisle*, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, 1 vol. in-12. Les citations qui suivent ne peuvent donner qu'une idée incomplète des richesses poétiques contenues dans ce premier recueil. M. Leconte de Lisle a publié, depuis, dans diverses Revues, particulièrement dans la *Revue contemporaine*, de grandes compositions qui paraîtront prochainement chez le même éditeur, réunies en volume sous le titre de : *Poëmes barbares*.

LES JUNGLES

A LOUIS MÉNARD

Sous l'herbe haute et sèche, où le naja vermeil
Dans sa spirale d'or se déroule au soleil,
La bête formidable, habitante des jungles,
S'endort, le ventre en l'air, et dilate ses ongles.
De son mufle marbré qui s'ouvre, un souffle ardent
Fume; la langue rude et rose va pendant;
Et sur l'épais poitrail, chaud comme une fournaise,
Passe par intervalle un frémissement d'aise.
Toute rumeur s'éteint autour de son repos :
La panthère aux aguets rampe en arquant le dos;
Le python musculeux, aux écailles d'agate,
Sous les nopals aigus glisse sa tête plate,
Et dans l'air, où son vol en cercle a flamboyé,
La cantharide vibre autour du roi rayé.
Lui, baigné par la flamme et remuant la queue,
Il dort tout un soleil sous l'immensité bleue.

Mais l'ombre en nappe noire à l'horizon descend;
La fraîcheur de la nuit a refroidi son sang;
Le vent passe au sommet des herbes; il s'éveille,
Jette un morne regard au loin, et tend l'oreille.
Le désert est muet. Vers les cours d'eau cachés
Où fleurit le lotus sous les bambous penchés,
Il n'entend point bondir les daims aux jambes grêles,
Ni le troupeau léger des nocturnes gazelles.
Le frisson de la faim creuse son maigre flanc :
Hérissé, sur soi-même il tourne en grommelant;
Contre le sol rugueux il s'étire et se traîne,
Flaire l'étroit sentier qui conduit à la plaine,
Et, se levant dans l'herbe avec un bâillement,
Au travers de la nuit miaule tristement.

MIDI

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappe d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil:
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis! la nature est vide et le soleil consume:
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté;

Viens, le soleil te parle en lumières sublimes;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin;
Et retourne, à pas lents, vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

LE MANCHY[1]

Sous un nuage frais de claire mousseline,
Tous les dimanches, au matin,
Tu venais à la ville en manchy de rotin,
Par les rampes de la colline.

La cloche de l'église alertement tintait;
Le vent de mer berçait les cannes :
Comme une grêle d'or, aux pointes des savanes,
Le feu du soleil crépitait.

Le bracelet aux poings, l'anneau sur la cheville,
Et le mouchoir jaune aux chignons,
Deux Telingas portaient, assidus compagnons,
Ton lit aux nattes de manille.

Ployant leur jarret maigre et nerveux, et chantant,
Souples dans leurs tuniques blanches,
Les bambous sur l'épaule et les mains sur les hanches,
Ils allaient le long de l'étang.

Le long de la chaussée et des varangues basses
Où les vieux créoles fumaient,
Par les groupes joyeux des noirs, ils s'animaient
Au bruit des bobres[2] madécasses.

[1] Sorte de palanquin en usage à l'Ile-Bourbon. — [2] Instrument de musique.

Dans l'air léger flottait l'odeur des tamarins;
Sur les houles illuminées
Au large, les oiseaux, en d'immenses traînées,
Plongeaient dans les brouillards marins.

Et, tandis que ton pied, sorti de la babouche,
Pendait, rose, au bord du manchy,
A l'ombre des bois noirs touffus, et du Letchi
Aux fruits moins pourprés que ta bouche;

Tandis qu'un papillon, les deux ailes en fleur,
Teinté d'azur et d'écarlate,
Se posait par instants sur ta peau délicate
En y laissant de sa couleur;

On voyait, au travers du rideau de batiste,
Tes boucles dorer l'oreiller;
Et, sous leurs cils mi-clos, feignant de sommeiller,
Tes beaux yeux de sombre améthiste.

Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux,
De la montagne à la grand'messe,
Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse
Au pas rhythmé de tes Hindous.

Maintenant, dans le sable aride de nos grèves,
Sous les chiendents, au bruit des mers,
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
O charme de mes premiers rêves!

LE SOMMEIL DU CONDOR

Par delà l'escalier des roides Cordillières,
Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,
Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs
Où bout le flux sanglant des laves familières;

L'envergure pendante et rouge par endroits,
Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence,
Regarde l'Amérique et l'espace en silence,
Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.
La nuit roule de l'est, où les pampas sauvages
Sous les monts étagés s'élargissent sans fin;
Elle endort le Chili, les villes, les rivages,
Et la mer Pacifique et l'horizon divin;
Du continent muet elle s'est emparée:
Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants,
Le lourd débordement de sa haute marée.
Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
Il attend cette mer sinistre qui l'assiége:
Elle arrive, déferle et le couvre en entier.
Dans l'abîme sans fond, la Croix australe allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé.
Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il soulève, en fouettant, l'âpre neige des Andes;
Dans un cri rauque, il monte où n'atteint pas le vent,
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

THÉODORE DE BANVILLE

NÉ EN 1820

Théodore de Banville fut célèbre tout jeune. Les *Cariatides* datent de 1841. Je me souviens qu'on feuilletait avec étonnement ce volume où tant de richesses, un peu confuses, un peu mêlées, se trouvent amoncelées. On se répétait l'âge de l'auteur, et peu de personnes consentaient à admettre une si étonnante précocité. Paris n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui, un tohu-bohu, un Capharnaüm, une Babel peuplée d'imbéciles et d'inutiles, peu délicats sur les manières de tuer le temps et absolument rebelles aux jouissances littéraires. Dans ce temps-là, le *tout Paris* se composait de cette élite d'hommes chargés de façonner l'opinion des autres, et qui, quand un poëte vient à naître, en sont toujours avertis les premiers. Ceux-là saluèrent naturellement l'auteur des *Cariatides* comme un homme qui avait une longue carrière à fournir. Théodore de Banville apparaissait comme un de ces esprits marqués, pour qui la poésie est la langue la plus facile à parler, et dont la pensée se coule d'elle-même dans un rhythme.

Celles de ses qualités qui se montraient le plus vivement à l'œil étaient l'abondance et l'éclat; mais les nombreuses et involontaires imitations, la variété même du ton, selon que le jeune poëte subissait l'influence de tel ou de tel de ses prédécesseurs, ne servirent pas peu à détourner l'esprit du lecteur de la faculté principale de l'auteur, de celle qui devait plus tard être sa grande originalité, sa gloire, sa marque de fabrique, je veux parler de la certitude dans l'expression lyrique. Je ne nie pas, remarquez-le bien, que les *Cariatides* contiennent quelques-uns de ces admirables morceaux que le poëte pourrait être fier de signer même aujourd'hui; je veux seulement noter que l'ensemble de l'œuvre, avec

son éclat et sa variété, ne révélait pas d'emblée la nature particulière de l'auteur, soit que cette nature ne fût pas encore assez *faite*, soit que le poëte fût encore placé sous le charme fascinateur de tous les poëtes de la grande époque.

Mais dans les *Stalactites* (1843-1845), la pensée apparaît plus claire et plus définie; l'objet de la recherche se fait mieux deviner. La couleur, moins prodiguée, brille cependant d'une lumière plus vive, et le contour de chaque objet découpe une silhouette plus arrêtée. Les *Stalactites* forment, dans le grandissement du poëte, une phase particulière où l'on dirait qu'il a voulu réagir contre sa primitive faculté d'expansion, trop prodigue, trop indisciplinée. Plusieurs des meilleurs morceaux qui composent ce volume sont très-courts et affectent les élégances contenues de la poterie antique. Toutefois ce n'est que plus tard, après s'être joué dans mille difficultés, dans mille gymnastiques que les vrais amoureux de la Muse peuvent seuls apprécier à leur juste valeur, que le poëte, réunissant dans un accord parfait l'exubérance de sa nature primitive et l'expérience de sa maturité, produira, l'une servant l'autre, des poëmes d'une habileté consommée et d'un charme *sui generis*, tels que *la Malédiction de Vénus*, *l'Ange mélancolique*, et surtout certaines stances sublimes qui ne portent pas de titre, mais qu'on trouvera dans le sixième livre de ses poésies complètes, stances dignes de Ronsard par leur audace, leur élasticité et leur ampleur, et dont le début même est plein de grandiloquence, et annonce des bondissements surhumains d'orgueil et de joie :

Vous en qui je salue une nouvelle aurore,
Vous tous qui m'aimerez,
Jeunes hommes des temps qui ne sont pas encore,
O bataillons sacrés!

Mais quel est ce charme mystérieux dont le poëte s'est reconnu lui-même possesseur et qu'il a augmenté jusqu'à en faire une qualité permanente? Si nous ne pouvons le définir exactement, peut-être trouverons-nous quelques mots pour le décrire, peut-être saurons-nous découvrir d'où il tire en partie son origine.

J'ai dit, je ne sais plus où : « La poésie de Banville représente les belles heures de la vie, c'est-à-dire les heures où l'on se sent heureux de penser et de vivre. »

Je lis dans un critique : « Pour deviner l'âme d'un poëte, ou du

moins sa principale préoccupation, cherchons dans ses œuvres quel est le mot ou quels sont les mots qui s'y représentent avec le plus de fréquence. Le mot traduira l'obsession. »

Si, quand j'ai dit : « le talent de Banville représente les belles heures de la vie, » mes sensations ne m'ont pas trompé (ce qui, d'ailleurs, sera tout à l'heure vérifié); et si je trouve dans ses œuvres un mot qui, par sa fréquente répétition, semble dénoncer un penchant naturel et un dessein déterminé, j'aurai le droit de conclure que ce mot peut servir à caractériser, mieux que tout autre, la nature de son talent, en même temps que les sensations contenues *dans les heures de la vie où l'on se sent le mieux vivre.*

Ce mot, c'est le mot *Lyre,* qui comporte évidemment pour l'auteur un sens prodigieusement compréhensif. La *lyre* exprime en effet cet état presque surnaturel, cette intensité de vie, où l'âme *chante,* où elle est *contrainte* de *chanter,* comme l'arbre, l'oiseau et la mer. Par un raisonnement, qui a peut-être le tort de rappeler les méthodes mathématiques, j'arrive donc à conclure que, la poésie de Banville suggérant d'abord l'idée des *belles heures,* puis présentant assidûment aux yeux le mot *lyre,* et la *Lyre* étant expressément chargée de traduire les *belles heures,* l'ardente vitalité spirituelle, l'homme hyperbolique, en un mot, le talent de Banville est essentiellement, décidément et volontairement lyrique.

Il y a en effet une manière lyrique de sentir. Les hommes les plus disgraciés de la nature, ceux à qui la fortune donne le moins de loisir, ont connu quelquefois ces sortes d'impressions, si riches que l'âme en est comme illuminée, si vives qu'elle en est comme soulevée. Tout l'être intérieur, dans ces merveilleux instants, s'élance en l'air, par trop de légèreté et de dilatation, comme pour atteindre une région plus haute.

Il existe donc aussi nécessairement une manière lyrique de parler, et un monde lyrique, une atmosphère lyrique, des paysages, des hommes, des femmes, des animaux qui tous participent du caractère affectionné par la Lyre.

Tout d'abord, constatons que l'hyperbole et l'apostrophe sont des formes de langage qui lui sont non-seulement des plus agréables, mais aussi des plus nécessaires, puisque ces formes dérivent naturellement d'un état exagéré de la vitalité. Ensuite, nous observons que tout mode lyrique de notre âme nous contraint à considérer les choses non pas sous leur aspect particulier, exceptionnel, mais dans les traits princi-

paux, généraux, universels. La lyre fuit volontiers tous les détails dont le roman se régale. L'âme lyrique fait des enjambées vastes comme des synthèses; l'esprit du romancier se délecte dans l'analyse. C'est cette considération qui sert à nous expliquer quelle commodité et quelle beauté le poëte trouve dans les mythologies et dans les allégories. La mythologie est un dictionnaire d'hiéroglyphes vivants, hiéroglyphes connus de tout le monde. Ici le paysage est revêtu, comme les figures, d'une magie hyperbolique; il devient *décor*. La femme est non-seulement un être d'une beauté suprême, comparable à celle d'Ève ou de Vénus; non-seulement, pour exprimer la pureté de ses yeux, le poëte empruntera des comparaisons à tous les objets limpides, éclatants, transparents, à tous les meilleurs réflecteurs et à toutes les plus belles cristallisations de la nature (notons en passant la prédilection de Banville, dans ce cas, pour les pierres précieuses), mais encore il faudra doter la femme d'un genre de beauté tel que l'esprit ne peut le concevoir que comme existant dans un monde supérieur. Or, je me souviens qu'en trois ou quatre endroits de ses poésies notre poëte, voulant orner des femmes d'une beauté non comparable et non égalable, dit qu'elles ont des *têtes d'enfants*. C'est là une espèce de trait de génie particulièrement lyrique, c'est-à-dire amoureux du surhumain. Il est évident que cette expression contient implicitement cette pensée, que le plus beau des visages humains est celui dont l'usage de la vie, passion, colère, péché, angoisse, souci, n'a jamais terni la clarté ni ridé la surface. Tout poëte lyrique, en vertu de sa nature, opère fatalement un retour vers l'Éden perdu. Tout, hommes, paysages, palais, dans le monde lyrique, est pour ainsi dire *apothéosé*. Or, par suite de l'infaillible logique de la nature, le mot *apothéose* est un de ceux qui se présentent irrésistiblement sous la plume du poëte quand il a à décrire (et croyez qu'il n'y prend pas un mince plaisir) un mélange de gloire et de lumière. Et, si le poëte lyrique trouve occasion de parler de lui-même, il ne se peindra pas penché sur une table, barbouillant une page blanche d'horribles petits signes noirs, se battant contre la phrase rebelle ou luttant contre l'inintelligence du correcteur d'épreuves, non plus que dans une chambre pauvre, triste ou en désordre; non plus que, s'il veut apparaître comme mort, il ne se montrera pourrissant sous le linge, dans une caisse de bois. Ce serait mentir. Horreur! Ce serait contredire la vraie *réalité*, c'est-à-dire sa propre nature. Le poëte mort ne trouve pas de trop bons serviteurs dans les nymphes, les houris et les anges. Il ne peut se reposer que dans de verdoyants Élysées,

ou dans des palais plus beaux et plus profonds que les architectures de vapeurs bâties par les soleils couchants.

Mais moi, *vêtu de pourpre, en d'éternelles fêtes,*
Dont je prendrai ma part,
Je boirai le nectar au séjour des poëtes,
A côté de Ronsard.

Là, dans ces lieux, *où tout a des splendeurs divines,*
Ondes, lumière, accords,
Nos yeux s'enivreront de formes féminines
Plus belles que des corps;

Et tous les deux, parmi des spectacles *féeriques*
Qui dureront toujours,
Nous nous raconterons nos batailles *lyriques*
Et nos belles amours.

J'aime cela; je trouve dans cet amour du luxe poussé au delà du tombeau un signe confirmatif de grandeur. Je suis touché des merveilles et des magnificences que le poëte décrète en faveur de quiconque touche la lyre. Je suis heureux de voir poser ainsi, sans ambages, sans modestie, sans ménagements, l'absolue divinisation du poëte, et je jugerais même poëte de mauvais goût celui-là qui dans cette circonstance ne serait pas de mon avis. Mais j'avoue que pour oser cette *Déclaration des droits* du poëte, il faut être absolument lyrique, et peu de gens ont le *droit* de l'oser.

Mais enfin, direz-vous, si lyrique que soit le poëte, peut-il donc ne jamais descendre des régions éthéréennes, ne jamais sentir le courant de la vie ambiante, ne jamais voir le spectacle de la vie, la grotesquerie perpétuelle de la bête humaine, la nauséabonde niaiserie de la femme, etc...? Mais si vraiment! le poëte sait descendre dans la vie; mais croyez que s'il y consent, ce n'est pas sans but, et qu'il saura tirer profit de son voyage. De la laideur et de la sottise il fera naître un nouveau genre d'enchantements. Mais ici encore sa bouffonnerie conservera quelque chose d'hyperbolique; l'excès en détruira l'amertume, et la satire, par un miracle résultant de la nature même du poëte, se déchargera de toute sa haine dans une explosion de gaieté innocente à force d'être carnavalesque.

Même dans la poésie idéale, la Muse peut, sans déroger, frayer avec les vivants. Elle saura ramasser partout une nouvelle parure. Un oripeau moderne peut ajouter une grâce exquise, un mordant nouveau (un pi-

quant, comme on disait autrefois) à sa beauté de déesse. Phèdre en paniers a ravi les esprits les plus délicats de l'Europe; à plus forte raison, Vénus, qui est immortelle, peut bien, quand elle veut visiter Paris, faire descendre son char dans les bosquets du Luxembourg. D'où tirez-vous le soupçon que cet *anachronisme* est une infraction aux règles que le poëte s'est imposées, à ce que nous pouvons appeler ses *convictions* lyriques? Car peut-on commettre un anachronisme dans l'éternel?

Pour dire tout ce que nous croyons la vérité, Théodore de Banville doit être considéré comme un original de l'espèce la plus élevée. En effet, si l'on jette un coup d'œil général sur la poésie contemporaine et sur ses meilleurs représentants, il est facile de voir qu'elle est arrivée à un état mixte, d'une nature très-complexe; le génie plastique, le sens philosophique, l'enthousiasme lyrique, l'esprit humoristique s'y combinent et s'y mêlent suivant des dosages infiniment variés. La poésie moderne tient à la fois de la peinture, de la musique, de la statuaire, de l'art arabesque, de la philosophie railleuse, de l'esprit analytique; et, si heureusement, si habilement agencée qu'elle soit, elle se présente avec les signes visibles d'une subtilité empruntée à divers arts. Aucuns y pourraient voir peut-être des symptômes de dépravation. Mais c'est là une question que je ne veux pas élucider en ce lieu. Banville seul, je l'ai déjà dit, est purement, naturellement et volontairement lyrique. Il est retourné aux moyens anciens d'expression poétique, les trouvant sans doute tout à fait suffisants et parfaitement adaptés à son but.

Mais ce que je dis du choix des moyens s'applique avec non moins de justesse au choix des sujets, au thème considéré en lui-même. Jusque vers un point assez avancé des temps modernes, l'art, poésie et musique surtout, n'a eu pour but que d'enchanter l'esprit en lui présentant des tableaux de béatitude, faisant contraste avec l'horrible vie de contention et de lutte dans laquelle nous sommes plongés.

Beethoven a commencé à remuer les mondes de mélancolie et de désespoir incurable amassés comme des nuages dans le ciel intérieur de l'homme. Maturin dans le roman, Byron dans la poésie, Poe dans la poésie et dans le roman analytique, l'un malgré sa prolixité et son verbiage, si détestablement imités par Alfred de Musset, l'autre malgré son irritante concision, ont admirablement exprimé la partie blasphématoire de la passion; ils ont projeté des rayons splendides, éblouissants, sur le Lucifer latent qui est installé dans tout cœur humain. Je veux dire que l'art moderne a une tendance essentiellement démoniaque. Et il semble que cette part infernale de l'homme, que l'homme

prend plaisir à s'expliquer à lui-même, augmente journellement, comme si le diable s'amusait à la grossir par des procédés artificiels, à l'instar des engraisseurs, empâtant patiemment le genre humain dans ses basses-cours pour se préparer une nourriture plus succulente.

Mais Théodore de Banville refuse de se pencher sur ces marécages de sang, sur ces abîmes de boue. Comme l'art antique, il n'exprime que ce qui est beau, joyeux, noble, grand, rhythmique. Aussi dans ses œuvres vous n'entendrez pas les dissonances, les discordances des musiques du sabbat, non plus que les glapissements de l'ironie, cette vengeance du vaincu. Dans ses vers, tout a un air de fête et d'innocence, même la volupté. Sa poésie n'est pas seulement un regret, une nostalgie, elle est même un retour très-volontaire vers l'état paradisiaque. A ce point de vue nous pouvons donc le considérer comme un original de la nature la plus courageuse. En pleine atmosphère satanique ou romantique, au milieu d'un concert d'imprécations, il a l'audace de chanter la bonté des Dieux, et d'être un parfait *classique*. Je veux que ce mot soit entendu ici dans le sens le plus noble, dans le sens vraiment historique.

CH. BAUDELAIRE.

Poésies complètes, 1 vol. in-18 avec eau-forte, Poulet-Malassis, 1858; *Odes funambulesques*, 1 vol. in-18, avec frontispice, Poulet-Malassis 1857; *Améthystes*, 1 vol. in-24, Poulet-Malassis. 1862.

VÉNUS COUCHÉE

L'été brille; Phébus perce de mille traits,
En haine de sa sœur, les vierges des forêts,
Et dans leurs flancs brûlés de flammes vengeresses
Il allume le sang des jeunes chasseresses.
Dans les sillons rougis par les feux de l'été,
Entouré d'un essaim, le bœuf ensanglanté
Marche les pieds brûlants sous de folles morsures.
Tout succombe : au lointain les nymphes sans ceintures,
Avec leurs grands cheveux par le soleil flétris,
Épongent leurs bras nus dans les fleuves taris;
Et, fuyant deux à deux le sable des rivages,
Vont cacher leurs ardeurs sous les antres sauvages.

Dans le fond des forêts, sous un ciel morne et bleu,
Vénus, les yeux mourants et les lèvres en feu,
S'est couchée au milieu des grandes touffes d'herbe,
Ainsi qu'une panthère indolente et superbe.
Dénouant son cothurne et son manteau vermeil,
Elle laisse agacer par les traits du soleil
Les beaux reins d'un enfant qui dort sur sa poitrine,
Et tandis que frémit sa lèvre purpurine,
Un ruisseau murmurant sur un lit de graviers,
Amoureux de Cypris, vient lui baiser les pieds.
Entre ces pieds charmants, Éros, maître du monde,
Repose ivre d'amour, et sa crinière blonde
Se mêle frissonnante à la ceinture d'or
Qui des charmes secrets cache l'ardent trésor,
Et les zéphyrs épris mettent leurs lèvres pures
Dans les anneaux confus de ces deux chevelures.

Oh! quand la Mort, que rien ne saurait apaiser,
Nous prendra tous les deux dans un dernier baiser,
Et jettera sur nous le manteau de ses ailes,
Puissions-nous reposer sous deux pierres jumelles!
Puissent les fleurs de rose aux parfums embaumés
Sortir de nos deux corps qui se sont tant aimés,
Et nos âmes fleurir ensemble, et sur nos tombes
Se becqueter longtemps d'amoureuses colombes!

A LA FONT-GEORGES

O champs pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or!

O ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouges-gorges
Et le doux rossignol
Prenaient leur vol!

Maison blanche où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
Les pleurs du toit!

O source claire et froide
Qu'ombrageait le tronc roide
D'un noyer vigoureux
A moitié creux!

Sources, fraîches fontaines,
Qui, douces à mes peines,
Frémissiez autrefois
Rien qu'à ma voix!

Bassin où les laveuses
Tendaient, silencieuses,
Sur un rameau tremblant,
Le linge blanc!

O sorbier centenaire,
Dont trois coups de tonnerre
N'avaient pas abattu
Le front chenu!

Tonnelles et coudrettes,
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
A tous les vents!

O vignes purpurines
Dont, le long des colline
Les ceps accumulés
Ployaient gonflés!

Où, l'automne venue,
La vendange mi-nue
A l'entour du pressoir
Dansait le soir!

O buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines,
Comme un chêne le gland,
Leur fruit sanglant!

Murmurante oseraie
Où le ramier s'effraie

Saule au feuillage bleu,
Lointains en feu!

Rameaux lourds de cerises;
Moissonneuses surprises
A mi-jambes dans l'eau
Du clair ruisseau!

Antres, chemins, fontaines,
Acres parfums et plaines,
Ombrages et rochers
Souvent cherchés!

Ruisseaux, forêts, silence,
O mes amours d'enfance!
Mon âme, sans témoins,
Vous aime moins

Que ce jardin morose
Sans verdure et sans rose,
Et ces sombres massifs
D'antiques ifs;

Et ce chemin de sable,
Où j'eus l'heur ineffable,
Pour la première fois,
D'ouïr sa voix!

Où, rêveuse, l'amie,
Doucement obéie,
S'appuyant à mon bras,
Parlait tout bas;

Pensive et recueillie,
Et d'une fleur cueillie
Brisant le cœur discret
D'un doigt distrait,

A l'heure où sous leurs voiles
Les tremblantes étoiles
Brodent le ciel changeant
De fleurs d'argent.

A THÉOPHILE GAUTIER

Quand sa chasse est finie,
Le poëte oiseleur
Manie
L'outil du ciseleur.

Car il faut qu'il meurtrisse,
Pour y graver son pur
Caprice,
Un métal au cœur dur.

Pas de travail commode!
Tu prétends, comme moi,
Que l'Ode
Garde sa vieille loi,

Et que, brillant et ferme,
Le beau Rhythme d'airain
Enferme
L'idée au front serein.

Les Strophes, nos esclaves,
Ont encore besoin
D'entraves
Pour regarder plus loin.

Les pieds blancs de ces reines
Portent le poids réel
Des chaînes,
Mais leurs yeux voient le ciel.

Et toi, qui nous enseigne
L'amour du vert laurier,
Tu daignes
Être un bon ouvrier.

LE SANG DE LA COUPE

Ris sous la griffe des vautours,
Apaise tes sanglots, mon âme!
Vas-tu te plaindre d'une femme?
Non, je veux boire à ses amours!
Je boirai le vin et la lie,
O furie aux cheveux flottants!
Pour mieux pouvoir en même temps
Trouver la haine et la folie.

Dans mon verre entouré de fleurs
S'il tombe une larme brûlante,
Rassurez ma main chancelante,
Et faites-moi boire mes pleurs.
Assez de plaintes sérieuses,
Quand le bourgogne a ruisselé,
Sang vermeil du raisin foulé
Par des bacchantes furieuses!

Pour former la chaude liqueur,
Elles n'ont pas, dans leurs victoires,
Déchiré mieux les grappes noires
Qu'elle n'a déchiré mon cœur.

Amis, vous qui buvez en foule
Le poison de l'amour jaloux,
Mon cœur se brise, enivrez-vous,
Puisque la poésie en coule!

C'est dans ce calice profond
Que l'infidèle aimait à boire :
Puisqu'au fond reste sa mémoire,
Noble vin, cache-m'en le fond!
J'y jetterai les rêveries
Et l'amour que j'avais jadis,
Comme autrefois ses mains de lis
Y jetaient des roses fleuries!

Et vous, mes yeux, que pour miroir
Prenait cette ingrate maîtresse,
Extasiez-vous dans l'ivresse
Pour lui cacher mon désespoir.
Ces lèvres, qu'elle a tant baisées,
Me trahiraient par leur pâleur;
Je vais leur rendre leur couleur
Dans le sang des grappes brisées.

Je noirai dans ce flot divin
Le feu vivant qui me dévore.
Mais non, elle apparaît encore
Sous les douces pourpres du vin!
C'est elle que mon rêve enfante
Dans ce vin qui me semble amer,
Et cette coupe est une mer
D'où sort la Vénus triomphante.

CHARLES BAUDELAIRE

NÉ EN 1821

De tous les poëtes éclos après la splendide irradiation de l'école romantique, M. Charles Baudelaire est assurément le plus original et par nature, et par volonté : car ce n'est pas une de ces organisations qui produisent des vers comme les orangers des oranges, d'une façon inconsciente et presque sans plus de mérite. Il a le don, mais il a aussi le travail. Il sait ce qu'il fait, il assiste en critique à son inspiration, la conseille, l'excite, la modère, la dirige et la fait aller où il veut. Habile entre les habiles, il s'est rompu dans ce gymnase intérieur où s'exercent les forts à toutes ces luttes avec la langue, la prosodie, le rhythme et la rime dont il faut sortir vainqueur pour être digne du nom d'artiste, et qui sont comme le contre-point de la poésie. Qui n'a pas pratiqué longuement ces difficiles exercices s'expose à rester un jour interdit devant la pensée, n'ayant pas de forme à lui offrir, surprise humiliante, impuissance douloureuse, désastre secret qu'oublie malaisément l'orgueil ! Ces austères études préservent de la banalité, du vague, de l'à peu près par la multitude de tours, de coupes, de dessins, d'harmonies, d'accompagnements, de symétries, d'interséquences et de ressources de toutes sortes qu'elles mettent à la disposition du poëte courageux qui s'y est adonné avec une patiente ferveur, ne comptant pas sur son génie seul. Sans elles le côté rare, intime, mystérieux, particulier, inédit de l'idée ne peut être dégagé et mis en lumière. On n'en exprime que le côté trivial, apparent, et déjà rendu par conséquent fruste et à demi effacé. C'est la différence qui existe entre une romance de Blanzini et un morceau de Beethoven, entre un dessin de pensionnat improvisé à l'estompe et un rude écorché à la plume de Michel-Ange. Une pareille doctrine contrarie, nous le savons, la vanité poé-

tique qui voudrait comme les grands seigneurs d'autrefois faire croire qu'elle sait tout sans avoir rien appris, et joue devant le public badaud la parade de l'innéité générale; mais nous la développons parce que M. Baudelaire la partage, et qu'il lui doit la meilleure partie de son talent. Il a su se garder, en ces temps de production hâtive, de livrer à l'impression ces gourmes de jeunesse, ces scories et ces baves de premières fontes où le morceau bien venu n'est pour ainsi dire qu'un accident heureux. Sa Muse n'a pas vagi, à peine sevrée, de puériles cantilènes et des chansons de nourrice. Quoique jeune il a débuté dans toute sa force et sa maturité. Les *Fleurs du mal* n'ont guère que cinq ou six ans de date. Ce titre significatif montre que l'auteur ne s'est pas amusé à cueillir des vergiss-mein-nicht au bord des sources et à faire de banales variations sur ces vieux thèmes de l'amour et du printemps. Sa poésie n'a rien de naïf ni d'enfantin. Elle part d'un esprit très-cultivé, très-subtil, très-bizarre, très-paradoxal, et dont nous ne connaissons pas l'analogue.

Il est dans chaque littérature des époques où la langue formée à point se prête à merveille, après les balbutiements de la barbarie, à l'expression limpide et facile des idées générales, des grands lieux communs sur Dieu, l'âme, l'humanité, la nature, l'amour, la vie, la mort, tout ce qui fait le fond même de la pensée humaine. Rien n'est usé alors, ni les sentiments, ni les mots. Toute métaphore semble nouvelle, aucune comparaison n'est fanée encore; les rapprochements les plus directs étonnent par leur hardiesse. On ne prend des choses que le trait le plus caractéristique et le plus général. L'analyse sommaire des passions simples suffit aux générations vierges. Cette période aimable comme la jeunesse, où la vie ne s'est pas encore compliquée de rapports multiples et garde son unité primitive, passe pour l'époque de la perfection classique, et c'est elle qui date ce qu'on appelle les belles époques littéraires. On considère ces époques comme définitives et posant au génie des limites qu'il serait dangereux de franchir. Après, selon les critiques et les rhéteurs, tout n'est que décadence, mauvais goût, bizarrerie, enflure, recherche, néologisme, corruption et monstruosité. Ces idées ou plutôt ces préjugés sont tellement enracinés dans les esprits, que nous n'avons pas la prétention de les en arracher. A nos yeux, ce qu'on appelle décadence est au contraire maturité complète, la civilisation extrême, le couronnement des choses. Alors un art souple, complexe, à la fois objectif et subjectif, investigateur, curieux, puisant des nomenclatures dans tous les dictionnaires, empruntant des

couleurs à toutes les palettes, des harmonies à toutes les lyres, demandant à la science ses secrets et à la critique ses analyses, aide le poëte à rendre les pensées, les rêves et les postulations de son esprit. Ces pensées, il faut bien l'avouer, n'ont plus la fraîche simplicité du jeune âge. Elles sont subtiles, ténues, maniérées, persillées même de dépravation, entachées de gongorisme, bizarrement profondes, individuelles jusqu'à la monomanie, effrénément panthéistes, ascétiques ou luxurieuses; mais toujours, quelle que soit leur direction, elles portent un caractère de particularité, de paroxysme et d'outrance. Pour emprunter une comparaison à l'écrivain même dont nous essayons d'apprécier le talent, c'est la différence de la lumière crue blanche et directe du midi, écrasant toutes choses, à la lumière horizontale du soir, incendiant les nuées aux formes étranges de tous les reflets des métaux en fusion et des pierreries irisées. Le soleil couchant, pour être moins simple de ton que celui du matin, est-il un soleil de décadence digne de mépris et d'anathème? On nous dira que cette splendeur tardive où les nuances se décomposent, s'enflamment, s'exacerbent et triplent d'intensité, va s'éteindre bientôt dans la nuit. Mais la nuit qui fait éclore des millions d'astres, avec sa lune changeante, ses aurores boréales, ses pénombres mystérieuses et ses effrois énigmatiques, n'a-t-elle pas bien aussi son mérite et sa poésie?

Cette espèce de critique qui, ne comprenant pas l'autonomie de l'art, demande au poëte d'enseigner, de prouver, de moraliser, d'être utile enfin, a été singulièrement inquiétée par le livre de M. Baudelaire. Le grand mot immoral a été lâché à propos de lui, mot gros de jésuitisme, d'ignorance et de mauvaise foi. L'auteur, pour qui la poésie est à elle-même son propre but, ne saurait être immoral, car il ne prêche aucune doctrine, n'indique aucune solution et ne conseille pas. Il dispose des éléments pour un effet quelconque. La sensation qu'il veut produire est celle du beau, qui s'obtient dans l'horreur comme dans la grâce. Il va jusqu'à s'interdire l'éloquence et la passion, parce qu'il les trouve trop humaines, trop naturelles, pas assez spiritualisées, et d'aile trop courte pour planer dans la sphère sereine de l'art. L'émotion comme il l'entend doit être purement intellectuelle, et la provoquer par ces moyens grossiers lui répugne à l'égal d'une indélicatesse. Aussi ces accusations l'étonnent-elles autant que si l'on vantait l'honnêteté de la rose en tonnant contre la scélératesse de la jusquiame. En art, il n'y a rien de moral ni d'immoral, il y a le beau et le laid, des choses bien faites et des choses mal faites.

On lit dans les contes de Nathaniel Hawthorne la description d'un jardin singulier où un botaniste toxicologue a réuni la flore des plantes vénéneuses. Ces plantes aux feuillages bizarrement découpés, d'un vert noir ou minéralement glauque, comme si le sulfate de cuivre les teignait, ont une beauté sinistre et formidable. On les sent dangereuses malgré leur charme; elles ont dans leur attitude hautaine, provocante ou perfide, la conscience d'un pouvoir immense ou d'une séduction irrésistible. De leurs fleurs férocement bariolées et tigrées, d'un pourpre semblable à du sang figé ou d'un blanc chlorotique, s'exhalent des parfums âcres, pénétrants, vertigineux ; dans leurs calices empoisonnés la rosée se change en aqua-tofana, et il ne voltige autour d'elles que des cantharides cuirassées d'or vert, ou des mouches d'un bleu d'acier dont la piqûre donne le charbon. L'euphorbe, l'aconit, la jusquiame, la ciguë, la belladone y mêlent leurs froids virus aux ardents poisons des tropiques et de l'Inde; le mancenillier y montre ses petites pommes mortelles comme celles qui pendaient à l'arbre de science; l'upa y distille son suc laiteux plus corrosif que l'eau-forte. Au-dessus du jardin flotte une vapeur malsaine qui étourdit les oiseaux lorsqu'ils la traversent; cependant la fille du docteur vit impunément dans ces miasmes méphitiques; ses poumons aspirent sans danger cet air où tout autre qu'elle et son père boirait une mort certaine. Elle se fait des bouquets de ces fleurs, elle en pare ses cheveux, elle en parfume son sein, elle en mordille les pétales comme les jeunes filles font des roses. Saturée lentement de sucs vénéneux, elle est devenue elle-même un poison vivant qui neutralise tous les toxiques. Sa beauté, comme celle des plantes de son jardin a quelque chose d'inquiétant, de fatal et de morbide; ses cheveux d'un noir bleu tranchent sinistrement sur sa peau d'une pâleur mate et verdâtre, où éclate sa bouche qu'on dirait empourprée à quelque baie sanglante. Un sourire fou découvre ses dents enchâssées dans des gencives d'un rouge sombre, et ses yeux fixes ascinent comme ceux des serpents. On dirait une de ces Javanaises vampires d'amour, succubes diurnes, dont la passion tarit en quinze jours le sang, les moelles et l'âme d'un Européen. Elle est vierge cependant, la fille du docteur, et languit dans la solitude. L'amour essaye en vain de s'acclimater à cette atmosphère, hors de laquelle elle ne saurait vivre.

Nous n'avons jamais lu les *Fleurs du mal* de M. Ch. Baudelaire, sans penser involontairement à ce conte de Hawthorne; elles ont ces couleurs sombres et métalliques, ces frondaisons vert-de-grisées, et ces

odeurs qui portent à la tête. Sa Muse ressemble à la fille du docteur qu'aucun poison ne saurait atteindre, mais dont le teint, par sa matité exsangue, trahit l'influence du milieu qu'elle habite.

En ce siècle de tartuferie américaine, on a si bien l'habitude de confondre l'auteur avec son œuvre, d'appeler ivrogne celui qui parle du vin, sanguinaire celui qui raconte un meurtre, débauché celui qui peint la passion ou le vice, athée celui qui fait la biographie d'un incrédule, que nous trouvons nécessaire après ce rapprochement, d'affirmer, avec tout le sérieux dont nous sommes capable, l'innocuité parfaite de M. Ch. Baudelaire. Notre ami n'est pas du tout un empoisonneur, il fait de la poésie et non de la toxicologie, quoi qu'en ait dit un trop spirituel académicien. Si quelqu'un de ses lecteurs mourait par hasard, on pourrait l'ouvrir, l'appareil de Marsh n'y découvrirait pas le plus imperceptible atome arsenical. Nous avons nous-même survécu à la lecture des *Fleurs du mal*.

Il faut d'ailleurs rendre cette justice à M. Baudelaire : il ne trompe personne, et ne met pas de fausses étiquettes aux plantes dangereuses; il ne donne pas le pavot pour une rose et le colchique pour une pervenche, et même, ne prévint-il pas, depuis quand la peinture d'un cryptogame vénéneux a-t-elle donné la colique ?

Le poëte des *Fleurs du mal* ne donne pas dans le travers du siècle à propos de l'humanitairerie et de la progressivité. Il ne pense pas que l'homme soit né bon, et il ne le croit guère perfectible. Il admet au contraire, avec Edgar Poë, la perversité comme élément constitutif de notre nature. Par perversité il faut entendre cet instinct étrange qui nous pousse, en dépit de notre raison, à des actes absurdes, nuisibles et dangereux, sans autre motif que « cela ne se doit pas. » A quel ressort secret faut-il attribuer l'aveu tout à fait gratuit d'une chose honteuse ou criminelle, la paresse inéluctable au moment de l'action suprême, la continuation d'une habitude souvent désagréable et qu'on sait mortelle, la recherche des hauts lieux et des abîmes pour leur vertige et leur attirance, la fureur destructrice qui vous fait vous acharner contre votre fortune ou votre bonheur, les goûts ridicules et les dépravations maniaques en dehors de toute excitation sensuelle qui les expliquerait sans les justifier ? A la perversité native qui a retenu ce que le serpent lui chuchotait à l'oreille, aux premiers jours du monde.

On aurait tort de s'imaginer que M. Baudelaire, tout en peignant les difformités physiques et morales de la nature humaine, ayant pour

milieu une civilisation extrême, ait la moindre complaisance à leur endroit. Il les renie comme des infractions au rhythme universel. Impitoyable pour les autres, il se juge non moins sévèrement lui-même. Il dit avec un mâle courage ses erreurs, ses défaillances, ses délires, ses perversités, sans ménager l'hypocrisie du lecteur, atteint en secret des vices tout pareils. Le dégoût et l'horreur des monstruosités modernes le jettent dans un spleen à faire paraître le sépulcral Young d'une gaieté folâtre; mais plus la laideur des visages stigmatisés par les fatigues de la vie, hâves de débauche, convulsés de névroses, l'obsède, l'irrite et le révolte, plus il s'élève vers l'idéal d'une aile hâtée et puissante dans la sérénité des régions lumineuses, aux paradis des rêves, où le beau resplendit avec son impeccable perfection.

Quoiqu'il aime Paris comme l'aimait Balzac, qu'il en suive, cherchant des rimes, les ruelles les plus sinistrement mystérieuses à l'heure où les reflets des lumières changent les flaques de pluie en mares de sang, et où la lune roule sur les anfractuosités des toits noirs comme un vieux crâne d'ivoire jaune, qu'il s'arrête parfois aux vitres enfumées des bouges, écoutant le chant rauque de l'ivrogne et le rire strident de la prostituée, ou sous la fenêtre de l'hôpital, pour noter les gémissements du malade dont l'approche d'une aurore, blafarde comme lui, avive les douleurs, souvent des récurrences de pensée le ramènent vers l'Inde, patrie de son enfance, et par une trouée de souvenir on aperçoit comme aux féeries, à travers une brume d'azur et d'or, des palmiers qui se balancent sous un vent tiède et balsamique, des visages bruns aux blancs souriros essayant de distraire la mélancolie du jeune maître.

Si les artifices de la coquetterie parisienne plaisent au poëte raffiné des *Fleurs du mal*, il ressent une vraie passion pour la singularité exotique; dans ses vers dominant les caprices, les infidélités et les dépits, reparaît opiniâtrément une figure étrange, une Vénus coulée en bronze d'Afrique, belle, mais fauve, *nigra sed formosa*, espèce de madone noire, dont la niche est toujours ornée de soleils en cristal et de bouquets en perles. C'est vers elle qu'il revient après ses voyages dans l'horreur, lui demandant, sinon le bonheur, du moins l'assoupissement et l'oubli. Cette sauvage maîtresse, muette et sombre comme un sphinx, avec ses parfums endormeurs et ses caresses de torpille, semble un symbole de la nature ou de la vie primitive à laquelle retournent les aspirations de l'homme las des complications de la vie civilisée, dont il ne pourrait se passer peut-être.

Le cadre restreint de cette notice ne nous permet pas d'analyser un à un les petits poëmes de M. Ch. Baudelaire. Chaque poésie est réduite par ce talent concentrateur en une goutte d'essence renfermée dans un flacon de cristal à mille facettes, atar-gul, haschich, opium, vinaigre ou sel anglais qu'il faut boire ou respirer avec précaution, comme toutes les liqueurs d'une exquisité intense.

Nous citerons parmi les pièces nouvelles « *les Petites Vieilles,* » fantaisie singulière, où sous les délabrements de la misère, de l'incurie ou du vice, l'auteur, « parmi ces Ninons cariées et ces Vénus du Père La Chaise, » retrouve avec une pitié mélancolique des vestiges de beauté, des restes d'élégance, un certain charme fané, et comme une étincelle d'âme. Celle qu'il intitule « *Rêve parisien,* » est un cauchemar splendide et sombre, digne des Babels à la manière noire de Martynn. C'est un passage ou plutôt une perspective magique faite avec du métal, du marbre et de l'eau, et d'où le végétal irrégulier est banni. Tout est rigide, poli, miroitant sous un ciel sans lune, sans soleil et sans étoiles; au milieu d'un silence d'éternité montent, éclairés d'un feu personnel, des palais, des colonnades, des tours, des escaliers, des châteaux d'eau d'où tombent, comme des rideaux de cristal, des cascades pesantes. Des eaux bleues s'encadrent comme l'acier des miroirs dans des quais ou des bassins d'or bruni, ou coulent sous des ponts de pierres précieuses. Le rayon cristallisé enchâsse le liquide, et les dalles de porphyre des terrasses reflètent les objets comme des glaces. Le style de cette pièce a le brillant et l'éclat noir de l'ébène.

Terminons par ces mots si vrais de Victor Hugo à l'auteur des *Fleurs du mal :* « Vous dotez le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre, vous créez un frisson nouveau. »

THÉOPHILE GAUTIER.

Voy. les *Fleurs du mal,* par Ch. Baudelaire, 1 vol. in-16, avec portrait, 2e édit. (Poulet-Malassis, 1861).

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches,
Comme des avirons, traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poëte est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol, au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

RÉVERSIBILITÉ

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse?
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre, et les larmes de fiel,

Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres?
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières!

LE CRÉPUSCULE DU MATIN

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents;
Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge;
Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.

Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.
C'était l'heure où, parmi le froid et la lésine,
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux,
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux;
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants, dans le fond des hospices,
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente!

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

LE GUIGNON

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphe, il faudrait ton courage!
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

— Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres et l'oubli,
Bien loin des pioches et des sondes;

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.

LES HIBOUX

Sous les ifs noirs qui les abritent
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront
Jusqu'à l'heure mélancolique
Où, poussant le soleil oblique,
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement.

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

LES PETITES VIEILLES

A VICTOR HUGO

I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Éponine ou Laïs! Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les! ce sont encor des âmes.
— Sous des jupons troués et sous de froids tissus,

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus;

Ils trottent tout pareils à des marionnettes,
Se traînent, comme font les animaux blessés,
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes
Où se pend un Démon sans pitié! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit;
Ils ont les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

— Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant;

Et lorsque j'aperçois un fantôme débile,
Traversant de Paris le fourmillant tableau,
Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau;

A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

— Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes
Pour celui que l'austère Infortune allaita !

II

De Frascati défunt Vestale enamourée ;
Prêtresse de Thalie, hélas ! dont un souffleur
Défunt, seul, se souvient ; célèbre évaporée
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent ! Mais parmi ces êtres frêles,
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,
Ont dit au Dévoûment qui leur prêtait ses ailes :
Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel !

L'une, par sa patrie au malheur exercée,
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant madone transpercée,
Toutes feraient un fleuve en rassemblant leurs pleurs !

III

Ah ! que j'en ai suivi de ces petites vieilles !
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Celle-là, droite encor, fière et sentant la règle,
Humait avidement ce chant vif et guerrier;
Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un vieil aigle;
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier!

IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,
A travers le chaos des vivantes cités,
Mères au cœur saignant, courtisanes ou saintes,
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,
Nul ne vous reconnaît! un ivrogne incivil
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire;
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs;
Et nul ne vous salue, étranges destinées!
Débris d'humanité pour l'Éternité mûrs!

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,
Comme si j'étais, moi, votre père, ô merveille!
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins:

Je vois s'épanouir vos passions novices;
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus;
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices;
Mon âme resplendit de toutes vos vertus.

. . . . . .

PIERRE DUPONT

NÉ EN 1821

Après 1848, Pierre Dupont a été une grande gloire. Les amateurs de la littérature sévère et soignée trouvèrent peut-être que cette gloire était trop grande; mais aujourd'hui ils sont trop bien vengés, car voici maintenant que Pierre Dupont est négligé plus qu'il ne convient.

En 1843, 44 et 45, une immense, interminable nuée, qui ne venait pas d'Égypte, s'abattit sur Paris. Cette nuée vomit les néo-classiques, qui certes valaient bien plusieurs légions de sauterelles. Le public était tellement las de Victor Hugo, de ses infatigables facultés, de ses indestructibles beautés, tellement irrité de l'entendre toujours appeler *le juste*, qu'il avait depuis quelque temps décidé, dans son âme collective, d'accepter pour idole le premier soliveau qui lui tomberait sur la tête. C'est toujours une belle histoire à raconter que la conspiration de toutes les sottises en faveur d'une médiocrité; mais, en vérité, il y a des cas où, si véridique qu'on soit, il faut renoncer à être crû.

Cette nouvelle infatuation des Français pour la sottise classique menaçait de durer longtemps; heureusement des symptômes vigoureux de résistance se faisaient voir de temps à autre. Théodore de Banville avait déjà, mais vainement, produit les *Cariatides;* toutes les beautés qui y sont contenues étaient de la nature de celles que le public devait momentanément repousser, puisqu'elles étaient l'écho mélodieux de la puissante voix qu'on voulait étouffer.

Pierre Dupont nous apporta alors son petit secours, et ce secours si modeste fut d'un effet immense. J'en appelle à tous ceux de nos amis qui, dès ce temps, s'étaient voués à l'étude des lettres et se sentaient affligés par l'hérésie renouvelée, et je crois qu'ils avoueront, comme

moi, que Pierre Dupont fut une distraction excellente. Il fut une véritable digue qui servit à détourner le torrent, en attendant qu'il tarît et s'épuisât de lui-même.

Notre poëte jusque-là était resté indécis, non pas dans ses sympathies, mais dans sa manière d'écrire. Il avait publié quelques poëmes d'un goût sage, modéré, sentant les bonnes études, mais d'un style bâtard et qui n'avait pas de visées beaucoup plus hautes que celui de Casimir Delavigne. Tout d'un coup, il fut frappé d'une illumination. Il se souvint de ses émotions d'enfance, de la poésie latente de l'enfance, jadis si souvent provoquée par ce que nous pouvons appeler la poésie anonyme, la chanson, non pas celle du soi-disant homme de lettres courbé sur un bureau officiel et utilisant ses loisirs de bureaucrate, mais la chanson du premier venu, du laboureur, du maçon, du roulier, du matelot. L'album, *les Paysans,* était écrit dans un style net et décidé, frais, pittoresque, cru, et la phrase était enlevée, comme un cavalier par son cheval, par des airs d'un goût naïf, faciles à retenir et composés par le poëte lui-même. On se souvient de ce succès. Il fut très-grand, il fut universel. Les hommes de lettres (je parle des vrais) y trouvèrent leur pâture. Le monde ne fut pas insensible à cette grâce rustique. Mais le grand secours que la Muse en tira fut de ramener l'esprit du public vers la vraie poésie, qui est, à ce qu'il paraît, plus incommode et plus difficile à aimer que la routine et les vieilles modes. La bucolique était retrouvée; comme la fausse bucolique de Florian, elle avait ses grâces, mais elle possédait surtout un accent pénétrant, profond, tiré du sujet lui-même et tournant vite à la mélancolie. La grâce y était naturelle, et non plaquée par le procédé artificiel dont usaient au XVIIIe siècle les peintres et les littérateurs. Quelques crudités même servaient à rendre plus visibles les délicatesses des rudes personnages dont ces poésies racontaient la joie ou la douleur. Qu'un paysan avoue sans honte que la mort de sa femme l'affligerait moins que la mort de ses bœufs, je n'en suis pas plus choqué que de voir les saltimbanques dépenser plus de soins paternels, câlins, charitables, pour leurs chevaux que pour leurs enfants. Sous l'horrible idiotisme du métier, il y a la poésie du métier; Pierre Dupont a su la trouver, et souvent il l'a exprimée d'une manière éclatante.

En 1846 ou 47 (je crois plutôt que c'est en 46) Pierre Dupont, dans une de nos longues flâneries (heureuses flâneries d'un temps où nous n'écrivions pas encore, l'œil fixé sur une pendule, délices d'une jeunesse prodigue! ô mon cher Pierre, vous en souvenez-vous?), me

parla d'un petit poëme qu'il venait de composer et sur la valeur duquel son esprit était très-indécis. Il me chanta, de cette voix si charmante qu'il possédait alors, le magnifique *Chant des Ouvriers*. Il était vraiment très-incertain, ne sachant trop que penser de son œuvre; il ne m'en voudra pas de publier ce détail, assez comique d'ailleurs. Le fait est que c'était pour lui une veine nouvelle; je dis *pour lui*, parce qu'un esprit, plus exercé que n'était le sien à suivre ses propres évolutions, aurait pu deviner, d'après l'album *les Paysans*, qu'il serait bientôt entraîné à chanter les douleurs et les jouissances de tous les pauvres.

Si rhéteur qu'il faille être, si rhéteur que je sois et si fier que je sois de l'être, pourquoi rougirais-je d'avouer que je fus profondément ému ?

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hibous
Et les larrons amis des ombres :
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil,
Et sous les rameaux verts des chênes!

Je sais que les ouvrages de Pierre Dupont ne sont pas d'un goût fini et parfait; mais il a l'instinct, sinon le sentiment raisonné de la beauté parfaite. En voici bien un exemple : quoi de plus commun, de plus trivial que le regard de la pauvreté jeté sur la richesse, sa voisine? mais ici le sentiment se complique d'orgueil poétique, de volupté entrevue dont on se sent digne; c'est un véritable trait de génie. Quel long soupir! quelle aspiration! *Nous aussi, nous comprenons la beauté des palais et des parcs! Nous aussi, nous devinons l'art d'être heureux!*

Ce chant était-il un de ces atomes volatils qui flottent dans l'air et dont l'agglomération devient orage, tempête, événement? Était-ce un de ces symptômes précurseurs tels que les hommes clairvoyants les virent alors en assez grand nombre dans l'atmosphère intellectuelle de la France? Je ne sais; toujours est-il que peu de temps, très-peu de temps après, cet hymne retentissant s'adaptait admirablement à une révolution générale dans la politique et dans les applications de la politique. Il devenait, presque immédiatement, le cri de ralliement des classes déshéritées.

Le mouvement de cette révolution a emporté jour à jour l'esprit du poëte. Tous les événements ont fait écho dans ses vers. Mais je dois faire observer que si l'instrument de Pierre Dupont est d'une nature

plus noble que celui de Béranger, ce n'est cependant pas un de ces clairons guerriers comme les nations en veulent entendre dans la minute qui précède les grandes batailles. Il ne ressemble pas à

« . . . Ces trompes, ces cymbales,
« Qui soûlent de leurs sons le plus morne soldat,
« Et le jettent, joyeux, sous la grêle des balles,
« Lui versant dans le cœur la rage du combat [1] ! »

Pierre Dupont est une âme tendre, portée à l'utopie, et en cela même vraiment bucolique. Tout en lui tourne à l'amour, et la guerre, comme il la conçoit, n'est qu'une manière de préparer l'universelle réconciliation :

Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour!

L'amour est plus fort que la guerre, dit-il encore dans le *Chant des Ouvriers*.

Il y a dans son esprit une certaine force qui implique toujours la bonté, et sa nature, peu propre à se résigner aux lois éternelles de la destruction, ne veut accepter que les idées consolantes où elle peut trouver des éléments qui lui soient analogues. L'instinct (un instinct fort noble que le sien!) domine en lui la faculté du raisonnement. Le maniement des abstractions lui répugne, et il partage avec les femmes ce singulier privilége que toutes ses qualités poétiques comme ses défauts lui viennent du sentiment.

C'est à cette grâce, à cette tendresse féminine, que Pierre Dupont est redevable de ses meilleurs chants. Par grand bonheur, l'activité révolutionnaire qui emportait à cette époque presque tous les esprits n'avait pas absolument détourné le sien de sa voie *naturelle*. Personne n'a dit, en termes plus doux et plus pénétrants, les petites joies et les grandes douleurs des petites gens. Le recueil de ses chansons représente tout un petit monde où l'homme fait entendre plus de soupirs que de cris de gaieté, et où la nature, dont notre poëte sent admirablement l'immortelle fraîcheur, semble avoir mission de consoler, d'apaiser, de dorloter le pauvre et l'abandonné.

Tout ce qui appartient à la classe des sentiments doux et tendres est exprimé par lui avec un accent rajeuni, renouvelé par la sincérité

[1] Pétrus Borel. — Préface en vers de *Madame Putiphar*.

du sentiment. Mais au sentiment de la tendresse, de la charité universelle, il ajoute un genre d'esprit contemplatif qui jusque-là était resté étranger à la chanson française. La contemplation de l'immortelle beauté des choses se mêle sans cesse, dans ses petits poëmes, au chagrin causé par la sottise et la pauvreté de l'homme. Il possède, sans s'en douter, un certain *turn of pensiveness*, qui le rapproche des meilleurs poëtes didactiques anglais. La galanterie elle-même (car il y a de la galanterie, et même d'une espèce raffinée, dans ce chantre des rusticités) porte dans ses vers un caractère pensif et attendri. Dans mainte composition, il a montré, par des accents plutôt soudains que savamment modulés, combien il était sensible à la grâce éternelle qui coule des lèvres et du regard de la femme :

La nature a filé sa grâce
Du plus pur fil de ses fuseaux !

et ailleurs, négligeant révolutions et guerres sociales, le poëte chante, avec un accent délicat et voluptueux :

Avant que tes beaux yeux soient clos
Par le sommeil jaloux, ma belle,
Descendons jusqu'au bord des flots,
Et détachons notre nacelle;
L'air tiède, la molle clarté
De ces étoiles qui se baignent,
Le bruit des rames qui se plaignent,
Tout respire la volupté.
O mon amante!
O mon désir!
Sachons cueillir
L'heure charmante.

De parfums comme de lueurs
La nacelle amoureuse est pleine;
On dirait un bouquet de fleurs
Qui s'effeuille dans ton haleine;
Tes yeux, par la lune pâlis,
Me semblent pleins de violettes;
Tes lèvres sont des cassolettes;
Ton corps embaume comme un lis!

Vois-tu l'axe de l'univers,
L'étoile polaire immuable?
Autour, les astres dans les airs
Tourbillonnent comme du sable.

Quel calme! que les cieux sont grands,
Et quel harmonieux murmure!
Ma main dedans ta chevelure
A senti des frissons errants!

Lettres plus nombreuses encor
Que tout l'alphabet de la Chine,
O grands hiéroglyphes d'or,
Je vous déchiffre et vous devine!
La nuit, plus belle que le jour,
Écrit dans sa langue immortelle
Le mot que notre bouche épelle,
Le nom infini de l'Amour!
O mon amante!
O mon désir!
Sachons cueillir
L'heure charmante!

Grâce à une opération d'esprit toute particulière aux amoureux quand ils sont poëtes, ou aux poëtes quand ils sont amoureux, la femme s'embellit de toutes les grâces du paysage, et le paysage profite occasionnellement des grâces que la femme aimée verse à son insu sur le ciel, sur la terre et sur les flots. C'est encore un de ces traits fréquents qui caractérisent la manière de Pierre Dupont, quand il se jette avec confiance dans les milieux qui lui sont favorables et quand il s'abandonne, sans préoccupation des choses qu'il ne peut pas dire vraiment *siennes*, au libre développement de sa nature.

J'aurais voulu m'étendre plus longuement sur les qualités de Pierre Dupont, qui, malgré un penchant trop vif vers les catégories et les divisions didactiques, lesquelles ne sont souvent, en poésie, qu'un signe de paresse, le développement lyrique naturel devant contenir tout l'élément didactique et descriptif suffisant, malgré de nombreuses négligences de langage et un *lâché* dans la forme vraiment inconcevables, est et restera un de nos plus précieux poëtes. J'ai entendu dire à beaucoup de personnes, fort compétentes d'ailleurs, que le fini, le précieux, la perfection enfin, les rebutaient et les empêchaient d'avoir, pour ainsi dire, *confiance* dans le poëte. Cette singulière opinion (singulière pour moi) est fort propre à incliner l'esprit à la résignation relativement aux incompatibilités correspondantes dans l'esprit des poëtes et dans le tempérament des lecteurs. Aussi bien, jouissons de nos poëtes, à la condition toutefois qu'ils possèdent les qualités les plus nobles, les qualités indispensables, et prenons-les tels que Dieu les a faits et nous les donne, puisqu'on nous affirme que telle qualité ne

s'augmente que par le sacrifice plus ou moins complet de telle autre.

Je suis contraint d'abréger. D'ailleurs, Pierre Dupont est immensément connu, et les extraits de ses poésies que nous citons ici sont de nature à confirmer et à compléter nos opinions. Pour achever en quelques mots, il appartient à cette aristocratie naturelle des esprits qui doivent infiniment plus à la nature qu'à l'art, et qui, comme deux autres grands poëtes, Auguste Barbier et madame Desbordes-Valmore, ne trouvent que par la spontanéité de leur âme l'expression, le chant, le cri, destinés à se graver éternellement dans toutes les mémoires

CHARLES BAUDELAIRE.

Voy. l'édition des *Chansons* de Pierre Dupont, publiée par M. Plon. Paris, 1860.

LE CHANT DES OUVRIERS

Nous, dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume;
Nous tous, qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume;
Nous, qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps, luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse,
Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons
A l'indépendance du monde!

Nos bras, sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare:
Perles, diamants et métaux,
Fruit du coteau, grain de la plaine.
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine!
Aimons-nous, et quand nous pouvons, etc.

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines?
Où vont les flots de nos sueurs?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles!
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.
Aimons-nous, et quand nous pouvons, etc.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles;
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles;
De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous, plus despotique;
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.
Aimons-nous, et quand nous pouvons, etc.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil,
Et sous les rameaux verts des chênes!
Aimons-nous, et quand nous pouvons, etc.

A chaque fois que, par torrents,
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde.
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre!
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre,
Aimons-nous, et quand nous pouvons, etc.

LES BŒUFS

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx;
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait les vendre, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons.
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries.
Je ne veux pas, ils sont à moi.
S'il me fallait les vendre, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre Régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne,
Et ramenons les bœufs chez nous.
S'il me fallait les vendre, etc.

LE REPOS DU SOIR

Quand le soleil se couche horizontal,
De longs rayons noyant la plaine immense,
Comme un blé mûr, le ciel occidental
De pourpre vive et d'or pur se nuance;
L'ombre est plus grande et la clarté s'éteint
Sur le versant des pentes opposées;
Enfin, le ciel, par degrés, se déteint,
Le jour s'efface en des brumes rosées.
Reposons-nous!
Le repos est si doux:
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

Dans le sillon, la charrue, au repos,
Attend l'aurore et la terre mouillée;
Bergers, comptez et parquez les troupeaux,
L'oiseau s'endort dans l'épaisse feuillée.
Gaules en main, bergères, aux doux yeux,
A l'eau des gués mènent leurs bêtes boire;
Les laboureurs vont délier les bœufs,
Et les chevaux soufflent dans la mangeoire.
Reposons-nous! etc.

Tous les fuseaux s'arrêtent dans les doigts,
La lampe brille, une blanche fumée
Dans l'air du soir monte de tous les toits;
C'est du repas l'annonce accoutumée.
Les ouvriers, si las quand vient la nuit,
Peuvent partir; enfin, la cloche sonne,
Ils vont gagner leur modeste réduit,
Où, sur le feu, la marmite bouillonne.
Reposons-nous! etc

La ménagère et les enfants sont là,
Du chef de l'âtre attendant la présence :
Dès qu'il paraît, un grand cri : « le voilà! »
S'élève au ciel, comme en réjouissance;
De bons baisers, la soupe, un doigt de vin,
Rendent la joie à sa figure blême;
Il peut dormir, les enfants ont du pain,
Et n'a-t-il pas une femme qui l'aime?
Reposons-nous! etc.

Tous les foyers s'éteignent lentement;
Dans le lointain, une usine, qui fume,
Pousse de terre un sourd mugissement;
Les lourds marteaux expirent sur l'enclume.
Ah! détournons nos âmes du vain bruit,
Et nos regards du faux éclat des villes:
Endormons-nous sous l'aile de la nuit
Qui mène en rond ses étoiles tranquilles!
Reposons-nous! etc.

ERNEST PRAROND

NÉ EN 1821

Vers 1843, à cette époque, féconde encore pour la poésie, où l'on vit éclore la troisième génération des enfants d'Hugo, les *Cariatides* de Banville, les premiers sonnets de Baudelaire, parut, sous le simple titre de *Vers*, un très-modeste volume qui portait fraternellement les noms de MM. Gustave Le Vavasseur, Ernest Prarond, Auguste Argonne. C'étaient des poëtes vraiment jeunes, et leurs muses avaient la beauté du diable, gaies, alertes, et plus saines de cœur, on peut le dire, qu'il n'avait coutume d'en naître en ce temps-là. La plus grave des trois était celle d'Argonne, qui me permettra bien de lever aujourd'hui son masque, — Auguste Dozon, — et qui, appelé par d'autres études, n'a plus, que je sache, reparu sur ce terrain fleuri. Celle d'Ernest Prarond avait pour elle le charme d'une naïveté et d'une grâce toute française, témoin ces deux jolis riens qui me reviennent en mémoire :

Des choses qu'on n'a plus je regrette surtout
L'amour un peu musqué, la langue de nos pères,
Leurs modes, leur esprit, leurs nymphes, leurs bergères,
Et jusqu'aux mots vieillis qu'a laissés choir le goût.
Elvire avait alors des *oppas* et des *charmes*,
Des mouches, des paniers, vieux atours superflus,
Du rouge, une pudeur accessible aux *alarmes*,
Des choses qu'on n'a plus.

Un jour, dans le verger d'une ville picarde,
Une pomme d'api tomba sur mon chemin;
Pour colorer son teint d'une façon mignarde
Nature avait fondu la neige et le carmin

Elle me rappela, douce et pourtant amère,
Deux souvenirs bien vieux dont mon cœur est imbu :
Le pommier du jardin de ma bonne grand'mère,
Et le teint de Clotilde, un soir qu'elle avait bu.

Quatre ans plus tard, en 1847, Prarond publia un volume de *Fables*, et ce volume a été de ses meilleurs. La langue claire, vive et sans apprêt qui lui est naturelle, s'accommodait très-bien de cette forme; et au grand air de la mer et des bois qu'il hantait déjà, les ingénieuses inventions du fabuliste fourmillaient sous les pas de son cheval; la nature lui en contait à tous les détours de sentier. N'est-ce pas dans la forêt de Crécy, ou dans le bois de Saint-Riquier, qu'il aura écouté *les Deux Merles?*

Ensemble au même bois longtemps on put entendre
Deux beaux oiseaux siffleurs;
Les beaux oiseaux siffleurs, quoique unis d'amour tendre,
Sont souvent querelleurs.
Ainsi que du gosier des griffes ils luttèrent,
Et la plume en courut;
En leurs flancs dénudés leurs becs s'ensanglantèrent,
Le vainqueur en mourut.

Qui croyez-vous, amis, qu'en ces quatre distiques
On ait voulu vous peindre encor?
Deux poëtes rivaux? Non pas, mais deux critiques:
Les premiers sont toujours d'accord.

La vie robuste et droite de la province s'était bien dès lors emparée de notre poëte, et c'était elle qui lui inspirait la traduction des *Cynégétiques* de Némésien, et ses *Fables politiques*, et sa part des *Dix mois de révolution*, et ses chasses de la Somme. C'était elle qui le plongeait peu à peu, et sans qu'il s'en doutât, dans l'étude de l'histoire de son cher pays d'Abbeville : il n'y a point de petite patrie; et le Breton de Quimperlé ou le Normand de Falaise se tiennent pour aussi fiers du clocher où sonna leur baptême, que le Parisien de Notre-Dame ou le Russe de Saint-Isaac. Comment s'étonner de la passion d'un Picard pour une ville qui avait vraiment eu une histoire, et une si belle suite de *mayeurs*, et une si glorieuse série de graveurs? Cette passion trama autour du poëte une douce, puis indépêtrable toile d'araignée, qu'il a percée deux ou trois fois pour nous donner les *Impressions et pensées d'Albert*, les *Paroles sans musique*, les *Contes*, les *Voyages d'Arlequin*, les *Écrivains nouveaux*, les *Français en Angleterre*, mais qui se retisse d'elle-même, et sans que le paresseux y mette grande défense. S'en est-il pas

expliqué lui-même à propos de Banville : « On dirait que les intelligences actives de notre génération, tiraillées en sens divers par des pieds fourchus et des ailes de libellules, sentent le besoin de se dédoubler pour obéir à deux lois contraires. Les pieds de corne sont faits pour les sables de l'histoire et de l'examen, pour les marécages de la politique ; les ailes diaphanes, pour l'air libre de la poésie et pour les attractions de la pensée indépendante ; le pied est armé pour la guerre et pour le positif ; l'aile est tissue pour le sentiment et pour l'idéal. Décider si l'une sert toujours l'autre ou si quelquefois l'une ne tire pas trop en arrière, cela demanderait plus d'un mot, et nous ne voulons constater qu'un phénomène... Pauvres et intrépides esprits ! ils marchent toujours un peu comme les oiseaux qui ont des ailes ; et leur double nature leur devient un double supplice, car, s'ils ne peuvent toucher que rarement les voûtes idéales, ils n'arrivent jamais, dans leur avidité des acquisitions positives, au *positivisme* satisfait d'un antiquaire de paroisse ou d'un géologue de canton... Les moins bien partagés se vouent à l'histoire de leur arrondissement, mais, j'en ai bien peur aussi, les académiciens du chef-lieu trouveront plus tard dans leurs pérégrinations bien des équipées choquantes pour la science, bien des distractions inconvenantes pour les corps savants dont ils sont les membres indignes. Que les honnêtes âmes et les poëtes accordent quelque pitié à ceux-là ! »

Le livre le plus important à coup sûr dans l'œuvre poétique de M. Prarond est celui des *Impressions et pensées d'Albert*, publié en 1854. Il y a concentré ses rêveries les plus sincèrement humaines, ses plus nobles élévations, ses essais en tout genre les plus complets. Je dis en tout genre, parce qu'il a pris soin de classer ensemble les pièces inspirées par un même ordre de sentiments, souvent à la distance de quinze années de la vie du poëte. L'imprimeur qui avait composé le charmant volume des *Fables* de Prarond composait à la fois les *Poésies fugitives* de Gustave Le Vavasseur. C'étaient deux volumes jumeaux, illustrés des eaux-fortes du même ami, Jules Buisson. En 1848, Le Vavasseur publiait ses *Farces et moralités ;* et ce que le frère en poésie d'Ernest Prarond avait mis dans ces deux volumes, ces fleurs du cœur d'un poëte, écloses aux bonnes heures de la jeunesse, le Picard les réunissait dans le livre presque tard venu des *Impressions d'Albert*. Si M. Prarond prenait quelque jour la peine de corriger quelques négligences de style, de refaire quelques strophes d'un contour indécis, défauts que les libertés d'allure du fabuliste et la prose improvisée de ses recherches sur les *Rues d'Abbeville* ont insensiblement développés en lui, on serait étonné du tempérament

poétique, et de la distinction de langue, et de la justesse du sentiment de nature qui animent ce volume. Je crois en vérité lire des stances de l'*Imitation* de Corneille, quand j'arrive à cette fin de son épilogue :

Si je pouvais plier mon esprit à la force,
Et mon cœur au devoir, ma grande ambition
Ne serait pas d'aller dans l'admiration
Des hommes, comme Homère ou le soldat de Corse;

Elle serait plus haute encore; elle serait
De marcher devant Dieu, muet, modeste et sage,
Sans qu'un œil seulement remarquât mon passage,
Hors celui d'un pauvre homme à qui Dieu m'enverrait.

Elle serait encor d'adorer dans mon âme,
Du cœur et de la voix, comme un saint des vieux temps,
La sagesse éternelle et les soins éclatants
Qu'elle prend de verser sur nous un pur dictame.

Ainsi je passerais dans un sentiment doux
Des œuvres et de Dieu, des hommes et des choses,
Admirant tout d'en bas sans en chercher les causes,
Et goûtant le ciel même en vivant comme tous.

Avec tout cela, et cherchant de bonne foi quelle devait être la vraie voie de M. Prarond selon les instincts dont l'avait doué dame Nature, je crois encore qu'il avait trouvé dans son livre de fables le juste cadre de sa poésie. Le tour délibéré de sa phrase, le ton net, gai, coloré de son mot, sa pointe comique, — je parle aussi bien de ses *Contes* et des *Voyages d'Arlequin* que des *Fables*, en font pour moi un vrai conteur. La rime le soutenait, l'excitait et le contenait dans les fables, et ce n'était pas un mal. En somme, il n'est pas pour rien du pays des trouvères, et la qualité qui pointait dès son tout premier livre est restée, quoiqu'il l'ait trop peu exercée, le vrai caractère de son talent : la fine et leste bonhomie des vieux conteurs du Nord de la France.

PH. DE CHENNEVIÈRES.

Voy. *Fables*, par Ernest Prarond, 1 vol. in-16, V. Magen, 1847; *Dix mois de révolution, Sylves politiques*, par Ernest Prarond et Gustave Le Vavasseur, 1 vol. in-24, Michel Lévy, 1849; *Études sur Shakspeare*, les *Français en Angleterre* (King John), et les *Joyeuses Bourgeoises* (Merry-wives), 1 vol. in-16, Michel Lévy, 1853; les *Impressions et Pensées d'Albert*, 1 vol. in-16, Michel Lévy, 1854; *Paroles sans musique*, 1 vol. in-16, Michel Lévy, 1855.

LE PAYS DES FABLES

ÉPILOGUE

Reposons-nous un peu de toutes ces satires;
C'est assez pour nous-même allonger ces martyres,
Et le cœur se dessèche à critiquer sans fin.
Muse des songes d'or, ô ma blanche compagne,
Toi dont je cours la nuit les châteaux en Espagne,
Ouvre-moi pour un jour tes lambris d'ambre fin.

Je veux pour une fois, rimant en somnambule,
Marier, s'il se peut, Lamartine à Tibulle,
Et le calife Haroun avec la Biche-aux-Bois;
Je veux vagabonder dans le pays des rêves,
Et laisser, sans souci de ses douleurs grièves,
La raison sur mes pas s'essouffler aux abois.

Et d'abord créons-nous, pour nous étendre à l'aise,
Un pays de franchise où toute âme se plaise,
Où tout ce qu'en ce monde on voit de vrai soit faux,
Où tout ce qu'en revanche un mensonge nous fausse,
Soit vérité sans voile, où tout désir s'exauce,
Où, meilleurs, nous ayons nos vertus pour défauts.

. . . . . .

Ce serait un pays découpé de vallées,
Sillonné çà et là de grand'routes sablées
Et de sentiers étroits comme un jardin anglais;
De grands bois sur les monts se dressant en arcades
Y briseraient le vent comme l'eau des cascades,
Avec ce bruit des flots qui roulent des galets.

Du haut des monts abrupts où l'aigle habite et plane,
Nous pourrions découvrir la mer limpide et plane
Que tour à tour blanchit la voile ou l'aquilon,
Tandis que sous nos pieds, en son cadre qu'égaye
La verdure encor jeune où chaque nid bégaye,
La plaine descendrait de vallon en vallon.

Et nous aurions ainsi, spectacle magnifique,
Le choc des éléments sous un ciel pacifique,
La mer, les prés, les monts sous mille aspects mouvants,
Et tout autour de nous ces bois à haute cime
Que la tempête ébranche et la foudre décime,
Rempart infranchissable aux hommes comme aux vents

Ce paysage clos, mais à hauteur des nues,
De frimas amassés sur les montagnes nues,
Sur ses mille degrés peints de mille couleurs,
Nous offrirait, rompant la saison monotone,
L'été sous le printemps et l'hiver sur l'automne,
La blancheur de la neige et la blancheur des fleurs.

. . . . . .

Rien ne nous manquerait, ni plaisirs, ni sagesse;
Le monde et nous, avec une égale largesse,
Nous saurions échanger des entretiens sans fin;
Sans envie, en ces lieux nous vivrions sans trouble,
Et, bien que l'on n'y pût trouver une âme double,
On y préférerait le plus droit au plus fin.

. . . . . .

Aux heures où l'ennui, dépravant l'âme humaine,
Vers des plaisirs sanglants vaguement la promène,
Nous choisirions des jeux d'appétit raffiné,
Car sur leur toile ronde, étroit amphithéâtre,
En empereurs romains nous pourrions voir combattre
Deux de ces monstres, fils du vieux monstre Arachné.

Ou bien sous un cristal, clos pour un duel sans grâce,
Nous emprisonnerions, armés de leur cuirasse,
La guêpe mince avec l'énorme moucheron :
Ce seraient ces combats qu'un rajah noir se donne,
Où sur les éléphants dont le souffle bourdonne
Bondit le tigre aux cris aigus comme un clairon :

Puis, comme en ce pays les loups auraient des ruses
A remettre à l'alpha les brigands des Abruzzes,
Nous nous transformerions en redresseurs de torts,
Et, non moins hardiment que des soldats du pape,
Nous irions attaquer, nos couteaux sous la cape,
Ces bandits des forêts cauteleux et retors.

. . . . . .

Chacun de nous aurait pour musique ordinaire
Deux ou trois rossignols qui d'un ut poitrinaire
Ne feraient pas le prix de gros appointements,
Et qui, toujours exacts la nuit sous nos croisées,
Viendraient, de concertos ou de fugues croisées,
Égayer notre veille ou nos songes dormants.

Nous aurions pour journal la quotidienne histoire
Des hauts faits d'un héros sorti d'une écritoire
Qu'un poëte tiendrait sur les fonts baptismaux,
Les amours d'un pigeon, le récit des batailles
Qu'autour de leurs palais de blocs de toutes tailles
Livreraient les fourmis aux autres animaux.

Des perroquets doués d'une longue mémoire,
Instruits par nos chansons, non par un laid grimoire,
A chaque coin de bois nous citeraient des vers ;
Ce seraient nos lecteurs et nos bibliophiles,
Car nos livres jamais n'iraient par longues files,
Tout moisis, pour linceuls prendre des rideaux verts.

Des vers luisants, la nuit, sous nos alcôves sombres,
En groupes variés éclaircissant les ombres,
Écriraient dans leur vol des poëmes entiers,
Et nos yeux demi-clos les suivraient dans l'espace,
Comme on suit la pensée indécise et qui passe
Dans un songe coupé de féeriques sentiers.

. . . . . .

En ce rare jardin il pousserait dans l'herbe
Des fleurs que nulle main ne réunit en gerbe,
Et qu'on ne vit jamais au monde où nous vivons;
L'ombre des bois aurait des influences telles
Que l'on y reprendrait des forces immortelles
Pour les travaux sans nombre où nous nous énervons:

. . . . . .

Les fleuves y seraient semés de groupes d'îles
Où l'on verrait errer pour les faiseurs d'idylles
Des couples en eux seuls par l'amour repliés;
Comme dans ces tableaux des peintres d'Italie,
Des nymphes dont la grâce à la pudeur s'allie,
Y tremperaient dans l'eau leurs cheveux déliés;

Et comme on n'aurait là ni pédants à lunettes,
Ni bourgeois débitant d'impudiques sornettes,
Ni beaux esprits raillant l'extase des amants,
On pourrait, sans heurter de sottes retenues,
Contempler gravement les belles ingénues,
Blanches sous un réseau de moites diamants;

. . . . . .

Ainsi serait banni de notre république
Le mal de notre temps sombre et mélancolique,

L'ennui que sous sa garde un jour l'habit noir prit ;
Mais hélas! ces beaux lieux pleins d'amours ineffables,
De jeux et de soleil, sont le pays des fables,
Où l'on ne peut jamais voyager qu'en esprit.

Je vous y conduirai, lecteur, l'an qui va naître ;
Ceci n'est qu'un regard jeté par la fenêtre
Sur l'aspect général qu'il présente de loin ;
Après en avoir fait dans ce récit la carte,
J'espère bien, si rien de ses bords ne m'écarte,
L'inspecter en détail et de coin en recoin.

. . . . . .

LA LOI DE LA HACHE

Des Arbres droits et forts raillaient un de leurs frères,
Qui, tortu, rabougri, rampait entre leurs pieds,
    Sur ses coudes estropiés.
Bientôt l'abatis vint plein de deuils funéraires.
Le bûcheron choisit entre tous les plus hauts;
Le nain resta. — Partout, dans les jours de tempêtes,
Quand peuples ou rois font leur abatis de têtes,
Les plus hautes, de droit, montent aux échafauds.

LOUIS BOUILHET

NÉ EN 1821

L'auteur de *Melænis* et des *Fossiles* nous semble être un héritier direct des traditions naturalistes de la Renaissance. S'il appartient au groupe des poëtes contemporains qu'on est convenu de désigner sous la vague appellation de *Romantiques*, c'est à des sources plus lointaines qu'il a puisé les doctrines philosophiques dont sont empreintes ses deux principales œuvres lyriques : *Melænis* et les *Fossiles*. Qu'il emprunte à la civilisation ses plus étranges peintures, ou qu'il prenne à la nature ses plus majestueuses scènes, l'esprit de M. Bouilhet n'en a pas moins constamment obéi à l'impérieux besoin de rechercher le sens philosophique des choses, et le plus singulier, sinon le plus éclatant mérite de ses poëmes, est d'avoir su revêtir d'images sensibles les idées abstraites, si mortelles à toute poésie, dès qu'elles y paraissent sous la forme scientifique.

C'est vers la fin de l'année 1851, dans le numéro de début de la seconde *Revue de Paris* que fut publié d'abord *Melænis*. M. Bouilhet donnait, du premier coup, la mesure de sa force en abordant une de ces grandes compositions dont la poésie contemporaine offre en France de trop rares spécimens. Ce conte romain n'est rien moins, dans un cadre modeste, que la large peinture d'une époque où les fortes études classiques de l'auteur, jointes à cette faculté de divination qui n'appartient qu'aux poëtes excellemment doués, l'ont fait pénétrer aussi profondément qu'aucun membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. La décadence de l'Empire romain avait inspiré déjà nombre d'éloquentes dissertations. Le livre de Montesquieu et de Gibbon, les *Études historiques* de Chateaubriand semblaient avoir épuisé la matière; mais la poésie ne l'avait pas encore explorée; il restait à peindre, là où

l'on n'avait encore qu'appliqué l'analyse au point de vue psychologique, moral ou politique.

Il y avait pour l'imagination d'un vrai poëte un singulier attrait dans la description de cette civilisation raffinée qui retourne à la barbarie par ses excès mêmes, de cette société caduque retombée en enfance, qui joint à la frivolité ridicule de ses goûts puériles l'odieuse bizarrerie des monomanies séniles. Parmi les diverses périodes de cette longue décrépitude, l'auteur a choisi avec raison le moment où le mal est devenu irrémédiable, où tout retour au passé est à jamais fermé par la mort du dernier grand homme qui ait gouverné le monde romain, Marc-Aurèle. L'action de *Melænis* a pour théâtre le règne de ce Commode qui, par ses crimes domestiques et ses vices publics, assassin de son frère, et héros du Cirque, renoua la tradition interrompue de Néron. Il ne paraît d'ailleurs dans le poëme qu'accidentellement, en personnage accessoire. Le poëte a compris que le plus grand intérêt du sujet n'était pas là, et qu'il s'agissait avant tout de personnifier en quelques types principaux cette société monstrueuse où toute science s'est tournée en jouissance, tout travail en instrument de volupté. L'abaissement des familles patriciennes avilies dans leurs descendants sous le niveau de la dictature impériale, l'insolente flagornerie du parasite, qui cache la bouche du délateur sous le masque du bouffon; la condition abjecte du rhéteur, seul représentant des Muses affamées, qui s'estime heureux de troquer sa renommée illusoire contre la lucrative célébrité du Cirque; la solennelle sottise de son maître, le grammairien; la brutale stupidité du prétorien s'engraissant dans l'oisive débauche des tavernes; la risible importance du cuisinier devenu le principal ministre des plaisirs dans une société qui n'en connaît point de plus délicats que la bonne chère; l'absurde puissance de la magicienne prêtresse du Destin, le seul dieu qui reste à ce peuple athée; enfin, au sommet de cette civilisation, découronnée de toute gloire, déchue de toute vertu, la scandaleuse apothéose d'un ignoble demi-dieu: le gladiateur, qui ne le cède à l'empereur, son rival dans la faveur populaire, que par l'éphémère durée de sa gloire; tous ces symptômes de l'incurable gangrène dont le monde romain est déjà rongé, sont décrits dans *Melænis* avec ampleur et puissance. L'amour énergique d'une danseuse des rues pour le rhéteur suffit à l'intérêt de l'intrigue qui s'élève, au dénoûment, jusqu'au pathétique du drame. Le poëte a d'ailleurs évité avec un art remarquable le plus dangereux écueil du sujet : la déclamation et les lieux communs de morale et de philosophie historique qu'il y rencontrait à chaque pas. Un ton de légère

ironie, qui règne d'un bout à l'autre de l'œuvre, remplace à merveille l'indignation banale des satiriques. Enfin, le style large, ferme et par moments d'une grande tournure, fait songer à ces fresques des antiques palais romains que le poëte a décrites. Il nous serait facile d'appuyer d'exemples nos éloges, de détacher çà et là quelques morceaux; mais nous préférons réserver les honneurs de la citation au second poëme de M. Bouilhet : *Les Fossiles*.

L'amour du grandiose et du bizarre, et, comme corrélatif, un talent éminemment pittoresque, telles étaient les principales qualités qu'avait révélées *Melœnis*. Le nouveau sujet, emprunté non plus à une période de l'histoire de l'humanité, mais aux révolutions du globe terrestre, demandait des qualités plus fortes et plus hautes encore. C'était une périlleuse entreprise que de retracer dans un poëme les annales de ce monde naissant, qui n'a laissé d'autres témoignages que les débris de races disparues, évoquées de nos jours par le génie des Cuvier et des Geoffroy Saint-Hilaire. Dès l'antiquité, les théories cosmiques avaient donné naissance à de nombreux poëmes dont il ne nous reste qu'un spécimen important, *les Travaux* et *les Jours* d'Hésiode. Les noms de Pythagore, de Théognis et d'Empédocle, dont les œuvres sont perdues, attestent également l'attrait tout-puissant de ce grand sujet sur l'imagination des poëtes, à une époque où l'inintelligent divorce de la science et de la poésie n'avait pas étrangement rétréci leur domaine.

Le magnifique poëme de Lucrèce, dernier et sublime interprète de ces grandes traditions de l'art grec, n'a trouvé dans les temps modernes, et surtout en France, que d'impuissants imitateurs. L'œuvre laborieuse et grave de Du Bartas n'est qu'une paraphrase de la Bible, souvent éloquente, le plus souvent fastidieuse, par un théologien protestant. Au XVIIIe siècle, le développement des sciences provoqua dans ce genre de poésie des essais nombreux, mais frappés d'avance de stérilité par la langue du temps, sèche et monotone, excellente en prose, détestable en vers. André Chénier lui-même y eût échoué, à juger de l'œuvre qu'il nous eût laissée, s'il eût vécu, par les courts fragments qu'on en a pieusement recueillis. La nouvelle école, qui, dans ses inspirations, fit la part plus belle à l'imagination qu'à la science, s'abstint de toute tentative nouvelle dans cette voie périlleuse, mais elle fraya indirectement la route, en créant l'instrument indispensable, une langue plus riche, plus souple, plus propre à répondre aux exigences compliquées d'un tel sujet. M. Bouilhet arrivait donc au moment le plus favorable pour

entreprendre de résoudre ce difficile problème de l'alliance de la science et de la poésie.

Rendons tout d'abord au poëte cette juste louange qu'il a satisfait avec une loyale habileté aux conditions du programme qu'il acceptait implicitement en abordant une semblable entreprise. Il lui fallait montrer cet équilibre de facultés diverses qui ne résulte que d'une force réelle; éviter par-dessus toute chose de donner à la méthode scientifique une prédominance funeste, au détriment de l'inspiration poétique, ou de se permettre les élans lyriques et les digressions descriptives, aux dépens des idées scientifiques dont le développement pouvait seul donner au poëme l'unité de composition nécessaire. Loin de simplifier les obstacles, M. Louis Bouilhet semble les avoir volontairement accrus; il ne se permet, pour les éluder, aucune transaction avec sa conscience d'artiste. Le début du poëme, par exemple, est un de ces tours de force avoués par l'art, où la perfection de l'exécution dissimule l'énormité de la difficulté vaincue. Poussant le scrupule jusqu'à d'extrêmes limites, il n'a voulu, pour peindre la première manifestation de la vie dans le monde naissant, emprunter aux époques postérieures de la création aucune comparaison, aucune métaphore. On trouvera plus loin ce morceau que nous avons tenu à citer en entier. Pour faire apprécier la portée philosophique du poëme, l'élévation de pensée qui y préside, il suffira de citer les vers suivants qui rappelleront aux lecteurs la magnifique manière du poëte latin :

Toute forme s'en va, rien ne périt, les choses
Sont comme un sable mou, sous le reflux des causes;
La matière mobile, en proie au changement,
Dans l'espace infini flotte éternellement.
La mort est un sommeil, où, par des lois profondes,
L'être jaillit plus beau du fumier des vieux mondes!
Tout monte ainsi, tout marche au but mystérieux,
Et ce néant d'un jour, qui s'étale à nos yeux,
N'est que la chrysalide aux invisibles trames,
D'où sortiront demain les ailes et les âmes!

Si nous pouvions entrer dans le détail du style, nous aimerions à montrer par de nombreux passages comment M. Bouilhet a su concilier la rigoureuse exactitude de description qu'exigeait la science avec l'accent et le mouvement que réclame la poésie. Jamais la langue n'a atteint, sous ce rapport, à plus d'ampleur et de précision. Le poëte s'est gardé également de la futile élégance de l'abbé de Delille, et de

la pompe vide d'Alexandre Soumet. Nous citerons, entre autres exemples, le combat des animaux antédiluviens classés dans les deux familles des plésiosaures et des ptérodactyles. Les noms seuls disent assez quelle dextérité il a fallu pour suppléer, par des descriptions d'une fidélité rigoureuse, à l'emploi de cette technologie barbare ou plutôt trop savante Ajoutons que le soin le plus sévère a présidé à toutes les parties de cette vaste composition. Ainsi le paysage, en harmonie avec les scènes grandioses qu'il encadre, est constamment traité de main de maître.

Ces grandioses peintures, si éclatantes qu'elles fussent, n'ont pu suffire au poëte; il a senti quel souffle lyrique règne sur les hauteurs où s'est élevée sa pensée, et ce souffle, qu'il contient dans tout le cours de son œuvre, il le laisse éclater, à la fin, avec une véritable puissance. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir évoqué devant nous le magnifique panorama de notre globe naissant. Après avoir décrit, en fidèle historien, les générations d'êtres antérieurs à l'homme, il nous montre celui qui succèdera à notre race. Il annonce sa venue avec la solennelle éloquence d'un prophète. Il décrit et célèbre la force, la beauté, les sens multipliés, l'intelligence agrandie de ce second Adam qu'accueille avec un amour enthousiaste l'Éden nouveau d'un univers rajeuni et purifié. Mais quel que soit à ses yeux le rang de cet être privilégié, il n'humilie pas devant lui la dignité de la race humaine, il revendique avec fierté nos titres de noblesse, nos généreux efforts, nos aspirations sublimes, et il lance à ce glorieux frère à venir, qui ne connaîtra ni nos luttes ni nos souffrances, cette éloquente apostrophe :

Ce n'est pas le vent seul, quand montent les marées,
Qui se lamente ainsi dans les goëmons verts;
C'est l'éternel sanglot des races éplorées!
C'est la plainte de l'homme englouti sous les mers!

Écoute ces clameurs de l'Océan sans bornes,
Qui raconte à la nuit ses épouvantements;
Tu frémiras un jour, quand sur les grèves mornes
La vague apportera nos pâles ossements.

Ces débris ont vécu dans la lumière blonde :
Avant toi, sur la terre, ils ont marqué leurs pas;
Contemple avec effroi ce qui reste d'un monde,
Et d'un pied dédaigneux ne les repousse pas!

C'était le peuple ardent, la race échevelée,
Qui lançait son désir à l'assaut de tes droits;

Pour atteindre d'avance à la sphère étoilée,
Nos cœurs impatients brisaient nos corps étroits.

Nous les voulions aussi, tes destins magnifiques !
Pour loger ton bonheur, ô frère glorieux,
Le penseur a bâti des cités pacifiques,
Le poëte a rêvé des îlots merveilleux.

Ils allaient réveillant les âmes assoupies,
Ils montraient de la main l'horizon souhaité;
Et, sous le manteau d'or des saintes utopies,
Le monde, à son déclin, couvrait sa nudité !

Ils ont bu la ciguë et vidé les calices,
Sur le gibet infâme on a cloué leurs chairs;
Mais ils te souriaient au milieu des supplices,
Et sont morts l'œil fixé sur ton calme univers!

Ne les méprise pas ! Les destins infaillibles
Ont posé la limite à tes pas mesurés;
Vers le rayonnement des choses impossibles
Tu tendras, comme nous, des bras désespérés.

Ne les méprise pas! Tu connaîtras toi-même,
Sous ce soleil plus large étalé dans tes cieux,
Ce qu'il faut de douleur pour crier un blasphème,
Et ce qu'il faut d'amour pour pardonner aux dieux!

Tu n'es pas le dernier! D'autres viennent encore,
Qui te succéderont dans l'immense avenir!
Toujours sur des tombeaux se lèvera l'aurore,
Jusqu'au temps inconnu qui ne doit pas finir!

Et quand tu tomberas sous le poids des années,
L'être renouvelé par l'implacable loi,
Prêt à partir lui-même au vent des destinées,
Se dressera plus fort et plus brillant que toi!

Les deux poëmes que nous venons d'étudier trop sommairement eussent pu suffire à l'ambition littéraire la plus exigeante. Des plus grandioses scènes de la nature aux plus bizarres tableaux de la civilisation humaine, M. Bouilhet avait parcouru toute la gamme d'un vaste talent. Mais dans ce poëte lyrique il y avait un poëte dramatique d'une réelle puissance qui ne tarda pas à se montrer. Le succès de mauvais aloi qui, depuis d'estimables pièces restées avec quelque droit au répertoire, *Lucrèce* et *la Cigue*, avait accueilli les diverses œuvres de la prétendue *école du bon sens*, l'avait entraînée à des excès qui appelaient une vigoureuse réaction. Quel qu'ait été le jugement de la critique sur

l'œuvre théâtrale de M. Bouilhet, elle ne peut lui refuser l'honneur d'avoir protesté au nom de la poésie contre l'abâtardissement où l'art était tombé.

Si les étroites limites de cette notice ne nous interdisaient tout développement étranger à l'objet spécial du livre, nous tiendrions à venger M. Bouilhet des préventions hostiles qui ont accueilli ses débuts. Les trois seules pièces qu'il ait jusqu'ici données témoignent d'une vigueur et d'une souplesse de talent singulières. Les deux drames, *Madame de Montarcy*, dont le cadre est historique, et *Hélène Peyron*, sujet délicat pris dans le vif des mœurs contemporaines, satisfont aux conditions de haute esthétique que le poëte s'est imposées avec la consciencieuse sévérité qui préside à toutes ses conceptions.

Une intrigue dramatique, des situations fortes, des caractères d'un développement rigoureux donnent à ces drames un intérêt que le public demandait vainement, depuis longues années, aux conceptions banales des auteurs en vogue. De là un succès d'une haute valeur littéraire, mais de là aussi ce préjugé que M. Bouilhet était né uniquement pour écrire des œuvres pathétiques ou lyriques. Le public est ainsi fait en France, que, dès qu'un écrivain a donné des gages de talent dans un genre de littérature, on lui interdit, de par son talent même, toute tentative dans un autre. Malgré les remarquables scènes qui, dans les deux drames précédents, révélaient en M. Bouilhet une incontestable veine de comédie, la critique et le public lui dénièrent le droit de faire excursion sur le domaine de Molière. C'est par cette aveugle prévention, beaucoup plus que par les défauts réels de la pièce, que s'explique l'insuccès de l'*Oncle Million*. Ni la vérité des caractères, ni vingt traits du plus franc comique, ni un style tout classique par la correction et l'ampleur, ne prévalurent contre l'arrêt, porté d'avance, qui condamnait M. Bouilhet à n'être à perpétuité que poëte lyrique et pathétique. Heureusement l'auteur des *Fossiles* a, pour se consoler de la sévérité de ses juges prévenus, le suffrage d'un tribunal plus élevé, et dont les sentences ont tôt ou tard force de loi, celui du public lettré; et nous avons la conviction de n'étonner aucun de nos lecteurs en affirmant que personne, depuis que M. Victor Hugo semble avoir renoncé au théâtre, n'y a fait jouer des pièces d'un mérite littéraire aussi éclatant.

En poursuivant avec cette persévérance, qui est un des signes du vrai talent, la carrière dramatique où l'attendent d'éclatantes revanches, M. Bouilhet n'a pas renoncé à la poésie lyrique. Dans l'intervalle de ses deux derniers ouvrages, il a publié, sous ce simple titre: *Poésies*, un

recueil que nous ne pouvons nous dispenser d'examiner rapidement.

On y rencontre tout d'abord une variété qui ne dégénère pourtant pas en confusion; pour peu qu'on ait quelque connaissance des habitudes de l'esprit de l'auteur, on ne tarde pas à classer ces pièces, qui contrastent si vivement entre elles pour le ton et le sujet, en catégories qui répondent aux diverses aptitudes du talent du poëte. On y retrouve profondément empreints les deux principes caractéristiques que nous avons déjà signalés : un franc amour de la nature, une prédilection singulière pour les civilisations exotiques, dont les bigarrures ou les raffinements offrent une ample matière à ce talent éminemment pittoresque. Seulement il ne s'agit plus ici, comme dans les deux grands poëmes, de larges fresques traitées avec une brosse toute magistrale; ce ne sont que tableaux de chevalets, simples *quadri*, pour emprunter un mot d'André Chénier, où le poëte fait entrer en raccourci, avec un art ingénieux et parfois subtil, toute la physionomie d'une époque et d'un peuple. Ce genre que Victor Hugo inaugura par les *Orientales*, et qui a fourni à Théophile Gautier ses plus heureuses inspirations, est celui où M. Bouilhet se complaît, parce qu'il y excelle. Aussi la plupart des pièces de ce volume se répartissent-elles entre les diverses civilisations qui ont le privilége de solliciter la curiosité de l'artiste : l'Égypte, l'Arabie et la Chine. Mais l'imagination du poëte revient sans cesse à l'objet de ses plus sérieuses études, l'ancienne Rome. Il y a entre un certain nombre des pièces de ce volume et le poëme de *Melœnis* une parenté sensible; on y retrouve le même ton d'ironie tranquille, pleine d'indignation contenue ou de verve bouffonne, selon que le poëte célèbre la gloire de Néron guidant son char dans les jardins de Sabine, entre deux rangées de flambeaux humains, ou les exploits de l'histrion Bathylle, les délices des altières patriciennes, ou le génie de Sempronius Rufus, le précurseur, dans l'art culinaire, des Apicius et des Trimalcion.

Son inspiration est moins heureuse, peut-être, alors qu'il aborde des sujets d'un sentiment tout moderne. Il s'y trouve à l'étroit et mal à l'aise. Le ton modéré, la subtilité de pensée que réclame ce genre de sujets est diamétralement contraire aux aspirations lyriques. Il faut à la muse de M. Bouilhet les larges horizons, les couleurs éclatantes, les formes grandioses ou bizarres, les perspectives profondes des idées philosophiques. Qu'il persévère donc dans la double voie où il a déjà laissé de durables traces. Que, sans délaisser le théâtre où sa place est désormais marquée, il continue à nous donner quelques-uns de ces poëmes

qui joignent à la largeur de la conception la sévérité de l'exécution. Le poëte appartient à ce petit groupe, qui va chaque jour diminuant, d'artistes éminents pour qui l'art est encore une religion. Son mépris pour le succès éphémère et banal implique l'ambition d'une célébrité pleinement digne de ses efforts, et qui ne lui faillira pas. Il serait injuste assurément de regarder comme arrivé au point culminant un talent qui est loin d'avoir achevé son évolution.

E. C.

Voy. *Melœnis*, conte romain; Michel Lévy, 1857, in-16; *Poésies* (*Les Fossiles* et *Festons et Astragales*); Librairie Nouvelle, in-16.

DÉBUT

DU POËME INTITULÉ : *LES FOSSILES*

Un air humide et lourd enveloppe le monde;
Aux bords de l'horizon, comme des caps dans l'onde,
Les nuages rayés s'allongent lentement,
Et le soleil, immense au fond du firmament,
Heurtant au brouillard gris sa lueur inégale,
Sur le globe muet penche son disque pâle.
Aucun bruit sur la terre, aucun bruit dans les cieux,
Que l'oscillation des grands océans bleus!

Les granits, se tordant en postures difformes,
Dans les espaces nus dressent leurs blocs énormes;
Tandis que çà et là, sur leur flanc dépouillé,
Jaunit la mousse maigre et le lichen rouillé!
Parfois un large éclair, échappé de la nue,
De sa fauve lueur embrase l'étendue,
Et du monde ébranlé les volcans mal éteints
Répondent sourdement aux tonnerres lointains.
Les nuits, les longues nuits tendant leurs voiles sombres,
Sur l'ennui du soleil jettent l'ennui des ombres!
Seule, au-dessus des mers, la lune voyageant
Laisse dans les flots noirs tomber ses pleurs d'argent!

Sur l'aride plateau de ce désert immense,
Les siècles désolés se suivent en silence.

Pourtant, au pied des rocs, au bord du gouffre amer,
Quelque chose a paru, quelque chose de vert:
Cela se courbe au vent, ou se tord en spirale,
Cela pend au granit ou sur les eaux s'étale,
Et de tous les côtés, sous le soleil plus clair,
La végétation monte, comme la mer!
C'est un bruit doux et lent, qui va des monts aux grèves,
Frisson des germes nus, et murmure des séves,

Travail de la racine entr'ouvrant le sol dur,
Feuillages déployés, qui tremblent dans l'azur.
Près des pins odorants, les cycas et les prêles
Poussent leurs rameaux droits, bordés de feuilles frêles:
La fougère fibreuse et les palmiers touffus
Se balancent en foule aux horizons confus.
Toute force, cachée aux flancs de la nature,
Jaillit, tumultueuse, en torrents de verdure:
Les arbres, à l'étroit, descendent des coteaux,
Les rameaux frémissants s'attachent aux rameaux,
Les bois suivent les bois, par les larges campagnes,
Et divisant leur cours, aux bases des montagnes,
Dans les grandes forêts tombent échevelés,
Comme vont à la mer les fleuves déroulés.
Partout, les vents tiédis emportent dans l'espace
L'âcre senteur de l'herbe et de la terre grasse;
Un nuage flottant d'aromes inconnus
Sort des bourgeons gonflés et des lobes charnus;
Sous le poids du soleil tout le feuillage fume!
Un arc-en-ciel géant se courbe dans la brume,
Les sapins monstrueux, de moment en moment,
Sous leur écorce dure ont un tressaillement;
Tandis qu'au pied des monts, la forêt, sur ses voûtes,
Sent tomber lentement la pluie aux grandes gouttes!
Par l'éternelle nuit des ombrages sans fond,
Un murmure s'épand, monotone et profond.
Des arbres effarés les cimes entr'ouvertes
Dans les hauteurs du ciel font des tempêtes vertes!
Et l'orage bondit, en déchirant les airs,
De la houle des bois à la vague des mers!
Les deux immensités, dans l'espace étendues,
Ensemble vont roulant leur plainte sous les nues,
Et l'on n'entend au loin, comme deux grands sanglots,
Que le bruit du feuillage avec le bruit des flots!

Le sable, cependant, fermente au bord de l'onde,
La nature palpite et va suer un monde.

Déjà, de toutes parts dans les varechs salés,
Se traîne le troupeau des oursins étoilés ;
Voici les fleurs d'écaille et les plantes voraces,
Puis tous les êtres mous, aux dures carapaces,
Et les grands polypiers qui, s'accrochant entre eux,
Portent un peuple entier dans leurs feuillages creux.
La vie hésite encore, à la séve mêlée,
Et, dans le moule antique, écume, refoulée!

Sur la grève soudain, parmi le limon noir,
Une chose s'allonge, épouvantable à voir :
La masse, lentement, sort des vagues humides,
Un souffle intérieur gonfle ses flancs livides,
Et son grand dos gluant, semé de fucus verts,
Comme un mont échoué se dresse dans les airs!
Elle monte! elle monte! et couvre les rivages!
Sous le ventre ridé sonnent les coquillages,
La patte monstrueuse, aux gros doigts écaillés,
S'étale lourdement sur les galets mouillés!
Au bruit des vents lointains, parfois la bête énorme
Tourne son museau grêle et sa tête difforme;
Hérissant leur poil dur, ses naseaux dilatés
Semblent humer le monde et les immensités,
Pendant que ses yeux ronds, bordés de plaques fortes,
Nagent, lents et vitreux, comme des lunes mortes!
Hideuse, elle s'arrête au bout du sable amer,
Et sa queue, en longs plis, traîne encor dans la mer!
Alors, montrant à nu ses dents démesurées,
Et fronçant sur son dos ses écailles serrées,
Elle pousse avec force un long mugissement,
Qui s'élargit au loin sous le bleu firmament!...
Par les monts, par les bois aux mornes attitudes,
La clameur se déroule au fond des solitudes,
Et le vaste univers écoute, soucieux,
Ce grand cri de la vie épandu dans les cieux!

LES FLAMBEAUX

Du sage qui médite et pèse, en soupirant,
Les choses de la vie,
L'huile onctueuse, au bord du vase transparent,
Éclaire l'insomnie !

Couronné de verveine, et tout léger d'espoir,
Entre ses mains joyeuses,
L'hyménée, en chantant, secoue au vent du soir
Les torches résineuses!

Berçant sur les festins son gracieux essor,
La lampe parfumée
Semble voguer dans l'air, comme un navire d'or
A la poupe enflammée!

La taverne, accroupie au pied du Quirinal,
Rayonne sur la rue,
Et fait voir au passant, sous son rouge fanal,
La courtisane nue!

Le feu de l'atrium, en ses bonds indécis,
Tremble sous le portique,
Et jette un gai reflet aux Pénates assis
Près du foyer antique !

Le hardi nautonier qui, sur les flots amers,
Creuse un sillon d'écume,
A le phare éclatant, dont la brise des mers
Tord l'aigrette qui fume !

Les dieux ont les soleils, qui gravitent sans bruit
Loin du monde où nous sommes;

Mais le puissant César, pour éclairer sa nuit,
Fait allumer des hommes!

Il ordonne, et soudain, comme d'un linceul noir,
Couverte de résine,
La victime enflammée illumine, le soir,
Les jardins de Sabine!

On entend dans les airs, parmi les chants joyeux,
Monter les cris sans nombre
De ces flambeaux vivants qui luttent sous les feux,
Et qui hurlent dans l'ombre!

Sabine, cependant, guide un rapide char
Par la longue avenue,
Ou laisse errer ses doigts sur le luth de César,
Rêveuse et demi-nue!

ANDRÉ LEMOYNE

NÉ EN 1823

M. André Lemoyne est né à Saint-Jean-d'Angély, vers 1823. Honorable et indépendante autant que discrète et modeste, sa vie s'est écoulée au milieu de sa famille et de quelques amis, dans la pratique du devoir, dans le culte de son art. Comme la plupart des poëtes, je dirais volontiers des vrais poëtes, il échappe aux précisions et aux particularités de la notice biographique. J'aurai appris au public tout ce que je sais moi-même de cette existence humble et laborieuse, exempte d'événements, mais non d'épreuves, de nobles sacrifices, lorsque j'aurai dit que M. André Lemoyne, reçu avocat, renonça au barreau par des raisons de convenance intime, de dévouement familial, et se contenta d'un emploi dans l'importante maison de M. Didot. Depuis lors, en revanche et comme prix de sa liberté, il n'a fait, n'a voulu faire que des vers.

Cependant il a produit très-peu. Mince est son bagage, petit son volume, courtes et concises sont ses pièces. Il n'a même pas décoré d'un titre quelconque, baptisé d'une épithète ambitieuse ou sonore les quelques compositions publiées d'abord dans la *Revue française*, et réunies en 1860, qui atteignent aujourd'hui à leur troisième édition. Son nom : *André Lemoyne*, tel a été le seul lien de ces études diverses, telle aussi la seule garantie offerte au lecteur; et le suffrage des organisations délicates, des hommes compétents, a prouvé au jeune artiste que sa hardiesse n'était pas présomptueuse, que la pureté, la solidité d'une âme concouraient à former l'unité de l'œuvre, à en assurer la vitalité.

Le recueil de M. André Lemoyne n'est pas un choix, n'est pas un bouquet, et il en a l'air. Ceci, dans ma pensée, est une louange qui mérite explication, car elle s'adresse spécialement chez l'auteur à la qualité du talent. Ce qui fait sa supériorité réelle, sa distinction de

poëte, ce qui a permis à son touchant et aimable volume d'éviter le fâcheux destin des innombrables publications plus ou moins correctement versifiées, qui, à chaque saison, vont par la pente la plus rapide de l'obscurité à l'oubli, et ne sortent du néant que pour y rentrer aussitôt; ce qui enfin lui vaut sa place légitime dans une Anthologie (place que déjà pour lui, prophète sans le savoir, je réclamais il y a deux ans), c'est sa faculté de concentration, sa vertu de patience.

M. André Lemoyne ménage et respecte l'inspiration, il sait ne pas la brusquer, il ne l'offense jamais, en un mot, il attend le dieu. C'est là ce qui donne à ses productions cette fermeté limpide, cette élévation sereine qui nous charment, et ce caractère définitif auquel, sans nul doute, elles doivent l'estime et l'approbation des maîtres. Ce serait en effet me montrer appréciateur distrait et infidèle que de passer sous silence cette faveur très-significative, témoignée par des juges sévères ou des connaisseurs exquis. Je sais de source certaine que Gustave Planche, en ses derniers jours d'accablement, de morne fatigue, secouait sa torpeur pour louer vivement et avec insistance *Ecce Homo*. M. Sainte-Beuve n'a pas été moins ému, moins touché de cette pièce, et il a senti, exprimé avec sa vivacité pénétrante le parfum subtil, la molle séduction de *Chemin perdu*. Je n'éprouve donc aucune hésitation, aucun embarras à le répéter : M. André Lemoyne n'a obtenu l'adhésion flatteuse et pleinement sincère de deux critiques aussi éminents que grâce à l'économie parfaite, à l'inflexible droiture de son procédé intérieur.

L'auteur d'*Une larme du Dante*, d'*Ecce Homo*, de *Stella maris*, de *Renoncement*, a réussi et devait réussir, non-seulement par la vibration originale et, en quelque sorte, par le timbre personnel de son âme, mais encore, mais surtout par la réserve et le scrupule qu'il a su mettre dans le choix, dans l'expression de ses pensées. Il a veillé sur son cœur et sur son imagination; il n'a dit que ce qu'il voulait dire; il n'a fixé, rendu, traduit que ce qui lui paraissait appartenir à l'humaine et immuable convenance. Il m'a semblé que cette rare conscience, appliquée persévéramment à un don précieux que l'on croit trop aisément un don gratuit, était digne d'être signalée et encouragée. Quelques lignes auront (je l'espère) suffi à cette tâche, car il importe d'être sobre en parlant d'un poëte qui possède au plus haut degré la sobriété virile.

JULES LEVALLOIS.

Voy. ANDRÉ LEMOYNE, *Chemin perdu*, *Ecce Homo*, *Renoncement*, *Une larme du Dante*, 3e édition, 1 vol. in-24, Didot, 1862.

RENONCEMENT

I

Quand pour elle a sonné le glas de la trentaine,
Plus d'une femme rêve, après la nuit d'un bal,
A la solennité de ce chiffre brutal
Qui donne à sa jeunesse une date lointaine.

Un froid analyseur pourrait-il définir
Le supplice inconnu des arrière-pensées,
A cette heure suprême où les choses passées
D'une lueur étrange éclairent l'avenir?

« Trente ans! — se dit la femme en achevant le compte
Sur ses doigts effilés. — J'ai trente ans révolus...
Les plus riches feuillets de mon livre sont lus...
Comment finira-t-il? Est-ce un rêve?... est-ce un conte?...

« Le plus beau de la vie est au commencement,
Répète à l'unisson la parole des sages;
Je cherche dans la mienne où sont les beaux passages :
J'ai vécu... je ne sais ni pourquoi ni comment.

« Quand je verrais encor les cent ans qui vont suivre,
Si les soleils futurs, comme les vieux soleils,
Me ramènent des jours si constamment pareils,
Je finirai mon siècle en oubliant de vivre.

« A Paris, le théâtre et la danse l'hiver;
Et toujours en été la même promenade :
J'ai pris plus de vingt fois les eaux d'Ems et de Bade,
Et fatigué ma vue à regarder la mer.

« Je sais de chaque église et la messe et le prône;
Et, comme un laboureur son grain dans les sillons,

Comme un soleil de juin ses opulents rayons,
Les deux mains pleines d'or, j'ai fait pleuvoir l'aumône.

« Quand fumait l'encensoir des beaux enfants de chœur,
Les prêtres m'ont chanté leurs saintes litanies,
Et l'orgue m'a versé des torrents d'harmonies ;
Mais rien n'a pu combler l'abîme de mon cœur.

« J'ai passé l'âge heureux où l'on voit tout en rose,
Et l'âge encor naïf où l'on voit tout en noir ;
Sérieuse à présent, j'ai le malheur de voir
Partout la teinte grise, uniforme et morose.

« Ce bonheur idéal, cet amour tant rêvé
Qu'à l'ombre des couvents les pauvres jeunes filles
Aperçoivent de loin en regardant aux grilles,
Je l'avais cru possible... et ne l'ai pas trouvé...

« Depuis bientôt douze ans que je suis mariée,
Je savoure à pleins bords la coupe de l'ennui :
Frère d'Hier, Demain est frère d'Aujourd'hui...
Hélas! la ligne droite est si peu variée!...

« Si j'essayais l'amour dont je n'ai pas goûté?...
Si je laissais tomber mes pauvres ailes d'ange?...
Et si, comme un enfant qui dévore une orange,
J'assouvissais ma soif au fruit d'or enchanté?...

« Je n'aurais qu'à vouloir, — car je suis vraiment belle ; —
Pour éblouir l'essaim des papillons errants,
De mes grands yeux d'azur, astres indifférents,
Je n'aurais qu'à laisser jaillir une étincelle.

« Ah! parfois, quand je pense à la fuite des jours,
Je porte presque envie aux folles créatures
Qui, voulant autrefois de l'or à leurs ceintures,
Suivaient le tourbillon des rapides amours.

« Même fin, après tout. — La femme au cœur fragile,
Et la femme au cœur fort qui vécut chastement,
Côte à côte aujourd'hui dorment également
Sous les grands cyprès noirs, dans leur fosse d'argile. »

II

Vous ne descendez plus, comme aux temps d'Israël,
Beaux anges pèlerins des légendes antiques;
Repliant pour jamais vos deux ailes mystiques,
Vous avez disparu dans les hauteurs du ciel.

Contre l'Esprit du mal qui pourra nous défendre,
Dans ces rudes combats de l'austère devoir?...
Est-ce une force humaine, un terrestre pouvoir?...
Silence... En tressaillant, la femme vient d'entendre

Une voix, que d'abord elle écoute en songeant,
Comme un écho profond du cœur qui se réveille...
Mais la voix se rapproche... elle chante à l'oreille
Ainsi qu'un timbre pur de cristal ou d'argent:

C'est l'appel ingénu d'une petite fille
Qui descend du berceau, voyant qu'on l'oubliait...
Elle entr'ouvre la porte, et, d'un air inquiet,
Pieds nus sur le tapis, demande qu'on l'habille.

La mère l'aperçoit, l'enferme dans ses bras,
L'étouffant de baisers dans ses chaudes étreintes;
Et de son cœur déborde un flot de larmes saintes...
Son enfant la regarde et ne la comprend pas;

Mais un sublime instinct lui dit qu'il faut se taire...
Dans ces pleurs convulsifs, dans ces baisers de feu,
Elle a senti passer quelque chose de Dieu,
Et, sans le pénétrer, devine un grand mystère...

Comme on voit lentement se relever les fleurs
Après l'orage, ainsi la femme se relève :
« Enfant, pardonne-moi ; je sors d'un mauvais rêve, »
Répond-elle tout bas, souriant dans ses pleurs.

Une divine paix rassérène son âme.
Le sacrifice est fait ; le grand combat fini.
La victime a pleuré dans son Gethsémani,
Mais la mère triomphe... elle a vaincu la femme.

CHEMIN PERDU

A M. DAUBIGNY

Je sais une vallée au fond des bois paisibles
Où la mousse déroule un tapis de velours.
De parfums enivrés par des fleurs invisibles,
Les ramiers à mi-voix s'y content leurs amours.

Des grands hêtres touffus le dôme séculaire
En interdit l'entrée aux regards du soleil,
Ne laissant tamiser qu'un jour crépusculaire
Qui du chevreuil craintif enchante le sommeil.

Dans les ravins ombreux se plaisent les pervenches
Et les myosotis, fleur d'azur au cœur d'or.
Un nymphæa lustré mire ses roses blanches
Au limpide miroir d'un étang bleu qui dort.

Tous les échos sont pris d'un sommeil léthargique :
Ils gardent le silence aussi profondément
Que les anciens échos de la forêt magique
Où, cent ans, a rêvé la Belle au Bois dormant.

Je n'ai vu qu'une fois cette vallée heureuse,
Dans ma vingtième année, et guidé par la main
D'une petite fée, une blonde amoureuse...
Seul depuis, je n'ai pas retrouvé le chemin.

ANTHOLOGIE

Nous terminons ce volume par une courte anthologie, subdivision dont nous avons pu nous passer pour les précédents, et qui nous a paru indispensable pour celui-ci. La puissante impulsion donnée par l'école moderne à la poésie lyrique, et, par suite, la divulgation des procédés spéciaux, ont notablement accru de notre temps la foule des poëtes distingués. De là résultaient pour notre recueil : d'une part, l'impossibilité de les admettre indistinctement sur un pied complet d'égalité ; de l'autre, l'obligation de ne donner l'exclusion à aucun de ceux qui nous ont paru avoir des titres suffisants.

Quelque libéralement que nous ayons voulu faire aux poëtes contemporains les honneurs de ce livre, nous n'avons pas prétendu nous mettre à l'abri de toute réclamation de la part des parties intéressées. L'amour-propre de plus d'une se trouvera sans doute lésé, et nous accusera de partialité.

Nos lecteurs eux-mêmes s'étonneront peut-être de ne pas rencontrer ici quelques noms plus ou moins connus. A ceux qui nous demanderaient quelque explication sur ce point délicat, nous n'avons rien à répondre, sinon que c'est en pleine connaissance de cause et de propos délibéré que nous nous sommes décidé à ces omissions. Nous prions qu'on nous dispense d'indiquer même sommairement nos raisons. Passer sous silence certains noms, c'est notre incontestable droit; les discuter, ce serait leur faire gratuitement injure.

La nécessité seule nous a déterminé à user d'une sévérité que nombre

de critiques et surtout d'auteurs trouveront excessive. Nous ne pouvions reculer devant ce parti extrême sans altérer l'unité d'esprit qui a présidé à la composition de cet ouvrage, sans abdiquer l'indépendance de notre jugement. Si le lecteur veut bien ne pas perdre de vue l'objet spécial du livre, il s'expliquera aisément des préférences qu'au premier abord il serait tenté de taxer d'injustice ou de partialité. Nous nous sommes engagé à lui donner un recueil des plus remarquables spécimens de la poésie française, et nous nous sommes invariablement attaché à ne pas sortir de notre programme. Aussi, dans le délicat travail du triage des réputations contemporaines, n'avons-nous consulté que les titres de chacune d'elles. C'est ainsi qu'il nous est fréquemment arrivé de chercher, sans pouvoir le trouver, un échantillon à peu près irréprochable dans de gros volumes auxquels certaines qualités superficielles de forme et trop souvent aussi le choix du sujet (question bien secondaire pourtant en matière de beauté poétique) ont valu une célébrité très-contestable au point de vue de l'art. Nous avons en revanche recueilli, avec une piété que les juges compétents ne taxeront pas de superstition, les moindres débris de la première époque de l'école contemporaine, véritables reliques d'art auxquelles la foi littéraire, alors si fervente, et une juste intuition de la vérité poétique ont imprimé un caractère qui les rend dignes de mémoire et de culte.

En dépit de nos consciencieuses recherches, nous ne nous flattons pas d'avoir fait un choix absolument complet. Dans le minutieux et vaste inventaire de l'écrin de la poésie française, quelque perle a pu nous échapper. Nous avons pourtant la confiance de n'avoir négligé aucun joyau de haute valeur. Nous protestons surtout contre toute imputation qui mettrait au compte de notre volonté une omission imméritée. Nous avons pu pécher par ignorance, mais non par intention. Enfin, quelque contestées que puissent être à cet égard nos appréciations, nous espérons fermement les voir ratifiées par cette partie du public lettré chez laquelle aucun esprit de parti n'altère l'intégrité du sens littéraire.

E. C.

CHATEAUBRIAND

NÉ EN 1769

L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* n'a publié qu'un petit nombre des poésies qu'il avait composées dans sa jeunesse, et, quand on feuillette le volume de *Mélanges* où il les a recueillies, on est bien tenté de croire que, dans l'intérêt bien entendu de sa gloire, il eût mieux fait de résister aux sollicitations intéressées de son éditeur. Comme presque tous les grands prosateurs, Chateaubriand ne possédait pas le don des vers. Sa pensée, qui s'épanche si largement dans le fleuve de sa prose, est à l'étroit dans le moule rigide du rhythme. Il y jeta pourtant ses premiers essais ; mais il eut promptement conscience de son impuissance. et se rebuta. Il est impossible de voir dans la série de pièces avortées qui ont pour titre : *Tableaux de la nature,* autre chose que de faibles pastiches des maîtres de l'école descriptive, alors florissante : Delille et Parny. On n'y rencontre ni inspiration, ni style, rien qui fasse soupçonner le futur auteur du *Génie du christianisme.* Chateaubriand n'est poëte que dans sa prose, et, chose singulière, il y a porté jusqu'au raffinement les qualités qui appartiennent le plus spécialement à la poésie : le nombre et l'harmonie.

Quand il eut enfin trouvé sa vraie voie sur les traces de J.-J. Rousseau, de Buffon et de Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur d'*Atala* n'eut plus que de rares velléités d'hommage à la Muse. La prose savante et cadencée des *Martyrs* lui parut, non sans raison, supérieure à tous ses essais rimés. L'étrange erreur de goût qu'il commit en écrivant sa tragédie de *Moïse* ne s'explique que par son culte pour Racine. C'est *Athalie* qui lui inspira cette périlleuse émulation. Lui-même sentit sans doute qu'il avait eu tort d'obéir aux suggestions d'une immense ambi-

tion littéraire qui n'aspirait à rien moins qu'à la monarchie universelle, puisqu'il ne donna pas suite au dessein de terminer deux tragédies empruntées, l'une à l'antiquité, l'autre au moyen âge, et dont Astyanax et saint Louis eussent été les héros.

Les poésies légères (imitations des poëtes anglais, compliments, vers d'album, rêveries personnelles), qui terminent le volume des *Mélanges*, ne sont guère supérieures à ses ébauches de jeunesse. A peine y pourrait-on glaner quelques expressions fortes, mal enchâssées dans des vers ternes et mal venus. L'imagination même n'y jette que de pâles lueurs. Le poëte d'*Atala*, de *René* et des *Martyrs* n'aurait donc, chose étrange! aucun droit à figurer dans une anthologie, s'il n'eût rencontré dans le *Dernier Abencérage* une heureuse inspiration, unique dans toute son œuvre : c'est la romance avec laquelle Lautrec soutient la joute poétique engagée entre lui, Aben-Hamet et don Carlos. Toute populaire qu'elle est, nous ne pouvons nous dispenser de la citer comme le meilleur spécimen d'un genre que Millevoye et la déplorable école des troubadours de la Restauration devaient si promptement gâter. Chez Chateaubriand, la romance n'a pas cet accent lyrique, cette éloquence passionnée que Mme Valmore trouvera dans son âme; mais la mélancolie calme et pourtant profonde de cette idyllique élégie, la simplicité un peu sèche peut-être, mais exquise, de la forme, en font un de ces joyaux littéraires que nous avons le devoir de recueillir.

E. C.

ROMANCE

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours,
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine;
Mon pays sera mes amours
Toujours!

VIENNET

NÉ EN 1775

Voici le dernier représentant d'une lignée de poëtes qui s'est imposé le devoir de perpétuer parmi nous la tradition classique en dépit des révolutions du goût. Pour soutenir ce rôle périlleux, rien n'a coûté à l'intrépide académicien : tragédies, comédies, satires, épîtres, dialogues des morts, poëmes épiques, que sais-je encore? tout lui a été bon; les genres littéraires les plus dédaignés furent ceux qui lui agréèrent le plus. C'est cette humeur contredisante et belliqueuse, plus encore que son parti pris littéraire si hautement affiché, qui lui a valu les nombreuses inimitiés auxquelles il tint vaillamment tête. L'épître qui débute par ce vers resté fameux :

> Allons, Muses, debout! faisons du romantique,
> Extravaguons ensemble...

atteste assez jusqu'où fut portée la vivacité du ton dans l'illustre querelle qui divisa en deux camps la littérature de la Restauration. Mais les ardeurs de la lutte allaient à merveille à ce tempérament vivace, à cet esprit mordant, et M. Viennet poursuivit d'un pied leste, pendant plus de trente ans, contestant et contesté, battant et battu, jusqu'au jour où lui vint l'heureuse inspiration de lire en séance publique de l'Institut quelques fables qu'il avait jusque-là gardées en portefeuille. Les auditeurs applaudirent, la presse fit écho, et tout aussitôt se fit en faveur du spirituel académicien une réaction qui dure encore. Lui-même s'est plu à constater dans une piquante préface cette brusque conversion de la critique et du public, restés jusque-là incrédules

à une vocation poétique dont ne justifiaient pas avec assez d'autorité des œuvres honorables, mais d'un style et d'une conception également surannés.

Mais il est bien rare que la tendresse paternelle d'un poëte ne se révolte pas contre une préférence qui lui semble provenir d'injustes préventions. Aussi M. Viennet n'a-t-il pas cessé de protester en faveur des aînés contre la destinée privilégiée des heureux puînés, et les quarante épîtres ou satires que les moindres incidents de sa vie ou les plus graves événements politiques lui ont inspirées depuis cinquante ans, les œuvres de plus longue haleine, tels que le *Siége de Damas* et *Parga*, et surtout l'enfant qu'il a le plus longtemps réchauffé dans son sein, ce poëme épique en vingt-cinq chants, la *Philippide*, tant honni et vilipendé par ses adversaires, ne lui paraîtront jamais avoir moins de droits aux suffrages des juges compétents que ses fables les plus spirituelles et les mieux venues. Nous n'avons pas qualité pour nous porter arbitre dans le débat, mais nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer humblement notre adhésion à l'opinion, unanime d'ailleurs, du public et de la critique. C'est qu'en effet la forme libre et familière de l'apologue offrait seule à la pensée du poëte académicien un cadre entièrement favorable. Son bon sens narquois, un singulier mélange de bienveillance et de causticité dont il s'accuse lui-même de si bonne grâce, ont pu se donner librement carrière dans ces petites compositions où il sème à pleines mains les vérités sur tous, amis ou ennemis, littérateurs et hommes politiques. La vieille expérience du soldat et du député profite à l'écrivain, dont elle alimente et aiguise la verve. Dans ces fruits d'arrière-saison se trouvent concentrées la séve et la saveur d'un talent mûri par le travail et les années. Les avantages particuliers du genre compensent les défauts personnels du poëte et les convertissent en qualités. Son humeur agressive ne sert plus qu'à donner du relief et du mordant à des lieux communs de philosophie, de morale et de politique qui, sous la plume du satiriste, se fussent traduits en personnalités. Telle vérité qui eût choqué ou blessé sous la forme grave et compassée de l'épître, charme et délecte, grâce à l'allure vive et légère de la fable. La langue et le style demeurent les mêmes sans doute, et ne résisteraient pas à un sévère contrôle; mais il n'y a pas jusqu'à ce tour prosaïque inhérent à la manière du poëte, qui ne s'adapte avec convenance à des sujets d'un ton modéré.

Et, comme le succès porte bonheur, les œuvres postérieures de l'honorable académicien se sont ressenties du voisinage des fables. Son

talent, comme sa santé, est allé rajeunissant. Sa personnalité s'est dégagée à travers l'imitation trop littérale de ses modèles. Si l'originalité de la pensée est restée circonscrite dans les limites de strict bon sens et de discrète ironie que le poëte s'est fait un point d'honneur de ne jamais franchir, l'expression a gagné en vivacité et en saillie. Pour dire en toute sincérité notre avis, l'épître intitulée : *A mes quatre-vingts ans,* nous paraît très-supérieure aux œuvres de la jeunesse et de l'âge mûr de l'auteur.

Les fables que le lecteur trouvera à la suite de cette trop sommaire appréciation se recommandent par des qualités réelles. En feuilletant avec attention le volume dont elles font partie, on en trouverait peut-être d'une conception plus ingénieuse; mais il n'y en a pas, croyons-nous, dont le style soit plus correct ni plus soutenu, et c'est à ce point de vue spécial que nous avons dû faire notre choix. Nous sommes heureux d'ailleurs d'avoir cette raison plausible de rendre hommage à la noblesse d'une vie vouée tout entière aux lettres avec une persévérante abnégation qu'aucun échec, aucune déception n'a pu décourager. Il ne nous appartient pas de décider si ce *prodigieux amour de la gloire* dont le poëte se confesse en maint endroit, avec une fière humilité, trouvera pleine récompense auprès de la postérité; mais nous estimons que ce modeste volume de fables lui assure une place dans la descendance du maître inimitable, au premier rang de ses disciples du XIXe siècle, entre Arnauld, dont il a parfois la finesse et l'esprit d'à propos, et Andrieux, avec qui le bon sens et la malice lui donnent un air de famille.

E. C.

Voy. *Fables,* 1 vol. in-16, Hachette et Ce ; *Épîtres et Satires,* 1 vol. in-16, Hachette et Ce.

FABLES

UNE SOIRÉE CHEZ LA PERRUCHE

Dame perruche, un soir, recevait compagnie;
Le cercle était nombreux, quoique à ses visiteurs
Elle eût promis un concert d'amateurs,
Dont Dieu vous garde pour la vie!
Un beau chardonneret devait y déployer
Les merveilles de son gosier.
C'était un protégé de madame la pie,
Jeune provincial débarqué fraîchement,
Et que déjà la calomnie
A la vieille bavarde adjugeait pour amant.
Après un air chanté par la fauvette,
Et la romance du serin,
Le chardonneret vint enfin.
Ce n'était pas trop mal: une voix franche et nette,
De la méthode, un peu de goût,
Un amateur comme on en voit partout.
Dame perruche entonna la louange,
Et tout le cercle en jeta largement.
A madame la pie on en fit compliment.
« Charmant! divin! » s'écriait la mésange
En minaudant et coquetant.
— Oui, disait le pinson, il chante comme un ange.
Son triomphe est certain; tout le monde en voudra.
S'il veut entrer à l'Opéra,
Au prix où sont les voix, je lui prédis d'avance
Qu'on le paîra plus cher qu'un maréchal de France. »

Notre chardonneret, enivré, transporté,
Se prosterne en avant, s'incline de côté;

Et de peur d'éveiller l'envie,
Comprimant dans son cœur ses bonds de vanité,
Rassemble dans son œil, de plaisir humecté,
Tout ce qu'il a de modestie.
Il craint enfin d'étouffer de bonheur,
Prend congé de son auditoire,
S'échappe avec la pie, et, savourant sa gloire,
Se pavane en triomphateur.
Mais que le pauvre diable aurait baissé la tête
S'il avait entendu les brocards et les ris
Dont la perruche et ses amis
Avaient salué sa retraite!
« Quelle voix! disait-on; quel pitoyable accent!
Et cela se croit du talent!
Avez-vous vu sa bonhomie?
Comme il croyait à notre enchantement!
Oh! c'est un renfort excellent
Pour les orgues de Barbarie. »
Souvenez-vous de mon chardonneret,
Poëtes de salon, et vous, grands virtuoses,
Qui sur quelques bravos rêvez d'apothéoses.
Mais à cet accident quel homme n'est sujet?
Si de nous, devant nous, le monde dit merveille,
Pour bien savoir ce qu'il en est,
Il faudrait en sortant y laisser une oreille.

L'AIGLE ET L'OUTARDE

Sur un pré, qu'un grand bois couvrait de son ombrage,
Une outarde aux pieds longs tranquillement paissait;
Quand du roi des oiseaux, qui dans les airs passait,
Elle entendit le cri sauvage.
L'aigle vint s'abattre à ses yeux,
Se percher au sommet d'un chêne sourcilleux,

Et des hôtes de ce bocage
Il semblait d'un œil fier, d'un œil impérieux,
En despote des airs, revendiquer l'hommage.
Sa vue a de l'outarde ému la vanité;
A tout sot animal l'envie est naturelle.
« Eh! pour quelle raison, dit-elle,
Ne monterais-je pas où cet aigle est monté?
N'ai-je pas, comme lui, des plumes à mon aile?»
De la terre, à ces mots, elle s'enlève et part;
Mais son vol lourd bientôt épuise son haleine,
Et du premier effort elle atteint à grand'peine
Le tiers de la hauteur qu'embrassait son regard.
Cependant sur un frêne elle aborde et s'arrête.
Elle reprend courage et, d'un ormeau voisin,
Par un second élan elle gagne le faîte;
Un troisième la porte aux trois quarts du chemin.
Bref, à la quatrième et dernière volée,
Sur la cime du chêne elle paraît enfin,
Triomphante, mais essoufflée.
L'aigle, qui par bonheur avait fait ses repas,
Lui dit : « C'est bien haut, ma commère,
Prenez garde! le calme ici ne dure guère.
Voyez venir l'orage et ne l'attendez pas.
— Pourquoi donc? interrompt la vaniteuse bête;
Ainsi que vous, j'y ferai tête! »
A peine a-t-elle dit que la foudre a tonné.
Dans les airs obscurcis l'autan s'est déchaîné.
Sur le chêne roulant par les vents ballottée
La pauvre outarde épouvantée
N'a point, pour s'y tenir, comme son compagnon,
Reçu de la nature un ergot au talon.
L'orage et les autans dans l'air l'ont rejetée,
Et son aile pesante a tenté vainement
De lutter contre leur furie.
La tempête la roule; un dernier coup de vent
La jette contre un roc pantelante et meurtrie;

Tandis que l'aigle audacieux
D'un vol tranquille a percé le nuage,
Et, s'élevant au-dessus de l'orage,
Va retrouver l'éclat et le calme des cieux.
Ambitieux mortels, ma fable vous regarde.
Mais comment vous guérir d'un travers si commun?
Chacun de vous dira : « Je suis aigle, » et pas un
Ne se prendra pour une outarde.

PIERRE LEBRUN

NÉ EN 1785

Le poëte éminemment distingué dont nous venons d'écrire le nom est plus connu comme poëte dramatique que comme poëte lyrique, et c'est la raison qui nous le fait placer ici. A y regarder de près cependant, il aurait droit de figurer, à sa date, parmi les poëtes de la Restauration, dans le voisinage de Casimir Delavigne, auquel les affinités de sa nature et le caractère de sa poésie le rattachent. Si le public ne connaît de lui que le poëte dramatique, la faute en est à la popularité qui va de préférence aux œuvres de théâtre. L'auteur de *Marie Stuart* est célèbre, mais c'est de l'auteur du poëme de *la Grèce* que nous avons surtout à nous occuper.

Comme tous les poëtes de sa génération, M. Lebrun subit, dès ses débuts, l'influence de ce goût de l'antique qui correspondait alors, dans les lettres, à un mouvement parallèle dans les arts plastiques. Seulement ce qui, chez la plupart, chez Népomucène Lemercier par exemple, ne fut qu'un goût passager, le symptôme de l'initiation à la poésie par des études de jeunesse, demeura chez M. Lebrun le trait distinctif, essentiel, celui qui fait l'unité de sa vie littéraire. Sa première inspiration fut puisée aux pures source classiques. Sa pastorale dramatique, intitulée : *Pallas, fils d'Évandre*, fit présager quel serait le ton habituel de sa muse. Si, comme tous ses contemporains, il subit la fascination de la gloire et du génie, si, dès les bancs du Prytanée où il fut élevé, il chanta le nouveau César, si ce culte sincère, auquel il est resté constamment fidèle, s'atteste encore, quelques années plus tard, dans une pièce familière, pleine de chaleur et d'intime émoi, ce n'est pas pourtant aux événements contemporains, c'est à l'éternelle et toujours jeune

antiquité que M. Lebrun va demander le sujet de sa première œuvre importante. *Ulysse*, joué dans les plus désastreuses circonstances, quelques jours après l'entrée des alliés dans Paris (1814), n'obtint qu'un succès d'estime, et ne pouvait guère attendre davantage de l'attention publique, au milieu des émouvantes péripéties qui la captivaient. Mais les bons juges y distinguèrent un ton de douceur attique qui faisait un heureux contraste avec les déclamations à la romaine que la tragédie du temps affectait. Le style rappelait la tradition classique, non sans un mélange d'influences contemporaines. C'était l'œuvre d'un fils de Racine qui avait lu *les Martyrs*, et qui, en traçant la chaste figure de Pénélope, se souvenait de Cymodocée.

C'est cette alliance de la tradition et de l'innovation que M. Lebrun tenta d'accomplir dans une seconde œuvre dont il emprunta l'inspiration première, non plus à la Grèce antique, mais à l'Allemagne contemporaine. Toutefois, là encore, M. Lebrun resta fidèle à ses premières études. L'élément romantique eut moins de part à la composition et surtout au style de l'œuvre que le sentiment de la tragédie grecque. Par la simplicité du plan, par la douceur du langage, par le caractère plus attendrissant que dramatique de l'héroïne, *Marie Stuart* procède plus directement d'Euripide que de Schiller. Le succès de cette œuvre, quoiqu'il fût évidemment dû moins à sa valeur littéraire qu'à l'intérêt du sujet, enhardit l'auteur à pousser plus avant dans la voie où l'encourageaient les sympathies publiques. Le *Cid d'Andalousie* est le premier essai, par ordre de date, de l'inauguration, par une œuvre originale, du romantisme au théâtre. Prise en partie à Lope de Véga, la donnée première offrait des ressources dramatiques dont le poëte n'usa qu'avec discrétion, et peut-être faut-il voir là, plutôt que dans des cabales de coulisse, le véritable motif du demi-succès qui accueillit cette nouvelle tentative. Trop hardie pour les uns, trop timide pour les autres, elle devait succomber sous les coups des deux camps ennemis. Il semble que le poëte ait compris lui-même que le théâtre était en dehors de sa vraie voie, car, le surlendemain de la première représentation du *Cid d'Andalousie*, sans même attendre l'issue de la bataille engagée, il partait pour la Grèce et voguait vers Athènes.

C'était sa muse que le poëte allait y retrouver. En mettant le pied sur le sol de sa patrie d'adoption, il semble se renouveler, et, renonçant courageusement à toutes les autres promesses de gloire, il se consacra tout entier à chanter avec un enthousiasme juvénile cette terre et ce ciel admirables qu'il aimait, non en touriste, en admirateur vul-

gaire, mais en adorateur extatique. Là tout lui agrée, tout l'enchante. Le vin d'Ithaque le jeta dans une véritable ivresse, à laquelle Bacchus, pour parler la langue du sujet, a bien moins de part qu'Apollon. Jamais l'enthousiasme classique, le culte des grands souvenirs, du génie et de la beauté, n'ont remué plus vivement une âme de poëte. La pièce intitulée le *Ciel d'Athènes* est un véritable chef-d'œuvre où l'énergie de l'accent rachète amplement les défaillances de la forme; l'émotion est si intense et si intime qu'elle se fait jour à travers une langue imparfaite, et, par des alliances de mots trouvées, des élans d'un lyrisme contenu, mais d'autant plus profond, se crée une expression presque aussi pénétrante que les magnificences d'éloquence et de description accumulées sur le même thème par d'illustres maîtres. Byron et Lamartine ont chanté la Grèce en grands poëtes, M. Lebrun l'a chantée en adorateur et en amant.

C'est que M. Lebrun voit en elle non la patrie de Canaris, mais celle de Platon, de Phidias et d'Homère. S'il songe au présent, ce n'est que pour en opposer le sombre tableau à l'image radieuse du passé. Ce contraste lui a inspiré une de ses plus belles pages, pleine de vie et de couleur, et vraiment digne d'un maître. La voici tout entière :

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez : c'est la Grèce, et toute en un tableau.

Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus; et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique,
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde; et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'or sa perdrix favorite :

Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
De ses armes d'argent, que frappe le soleil,
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte : voilà la Grèce tout entière :
Un esclave, un tyran, des débris, et des fleurs.

Le caractère de tout ce *Poëme de la Grèce*, son originalité et sa valeur, c'est d'avoir été senti, vécu avant de se convertir en rimes. Le poëte l'a longtemps porté dans son cœur et dans son cerveau avant de le transmettre au papier, et cette gestation a été féconde. Le *Ciel d'Athènes*, que nous citions tout à l'heure, n'a été écrit que longtemps après son retour en France, sous l'inspirante magie du souvenir.

Il semble que M. Lebrun ait vu dans ce remarquable *Poëme de la Grèce* son *exegi monumentum*. Après avoir fidèlement exprimé l'émotion la plus puissante qui eût traversé son âme, il n'a plus écrit que sous l'inspiration urgente de quelque sentiment personnel. En 1814, il avait pris sa part des tristesses patriotiques du temps dans son ode de *Jeanne d'Arc* et dans une paraphrase profondément sentie du *Super flumina Babylonis*. Mais le seul grand morceau lyrique qu'il ait consacré aux événements contemporains a pour thème l'un de ces sujets auxquels l'imagination d'un poëte ne résiste pas, la mort de l'empereur Napoléon, de celui qui partagea, de tout temps, avec ses dieux littéraires, le culte de sa pensée. Cet hymne funèbre est peut-être, avec les fragments d'épopée dont M. Victor Hugo a semé son œuvre lyrique, la plus sincère inspiration que la plus grande destinée des temps modernes ait suscitée dans notre poésie.

Outre cette corde héroïque, M. Lebrun a rencontré, dans le volume de ses poésies, des accents heureux, d'un ton modéré, qui procède plutôt d'Horace que de la muse grecque. La *Vallée de Champrosay* est le type le plus accompli de ces pièces, et sa place était marquée d'avance dans notre Anthologie.

Par la date comme par le caractère de son talent, M. Lebrun est un poëte de transition, mais nous n'attribuons à ce mot aucun sens dédaigneux. Les poëtes de transition ne sont pas seulement nécessaires, ils sont dignes de toute estime. Ils frayent, en hardis éclaireurs, la route aux vainqueurs à venir, et c'est pour l'historien littéraire un devoir

d'autant plus strict d'inscrire pieusement leur noms sur les monuments érigés à des triomphes qu'ils ont préparés et dont ils ne recueillent pas la gloire.

E. C.

V. la belle édition in-8° des Œuvres complètes de M. P. Lebrun, publiée par M. Perrotin, éditeur, Paris, 1858. Deux volumes ont paru; le troisième est en préparation. V. l'introduction de M. Sainte-Beuve, placée en tête du premier tome.

LA VALLÉE DE CHAMPROSAY

LE JOUR DU SACRE DE CHARLES X (29 MAI 1825)

O Champrosay, champêtre scène
De repos, de calme et d'oubli,
Entends-tu venir, sur la Seine,
Du canon qui tonne à Vincenne
Le son par l'espace affaibli ?

Reims couronne Charle à cette heure,
Il marche au sacre en cet instant
Où moi, par fortune meilleure,
J'inaugure ici ma demeure,
Plus roi que Charle et plus content.

Je crois ouïr l'église immense
Élever son bruit jusqu'aux cieux ;
De loin vers ces bois il s'élance,
Et vient accroître le silence
De leurs dômes religieux.

Des transports, selon l'habitude,
Là, chargent l'air de mille vœux !
Ici, loin de la multitude,
De la fidèle solitude
Le silence parle bien mieux.

Peut-être, à l'usage fidèles,
Maintenant mille passereaux,
Lâchés sous les nefs solennelles,
Aux cierges saints brûlent leurs ailes
Et du bec battent les vitraux.

Liberté!... c'est donc le symbole
De celle que nous font les rois?
Plus semblables à mon idole,
Vous me montrez celle qui vole,
Oiseaux qui chantez dans les bois.

C'est ici que j'aurais dû naître,
Champrosay! nom plein de douceur!
O ma maison, reçois ton maître!
Forêt, fleuve, coteau champêtre,
Recevez votre possesseur.

Heureux, qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin,
Et, satisfait de peu d'aisance,
De ce beau royaume de France
Possède à l'ombre un petit coin!

Un cerisier, près de mon Louvre,
Le cache et l'indique au regard;
Devant, la Seine se découvre,
Et, derrière, une porte s'ouvre
Sous les ombrages de Senart.

Le domaine ne s'étend guère,
Mais il est selon mon trésor.
Si liberté n'est pas chimère,
Pour vivre libre et lire Homère,
Bien portant, que faut-il encor?

Pour m'agrandir m'irai-je battre?
Trois arpents sont assez pour moi;
Dans trois arpents on peut s'ébattre.
Alcinoüs en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi.

Oh ! bien fou qui jamais n'arrête
Ses vœux d'heure en heure plus grands,
De vœux nouveaux toujours en quête :
On blâme l'esprit de conquête !
On imite les conquérants.

Si les hommes pouvaient s'entendre !
Mais non : tant qu'il trouve un voisin,
Tout homme a le cœur d'Alexandre,
Et, prince ou bourgeois, veut étendre
Ou son royaume, ou son jardin.

Quant à moi, devenu plus sage
Et, dans mes désirs satisfait,
Peu redoutable au voisinage,
Je ne demande à ce village
De lot que celui qu'il m'a fait ;

Content si, m'assurant la vue
De la rivière et du coteau,
J'y puis seulement, sur la rue,
Joindre la place étroite et nue
Que borne en fleur le vieux sureau.

C'est tout... Et puis encor peut-être
Ce petit bois plein de gazon,
Qui se berce sous ma fenêtre,
Et semble m'attendre pour maître,
Caché derrière ma maison.

Rien de plus... Et si, murmurante,
Dans ce bois, devenu le mien,
Venait à luire une eau courante,
Alors,... si ce n'est quelque rente,
Il ne me manquerait plus rien.

LE CIEL D'ATHÈNES

Saint-Paul, février 1894.

Celui qui, loin de toi, né sous nos pâles cieux,
Athène, n'a point vu le soleil qui t'éclaire,
En vain il a cru voir le ciel luire à ses yeux,
Aveugle, il ne sait rien d'un soleil glorieux,
Il ne connaît pas la lumière.

Athène, mon Athène est le pays du jour;
C'est là qu'il luit! c'est là que la lumière est belle!
Là que l'œil enivré la puise avec amour,
Que la sérénité tient son brillant séjour,
Immobile, immense, éternelle!

Jusques au fond du ciel limpide et transparent,
Comme au fond d'une source on voit; tout l'œil y plonge:
L'air scintille, moiré comme l'air d'un courant,
Pur comme de beaux yeux, clair comme un front d'enfant,
Doux comme l'été dans un songe.

Les nuages! combien ils lui sont étrangers!
A ce bleu firmament ils n'osent faire injure;
Ou, s'il en vient parfois, rapides passagers,
Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers
Que leur voile est une parure.

Ah! comme il me reporte à ce climat si pur,
Ce ciel qui devant moi si tristement s'ennuie,
Dont le rideau jamais n'entr'ouvre un coin d'azur,
Où même les étés, comme l'hiver obscur,
Passent sous un voile de pluie!

La pluie est en Attique un spectacle nouveau;
Amis, n'est-il pas vrai? nul ne s'y souvient d'elle :
Nous sellions le coursier sans songer au manteau,
Sans soupçonner le ciel, qui se montrait si beau,
D'être à sa promesse infidèle.

Le matin, en s'ouvrant satisfaits de sommeil,
Nos yeux, sûrs d'un beau jour, l'interrogeaient sans crainte;
Et le soir, assurés d'un lendemain pareil,
Ils voyaient sans regret le radieux soleil
Descendre derrière Corinthe.

O soirs! lorsqu'au Pirée, au milieu d'un ciel d'or,
Du golfe et de la mer rentraient les blanches voiles;
Que l'insensible nuit nous surprenait au bord,
Et que nous demeurions assis longtemps encor,
Les yeux levés vers les étoiles!

L'air, ainsi qu'un lait pur, coulait délicieux;
La transparente nuit brillait bleue et sereine;
C'était un autre jour qui reposait les yeux.
Mais l'aube de la lune aux astres radieux
Annonçait leur rêveuse reine.

Du Pentélique alors, dans sa pâle beauté,
Elle montait sans bruit; les champs, les monts, les ondes,
Alors tout se taisait, hors mon cœur agité,
Plein d'un trouble inconnu, par degrés transporté
Loin des hommes vers d'autres mondes.

Mais sitôt que l'iman, du haut du minaret,
De la nuit dans l'air pur chantait l'heure première,
Vers Athène à grands pas rentrant non sans regret,
Nous allions au couvent du souper déjà prêt
Chercher la table hospitalière,

« Quand reverrai-je Athène? » Ainsi de tous leurs vœux
Ses fils la demandaient sur la rive lointaine.
Sur leur pays souvent je reporte les yeux,
Et, transfuge du mien, souvent ici, comme eux,
Je dis : « Quand reverrai-je Athène ! »

Doux bords, même embellis de mes jours de douleur!
Chemin de Marathon! Kelidonou! Colone!
O penchant de l'Hymette! ô leur fraîche couleur,
Quand le matin peignait comme un pêcher en fleur
Le mont qui d'abeilles bourdonne!

La nuit, en sommeillant, j'y vais dans mon vaisseau;
J'y marche, parle, agis : le jour encor j'en rêve.
Tout m'y reporte, un arbre, une fleur, un oiseau,
Un son léger, le bruit des feuilles ou de l'eau,
Ou la poussière qui s'élève.

Si je lis, et soudain que du lieu si connu
Un nom sous mon regard passe par aventure,
En Attique soudain me voilà revenu :
L'œil fixe sans objet, rêveur, le sein ému,
J'interromps longtemps ma lecture!

Sans cesse enfin j'y vole, égarant mon essor
Du Pnyx aux oliviers, de la source au platane;
Du couvent de Daphné je cueille les fruits d'or,
Bois de l'eau du Céphise et mange en songe encor
Les blonds raisins de la sultane.

Je suis cette hirondelle, hôtesse de Fauvel,
Que, dans Athène aussi, notre vue amusée,
Parmi les monuments, d'un vol continuel,
Regardait s'enivrer comme folle du ciel
Et du beau temple de Thésée.

Elle égayait le toit de l'hospitalité,
Autour du nid causeur sans mesure empressée ;
De son gazouillement tant de fois écouté,
De son nid, de ses jeux, de sa vive gaîté,
Elle a fait rêver ma pensée.

J'ai quitté sans retour ce lieu de souvenir
Elle encore y demeure, au beau temple fidèle.
Si, voyageuse aussi, son temps vient à finir,
Elle n'en part jamais que pour y revenir :
Hélas! trop heureuse hirondelle!

Loin d'Athène asservie, un jour, avec l'été,
On la voit à Memphis partir à tire-d'aile.
Après le long voyage, au pays regretté
Son retour attendu trouve la liberté :
Hélas! trop heureuse hirondelle!

Laissons, il en est temps, ce trop aimable lieu.
Je suis comme l'amant d'une femme bien chère,
Qui, prêt à la quitter, plein encor d'un doux feu,
Multiplie, en partant, ses caresses d'adieu,
Sans pouvoir donner la dernière.

Athène, Athène, adieu! Je ne dois plus te voir,
Mais mon âme toujours hantera tes demeures.
O mes vers, je rends grâce à votre heureux pouvoir;
Et dans mon souvenir vous avez fait ce soir
Couler de délectables heures.

JULES LEFÈVRE-DEUMIER

NÉ EN 1799

Voici un singulier exemple des fortunes littéraires de notre temps. Jules Lefèvre n'est pas seulement un des poëtes les plus féconds et les plus persévérants du XIXe siècle ; c'est le frère d'armes et l'ami de la vaillante phalange de 1830, et comme il prit une part héroïque à la bataille, il était de droit, ce semble, associé aux honneurs de la victoire ; enfin, il a dans ses volumineuses œuvres laissé d'admirables vers que les plus illustres contemporains signeraient hardiment, et cependant c'est à peine si son nom est sorti de cette pénombre qui confine à l'oubli, et plus d'un lecteur, à coup sûr, s'étonnera de le rencontrer ici. Un rapide coup d'œil jeté sur l'ensemble de son œuvre peut seul nous expliquer cette anomalie.

Jules Lefèvre débuta, tout jeune encore, dans ces fécondes années de la Restauration où surgirent Alfred de Vigny, Lamartine, Victor Hugo ; et son premier volume contient quelques-unes des plus hardies tentatives de la nouvelle école à peine fondée. Le principal poëme de ce recueil, intitulé *le Parricide*, est une inspiration originale née du commerce assidu de Byron, et *Parisina*, le poëme suivant, est un calque affaibli de celui qui, dans les œuvres de l'auteur de *Don Juan*, porte le même titre. Ce ne sont pas les seuls emprunts faits à la poésie étrangère que renferme le volume. L'imitation d'une scène de *Manfred* et d'un poëme de Walter Scott, *le Retour*, atteste les vastes études du jeune poëte. Plusieurs poésies complétement originales, *Élisa, les Deux aveugles, le Conte du foyer*, légende empruntée, selon le goût du temps, aux traditions du moyen âge, achèvent de composer au débutant un bagage des plus respectables. Mais entre toutes ces pièces, une surtout fut remarquée, c'est celle qui a pour titre : *Hommage aux mânes d'André Chénier*, et qui se termine par ce vers :

Adieu donc, jeune ami que je n'ai pas connu,

un de ces vers-proverbes, qui profitent plus au public qu'à leur auteur, car tout le monde s'en souvient et les cite, sans que personne puisse dire qui les a écrits.

Des vers de cette valeur, frappés comme une médaille, qui joignent la force à l'originalité, abondent dans l'œuvre poétique de Jules Lefèvre. D'où vient qu'ils n'ont pas eu la même bonne fortune? C'est au public et à la critique à répondre.

A la suite de tous ses frères en religion littéraire, Jules Lefèvre ne tarda pas à faire son pèlerinage à Venise, cette ville sainte de l'école romantique qui l'a prise pour thème de quelques-unes de ses plus belles pages. *Le Clocher de Saint-Marc*, tel est le titre du recueil que deux ans plus tard (1825), publiait notre poëte. Ce n'était là comme on le pense bien, qu'un texte commode pour les descriptions et les digressions obligées; mais le souvenir prestigieux de lord Byron l'entraîna bientôt en Grèce, vers la tombe à peine fermée du grand poëte, et ce poëme commencé sous l'inspiration des souvenirs historiques et de l'enthousiasme littéraire, continué sous l'invocation de la grande muse du poëte-soldat, s'achève par un appel à la délivrance d'un peuple opprimé. Les *Confidences*, publiées après un silence de huit années (1833), représentent une période de transition dans le talent du jeune poëte. Venu entre deux écoles littéraires, il participait de toutes deux à son insu; de là quelque chose de mixte et d'incertain dans sa manière. Dans le nouveau recueil, il conquiert enfin son originalité, et, sous ce rapport, les *Confidences* sont un immense progrès sur les précédents. Le sujet, comme le style, appartient entièrement au poëte. C'est l'histoire d'une passion aussi ardente que malheureuse, et l'élévation perpétuelle du ton, la noblesse exquise des sentiments donnent un accent pénétrant aux plaintes désespérées de l'amant délaissé. Mais ce qui achève de faire de ce poëme une œuvre vraiment originale, c'est la largeur du cadre qu'il remplit. A la peinture des angoisses et des déchirements de son cœur, le poëte associe la nature, et là est l'écueil qu'il tourne avec habileté, rien n'étant, comme on sait, plus glacial et plus mortel pour les effusions lyriques que la fréquente intervention des idées philosophiques. Jules Lefèvre s'en est expliqué lui-même dans la préface d'un de ses recueils de poésies, avec une parfaite sincérité : « On m'a beaucoup blâmé, dit-il, à l'époque où ce livre parut, de m'y être occupé de tout à propos de l'amour, d'avoir parlé science, philosophie, religion, d'avoir fait des élégies où l'histoire se mêle à la physique, où la botanique s'allie à l'astronomie. Si je trou-

vais cette critique fondée, je le dirais; mais je ne suis nullement certain qu'elle soit juste, je gagerais même que je suis persuadé du contraire. L'amour est comme la poésie : il voit, il touche, il embrasse tout. Plus il saisit de rapports, plus il est puissant, plus il est vivace. »

A partir des *Confidences*, le poëte est entré dans sa vraie voie; il y avance lentement, mais sûrement. Renfermé dans une champêtre retraite, il y poursuit avec une infatigable activité d'immenses études de littérature, de science et d'histoire.

Quand au bout d'une dizaine d'années il se décida à tenter de nouveau la publicité, il annonça, dans la préface, trente ou quarante in-8° comme tout prêts à se succéder. Les deux gros volumes qu'il publiait sous le titre à demi ironique : *Œuvres d'un désœuvré*, n'étaient qu'un spécimen de ces volumineux travaux. C'est un recueil de mélanges en prose et en vers, où les productions des genres les plus opposés se trouvent entassées avec un pêle-mêle volontaire, qui peint à merveille l'état de la pensée du poëte. Comme il le reconnaît lui-même, rêveries, méditations, boutades, tout y figure sans être soumis à un autre ordre que la date de naissance ou de transcription. Des trois parties entre lesquelles se divise le volume de vers, aucune n'était complétement nouvelle; la première, qui porte le titre allégorique de *Crédence*, renfermait un important débris de son passé, un grand nombre d'anciennes pièces remaniées et corrigées avec un soin attestant chez l'auteur autant de persévérance que de modestie. La troisième, *Confidences*, n'était guère que la réimpression du recueil précédent, avec mainte amélioration dont le poëte s'applaudissait avec raison. Mais ce volume contenait aussi bien des morceaux encore inédits, où s'accusait hardiment une originalité de pensée très-remarquable. Il suffira de mentionner, en prenant des exemples dans les genres les plus opposés, *le Plongeur*, allégorie éloquente où le thème, déjà indiqué par Schiller, est développé avec force et noblesse; une *Réponse à une épître de M. de Lacretelle*, pleine de verve courante et d'esprit du meilleur aloi; enfin, un grand morceau intitulé : *Marche de la philosophie jusqu'à Newton*. Ce n'est rien moins, comme l'auteur nous en avertit, qu'une introduction à un poëme sur l'univers qu'il élucubrait depuis de longues années. Deux fragments, le *Testament de Roger Bacon* et le *Poëte dans le monde de l'histoire*, sont également deux chants détachés de cette épopée inédite, qui n'a pas encore paru et qui ne paraîtra sans doute jamais. Ces grands morceaux suffisent pour constater dans quel vaste esprit de synthèse avait été conçue l'œuvre entière. N'hésitons pas à reconnaître qu'en l'entre-

prenant le poëte s'était imposé une tâche impossible à remplir, et qu'il méconnaissait les limites, les conditions essentielles de la poésie lyrique, dans une langue aussi inhabile qu'est la nôtre à revêtir d'images les idées abstraites. Mais ajoutons que l'élévation constante de la pensée et une érudition vraiment immense expliquent cette généreuse illusion. Il n'y a que les âmes nobles et les esprits éminents qui soient accessibles à ces ambitions sublimes dont la foule rit, parce qu'elle ne peut même pas les comprendre.

Si Jules Lefèvre présume trop des forces et du génie de la poésie française en abordant une œuvre que Lucrèce lui-même n'eût pas osé entreprendre dans notre pays et de notre temps, il n'a pas entièrement perdu, il s'en faut bien, le fruit de ses travaux. Ces idées philosophiques et morales qui ne peuvent en France fournir exclusivement la matière d'un vaste poëme offrent en abondance des thèmes ingénieux de pièces courtes. Jules Lefèvre excelle à présenter sous forme allégorique une moralité saisissante. *Les Cercles* et surtout *le Baleinier* atteignent presque à la perfection du genre. Enfin, l'habitude des nobles pensées, des sentiments généreux lui a porté bonheur dans les pièces familières où l'enjouement dissimule l'attendrissement et y mêle un charme pénétrant. La pièce : *A mes enfants*, qui termine le dernier volume de poésies publié par Jules Lefèvre (*le Couvre-Feu*), est un vrai testament de poëte. C'est un morceau d'un ton familier mais d'une forme presque irréprochable, et profondément empreint de l'accent le plus touchant. La postérité entendra la prière qu'il n'adressait qu'à sa famille. Elle prendra soin de cette noble mémoire, elle la protégera contre un ingrat oubli. Elle fera dans ces œuvres multiples un triage sévère peut-être, mais salutaire en somme, puisqu'à ce prix elle perpétuera la renommée d'une des plus hautes intelligences poétiques de notre temps.

E. C.

V. *Le Parricide*, poëme suivi d'autres poésies, Amyot, 1823, in-8°; *le Clocher de Saint-Marc*, poëme suivi d'un ode sur la mort de Bonaparte, et de divers fragments; Urbain Canel, 1825, in-8°; *Confidences*, Henri Dupuy et L. Tenré, 1833, in-8°; *OEuvres d'un Désœuvré, les Vespres de l'Abbaye du Val*, Delloye, 2 vol. in-8°; *Poésies de Jules Lefèvre-Deumier*, au Comptoir des Imprimeurs-Unis, 1844, in-8°; *le Couvre-Feu*, Amyot, 1857, in-8°.

LE BALEINIER

Regardez ce vaisseau, dont une mer fatale
Semait d'écueils tranchants la route boréale ;
Qui, captif de l'hiver, dont l'acerbe rigueur
De ses muscles de cuivre oxydait la vigueur,
Voyait le pôle, armé d'immobiles naufrages,
Autour de sa voilure engourdir ses cordages ;
Et qui, par le printemps, loin du pôle emporté,
Du soleil qu'il revoit sent la chaude clarté
De ses agrès roidis assouplir la rudesse !
De ses ailes de lin dégonflant la paresse,
Il se rouvre les flots qu'il avait crus d'airain ;
Fier des dangers franchis, il vogue en souverain ;
Mais du froid, dont il sort, le récent esclavage
Sous un ciel sans péril poursuit son sourd ravage ;
Et, victime du Nord, le navire infiltré
S'engloutit au soleil qui l'avait délivré.
Et cherchez maintenant le sens de ce symbole !
Vous en voyez plus d'un sous cette parabole.
Moi, celui que j'y vois, c'est que souvent, hélas !
Au sort qu'il a vaincu l'homme ne survit pas.
Le destin terrassé garde longtemps rancune.
Qu'on laisse prendre au cœur le pli de l'infortune,
Le salut vient trop tard : et, sourdement blessé,
On meurt, en plein bonheur, de son malheur passé.

A MES ENFANTS

Mes chers petits enfants, pendant que vous dormez,
Je vous offre à tous deux ces feuillets imprimés,
Où mon âme se cache à l'ombre de la rime :
A toi, mon premier-né, grave et gentil Maxime,

Déjà vieux de six ans, et savant comme à sept,
Qui lis la Barbe-Bleue et le Petit-Poucet,
Mais qui ne comprends pas toujours bien ta lecture;
A toi qui n'es pas fort sur la littérature,
Eusèbe, petit ange, âgé de dix-huit mois,
Qui, dans le ciel, où Dieu doit regretter ta voix,
Savais très-bien parler, très-bien lire sans doute,
Mais qui l'as tout à fait oublié sur la route.
Tout paternel qu'il soit, c'est un pauvre cadeau
Que je vous fais, mes fils, et peut-être un fardeau,
Car ce *forget me not* est pesant comme quatre :
Et quand vous serez grands, il faudra vous ébattre
A voir si le dedans vaut mieux que le dessus,
Si mes vers trop nombreux sont pourtant bien tissus :
C'est long, mais le travail fait les destins prospères,
Et les fils dévoués sont le trésor des pères.

. . . . . .

Oui, quelquefois alors vous prendrez ce volume,
Muet consolateur de mes jours d'amertume,
Et vous vous relirez quelqu'un de ces morceaux
Où je bénis des bois les mobiles arceaux,
Et l'orgue du feuillage animé par la brise;
Où j'ai chanté les fleurs que l'abeille courtise,
La nature, les bois, l'isolement sacré,
Où j'ai ri quelquefois, et plus souvent pleuré;
Et vous direz alors, en bons fils que vous êtes :
Ces œuvres, pour le temps, sont vraiment fort bien faites.
Le style est un peu roide, et le tour a vieilli,
Mais ces vers, dans le fond, valent ceux d'aujourd'hui.

Si votre mère alors, savante dans l'histoire
Des ogres du pays et de la Forêt-Noire,
Qui souvent, pour l'exemple, égorgeant les troupeaux,
A la broche des loups fait rôtir les agneaux,
Si votre mère alors, dans ces crimes lancée,

A fini d'étrangler sa brebis commencée,
Elle vous répondra, relevant son maintien :
Soyez sûrs, mes enfants, qu'on ne fait pas si bien.
Que de philosophie unie à la finesse !
Si vous trouvez ça vieux, tant pis pour la jeunesse !
Le Baleinier, la Nuit, les Cercles, Josaphat,
Quiconque n'aime pas ces vers-là, n'est qu'un fat.
Je me souviens qu'un soir, avec sa voix profonde,
Nous ayant récité, je crois, la fin du monde,
Soumet lui dit : Je suis tranquille sur son sort;
Pour peu que l'univers vive autant que sa mort,
Il en a pour longtemps... Et cela vous étonne,
Que ce livre, aujourd'hui, ne soit lu de personne?
Eh ! mon Dieu ! mes enfants, on ne l'a jamais lu.
C'est qu'aussi votre père... Ah ! s'il avait voulu...
Ah ! s'il avait voulu !... Mes chers amis, j'espère
Que vous respecterez l'erreur de votre mère,
Et ne combattrez pas avec son souvenir;
J'y suis intéressé; c'est là mon avenir,
Et j'en jouis ici, peur de mésaventure,
Car je crois le tombeau fort sourd de sa nature,
Et ce qu'on dit dessus peut s'égarer dessous.
N'importe ! ce foyer où mon ombre avec vous
Restera, je me plais à l'arranger en rêve.
C'est là le paradis que la muse m'élève.
Quand vous aurez mon âge, et ne ferez plus rien
Que d'achever vos nids, où j'aurai fait le mien,
Je ne vous dirai pas qu'il faut, par gratitude,
Me lire tous les jours avec sollicitude;
Non, ce serait aussi par trop religieux.
Mais au Val, quelquefois, vers le soir, quand les cieux,
Comme un tapis de fleurs, se damassent d'étoiles;
Quand des vaisseaux d'argent, gonflant l'or de leurs voiles,
Naviguent dans les airs sous le vent du croissant;
Quand sous les bois, brunis par le jour décroissant,
Le rossignol s'éveille, et chante sur sa branche;

Quand la tête des fleurs languissamment se penche,
Pour dormir; quand la brume, autour du tronc des arbres,
Monte, comme les plis d'une vapeur de marbres;
Lorsque le ver luisant tremble sous le gazon,
Comme un saphir du ciel tombé de l'horizon,
Et qu'on voit, échappés de leurs humides cages,
Les feux follets danser autour des marécages;
Dites-vous, mes amis : Voici l'heure de choix
Où notre père aimait à rôder dans les bois,
Et s'en allait, dans l'ombre, à l'affût des pensées!
Ses traces maintenant sont partout effacées,
Et son herbe, si verte, est bien sèche aujourd'hui :
Mais nous, voici son heure, occupons-nous de lui.

Causez souvent de moi, mais pas longtemps; mon ombre
Rendrait, en vous suivant, votre chemin plus sombre.
Aimez toujours les vers; quand ils sortent du cœur,
Les vers, échos du ciel, rendent l'homme meilleur.
Dites de moi, caché sous ma muette argile :
Il a chanté tout bas tout ce qu'aimait Virgile,
Et si le monde ingrat ne s'en est pas douté,
C'est que sans doute, hélas! il n'a pas écouté.
Moins on en parle, et plus, dans notre humble mémoire,
Il nous faut, à nous deux, lui faire un peu de gloire :
Car, nous une fois morts, qui le réveillera,
Ce poëte d'un jour, que la nuit reprendra?
Voilà, mes chers petits, mon oraison funèbre!
Vous la répéterez, pour que je sois célèbre.
J'y compte, et c'est pourquoi, mes bons petits amis,
Je vous offre ce livre, où mes vers endormis
Refleuriront sans tache à votre haleine aimée.
Votre mémoire, enfants, c'est là ma renommée.

(*Le Couvre-Feu.*)

L'Abbaye du Val, novembre 1843.

AUGUSTE FONTANEY

1803 — 1837

Fontaney est de ces écrivains peu connus dont l'étude prouve la supériorité et la force de la génération à laquelle ils ont appartenu. Lui-même, rendant compte en 1836 des poésies nouvellement publiées, constatait la décadence générale de la poésie secondaire, tout à l'honneur, disait-il, de la poésie du même rang qui florissait sous la Restauration [1]. En disant cela, il tirait son propre horoscope, ou plutôt il était lui-même la preuve de ces paroles. En lisant aujourd'hui les pages assez nombreuses signées de ce nom bien oublié, on est frappé d'y rencontrer tant de finesse, des idées si ingénieuses, un sentiment si délicat, un si bon style, à la fois si sage et si élégant. Assurément c'était une forte génération que celle qui pouvait sans se diminuer laisser perdre de telles choses et oublier de tels talents.

La vie littéraire de Fontaney tient dix années, de 1827 à 1837, pendant lesquelles il prit une part active à la rédaction de la *Revue de Paris*, de la *Revue des Deux Mondes* et de la plupart des journaux et revues littéraires du temps. Le livre des *Cent et Un*, les *Annales romantiques* et les divers keepsakes, les recueils créés à l'imitation de ces derniers, contiennent de ses vers ou de sa prose. Son premier livre, qui est un recueil de vers, est de 1829. C'est de ces essais comme on en faisait tant alors, dans une époque tourmentée de poésie, où chacun était en

[1] Article de la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1835 : « Ainsi, ajoutait Fontaney, les poëtes secondaires que nous avons présentement ont perdu beaucoup du côté de la forme, sans avoir rien regagné par le fond. Ils ne soignent plus également le rhythme ; ils riment avec moins de richesse, et leur poésie est restée tout aussi pauvre. » Jugement incontestable pour quiconque voudra prendre la peine de vérifier.

quête de l'idéal. L'auteur va de Bürger à Thomas Moore et de Woordsworth à Manzoni. Sa *Lénore*, l'*Ode sur Napoléon Bonaparte*, morceaux classiques alors et qui furent pour l'éducation littéraire de la génération à laquelle appartenait Fontaney ce que le *Cimetière de campagne* de Gray avait été pour l'éducation de la génération précédente, y sont traduits sans trop d'infériorité à l'original. Fontaney s'y montre ce qu'il fut toute sa vie, non-seulement au courant, mais à toute la hauteur des idées et des inspirations de son temps. Il fut un de ces poëtes de la prose, poëtes par leur éducation, qui, de leurs premières luttes avec la langue et de leur attrait naïf vers le beau, gardèrent toujours dans leurs écrits un soin exquis et un goût scrupuleux. Poëte il était, même dans sa vie, terminée par un roman douloureux dont les mémoires d'un célèbre romancier nous ont livré à demi le secret. Ceux qui l'ont connu nous le dépeignent comme un homme élégant, spirituel, passionné, mais plein de réserve et de pudicité, comme sont toutes les âmes délicates qui craignent incessamment de se commettre ou de se vulgariser. Cette réserve quelque peu britannique, accrue peut-être de son commerce assidu avec la littérature et la société anglaises, se dénote surtout par la répugnance qu'il avait à livrer son nom au public. Les *Ballades et mélodies* sont en effet le seul ouvrage que Fontaney ait signé de son nom véritable. Dès 1833, les articles qu'il publia dans les revues ne sont plus signés que d'un Y, ou de divers pseudonymes, *Andrew O'Donnor* et surtout *Carel Feeling*, nom qui semble une réminiscence du roman célèbre d'Henry Mackensie. A peine savons-nous aujourd'hui quel était son prénom dont il ne livra jamais que la lettre initiale. On nous a raconté comme une preuve de ce dégoût, de cette peur instinctive de la publicité donnée à sa personne, qu'il affectait, au théâtre, de se placer ailleurs que là où se tiennent ordinairement les gens de lettres, afin d'éviter de paraître profiter de ses entrées.

Tel il fut dans sa vie, tel il est aussi dans ses œuvres, pleines de délicatesses et de grâces contenues. Ses articles de critique, d'une maturité de jugement et d'une finesse de goût qui les ont empêchées de vieillir, sont semés de malices fuyantes et d'ironies couvertes qui rappellent les pince-sans-rire de la bonne compagnie. Jamais il n'éclate, jamais il ne se fâche, jamais il ne blesse; mais à propos des femmes-poëtes, des poëtes dévots ou convertis, il a tout à coup des réticences, des concessions, des scrupules qui par le flegme et l'impossibilité même arrivent à l'extrême comique. — Les nouvelles de Fontaney ressemblent à sa vie; ce sont des aventures esquivées plutôt que ra-

contées, moins des récits que des confidences, moins des tableaux que des *esquisses*, comme il les appelait lui-même. Dans *l'Adieu*, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1832, un jeune attaché d'ambassade fréquente, pendant toute une année, à Madrid, le salon d'une très-jeune comtesse mariée depuis un an à peine. Il reçoit tout à coup de son gouvernement l'ordre de partir pour le Brésil; et c'est dans une dernière entrevue qu'il s'aperçoit qu'il est éperdument amoureux de la jeune dame et qu'il en est très-tendrement aimé. Le suprême adieu s'échange dans un petit salon solitaire, à deux pas du mari, à la faveur d'un air espagnol que la comtesse chante en étouffant ses sanglots.

L'Espagne et l'Angleterre étaient connues de Fontaney. Après la révolution de Juillet, il avait été attaché dans un poste un peu vague, nous dit-on, à l'ambassadeur de France à Madrid, M. le duc d'Harcourt. Cet essai de la carrière diplomatique, suivi, nous dit-on encore, d'autres désappointements, rapporta du moins à Fontaney de charmantes études, d'un accent très-poétique et très-personnel, publiées par la *Revue des Deux Mondes* et dont une partie seulement a été réimprimée en volume; cette publication mériterait d'être complétée.

Après ce que nous avons dit des premiers essais poétiques de Fontaney, on s'étonnera peut-être de la place que nous lui donnons ici. Mais heureusement Fontaney ne s'en était point tenu à ces essais. Plus tard dans sa vie, à travers ses préoccupations de critique et de diplomate, il se souvint qu'il avait été poëte, et il sut l'être encore avec la supériorité des études acquises et d'une intelligence toujours ouverte à tous les progrès de l'art. C'est parmi les dernières poésies de Fontaney que nous avons choisi nos extraits.

CHARLES ASSELINEAU.

Ballades mélodies et poésies diverses, par A. Fontaney, 1825, in-18. *Scènes de la vie castillane et andalouse*, par Carel Feeling (première série), 1835, in-8°. Voir en outre les tables de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris* les *Cent et Un*, tomes III et IX, les *Annales romantiques*, années 1830 et 1832. La *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* ont consacré des notices nécrologiques à Fontaney, dans leurs numéros du 15 et du 25 juin 1837. Consultez encore l'*Histoire de ma vie*, par G. Sand, tome IX.

SONNET

A VICTOR HUGO

Sur un trône plus haut encor, viens te placer.
Tu l'avais dit : ton sceptre, ô Victor, c'est ta lyre.
Les insensés pourtant (quel était leur délire !)
Avaient cru que son poids te dût sitôt lasser !

Quoi ! sur ton char de gloire en te voyant passer,
Par cet appât vulgaire ils pensaient te séduire,
Et que, dans ton chemin, cet or qu'ils faisaient luire
Comme un prix de tes chants, tu l'irais ramasser !

Majesté du génie, à toi le diadème
Radieux, éternel ; tu l'as conquis toi-même,
Et tu sais le porter, et tu ne le vends pas !

Qu'ils tremblent de fouler ces domaines de l'âme,
Tes royaumes, volcans assoupis dont la flamme,
A ta voix, en Etnas jaillirait sous leurs pas.

A MADAME ***

Vous l'éprouvez aussi, la vie a des souffrances ;
Vos regards, qui suivaient si loin vos espérances,
Vers l'avenir n'osent errer ;
Votre pur horizon s'est voilé d'un nuage,
Du jeune arbre la pluie a mouillé le feuillage ;
Vous avez appris à pleurer.

Que votre cœur déborde en ces premières larmes.
Les amers souvenirs, mon amie, ont des charmes,
Quand on est deux à s'attrister.
Votre esquif tient au port, d'ailleurs, par tant de chaînes!
Bien d'autres donneraient leur bonheur pour vos peines,
Seuls, comme ils sont, à le porter.

Au foyer paternel, où Dieu vous laisse vivre,
N'avez-vous pas l'époux dont l'amour vous enivre,
Vos doux rêves d'enfants bercés?
Puis, lorsqu'au ciel en feu, partout, gronde l'orage,
Les poëtes amis, qui vous font de l'ombrage
Avec leurs bras entrelacés?

Ne désespérez pas sitôt de la journée;
Le temps va s'éclaircir avec la matinée,
L'aube ne fait que poindre encor:
C'est le printemps, c'est l'ombre et la fraîcheur de l'âme;
Plus tard, le cœur n'est plus que débris, cendre et flamme;
Notre harpe n'est plus d'accord.

Vous le savez, la vôtre, un mourant l'a bénie;
Songez qu'elle endormit sa dernière agonie;
Que près de son lit, à genoux,
Quand vous vous incliniez pour fermer sa paupière,
Il entrevit un ange éclatant de lumière,
Un ange éploré, comme vous.

Que vos yeux obscurcis, votre voile qui tombe,
Comme un double rideau vous cachent cette tombe;
Couvrez les cyprès sous les fleurs;
Priez et répandez vos parfums de jeunesse;
A flots mélodieux versez votre tristesse,
Pleurez vos chants, chantez vos pleurs.

Quand un cercueil descend aux voûtes sépulcrales,
Bien qu'on tende de noir le chœur des cathédrales,

Les cloches volent dans les airs;
L'orgue immense gémit sous les arceaux gothiques,
Les sanglots, les soupirs, l'encens et les cantiques
S'unissent en pieux concerts.

La nuit, il sort des bois de vagues symphonies;
Le deuil et la tristesse ont besoin d'harmonies,
Comme l'âme a besoin d'amour;
Le soir, nos rossignols ont la voix plus touchante,
On dirait que leur plainte est la douleur qui chante
Et se console jusqu'au jour.

SOUVENIR

Dost thou remember?

Te le rappelles-tu, ce jardin solitaire
Où tu reçus l'aveu de mon timide amour?
Tout nous favorisait, et l'heure et le mystère,
Et de l'astre des nuits le tremblant demi-jour.
Un incarnat léger colorait ton visage;
Je lus mon avenir, mon bonheur dans tes yeux;
Et nos cœurs, s'unissant par ce muet langage,
Jurèrent de s'aimer à la face des cieux.
Mais lorsque, dans l'ardeur de ma brûlante ivresse,
Pour peindre mes transports cherchant le plus doux nom,
Je te nommais ma vie; alors, avec tendresse
M'interrompant : « Ta vie, ô mon amour! non, non!
T'écrias-tu soudain; appelle-moi ton âme;
J'ai besoin du garant de son éternité :
Ta vie, hélas! la mort en éteindra la flamme!
Mais ton âme est promise à l'immortalité. »

FÉLIX ARVERS

1806 — 1851

Un sonnet a sauvé le nom de Félix Arvers, que ses comédies et ses vaudevilles auraient peut-être laissé périr. Ses poésies, publiées en plein romantisme (1833) [1], contenaient plus de promesses que de chefs-d'œuvre; mais c'était beaucoup dans un temps affamé de poésie, où l'on tenait compte aux poëtes de leurs moindres bonnes intentions. Les deux pièces principales étaient un drame, la *Mort de François Ier* et une comédie, *Plus de peur que de mal :* le drame était pathétique, la comédie était spirituelle et gaie ; mais surtout on retrouvait dans l'une comme dans l'autre les vives préoccupations du moment, la recherche de la tournure et du style; la passion de la vie empruntée aux sources historiques, de l'art étudié d'après les vieux modèles. *Plus de peur que de mal* est un pastiche un peu léger, mais assez amusant des vieilles comédies romanesques d'avant Molière et de ses premières comédies d'intrigue et d'amour, *le Sicilien ou l'amour peintre, Sganarelle* et *l'Étourdi*. Le drame raconte au vif et sans périphrases la vengeance mystérieuse de l'avocat Féron. En tête du second acte, dont la scène est *un mauvais lieu de la rue Froidmentel* (*sic*) l'auteur a placé un avis en vers aux mères de famille, oncles et tuteurs, pour les prévenir charitablement que cet acte fourmille *de passages scabreux et de vers immoraux* :

Si des livres nouveaux le ton vous scandalise,
Quelle nécessité qu'une vierge les lise ?
Est-ce qu'une œuvre d'art a la prétention
D'être un cours de morale et d'éducation ?
Non que j'approuve au moins ce barbouillage obscène
Qui déborde aujourd'hui la peinture et la scène !

[1] *Mes Heures perdues*, par Félix Arvers. Paris, Fournier, 1833, in-8, impr. de Crapelet.

L'art n'est pas éhonté, mais croyez qu'en effet
Notre étroite pudeur n'est pas du tout son fait;
L'art n'est pas fait pour vous, mesdames les comtesses,
Il s'accommode mal de vos délicatesses;
Pour vous, prudes beautés, bégueules de salon,
Qui n'osez regarder en face l'Apollon;
Qui jetez un manteau sur les lignes hardies
De la Vénus antique, etc. . .

On reconnaît le ton et les prétentions (la date d'ailleurs est la même) des premières strophes d'*Albertus* et du premier chant de *Namouna*. Le premier drame d'Arvers est d'un bon style; les vers en sont solides et vigoureux. Nous en citerons un court échantillon, autorisé par l'extrême rareté du volume.

Féron s'adresse à François Ier qu'il vient de surprendre aux genoux de sa femme :

C'est un étrange abus de ce que la naissance
A mis en notre main de droits et de puissance!
Que vous avais-je fait, et quelle trahison
A cette préférence a marqué ma maison?
Ai-je forfait aux lois? suis-je un sujet rebelle,
Ou tardif à payer la taille et la gabelle?
Ou bien suis-je entaché d'hérésie, et dit-on
Que ma voix ait prêché Luther et Mélanchthon?
J'étais calme et joyeux; le travail et l'étude
Suffisaient au bonheur de cette solitude.
J'étais heureux, j'avais une femme, et jamais
Vous ne pourrez savoir à quel point je l'aimais;
Elle m'aimait aussi, j'en suis sûr, et ma vie
Aux puissants de la terre aurait pu faire envie :
Quel infernal génie a donc guidé vos pas
Chez un pauvre bourgeois, qui ne vous cherchait pas!

N'est-ce point assez pour vous, lui dit-il, des faveurs empressées des dames de la cour?

La honte est un métier pour elles; leurs maris
Viennent là, sachant tout, en recevoir le prix.
Alors on les fait ducs et leurs femmes duchesses;
Pour eux sont les faveurs, pour eux sont les richesses;
On leur donne en retour l'ordre de la Toison,
Ou le droit de porter des lis dans leur blason.
Mais à nous, qui tenons ces hommes pour infâmes,
Qui n'avons au logis que l'amour de nos femmes,
Simples et pauvres gens, pourquoi nous le voler,
A nous qui n'avons rien pour nous en consoler?

Il y avait bien là certes de la bonne éloquence dramatique; et l'on peut se demander comment après cela Félix Arvers put aller faire naufrage dans le vaudeville. C'est qu'en ce temps-là le théâtre était moins accessible qu'il ne l'a été depuis aux auteurs nouveaux. On avait encore peur alors, surtout au Théâtre-Français, du spectre rouge romantique. Pour s'y faire accepter, il fallait prendre la courbe, et se présenter avec un brevet de capacité signé de deux ou trois des tenanciers ordinaires du répertoire. C'était la règle et Arvers s'y conforma; mais lorsqu'il revint au bout de cinq ou six ans avec son certificat signé Scribe, Bayard et Paul Foucher, toute une révolution s'était faite dans le goût public. Le bourgeois, longtemps *roulé* par le rapin, l'avait *roulé* à son tour. Ce n'était plus, au théâtre comme dans le roman, qu'homélies à la gloire des vertus médiocres et domestiques. Les chantres les plus intrépides de la *lagune* et du *Corso* avaient fait chacun leur *petite bourse bleue*, leur petite nouvelle bourgeoise et modeste. Et voilà pourquoi Arvers, le chantre de la belle Féronnière, l'imitateur de Boccace et de Byron (car il y a de tout dans ses essais) fit son entrée au Théâtre-Français avec une comédie où il faisait parler en vers des avocats et des colonels.

Les autres pièces du volume d'Arvers sont, comme je viens de le dire, des imitations; point trop indignes cependant ni trop éloignées de ce qu'il prétendait imiter : la préface, d'un ton très-personnel et d'un sentiment très-fin, mériterait d'être citée, si nous pouvions multiplier les citations. Mais parmi ces imitations et ces réminiscences, odes, contes, etc., se trouvait un sonnet exquis de forme et d'une invention délicate, — un sonnet! — ces quatorze vers ont suffi pour sauver la réputation poétique d'Arvers, malgré ses vaudevilles et sa piètre comédie de *l'École du bon sens*. Les meilleurs juges l'ont retenu : M. Sainte-Beuve nous l'a recommandé tout des premiers, et M. Jules Janin, au tome troisième de son *Histoire de la littérature dramatique*, l'a cité avec ce commentaire, qui est la vraie oraison funèbre d'Arvers : « .... On lisait pour lire, on lisait pour oublier; on lisait les petits « écrivains parce que les grands étaient en marche : le nombre est con- « sidérable des lecteurs que M. de Balzac a donnés à ses confrères. — « Tel jeune homme à lire les *Odes et Ballades* se trouvait poëte et « s'écriait : *Et moi aussi!*.. Nos souvenirs ont conservé des pièces char- « mantes, écrites sous la vive et première impression de *Joseph Delorme*. « Écoutez par exemple ce sonnet charmant, et dites-moi s'il n'est pas « dommage que ces choses-là se perdent et disparaissent comme des

« articles de journal ?... La langue est belle, la passion est vraie ; il « faut y croire. L'auteur est mort au moment où il allait prendre sa « place au soleil... » Dans ces quelques lignes, en effet, sont toute la vie et toute la gloire de Félix Arvers. Il restera comme une preuve de plus de la fécondité de ce temps, où les grands talents faisaient si vigoureusement germer les petits. En voyant ce que cette époque a laissé perdre, en relevant le trop-plein de son catalogue, on jugera quelle était sa force et quelle était sa grandeur. Nous citons deux sonnets d'Arvers : nous aurions pu aller plus loin encore, mais il vaut mieux ne pas forcer la proportion.

CHARLES ASSELINEAU.

Nous avons donné en note le titre exact du volume d'Arvers ; Quérard (au supplément) a donné la liste de ses ouvrages de théâtre. — On peut consulter sur Arvers les feuilletons des divers journaux de mars 1839, à l'occasion de sa dernière comédie, *la Course au clocher*.

SONNETS

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité ;

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à son côté,
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage,
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente;
Je voulais une amie, une âme confidente
Où cacher mes chagrins, qu'elle seule aurait sus.

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre :
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva, qu'on ne l'attendait plus.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu :
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'avant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme? » et ne comprendra pas.

LOUIS BERTRAND

1807 — 1841

L'admission d'un écrivain en prose dans une anthologie poétique ne peut passer sans quelques mots d'explication. Il est certain qu'il y a des poëtes en prose, de même qu'il y a des prosateurs en vers, c'est-à-dire des écrivains qui conservent dans le vers la construction positive de la phrase prosaïque. Louis Bertrand est un poëte en prose; poëte non pas seulement par le sentiment, et par la pompe ou par l'élévation des pensées, comme on l'a pu dire des grands écrivains qui ont élevé la prose française à la hauteur du style épique; mais par l'art même, par la façon, ainsi que l'a très-justement dit M. Sainte-Beuve : *ses jolies ballades dont la façon lui coûtait autant que des vers !* Car Bertrand a écrit aussi en vers; et vraiment avec l'habileté merveilleuse qu'il avait à ordonner les mots et à varier les phrases, avec la science qu'il possédait du vocabulaire et du nombre, il serait surprenant qu'il n'y eût point essayé. Mais son œuvre, son effort principal est dans ses petites compositions en prose, compositions exquises, qui sont comme une démonstration expresse et neuve de la richesse et de la puissance de notre langue. Louis Bertrand prosodie la prose; il combine dans son style tous les moyens d'expression et de relief, le son et l'orthographe, l'onomatopée et l'archaïsme. Joseph Delorme a comparé le sonnet à une *goutte d'essence enfermée dans une larme de cristal*. On pourrait dire des ballades de Louis Bertrand qu'elles sont des visions concentrées et encadrées dans de belles arabesques d'écriture. *In tenui labor !* mais il a mis un grand art dans ce ténu; et la main, quoique délicate, est si ferme et si maîtresse d'elle-même, que jamais la matière, si frêle qu'elle soit, n'est ni faussée, ni froissée. Les malveillants pourraient trouver dans cet art si fin et si contenu quelque chose de la minutie

flamande; mais Louis Bertrand ne prétendait pas se restreindre toujours à ces compositions menues : il songeait au théâtre, et fut même au directeur d'un des théâtres de Paris un drame qui lui fut rendu avec le regret de ne pouvoir l'adapter aux exigences de la scène. *Le Provincial*, journal publié à Dijon en 1828 par M. Foisset, et *le Patriote de la Côte-d'Or*, contiennent des articles de lui, qu'il serait à coup sûr curieux de réunir. D'ailleurs, même à défaut de ces renseignements, le récit d'une nuit passée dans une auberge bourguignonne, inséré dans la notice écrite par M. Sainte-Beuve en tête de ses œuvres, prouverait suffisamment que Louis Bertrand savait s'étendre, et que la brièveté de ses ballades était la mesure voulue de l'œuvre et non la mesure de son talent.

Louis Bertrand, né à Ceva, en Piémont (alors département français), en 1807, mourut à Paris, en 1841, à l'hôpital Necker. Sa jeunesse, c'est-à-dire toute sa vie, à deux ou trois années près, se passa à Dijon, où sa famille s'était établie et où il fit ses études. « La Bourgogne était devenue sa patrie adoptive. Il suça le sel même du terroir, a dit M. Sainte-Beuve, et se naturalisa tout à fait Bourguignon... Le Dijon qu'il aime est sans doute celui des ducs... le Dijon gothique et chevaleresque, autant que celui des bourgeois et des vignerons; pourtant il y mêle à propos la plaisanterie, la *gausserie* du cru, et sous air de Callot et de Rembrandt on y retrouve du piquant des vieux noëls..... Destinée bizarre et qui dénote bien l'artiste! il passa presque toute sa vie, il usa sa jeunesse à ciseler en riche matière mille petites coupes d'une délicatesse infinie et d'une invention minutieuse, pour y verser ce que nos bons aïeux buvaient à même de la gourde ou dans le creux de la main. » Le recueil des ballades de Louis Bertrand a pour titre : *Gaspard de la nuit, fantaisie à la manière de Rembrandt et de Callot.* Ce volume, annoncé dès 1834 sur les catalogues de la librairie Renduel, ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1842, édité par les soins pieux et ingénieux de M. Victor Pavie, d'Angers, qui a su donner au livre la physionomie et tout le pittoresque du talent de l'auteur.

CHARLES ASSELINEAU.

Le livre de Louis Bertrand, probablement tiré à petit nombre, est devenu excessivement rare. On trouvera la notice de M. Sainte-Beuve réimprimée dans les *Portraits littéraires*.

SONNET

A M. EUGÈNE RENDUEL [1]

Quand le raisin est mûr, par un ciel clair et doux,
Dès l'aube, à mi-coteau, rit une foule étrange :
C'est qu'alors dans la vigne, et non plus dans la grange,
Maîtres et serviteurs, joyeux, s'assemblent tous.

A votre huis, clos encor, je heurte. Dormez-vous?
Le matin vous éveille, éveillant sa voix d'ange :
— Mon Compère, chacun, en ce temps-ci, vendange;
Nous avons une vigne : eh bien! vendangeons-nous?

Mon livre est cette vigne, où, présent de l'automne,
La grappe d'or attend, pour couler dans la tonne,
Que le pressoir noueux crie enfin avec bruit.

J'invite mes voisins, convoqués sans trompettes,
A s'armer promptement de paniers, de serpettes.
Qu'ils tournent le feuillet : sous le pampre est le fruit.

5 octobre 1840.

BALLADE

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs;

[1] Célèbre éditeur qui, de 1830 à 1840, publia presque toutes les œuvres des principaux poëtes de l'école romantique, notamment de MM. Victor Hugo, Alfred de Musset, Sainte-Beuve. Bertrand lui avait vendu le manuscrit de *Gaspard de la nuit;* mais le livre tardait à paraître, et l'auteur impatient était venu stimuler le zèle de son éditeur. Ne le trouvant pas au logis, il lui laissa la jolie pièce que l'on va lire

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

A la brusquembille
Tu jouas jadis
Mule, bride, étrille,
Et tu les perdis.

La grise bastille
Aux gris tiercelets
Troua ta mantille
De trente boulets.

Le reître qui pille
Nippes au bahut,
Nonnes sous leur grille,
Te cassa ton luth.

Mais à la cheville
Ta main pend encor
Serpette et faucille,
Rustique trésor.

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs,

Çà, vite une aiguille,
Et de ta maison
Qu'un vert pampre habille
Recouds le blason.

NAPOL LE PYRÉNÉEN

(XAVIER NAVARROT) [1]

Deux livraisons d'une Encyclopédie populaire publiée vers 1833 ont révélé aux liseurs de vers le nom et le talent de Napol le Pyrénéen. Cette encyclopédie, dirigée par un économiste, avait réservé, parmi toutes sortes de traités de chimie et d'abrégés historiques, deux livraisons à la poésie moderne, et, contre l'ordinaire en pareil cas, le choix des auteurs et des morceaux à citer avait été confié à un lettré judicieux qui avait eu le bon sens et le courage d'aller prendre la poésie moderne là où elle était alors, c'est-à-dire dans les rangs de la nouvelle génération. De nombreux morceaux de Victor Hugo, de Lamartine, d'Auguste Barbier, de de Vigny, de Sainte-Beuve, d'Émile et d'Antony Deschamps, etc., manifestaient franchement la sympathie et les intentions du collecteur. Si nous ajoutons à ces noms ceux de Théophile Gautier, de Jean Polonius, Fontaney, Ernest Fouinet, Drouineau, Ulrich Guttinguer, on conviendra que, pour 1833, c'était assez d'audace. C'est dans ce recueil que se produisit, pour la première et la seule fois, le nom de Napol le Pyrénéen, en bas de la pièce que nous citons. Cette pièce, et c'était tout. Mais l'allure en était si vive, le mouvement si pittoresque, la couleur si énergique, que cette pièce unique suffit pour sauver la mémoire du poëte et pour faire rechercher longtemps, par les amateurs de poésie vivace et sanguine, la mince brochure qui la contenait; car plus tard, il faut bien le dire pour être complet, on était revenu sur les premières audaces : le collecteur trop aventureux avait été désavoué, et au lieu et place du recueil primitif, tout hérissé de noms flamboyants et qui sentaient la bataille, on en avait substitué un autre d'un ton plus sage et plus calme, et revêtu de signatures

[1] En l'absence de tout renseignement précis sur la biographie de ce poëte, nous le plaçons dans le voisinage du groupe auquel il se rattache par le caractère de son talent. (*Note de l'éditeur*).

moins suspectes à la conscience des économistes. Mais, néanmoins, le premier recueil avait fait son chemin ; une jeunesse curieuse, affamée de promesses et de nouveautés, en avait rapidement enlevé tous les exemplaires ; et peut-être ce premier levain déposé dans les jeunes intelligences a-t-il contribué, plus qu'on ne le croirait, à décider le mouvement favorable de l'opinion publique.

Je reviens à Napol le Pyrénéen et à son œuvre complète de cent vingt vers. Peut-être se récriera-t-on contre le soin pieux qui nous fait recueillir cette pièce isolée d'un poëte qui, véritablement, a montré trop peu de courage, ou peut-être trop de modestie. Nous répondrons qu'en littérature, tout ce qui vient à sa date a sa valeur. Un poëte qui, en 1833, se plaçait du premier coup entre les *Odes et ballades* et les *Orientales*, et qui, du premier coup, manifestait, en les exagérant au gré de quelques-uns, les qualités, tant recherchées alors, du pittoresque, de la couleur de l'image vivante et *voyante*, ne saurait être détaché du groupe dans lequel il a figuré. En lisant cette pièce d'une exécution magistrale, la parenté d'idées et d'intentions du poëte avec l'auteur des *Orientales* est évidente. Il y a de l'ode à *Grenade* dans les premières strophes ; la suite rappelle la *Bataille perdue*. Les images riches et correctes sont frappantes de vérité. Ce n'est plus un pays deviné, rêvé, recréé pour ainsi dire par l'imagination puissante d'un poëte grand magicien, mais un pays vu, compris et admirablement rendu en quelques coups d'un savant pinceau : la *vermeille Orléans*, Limoges *aux trois svelles clochers*, l'*Aveyron murmurant* entre des *pelouses pleines de parfums*, les *grèves pensives* du Rescoud, le Tarn *fauve* et *fuyant*, la Garonne aux *longs flots*, aux eaux *convulsives* où nagent des *navires bruns* et des *flots verdoyants*, parleront à l'œil de quiconque a suivi le même itinéraire. Tout le reste de la pièce écrit d'un mouvement rapide, comme la course du voyageur ou comme le galop des chevaux de Muça-el-Kebir, étincelle de vives couleurs et de traits brillants qui sautent à l'œil. C'est : Toulouse, jetée comme une *perle* au milieu des *fleurs* ; les *blancs chevaux* à la *crinière argentée*, dont le pied grêle a des poils noirs *comme des plumes d'aigle* ; c'est encore Fénelon, le *cygne aux chants divins*,

Qui nageait aux sources d'Homère !

c'est enfin, à la dernière strophe, les armées passant par Roncevaux : — *soldats, canons, tambours, chevaux, chants tonnant dans l'espace*, etc. — Voilà bien l'art de 1833 ; l'art d'enchâsser savamment l'image dans le

vers et de tout combiner pour l'effet, et le son, et la figure, et le rhythme, et la coupe, et la place et l'enjambement. L'atteindre ainsi du premier coup et dans sa perfection était certes la preuve d'un talent et d'une intelligence peu ordinaires; et c'est pourquoi nous avons tenu à recueillir, parmi les chefs-d'œuvre de cette époque, cette épave d'un poëte qui ne vivait plus, depuis longtemps, que dans la mémoire des dilettantes.

Et maintenant, qui était ce poëte singulier, à l'œuvre singulière, qui se retirait de la lice après cet unique coup de lance si heureusement donné? Quel nom se cachait sous la signature si évidemment pseudonymique de Napol le Pyrénéen? Nous l'avons longtemps cherché, et il y a un mois encore nous n'aurions pu le dire. Un renseignement fallacieux que notre zèle s'était trop empressé d'accueillir nous avait même quelque temps induit à prendre pour le poëte que nous admirions un certain Xavier Navarrot, né à Pau, et que l'on vit à Paris après 1830 faisant le coup de feu dans les journaux libéraux. Enfin un article de M. Paul Boiteau, dans le numéro du 5 juillet de la *Revue de l'instruction publique*, a tout d'un coup levé tous les doutes en présentant comme l'auteur de *Rolland* M. Napoléon Peyrat, pasteur protestant, ancien ami de Béranger et de Lamennais, et qui vient de publier un volume de souvenirs sur ces deux illustres amis [1]. M. Paul Boiteau ne nous donne que peu de détails sur la vie du poëte, qui s'est tu de bonne heure dans la solitude et dans l'exercice du ministère évangélique. Nous savons cependant, grâce à lui, que *Napol le Pyrénéen* vit encore dans un village avoisinant Saint-Germain; que, venu tout jeune à Paris, au lendemain de la Révolution de juillet, il essaya d'abord de se faire journaliste, et dut ensuite se vouer à l'enseignement particulier. Il fit sa première *éducation* dans la famille de M. Ferdinand Denis. « La maison était littéraire et le précepteur y put rester poëte : il chantait alors la nature et les héros de ses montagnes... » Que sont-ils devenus, ces chants? L'auteur entré, nous dit-on, « dans la vie d'ombre et d'humilité, » et qui un jour se sevra comme d'un plaisir trop enivrant du commerce de ses amis illustres, les a-t-il aussi sacrifiés à ce besoin d'oubli et d'obscurité? C'est là un fait qu'il serait utile de vérifier et dont la vérification incombe, ce nous semble, à M. Paul Boiteau, l'historien du groupe. S'il par-

[1] Béranger et Lamennais. *Correspondance, Entretiens et Souvenirs.* Paris, Ch. Meyrueis, 1862. V. *Revue de l'instruction publique.*

vient à nous restituer quelques odes de la même force et du même éclat que l'*Ode à Roland*, il aura bien mérité des lettres françaises et ajouté un rayon important à la gloire de la poésie contemporaine.

CHARLES ASSELINEAU.

ROLAND

A P. T.

Vous allez donc partir, cher ami, vous allez
Fuir vers notre soleil, comme les vents ailés;
Déjà la berline jalouse
Frissonne sous le fouet, inquiète, en éveil,
Belle et fière d'aller bondir sous le soleil
Où s'endort la brune Toulouse.

Que Dieu vous garde, ami! — Mais lorsque vous aurez
Franchi monts et vallons, et fleuves azurés,
Villes et vieilles citadelles,
La vermeille Orléans, et les âpres rochers
D'Argenton, et Limoge aux trois sveltes clochers,
Pleins de cloches et d'hirondelles,

Et Brive et sa Corrèze, et Cahors et ses vins,
Ou naquit Fénelon, le cygne aux chants divins,
Qui nageait aux sources d'Homère : —
Arrêtez un moment votre char agité
Pour voir la belle plaine où le More a jeté
La blanche cité, votre mère;

Ces plaines de parfums, cet horizon fleuri,
L'Aveyron murmurant, des pelouses chéri,
Le Tescoud aux grèves pensives,
Le Tarn fauve et bruyant, la Garonne aux longs flots,
Qui voit navires bruns et verdoyants îlots
Nager dans ses eaux convulsives;

Et puis, voyez là-bas, à l'horizon, voyez
Ces grands monts dans l'azur et le soleil noyés;
On dirait l'épineuse arête
D'un large poisson mort entre les océans,

Ou bien quelque Babel, ruine de géants,
Dont la foudre ronge la crête.

Non, ce mur de granit qui clôt ce bel Éden,
C'est Charlemagne, c'est Roland le Paladin
Qui lui fit ces grandes entailles;
Qui tronqua le Valier, blanc et pyramidal,
En faisant tournoyer sa large Durandal
Contre les Mores, aux batailles.

Les Mores ont haché les rois goths à Xérès,
Leurs bataillons fauchés sont là dans les guérets
Comme des gerbes égrenées;
L'Arabe, sur les pas de Musa el Kevir,
Fait voler son cheval du bleu Guadalquivir
Jusques aux blanches Pyrénées.

Mais un jour que Musa el Kevir a voulu
Traquer, sur leurs sommets, un vieil ours chevelu,
Grimpant de pelouse en pelouse,
Il monte au pic neigeux du Valier... Ébloui,
Il voit un horizon en fleurs épanoui,
Où, comme une perle, est Toulouse.

« Fils d'Allah, dégainez vos sabres! fils d'Allah,
Montez sur vos chevaux! La France est au delà,
Au delà de ces rocs moroses!
L'olive y croît auprès du rouge cerisier;
La France est un jardin fleuri comme un rosier,
Dans la belle saison des roses. »

L'Arabie, en nos champs, des rochers espagnols
S'abattit; le printemps a moins de rossignols
Et l'été moins d'épis de seigle.
Blonds étaient les chevaux dont le vent soulevait
La crinière argentée, et leur pied grêle avait
Des poils comme des plumes d'aigle.

Ces Mores mécréants, ces maudits Sarrasins
Buvaient l'eau de nos puits, et mangeaient nos raisins
Et nos figues et nos grenades,
Suivaient dans les vallons les vierges à l'œil noir,
Et leur parlaient d'amour, à la lune, le soir,
Et leur faisaient des sérénades.

Pour eux leurs grands yeux noirs, pour eux leurs beaux seins bruns.
Pour eux leurs longs baisers, leur bouche aux doux parfums,
Pour eux leur belle joue ovale;
Et quand elles pleuraient, criant : « Fils des démons! »
Il les mettaient en croupe, et, par-dessus les monts,
Ils faisaient sauter leur cavale.

« Malheur aux mécréants! Malheur aux circoncis!
« Malheur! » dit Charlemagne, en fronçant ses sourcils
Blancs et jetant des étincelles.
« Sire, disait Turpin, ne souffrez pas ainsi
Qu'un Africain maudit vienne croquer ici
A votre barbe vos pucelles. »

Charlemagne, Roland, Renaud de Montauban,
Sont à cheval; le gros Turpin, en titubant
Sur sa selle, les accompagne :
Ils ont touché les os de saint Rocamadour;
Mais du Canigou blanc aux saules de l'Adour,
Les Mores ont fui vers l'Espagne.

Non, ils sont sur les monts, menaçant à leur tour;
Ils coiffent chaque pic, comme une ronde tour,
De leur bannière blanche et bleue;
Hérissent le granit des crêtes du rempart,
Et crient : « Chiens, ne mordez l'oreille au léopard,
Du lion n'épluchez la queue! »

Et Roland rugissait, et des vautours géants,
Des troupeaux d'aigles bruns volaient en rond, béants,

Faisant claquer leurs becs sonores;
Et Roland leur disait : « Mes petits oiselets,
Un moment, vous allez avoir bons osselets
Et belles carcasses de Mores ! »

Un mois il les faucha, sautant de mont en mont,
Jetant leurs corps à l'aigle et leur âme au démon
Qui miaule et glapit par saccades;
Les âmes chargeaient l'air comme un nuage noir,
Et notre bon Roland, en riant, chaque soir,
S'allait laver dans les cascades.

Mais tu tombas, Roland ! — Les monts gardent encor
Tes os, tes pas, ta voix, et le bruit de ton cor,
Et, sur leurs cimes toujours neuves,
Ont, comme un Sarrasin, une nue en turban;
La cascade les ceint et les drape, en tombant,
De l'écharpe d'azur des fleuves.

Nos pères, du soleil et du canon bronzés,
Sont morts aussi, mordant leurs vieux sabres usés
Sur tous ces rochers de l'Espagne,
Dis-moi, toi qui les vis, quand ils tombaient ainsi,
Étaient-ils grands, et grand notre empereur aussi,
Comme ton oncle Charlemagne?

Ah ! si vers l'Èbre, un jour, passaient par Roncevaux,
Nos soldats, nos canons, nos tambours, nos chevaux,
Et nos chants tonnant dans l'espace,
Lève-toi, pour les voir, lève-toi, vieux lion:
Plus grande que ton oncle et que Napoléon,
Viens voir la Liberté qui passe.

A. DE CHATILLON

NÉ EN 1810

M. Auguste de Châtillon n'est pas un *régulier* dans l'armée des poëtes. Il y est entré presque sans s'en douter, comme ces braves et subtils enfants des campagnes qui quittent leur besogne et jettent leurs outils pour aller babiller et partager leur pitance avec les soldats d'un régiment en halte, et qui, au commandement de marche, emboitent le pas tout naturellement. De tels engagements paraissaient tout simples il y a trente ans, lorsque le commun et ardent amour de l'art faisait fraterniser entre eux les artistes de toutes armes, de la plume, du pinceau, de l'ébauchoir et du piano; époque vraiment rare, heureuse et curieuse, dont le symbole est resté longtemps vivant pour nos yeux dans la charmante vignette dessinée jadis par Johannot pour la couverture de *l'Artiste*, et où l'on voyait un peintre travaillant debout à un tableau dans son cadre, entouré d'un poëte écrivant sur son genou, d'un sculpteur penché sur sa selle et d'un musicien grattant sa guitare aux pieds d'une jeune femme. M. de Châtillon a été l'un des vaillants de ce temps-là. Il a vu briller cette « flamme » dont parle Sainte-Beuve, et à qui nous devons tout ce qui nous reste de grands écrivains et de grands artistes. Il eut l'honneur d'être aux beaux jours de la place Royale, au beau temps de *Notre-Dame de Paris* et de *Lucrèce Borgia*, le peintre ordinaire de la maison du poëte. Un beau portrait de M. Victor Hugo tenant entre ses genoux son fils en blouse d'écolier, qui parut au salon du Louvre vers 1836, si je ne me trompe, marque l'apogée du talent pittoresque de M. de Châtillon. Ce portrait, qui montrait pour la première fois sous un aspect familier et domestique le grand poëte dont on n'avait eu jusqu'alors que des images plus ou moins interprétées selon le goût du temps et la nature de son génie, ce portrait fit sensa-

tion. Il eut pour les amis inconnus qui, depuis longtemps, admiraient M. Victor Hugo de loin et à la distance de la gloire, tout l'intérêt d'une révélation historique. C'était d'ailleurs de la sage et ferme peinture, sans affectation de simplicité comme sans exagération de science. Gérard de Nerval mentionne, au chapitre premier de sa *Bohème galante*, « *un moine rouge lisant la Bible sur la hanche cambrée d'une femme nue,* » une vraie inspiration du temps, copie dont l'original se trouvait chez M. Hugo; et l'on a pu voir, lors de la vente du mobilier de l'illustre poëte, en 1852, un plafond allégorique représentant, si ma mémoire est fidèle, le *Sommeil du Poëte,* signé Aug. de Châtillon, et qui décorait la chambre à coucher. C'est à cette époque de travail assidu au chevalet, aux heures de pose et de conversation avec ses modèles, que M. de Châtillon apprit à aimer les vers et s'essaya à en produire. Ses poésies, ses chansons surtout, notées par un musicien ami, circulèrent, longtemps répétées et applaudies, dans les ateliers et dans les réunions de littérateurs. Il y gagna de pouvoir ajouter à sa réputation de peintre ce renom d'homme intelligent et lettré que les artistes d'alors avaient le bon sens ou le bon goût d'ambitionner. L'envie d'être poëte pour le public ne lui prit que tard, il y a quelques années seulement, au retour d'un voyage au Mexique où le peintre, quelque peu mis à pied, comme tous ses confrères, par la révolution de Février, était allé tenter la fortune. Le triomphe récent de la cause populaire avait fait pulluler une nouvelle race de poëtes soi-disant démocratiques qui prétendaient honorer la démocratie en manquant délibérément à la grammaire, à l'art et au sens commun. M. de Châtillon pensa peut-être que sa poésie, souvent inspirée des joies, des douleurs et des plaisirs des humbles, mais d'ailleurs instruite à trop bonne école pour ne pas garder toujours le respect des formes et des mesures, pourrait avoir bon air au milieu de ces grossièretés paradoxales. Il réunit ses feuilles volantes et les porta à l'imprimerie. La première édition parut en 1855 sous la forme d'une mince brochure, et sans autre nom sur la couverture que celui de M. Théophile Gautier, qui avait voulu illustrer d'une préface le livre de son ami. Nous ne saurions mieux faire apprécier le sentiment et la manière de M. Auguste de Châtillon qu'en citant quelques lignes de cette préface qui, dans la nouvelle édition (très-augmentée) de 1860, comme dans la première, sert de passe-port à son talent.

« . . . . Pièces de vers descriptives ou philosophiques, chants gais « ou tristes, venus à leur heure sur un rayon de soleil, sur un souffle

« de brise parfumée, à l'ombre d'une tonnelle, dans le calme de l'ate-
« lier, au milieu de la joyeuse agitation d'une cuisine d'auberge, le
« long de la rivière qui soulève le bout des cheveux du saule, au pied
« des moulins de Montmartre dont le tic tac semble scander les vers,
« à Enghien, à défaut du lac d'Elvire ou du lac Majeur, ou parmi les
« petits jardins de lilas ou d'aubépine dont les branches, quand on les
« dérange, laissent tomber des souvenirs avec des perles de rosée et
« des gouttes de pluie semblables à des larmes! Une fraîcheur toute
« moderne s'allie dans ce charmant recueil à la franche saveur gau-
« loise... Si l'auteur est sensible au bleu argenté du clair de lune,
« le rouge clair qui scintille au ventre d'une bouteille ne lui déplaît
« pas. Libre, pur, sincère, il lève franchement son verre plein de vin
« et boit sans crainte le généreux sang de la vigne, sûr que son hon-
« nête souffle n'amènera aucune parole mauvaise, aucun secret im-
« monde sur ses lèvres empourprées où la chanson voltige comme une
« abeille sur une fleur. Il y a loin de là à ces stupides refrains bachiques,
« qui font venir la nausée comme un mélange de litharge et de bois de
« campêche!... M. de Châtillon, bonne fortune que lui envieront tous
« les poëtes, a composé plus d'une de ces chansons qui semblent faites
« par tout le monde et n'avoir jamais eu d'auteur, telles qu'en inventent
« les carriers en tournant leur grande roue rouge, les charretiers au
« tintement des grelots de leur long attelage, les compagnons en bran-
« dissant leur canne enrubanée sur le chemin du tour de France, les
« villageois en versant leur hotte pleine de raisins dans la cuve de la
« vendange, la jeune fille en tirant son aiguille près de la fenêtre que
« l'hirondelle libre vient agacer de son aile. Son *Auberge de la Grand'-*
« *Pinte* entre autres vaut, par ses tons roux, sa chaude couleur enfu-
« mée, un cabaret d'Ostade... Tout en gardant la note familière, le
« poëte, qui jadis a vécu dans l'intimité amicale des maîtres de la
« grande école romantique, a su rester dans les limites de l'art... »
Voilà un bel éloge sans doute et qui, s'il en était besoin, nous justifierait pleinement d'avoir donné place dans cette anthologie à un poëte que les salons ni les pianos n'ont pas adopté. Y a-t-il quelque chose à ajouter, quelque chose à retrancher à ce jugement porté par un ami? Sans doute la forme n'est pas toujours chez M. de Châtillon aussi nette et aussi ferme que l'annonce son patron littéraire. La rime y est souvent négligée et la coupe parfois un peu capricieuse. La régularité y est plutôt musicale que prosodique. L'essentiel est que, de quelque façon que le poëte ait noté sa phrase, elle se retrouve à chaque couplet avec

les mêmes syllabes et les mêmes accents. Il en est de cette forme un peu arbitraire et négligée, comme de ces vases librement façonnés en de certains pays par la main des campagnards, et où le vin du cru garde mieux sa saveur et son arome que dans le cristal le plus pur et le mieux taillé. Par la sincérité de ses émotions, par son amour naïf et désintéressé de la beauté qu'il a cherchée, M. de Châtillon aura mérité d'être et de rester un vrai poëte populaire, à côté et à la honte des hypocrites courtisans de la populace, qui de leurs talents équivoques se font un instrument d'adulation et d'ambition aux jours de crise sociale. Car sa seule droiture, sa probité d'artiste lui ont fait rencontrer cette Grâce idéale qui se dérobera toujours à la poursuite ambitieuse des astucieux et des félons.

CHARLES ASSELINEAU.

A la Grand'Pinte, poésies d'Auguste de Châtillon, avec une préface de Théophile Gautier. Paris, 1860. Poulet-Malassis et de Broise.

LA GRAND'PINTE

A la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,
Alors qu'il gèle,
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer;
Flamme éternelle
Où rôtissent, en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tourne-broche;
Et puis le soleil, jaune d'or,
Sur les casseroles encor
Darde et s'accroche.

Tout se fricasse, tout bruit...
Et l'on chante là jour et nuit;
C'est toujours fête!
Quand, sous ce toit hospitalier,
On demande à notre hôtelier
Si tout s'apprête,...
Il vous répond avec raison:
On n'a jamais, dans ma maison,
Fait une plainte!
On est servi comme il convient,
Et rien n'est meilleur, on sait bien,
Qu'à la Grand'Pinte!

Je salue et monte. Je vois
Un couvert comme pour des rois!
La nappe est mise.
J'attends mes amis. — Au lointain
Tout est gelé sur le chemin,
La plaine est grise.

Pour mieux voir j'ouvre les rideaux.
Le givre étend sur les carreaux
Un tain de glace;
Il trace des monts, des forêts,
Des lacs, des fleurs et des cyprès;
Je les efface.

La vie est rude et l'hiver froid.
On devient courbe au lieu de droit,
Quand l'âge pèse.
A la Grand'Pinte on rit de tout;
La gaîté retentit partout;
Là, je suis aise!
Un instant de joie et d'espoir
Me fait voir en rose le noir
Que j'ai dans l'âme...
Du bruit, du vin et des chansons!
C'est en soufflant sur les tisons
Que sort la flamme!

Adieu tristesses et soucis,
Quand, avec mes amis, assis,
Joyeux ensemble,
Nous ne buvons pas à moitié
En trinquant à notre amitié
Qui nous rassemble.
Nous sommes quatre compagnons
Qui buvons bien, mais sommes bons;
— Dieu nous pardonne!
L'un mort, il en restera trois,
Puis deux, puis un, et puis, je crois,
Après... personne!

ALEXANDRE COSNARD

NÉ EN 1815

Le titre de l'unique recueil publié par M. Alexandre Cosnard, *Tumulus*, en dit d'un mot toute la pensée. C'est un mausolée qu'il a consacré à ses plus saintes affections, à ses plus vives espérances, comme à sa légitime ambition de poëte. Plaintes de l'artiste sur la gloire qui le fuit, ou lamentations d'un père et d'un époux sur des têtes chères, à jamais disparues, le ton de toutes ces poésies est profondément douloureux, et l'accent religieux qui s'y mêle n'en tempère pas l'amertume. C'est d'ailleurs dans cette poésie de deuil et de regret que le poëte a rencontré les notes les plus émouvantes, et la monotonie même, qui s'y fait sentir, s'harmonise parfaitement avec le motif presque invariable qui revient sans cesse à travers tout le volume. C'est par là que M. Alexandre Cosnard a une personnalité tranchée dans la foule des poëtes contemporains. Il y a pourtant parmi ces gerbes de scabieuses et ces touffes de saules pleureurs quelques fleurs d'une couleur vive et gaie : la pièce intitulée *le Voyageur* est pleine de charme; mais nous tenons à signaler entre toutes, comme un morceau d'une touche élégante et ferme, d'un rhythme pur et ingénieux, où se reconnaît un fervent disciple des maîtres contemporains, l'ode pieuse à sa ville natale, qui a pour titre : *Falaise*, et cette *Consolation*, du ton le plus élevé et de l'accent le plus profond, à ses frères, les poëtes inconnus : *Vatibus ignotis*. Nous citerons toutefois de préférence la pièce d'introduction qui joint à une tournure magistrale cette correction soutenue sans laquelle il n'y a pas de place dans une anthologie pour les plus sincères inspirations.

E. C.

V. *Tumulus*. Paris, Jules Laisné, 1843, in-16.

A MON MAITRE ET AMI

ÉMILE DESCHAMPS

TERZA RIMA

Poëte! ce n'est point afin que l'on regarde
Cet humble monument qui renferme mon cœur,
Que j'y mets votre nom comme une sauvegarde.

C'est parce que cent fois, rallumant ma vigueur,
Vous m'avez secouru dans l'humaine mêlée,
Ou remporté sanglant sur votre char vainqueur.

Puis, quand toute espérance enfin s'est envolée,
Qu'avec les biens rêvés ont fui les vrais trésors,
Vous-même m'avez dit : « Dresse ton mausolée! »

Vous avez assisté mes suprêmes efforts,
Et m'avez ramené sur mes champs de bataille,
Afin de reconnaître et d'enterrer mes morts...

Que le ver, maintenant, se nourrisse et travaille!
Que l'oubli m'engloutisse, et qu'on n'entende plus
Même un funèbre oiseau qui chante et qui me raille!

Sans envier le sort des terrestres élus,
Mon âme, en remontant, ne lègue à ma poussière
Qu'un informe sépulcre, un morne tumulus,

Comme on en voit là-bas sur ma lande guerrière,
Où, parmi des soldats romains, celtes, normands,
Des bardes sont couchés dans leur sauvage bière.

Nul ne vient visiter ceux qui sont là dormants,
Si ce n'est, aux beaux jours, quelque rapide abeille,
Ou quelques loups rôdeurs, dans la nuit écumants.

Ainsi je dormirai, sans bruit à mon oreille;
La trompe du combat aurait beau troubler l'air,
Il faudra qu'un clairon plus puissant me réveille.

Et si jusqu'à mon tertre arrive un ami cher,
Il verra bien qu'hélas! ce monticule sombre
Est fait avec mes os et mon sang et ma chair.

Dans le temple de l'art, qu'un flot vainqueur encombre;
Où, parmi les vaincus dont le parvis est plein,
J'avais d'autres soucis que d'aller faire nombre!

En vain, dès mon berceau, l'oracle sibyllin
M'avait promis ma part d'enivrante fumée;
La gloire semblait froide à mon cœur orphelin.

J'ai chanté, pour complaire à quelque tête aimée,
Pour répandre mon âme en présence de Dieu,
Et non pour tes faveurs, ô belle Renommée!

Libre de ton souci qui m'a troublé bien peu,
J'allais cherchant le calme et les voluptés pures;
J'ai trouvé la tempête et l'angoisse en tout lieu.

Le sort me décochait ses flèches les plus sûres;
Et je luttais toujours, car la Muse arrivait,
Après chaque combat, visiter mes blessures.

Mais elle, dont le baume autrefois me sauvait,
Ne fait que prolonger aujourd'hui ma souffrance;
Aussi je ne veux plus l'admettre à mon chevet;

Le chagrin, qui m'obsède avec persévérance,
Par ses soins énervants ne peut être guéri ;
D'autre part me viendra ma sainte délivrance.

A vous donc, pour adieu, mon poëte chéri,
Quelques tercets d'artiste, et qu'une fois je tente
Ce rhythme qu'à Gautier enseigne Alighieri;

Chant étrange, où l'oreille est sans cesse en attente,
Où le repos rêvé s'éloigne à chaque pas,
Comme il fit pour mon âme en exil haletante...

Ces vers entre-croisés, qui ne s'arrêtent pas,
Peignent bien des maudits l'éternelle géhenne,
Et les cercles de maux des damnés d'ici-bas;

Lieu sombre! où la douleur à la douleur s'enchaîne,
Où le cœur craint encore, hélas! de palpiter,
Quand il sera cloué dans sa prison de chêne.

— Ce rhythme interminable aussi semble imiter
Deux amis se parlant dans la langue divine,
Et se pressant la main sans pouvoir se quitter;

Jusqu'à ce que l'un d'eux, le plus triste, s'incline,
Et, du sommeil suprême avant de s'assoupir,
Arrache un cri plaintif du fond de sa poitrine...

Ce dernier vers, ami, c'est mon dernier soupir!

LE MARQUIS

A. DE BELLOY

NÉ EN 1815

LE COMTE

F. DE GRAMONT

NÉ EN 1818

Non amici, fratres; non sanguine, corde.

Nous réunissons ici deux noms doublement liés par la sympathie des cœurs et par l'analogie des talents et des ambitions littéraires; deux noms que le public s'est habitué non pas à voir ensemble, mais à voir toujours rappelés l'un par l'autre, surtout aux jours de succès, dans les dédicaces, avec une constance de réciprocité qui rappelle les fraternités d'armes des temps anciens.

Pour ceux qui les portent, d'ailleurs, la destinée a été à peu près la même. Tous deux sont entrés dans le monde littéraire le même jour, non pas par la fenêtre ni par la coulisse, mais par la grande porte d'honneur, et présentés l'un et l'autre par la main illustre du plus glorieux patron de la littérature contemporaine, le grand poëte de la *Comédie humaine*. M. de Belloy et M. de Gramont ont été effectivement les collaborateurs de Balzac; et le grand créateur a voulu consacrer ce souvenir parmi les *ex-voto* appendus aux murs de son monument. Il a dédié à M. le marquis de Belloy un des plus beaux contes de sa série des *Contes philosophiques*, *Gambara*, cette aventure si parisienne, où le surnaturel et le mystérieux transpirent à travers les réalités d'hier et d'aujourd'hui; et à M. le comte de Gramont, une des plus belles scènes, sans contredit, de son immense comédie, l'histoire élégante et funeste des amours

de la comtesse de La Baudraye, la *Muse du département*, et du journaliste Étienne Lousteau.

Ils débutèrent à l'ombre de ce grand nom, dans cette *Revue parisienne*, qui ne dura qu'un trimestre, et qui contient en cent pages de critique du maître plus d'excellents conseils, plus de principes, plus de raison pratique, plus de renseignements sur l'art et la méthode, que toutes les collections de Revues réunies.

Les *Beaux-Arts*, splendide revue artistique, publiée par la maison Curmer, reçut ensuite les communications des deux poëtes. Et trois ou quatre mois après ce début, M. de Belloy se révélait auteur dramatique, en faisant représenter à l'Odéon *Karel Dujardin*, un petit acte plein de fraîcheur, de grâces jeunes et pimpantes, comme peut l'être toute œuvre faite à loisir par un esprit délicat qui sait choisir et qui sait attendre. « Telle qu'elle est, disait le lendemain Théophile Gautier, cette petite comédie, qui n'a qu'un acte, vaut la peine de prendre la poste et de braver tous les frimas (on était alors à la fin de janvier), pour l'aller applaudir à l'Odéon. » Ce fut en effet un heureux et charmant début, comme il y eut quelques-uns en ce temps-là sur la même scène: la *Ciguë* d'Émile Augier, par exemple, et le *Capitaine Paroles*, d'Auguste Vacquerie.

Pythias et Damon ou l'Oreille de Denys, représenté trois ans après sur le même théâtre et repris plus tard au Théâtre-Français, marque un progrès dans la manière et dans le talent de M. de Belloy. C'était toujours la même façon de considérer la vie par les côtés élégants, poétiques, tendres, à travers le prisme enchanté du rêve. Damon et Pythias se plaignant du fardeau d'une amitié devenue publique; Charmion, belle et amoureuse, livrant son amour aux chances d'une gageure; Denys le Tyran transformé en sceptique attendri et haïssant les hommes,

. . . Par dépit de ne pouvoir aimer;

Denys, respectant galamment l'innocence d'une esclave vendue par les pirates, c'est bien là le paradoxe d'un esprit curieux qui raffine sur les sentiments et les vanne incessamment dans l'espoir de trouver enfin sur le crible la pure et intime parcelle. Mais, homme de trop bonne compagnie pour abuser d'un paradoxe, l'auteur se ravise à la fin; Pythias et Damon versent une larme, Charmion se trouble; et le tyran

Denys, lorsqu'on lui demande s'il croira désormais à l'amitié et à la vertu, répond par ce vers qui témoigne de plus de regrets du bonheur que de misanthropie :

Je ne crois qu'à l'amour... qui n'est plus fait pour moi!

N'est-ce pas à peu près là l'épilogue mélancolique de La Fontaine :

Ai-je passé le temps d'aimer?

de La Fontaine amoureux toute sa vie; mais si amoureux de l'amour et de la beauté, et de la grâce, qu'il en oublia d'être amant?

Jusque-là, à vrai dire, les deux amis, l'un publiant ses vers à petit nombre, coquetterie qui charmait Balzac; l'autre apparaissant au théâtre aux intervalles voulus par une muse oisive et capricieuse, pouvaient passer pour les représentants de cette tradition, parfois intermittente, selon le temps et les événements, mais néanmoins se perpétuant toujours en France, de la littérature *dilettante* et aristocratique; littérature essentiellement peu régulière et peu abondante en productions, et qui compte parmi ses classiques, pour nous restreindre aux époques les plus rapprochées de nous, Segrais, La Rochefoucauld, Benserade, Bussy, le cardinal de Polignac, Bernis, Boufflers, Chaulieu, de La Fare, et Saint-Évremond. Éloignés l'un et l'autre, je parle de M. de Gramont et de M. de Belloy, par les plus honorables scrupules des offices de la vie militaire et civile, ils se jetèrent dans le plus grand centre d'activité ouvert à leur indépendance, et il est certain qu'alors l'extrême activité et l'indépendance suprême étaient dans les lettres. Elles y étaient tellement, que les vocations mixtes du temps passé, les amours légères, les passades d'amateurs et de grands seigneurs n'étaient plus de mise. Ceux qui se donnaient alors à la littérature par passe-temps, elle les prenait et les gardait tout entiers. Et c'est pour cela que nous retrouverons à la fin de cette notice M. de Gramont, romancier, et M. de Belloy, critique et journaliste.

Et toutefois, cette période de travail libre et capricieux aura été pour tous deux une féconde période d'incubation. C'est alors qu'ils sont devenus ce qu'ils devaient être, et qu'ils ont acquis tout ce qu'ils devaient dépenser dans la suite; car il n'y a pas de meilleure école pour l'art que la liberté. M. de Belloy nous a livré lui-même le secret

de cette vie d'essais et d'études, dans ce charmant volume où, par une gracieuse fiction de poëte, — les poëtes mettent de la grâce à tout, — il a mêlé ses poésies de jeune homme à la biographie d'un personnage imaginaire, *le Chevalier d'Aï*.

Ce pétillant chevalier tenu sur les fonts littéraires par l'auteur du *Lutrin vivant* et bercé avec l'*Almanach des Muses*, qui traverse toujours rimant, cœur battant, amour en tête, œil allumé, l'Émigration, les Cent-Jours, la Restauration et la Monarchie de Juillet; qui va des anciens aux modernes, et du classique au romantique, pour faire ensuite un plongeon fatal dans l'école du bon sens; c'est bien là le type des esprits inquiets, indécis et un peu affolés des époques de transition, que ce soit 1780 ou 1840. Car ce qu'il ne faut pas oublier, en parlant de ces poëtes de la deuxième heure, c'est la date de leur apparition. 1840, ce fut à la fois une époque de réaction et d'émancipation, ou plutôt d'insurrection. Le caractère français est ainsi fait, que toute domination, même du beau et du grand, même la mieux consentie, la plus chèrement achetée même, n'est supportée que pendant un certain temps; chez nous l'admiration a ses délais. Or, en 1840 il y avait environ vingt ans que Victor Hugo régnait incontesté et défendu par tout ce qu'il y avait dans la littérature de jeune, d'ardent, de brave, comme l'incarnation de la Muse moderne. Vingt ans, c'est bien long pour ces esprits comme il en est tant en France, nerveux, irritables, et qui ont peur de toute discipline, même en peinture, même en allégorie. Eh quoi! toujours le romantisme! Et pourquoi le romantisme? On s'évertuait alors à percer à jour les formules, à dépouiller les prestiges, à regarder l'envers des riches tapisseries. Ils allaient à tous hasards et en tous sens, dans l'antiquité, à Rome et à Athènes, dans la France de Louis XIV et même un peu dans celle de Louis XV, cherchant jusque derrière les paravents et sous les coussins imprégnés de musc, une tradition, un art, quoi que ce soit où se reprendre, qui ne fût pas la vertu d'Aristide, et son ascendant redouté. Je trouve de tout cela dans *le Chevalier d'Aï*; incertitudes, pointes poussées à droite et à gauche. J'y vois Byron et Horace, Voiture et La Fontaine, Dorat et Boufflers; j'ajouterai même l'abbé de Voisenon, dans ses moments de sagesse: rondeau, sonnet, chanson, fabliau, conte, comédie, épigramme, et jusqu'au madrigal, tout y passe, tous les genres chéris du vieil esprit français. Et c'est bien là en effet ce qu'il semble avoir surtout cherché par opposition à l'envahissement du génie étranger, celui du Nord du moins, de l'Angleterre et de l'Allemagne, car quant à l'Italie, à l'Italie de Métastase, du Tasse et

de Dante même, nous verrons qu'il était loin de les répudier. L'esprit, le sentiment, le goût de la vieille France, clarté, finesse, élégance, franchise, propriété, c'est par là qu'il voulait réagir contre le lyrisme débordant; c'est là qu'il espérait se retrouver une originalité, une veine à lui, neuve et libre. Il ne s'arrêtait même pas à la galanterie et au sourire; il reculait jusqu'au vieux rire, à la vieille gaieté gauloise, chantant *ma mie, ô gué!* au nez des Lakistes, et restaurant le roi d'Yvetot en face des pompes du 15 décembre 1840. Cette recherche du vieil art français est surtout saisissable dans un petit poëme en quatre chants, de sept à huit cents vers environ, intitulé *Diamant noir,* auquel je m'étonne que les critiques n'aient pas accordé plus d'attention lorsqu'il parut, et où le vers libre, cet écueil de tout poëte médiocre, était noté et coupé avec l'habileté et la précision savante de nos bons conteurs des deux derniers siècles.

Dans les *Légendes fleuries* qui suivirent à un an de distance *le Chevalier d'Ai,* le but est atteint; plus d'effort, la pensée nage avec calme, librement et sûrement dans un style clair et onduleux comme les eaux d'un lac. Cinq courts poëmes : *Lilith, la Foi sauve, les Byzantins, l'Eau du Léthé, Orpha,* nous montrent en plein les qualités du poëte, grâce, gravité tendre, amour sérieux et chaste des beautés naturelles, attrait instinctif et rapide vers toutes les élégances, toutes les splendeurs de cette vie et de ce monde, splendeur de la beauté, de l'amour, de la lumière et du bonheur. Je parlais tout à l'heure d'un lac, et la comparaison était imparfaite assurément. A de certains scintillements qui brillantent çà et là la poésie de M. le marquis de Belloy, on songerait plutôt à la baie de Naples et à ses heureux rivages, où l'ombre et la molle brise de Sicile lui ont sans doute conseillé ses deux dernières comédies, *le Tasse à Sorrente* et *la Malaria.*

Les *Byzantins,* dialogue de deux bergers païens, qui ont entrevu l'aurore de la foi nouvelle, rappellent, comme ton et comme perfection du style, un des chefs-d'œuvre de Sainte-Beuve, *l'Églogue napolitaine. L'Eau du Léthé* est une vision dantesque où le poëte, sollicité de boire avec l'eau du Léthé l'oubli de ses maux et de ses remords, refuse généreusement d'abjurer le souvenir des douleurs qui l'ont fait homme. Le discours des Remords, pour remontrer au poëte combien leur action lui a été salutaire, est d'un caractère grave et âpre qui nous engagerait à le citer si nous ne craignions de dépasser les justes bornes de cette notice. *Orpha* est un épisode ajouté au livre de *Ruth,* déjà traduit par M. de Belloy. *Orpha* est cette seconde bru de Noémi, qui, moins fidèle que

Ruth, se sépara d'elle au jour du malheur, et sur la destinée de laquelle la sainte Écriture n'apprend plus rien. Cette destinée, le poëte l'a rêvée. Il nous montre Orpha recueillie par Joël son parent, chasseur dur, sauvage, libertin, qui la donne pour successerice à une esclave nubienne, sa concubine. L'esclave est stérile, et Joël veut avoir un fils. Si Orpha lui donne ce fils, Joël épousera Orpha. Dès le troisième mois Orpha a conçu; mais l'enfant qui lui naît est une fille, et depuis lors elle a cessé d'être féconde. Joël la méprise, et quelques années après la chasse pour mettre à sa place une Madianite prostituée dont il a eu un fils dans sa jeunesse. Orpha part, accompagnée de l'esclave noire qui porte sa jeune fille. Elle repasse par le même chemin où, huit ans auparavant, elle a abandonné Noémi, et enfin arrive à Bethléem, où Ruth, veuve de Booz et mère d'un fils, l'accueille dans sa maison, et fiance les deux enfants. Ce récit rêvé à la lumière de la Bible a gardé la sévérité de lignes et la mâle sobriété de ton du saint livre. Comme conception et comme exécution, *Orpha* nous paraît être le point culminant de l'œuvre de M. le marquis de Belloy; c'est un tableau complet où l'imagination et le talent s'équilibrent dans un accord vigoureux, et qui rappelle la grandeur mélancolique des paysages de Judée. Nous le tiendrons jusqu'à présent pour son chef-d'œuvre, car M. de Belloy annonce, comme devant paraître incessamment, une traduction en vers des comédies de Térence et un poëme satirique, *l'Enfer dans la vie*.

L'œuvre de M. de Gramont a un tout autre caractère d'unité que celle de M. de Belloy. Ici point d'hésitations, point d'incertitudes, point de repentirs. Avant d'être le romancier que l'on connaît aujourd'hui, M. de Gramont a été longtemps l'*homo unius libri*. Le recueil de ses poésies, édité en 1851 par un libraire qui ne sut pas lui donner le succès qu'il méritait, offre de la première pièce à la dernière la même fermeté, la même sûreté, la même gravité fière. Le volume a pour titre : *Chants du passé*, titre qu'il est bon d'expliquer pour prémunir ceux qu'il mettrait en crainte des rancunes mesquines et du rabâchage de l'esprit de parti. Ce que M. de Gramont regrette et chante dans le passé, ce sont les grandes et mâles vertus des temps anciens, la foi, le dévouement, la loyauté, l'amour de la patrie. Fils d'une race militaire, il ne fait pas le procès au siècle qui a fait de lui un bourgeois pacifique; mais il souffre à l'endroit de l'épée qu'il n'a pas, comme les amputés souffrent, dit-on, dans le membre qu'ils ont perdu. Et qui de nous, dans ces temps de travail sédentaire, n'a pas quelquefois levé avec douleur ses bras énervés par l'exercice de la plume? Je n'en veux pas

à M. de Gramont de célébrer les héros de la Vendée, chacun a le droit de choisir ses héros. Charette et Cathelineau étaient des braves; et pourvu qu'on ne dise pas qu'ils étaient les seuls, il est assurément permis, il est même noble de sympathiser avec eux. M. de Gramont n'est donc ni un boudeur, ni un rancunier; c'est un solitaire, c'est un contemplateur à qui la solitude a enseigné ses austères vertus et imprimé l'attitude sérieuse de la méditation et du silence. Le volume se compose de deux cent quatre-vingts sonnets et d'une quarantaine de pièces de différents genres, que le poëte intitule *Rhythmes*, et qui sont tantôt des sextines, tantôt des terzines et tantôt des stances. Je ne chercherai pas chicane à M. de Gramont pour une vingtaine de sonnets au langage prétendu du XVIe siècle, caprices innocents, qui du moins témoignent d'un sincère amour de l'art et d'une réelle curiosité pour l'étude. Il y a aussi dans ce volume quelques sonnets en langue italienne, mais ceci sort de notre compétence.

Sonnets et rhythmes sont, du premier au dernier, de la même facture rigoureuse et correcte. M. de Gramont paraît avoir eu de bonne heure le don de la précision rhythmique. Il est le seul des poëtes contemporains, et peut-être est-il le premier des poëtes français, qui ait osé s'attaquer aux difficultés de la sextine. Il y en a cinq ou six dans son livre, et celle que nous citons nous dispense d'expliquer ici le détail de ces difficultés. Au reste, l'unité du livre ne consiste pas seulement dans cette égalité du style; elle est aussi, elle est surtout dans les sentiments, dans l'inspiration, dont le ton général est, comme je le disais tout à l'heure, celui d'une tristesse mâle et fière. Dans les sonnets même, il n'y a d'attendrissement que celui du souvenir ou du regret; nulle part nous ne trouvons l'ivresse d'un bonheur présent, la joie du triomphe, ou même l'éclair de l'illusion. C'est partout et toujours la mélancolie d'une âme détachée d'elle-même, le rêve d'un esprit méditatif, peu attentif au présent et emporté vers les grandeurs du passé ou vers les splendeurs de l'infini. Dans les trois premiers livres de son recueil, M. de Gramont est philosophe, historien et contemplateur; dans les deux derniers il est pieux et mystique. Les révolutions de son âme et de sa pensée se devinent aux sujets qu'il traite; il semble qu'une noble pudeur l'empêche de les exprimer directement et autrement que par paraboles.

M. de Gramont possède le maniement magistral du vers alexandrin, il sait lui donner ce développement majestueux qui en étend pour ainsi dire la mesure et projette infiniment la période; aussi ses sonnets ont-

ils une grande tournure. Il a le sentiment et la manière épiques; et je regrette que les pièces étendues ne soient pas plus nombreuses dans son volume. J'en indiquerai une, beaucoup trop longue pour être citée (c'est le rhythme XXI, page 152), où il évoque le tableau de l'émigration d'une peuplade salienne, entraînée par un instinct mystérieux et par la loi providentielle vers de nouvelles contrées. Toute la peuplade se met en marche, abandonnant le sol de la patrie. Un seul jeune homme résiste et demande de quel droit et dans quel but on lui fait quitter la terre natale, sa maison, ses bois et la tombe de ses aïeux. Malgré les remontrances des vieillards et les instances de ses compagnons, il revient avant la fin du jour s'étendre sur la bruyère, à l'ombre de ses chênes bien-aimés. Mais pendant son sommeil l'Esprit des Temps lui apparaît, et lui révèle la loi des migrations des peuples et les desseins de Dieu sur sa race. — Toute cette pièce écrite en quatre-vingts stances de quatre vers, a la grandeur imposante des légendes et le mouvement de l'épopée. On est dans la forêt druidique, pleine de terreur et de mystères, et les héros esquissés à grands traits s'animent et se meuvent solennellement, comme on rêve de voir défiler les guerriers des bas-reliefs antiques. On retrouvera ce charme du mystère dans la sextine que nous citons, où le bonheur idéal est entrevu à travers des enchantements et des obstacles, et figuré par une floraison magique. La belle pièce d'*Endymion* rappellera, par la fermeté du ton et par la hauteur de l'idée, un autre chef-d'œuvre de Polonius, *l'Exil d'Apollon*.

En somme, ce recueil abondant, plein, sincère, si élevé d'inspiration, si absolu et si énergique de ton, prend dans la poésie contemporaine un caractère particulier. On y sent un accent de franchise, de courage et d'indépendance; et par bonheur, le talent et la science du poëte sont à la hauteur de ses sentiments. Cette poésie feuillue, plantureuse, a le parfum généreux de l'air des forêts, tout imprégné de saveurs âcres et salutaires; et dans sa couleur sombre et grave on peut retrouver aussi l'aspect sévère et grandiose des vieux chênes versant leur ombre grise sur les bruyères mélancoliques.

Si je ne craignais d'abuser des rapprochements, j'ajouterais que la poésie de M. de Gramont m'a toujours paru avoir un air de famille avec la grave poésie d'Antony Deschamps, ce poëte sérieux, austère, qui semble toujours écrire sous l'œil de la postérité; de même que le talent de M. de Belloy n'est pas sans affinité avec la muse gracieuse, élégante et fine du poëte Émile.

Mais ne pressons point le parallèle, de peur d'alarmer Damon et Pythias. J'espère d'ailleurs avoir suffisamment montré que si MM. de Belloy et de Gramont ont entre eux une parenté de cœur, de sentiments et, jusqu'à un certain point, une parité de destinées, rien n'est plus divers, je dirais presque rien n'est plus opposé que leurs œuvres.

CHARLES ASSELINEAU.

V. F. de Gramont, *Chants du Passé*, 1830-1848, Giraud, 1854, 1 vol. in-16 ; *le Chevalier d'Ai*, ses aventures et ses poésies, recueillies et publiées par M. le marquis de Belloy, Victor Lecou, 1854, 1 vol. in-16.

Légendes fleuries, par M. le marquis de Belloy, Victor Lecou, 1855, 1 vol. in-16.

VISION

Amoureux à douze ans d'une jeune cousine,
Et déjà ne gagnant que des pleurs à ce jeu,
Je me rendis un soir à la forêt voisine,
Pour y graver son nom sous l'œil même de Dieu.
Là, je choisis un arbre au penchant d'un abîme;
Tout baigné de sueur, j'en atteignis la cime,
Et ma main y sculpta ce nom, premier aveu.
Comme je descendais, blanche et de blanc vêtue,
Une dame était là, que je n'ai point revue.
— Tu fais bien, me dit-elle, et je sais ce qu'il vaut;
Entre le ciel et toi, posé comme un otage,
Ce nom doit échapper à tout vulgaire hommage.
Mais combien en ton cœur vont l'effacer bientôt!
C'est ton amour, enfant, qu'il faut placer si haut,
Que Dieu seul en réponde et le garde d'outrage.

LES GRAINS DE GRENADE

SONNET

Ce pays est encor la terre d'autrefois,
Et Rome, son aïeule, en rose s'y reflète.
Fanny, tu t'en souviens : ce village et sa fête,
Cette fille si belle, aux yeux longs et sournois!...

Elle quittait la danse, égrenant sous ses doigts
Une grenade pourpre, et sans tourner la tête,
Semant de grains vermeils son habile retraite,
Nous la vîmes ainsi tourner l'angle du bois.

Tu me vantais son geste et sa fierté romaine,
Quand un jeune danseur, éperdu, hors d'haleine,
Passa tout près de nous, qui marchions à pas lents.

Vers la forêt de pins où bleuit la Durance,
Il suivait les grenats, dans l'herbe étincelante;
Ta main serra mon bras... O jeunesse! ô Provence!

Art sublime d'un nœud, d'une tresse ou d'un pli,
Corsages à la fois voluptueux et chastes,
Toilettes d'un matin à défier l'oubli,
Étoffes dont le goût assortit les contrastes,
Ou tempère l'éclat, à dessein affaibli;

Adorables chiffons, terribles bagatelles,
D'inévitables traits arsenal chatoyant,
Gazes, crêpes, rubans, guipures et dentelles,
Moire, velours, damas, satin clair et bruyant,
Brodés, glacés, brochés, lamés, nous disent-elles;

Les fleurs, les diamants, ces soleils congelés;
La topaze, d'où sort comme une haleine chaude;
L'opale nuageuse aux doux rayons voilés;
Le saphir, nom divin! le rubis, l'émeraude,
Dont ses bras et son front ruissellent étoilés;

Tout ce que la nature a de riche et de frêle,
Tout ce qu'a pu rêver le goût le plus hardi,
Tout cet or répandu, tout cet art, tout ce zèle,
Pour que Suzon l'efface en robe d'organdi,
Ou qu'on dise : « Voyez comme elle est encor belle ! »

Gai passager, sous un ardent soleil,
Je revenais d'un long pèlerinage ;
Douze grands bœufs, lent et vil attelage,
Traînaient la barque où, d'un demi-sommeil,
J'entrevoyais à l'horizon vermeil,
Ombreux et frais, le terme du voyage ;
Mais rude était le chemin de halage,
Et malgré fouet, cris, jurons redoublés,
Nos bœufs en vain piétinaient essoufflés.
Lors un enfant, qui jouait sur la plage,
Se prit à rire en m'avisant de loin,
Et, détachant bœufs, licous et cordage,
Par un fil d'or, qu'il tendit avec soin,
Sans nul effort traîna tout l'équipage.
« Quoi ! sans effort, déjà ! s'écrie un sage,
Hercule donc n'était rien à ce prix ? »
Ami lecteur, point n'en soyez surpris :
L'enfant, c'était Amour, ce maître mage,
Et le fil d'or, un cheveu de Cypris.

LE CHANT DU CORDIER

A reculons, à petits pas,
Le cordier va chantant tout bas :

Blonde filasse que je tire,
Dis-nous à quoi tu serviras?
Feras-tu virer un navire,
Boulinette, drisse ou grand bras?

A reculons, à petits pas,
Le cordier va chantant tout bas.

Pendue au clocher du village,
Feras-tu sonner le bourdon,
Enterrement et mariage,
Messe et tocsin, guerre et pardon?

A reculons, à petits pas,
Le cordier va chantant tout bas.

Dans la plaine où chaque fillette
Apporte son linge à sécher,
Berceras-tu la chemisette
De Madelon, fleur du rocher?

A reculons, à petits pas,
Le cordier va chantant tout bas.

Mais las! peut-être sur la dune,
Où va rôdant le gabelou,
Dois-tu hisser au clair de lune
Un fraudeur pendu par le cou?

A reculons, à petits pas,
Le cordier va chantant tout bas.

Corde à nœud, à l'heure tardive
Où se serrent ceux qui sont deux,
Seras-tu l'échelle furtive
D'un voleur ou d'un amoureux ?

A reculons, à petits pas,
Le cordier va chantant tout bas.

Fais mieux, petite, et pour ma peine
Rends-moi jaloux de ton destin,
Corde au puits où vient Madeleine
Puiser, bras nus, soir et matin.

A reculons, à petits pas,
Le cordier va chantant tout bas.

ENDYMION

Au sommet de Lathmos, le beau mont de Caric,
Il faut que chaque nuit s'illumine et sourie;
Loin, tous nuages imposteurs!
Autant que les frimas, loin ces molles haleines,
Qui font des simples fleurs, habitantes des plaines,
Sourdre des poisons séducteurs!

Point de ces chants obscurs, exhalés sous les voiles
D'un feuillage étouffé, mais des fraîches étoiles
Le silence mélodieux;
Et la céleste lyre aux cordes invisibles,
Dont les sons seulement à l'âme perceptibles
Jaillissent sous la main des dieux!

Et cependant l'élu de ces blanches retraites,
Le noble initié qui veut ces chastes fêtes,
N'est fils ni des dieux ni des rois;
D'aucun pouvoir fatal les jalouses entraves
N'entourèrent ses pas d'impérieux esclaves
Qui sans cesse évoquent des lois.

C'est un simple berger, presque un enfant encore,
Plus libre que les airs et plus beau que l'aurore,
Sauvage, taciturne et fier.
Le laitage et les fruits, austère nourriture,
Comblent tous ses besoins; jamais sa lèvre pure
N'a goûté le vin ni la chair.

D'une peau de bélier sa ceinture est tissue,
Et l'air, qui vient souffler sur sa poitrine nue,
La sent à peine palpiter.

Ses beaux pieds sont posés sur la sandale antique;
Ses bras sont d'une vierge, et la crosse rustique
Semble faite pour les porter.

Sa bouche, arc phrygien qu'une flèche soulève,
Reste dans son sourire, et lentement s'achève,
Teinte d'un sang toujours égal.
Le fruit sombre du myrte environne sa joue;
Le pampre sur son cou se recourbe et se joue
Autour du chapeau pastoral.

Dans ses yeux sans mélange une étoile lointaine
Respire, comme au fond d'une ombreuse fontaine,
Un rayon dormant du soleil.
Et nul souffle importun, nulle vapeur livide
N'a troublé cette source et de ce front limpide
Terni l'harmonieux sommeil.

Lorsqu'à demi voilé d'une ombre diaphane,
Ses dogues à ses pieds, debout, son regard plane
Vers l'astre qui blanchit le ciel,
On dirait, à le voir, rêverie ou prière,
Sur le penchant du mont quelque berger de pierre
Montrant le bercail éternel.

Aussi bien les beautés qui hantent la vallée,
Jamais, si beau qu'il soit, n'ont, d'une âme troublée,
Cherché ses regards ni ses pas;
Et lui-même jamais ne s'est tourné vers elles.
Il habite au milieu des nymphes immortelles,
Et son cœur ne s'en émeut pas.

Ce n'est point le fardeau d'une ignorance obscure
Qui l'a pu retenir : déjà de la nature
Il sait la voie et les secrets.

Il a vu du troupeau les poursuites lascives;
Mais jamais le printemps d'étincelles plus vives
N'a fait trembler ses yeux distraits.

Les bergers querelleurs, respectant son silence,
N'ont jamais de ses chiens ému la surveillance,
Ni raillé son oisiveté.
Ils le laissent régner au plus haut pâturage,
Et tous redouteraient, en lui faisant outrage,
De commettre une impiété.

Car bientôt cet enfant, âme toujours sereine,
Pour son amante aura Phœbé, la blanche reine,
Déesse des contemplateurs.
Ses rêves éthérés, où l'extase pénètre,
De l'amour ici-bas ne lui feront connaître
Que les clartés sans les ardeurs.

SONNETS

Comme ce mont fameux où le génie antique
A figuré de l'art l'escarpement hautain,
Dressant un double front, l'épopée homérique
Du ciel de poésie envahit le lointain.

Là, deux muses, nouant leur changeante tunique
Sous la ceinture d'or, et gardant à la main
Et l'homicide épée et la rame nautique,
Abritent dans l'azur leur éternel destin.

Le vallon, palpitant d'harmonieux feuillages,
Voit blanchir dans son sein, à l'abri des orages,
Un temple au long portique, aux magiques autels.

Sous la robe de neige et le vert diadème,
Le vieillard ionien y siége, dieu lui-même,
Au milieu de ces dieux qu'il a faits immortels.

Nécessité, le jour que tu m'auras dompté,
Que tu verras cette âme où tant de noir s'amasse,
Renoncer à la lutte et te demander grâce,
Tu pourras t'applaudir, ô sombre déité :

Car, ce jour-là, sera sous tes pieds arrêté
Un athlète assez fort, de ceux que la menace
Ne sait point étonner, et qui, vaincus sur place,
Se rendent par ennui, mais non par lâcheté.

Fuis alors loin de moi, fuis, ô ma bien-aimée,
O belle Poésie, et de ce cœur flétri
Cache sous ton dédain la cendre envenimée !

Tu laisseras pourtant, de ton céleste abri,
Une larme tomber sur ma main désarmée;
J'ai fait ce que j'ai pu pour ton culte chéri.

Tout homme n'est pas né pour les sentiers faciles,
Pour le monde de l'homme à tous les pieds ouvert;
Il en est que Dieu fit pour rester au désert,
Qui n'aiment que l'air libre et les terres stériles.

Comme l'âne sauvage, ils méprisent les villes.
Le torrent les abreuve, et les bois au toit vert
Sont avec le ciel vif leur unique couvert;
L'ombre d'un joug répugne à leurs fronts indociles.

Arrêtés tout le jour sur le sommet d'un mont,
Ils ruminent en paix leur tristesse farouche,
Et les hommes de loin demandent ce qu'ils font.

Mais le Seigneur a dit : Malheur à qui les touche!
Leur exil m'appartient, inutile ou fécond,
Et c'est moi qui du mors ai délivré leur bouche.

SEXTINE

Non loin encor de l'heure où rougit la nuit sombre,
En la saison des nids et des secondes fleurs,
J'entrai dans un bosquet, non pour y chercher l'ombre,
Mais parce qu'on voyait, sous les feuilles sans nombre,
Palpiter des rayons et d'étranges couleurs,
Et l'aurore au soleil y disputer ses pleurs.

Mon sang, dans le trajet, teignit de quelques pleurs
Les aiguillons du houx et la barrière sombre
Que l'épine et la ronce aux vineuses couleurs
Avaient lacée autour de l'asile des fleurs.
Dans la clairière enfin quel m'apparut leur nombre,
Alors que du fourré j'atteignis la pénombre!

Harmonieux réseau de lumières et d'ombre!
Là tous les diamants de la rosée en pleurs,
Les perles à foison, les opales sans nombre,

Dans la neige et dans l'or ou le rubis plus sombre,
Frémissaient, et, filtrant de la coupe des fleurs,
Allaient du doux feuillage argenter les couleurs.

C'est alors qu'une fée aux charmantes couleurs,
Sortant comme du tronc d'un grand chêne sans ombre,
Qui défendait du nord le royaume des fleurs,
Apparut à mes yeux encor vierges de pleurs.
Elle me dit : « Ainsi tu fuis la route sombre,
Et de mes ouvriers tu veux grossir le nombre.

« Contemple mes trésors, et choisis dans le nombre.
Avec art, à loisir, assemble leurs couleurs,
Compose ta guirlande, et, si le vent plus sombre
En bannit le soleil et les sèche dans l'ombre,
Répands-y de ton âme et la flamme et les pleurs :
Des rayons immortels jailliront de ces fleurs. »

Je vous cueillis alors, chères et chastes fleurs,
Et je n'ai plus tenté d'accroître votre nombre.
Celle-là n'a voulu que mon sang et mes pleurs,
A qui je destinais vos royales couleurs;
Et je suis revenu, pour vous sauver de l'ombre,
Vers la fée elle-même, avec le cœur bien sombre.

Plus sombre en est le deuil qui s'entoure de fleurs.
L'ombre pour nous calmer a des oublis sans nombre;
Mais aux couleurs du jour se ravivent les pleurs.

GUSTAVE NADAUD

NÉ EN 1821

La chanson est la poésie aimée de la France. On fêtait sainte Cécile dans une ville de Bourgogne. Toasts, discours en prose et en vers, chœurs, tout avait passé devant un auditoire froid et distrait. Tout à coup à la voix d'un chansonnier, il s'anima. C'était Nadaud. Il fit rire, il fit pleurer, il attendrit sur la *Mère Françoise*, puis, dans la salle attiédie par le feu d'automne, il fit circuler sa fraîche pastorale de printemps, *May;* puis enfin la fête finit dans le rire éveillé par l'immortelle chanson des *Gendarmes*. Chaque strophe, saluée d'applaudissements, vibrait dans la salle et les cœurs sonores. Ce n'était plus l'auditoire accoutumé de Nadaud, ce public aimable des salons, aux mains gantées, aux applaudissements tièdes comme ses tasses de thé, aux éloges froids comme ses glaces. C'était un auditoire jeune, passionné, sincère, plein d'entrain et de joie. Ces têtes heureuses, illuminées de gaieté ou voilées de mélancolie, reflétant le soleil ou l'ombre des chansons, ces mains nues aux chauds applaudissements, ce public populaire d'ouvriers chanteurs versant le vin de l'enthousiasme, grisait le chansonnier lui-même. Le Dieu de la jeunesse enivrait l'auditoire et l'artiste. Jamais il ne chanta mieux. Quand il eut fini, tous le saluèrent le roi de la fête.

Le lendemain je relus les chansons de Nadaud avec inquiétude. Le mot cruel de Beaumarchais me bourdonnait à l'oreille : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » Je fus vite rassuré par ce charmant volume; c'était bien de la poésie. Une poésie légère, fille naturelle d'Horace, de La Fontaine, de Boileau, de Voltaire et de Béranger. Poésie pratique, plus qu'idéale, que croyait-elle? Voilà un bien grand mot pour elle, et qui la fera sourire. Qu'elle me pardonne! Je ne demande pas son passe-port de bonne vie et mœurs; je ne suis pas

aussi gendarme que cela. Qu'elle passe en paix! Elle est jolie, spirituelle, elle a le jupon court, le bonnet sur l'oreille, et je la suis. Où va-t-elle? Elle n'entre pas au *Caveau* ou à la barrière; elle garde son élégance de fine race bourgeoise. Sa jeunesse l'entraîne à la Chaumière, elle danse joyeusement, court *le Quartier Latin*, raille *M. Bourgeois*, *Chauvin*, *les Gendarmes*, se décollète *au souper de Manon*, donne ses bijoux au *Mendiant*, se réveille aux fraîches amours de *May*, enivre dans l'ardente *Promenade* d'été, rêve un moment dans *la Forêt* en automne, se réchauffe en hiver à *la Bûche de Noël*, et s'endort gaiement après son *coucher*. Autant de chansons qui la dévoilent; avec elle, point de mystère, et comme elle dit :

De la robe qui te gêne
Ouvrons les plis familiers;
Tu gémis sous la baleine;
Délivrons les prisonniers.

La voilà presque connue, cette facile poésie, sœur de Manon Lescaut, de Lisette et de Mimi Pinson. Elle a je ne sais quelle distinction dans le plaisir; elle passe avec aisance de la Chaumière au salon, et les grandes dames l'applaudissent. Elle charme, elle amuse, et vive la gaieté!

Sa gaieté a parfois des larmes, ou plutôt une rosée de mélancolie vite évaporée. Quand on l'écoute, on est tout étonné de rencontrer dans ses plus légers chants des sentiments, des pensées lyriques. Ainsi dans *Ivresse*, ne croyez pas à un enivrement vulgaire; le buveur reste poëte, et lance tout à coup cette belle strophe au ciel :

En vain je veux la retenir;
La vieille terre est ébranlée,
La terre tourne!... ô Galilée,
Je veux boire à ton souvenir.

Venez voir *les Pêcheuses du Loiret;* il y a là tout un tableau, un frais paysage de rivière à la Daubigny, le sentiment exquis de la nature :

Et cette extase sérieuse
Que donnent l'eau, l'air et les bois.

Dans *la Forêt*, il trouve cette note exquise :

Et l'on pense à ce qu'on aime,
Alors même
Qu'on croit ne penser à rien.

Dans *le Nid abandonné*, il a cette belle image si vraie :

> L'affection comme les fleuves
> Descend, et ne remonte pas.

Le mélange de sentiment et d'esprit fait l'originalité charmante des chansons de Nadaud. L'esprit est le fond, le sol de cette muse positive; le sentiment flotte sur elle comme la vapeur bleue sur les montagnes. Poésie sans illusions, d'un spirituel bon sens, aimant la douce vie, plaisant à tous; il faut voir dans un salon son triomphe. *Le bonhomme Séraphin, Lanlaire*, feront rire les enfants; les jeunes gens regretteront *le Quartier Latin;* les jeunes filles rêveront dans *la Forêt;* aux *Plaintes de Glycère*, les jeunes femmes s'attendriront, espéreront au *Message*, au galop passionné de *Cheval et cavalier;* les maris applaudiront le spirituel *Mari de Mme Victoire;* les conservateurs riront de *M. Bourgeois; le fou Guilleau* fera pitié aux fils de la grande armée; les vieillards souriront à la philosophie de *Bonhomme* et du *vieux Télégraphe;* et tout le monde sera content. Quoi! même ce rêveur sévère, silencieux dans un coin du salon! oui certes. Cette *Musa pedestris* a parfois des ailes, et fait *le Voyage aérien*. Mais ce grand vol la lasse vite, elle prend le vertige de l'infini, et quitte avec joie le ciel pour la terre.

Pourquoi ces strophes amies de l'idéal sont-elles si rares dans ces chansons? Ah! c'est que le chansonnier a son rôle fatal; il faut qu'il plaise. Cette poésie qui ne vit que du présent ne peut attendre l'avenir. La chanson n'a qu'un succès fugitif; elle n'a qu'un moment, la popularité légère du salon ou de la rue. On ne chante plus Désaugiers, plus Béranger même, plus Pierre Dupont; leur succès passe avec la société qui le fait. Le public est comme le sultan des *Mille et une Nuits*, il faut que le chansonnier l'amuse sous peine de mort. Il ne lui pardonnerait pas de l'ennuyer de poésie pure. Pour le remettre du *Voyage aérien*, il faut lui conter *le Voyage de l'étudiant* et *la Réponse de l'étudiante*, deux chefs-d'œuvre d'esprit.

Voilà cette poésie qui charme tous les âges et toutes les âmes. Si graves que nous soyons, nous aimons toujours le petit mot pour rire. Nous aimons, en vrais Français, cette mêlée de chansons qui nous content la comédie humaine. Elles ont la grâce, l'abondance, le naturel, la variété, le fin sourire, l'accent clair et juste. Elles aiment la netteté, et sont vite comprises. C'est la bien-aimée du public français, cette poésie courte, rapide, qui ne le fait pas rêver, ni penser longtemps. Les longs discours lui font peur, comme à La Fontaine. Il aime à goûter la poésie

comme le vin, dans de petits verres. On ne saurait trouver de chansons plus aimables, plus variées, plus habiles à plaire. C'est toujours un petit conte contenu dans quelques strophes, serré à la taille, se jouant avec grâce dans l'étroit corset de la chanson, et finissant toujours par une morale. Morale bonne fille, sans sévérité, souriante, et qui ne fait pas peur; morale de l'abbaye de Thélème et du *Dieu des bonnes gens*.

Est-ce tout? Non, nous n'avons rien dit de la musique de ces chansons. Ne séparons pas cette poésie et cette musique qui vivent si bien ensemble. Elles font bon ménage; ce sont bien les filles du même sang, l'accord est charmant. Ce chant sobre et clair ne couvre jamais le vers, et le laisse voir au fond comme un ruisseau limpide. On sent bien que cette mélodie ne sacrifie pas la poésie, et cette voix si habile à bien dire, à bien chanter, ne les trahit pas. Il y a là trois Grâces qui se tiennent par la main comme les Grâces de Raphaël. Cette musique est bien à Nadaud, elle a son originalité. En dehors de la romance et de la chansonnette, il a trouvé un genre à lui, une chanson nouvelle fécondée par la poésie. Musicien du Nord plus qu'il ne le croit, né à Roubaix, dans le pays voisin de Grétry, il s'est bien gardé des roulades italiennes. *Le Message*, par exemple, cette exquise mélodie, est fille de la musique allemande qu'il craint tant. Oui, sans s'en douter, les premières notes du *Message* sont un écho d'un rondo de Hændel. Mais passons en disant que la musique de Nadaud a la variété de sa poésie. Musique bien française qui se retient de suite, devient vite populaire, et enchante la mémoire.

Nous avons dit le charme de ces chansons. Serons-nous ingrat en risquant un mot de critique? Leur forme est un peu nue comme leur fond économe d'images. Il a la crainte de la couleur, et les épithètes classiques refroidissent quelquefois son style de leurs teintes grises. Cette poésie, si légère dans sa vie, est trop sage dans sa toilette. Son goût a failli parfois, par exemple dans sa belle chanson du *Mendiant*. Il a mêlé, au banquet, des convives bien surpris de se voir ensemble: Aspasie et saint Martin. Le fond est épicurien, c'est la poésie du plaisir. Cependant le volume, très-léger au début, se corrige, s'épure vers la fin comme un vin généreux. Nous avons rêvé souvent des chansons nouvelles pour notre temps nouveau, des chansons agitées des grandes inquiétudes et des grands désirs comme les âmes de notre âge. Béranger vers la fin, Pierre Dupont, ont trouvé parfois cette poésie désirée. Nadaud, lui, se tient à l'écart de la mêlée; sa poésie, aux goûts calmes, pêche à la ligne, prend les goujons, et regarde sans trouble passer le

fleuve des révolutions. Notre chansonnier aimé ne s'étonnera pas si l'on désire une poésie plus intime et plus héroïque, à l'heure des tristesses du foyer et des tristesses de la patrie. La joie n'est pas le chant complet du monde, le plaisir n'est pas l'amour, l'esprit n'est pas la liberté. La douleur, l'amour et la liberté veulent aussi leur part. Quand on a fait *le Voyage aérien*, *le Message* et *l'Improvisateur de Sorrente*, on est digne de les chanter.

CH. ALEXANDRE.

Chansons, par G. Nadaud, nouvelle édition. Plon, 1864.

CHEVAL ET CAVALIER

J'ai mis le pied dans l'étrier ;
Que ton galop, mon fier coursier,
Au loin m'emporte !
Ton pauvre maître devient fou ;
Il faut aller... je ne sais où...
Qu'importe ?...

Comme elle me croyait bien pris
Dans le réseau de ses mépris,
La fille blonde !
Fuyons la sirène aux yeux doux ;
Il faut placer entre elle et nous
Le monde !

Tous les jours, nous partions ainsi,
Légers d'allure et de souci,
Pour voir la belle.
Évite le sentier étroit
Que tu connais, et qui va droit
Chez elle.

Qu'elle est fière de ses attraits,
De ces faux dieux que j'adorais,
De son teint pâle !
Le ciel se mire en ses yeux bleus ;
Sa voix, comme un chant amoureux,
S'exhale !

Mon âme a repris sa fierté,
Et je lui jette en liberté
Mon anathème.

O mes lèvres, que vous mentiez!
Tous les jours vous lui répétiez :
Je t'aime!

O la capricieuse enfant,
Qui n'aime pas, et qui défend
D'aimer les autres!
Heureux les cœurs sans amitié,
Qui n'ont jamais pris en pitié
Les nôtres!

Fuyons, fuyons; voici l'instant
Où, tous les soirs, elle m'attend,
Froide et touchante.
Et moi, je fuis loin de ces lieux
Sans une larme dans les yeux :
Je chante!

Mais qu'ai-je vu? Le vert gazon,
L'allée obscure, la maison...
Ah! plus de doute :
Maudits cheval et cavalier,
Qui ne sauraient pas oublier
Leur route!

Fuyons, fuyons; presse le pas....
Mais non; ne l'aperçois-tu pas
A sa fenêtre?
Il faut lui dire adieu; demain,
Nous nous remettrons en chemin...
Peut-être.

PANDORE

OU LES DEUX GENDARMES

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier;
L'un portait la sardine blanche,
L'autre, le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore :
« Le temps est beau pour la saison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

Phœbus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir ;
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
« Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

— « Ah ! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété ;
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité !
Pourtant, l'épouse qui m'adore
Repose seule à la maison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

— « Il me souvient de ma jeunesse;
Le temps passé ne revient pas...
J'avais une folle maîtresse
Pleine de mérite et d'appas.

Mais le cœur... (pourquoi? je l'ignore),
Aime à changer de garnison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

« La gloire, c'est une couronne
Faite de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone :
Je suis époux et brigadier.
Mais je poursuis ce météore
Qui vers Colchos guidait Jason...
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

Puis, ils rêvèrent en silence;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais, quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son !
— « Brigadier, répondait Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

Un nouveau tirage de ce volume nous permet d'y faire des changements utiles.

Le premier mérite d'une anthologie est de répondre pleinement à la confiance du lecteur par la sévérité apportée au choix des citations. C'est là un principe auquel nous avions été fidèles dans la composition des trois premiers volumes ; on nous a justement reproché de nous en être un peu écartés pour celui-ci.

Nous omettons donc, cette fois, quelques poëtes qu'un mérite exceptionnel n'imposait pas à notre choix. Il y aurait injustice à leur donner la préférence sur des rivaux exclus qui les valent.

Nous aurions voulu compenser ces suppressions, d'ailleurs, peu considérables, par de précieuses additions. Pendant les seize ans écoulés depuis la première publication de ce volume, les poëtes illustres qui le remplissent déjà, Victor Hugo, A. de Vigny, Sainte-Beuve, Le Conte de l'Isle, ont publié de nouveaux recueils, et toute une génération de jeunes poëtes a surgi.

Une difficulté insurmontable nous a arrêtés. Un choix complet de citations emprunté aux œuvres très-nombreuses dont nous parlons, formerait tout un nouveau volume, et pour qu'il ait l'étendue, sinon l'importance des précédents, nous devons attendre encore quelques années.

Nous voulons, du moins, profiter des quelques pages dont nous pouvons disposer, pour donner place dans ce recueil à un poëte qui possède, à un degré très-remarquable, le mérite si rare d'une originalité vraie, M. Edmond Cottinet.

Août 1878. E. C.

EDMOND COTTINET

NÉ EN 1824

De nos jours, la satire a surtout l'accent sombre et tragique; elle s'arme rarement de gaieté et de verve comique; à peine quelques fantaisies d'Alfred de Musset font-elles exception.

La gaieté et la verve comique sont les traits caractéristiques du talent de M. Edmond Cottinet, qui, après s'être fait connaître comme poëte lyrique par un charmant livre, *Les Intermèdes*[1], va se révéler prochainement sous un aspect nouveau, dans un recueil de poëmes intitulé *Les Tragi-comiques*.

Auteur de comédies qui se distinguent par des qualités de fine observation et de franche causticité, M. Edmond Cottinet applique à la satire, de la façon la plus heureuse, les procédés de l'art théâtral. S'attaquant aux ridicules, aux travers, aux vices de la société contemporaine, tantôt il les moule sur le vif avec un puissant relief et une irréprochable vérité, tantôt il les fait librement agir et parler dans des saynètes pleines d'imagination et d'esprit.

Si la muse de M. Cottinet s'égaye le plus souvent, elle est, quand il le faut, grave et triste. Les sentiments les plus hauts et les plus purs, le patriotisme, l'amour de la famille, les vertus viriles, la sincérité, le courage y font vibrer des cordes d'une tonalité éclatante et profonde.

E. C.

1. V. *Les Intermèdes*, Jouaust, 1873.

LA PLAINTE D'ALFRED.

Comme Éros, piqué par l'abeille,
S'abat au pourpris de Vénus,
Crie à sa mère, et la réveille
Avec ses sanglots ingénus,

Et, la baignant de mainte larme,
Tend vers elle son doigt gonflé,
Afin qu'elle le souffle, et charme
Le mal dont il est affolé ;

Ainsi, vers le Dieu de ses pères,
Qu'il n'invoquera pas en vain,
Tout trempé de larmes amères,
Accourt Alfred, l'enfant divin.

« O Dieu juste ! ô Dieu, que je souffre !
Ah ! mon cœur ! ah ! mon faible cœur !
Quel plomb en fusion, quel soufre
Remplace ta rouge liqueur ?

« Et de quel crime est-ce la peine ?
Quel code d'enfer a pour loi
Qu'une torture surhumaine
Déchire un enfant tel que moi ?

« Je n'y puis plus durer, je pleure,
Et je crois que je vais mourir...
Il faut qu'il se fasse sur l'heure
Un miracle pour me guérir.

« Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon ! »

LE DIEU JUSTE ET BON

Me voici. — Qui donc à ma porte
Élève la voix ?... Toi, l'enfant !
Un buffle ne l'a pas plus forte
Quand c'est sa narine qu'on fend !

ALFRED

Ah ! c'est bien pis qu'une narine !
C'est mon faible cœur, ô mon Dieu !
Qu'on a percé dans ma poitrine
D'une flèche... non, d'un épieu !

LE BON DIEU

Encore un accident de chasse !

ALFRED

Serviteur ! ce n'est pas au bois,
Au passage de la bécasse,
Que se font les coups que tu vois !

LE BON DIEU

Où donc, mon mignon ?

ALFRED

Dans le monde,
Dans l'égout qu'on nomme Paris,
Au milieu de la foule immonde
Qui n'a pas entendu mes cris.

LE BON DIEU

Sans doute, elle est fort occupée...

ALFRED

Oui, pour un salaire incertain,
Pour courir après leur lippée,
Ces gens-là se lèvent matin.

LE BON DIEU

Mais d'où vient ton mal?

ALFRED

D'une femme.

LE BON DIEU

Eh quoi! ta femme s'est permis...

ALFRED

Ce n'est pas la mienne, l'infâme!
C'est celle d'un de mes amis.
Je suis garçon...

LE BON DIEU

Comme moi.

ALFRED

Pense
Que j'en étais fou! qu'elle a pris,
Sans me demander ma dispense,
Un autre amant!

LE BON DIEU, avec politesse.

J'en suis surpris.

ALFRED

Sais-tu que j'ai, deux fois, bon Père,
Posé le fer sur mon sein nu?

LE BON DIEU

On t'a lié les mains, j'espère!

ALFRED

J'étais seul... je me suis tenu.

J'ai la peau d'une sensitive.
Au plus léger attouchement
D'une ferraille destructive,
Elle rentre instinctivement.

Mais que mon âme est donc mutine!

LE BON DIEU

Qu'as-tu fait pour la contenter?

ALFRED

Je me suis plaint à Lamartine,
Qui n'a pas daigné m'écouter.

LE BON DIEU

Alors, il valait mieux te taire.

ALFRED

Non ; quand je souffre, j'aime fort
Crier tout mon saoul, et Voltaire,
Quand je ne dors pas bien, a tort.

Dort-il content, lui, l'horrible homme
Par qui fut mon ciel dépeuplé ?

LE BON DIEU

Oui, je crois qu'il a fait un somme
Et qu'il ne l'avait pas volé.

Sa journée avait été rude!...

ALFRED

Seigneur, comment en parlez-vous?

LE BON DIEU

Tu le vois, comme un Dieu peu prude...
J'aime assez Voltaire, entre nous.

Il m'adressa des politesses
Dont je lui saurai toujours gré,
Et, quand il eut le cœur navré,
Il garda pour lui ses tristesses.

ALFRED, piqué.

C'est pour moi que l'on dit ceci ?

LE BON DIEU

Non, Alfred, non, c'est pour un autre.
Va, va, je t'aime bien aussi ;
Achève en paix ta patenôtre.

ALFRED

Eh bien, je suis au désespoir.
Peu s'en faut que je ne me pende.
J'ai perdu ma mie hier soir.

LE BON DIEU

Prétends-tu que je te la rende ?

ALFRED

Fi ! suis-je un être sans pudeur ?
Pour rattraper une coquine,
Je dérangerais ta grandeur !
D'ailleurs, sous certaine basquine,
J'ai lorgné ce matin...

LE BON DIEU

Morbleu !
Poëte aux désespoirs fugaces,
Ta clameur n'était donc qu'un jeu !
T'avouerai-je que tu m'agaces ?...

ALFRED

Non, je souffre comme un damné...
Et je jouis comme un archange.

Même, je ne suis acharné
Que contre ce méchant mélange;

Je voudrais jouir seulement.
Et c'est pour gagner cette grâce
A notre misérable race
Que je te prie en ce moment.

O toi qui peux tout sur la terre...
Et sur la lune... réponds-moi !
Le mal, quel est donc ce mystère ?
La douleur, quelle est cette loi ?

Pourquoi, quand ta faveur abonde,
Comme un miel, dans nos vœux remplis,
Faut-il quitter ce pauvre monde
Avant ses cent ans accomplis?

Pourquoi l'épine sous les roses?
Pourquoi la soude dans les mers?
Pourquoi l'endroit des belles choses
A-t-il de monstrueux envers ?

Pourquoi voit-on des femmes douces
Offrir l'arsenic en bonbon ?
O Dieu juste, pourquoi les rousses ?
Et les négresses, à quoi bon ?

Pourquoi l'or, comme la poussière,
Sous nos pieds n'est-il pas commun?
Pourquoi ne fais-tu pas, ô Père,
Mille écus de rente à chacun ?

Les tiennes n'en seraient pas pires,
Puisqu'il ne t'en coûterait rien,
Et puisque du néant tu tires,
Gratis, le mal comme le bien;

Et nous, plus contents que tes anges
(Qui ne le sont pas tous les jours),
Nous ferions sonner tes louanges
Jusqu'à tes immortels séjours.

LE BON DIEU, après un temps.

J'ai connu, l'an dernier, un jeune homme nommé...
N'importe! — qui vivait au collége enfermé.
Dans son lit, chaque soir, il faisait sa prière,
Et répandait devant mon trône de lumière,
Avec son petit cœur, ce vœu fixe et fervent,
Qu'un bâillement fautif coupait, le plus souvent.
C'était que la semaine.. eût... rien que des dimanches!
Tout juste à la même heure, en retirant ses manches,
Sa sœur, une fillette, avant de se coucher,
D'une voix à fléchir les côtes d'un rocher,
Me suppliait... qu'au moins les tartines futures
Fussent faites sans pain... rien que de confitures!
Et, moi, qui vois monter beaucoup de vœux pareils,
Je riais, en peignant ma barbe de soleils.
Cet apologue a-t-il besoin d'un commentaire?

ALFRED

Va toujours.

LE BON DIEU

O cervelle obtuse et réfractaire!
Que te faut-il de plus? Comment ne sens-tu pas
Que l'homme est un enfant au collége ici-bas?
Que la terre n'est point son paternel domaine?
Qu'il y vient épeler six jours de la semaine,
Afin que, le septième, à sa besogne expert,
Il rentre chez son père et lise à livre ouvert?
Et que, si je permets au paresseux insigne
D'accuser l'almanach, le pensum, la consigne,
C'est que l'homme-écolier les bénit, quand il sort
Avec cet *exeat* qu'il appelle la mort?

ALFRED

Encore une jolie affaire,
La mort!... digne de compliment!
Ne pouvais-tu donc pas nous faire
Quitter le collége autrement?

LE BON DIEU

En ballon, n'est-ce pas?

ALFRED

Peut-être!
Avec certain gaz... à trouver,
Je vois déjà par sa fenêtre
Le mourant prêt à s'enlever.

LE BON DIEU

Et l'attraction, qu'il oublie?
Les lois de Newton, qu'en fais-tu?
Au sol l'attraction vous lie,
Fussiez-vous moins lourds qu'un fétu!

Il faut donc mourir, ô poëte,
Comme on meurt, afin que l'esprit
Puisse sortir de la planète
Où reste le corps.

ALFRED

Qui pourrit...

LE BON DIEU

Non; qui pèse.

ALFRED

C'est un système!

LE BON DIEU

C'est de la physique.

ALFRED

D'honneur,
La seule physique que j'aime
Est celle qui tend au bonheur!

Oui, celle de la confiture
Sans pain, que l'enfant demandait.
Mieux que Newton elle entendait,
L'enfant, les lois de la nature !

LE BON DIEU

Et, toi, tu ne les entends pas
Si bien qu'une jeune fauvette.
Quoi ! comme sous le coutelas,
Tu hurles du haut de ta tête ;

Je quitte tout, et, quand je viens,
J'apprends qu'il s'agit d'une femme !
Mieux encore, que tu n'y tiens
Pas plus qu'elle à toi, la bonne âme !...

Et, là-dessus, tu prends ton temps
Pour reprocher à ma sagesse
Les bobos dont vos mécontents
Trouvent que je vous fais largesse !

L'ami, sache que mes bienfaits,
Pour dresser l'être raisonnable,
N'ont pas d'aussi puissants effets
Que les peines dont je l'accable.

Ce que vous appelez des maux
Sont des éperons d'industrie !
Demande aux autres... animaux
Si pour eux l'excitant varie.

Diras-tu que pour les humains
La pointe en est plus acérée ?

C'est qu'ils sont sortis de mes mains
Comme une espèce préférée !

Oui, sans ces maux que tu maudis,
Vautrés sur les biens trop faciles,
Vous seriez des bêtes !... tandis
Que vous êtes des imbéciles [1].

Les Tragi-comiques.

AMOUR, AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS...

GONTRAN, il entre.

Allons, c'est chose faite, et je suis trop heureux !
Cette fille est unique !... On a brisé le creux
Après qu'on l'a moulée... Et je l'aurai pour femme !
Belle, on lui sent au cœur une si noble flamme
Qu'on l'aimerait vilaine, et, riche comme elle est,
On l'adorerait pauvre. Ah ! bonheur trop complet,
Tu me fais peur !... Il faut que j'achète une bague,
Et qu'en passant les ponts, je la lance à la vague
Pour conjurer le sort ; sans cela, foin de moi !

Mais qu'est-ce que j'entends ?... l'antichambre en émoi !
Des sanglots à ma porte ?.. Ah çà, quel est le cuistre
Qui vient là me sonner cette aubade sinistre,
Ivrogne matinal ?... c'est vous, Joseph ?
(Il ouvre la porte et regarde.)
Gaston !

1. — Le mot *imbéciles* est ici dans le sens du latin *imbecillis*, faible. Il ne s'adresse pas au glorieux Alfred, que personne n'admire plus que l'auteur de ce badinage, mais aux humains, dont il s'est fait parfois le porte-paroles un peu trop complaisant.

Gaston qui pleure !

GASTON, dans l'antichambre.

Ouh ouh...

GONTRAN,

Grand Dieu ! que dirait-on
Si l'on savait au cercle...

GASTON

Ah ! mon cher, c'est horrible !

GONTRAN

De vrais pleurs ?... Par ma foi, ceci n'est plus risible !
Entrez, asseyez-vous !

GASTON entrant et essayant de se dominer.

Je sors de chez Moysin.

GONTRAN

Votre notaire ?.

GASTON

Il est, je crois, votre cousin ?

GONTRAN

Oui-dà !

GASTON

Vous a-t-il dit que j'aimais sa pupille?

GONTRAN

Non, mais je le savais.

GASTON

Une adorable fille,
Gontran !

GONTRAN

Ce jugement, Gaston, vous fait honneur.

GASTON

Voilà tantôt deux ans que, comme un suborneur,
Je cache le dessein de la prendre pour femme...

GONTRAN

Très-bien.

GASTON

Pour l'obtenir, j'aurais vendu mon âme !
Et qu'est-ce que j'apprends de ce Moysin hideux ?
Qu'un obstacle invincible existe entre nous deux.

GONTRAN

Diable ! est-ce sa naissance, à tous les yeux si claire,
Qui se compliquerait de quelque noir mystère ?
Est-ce que vous seriez tous deux du même sang ?

GASTON

Quelle bourde !

GONTRAN

Je cherche un obstacle puissant,
Je ne trouve pas mieux.

GASTON

Vous cherchez dans la lune,
Mon ami ! La barrière est terrestre et commune.
C'est celle où, chaque jour, le cœur vient se briser,
Celle qu'aucun pouvoir ne saurait abaisser,
Et que, dans ce pays, où tout change de face,
Les révolutions mêmes laissent en place :
L'argent, l'argent maudit, l'imperturbable roi,
Met son veto d'enfer entre Louise et moi.
Ah ! j'en mourrai !

GONTRAN

Comment! vingt mille francs de rente!
— C'est ce que vous avez, pas vrai ?...

GASTON

Ah! tenez, quand je pense, mon cher,
(Il décroche un stylet de la panoplie.)
Qu'avec un pouce ou deux de ceci dans la chair...

GONTRAN

Laissez donc cette lame.

GASTON

Elle est empoisonnée?

GONTRAN

Non, mais d'un armurier fameux elle est signée;
Vous pourriez la gâter.

GASTON

Eh bien, avec ceci...
(Il décroche un revolver.)
Quand je pense, Gontran, que, sans sortir d'ici,
Je pourrais lestement quitter cet affreux monde,
Endormir ma douleur dans une paix profonde,
Et dire à ma Louise un assez doux adieu,
Rien qu'en pressant du doigt ce bout de fer...
(Le coup part.)
Credieu!
L'arme était donc chargée?

GONTRAN

Il faut croire.

GASTON

Tonnerre!
Et vous ne disiez mot, vous!... vous me laissiez faire!

GONTRAN

L'arme ne craignait rien, et vous êtes majeur.

GASTON

Heureusement aussi, je ne suis point rageur.
Sans cela, jour de Dieu! pour votre sang-froid bête
Je devrais vous lâcher le reste dans la tête!
A-t-on vu!... je pouvais tout net m'estropier!...
J'étais joli garçon, moi, pour me marier,
Avec un œil de moins ou l'oreille fendue!

GONTRAN

Vous marier?

GASTON

La chose est-elle défendue?
Eh! oui, je me marie! — Et moi qui l'oubliais!...
Décidément, l'amour fait d'un homme un niais,
Un bœuf, un idiot perclus de la cervelle!
Mon mariage en train est ma grande nouvelle;
Eh bien, il a fallu ce coup de pistolet
Pour le tirer du fond de mon oubli complet!

GONTRAN

Avec ce mariage — admirable surprise —
Comment arrangiez-vous vos projets sur Louise?

GASTON

Que voulez-vous! j'en suis à ce point-là féru
Qu'avant mon dernier ban chez Moysin j'ai couru
Pour voir si je pouvais me résoudre à la prendre!...
Si tout était compté, si l'on n'osait prétendre
A quelque indemnité d'Haïti, soit encor
A la succession Dubois, aux tonnes d'or
Que le gouvernement hollandais lui conteste...
A la mort d'un parrain!... Non, rien! — Je crois, du reste,
Que pour elle on attend un miracle, un époux,
Un homme de courage!...

GONTRAN

Enfin, qu'épousez-vous,
Vous?

GASTON, souriant d'aise.

Dot, un million, le double en espérance.

GONTRAN

Peste ! dans ces prix-là, la femme est rare en France !

GASTON

Je ne vous dirai pas que j'épouse Cypris...
La mienne a... tel détail, dont vous serez surpris...
Mais, on s'y fait. Déjà, moi, j'en ai l'habitude.

GONTRAN

Qu'est-ce à dire ?

GASTON

Ma foi ! c'est une belle étude
Anatomique !... Au fait, vous n'aurez pas besoin
De payer pour la voir ; vous serez mon témoin.

GONTRAN

Quel jour ?

GASTON

Le trente.

GONTRAN

Non, nous serons à Venise,
Le trente.

GASTON

Vous partez ?... avec ?...

GONTRAN

Avec Louise.

GASTON

Avec Louise !

GONTRAN

Eh oui ! mariés le vingt-neuf,
Mon bon !

GASTON

Vous l'épousez ?

GONTRAN

On ne fait rien de neuf,
Cette année; on adore une fille, on l'épouse.

GASTON, avec résolution.

Nous ne nous verrons plus.

GONTRAN

Votre femme est jalouse?

GASTON

Non; c'est moi qui serais jaloux.

GONTRAN

De mon bonheur?

GASTON

La merveille du monde est à vous!

GONTRAN

Flagorneur!
A quel abus des mots la politesse mène!
J'ai la merveille, soit, mais vous, le phénomène!...
Nous n'avons, que je crois, rien à nous envier.

GASTON, prenant son chapeau.

C'est égal, désormais il faut nous oublier.
J'aurais trop à souffrir.

GONTRAN

Adieu donc, pauvre riche!

GASTON, à part.

Moi, voir des meurt-de-faim comme ça... je t'en fiche!

(Il sort.)

(*Les Tragi-comiques.*)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUATRIÈME

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Pages.

ALPHONSE DE LAMARTINE. Notice. — (M. JULES JANIN) 1

L'Isolement 23
Le Lac 25
Le Crucifix 27
Improvisé en sortant du cachot du Tasse 30
Le Papillon 31
L'Abbaye de Vallombreuse 31
Éternité de la nature, Brièveté de l'homme, *Cantique* 33
Le premier Regret, élégie 37
Les Révolutions 42
Novissima Verba 52
Fragment de *Jocelyn* 71
Épître à Adolphe Dumas 74

CHARLES NODIER. Notice. — (M. PHILOXÈNE BOYER) 83

Adieux aux romantiques 88
Elle était bien jolie 89
Sonnet 90

Pages.

BÉRANGER. Notice. — (M. HIPPOLYTE BABOU). 91

Le Roi d'Yvetot. 96
Roger Bontemps. 98
Les Souvenirs du peuple. 100
Le Vieux Caporal. 102
Le Suicide. 104
Les Bohémiens 106
Les Fous. 109
Les Gueux. 110
Rosette. 112
Les grands Projets 113

DENNE-BARON. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU). 115

Zéphyre 121
Élégie sur l'Amour, traduite de Properce. 122
Ode à Daphné. 123

MILLEVOYE. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU). 127

La Chute des Feuilles 133
La Résolution 134

GUTTINGUER. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU) 135

Ils ont dit : L'amour passe, et sa flamme est rapide. 142
Les Étoiles 143
Les saintes Amitiés. 145
Sonnet. 146

MADAME DESBORDES-VALMORE. Notice. — (M. CHARLES BAUDELAIRE). . . 147

Souvenir. 151
Malheur à moi ! 151
S'il l'avait su ! 152
Les Roses de Saadi. 153
La jeune Fille et le Ramier. 153
Le Nid solitaire 154

ALEXANDRE SOUMET. Notice. — (M. LÉON DE WAILLY). 155

Note de l'éditeur. 159

JEAN POLONIUS. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU) 161

L'Exil d'Apollon. 166
Fragment du poëme intitulé : *Empédocle* 169

Pages.

ÉMILE DESCHAMPS. Notice. — (M. PAUL JUILLERAT) 171
Rodrigue pendant la bataille 179
Première page d'un Album 183
Fragment 185
Stances. A M. de Lamartine. 186
Sonnet 187

CASIMIR DELAVIGNE. Notice. — (M. PIERRE MALITOURNE) 188
Aux ruines de la Grèce païenne. 196
A mon Fils 199
Ballade. 201

MADAME A. TASTU. Notice. — (M. LÉON DE WAILLY) 203
Le dernier jour de l'année. 211
Plainte. 213
Découragement. 213

REBOUL. Notice. — (M. VALÉRY VERNIER). 215
Élégie à une mère. 221
Vers composés dans une des journées de juin 1848 223

ALFRED DE VIGNY. Notice. — (M. BARBEY D'AURÉVILLY). 225
Moïse. 233
Fragment du poëme intitulé : *Éloa*. 237
Dolorida. 240
La Bouteille à la mer. 244

ANTONI DESCHAMPS. Notice. — (M. PAUL JUILLERAT). 252
Chant troisième de L'ENFER DU DANTE. 258
Le Poëte. 262
Sonnets. Depuis longtemps je suis entre deux ennemis. 263
Après la mort de Laure. 264

VICTOR HUGO. Notice. — (M. CHARLES BAUDELAIRE). 265
Tristesse d'Olympio. 277
Soleil couchant 282
Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine 283
Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande 284
La Vache 284
Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe! 285
Le grand homme vaincu peut perdre en un instant 286
La tombe dit à la rose 287

Pages.

MÉRY. Notice. — (M. PHILOXÈNE BOYER) 288
Sur la terrasse des Aygalades. 312
Les Heures 313
Avant l'Homme 314
A Virgile. 317

BRIZEUX. Notice. — (M. HIPPOLYTE BABOU). 321
Marie. 325
L'Apprentissage 327
Le Doute. 328
Les Trois Voyages. 330
A E 330
Les Fleurs sombres 332

AMÉDÉE POMMIER. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU). 333
Le Papillon-espoir 339
Mon Utopie 340
La Rime 341
Ne touchez pas à l'enfant. 346
Bien perdu. 346

MADAME DE GIRARDIN. Notice. — (M. PHILOXÈNE BOYER) 347
Début du poëme intitulé : *Napoline*. 352
La Nuit 353

SAINTE-BEUVE. Notice. — (M. HIPPOLYTE BABOU) 357
A la Rime. 363
Imité de Kirke White. 366
Toujours je la connus pensive et sérieuse 367
Espérance 369
A M. Auguste Leprévost. 371
Refrain. 373
Quand de la jeune amante en son linceul couchée 374
Sonnets. 375

AUGUSTE BARBIER. Notice. — (M. LÉON DE WAILLY). 377
La Curée 387
Dante 391
Michel-Ange. 392

CHARLES DOVALLE. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU). 393
Qu'aimez-vous? 395
La Halte au marais 396

Pages.

GÉRARD DE NERVAL. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU) 399
Fantaisie. 404
Le point noir. 405
Les Papillons 405
Vers dorés. 408

ALFRED DE MUSSET. Notice. — (M. HIPPOLYTE BABOU). 409
Note de l'éditeur 413
A la Malibran. *Stances*. 414

HÉGÉSIPPE MOREAU. Notice. — (M. THÉODORE DE BANVILLE). 421
Le Baptême 428
La Voulzie. 429
La Fermière. 431

THÉOPHILE GAUTIER. Notice. — (M. CHARLES BAUDELAIRE). 433
Pantoum. 437
La Chimère. 437
Pastel 438
Chinoiserie 438
L'Horloge 439
A Zurbaran 441
Ténèbres. 443
Inès de las Sierras 450

VICTOR DE LAPRADE. Notice. — (M. CHARLES ALEXANDRE). 453
La Mort d'un Chêne 463

MADAME ACKERMANN. Notice. — (M. BARBET-MASSIN) 464
Pensées diverses. 475

CHARLES CORAN. Notice. — (M. E. C.). 479
Une Flamme. 482
Rondeau 483
Écrit sur un Almanach des Muses 483
Sonnet 484
Le vin de Jurançon 485
J'ai négligé de façonner ma vigne. 485

JOSÉPHIN SOULARY. Notice. — (M. LÉON DE WAILLY) 487
Sonnets. Rêves ambitieux 490

Sonnets. Les deux Cortéges 496
— Le Fossoyeur. 497
— Oarystis 498
— Rimembranza 498
— *Deus ex machinâ* 499
— *Primula veris* 499

AUGUSTE VACQUERIE. Notice. — (M. THÉODORE DE BANVILLE). 501
Solidarité. 509
L'Esprit et le Cœur 510
Ami, regarde l'art et non pas le succès 511
Vous ne vous doutiez pas tout à l'heure, en passant 511
Les fleurs et les cœurs craignent le grand jour 512
L'Enfant 513
A un Ressuscité. 514

GUSTAVE LE VAVASSEUR. Notice. — (M. CHARLES BAUDELAIRE) 517
Vire et les Virois 519
A Nicolas Le Vavasseur, poëte du XVIIe siècle 521
Épilogue des pensées fugitives 525

LECONTE DE LISLE. Notice. — (M. CHARLES BAUDELAIRE) 527
Les Jungles. 531
Midi 532
Le Manchy 533
Le Sommeil du Condor 534

THÉODORE DE BANVILLE. Notice. (M. CHARLES BAUDELAIRE) 536
Vénus couchée 543
Oh! quand la mort, que rien ne saurait apaiser. 544
A La Font-Georges. 544
A Théophile Gautier. 547
Le sang de la Coupe. 548

CHARLES BAUDELAIRE. Notice. — (M. THÉOPHILE GAUTIER). 550
L'Albatros 557
Réversibilité 557
Le Crépuscule du matin 558
La Cloche fêlée 559
Le Guignon. 560
Les Hiboux. 561
Les Petites Vieilles. 562

PIERRE DUPONT. Notice. — (M. CHARLES BAUDELAIRE). 565
Le Chant des ouvriers 572
Les Bœufs. 574
Le Repos du soir 575

ERNEST PRAROND. Notice. — (M. PH. DE CHENNEVIÈRES) 577
Le Pays des Fables 581
La Loi de la hache. 585

LOUIS BOUILHET. Notice. — (M. E. C.) 586
Fragment du poëme intitulé : *Les Fossiles*. 595
Les Flambeaux 598

ANDRÉ LEMOYNE. Notice. — (M. JULES LEVALLOIS) 600
Renoncement 602
Chemin perdu 605

ANTHOLOGIE

AVANT-PROPOS. — (M. E. C.) 609

CHATEAUBRIAND. Notice. — (M. E. C.). 611
Romance. Combien j'ai douce souvenance 613

VIENNET. Notice. — (M. E. C.) 614
Fables. Une soirée chez la perruche. 617
— L'Aigle et l'Outarde 618

PIERRE LEBRUN. Notice. — (M. E. C.) 621
La Vallée de Champrosay. 626
Le Ciel d'Athènes 629

JULES LEFÈVRE-DEUMIER. Notice. — (M. E. C.). 633
Le Baleinier 637
A mes Enfants. 637

AUGUSTE FONTANEY. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU) 641
Sonnet. A M Victor Hugo 644
A Madame *** 644
Souvenir 646

FÉLIX ARVERS. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU) 647
Sonnets 651

LOUIS BERTRAND. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU) 653
Sonnet. A M. Eugène Renduel 655
Ballade. 655

NAPOL LE PYRÉNÉEN. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU) 657
Roland 661

AUGUSTE DE CHATILLON. Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU) 665
A la Grand'Pinte 669

ALEXANDRE COSNARD. Notice. — (M. E. C.) 671
Terza Rima. 672

A. DE BELLOY. F. DE GRAMONT. } Notice. — (M. CHARLES ASSELINEAU) 675

Poésies de A. de Belloy. — Vision 684
Les Grains de grenade 684
Art sublime d'un nœud, d'une tresse ou d'un pli. 685
Le Chant du Cordier. 687
Gai passager, sous un ardent soleil 686

Poésies de F. de Gramont. — Endymion 689
Sonnets. 691
Sextine. 693

GUSTAVE NADAUD. Notice. — (M. CHARLES ALEXANDRE). 695
Cheval et Cavalier. 700
Pandore, ou les deux Gendarmes. 702

EDMOND COTTINET. Notice. — (M. E. C.). 705
La Plainte d'Alfred 706
Amour, amour, quand tu nous tiens. 715

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU TOME QUATRIÈME

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

DES POËTES CITÉS DANS LES QUATRE TOMES

Les chiffres romains indiquent les tomes; les chiffres arabes indiquent les pages.

Abundance (Jean d'), I, 555.
Aceilly (d'), II, 571.
Ackermann (Madame), IV, 468.
Adam-Billaut (V. Billaut).
Adam-de-Brabant (V. Brabant).
Adam de la Halle (V. La Halle).
Adenez-le-Roi (V. Adam-de-Brabant).
Adonville (Jacques d'), I, 574.
Amerval (Éloi d'), I, 556.
Andrieux, III, 525.
Angoulême (Marguerite d'), I, 653.
Arnault (A.-V.), II, 569.
Arvers (Félix), IV, 647.
Aubigné (Agrippa d'), II, 293.
Audefroy le Batard, I, 48.

Baif (Antoine de), II, 129.
Banville (Théodore de), IV, 536.
Barbier (Auguste), IV, 377.
Barrouso (Christophe de), I, 554.
Bartas (Du), II, 229.
Basselin (Olivier), II, 536.
Baude (Henri), I, 469.
Baudelaire (Charles), IV, 550.
Bellay (Du), I, 55.
Belleau (Remy), II, 101.
Belloy (De), IV, 675.
Benoit, I, 71.
Benserade, II, 625.
Béranger (Pierre de), IV, 91.
Bernis (Hugues de), I, 248.
Bernis, III, 285.
Berquin, III, 455.
Bertin, III, 478.
Bertrand (Louis), IV, 653.
Berry (Hugues de), I, 248.
Billaut (Adam), II, 527.

Blot, II, 604.
Bodel (Jean), I, 193.
Boétie (Étienne de La), II, 119.
Boileau, III, 1.
Boisrobert, II, 458.
Bordigné (Charles de), I, 552.
Bouchet (Jehan), I, 549.
Boufflers, III, 417.
Bougoinc (Simon), I, 510.
Bouilhet (Louis), IV, 580.
Brabant (Adam de), I, 125.
Brédeuf, II, 643.
Bresche (Jean), I, 551.
Brizeux, IV, 321.
Bunel (Guillaume), I, 555.

Champier (Symphorien), I, 554.
Chapelain, II, 464.
Chapelle, II, 752.
Charleval, II, 634.
Chartier (Alain), I, 393.
Chassignet, II, 389.
Chastel (Jehan Du), I, 564.
Chateaubriand, IV, 611.
Chatillon (Auguste de), IV, 665.
Chaulieu, III, 78.
Chênedollé, III, 582.
Chénier (André), III, 537.
Chénier (Marie-Joseph), III, 551.
Chevalier (François), I, 555.
Chrétien (de Troyes), I, 63.
Coènes de Béthune, I, 48.
Coinsy (Gautier de), I, 275.
Colin (Jacques), I, 574.
Collé, III, 239.
Collerye (Roger de), I, 141.
Colletet (Guillaume), II, 493.
Conrard (Olivier), I, 564.
Coquillart (Guillaume), I, 435.
Coran (Charles), IV, 479.
Corneille (Pierre), II, 576.
Corrozet (Gilles), I, 577.
Cosnard (Alexandre), IV, 671.
Cottinet, IV, 705.
Crétin (Guillaume), I, 483.
Crignon (Pierre), I, 563.

Damien (frère Estienne), I, 504.
Delavigne (Casimir), IV, 188.
Delille, III, 425.
Denne-Baron, IV, 115.
Désaugiers, III, 617.
Desbarreaux, II, 833.
Deschamps (Eustache), I, 373.
Deschamps (Émile), IV, 171.
Deschamps (Antony), IV, 252.
Deshoulières (Madame), III, 57.
Desmarins de Masan (Bertrand), I, 574.
Desmoulins, I, 567.
Desorgues, III, 546.
Desperriers (Bonaventure), I, 617.
Desportes (Philippe), II, 245.
Des Roches (les dames), II, 195.
Divry (Jean), I, 569.
Dorat, III, 383.
Dovalle, IV, 393.
Droyn (Jean), I, 556.
Dubartas, II, 229.
Ducis, III, 373.
Dufresny, III, 124.
Dupont (Pierre), IV, 565.
Dupré (Jean), I, 574.
Durant (Gilles), II, 327.

Émery (Germain), I, 549.

Fastoul (Baude), I, 193.
Flamenc (Guillaume), I, 564.
Florian, III, 503.
Fontaine (Charles), I, 649.
Fontanes (de), III, 517.

Fontaney (Auguste), IV, 641.
Froissart (Jean), I, 329.

Galois (Yvon), I, 567.
Garnier (Robert), II, 589.
Gautier (Théophile), IV, 433.
Gentil-Bernard, III, 269.
Gervaise (Pierre), I, 549.
Gilbert, III, 461.
Girardin (Madame de), IV, 347.
Gobin (Robert), I, 556.
Godard (Jacques), I, 551.
Godeau, II, 560.
Gombaud (Ogier de), II, 400.
Gomberville, II, 517.
Gramont (F. de), IV, 689.
Grécourt, III, 165.
Gresset, III, 258.
Gringore (Pierre), I, 513.
Grosnet (Pierre), I, 548.
Guttinguer, IV, 135.
Guyot (de Provins), I, 248.

Habert (François), I, 577.
Hamilton, III, 95.
Héroet (Antoine), I, 626.
Hesnault (Jean), III, 52.
Hodic (Charles Du), I, 574.
Huetterie (La), I, 574.
Hugo (Victor), IV, 265.

Jamin (Amadis), II, 205.
Jodelle (Étienne), II, 145.

Labé (Louise), II, 79.
La Fare, III, 118.
La Fontaine, II, 669.
La Fresnaye (Vauquelin de), II, 177
La Halle (Adam de), I, 192.
La Huetterie, I, 574.
Lamartine (Alphonse de), IV, 1.
La Monnoye, III, 105.
La Motte-Houdart, III, 154.
Laprade (Victor de), IV, 453.
La Taille (Jean et Jacques de), II 216.
Leblond (Jean), I, 574.
Lebrun (Escouchard-), III, 321.
Lebrun (Pierre), IV, 621.
Leconte de Lisle, IV, 527.
Lefèvre-Deumier (Jules), IV, 635.
Le Maire (de Belges), I, 505.
Lemercier, III, 589.
Lemierre, III, 346.
Lemoyne (André), IV, 600.
Lenoble (Eustache), III, 112.
Léonard, III, 439.
Lescurel (Jehannot de), I, 315.
Lesnauderie (Pierre de), I, 563.
Le Vavasseur (Gustave), IV, 517.

Machault (Guillaume de), I, 318.
Magny (Olivier de), II, 47.
Maleville (Claude de), II, 473.
Malfilatre, III, 361.
Malherbe, II, 339.
Marie (de France), I, 138.
Marigny, II, 609.
Marot (Clément), I, 580.
Martial (d'Auvergne), I, 421.
Maucroix, II, 649.
Maynard, II, 405.
Méry, IV, 288.
Michel (d'Amboise), I, 575.
Michel (de Tours), I, 574.
Millevoye, IV, 127.
Molière, II, 726.
Molinet (Jean), I, 491.
Moniot (de Paris), I, 205.
Montreuil, II, 660.

Moreau (Hégésippe), IV, 421.
Moulins (Laurent des), I, 552.
Mouskes (Philippe), I, 274.
Muset (Colin), I, 201.
Musset (Alfred de), IV, 409.

Napol-le-Pyrénéen, IV, 657.
Nerval (Gérard de), IV, 399.
Nodier (Charles), IV, 83.

Oisy (Hugues d'), I, 48.
Orléans (Charles d'), I, 401.

Panard, III, 191.
Parmentier (Jean), I, 560.
Parmentier (Raoul), I, 563.
Parny, III, 487.
Passerat, II, 159.
Pavillon, II, 758.
Peletier (Jacques), I, 632.
Perron (Du), II, 353.
Piramus (Denys), I, 163.
Piron, III, 170.
Pisan (Christine de), I, 385.
Polonius, IV, 161.
Pommier (Amédée), IV, 333.
Pompignan (Lefranc de), III, 249.
Pont (Gratien du), I, 555.
Pontalais (Jehan du), I, 531.
Prarond (Ernest), IV, 577.
Prevost (Antoine), I, 555.

Rabelais (François), I, 551.
Racan, II, 429.
Racine (Jean), III, 67.
Racine (Louis), III, 185.
Rapin, II, 169.
Reboul, IV, 215.
Régnier (Mathurin), II, 301.
Rivarol, III, 495.
Rivière (Pierre), I, 549.
Ronsard (Pierre de), II, 1.
Roucher, II, 448.
Rousseau (Jean-Baptiste), III, 131.
Rulhières, II, 404.
Rutebeuf, I, 249.

Sagon, I, 574.
Saint-Amant, II, 501.
Sainte-Beuve, IV, 357.
Saint-Gelais (Mellin de), I, 607.
Saint-Gelais (Octavien de), I, 476.
Saint-Lambert, III, 298.
Saint-Pavin, II, 520.
Sarrazin, II, 552.
Scarron, II, 591.
Scève (Maurice), I, 643.
Schelandre, II, 421.
Sedaine, III, 307.
Segrais, II, 741.
Soulary (Joséphin), IV, 487.
Soumet, IV, 155.

Tabourot, II, 275.
Tahureau (Jacques), II, 87.
Tastu (Madame Amable), IV, 203.
Telin (Guillaume), I, 574.
Thaun (Philippe de), I, 30.
Théophile (de Viau) (V. Viau).
Thibault (François), I, 551.
Thibault (roi de Navarre), I, 179.
Tristan, II, 539.
Tyard (Pontus de), II, 35.

Vachot (Pierre), I, 567.
Vacquerie (Auguste), IV, 591.

VALMORE (Madame Desbordes), IV, 147.
VIAU (Théophile de), II, 443.
VIENNET, IV, 658.
VIGNY (Alfred de), IV, 225.
VILLON (François), I, 447.
VOITURE, II, 470.
VOLTAIRE, III, 201.

WACE, I, 69.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et C, rue Saint-Benoît.